

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL No. 059.095/ J.A.
26265

D.G.A. 79.





JOURNAL ASIATIQUE

DIXIÈME SÉRIE

TOME X



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 2.62.65.....

Date. 2.4.57.....

Call No. 059.095/J.A.

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET-AOÛT 1907.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 12 JUIN 1907.

La séance est ouverte à 3 heures 15, sous la présidence de M. BARBIER DE MEYNARD.

Étaient présents :

MM. BARTH, BASMADJIAN, Général DE BEYLIÉ, BOURDAIS, BOUVAT, CABATON, DE CHARENCEY, DECOUR-DEMANCHE, DUVAL, FAÏTLOVITCH, FARJENEL, FEVRET, GANTIN, GAUDEFROY-DEMOMBYNES, HALÉVY, Ismaël HAMET, HUART, LABOURT, E. LEROUX, Sylvain LÉVI, MORET, PÉRIER, POGNON, SCHWAB, THUREAU-DANGIN, membres; FINOT, secrétaire *par intérim*.

Le procès-verbal de la séance annuelle du 14 juin 1906 est lu et adopté.

M. Rubens DUVAL lit le rapport de la Commission des censeurs. Des remerciements sont votés à la Commission des fonds et aux censeurs.

M. le Président dit que, obligé de ménager ses forces, il désire ne pas conserver ses fonctions prési-

dentielles au delà de l'année prochaine; il prie la Société de se préoccuper dès maintenant du choix de son successeur.

M. FARJENEL communique l'introduction d'un travail où il critique la méthode adoptée par plusieurs sinologues pour la traduction des textes chinois.

Cette lecture donne lieu à quelques observations de M. le Président et de M. Sylvain LÉVI. Il est décidé que le travail de M. FARJENEL sera soumis à la Commission du *Journal*.

Sur l'invitation de M. le Président, M. FEVRET expose l'état du nouvel inventaire de la Bibliothèque, qui est fort avancé et sera entièrement terminé pour la rentrée.

A ce propos, M. S. LÉVI fait remarquer que la Commission de la Bibliothèque a été élue sans que cette élection ait figuré à l'ordre du jour; il demande que la décision prise par le Conseil à une séance précédente de réserver dans l'ordre du jour une mention spéciale aux affaires administratives soit désormais appliquée.

M. le Président lui en donne l'assurance.

M. LABOURT demande que l'on prélève à l'avenir sur les fonds de la Société une certaine somme pour être employée en achat de livres.

M. FINOT répond que cette proposition a déjà été faite dans le rapport de la Commission de la Biblio-

thèque et ratifiée par le Conseil. Il demande l'inscription à l'ordre du jour de la prochaine séance des questions relatives à la Bibliothèque. Il en est ainsi ordonné.

Il est ensuite procédé au dépouillement des votes concernant les membres sortants du bureau et du Conseil, qui sont tous réélus. Sont nommés, en outre :

Membre du Conseil pour 1907-1908 : M. DUSSAUD, en remplacement de M. V. Henry, décédé;

Membre du Conseil pour 1907-1909 : M. THUREAU-DANGIN, en remplacement de M. Perruchon, décédé.

La séance est levée à 4 heures et demie.

RAPPORT

DE LA COMMISSION DES CENSEURS

SUR LES COMPTES DE L'ANNÉE 1906.

MESSIEURS,

Les comptes de l'exercice de 1906 établissent que la situation financière de notre Société est toujours prospère. Les recettes s'élèvent à 25, 313 fr. 95 et présentent un excédent de plus de 10,000 francs sur les dépenses qui sont de 14,806 fr. 55. Dans les recettes, il est vrai, figurent, pour 492 fr. 86 le remboursement d'une obligation Lyon-fusion, et pour 45 francs la soulte de la conversion d'obligations communales, mais ces sommes sont compensées par les dépenses extraordinaires de 300 francs alloués à la fondation de Goeje et de 500 francs accordés aux *Sources inédites de l'histoire du Maroc*.

L'excédent de recettes s'est ajouté aux fonds disponibles à la Société générale. Ces fonds s'élevaient au 31 décembre dernier à 23,224 fr. 85, en augmentation de plus de 10,000 francs sur ceux de l'exercice précédent qui étaient de 12,748 fr. 85. Sur cette somme, il y a lieu de consacrer au fonds de réserve 492 fr. 86, prix de l'obligation sortie, et 45 francs, montant de la soulte dont il a été question ci-dessus.

Les frais d'impression du *Journal asiatique* se sont élevés à 9,614 fr. 48, somme trop importante et qui dépasse de beaucoup le montant des frais portés pour cet article aux dépenses des exercices précédents. Cette augmentation provient, en partie, des trop nombreux changements ou corrections que certains collaborateurs l'ont à leurs articles sur les épreuves

ou même sur la mise en pages. C'est un inconvénient dispendieux pour les finances de la Société, auquel les auteurs pourraient facilement remédier par une revision soigneuse des articles qu'ils destinent au Journal.

Les Censeurs sont heureux de constater avec quelle régularité sont tenus les comptes de la Société et ils expriment toute leur satisfaction à M. Clément HUANT, le président de la Commission des comptes.

R. DUVAL. O. HOUDAS.

RAPPORT DE M. CL. HUART,
AU NOM DE LA COMMISSION DES FONDS,
ET COMPTES DE L'ANNÉE 1906.

MESSIEURS,

Notre Société, en dehors de ses publications, continue à encourager, en dehors d'elle, les travaux et les ouvrages qui lui paraissent mériter ses subventions. C'est ainsi qu'elle a souscrit pour 300 francs à la fondation placée sous le nom de l'illustre orientaliste M. J. de Goeje, à Leyde, et qu'elle a contribué pour une somme de 500 francs à la publication des *Sources inédites de l'histoire du Maroc* entreprise par M. de Castries. Les dépenses votées pour l'année prochaine sont encore plus considérables.

Les contributions et les taxes municipales ont bondi de 117 fr. 06 à 202 fr. 73. Ce saut inattendu provient de ce que l'Administration des finances a taxé le local annexe que nous occupons dans les bâtiments de l'Institut de France et où nous logeons le stock de nos collections. Les réclamations que la Commission des fonds a portées devant les contrôleurs des contributions directes et les commissaires-répartiteurs de la Ville de Paris réunis à la mairie du vi^e arrondissement n'ont, après examen, été couronnées d'aucun succès.

Une de nos obligations de Lyon-fusion nouveau est sortie au tirage et a été remboursée par 492 fr. 86 qui figurent aux recettes. Le Crédit Foncier a offert l'échange des obligations communales 3 o/o 1880, dont nous possédons neuf, contre de nouvelles obligations de même valeur et de même type, avec lots, remboursables au plus en 70 ans, et rapportant 15 francs d'intérêts par an. Il avantageait les porteurs qui

admettaient l'échange en leur versant immédiatement, c'est-à-dire avant le 21 juillet 1906, le montant du coupon à l'échéance du 1^{er} septembre, plus une somme nette de 5 francs par titre. La Commission des fonds, prenant en considération non seulement les avantages précédents, mais encore la constatation que les nouvelles obligations participent chaque année au tirage d'un nombre de lots plus considérable, en même temps que l'éventualité du remboursement définitif se trouve reculé (l'amortissement ne devant d'ailleurs commencer que le 22 juin 1918), n'a pas hésité à opérer l'échange proposé, et il y a de ce chef une soulte de 45 francs qui est inscrite en recette dans les comptes qui suivent.

Le nombre de cotisations en cours ou arriérées est à peu près le même que l'année dernière. La vente de nos publications s'est heureusement accrue et accuse un chiffre de 897 fr. 70. Nos recettes s'élèvent au chiffre total de 25,313 fr. 95 et l'encaisse existant à la Société générale au 21 décembre 1906 est de 23,234 fr. 85.

COMPTES DE

DÉPENSES.

Honoraires du libraire, pour le recouvrement des cotisations.....	571 ^f 00 ^c	} 1,265 ^f 40 ^c
Frais d'envoi du <i>Journal asiatique</i>	362 35	
Port de lettres et de paquets reçus.....	35 40	
Frais de bureau du libraire.....	146 25	
Impression de lettres de réclamation, bandes, enveloppes.....	150 40	
Honoraires du bibliothécaire.....	1,200 00	} 3,246 27
Service et étrennes.....	230 00	
Chauffage, éclairage, frais de bureau.....	262 20	
Héliogravure Dujardin (M. Chabot).....	94 50	
Reliure et achat de livres nouveaux pour compléter les collections.....	388 60	
Souscription à la fondation de Goeje, à Leyde.....	300 00	
Souscription aux <i>Sources inédites de l'histoire du Maroc</i>	500 00	
Contribution mobilière et taxes municipales.....	185 19	
Contribution des portes et fenêtres.....	17 54	
Assurance contre l'incendie.....	67 95	
Timbre-quittance et reliquat de compte.....	29	
Frais d'impression du <i>Journal asiatique</i> en 1905.....	9,614 48	} 10,214 48
Indemnité au rédacteur du <i>Journal asiatique</i>	600 00	
<i>Société générale</i> . Droits de garde, timbres, etc.....		80 40
TOTAL des dépenses de 1906.....		14,806 55
Avance entre les mains du bibliothécaire, pour dépenses engagées.....		31 40
Espèces en compte-courant à la <i>Société générale</i> au 31 décembre 1906.....		23,224 85
ENSEMBLE.....		38,062 80

L'ANNÉE 1906.

RECETTES.

152 cotisations de 1906.....	4,560 ^f 00 ^s	} 8,987 ^f 70 ^s
25 cotisations arriérées.....	750 00	
1 cotisation à vie.....	400 00	
119 abonnements au <i>Journal asiatique</i>	2,380 00	
Vente des publications de la Société.....	897 70	

Intérêts des fonds placés :

1° Rente sur l'État 3 p. o/o.....	1,800 00	} 10,833 39
Legs Sanguinetti (en rente 3 p. o/o).....	300 00	
2° 20 obligations de l'Est (3 p. o/o).....	269 48	
20 obligations de l'Est (nouveau) [3 p. o/o]...	288 00	
3° 60 obligations d'Orléans (3 p. o/o).....	864 00	
4° 58 obligations Lyon-fusion (3 p. o/o) ancien..	782 36	
60 obligations — — nouveau.....	809 10	
5° 60 obligations de l'Ouest.....	864 00	
6° 40 obligations du Nord.....	538 32	
7° 80 obligations Crédit foncier 1883 (3 p. o/o)...	1,107 35	
8° 9 obligations communales 1880-1906.....	120 47	
9° 30 obligations Est-Algérien (3 p. o/o) [nomin.]..	432 00	
8 obligations — — [au port.].....	108 16	
10° 50 obligations Méchéria.....	675 45	
11° 1 obligation des Messageries maritimes.....	15 90	
12° 3 obligations Omnium russe (4 p. o/o).....	60 00	
13° 77 obligations du Crédit foncier égyptien (3 1/2 p. o/o).....	1,347 50	
14° 2 actions du Crédit foncier hongrois.....	52 00	
15° 15 obligations de la Compagnie du gaz et eaux de Tunis.....	277 50	
Soulte de la conversion des obligations communales 1880.....	45 00	} 5,000 00
Intérêts des fonds disponibles déposés à la Société générale.....	76 80	
Souscription du Ministère de l'instruction publique... 2,000 00		
Crédit alloué par l'Imprimerie nationale (pour 1905) en dégrèvement des frais d'impression du <i>Journal asiatique</i>	3,000 00	
Remboursement d'une obligation Lyon-fusion 3 p. o/o nouveau.....	492 86	

TOTAL des recettes de 1906..... 25,313 95

Espèces en compte-courant à la Société générale au 31 décembre de
l'année précédente (1905)..... 12,748 85

TOTAL égal aux dépenses et à l'encaisse au 31 décembre 1906... 38,062 80

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

PAR LES AUTEURS :

Eusèbe VASSEL. *La littérature populaire des Israélites tunisiens*, fasc. III. — Paris, 1907; in-8°.

— *Sur un fragment de dédicace punique* (Extrait). — Tunis, 1907; in-8°.

V. DINGELSTEDT. *Cossacks and Cossackdom* (Extrait). — S. l. n. d.; in-8°.

F. HIRTH. *Chinese Metallic Mirrors* (Extrait). — New York, 1906; in-8°.

TANTAWI DJAUHARÎ (Le Cheikh). *Nidhâm al-'dâm wa'l-oumam*. — Le Caire, 1323 (1905); in-12.

— *Kitâb at-Tâdj al-Mourassa'*. — Le Caire, 1324 (1906); in-12.

PAR LES ÉDITEURS :

Revue du Monde musulman, mai 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Revue critique, 41^e année, n^o 16-25. — Paris, 1907; in-8°.

Polybiblion, mai-juin 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Keleti Szemle, 1906, 3. — Budapest, 1907; in-8°.

Bessarione, 94-95. — Roma, 1907; in-8°.

Alfred JEREMIAS. *Die Panbabylonisten*. — Leipzig, 1907; in-8°.

Hugo WINCKLER. *Die jüngsten Kämpfer wider das Panbabylonismus*. — Leipzig, 1907; in-8°.

C. H. BECKER. *Christenthum und Islam*. — Tübingen, 1907; in-16.

J. A. MONTGOMERY. *The Samaritans. The earliest Jewish Sect*. — Philadelphia, 1907; pet. in-8°.

A. S. G. JAYAKAR. *Ad-Dâmiri's Hayât al-Hayawân...* translated, vol. I. — London and Bombay, 1906; in-8°.

Paul CARUS. *The Story of Samson*. — Chicago, 1907; in-8°.

— *Chinese Thought*. — Chicago, 1907; in-8°.

— *The rise of man*. — Chicago, 1907; in-8°.

— *Chinese Life and Customs*. — Chicago, 1907; in-8°.

Noël GIRON. *Légendes coptes*. — Paris, 1907; in-8°.

Thomas JENNER. *Toze tēen piào mūh*. — London, 1907; in-8°.

L. E. WHIPPLE. *Practical Health*. — New York, 1907; in-8°.

Bulletin de littérature ecclésiastique, mai 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Revue archéologique, mars-avril 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Le Monde oriental, I, 3. — Uppsala, 1906; in-8°.

Zeitschrift für hebräische Bibliographie, XI, 2. — Frankfurt a. M., 1907; in-8°.

PAR LA SOCIÉTÉ :

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, LXI, 1. — Leipzig, 1907; in-8°.

Revue des Études juives, n° 105. — Paris, 1907; in-8°.

Ateneo, avril 1907. — Madrid, 1907; in-8°.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances, février-avril 1907. — Paris, 1907; in-8°.

The Imperial and Asiatic Quarterly Review, n° 46. — London, 1906; in-8°.

Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. — Tijdschrift, XLIX, 3-4. — Notulen, XLIV, 2-4. — Verhandelingen, LVI, 5. — De Compagnie's Kamer. — Batavia, 1907; in-8° et in-4°.

Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, 1907, 8-9. — Saint-Petersbourg, 1907; in-8°.

C. SALEMANN. *Manichaeica*, I. — Saint-Petersbourg, 1907; in-8°.

Asiatic Society of Bengal. — Journal and Proceedings, II, 4-9. — Memoirs, I, 10-19. — Calcutta, 1906; in-8° et in-4°.

The Geographical Journal, XXIX, 6. — London, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Académie malgache, IV, 2. — Tananarive, 1906; in-8°.

The Journal of the Siam Society, III, 1-2. — Bangkok, 1906; in-8°.

Reale Accademia dei Lincei. — Rendiconti, XVI, 1-3. — Notizie, III, 11-12, et Indice. — Roma, 1906-1907; in-4° et in-8°.

Ateneo, mayo 1907. — Madrid, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, 1907, n° 10. — Saint-Petersbourg, 1907; in-8°.

Revue africaine, n° 263. — Alger, 1906; in-8°.

PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS :

Journal des Savants, mai-juin 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Bulletin archéologique, 1906, 3. — Paris, 1907; in-8°.

Recueil de notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine, année 1906. — Paris, 1906; in-8°.

Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 160° fasc. : Marguerite BONDOIS, *La translation des saints Marcellin et Pierre*. — 162° fasc. : LOUIS DELARUELLE, *Guillaume Budé*. — 163° fasc. : RENÉ POUPARDIN, *Le Royaume de Bourgogne*. — Paris, 1907; in-8°.

PAR LE GOUVERNEMENT INDIEN :

Imperial Gazetteer of India. The Indian Empire, I, III, IV. — Oxford, 1907; 3 vol. in-8°.

OUVRAGES OFFERTS.

17

Linguistic Survey of India, vol. IV : *Munda and Dravidian Languages*. — Calcutta, 1906; in-4°.

Epigraphia Indica, January 1907. — Calcutta, 1907; in-4°.

PAR LE GOUVERNEMENT DU CAP :

J. F. VAN OORDT. *The Origin of the Bantu*. — Cape Town, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ D'OXFORD :

Aurel STEIN. *Ancient Khotan. Detailed Report of Archaeological Explorations in Turkestan*. — Oxford, 1907; 2 vol. in-4°.

DE ZILVA WICKREMASINGHE. *Epigraphia Zeylanica*, I, 2-3. — London, 1907; in-4°.

H. N. WRIGHT. *Catalogue of the Coins in the Indian Museum, Calcutta*, vol. II. — Oxford, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ DE LEYDE :

DE GÖEJE et JUYNBOLL. *Catalogus codicum arabicorum Bibliothecae Academiae Lugduno-Batavae*. Editio secunda, II, 1. — Lugduni Batavorum, 1907; in-8°.

EL BOKHÂRI. *Le Recueil des traditions mahométanes*, publié par M. Ludolf Krehl, continué par Th. W. Juynboll. — Leyde, 1907; in-4°.

PAR L'UNIVERSITÉ D'UPSAL :

ERNST VON DÖBELN. *Ur Nihâjat al Bağha af Ibrâhîm as Ša-bistari an Nakšbandi*. — Leipzig, 1906; in-8°.

LAURI G. G. KAILA. *Zur Syntax des in verbalen Abhängigkeit stehenden Nomens im Alttestamentlichen Hebräisch*. — Halle, 1906; in-8°.

CARL MAGNUS STENBOCK. *Zur Kollektivbildung im Slavischen*. — Uppsala, 1906; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH À BEYROUTH :

Al-Machriq, 10^e année, n^{os} 9-12. — Beyrouth, 1907;
in-8°.

PAR LA « BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE » DE FLORENCE :

*Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di
stampa*, num. 77. — Firenze, 1907; in-8°.

TABLEAU
DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE 12 JUIN 1907.

PRÉSIDENT.

M. BARBIER DE MEYNARD.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. E. SENART.

MASPERO.

SECRÉTAIRE.

M. CHAVANNES.

SECRÉTAIRE ADJOINT.

M. J. HALÉVY.

TRÉSORIER.

M. le marquis Melchior DE VOGÜÉ.

BIBLIOTHÉCAIRE.

M. L. BOUVAT.

COMMISSION DES FONDS.

MM. CLERMONT-GANNEAU.

Clément HUART.

DE CHARENCEY.

GENSEURS.

MM. Rubens DUVAL.

HOUDAS.

COMMISSION DU JOURNAL.

MM. BARBIER DE MEYNARD, E. SENART, MASPERO, CHAVANNES, *membres de droit*; — R. DUVAL, HOUDAS, A. BARTH, SYLVAIN LÉVI, J. HALÉVY, *membres élus*.

COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE.

MM. CABATON, RUBENS DUVAL, FINOT, MACLER, SCHWAB.

MEMBRES DU CONSEIL ÉLUS POUR TROIS ANS.

MM. AYMONIER, A. BARTH, H. DERENBOURG, SYLVAIN LÉVI, CARRA DE VAUX, FOUCHER, MEILLET, GAUDEPROY-DEMOMBYNES, *élus en 1907*.

MM. MICHEL BRÉAL, PH. BERGER, HOUDAS, CORDIER, VISSIÈRE, THUREAU-DANGIN, REVILLIOUT, ALLOTTE DE LA FUYE, *élus en 1906*.

MM. DUSSAUD, L. FINOT, MOÏSE SCHWAB, J. VINSON, GUIMET, J.-B. CHABOT, RUBENS DUVAL, DECOUR-DEMANCHE, *élus en 1905*.

LISTE DES MEMBRES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS.

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

À LA DATE DU 30 JUIN 1907.

Noté. Les noms marqués d'un * sont ceux des Membres à vie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MM. ALLAOUA BEN YAHIA, interprète judiciaire, à
Inkermann (département d'Oran).

ALLOTTE DE LA FUÏE, colonel du génie en
retraite, rue d'Anjou, 2, à Versailles.

ALRIC (A.), consul de France, à Salonique
(Turquie).

AMÉLINEAU (E.), directeur-adjoint à l'École
pratique des hautes études (sciences reli-
gieuses), à Chateaudun (Eure-et-Loir).

ANDREWS (James Bruyn), Reform Club, Pall
Mall, à Londres.

ARAKELIAN (Hambartzoum), membre de la
Société impériale de géographie, à Tiflis
(Russie).

ASSIER DE POMPIGNAN, lieutenant de vaisseau,
rue de Rennes, 75, à Paris (vi^e).

* AYMONIER (Étienne), résident supérieur hono-

raire, membre du Conseil supérieur des colonies, rue de Berlin, 10, à Paris (IX^e).

MM. BAILLET (J.), rue d'Ilhiers, 35, à Orléans (Loiret).

BARBIER DE MEYNARD (A.-C.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, 2, à Paris (VII^e).

BARRÉ DE LANCY, ministre plénipotentiaire, rue de Caumartin, 32, à Paris (IX^e).

BARTH (Auguste), membre de l'Institut, rue Garancière, 10, à Paris (VI^e).

BARTHÉLEMY (Ad.), secrétaire-interprète du Gouvernement, rue de Grenelle, 188, à Paris (VII^e).

BARTHÉLEMY (le marquis DE), explorateur, à Paris.

BASMADJIAN (K. J.), directeur de la Revue arménienne *Banasér*, rue Gazan, 9, à Paris (XIV^e).

BASSET (René), directeur de l'École supérieure des lettres, rue Denfert-Rochereau, 20, villa Louise, à Alger.

BEAUVAIS (Jean-Joseph), vice-consul de France, à Hoi-Hao (île de Haïnan, via Hong-Kong) [Chine].

BEL (Alfred), directeur de la Médersa, à Tlemcen (département d'Oran).

BEN CHENED (Mohammed), professeur à la Médersa, à Alger.

MM. BÉNÉDITE (Georges), conservateur adjoint au Musée du Louvre, rue du Val-de-Grâce, 9, à Paris (v^e).

* BERCHEM (Max van), château de Crans, près Genève (Suisse).

BERGER (Philippe), membre de l'Institut, sénateur, professeur au Collège de France, rue Le Verrier, 5, à Paris (vi^e).

M^{lle} BERTHET (Marie), rue Boileau, 75, à Paris (xvi^e).

MM. BESSIÈRES (René), élève diplômé de l'École du Louvre, rue du Faubourg-Poissonnière, 155, à Paris (ix^e).

BEYLIÉ (Général L. de), rue Godot-de-Mauroi, 26, à Paris (ix^e).

BIBLIOTHÈQUE AMBROSIENNE, à Milan (Italie).

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à Utrecht (Hollande).

BIBLIOTHÈQUE DUCALE, à Gotha (Allemagne).

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, à Alger.

MM. BLOCHET (E.), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, rue du Pré-aux-Clercs, 18, à Paris (vii^e).

BLONAY (Godefroy de), château de Grandson (Vaud) [Suisse].

* BÖELL (Paul), publiciste, rue Servandoni, 11, à Paris (vi^e).

* BOISSIER (Alfred), Le Rivage, à Chambésy, près Genève (Suisse).

BONAPARTE (le prince Roland), avenue d'Iéna, 10, à Paris (xvi^e).

MM. BONIFACY (Commandant), à Valréas (Vaucluse).

BOURDAIS (l'abbé), rue de Bellechasse, 44, à Paris (VII^e).

*BOURQUIN (D^r A.), à Denver (Colorado) [États-Unis].

BOUVAT (Lucien), élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, rue de Seine, 63, à Paris (VI^e).

BOYER (A.-M.), rue des Saints-Pères, 56, à Paris (VII^e).

BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, boulevard Saint-Michel, 87, à Paris (V^e).

BRÖNNLE (D^r P.), 73, Burdett Avenue, West-cliff on Sea (Angleterre).

BUDGE (E. A. Wallis), litt. D. F. S. A., au British Museum, à Londres.

*BURGESS (James), C. S. E., L. L. D., Seton Place, 22, à Édimbourg (Écosse).

M^{me} BUTENSCHÖEN (A.), Martenstorp, à Kopparberg (Suède).

MM. CABATON (Antoine), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue du Cardinal-Lemoine, 67, à Paris (V^e).

CADIÈRE (le R. P.), missionnaire, à Quang-Tri (Annam).

CASANOVA (Paul), directeur adjoint de l'Institut français d'archéologie orientale, au Caire.

MM. CASTRIES (le comte Henry DE), rue Vaneau, 20,
à Paris (VII^e).

* CHABOT (M^{sr} Alphonse), curé de Pithiviers
(Loiret).

* CHABOT (l'abbé J.-B.), rue Claude-Bernard, 47,
à Paris (V^e).

CHARENCEY (le comte DE), président de la So-
ciété philologique, rue de l'Université, 72,
à Paris (VII^e).

CHAUVIN (Victor), professeur d'arabe à l'Uni-
versité de Liège (Belgique).

* CHAVANNES (Emmanuel-Édouard), membre de
l'Institut, professeur au Collège de France,
rue des Écoles, 1, à Fontenay-aux-Roses
(Seine).

CHWOLSON (D^r D. A.), professeur d'hébreu à
l'Université de Saint-Petersbourg.

* CILLIÈRE (Alphonse), consul général de France,
à Constantinople.

CLAPARÈDE (René), au Petit-Saconnex, près
Genève (Suisse).

CLERMONT-GANNEAU (Ch.), membre de l'Institut,
ministre plénipotentiaire honoraire, pro-
fesseur au Collège de France, avenue de
l'Alma, 1, à Paris (XVI^e).

COEDÈS (Georges), boulevard de Courcelles,
83, à Paris (VIII^e).

COLIN (D^r Gabriel), professeur d'arabe au Ly-
cée, à Alger.

COLINET (Philippe), professeur à l'Université,

place de l'Université, 8, à Louvain (Belgique).

COLLÈGE français de Zi-Ka-Weï, par Shanghai (Chine).

MM. COMBE (Etienne), élève de l'École pratique des hautes études, rue Campagne-Première, 17 bis, à Paris (xiv^e).

* CORDIER (Henri), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Nicolo, 54, à Paris (xvi^e).

CORDIER (D^r Palmyr), médecin-major de 2^e classe de l'armée coloniale, rue des Granges, 37, à Besançon (Doubs).

COULBER, commandant en retraite, rue de l'Académie, à Bruges (Belgique).

COUR (Auguste), professeur à la Médersa, à Tlemcen (département d'Oran).

COURANT (Maurice), secrétaire-interprète au Ministère des affaires étrangères, professeur près la Chambre de commerce de Lyon, maître de conférences à l'Université de Lyon, chemin du Chancelier, 3, à Écully (Rhône).

* CROIZIER (le marquis DE), à Bayonne (Basses-Pyrénées).

GUINET (Marcel), vice-consul, interprète de l'Ambassade de France, à Constantinople.

* DANON (Abraham), directeur du Séminaire israélite, à Constantinople.

MM.*DARRICARRÈRE (Théodore-Henri), numismate, à Beyrouth (Syrie).

*DAVIES (T. Witton), B. A., Ph. D., professeur de langues sémitiques, University College, à Bangor (North Wales).

DECOURDEMANCHE (Jean-Adolphe), rue Condorcet, 53, à Paris (IX^e).

*DELPHIN (G.), membre de la Délégation financière, à Alger.

DEMAU (Manceaux), capitaine au 4^e régiment d'infanterie de ligne, à Auxerre (Yonne).

DENY (Jean), élève interprète, attaché au Consulat général, à Beyrouth (Syrie).

*DERENBOURG (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, avenue Henri-Martin, 30, à Paris (XVI^e).

*DES MICHELS (Abel), boulevard Riondet, 14, à Hyères (Var).

DESPARMET (J.), professeur d'arabe au Lycée, à Alger.

DESTAING (Edmond), professeur à la Médersa, à Tlemcen (département d'Oran).

DONNER (D^r Otto), sénateur, chef du Département de l'instruction publique au Sénat de Finlande, à Helsingfors (Finlande).

DOUTTÉ (Edmond), professeur aux Écoles supérieures d'Alger, boulevard Bru, à Mustapha Supérieur (Alger).

MM. DUKAS (Jules), rue de la Paix, 10, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

DUMON (Raoul), élève diplômé de l'École du Louvre, rue de la Chaise, 10, à Paris (VII^e).

* DURIGHELLO (Joseph-Ange), rue de Richelieu, 31, à Paris (I^{re}).

DUROISELLE (C.), professeur de pâli, High School, à Rangoon (Birmanie).

* DUSSAUD (René), avenue de Malakoff, 133, à Paris (XVI^e).

DUVAL (Rubens), professeur au Collège de France, avenue de la Grande-Armée, 66, à Paris (XVII^e).

FAÏTLOVITCH (Jacques), élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, rue du Sommerard, 15, à Paris (V^e).

* FARGUES (F.), rue de Paris, 81, à Montmorency (Seine-et-Oise).

FARJENEL (F.), professeur au Collège libre des sciences sociales, rue Régis, 6, à Paris (VI^e).

FAURE-BIGUET (Général), avenue Victor-Hugo, 128, à Valence (Drôme).

* FAVRE (Léopold), rue des Granges, 6, à Genève.

FELL (D^r Winand), professeur à l'Académie, Sternstrasse, 2a, à Münster (Prusse).

FERRAND (Gabriel), consul de France, à Stuttgart (Wurtemberg).

FERRIEU (Th.), commissaire de la marine, à bord du *Rédoutable*, à Saïgon (Indo-Chine).

MM. FEVRET (André), attaché à la Bibliothèque nationale, rue Humblot, 7, à Paris (xv^e).

* FINOT (Louis), ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, rue Poussin, 11, à Paris (xvi^e).

FOSSEY (Ch.), professeur au Collège de France, boulevard Raspail, 236, à Paris (xiv^e).

FOUCHER (A.), chargé de cours à la Sorbonne, rue de Staël, 16, à Paris (xv^e).

GALBRUN (Henri), agrégé des sciences mathématiques, rue de Luynes, 11, à Paris (vii^e).

* GANTIN (J.), ingénieur, répétiteur libre à l'École des langues orientales vivantes, rue de la Pépinière, 1, à Paris (viii^e).

GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), secrétaire de l'École des langues orientales vivantes, professeur à l'École coloniale, rue de Lille, 2, à Paris (vii^e).

GAUTHIER (Léon), chargé du cours de philosophie musulmane à l'École supérieure des lettres, rue Naudot, 4, à Mustapha (Alger).

* GAUTIER (Lucien), professeur de théologie, route de Chêne, 88, à Genève.

* GOMPEL (Robert), élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes, quai Voltaire, 3, à Paris (vii^e).

GRAFFIN (M^{sr}), professeur de syriaque à l'Institut catholique, rue d'Assas, 47, à Paris (vi^e).

MM. GREENUP (Rev. A. W.), The principal's Lodge,
St John's Hall, Highbury, N., à Londres.

GRÉNARD (F.), consul de France, à Riga (Russie).

GRIMAUT (Paul), cour Saint-Laud, 14 bis, à
Angers (Maine-et-Loire).

GUÉRINOT (A.), docteur ès lettres, correcteur
à l'Imprimerie nationale, quai des Célestins,
30, à Paris (IV^e).

* GUIEYSSE (Paul), député, ancien ministre des
colonies, ingénieur hydrographe de la ma-
rine, rue Dante, 2, à Paris (V^e).

GUIGUES (le D^r P.), professeur à la Faculté
française de médecine, à Beyrouth (Syrie).

* GUIMET (Émile), directeur du Musée Guimet,
place d'Iéna, 1, à Paris (XVI^e).

* GÜNZBURG (Baron David DE), 1^{re} ligne, n^o 4,
à Saint-Pétersbourg.

GUY (Arthur), à l'Agence diplomatique de
France, au Caire.

* HALÉVY (Joseph), directeur à l'École pratique
des hautes études, rue Champollion, 9, à
Paris (V^e).

HALPHEN (Jules), avenue Victor-Hugo, 73, à
Paris (XVI^e).

HAMEL (G.), ingénieur, à Astillero, province
de Santander (Espagne).

HAMET (Ismaël), officier interprète principal
à l'état-major de l'armée, rue Auguste-Bar-
tholdi, 8, à Paris (XV^e).

MM.* HAMY (D^r E.-T.), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'ethnographie, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 36, à Paris (v^e).

* HARKAVY (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque impériale publique, Pouchkarskaya, 47, à Saint-Pétersbourg.

HEBBELYNCK (M^{sr} Adolphe), recteur de l'Université, à Louvain (Belgique).

* HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé Louis), à Rome.

HÉROLD (Ferdinand), licencié ès lettres, ancien élève de l'École des chartes, rue Greuze, 20, à Paris (xvi^e).

* HILGENFELD (D^r Heinrich), professeur à l'Université, Fürstengraben, 7, à Iéna (Saxe-Weimar).

HOUDAS (O.), professeur à l'École des langues orientales vivantes et à l'École libre des sciences politiques, avenue de Wagram, 29, à Paris (xvii^e).

HUART (Clément), premier secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Madame, 43, à Paris (vi^e).

HUBER (Édouard), membre de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoï (Tonkin).

HUBERT (Henry), maître de conférences à l'École pratique des hautes études, rue Saint-Jacques, 31, à Paris (v^e).

HYVERNAT (l'abbé Henry), professeur à l'Université Catholique d'Amérique, 3405 Twelfth Street (Brookland), à Washington.

* INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, au Caire.

MM. JEANNIER (A.), vice-consul de France, à Mogador (Maroc).

* KEMAL ALI, secrétaire d'ambassade, à Benha (Égypte).

KÉRAVAL (Dr), médecin en chef à l'Asile de Ville-Évrard, avenue Ledru-Rollin, 95, au Perreux (Seine).

KOKOVSEF (Paul-Constantin), professeur d'hébreu à l'Université impériale, à Saint-Pétersbourg.

KOURI, consul de France, à Mogador (Maroc).

LABOURT (l'abbé Jérôme), docteur ès lettres, rue Notre-Dame-des-Champs, 22, à Paris (vi^e).

LACÔTE (Félix), professeur au Lycée, rue Lakanal, 1, à Montluçon (Allier).

LAFUMA (Émile), à Voiron (Isère).

LA JONQUIÈRE (Lunet de), chef de bataillon au 21^e régiment d'infanterie coloniale, avenue de la République, 58, à Paris (xi^e).

LAMBERT (Mayer), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, avenue Trudaine, 27, à Paris (ix^e).

* LANDBERG (Carlo, comte de), docteur ès lettres, au château de Tützing (Haute-Bavière).

LAVALLÉE (Alfred), chef de section des télégraphes, à Lyon (Rhône).

LA VALLÉE POUSSIN (Louis de), professeur à

l'Université, boulevard du Parc, 13, à Gand (Belgique).

MM. LECOMTE (Georges), vice-consul de France, à Amoy (Chine).

LEDOULX (Alphonse), deuxième interprète de l'ambassade de France, à Constantinople.

LEDUC (Henri), consul de France, à Yün-Nan-Fou (Chine).

LEFÈVRE-PONTALIS (Pierre), secrétaire d'ambassade, rue de Montalivet, 3, à Paris (viii^e).

* LERICHE (Louis), vice-consul de France, à Rabat (Maroc).

LEROUX (Ernest), éditeur, rue Bonaparte, 28, à Paris (vi^e).

* LE STRANGE (Guy), via San Francesco Poverino, 3, à Florence (Italie).

LÉVI (Sylvain), professeur au Collège de France, rue Guy-de-la-Brosse, 9, à Paris (v^e).

LÉVY (Isidore), maître de conférences à l'École pratique des hautes études, rue Focillon, 4, à Paris (xiv^e).

* LOISY (l'abbé Alfred), à Ceffonds, par Montier-en-Der (Haute-Marne).

LORGEOU (Édouard), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Notre-Dame-des-Champs, 76, à Paris (vi^e).

MACLER (Frédéric), chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes, rue Cunin-Gridaine, 3, à Paris (iii^e).

MM. MADROLLE (C.), avenue du Roule, 95, à Neuilly-sur-Seine.

MAIGRET (Roger), gérant du Consulat de France, à Rabat (Maroc).

* MAKHANOFF (Michel), professeur au Séminaire religieux, à Kazan (Russie).

MARÇAIS (Georges), professeur à la Médersa, à Constantine (Algérie).

MARÇAIS (William), directeur de la Médersa, à Alger.

MARCHAND (G.), chargé de l'agence consulaire de France, à Larache (Maroc).

* MARGOLIOUTH (David Samuel), professeur d'arabe à l'Université, New-College, à Oxford (Angleterre).

* MASPERO (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur général des Musées d'Égypte, avenue de l'Observatoire, 24, à Paris (xiv^e).

MAUSS (Marcel), maître de conférences à l'École pratique des hautes études, rue Saint-Jacques, 31, à Paris (v^e).

MEILLET (Antoine), professeur au Collège de France, boulevard Saint-Michel, 24, à Paris (vi^e).

MERX (D^r A.), professeur d'exégèse à l'Université, Bunsenstrasse, 1, à Heidelberg (Bade).

MOHAMMED BEN BRAHAM, interprète judiciaire, à Oued-Athménia (département de Constantine).

MM. MONDON-VIDAILHET (C.), chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes, avenue de Villiers, 20, à Paris (xvii^e).

MORET (Alexandre), maître de conférences à l'École pratique des hautes études, boulevard Malesherbes, 112, à Paris (xvii^e).

MŽIK (D^r HANS VON), bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque impériale, Leopold Müller-gasse, à Vienne (Autriche).

* NAU (l'abbé F.), docteur ès sciences mathématiques, professeur d'analyse à l'Institut catholique, rue de Vaugirard, 74, à Paris (vi^e).

NEW YORK PUBLIC LIBRARY, à New-York.

MM. NICOLAS (A.-L.-M.), consul de France, à Tauris (Perse).

* OSTROROG (le comte Léon), conseiller légiste au Ministère de l'agriculture, des mines et forêts, à Constantinople.

* OTTAVI (Paul), consul de France, à Zanzibar.

PARISOT (Jean), à Plombières-les-Bains (Vosges).

* PELLIOT (Paul), professeur de chinois à l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoï, rue du Roi-de-Sicile, 26, à Paris (iv^e).

PEREIRA (Estèves), major du génie, rua das Damas, 4, à Lisbonne.

PEREIRA (J. F. Marquès), chef de section au Ministère de la marine, à Lisbonne.

MM. PÉRIER (l'abbé Jean), quai des Célestins, 4, à Paris (IV^e).

PFUNGST (D^r Arthur), Gaertnerweg, 2, à Francfort-sur-le-Mein (Prusse).

* PIJNAPPEL (D^r J.), professeur honoraire à l'Université, à Middelbourg (Hollande).

* PINART (Alphonse), à Paris.

POGNON (Henri), consul général, à Chambéry.

PONTUS (Raoul), capitaine d'artillerie, adjoint d'état-major, avenue d'Auderghem, 36, à Bruxelles.

POPESCU-CIOCANEL (Gheorghe), Strada Occidentislui, 38, à Bucarest (Roumanie).

POPPER (William), University of California, à Berkeley (États-Unis).

PRÆTORIUS (D^r Frantz), professeur à l'Université, Freimfelderstrasse, 6, à Halle (Prusse).

* PRYM (D^r E.), professeur à l'Université, Colblenzerstrasse, 39, à Bonn (Prusse).

RAPSON (E. J.), professeur de sanscrit à l'Université, au British Museum, à Londres.

* RAVAISSE (Paul), chargé de cours à l'École des langues orientales vivantes, rue Antoine-Roucher, 6, à Paris (XVI^e).

REGNAUD (Paul), professeur de sanscrit à la Faculté des lettres de Lyon, chemin de Saint-Irénée, 22, à Sainte-Foix (Rhône).

* REGNIER (Adolphe), sous-bibliothécaire de l'Institut, rue de Seine, 1, à Paris (VI^e).

MM. RENÉ-LECLERC (Ch.), délégué du Comité du Maroc, à Tanger.

RETTEL (Stanislas DE), drogman-chancelier du consulat de France, à Tauris (Perse).

REUTER (D^r J. N.), docent de sanscrit et de philologie comparée à l'Université de Helsingfors, Boulevardsgaten, à Helsingfors (Finlande).

* REVILLOUT (E.), conservateur au Musée du Louvre, rue du Bac, 128, à Paris (vii^e).

* RIMBAUD, rue de l'Ermitage, 16, à Versailles (Seine-et-Oise).

* ROLLAND (E.), rue des Chantiers, 5, à Paris (v^e).

RONFLARD (Arsène), élève-interprète au Consulat d'Alep (Syrie).

* ROUSE (W. H. D.), Perse Grammar School, à Cambridge (Angleterre).

ROUVIER (le D^r Jules), professeur à l'École de plein exercice de médecine, rue Daguerre, 52, à Alger.

SABBATHIER (Paul), agrégé de l'Université, rue du Cardinal-Lemoine, 15, à Paris (v^e).

* SAUSSURE (L. DE), Creux de Genthod, près Genève (Suisse).

SCHMIDT (Valdemar), professeur à l'Université, Musées royaux, Frederiksholm Canal, 12, à Copenhague.

SCHWAB (Moïse), bibliothécaire à la Biblio-

thèque nationale, rue de Provence, 29, à Paris (IX^e).

MM. SENART (Émile), membre de l'Institut, rue François I^{er}, 18, à Paris (VIII^e).

* SIMONSEN (David), grand rabbin, Skindergade, 28, à Copenhague.

SI SAÏD BOULIFA, chargé de cours à l'École supérieure des lettres d'Alger, professeur à l'École normale primaire, à La Bouzaréa, près Alger.

SOULIÉ (Georges), vice-consul de France, boulevard Pereire, 188, à Paris (XVII^e).

SPIRO (Jean), professeur à l'Université, à Cour, près Lausanne (Suisse).

STEIN (Mark Aurel), Ph. D., Indian Educational Service, on special duty, Chinese Turkestan, care of Political Agent, Gilgit (India).

STUMME (Dr Hans), professeur à l'Université, Südstrasse, 72, II, à Leipzig (Saxe).

TAMAMCHEF (Michel), ancien directeur de la Banque de Tiflis, rue Campagne-Première, 7, à Paris (XIV^e).

THATCHER (G. W.), professeur au Mansfield College, à Oxford (Angleterre).

THEILLET, au Consulat de France, à Alep (Syrie).

THOMAS (F. W.), India Office Library, Whitehall, à Londres.

THUREAU-DANGIN (F.), attaché au Musée du

Louvre, rue Barbet-de-Jouy, 26, à Paris (vii^e).

MM. TOUHAMI BEN LARBI, interprète de 1^{re} classe près la justice de paix, à Oran (Algérie).

* TURRETTINI (François), rue de l'Hôtel-de-Ville, 8, à Genève.

VAUX (Baron CARRA DE), professeur d'arabe à l'Institut catholique, rue de la Trémoille, 6, à Paris (viii^e).

VERNES (Maurice), directeur à l'École pratique des hautes études, boulevard Raspail, 248, à Paris (xiv^e).

VILBERT (Marcel), secrétaire général à la direction des phares ottomans, à Constantinople.

VINSON (Julien), professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de l'Université, 58, à Paris (vii^e).

VISSIÈRE (Arnold), consul de France, secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue du Ranelagh, 44, à Paris (xvi^e).

VOGÜÉ (le marquis Melchior DE), membre de l'Institut, ancien ambassadeur de France à Vienne, rue Fabert, 2, à Paris (vii^e).

* WEILL (Raymond), capitaine du génie, rue de Paris, 39, à Elbeuf (Seine-Inférieure).

WILHELM (D^r Eugen), professeur à l'Université, Wagnergasse, 11, à Iéna (Saxe-Weimar).

*WYSE (L. N. Bonaparte), villa Isthmia, au Cap-Brun, par Toulon (Var).

YANNI (G.), à Tripoli de Syrie.

ZAYÂT (Habib), boîte postale, n° 435, à Alexandrie (Égypte).

ZEITLIN (Maurice), rabbin, élève diplômé de l'École pratique des hautes études, place des Vosges, 19, à Paris (IV°).

II

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS

ADMIS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DANS SA SÉANCE DU 15 JUIN 1905.

MM. ASTON (W. G.), D. Lit., Bluff, Beer (East Devon) [Angleterre].

BUSHELL (D^r S. W.), C. M. G., Ravensholt, Harrow on the Hill (Angleterre).

CHAMBERLAIN (Basil Hall), professeur à l'Université, à Tokio.

CODERA (Francisco), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur honoraire à l'Université, San Vicente alta, 56, 3^e, der., à Madrid.

DELITZSCH (D^r Friedrich), professeur à l'Université de Berlin, Knesebeckstrasse, 30, à Charlottenburg (Prusse).

ERMAN (D^r Adolf), professeur à l'Université de Berlin, Streglitz, Friedrichstrasse, 10/11, à Berlin.

GOEJE (D^r M. J. DE), Interpres Legati Warnerii, professeur honoraire à l'Université, Vliet, 15, à Leide (Hollande).

GOLDZIHNER (D^r Ignaz), professeur à l'Université, Holló-utcza, 4, à Budapest.

GOLENISCHEF (W. S.), conservateur au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

MM. GRIERSON (George A.), C. I. E., Rathfarnham,
Camberley (Surrey) [Angleterre].

GRIFFITH (F. Ll.), professeur à l'Université,
Norham Road, 12, à Oxford.

GROOT (D^r J. J. M. DE), professeur à l'Université
de Leide (Hollande).

GUIDI (Ignazio), professeur à l'Université,
Botteghe oscure, 24, à Rome.

HIRTH (D^r Friedrich), professeur à Columbia
University, 501, West 113th, à New York.

HULTZSCH (D^r E.), professeur à l'Université,
Ludwig Wuchererstrasse, 78, à Halle
(Prusse).

KERN (Hendrik), professeur à l'Université,
à Leide (Hollande).

LANMAN (Charles Rockwell), professeur à l'Uni-
versité Harvard, Farrar Street, 9, à Cam-
bridge, Massachusetts (États-Unis).

NAVILLE (Édouard), correspondant de l'Institut,
à Malaguy, près Genève (Suisse).

NÖLDEKE (D^r Theodor), professeur à l'Univer-
sité, Kalbgasse, 16, à Strasbourg (Alsace).

OLDENBOURG (Serge D^r), professeur à l'Univer-
sité, à Saint-Petersbourg.

PINCHES (Theophilus Goldrige), conservateur
au British Museum, Bloomfield Road, 38,
Maida Hill, à Londres.

PISCHEL (D^r Richard), professeur à l'Université
de Berlin, Joachim Friedrichstrasse, 47,
à Halensee (Prusse).

MM. RADLOFF (D^r W.), conseiller d'État, membre de l'Académie impériale des Sciences, à Saint-Petersbourg.

REINISCH (D^r S. L.), professeur à l'Université, Feldgasse, 3, à Vienne.

RHYS DAVIDS (T. W.), professeur à l'Université de Londres, Harboro Grange, Ashton on Mersey (Angleterre).

SACHAU (D^r Ed.), directeur du Séminaire des Langues orientales, Wormser Strasse, 12, à Berlin.

SCHIAPARELLI (Ernesto), directeur du R. Musco di antichità, à Turin (Italie).

WELLHAUSEN (D^r J.), professeur à l'Université, Weberstrasse, 18a, à Göttingue (Prusse).

WIEDEMANN (D^r Alfred), professeur à l'Université, Königstrasse, 32, à Bonn (Prusse).

III

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES ET DES REVUES

AVEC LESQUELLES

LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE ÉCHANGE SES PUBLICATIONS.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERS-
BOURG.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE LISBONNE.

ACCADEMIA (REALE) DEI LINCEI, Alla Lungara, 10,
Palazzo dei Lincei, à Rome.AMERICAN JOURNAL OF ARCHÆOLOGY (M. le Professeur
Harold N. Fowler, Western Reserve University,
directeur), à Cleveland (Ohio) [États-Unis].AMERICAN ORIENTAL SOCIETY, à New-Haven (États-
Unis).ANTHROPOS, revue internationale d'ethnologie et de
linguistique (P. W. Schmidt, S. V. D., direc-
teur), à Salzbourg (Autriche).ARCHÆOLOGICAL INSTITUTE OF AMERICA, 38, Quincy
Street, Cambridge, Massachusetts (États-Unis).ARCHÆOLOGICAL SURVEY DEPARTMENT OF INDIA, à Simla
(Inde Britannique).

ASIATIC SOCIETY, à Seoul (Corée).

ATENE0 CIENTÍFICO, LITERARIO Y ARTÍSTICO, Prado,
21, à Madrid.BESSARIONE (M^{re} Niccoló Marini, directeur), piazza
S. Pantaleo, 3, à Rome.BIBLIOTHÈQUE DES BÉNÉDICTINS DE SOLESMES, à Appul-
durcombe, Wroxall (Isle of Wight) [Angleterre].

BIBLIOTHÈQUE DU CHAPITRE MÉTROPOLITAIN, à l'église Notre-Dame, à Paris (iv^e).

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, au palais de l'Institut (2 ex.).

BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY, Town Hall, à Bombay (Inde Britannique).

CHINA BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY, à Shanghai (Chine).

DEUTSCHE GESELLSCHAFT FÜR NATUR- UND VOLKERKUNDE OSTASIENS, à Tokio.

DEUTSCHE MORGENLÄNDISCHE GESELLSCHAFT, Wilhelmstrasse, 36/37, à Halle (Prusse).

EAST INDIA ASSOCIATION, Westminster Chambers, 3, Victoria Street, S. W., à Londres.

ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT, à Hanoï (Tonkin).

HARPER'S UNIVERSITY (AMERICAN JOURNAL OF SEMITIC LANGUAGES AND LITERATURES), à Chicago (États-Unis).

INDIAN ANTIQUARY (Sir Richard Carnac Temple, directeur), à Bombay (Inde Britannique).

INSTITUT CATHOLIQUE DE TOULOUSE (Haute-Garonne).

INSTITUT ÉGYPTIEN, au Caire.

INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, au Caire.

JAPAN SOCIETY (THE), Hannover Square, 20, à Londres.

JOHN HOPKIN'S UNIVERSITY, à Baltimore (États-Unis).

LITERARY SOCIETY, Pantheon's Road, à Madras (Inde Britannique).

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC, à Tanger.

MONDE ORIENTAL (Le), Akadem. Bokhandeln, à Upsal (Suède).

MUSÉE GUIMET, place d'Iéna, 1, à Paris (xvi^e).

PERING ORIENTAL SOCIETY (The), à Pékin.

POLYBIBLION, rue de Saint-Simon, 5, à Paris (vii^e).

PROVINCIAL MUSEUM, à Lukhnow (Inde Britannique).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE (MM. G. Perrot et S. Reinach, directeurs), rue Bonaparte, 28, à Paris (vi^e).

REVUE BIBLIQUE, au Couvent de Saint-Etienne, à Jérusalem (Syrie).

REVUE CRITIQUE (M. Arthur Chuquet, directeur), rue Bonaparte, 28, à Paris (vi^e).

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (M. Jean Réville, directeur), rue Bonaparte, 28, à Paris (vi^e).

REVUE DU MONDE MUSULMAN (M. A. Le Chatelier, directeur), rue Bonaparte, 28, à Paris (vi^e).

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF BENGAL, Park Street, 57, à Calcutta.

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF GREAT BRITAIN AND IRELAND, Albemarle Street, 22, à Londres.

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF JAPAN, à Tokio.

ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY, Savile Row, 1, Burlington Gardens, à Londres.

SÉMINAIRE ISRAËLITE, rue Vauquelin, 9, à Paris (v^e).

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, rue du Bac, 128, à Paris (vii^e).

SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE, place Saint-Sulpice, 9, à Paris (vi^e).

SEMINAR FÜR ORIENTALISCHE SPRACHEN, Dorotheenstrasse, 6, à Berlin.

SIAM SOCIETY (THE), à Bangkok.

SOCIETÀ ASIATICA ITALIANA, piazza San Marco, 2, à Florence (Italie).

SOCIÉTÉ DES ARTS ET DES SCIENCES DE BATAVIA (Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen), à Batavia (Indes Néerlandaises).

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES, boulevard Militaire, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES, rue Saint-Georges, 17, à Paris (IX^e).

SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE (Suomalais-ugrilainen Seura), à Helsingfors (Finlande).

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE GENÈVE.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, boulevard Saint-Germain, 184 (VI^e).

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE, boulevard Bon-Accueil, 15, à Alger.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE RUSSE D'ARCHÉOLOGIE, à Saint-Pétersbourg.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE, à la Sorbonne, à Paris (V^e).

SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE, rue de Vaugirard, 74, à Paris (VI^e).

STRAITS BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY, à Singapore (Straits Settlements).

UNIVERSITÉ ROYALE, à Upsal (Suède).

UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, à Beyrouth (Syrie).

IV

LISTE DES BIBLIOTHÈQUES

ET AUTRES ÉTABLISSEMENTS

RECEVANT LE JOURNAL ASIATIQUE

PAR L'INTERMÉDIAIRE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL, rue de Sully, 1, à Paris (IV^e).

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÈGE DE FRANCE, place des Écoles, à Paris (V^e).

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, à Montpellier (Hérault).

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, quai de Conti, 23, à Paris (VI^e).

BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE, boulevard Saint-Germain, 231, à Paris (VII^e).

BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, rue de Buffon, 2, à Paris (V^e).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, rue de Richelieu, 58, à Paris (II^e).

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE, place du Panthéon, à Paris (V^e).

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à la Sorbonne, à Paris (V^e).

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX (Gironde).

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LYON (Rhône).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES D'AIX-EN-PROVENCE (Bouches-du-Rhône), — D'AJACCIO (Corse), — BIBLIO-

THÈQUE NATIONALE D'ALGER, rue de l'État-Major,
— D'AMIENS (Somme), — D'ANGERS (Maine-et-Loire), — D'ANNECY (Haute-Savoie), — D'ARRAS (Pas-de-Calais), — D'AURILLAC (Cantal), — D'AVIGNON (Vaucluse), — D'AVRANCHES (Manche), — DE BEAUVAIS (Oise), — DE BESANÇON (Doubs). — DE BORDEAUX (Gironde), — DE BOURGES (Cher), DE CAEN (Calvados), — DE CARCASSONNE (Aude), DE CARPENTRAS (Vaucluse), — DE CHAMBÉRY (Savoie), — DE CHARTRES (Eure-et-Loir), — DE CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme), — DE CONSTANTINE (Algérie), — DE DIJON (Côte-d'Or), — DE DOUAI (Nord), — DE GRENOBLE (Isère), — DU HAVRE (Seine-Inférieure), — DE L'ÎLE DE LA RÉUNION, — DE LAON (Aisne), — DE LILLE (Nord), — DE MARSEILLE (Bouches-du-Rhône), — DE METZ (Lorraine), — DE MONTAUBAN (Tarn), — DE MONTPELLIER (Hérault), — DE MOULINS (Allier), — DE NANCY (Meurthe-et-Moselle), — DE NANTES (Loire-Inférieure), — DE NARBONNE (Aude), — DE NICE (Alpes-Maritimes), — D'ORLÉANS (Loiret), — DE PAU (Basses-Pyrénées), — DE PÉRIGUEUX (Dordogne), — DE POITIERS (Vienne), — DE REIMS (Marne), — DE RENNES (Ille-et-Vilaine), — DE ROUEN (Seine-Inférieure), — DE SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine), — DE STRASBOURG (Alsace), — DE TOULOUSE (Haute-Garonne), — DE TOURS (Indre-et-Loire), — DE TROYES (Aube), — DE VALENCIENNES (Nord), — DE VERSAILLES (Seine-et-Oise).

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, rue d'Ulm, 45, à
Paris (v^e).

ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, rue
de Lille, 2, à Paris (vii^e).

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS, place
du Panthéon (v^e).

LIBRARY OF THE LEGISLATURE, à Québec (Canada).

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-
ARTS, rue de Grenelle, 110, à Paris (vii^e)
[6 ex.].

V

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

En vente chez M. Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28,
à Paris.

JOURNAL ASIATIQUE, publié depuis 1822. La collection est en
partie épuisée.

Chaque année..... 25 fr.

CHOIX DE FABLES ARMÉNIENNES du docteur Vartan, en armé-
nien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. *Paris*,
1825, in-8°..... 3 fr.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE JAPONAISE, par le P. Rodriguez,
traduits du portugais par M. C. Landresse, etc. *Paris*,
1825, in-8°. — Supplément à la grammaire japonaise, etc.
Paris, 1826, in-8°. (Épuisé.)..... 7 fr 50

ESSAI SUR LE PÂLI, ou langue sacrée de la presqu'île au delà
du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826,
in-8°. (Épuisé.)..... 15 fr.

MENG-TSEU VEL MENGCIUM, latina interpretatione ad inter-
pretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et
perpetuo commentario e Sinicis deprompto illustravit Sta-
nislus Julien. *Lutetiae Parisiorum*, 1824, 1 vol. in-8°. 9 fr.

YADJNADATTABADHA, ou LA MORT D'YADJNADATTA, épisode
extrait du Rāmâyana, poème épique sanscrit, donné avec
le texte gravé, une analyse grammaticale très détaillée,
une traduction française et des notes, par A.-L. Chézy, et
suivi d'une traduction latine littérale, par J.-L. Burnouf.
Paris, 1826, in-4°, avec quinze planches..... 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par J. Klaproth.
Paris, 1827, in-8°..... 7 fr. 50

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Ncrsès Klaïetsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828, in-8°. 4 fr. 50

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALÂ, drame sanscrit et prâcrit de Kâlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A.-L. Chézy. *Paris*, 1830, in-4°, avec une planche. 12 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830, grand in-8°. 9 fr.

CHRESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833, in-8°. 9 fr.

ÉLÉMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837, in-8°. 9 fr.

GÉOGRAPHIE D'ABOU'LFÉDA, texte arabe publié par Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840, in-4°. 24 fr.

RÂDJATARANGINÎ, ou HISTOIRE DES ROIS DU KACHMÎR, texte sanscrit traduit en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie nationale, 3 forts vol. in-8°. 20 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery, membre de l'Institut, et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie nationale, 4 vol. in-8°. Chaque volume 7 fr. 50

TABLE ALPHABÉTIQUE DES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. *Paris*, 1859, in-8°. 2 fr.

LES PRAIRIES D'OR DE MAËOUDI, texte arabe et traduction par M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut (les

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE. 53

trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille, membre de l'Institut). 9 vol. in-8° (le tome IX comprenant l'Index). Chaque volume..... 7 fr. 50

LE LIVRE DE L'AVERTISSEMENT (*Kitâb et-tenbîh*), de Maçoudi, traduit et annoté par le baron Carra de Vaux. 1 fort vol. in-8°. 1897..... 7 fr. 50.

PRÉCIS DE LÉGISLATION MUSULMANE, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil. Nouvelle édition (1901)..... 6 fr.

LE MAHÂVASTU, texte sanscrit, publié pour la première fois, avec des Introductions et un Commentaire, par M. Ém. Senart, membre de l'Institut. 3 forts volumes in-8°. Chaque volume 25 fr.

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS, recueillis, publiés et traduits par James Darmesteter, professeur au Collège de France. Précédés d'une Introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans. 1 fort vol. in-8°.. 20 fr.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE (1883-1884), par Charles Huber. Un fort volume in-8°, illustré de dessins dans le texte et accompagné de planches et croquis..... 30 fr.

Publications encouragées par la Société asiatique :

LES MÉMOIRES HISTORIQUES DE SSE-MA TS'ÏEN, traduits du chinois et annotés par Édouard Chavannes, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Tome I^{er}, in-8°..... 16 fr.

Tome II, in-8°..... 20 fr.

Tome III, première partie, in-8°..... 10 fr.

Tome III, deuxième partie, in-8°..... 16 fr.

Tome IV, in-8°..... 20 fr.

Tome V, in-8°..... 20 fr.

L'AGNIŠTOMA. Description complète de la forme normale du sacrifice de Soma dans le culte védique, par W. Ca-

land, lecteur de sanscrit à l'Université d'Utrecht, et V. Henry, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Paris. 2 vol. in-8°. 20 fr.

Nota. Les Membres de la Société qui s'adresseront *directement* au libraire de la Société, M. Ernest Leroux, rue Bonaparte, 28, à Paris, auront droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix de tous les ouvrages ci-dessus, à l'exception du *Journal asiatique*.

SURNOMS ET SOBRIQUETS

DANS

LA LITTÉRATURE ARABE,

PAR

M. A.-C. BARBIER DE MEYNARD.

(SUITE¹.)

سَمِينَكُوش, en persan « oreille d'argent ». Surnom de 'Omarah b. Zyâd, un des *Ançâr* qui sacrifièrent leur vie pour protéger le Prophète, à la bataille d'Ohod (C. DE P., *Essai*, t. III, p. 106; *Kechf*, fol. 20 r°; *Agh.*, t. XIV, p. 18).

شاذكُونِي. Sûleimân b. Daoud, traditionniste, mort en 234 H. (848-849 de J.-C.). Ce surnom lui vient de son père Daoud qui faisait le commerce avec l'Yémen et en exportait les grandes couvertures de lit primitivement d'origine persane qu'on appelait *chadkouni* (pour *chad-gounèh*), à cause de leur pays d'origine (*Tabakat el-Houffâz*, t. VIII, p. 81; *Kechf*, fol. 20 r°; *Glossaire de Tabari*, p. ccciii).

شَحْمُ الْحَزِينِ. Cette dénomination qui ne donne

¹ Voir le numéro de mai-juin 1907, p. 365-428.

qu'un sens ridicule « graisse de l'homme triste », se trouve uniquement dans le *Lataïf*, p. 31, comme étant le sobriquet d'un certain 'Abd es-Samī' b. Mohammed b. Mansour. Cependant comme ce nom se trouve dans le même passage du *Lataïf*, à côté du nom d'un personnage historique, Mohammed b. Ahmed b. 'Ysa (IBN ATH., t. VIII, p. 111 et 119), surnommé « pied de vache » (voir كعب البقر), il est à présumer que cet 'Abd es-Samī', fonctionnaire et commensal du khalife Moktadir se déclara avec Ka'b el-Bakar pour Ibn el-Mou'tazz.

شريد « le fugitif ». On n'est pas d'accord sur le personnage qui portait ce surnom, bien qu'on admette qu'il s'agit d'un poète antérieur à l'islam. D'après *Kechf*, fol. 24 r°, et *Miz.*, t. II, p. 219, ce serait Khâlid, fils d'Amr, fils de Morrah, et le vers auquel il devrait son surnom, serait celui-ci :

وَإِنَّا الشَّرِيدُ مَنْ تَعَرَّفَنِي حَامِي الْحَقِيقَةِ مَا لَهُ مَثَلُ

« C'est moi *Cherîd*, pour qui a appris à me connaître, moi le défenseur de la vérité et qui suis sans rival. »

Mais, selon une autre version rapportée par S. DE SACY, *Anthol ar.*, p. 460, le surnom et le vers ci-dessous, qui lui aurait donné naissance, appartiennent à 'Amr b. Ribah Es-Solami, père de la poëtesse El-Khansâ :

تَوَلَّى إِخْوَتِي وَتَقَبَّلْتُ فَرْدَا وَحِيدًا فِي دِيَارِهِمْ شَرِيدًا

« Mes frères sont partis et je reste isolé, seul dans leurs douars, et fugitif. »

S. de Sacy traduit le mot *cherîd* par « exposé aux poursuites », ce qui est plutôt le sens de *طريد*.

شَغْب *Chighb* ou *Chaghib*. Nom de la mère du khalife Mouktadir Billah, dix-huitième Khalife abbasside, qui régna de 295 à 320 H. (907-932 de J.-C.). C'était une esclave affranchie, et son nom signifie « turbulent, querelleur ».

شَقِرَات 1° *Chaḳirât*. Surnom du poète anté-islamique Mo'awyah b. el-Hârith b. Temîm, qui lui fut donné à cause du vers suivant :

قَدْ أَحْمِلُ الرَّحْمَ الْأَصَمَّ كُعُوبُهُ بِهِ مِنْ دَمَاءِ الْقَوْمِ كَالشَّقِرَاتِ

« Je porte une lance aux nœuds solides que le sang des ennemis revêt de la couleur des anémones. »

Chaḳirât est en effet le pluriel de *chaḳar*, un des noms de cette fleur. Les Benou'l-Harith b. Temîm s'appelaient *Benou Chaḳirah*. Au lieu de *Chikrân* que donne le *Kechf*, le nom du poète est *Chaḳir* dans *Miz.*, t. II, p. 219. Sur la forme *Chikrân*, cf. *TAB.*, I, 1778.

2° *Choukrân*. Surnom d'un affranchi ou client (*mawla*) du Prophète, Abyssin de naissance et dont le nom était *Ḡalîh*. Cf. *IBN SAAD*, éd. Sachau, t. III, 1, p. 34.

شَمْرَدَل « long et mince, fluët ». Sobriquet d'un poète du 1^{er} siècle, plus connu sous le surnom de « fils de la besace ». Voir خريطة.

شَمِيم. Grammairien, philologue et poète, Abou'l-Hasan 'Ali b. el-Hasan résidait à Moçoul où il mourut en 601 H. (1204 de J.-C.). Il avait reçu le singulier sobriquet de *Chomaim* « le petit flaireur », et l'explication qu'il en donnait lui-même est tellement puérile et malséante que nous devons nous borner à en donner le texte sans le traduire :

سُئِلَ لِمَ سُمِّيَ شَمِيمًا فَقَالَ أَقْبَتُ مَدَّةَ أَكْلِ كُلِّ يَوْمٍ شَيْئًا مِنَ
الطَّيْنِ فَإِذَا وَضَعْتُهُ عِنْدَ قِضَاءِ الْحَاجَةِ شَمِمْتُ فَلَا أَجِدُ لَهُ
رَاحَةً فَسُمِّيْتُ لِذَلِكَ شَمِيمًا

La notice que donne IBN KHALL. de ce personnage le dépeint comme un musulman de foi douteuse, d'un caractère haineux et malveillant. On trouvera d'ailleurs dans la traduction de M. DE SLANE, t. II, p. 280, le passage dont nous n'avons cité que le texte.

شَنْفَرَى *Chanfara*, « le lippu ». Tel est le sobriquet que la plupart des auteurs donnent à ce bédouin aussi réputé pour son agilité comme coureur que pour son talent poétique. Il ne faut pas oublier cependant que le célèbre poème classique intitulé *Lamyat el-'Arab* ne peut lui être attribué avec certitude. Il en est de lui comme d'un autre coureur et

poète non moins connu, Ta'baṭṭa Charrân (voir قاطب شرا), dont les *kaçideh* sont pour la plupart d'une provenance incertaine. On doit se rappeler aussi que Chanfara est souvent confondu, dans les *tezkiresh* arabes, avec deux de ses rivaux, Thâbit b. Djabir et 'Amr b. Barraḡ. Voir *Khiz.*, t. II, p. 16, *Chrest. ar.*, II, p. 134; FRESNEL, *Première lettre*, *Journal asiatique*, p. 92 et suiv.; NÖLDEKE, *Beiträge*, p. 200.

شوا « le rôtisseur ». Surnom du poète Chihâb ed-Dîn Yousouf b. Isma'il, originaire d'Alep où il naquit vers 562 H. (1166-1167 de J.-C.). Il fut lié d'étroite amitié avec le célèbre biographe Ibn Khalikân qui a laissé de lui une longue notice (t. IV, p. 574-579). Malgré la différence de leurs croyances religieuses — Chawa appartenait à la secte outrée des Chiïtes qui proclament la divinité d'Ali, — leur amitié dura jusqu'à la mort du poète survenue en 635 H. (1237 de J.-C.).

شُوَيْعِر, diminutif de شاعر « le petit poète », sobriquet injurieux infligé par le poète Imrou'l-Ḳaïs dans le *beït* suivant à Mohammed b. Houmrân el-Dj'ofi, qui avait refusé de lui vendre un cheval de prix :

أُبَلِّغُا عَنِّي الشُّوَيْعِرَانِ عَدَّ عَيْنِي قَلَدْتُهُنَّ حَرِيماً

« (Ô mes deux compagnons) faites savoir de ma part au petit poète que c'est de propos délibéré que j'en ai investi Harîm. »

Harim était le grand-père du pauvre poète en question; il est difficile de savoir à qui se rapporte le pronom féminin dans le second hémistiché. *Lis. ar.*, t. VI, p. 85, qui le cite, se borne à rappeler que ce Mohammed b. Houmrân fut un des sept personnages qui, aux temps de la Djâhelyeh, portaient le nom de Mohammed. Voir *Tadj*, t. III, p. 301; *Miz.*, p. 246. On connaît aussi sous le surnom de *Cho'air* un poète antérieur à l'islam, dont le nom était Hâni b. Taubah Cheibâni.

شَيْبَةُ الْحَمْد « panache de gloire ». 'Abd el-Mo'ttalib, le grand-père du Prophète, fut, dit-on, surnommé ainsi parce qu'il avait une touffe de cheveux blancs en venant au monde. C'est ce que rappelle le vers suivant du poète Hodafah :

بُنُو شَيْبَةِ الْحَمْدِ الَّذِي كَانَ وَجْهَهُ
يُضِيءُ ظِلَامَ اللَّيْلِ كَالْقَمَرِ الْبَدْرِ

« Les fils de *Cheibet el-Hamd*, dont le visage brillait au sein de la nuit sombre comme brille la lune dans tout son éclat. »

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que le fils de Hachim, dont le nom primitif était 'Amr, devait son surnom patronymique 'Abd el-Mo'ttalib à la circonstance suivante. Devenu orphelin et réduit à la plus profonde misère, il fut recueilli par son oncle maternel Mo'ttalib qui alla le chercher à Médine et le ramena en croupe sur son cheval. A la vue

de cet étranger misérablement vêtu, la famille de Moṭṭalib lui demanda quel était cet enfant. Honteux d'avouer que c'était son neveu, il répondit : 'Abd el-Moṭṭalib « c'est l'esclave de Moṭṭalib », c'est-à-dire mon propre esclave, et le nom lui resta (C. DE P., *Essai*, t. I, p. 258; *Mostatraf*, t. II, p. 24; NOEL DES VERGERS, *Vie de Mohammed*, p. 100).

شَيْطَان الطاق. Le traditionniste Abou'l-'Abbas Ahmed b. Haroun es-Sermedi avait été surnommé « le démon de l'arcade », parce qu'il siégeait ordinairement près de Bâb et-Tâk à Koufah. *Kechf*, fol. 24 v°. *Kit. Mahasin*, t. I, p. 518, donne le même surnom à Ahmed Cheïbani. On sait que le mot *tâk* traduit ici par « arcade », signifie aussi « ouverture pratiquée dans l'épaisseur d'un mur, fenêtre ou niche » (*Journal asiatique*, VIII^e série, t. XIX, p. 400). Un des principaux quartiers de Bagdad dans la ville de l'est se nommait *Bâb et-tâk* (*Mo'djem*, t. VI, p. 445).

صَاحِب *Çâhib* « le compagnon, l'ami ». Ce titre, qui est donné à plusieurs personnages connus, désigne surtout Abou'l-Kasim Isma'il Ibn 'Abbâd, ministre des princes boueïhides Moueyyed ed-Dauleh et Fakhr ed-Dauleh. La faveur que le premier de ces princes, son compagnon d'enfance, ne cessa de lui accorder lui valut le poste de vizir en même temps que le titre de *Çâhib*. Telle est du moins l'opinion d'Eç-Çabi, cité par IBN KHALL., t. I, p. 213. *Çâhib*

Ibn Abbâd, né en 326, mourut en 383 H. (938-995 de J.-C.). Cet homme d'État était non seulement le protecteur éclairé des savants et des littérateurs, mais il s'adonnait lui-même avec succès à la poésie et aux sciences réunies sous le nom d'*edebyât*. On a conservé quelques fragments de ses poésies et d'un dictionnaire intitulé *Mouhît* qui n'avait pas moins de sept volumes. Une longue et intéressante notice lui est consacrée dans la *Yetimet ed-dehr*, éd. de Damas, t. III, p. 31.

صَادِق « le véridique ». Surnom : 1° de l'imâm Dja'far b. Mohammed, descendant direct d'Ali b. Abi Tâlib et l'un des douze imâms des Chiïtes; 2° du traditionniste Ahmed b. Mohammed *El-Khachhâb* (*Kechf*, fol. 25 r°).

صَاعِقَة. Abou Yahya Mohammed b. 'Abd er-Rahmân el-Bagdadi, un des maîtres du grand traditionniste El-Boukhâri, devait, dit-on, le surnom de *Ça'ikah* « la foudre » à l'éclat et à la vivacité de sa mémoire (*Kechf*, fol. 25 r°).

صَدِيق « le très véridique ». Ce surnom, qui accompagne le plus souvent le nom du khalife Abou Bekr, lui fut donné à cause de la fois pontanée et sincère avec laquelle il proclama, un des premiers, la mission prophétique de Mahomet. Un des premiers aussi il fit acte de foi lorsque le Prophète révéla à ses premiers disciples son ascension au ciel.

(*mīrādī*), etc. Cf. NAWAWI, *Biogr. Dict.*, p. 637; *Tur. el-Kholāfa*, p. 12; *Mostatraf*, t. II, p. 24; *Kechf*, fol. 25 r^o, qui donne trois versions différentes de l'origine du surnom d'Abou Bekr; C. DE P., *Essai*, t. III, p. 412. Voir aussi IBN SAAD, éd. Sachau, t. III, 1^{re} série, p. 180. Ce même surnom est quelquefois donné à tort à l'un des plus anciens rapporteurs de traditions, Mohammed b. Abi Bekr, né à Dzou-Holaïfah dans la 10^e année de l'hégire; partisan d'Ali contre 'Ayechah, il fut tué en Egypte, l'an 38 H. (658-659 de J.-C.).

صُرْدَر. *Courrou dourrīn* ou, d'après la prononciation usuelle qui supprime les désinences casuelles, *Courr-dourr*, c'est-à-dire « collier de perles ». Le poète Abou Mansour 'Ali ibn el-Hasan, mort en 465 H. (1072-1073 de J.-C.), était ainsi nommé par ses contemporains charmés de la beauté de ses poésies. En revanche, son père, honni à cause de son avarice sordide, reçut le sobriquet injurieux de صُرْبَعَر *Courr-ba'ar* « collier de crotin » (*Biogr. Dict.*, t. II, p. 322).

صَرِيعُ الدَّلَا. Un jurisconsulte de Bagdad qui fut aussi un poète en vogue, Abou'l-Hasan 'Ali, fils d'Abd el-Wāhid (mort en 412 H. [1021-1022 de J.-C.] ou en 418 H. d'après le *Dzāt el-nokāt*, ms. de Leyde, fol. 46 v^o), avait jusqu'à trois surnoms qu'il devait à l'inspiration galante de ses *ghazel* et à certaines expressions raffinées dont il les enjolivait.

On le connaissait sous le surnom de *Ḡarī' el-doullā* « la victime de la coquetterie », *Katīl el-ghawāchi* « tué par les (belles) voilées », et un troisième *ذو الرقاعتين* dont le sens est incertain et qui peut se traduire par « l'homme deux fois sot », surnom qui serait peut-être le plus mérité. Quant aux deux premiers, ils ont une grande analogie avec celui du poète Moslim fils d'El-Walid (voir le mot suivant). [Cf. *Biogr. Dict.*, t. II, p. 320.]

صَرِيعُ الْغَوَانِي. Abou'l-Walid Moslim, fils d'El-Walid, poète célèbre du III^e siècle de l'hégire, né à Koufah entre les années 130 et 140 H. (747-758 de J.-C.). Ses débuts furent difficiles, il lutta longtemps contre l'indifférence de ses contemporains et n'obtint de réciter ses vers en présence de Haroun er-Rachid que grâce à l'influence de la famille de Yézid b. Maziād. Ses poésies se recommandent par la grâce et l'élégance de la forme plus que par la vigueur de la pensée. Quelques critiques arabes le considèrent, non sans raison, comme l'un des premiers instigateurs de la décadence qui se manifesta dans la poésie dès la fin du II^e siècle. Voir cependant l'appréciation que nous avons donnée de cette évolution littéraire dans les *Actes du onzième Congrès des Orientalistes*, t. III, p. 1 à 21. Il est difficile de ne pas la considérer comme la conséquence inévitable des modifications profondes que l'islamisme et une civilisation nouvelle empruntée à la Perse ont fait subir au génie sémitique. Voir aussi GOLDZIEH, *Alte and*

neue Poesie, dans *Abhandlungen*, t. I, p. 122. En ce qui concerne le surnom par lequel Moslim est plus connu que par son nom véritable, on s'accorde à en trouver l'origine dans le *beït* suivant :

هَلِ الْعَيْشُ إِلَّا أَنْ تَرَوْحَ مَعَ الصَّبَى
وَتَعْدُو صَرِيحَ الْكَأْسِ وَالْأَعْيُنِ النُّجْلِ

« Qu'est-ce que la vie si ce n'est aimer et succomber à l'ivresse du vin et des beaux yeux ? »

Ou plus directement encore dans une pièce que la belle édition publiée par M. de Goeje donne dans le *Supplément*, p. 290, et qui est citée aussi dans le *Lataïf* de Tâlebi, p. 24 :

إِنَّ وَرْدَ الْخُدُودِ وَالْأَعْيُنِ النُّجْلِ وَمَا فِي الثُّغُورِ مِنَ الْأُخُوانِ
وَاسْوَدَادِ الصَّدَغَيْنِ فِي وَاضِحِ الْكَدِّ وَمَا فِي الصُّدُورِ مِنْ رَمَانٍ
تَرَكَّتْنِي لَدَى الْغَوَانِ صَرِيحًا فَلِهَذَا أُدْعَى صَرِيحَ الْغَوَانِ

« Un teint de rose, des yeux languissants, des lèvres qui laissent voir une rangée de perles blanches comme l'an-thémis,

« Deux boucles noires qui rehaussent la blancheur du visage, des seins arrondis comme la grenade :

« Voilà le pouvoir irrésistible auquel j'ai succombé, voilà ce qui m'a fait nommer la *Victime des belles*. »

Cf. *Diwan poetæ Abu'l Walid, etc. quem edidit* M. J. DE GOEJE, Lugd. Batav., 1875, in-4°, p. 37; *IBN KOT.*, p. 528; *Hamasa*, p. 428; *Kechf*, fol. 25 r°.

صَعَالِيك. Le poète anté-islamique 'Orwah b. El-Werd b. Zeïd fut surnommé عروة الصعاليك « 'Orwah des mendiants » parce qu'il vivait de maraude, entouré d'une troupe de bédouins affamés, cherchant leurs moyens d'existence dans le vol à main armée et chantant ensuite leurs exploits dans des pièces qui, après l'islam, devinrent des modèles de style pour les écoles de Koufah et de Basrah. Telle est l'explication fort acceptable donnée par Agh., t. III, p. 190-197, à ce surnom; elle semble préférable à celle qui le tire d'un vers d'une de ses *ḡaçideh* :

لَحَى اللّٰهُ صَعْلُوْكَ اِذَا جَنَّ لَيْلُهُ مُصَافِي الْمَشَاشِ اَلْغَاكِرَ تَحْزِرُ

« Dieu maudisse le mendiant qui, lorsque la nuit étend son ombre, devient fureteur de bons morceaux (litt. : d'os à moelle) et pilier de boucherie ! »

Voir NÖLDEKE, *Die Gedichte des Urwa*, dans *Abhandl. d. K. G. d. W.*, p. 37; *Delectus veterum carminum arab.*, p. 37; voir aussi la Notice de Boucher dans *Journal asiatique*, VI^e série, t. IX, p. 97.

صَلَتَان *Çalatân*, surnom de deux ou trois poètes anciens. L'un est Kothâm b. Khabyah El-'Abdi; on trouve dans Ibn KOT., p. 314, deux pièces de vers de ce poète, dont la première renferme une appréciation curieuse du talent des deux célèbres rivaux Djerîr et Farazdak. Un autre personnage, moins connu, est *Çalatân* El-Fehmi. Il est présumable que ces deux poètes ont été réunis sous le nom collectif de *Çalatân*, au

duel, comme on dit *عمران* « les deux 'Omar » en parlant d'Omar b. Khattâb et d'Omar b. 'Abd El-'Azîz. Cf. *Agh.*, t. XXI, p. 41. Cependant on peut aussi prendre *Çaltân* ou *Calatân* comme nom au singulier signifiant « homme (ou cheval) agile, ardent à la course, etc. » (*Lis. ar.*, t. II, p. 398.)

صَمُوت. Un ancien poète arabe, 'Amr b. Ghânem de la tribu de Taÿ, a été surnommé *Eç-Çamout* « le silencieux » à cause de ce vers d'une de ses *kaçideh* :

صَمْتُ وَلَمْ أَكُنْ قَدِمًا عَيْيًا اَلَا اِنَّ الْغَرِيْبَ هُوَ الصَّمُوتُ

« Si j'ai gardé le silence, ce n'est pas que j'eusse la parole embarrassée, mais seulement parce que l'étranger est silencieux. » (*Kechf*, fol. 25 v°.)

Miz., t. II, p. 222, lit *غَم*. *Çamout* est aussi le nom d'un cheval de race appartenant à El-Mothellem b. 'Amr Et-Tanoukhi; il en est fait mention dans ce *beït* :

حَتَّى اَرَى فَارِسَ الصَّمُوتِ عَلَى اَكْسَاءِ خَيْلٍ كَانَهَا الْاِبِلُ

« Jusqu'au jour où je verrai le cavalier de Çamout, chassant devant lui les cohortes (ennemies) comme un troupeau de chamelles. » (*Lis. ar.*, t. II, p. 361.)

صَنَاجِدَة. S'il faut en croire Motarrezî, le commentateur des *Séances* de Harîrî, on aurait surnommé *Çannadjah*, « cymbalier » le poète El-'Acha Maïmoun b. Kaïs, à cause du retentissement de ses poésies, qui étaient chantées dans toutes les tribus, ou simple-

ment à cause de la pureté et de l'éclat de ses vers. Cf. *Maḥāmāt*, éd. de Sacy, p. 540. — Selon Ibn Ḳoṭ., qui cite ce poète p. 135-143, il devrait son surnom au vers suivant :

وَمُسْتَجِيبٌ لِصَوْتِ الصَّنَجِ تَسْمَعُهُ
إِذَا تَرَجَّعَ فِيهِ الْقَيْنَةُ الْفُضْلُ

« Et tu l'entendras répondre au son de la cymbale, lorsque la musicienne prodigue ses vocalises. »

Il est vrai que, pour faire de la cymbale un instrument chantant, Ibn Ḳoṭ. est obligé d'ajouter qu'ici le poète assimile cet instrument au luth : شَبَّهَ العُودَ بِالصَّنَجِ.

صُوفَة. Ghawth b. Morr (b. 'Odd. b. Thabiḳa b. Elyas), chef d'une sous-tribu de Modhar, qui possédait aux temps de la *Djáhelyeh* trois prérogatives fort précieuses pour les Arabes : 1° donner le signal du départ aux pèlerins réunis sur le mont Arafah; 2° les conduire au Val de Mina, le jour des sacrifices; 3° présider au jet des cailloux, le lendemain des sacrifices, et ramener ensuite les pèlerins à la Mecque. Les descendants de Ghawth conservèrent ces fonctions jusque vers le milieu du III^e siècle de notre ère, époque où ils en furent dépossédés par les Khozaïtes. Quant à l'origine du nom de *Çoufah* donné à ce chef, voici comment elle est expliquée dans *Kechf*, fol. 25 v°. La mère de Ghawth avait perdu ses enfants et il ne lui restait plus que celui-ci :

elle fit vœu, si elle le conservait vivant, de le vouer au temple de la Mecque, et elle l'y attacha par un lien de laine (*çoufah*), en signe de consécration. Le feu consuma le lien et l'enfant redevint libre, mais le surnom lui resta. Cf. C. DE P., *Essai*, t. I, p. 220; IBN ATH., t. II, p. 14; *Lis. ar.*, s. v. صوف.

صولي. Parmi les personnages plus ou moins célèbres qui portent le surnom de *Çouli*, le plus important est Mohammed ibn Yahya, auteur d'une histoire des Khalifes, ouvrage précieux dont on regrette la perte; cet auteur était en même temps de première force au jeu d'échecs, au point que son nom est devenu proverbial. Il vivait sous le règne de Moktafi et de Moktadir et mourut à Basrah en 345 (946). — Ibrahim Eç-Çouli, secrétaire d'État sous les ordres de Fadhl b. Sehl, III^e siècle de l'hégire. — Ces deux Çouli avaient pour ancêtre commun un prince d'origine turque, Çoul-Tekîn, qui régnait dans le Djordjân (Gourgân); il fut dépossédé de son trône par Yezid b. Mohalleb et se convertit à l'islam (*Biogr. Dict.*, t. I, p. 22; cf. *Fragmenta hist. arab.*, éd. de Goeje, p. 41).

صِيَادُ الْفُرْسَانِ « le traqueur des cavaliers ». Surnom d'un chef arabe de la tribu de Yarbou', qui vivait au commencement du VII^e siècle de notre ère. Voir ذُو النُّصَلَيْنِ.

ضال. Mo'awyah b. 'Abd el-Kerîm, originaire de

Basrah, qui fournit plusieurs hadîts à son compatriote Hasan el-Basri, fut surnommé *Dhâll* « l'égaré » parce que, à l'époque du pèlerinage, il se serait perdu sur la route de la Mecque; voir *ABOU'L-MAHASIN*, t. I, p. 500. Il mourut en 180 H. (796 de J.-C.). Le Hâfez 'Abd el-Ghâni, cité par *Kechf*, fol. 25 v°, disait : « Il y a deux hommes d'un mérite éminent qui ne sont connus que par un surnom misérable, à savoir Mo'awyah b. Abd el-Kerîm *ed-Dhâll* et 'Abd Allah b. Mohammed *ed-Dhâ'if* « l'infirme ». Ce dernier était appelé ainsi à cause de son aspect souffreteux; mais il rachetait sa faiblesse physique par la vigueur de son érudition et la puissance de sa mémoire, comme traditionniste. »

طاوس « le paon ». Ce surnom est porté par un certain Dzakwân ذكوان, qui se distingua comme lecteur du Korân (*Kechf*, fol. 25 v°). Il ne doit pas être confondu avec Dzakwân b. 'Abd Kaïs qui fut tué à la bataille de Bedr. Sur les différentes significations du nom de *Dzakwân*, voir *IBN DOREÏD*, p. 115.

طابخة. Surnom de 'Amir, fils d'Elyas, fils de Modar. Voir مدركة.

طباطبا. Abou'l-Kasim Ahmed b. Mohammed b. Ibrahim *Tabataba*, poète descendant d'Ali par Hûseïn; il est connu sous le nom d'*Ibn Tabataba*, mais en réalité c'était son grand-père qui était nommé ainsi. Voici, d'après *Kechf*, fol. 26 r°, la raison de

ce sobriquet : « Cet Ibrahîm avait un défaut de prononciation qui l'obligeait à prononcer la lettre *ḥ* comme un *t*. Un jour il ordonna à son domestique de lui apporter un vêtement de dessous (*ḡabâ*). — « Est-ce une *dour'ah* que vous voulez? » demanda le valet. — Non, *tabâ, tabâ!* » Il voulait dire « mon *ḡabâ*, mon *ḡabâ* ». De là le surnom qui lui fut donné par plaisanterie et qui lui resta. Cette anecdote est rapportée dans les mêmes termes par IBN KHALLÂ, t. I, p. 115. Voir aussi l'édition d'El-Fakhri par M. Ahlwardt, préface, p. xxii et suiv. Sur les deux vêtements dont il est parlé ici, cf. Dozy, *Dict. des noms de vêtements*, p. 177 et 352. — TÂLEBI, *Yetimet*, éd. de Damas, t. I, p. 328, cite quelques vers de ce poète, mais ne donne aucun renseignement biographique.

طرايفي. Le traditionniste 'Othmân b. 'Abd er-Rahmân b. Moslim, de la famille de Koreïch, était nommé *Taraïfi*, parce qu'il recherchait parmi les hadîts ceux qui sont les plus rares et les plus curieux. طرايف est le pluriel de طريفة qui a cette signification (*Kechf*, fol. 26 r°. Cf. DEHBI, *Mizân*, t. II, p. 166).

طرفات. C'est le nom collectif des trois fils de 'Ady b. Hâtîm, à savoir : Tarif, Tarafah et Motarrîf, qui furent tués tous les trois à la bataille de Çifîn (37 de l'hég.) en combattant dans les rangs des partisans d'Ali, fils d'Abou Talib (*Lis. ar.*, s. v. طرف).

طَرَفَةُ. *Tarafah* b. el-'Abd b. Sofîân, un des plus célèbres poètes de l'époque anté-islamique, auteur de la *Mo'allakah* **الْحَوْلَةُ اَطْلَال**. L'origine de son surnom est obscure. *IBN KOT.*, p. 90, se borne à dire : « On prétend que son nom était 'Amr et qu'il fut surnommé *Tarafah* à cause d'un vers dont il est l'auteur » **وَسَمِيَ طَرْفَةً بَبَيْتِ قَالَهُ**. Le vers en question ne se lit pas dans le *Kitâb ech-chî'r*, mais c'est peut-être celui qui est cité par *Tadj*, s. v., et par *TÂLEBI, Laṭaif*, p. 20 :

لَا تَحْجَلَا بِالْبُكَاءِ الْيَوْمَ مُطَرِّفَا وَلَا أَمِيرَيْكُمَا بِالْدَّارِ إِذَا وَقَعَا

« Ne vous hâtez pas de pleurer *Mottarif* ni vos deux émirs quand ils s'arrêterent dans le douar. »

D'après *Lis. ar.*, le surnom *Tarafah* serait dérivé du nom d'un arbuste de l'espèce du tamarix, dont les chameaux broutent les feuilles épineuses et amères. Même explication dans *Khiz.*, t. I, p. 414. Quatre poètes ont porté le nom de *Tarafah*, mais l'auteur de la *Mo'allakah* est le seul qui ait survécu.

طَرِمَاح. Abou Nefr b. Hakîm, de la tribu de *Taÿ*, poète distingué qui vivait au 1^{er} siècle de l'hégire, mort vers l'année 68 H. (688 de J.-C.), était surnommé *Tirimmaḥ*, à cause de sa taille longue et mince. Quoiqu'il fût affilié à la secte des Azrakites, il resta toute sa vie l'ami intime du poète *Komeit* qui professait les doctrines chiïtes. « C'est, disait-il, la haine du vulgaire qui nous unit » **اَتَفَقْنَا عَلَى بَغْضِ**

العامّة. — Dans l'*Agh.*, qui fournit la notice de ce poète, t. X, p. 156-161, se trouvent deux vers qui, au dire de quelques-uns, auraient donné naissance à son surnom :

ألا أيّها اللّيل الطّويلُ ألا آرتح
بصُبحٍ وما الإصباحُ منك بِأزوح
بلى إنّ للعَيْنَيْنِ في الصُّبحِ راحةً
بِطَرَحَيْهِمَا طَرَفَيْهِمَا كُلَّ مَطْرَحٍ

« Ô longue nuit, trouverai-je enfin le repos du matin, moi pour qui les matinées ne sont pas plus calmes que tu ne l'es. Et cependant quelle douceur pour les yeux à promener au loin leurs regards, dès les premières lueurs du jour ! »

Il semble que, à la fin du second *beït*, on devrait, au lieu de مطرح, lire طرح qui a le même sens et se rapproche mieux du surnom à expliquer, mais la première leçon est aussi celle de Ibn K̄or., p. 371; voir aussi, *Lis. ar.*, t. III, p. 361.

طغراءى. L'auteur bien connu du poème intitulé *Lamyat el-'Adjem*, plusieurs fois traduit en Europe, Abou Isma'îl Hûseïn, fils d'Ali, fut surnommé *Toghhrâyi* en raison de ses fonctions de chancelier d'État, sous le sultan Seldjoukide Mas'oud b. Mohammed; en cette qualité, il possédait le sceau de l'État, nommé en turc *toughrâ*. Cette dignité s'est maintenue dans l'Empire Ottoman; le Nichândji est un haut fonctionnaire de la Porte, chargé d'apposer le monogramme du Sultan sur les décrets impé-

riaux (D'OHSSON, *Tableau de l'Emp. Ottom.*, t. VII, p. 192). L'auteur du *Lanyat* tomba entre les mains de Sultan Mahmoud après la bataille de Hamadân, 1121 de J.-C., et fut mis à mort sous l'inculpation, d'ailleurs injuste, d'athéisme (IBN KHALL., t. I, p. 462). — Voir شنرى.

طَفَيْلُ الْحَيْل. Tofaïl b. Ka'b el-Ghanawi, poète né dans les dernières années de la *Djâheliyeh*, et surnommé le *Tofaïl des chevaux*, à cause de la beauté des *ḥaçideh* où il décrit le cheval arabe. Au rapport d'IBN KOR., (p. 275), ce poète, avant la naissance de l'islam, portait dans sa tribu le nom de مُحَبَّر « l'embellisseur », titre honorifique qu'il devait à l'éclat et au mérite de ses vers. Il mourut sous le règne de Mo'awyah qui le préférait à tout autre poète et disait : دَعُوا لِي طَفَيْلاً وَسَائِرَ الشُّعْرَاءِ لَكُمْ « amenez-moi Tofaïl et gardez les autres poètes pour vous » (*Agh.*, t. XIV, p. 88; *Khiz.*, t. III, p. 143). — Il ne faut pas confondre ce personnage avec le *Tofaïl des noces* (*Tofaïl el-A'ras* ou *el-A'raïs*), le type du parasite chez les Arabes, sur lequel on peut consulter MEÏDÂNI, *Prov.*, t. II, p. 281.

طَلْحَة. Talhah, qui est le nom d'un arbre de la famille des acacias, probablement l'*acacia cevenica*, est aussi le surnom de plusieurs personnages de l'antiquité arabe ou du 1^{er} siècle de l'hégire. On en trouve la mention dans *Khiz.*, t. III, p. 394, et *Lis. ar.*,

t. III, p. 366. Le plus connu est Ṭalhah b. 'Obeïd Allah b. 'Othmân, un des Compagnons, qui se distingua par sa bravoure et sa générosité. Après la journée d'Ohod, il reçut du Prophète le titre honorifique de *Ṭalhat el-khaïr* « Ṭ. du bien », et après Honeïn, celui de *Ṭalhat el-Djoud* « Ṭ. de la générosité ». Cf. IBN KHALL., t. III, p. 510; *Mostatraf*, t. II, p. 44. — Le diminutif طَلْحَة *Toleïhah* est le surnom de deux frères, fils de Khowaïled el-Asedi.

طَمَاس. *Tamas* (?) et *Tamis* signifient ordinairement « aveugle »; cependant ce surnom est donné à Ahmed b. 'Abd Allah el-Kâtib, neveu du célèbre écrivain Ibrahim eç-Çouli; or ce personnage, au rapport de *Lis. ar.*, s. v., était seulement borgne. Il est vrai que le même mot signifie aussi « un regard terne et maladif ». C'est ainsi qu'il faut sans doute comprendre le vers suivant d'El-Bohtori, décrivant une nuit sombre et silencieuse :

وَلَا قَمَرٌ إِلَّا حَشَاشَةٌ غَابِرٌ كَعَيْنِ طَمَاسٍ زَنَقَتْ لِرَوَادٍ

« Pas de lune : rien qu'un souffle expirant comme celui du moribond, une lueur terne comme celle de *Ṭimas* à l'œil trouble et languissant. — *Lumina natantia somno.* »

طَوَيْس. « le petit paon ». Le plus ancien chanteur de Médine, 'Yssa b. 'Abd Allah (11^e siècle de l'hég.), reçut le surnom de *Towaïs* de ses compagnons de débauche et le conserva; voir sa notice dans *Agh.*, t. II, p. 170-176. Il passait pour exercer une

influence funeste, une sorte de *gettatura*, ce qui a donné lieu au proverbe : *إشأم من طويس*; voir MEÏDÂNI, *Prov.*, t. I, p. 226. Il faut remarquer d'ailleurs que le paon est considéré par les Arabes comme un oiseau de mauvaise augure. Towâs reconnaissait qu'il portait malheur aux gens et rappelait que les principaux faits de sa vie coïncidèrent avec les événements funestes survenus de son temps. Lui-même fut victime de la fatalité et aussi de l'étourderie d'un *kâtib* du khalife Sûleïmân. Ce souverain, scandalisé des désordres dont Médine était le théâtre, avait ordonné au gouverneur de faire le recensement des chanteurs et virtuoses de cette ville. Or, en écrivant le mot *أُخْص* « dénombre », le *kalem* du secrétaire éclaboussa ce mot et fit jaillir un point sur la lettre ح qui devint خ. Le gouverneur lut *أُخْص* « châtre », et l'infortuné chanteur perdit sa virilité. Un point oublié coûta moins cher à Martin d'Azeglio.

طَيَّار *Tayyâr*, « qui vole, ou voltige souvent »; au fig. « léger, inconstant ». Surnom : 1° du poète 'Abd Allah b. Mo'awyah, de la famille d'Ali ben Abi Tâlib. Voir sa notice dans *Agh.*, t. XI, p. 66-79; 2° de Dja'far b. Abi Tâlib, tué à la bataille de Moutah, an 8 de l'hégire.

طَيِّب. Mourrah b. Charahîl el-Hamdâni. Sa piété exemplaire, sa conduite édifiante lui valurent l'épithète de « bon » *Eṭ-Taïb*, et aussi de « Mourrah du

bien » *مَرَّةً لِلزَّيْرِ*. Toujours absorbé par l'accomplissement des pratiques religieuses, il passait sa vie à la Mosquée et accomplissait en vingt-quatre heures jusqu'à mille *reka'a* (prosternations rituelles et oraisons de la prière obligatoire *صَلَات*) [*Kechf*, fol. 26 v°].

ظَاهِرِيّ. Abou Sûleimân Daoud, fils d'Ali, juriconsulte d'un vaste savoir et d'une piété profonde, surnommé *Ez-Zâhiri*, parce qu'il établit son système de jurisprudence sur le sens extérieur du *Korân* et de la *sonnah*, en rejetant les principes de *l'idjma'* et du *Kyâs*, c'est-à-dire les décisions des premiers imâms et les déductions analogiques des anciens *modjtahid*. Voilà pourquoi aussi l'école fondée par Daoud b. 'Ali est nommée *ظَاهِرِيَّة* « les partisans du sens extérieur ». Cf. IBN KHALL., t. I, p. 501. *Ez-Zahiri* mourut en 270 H. (844 de J.-C.), voir *Biogr. Dict.*, t. I, p. 501, ou en 296 selon IBN EL-ATHÎR, t. VIII, p. 45. Cf. GOLDZIEHER, *Die Zahiriten*, Leipzig, 1884.

ظِلُّ الشَّيْطَانِ. Mohammed b. Sa'd b. Abi Waqqas fut, on le sait, un des chefs les plus influents qui embrassèrent le parti d'Ibn el-Ach'ath contre le khalife 'Abd el-Melik, en 81 H. (700-701 de J.-C.). Après la défaite de ce rebelle à Deïr el-Djemadjim, Mohammed fut amené prisonnier devant El-Hadjadj qui lui fit trancher la tête, après lui avoir adressé ces paroles insultantes : « Misérable, ombre de Satan, comment as-tu consenti, orgueilleux comme tu l'es, à

devenir le *mūezzin* d'un tisserand, fils de tisserand? ». TÂLERI, *Lataïf*, p. 28, en citant ces faits ajoute qu'en effet Ibn el-Ach'ath était originaire du Yémen dont les habitants sont qualifiés injurieusement de *tisserands*, par les Arabes du Nord. — Mais IBN ATH., t. IV, p. 315, affirme au contraire qu'Ibn el-Ach'ath était issu d'une des plus nobles familles du Yémen. — Sur la révolte de cet émir et la lutte qu'il soutint contre le khalifat de Damas, voir M. PERRIER, *Vie d'El-Haddjadj*, p. 151-204; PRICE, *Retrospect of Mahom. History*, t. I, p. 455. — Il n'est pas inutile de rappeler que le *lakab* de ce Mohammed b. Sa'd, dont la laideur était devenue proverbiale, a son antithèse dans le titre honorifique *Zill Allah fi'l-ardh* « ombre de Dieu sur la terre », qui est resté jusqu'à ce jour attaché au nom des souverains ottomans.

عارق. Le poète Kaïs b. Djerwah, de la tribu de Taÿy, dans une satire contre le roi de Hirah 'Amr III, petit-fils de Mâ es-Semâ, qui fit une agression injuste contre la tribu des Adjaïtes, avait inséré ce vers d'où lui vient son surnom :

لَيْسَ لَمْ تُغَيِّرْ بَعْضَ مَا فَعَلْتُمْ لِأَنْتَحَيِّينَ الْعَظْمَ ذُو اَنَا عَارِقُ

« Si tu ne modifies pas en partie tes mauvais procédés (à notre égard), je taillerai (en flèche) l'os que je suis en train de ronger. »

D'où le sobriquet de *rongeur* qui lui resta. Le poète fait sans doute allusion ici à une nouvelle satire qu'il méditait de lancer contre le roi de Hirah. Ce vers

renferme d'ailleurs plusieurs variantes qui en modifient le sens, entre autres **انت** au lieu de **لا** au deuxième hémistiche. On a suivi ici la leçon de *Miz.*, t. II, p. 220, et *Hamasa*, p. 635. Cf. C. DE P., *Essai*, t. II, p. 120; *Agh.*, t. XIX, p. 128; *Kechf*, fol. 26 v°. — A remarquer dans ce même vers le relatif **ذو** pour **الذي**, ce qui était d'un usage fréquent dans la tribu de *Taï* (WRIGHT, *Ar. gramm.*, t. I, p. 272; *Diwân de Hatim Taï*, éd. Schulte, pièce XI, v. 4, et trad., p. 21, note 1).

عامر. 'Âmir b. Tofaïl, cheïkh des B. 'Âmir b. Sassa'a, célèbre par son intrépidité dans les luttes qui déchiraient l'Arabie, et par son talent de poète (né vers 579 de J.-C., d'après C. DE P., *Essai*, t. II, p. 584). Sa rivalité avec le poète Alkamah, son entrevue avec le Prophète, lorsqu'il refusa d'entrer dans la religion suprême sans avoir le premier rang; sa mort misérable, tous ces faits sont racontés dans *Essai*, t. II, p. 564, et t. III, p. 295. Outre son nom 'Âmir qui peut se traduire de différentes façons, il avait deux surnoms patronymiques : **أبو علي** *Abou 'Alî* en temps de paix, et **أبو عتيل** *Abou 'Aḳîl* en temps de guerre (*Khiz.*, t. I, p. 473; *IBN KOT.*, p. 191).

عاشقُ بني مروان « l'amoureux des B. Merwân ». Surnom de Yezîd II, fils d'Abd el-Melik, neuvième khalife omeyyade qui régna de 101 à 105 H. (719-723 de J.-C.). La folle passion de ce prince

pour Hababah et pour Sallamah, deux chanteuses de son harem, ses transports délirants lorsqu'elles se faisaient entendre, le désespoir qu'il témoigna à la mort de la première de ces favorites, tous ces détails si curieux pour l'histoire intime de la dynastie des Omeyyades se trouvent dans *Agh.*, t. VIII, p. 6-27, et t. XIII, p. 155-166; voir aussi *Prairies*, t. V, p. 446 et suiv.

عَائِدُ الْكَلْبِ « le visiteur du chien ». Ce sobriquet désigne 'Abd Allah b. Moç'ab b. Thâbit, de la famille d'Ibn Zobeïr, qui au n^e siècle de l'hégire, s'illustra par sa science du Kōrân, des traditions, des généalogies, etc. (il mourut, âgé de 69 ans, en 184 H. [800-801 de J.-C.]). Son témoignage est souvent cité par l'auteur de l'*Aghāny*, par Yafeï et dans la chronique de Ṭabari. Il eut pour neveu Zobeïr ibn Bekkār auquel on doit la généalogie de la grande famille de Kōreïch. 'Abd Allah était aussi un poète distingué, et c'est un passage d'une de ses *ḥaçideh* qui lui valut, au dire de Ṭalebi, son bizarre surnom :

مَا لِي مَرَضْتُ فَلَمْ يَعُدَّنِي عَائِدٌ مِنْكُمْ وَيَمْرُضُ كَلْبُكُمْ فَأَعُوذُ

« Pourquoi, malade, n'ai-je jamais la visite d'aucun d'entre vous, moi qui, si votre chien est malade, ne manque pas de le visiter ? »

Voir *Lataïf*, p. 23; *Kechf*, fol. 26 v^o; *Agh.*, t. XX, p. 182. Cf. WÜSTENFELD, *Die Familie Ez-Zubeir*, p. 45.

عَبِيدُ الْعَصَا « esclaves du bâton ». Ainsi furent

surnommés les B. Ased, lorsque, après une révolte infructueuse contre le roi kindien Hodjr b. el-Hârith, ils furent réduits en esclavage et périrent en grand nombre sous le bâton (vers l'an 525 de J.-C.). Voir *Agh.*, t. VIII, p. 65; *C. DE P.*, *Essai*, t. II, p. 295.

عَبْدُ الْكَعْبَةِ « serviteur de la Ka'abah ». Un des nombreux surnoms du khalife Abou Bekr. Cf. العتيق.

عَبْدُ الْمُطَّلِبِ. 'Abd el-Mottalib, fils de Hâchim, aïeul du Prophète. Voir l'explication de son nom s. v. شَيْبَة.

عَتِيق. Deux versions différentes sont proposées pour l'explication de ce surnom donné au khalife Abou Bekr. La première, qui paraît être la plus accréditée, tire son origine de cette parole du Prophète : ابو بكر عتيق الله من النار « Abou Bekr est affranchi par Dieu du feu de l'enfer »; et telle est en effet une des acceptions du mot 'atîk. D'après une autre tradition, ce mot, dans le sens de « noble, illustre », consacrerait sa haute naissance, sa généalogie pure de toute tache : ولم يكن في نسبه شيء يُعَاب به (NAWAWI, *Biogr. Dict.*, p. 657; *Prairies*, t. IV, p. 177). Dans le *Kechf*, fol. 27 r°, on trouve quatre explications du nom 'Atîk : 1° dans le sens d'affranchi cité ci-dessus; 2° sa mère qui avait perdu ses autres

enfants le consacra au temple de la Mecque en priant Dieu de le préserver de la damnation éternelle; les deux autres explications moins acceptables ont rapport à sa beauté et à son titre de premier musulman : mêmes citations dans *Tur. khol.*, p. 4. — Il est à peine besoin de rappeler que de tous ces titres honorifiques le plus usité après le nom d'Abou Bekr est *Çiddik* « le très véridique ». Voir صدّيق.

عجاج. Le poète 'Abd Allah b. Rouba b. Lebîd b. Sahr et-Temîmi El-Basri (c'est-à-dire de la tribu de Temîm et résidant à Basrah), né vers l'an 70 H. (689 de J.-C.), devrait son surnom d'El-'Addjadj à un vers d'une *kaçideh* (la 5^e dans l'édition d'Ahlwardt) où il emploie le verbe عَجَّ dans un sens assez rare. Après le début ordinaire : regrets inspirés, à la vue du campement abandonné, par l'éloignement de la bien-aimée, etc., le poète passe sans transition à l'éloge de sa tribu, celle des B. Temîm, et exalte leur victoire dans la célèbre journée de Kolâb. Dans les derniers vers, il dépeint avec vivacité la déroute des Benou'l-Hârith, le désordre et le désespoir des vaincus et finit ainsi :

أَوْ يَبْتَغُوا إِلَى السَّمَاءِ دَرَجًا جَتَّى يَعْجَّ تَحْتًا مِنْ عَجَجَا
فَيُودِي الْمَوْدَى وَيُجْجُو مِنْ نَجَا

* Ou bien ils cherchaient une échelle pour fuir jusque dans le ciel, ou bien, dans leur détresse, ils poussaient des cris violents; les uns périrent, les autres se sauvèrent. »

Voir le texte des *Sammlungen* publié à Berlin en 1903, t. II, p. 11; IBN KOT., p. 374-376. Le sens du nom *El-^cAddjadj* paraît avoir embarrassé les commentateurs. Pour le nom de Rouba^c, son père, *Agh.*, t. XXI, p. 85, propose cinq explications différentes, toutes tirées des divers sens de ce mot. Cf. IBN DO-REÏD, *Ichtik*, p. 159.

عَجُوزُ الْيَمَنِ. Wehb b. Monabbih fait le récit suivant : « 'Abd Allah b. Zobeïr avait confié le gouvernement du Yémen à un chef de notre tribu. C'était un homme à qui sa laideur avait valu le sobriquet de « vieille yéménite ». Lorsque je me rendis chez 'Abd Allah b. Zobeïr avec une députation de mes compatriotes du Yémen, je trouvai chez cet émir 'Abd Allah b. Khâlid b. Asîd أسيد qui (faisant allusion à notre gouverneur) me demanda ironiquement : « Eh « bien, comment va la *vieille yéménite*? » — Je ne lui répondis pas d'abord, mais comme il répéta plusieurs fois sa question, je finis par prononcer (ce verset du Kōrân) : « *Je m'abandonne avec Salomon à Dieu le « maître du monde* » (chap. cxī, v. 4 et 5), puis j'ajoutai : « Comment va la vieille de Kōreïch? — Qui est « la vieille de Kōreïch? reprit 'Abd Allah. — C'est « Oumm-Djemîl, répondis-je, la porteuse de bois dont « le cou est entouré d'une corde en filaments de palmier. » (Kōrân, chap. iii, v. 4.) — Cette riposte fit rire Ibn Zobeïr qui, se tournant vers 'Abd Allah, lui dit : « Ta demande était sotte et tu as la réponse que tu

« mérites. » (*Lataïf*, p. 26). — On lit dans le *Kâmil et-tewârikh* que cet 'Abd Allah b. Khâlid fut gouverneur de Koufah pendant deux ans, de 53 à 54 H. (672-674 de J.-C.), cette dignité fut donnée à Ibn Zyâd, sous le khalifat de Yezîd.

عَجِير, diminutif de **عَجْر** « gros, épais ». Surnom d'Abou Farazdaq b. 'Abd Allah es-Selouli, poète contemporain du khalife omeyyade Hichâm. Le littérateur Mohammed b. Sellâm le place dans la cinquième catégorie des poètes à côté d'Abou Zeïd et-Tayî. Voir sa notice dans *Agh.*, t. XI, p. 152-159; *Khiz.*, t. II, p. 399.

عَدِيدُ الْأَلْف. Un vieux bédouin bataillard de la tribu des B. Hanîfah, dont le nom est Chehl b. Cheïbân, que sa taille gigantesque avait fait surnommer *Find* « la montagne », fut envoyé par sa tribu chez les B. Bekr b. Waïl pour contracter une alliance. Ceux-ci, qui comptaient sur un renfort important, le voyant arriver seul, lui demandèrent où étaient les mille guerriers qu'on leur avait annoncés. « Les voici », répondit Chehl en se montrant (moi, dis-je, et c'est assez). Et, dès lors, le surnom de *'Adid el-elf* « qui compte pour mille » s'ajouta à celui de *Montagne*, qui inspirait une grande terreur aux tribus ennemies (voir **فند**). Cf. *Miz.*, p. 217; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 282 et 404; *Hamasa*, p. 9; IBN DOREÏD. p. 207.

عَرَجِي. Le poète 'Abd Allah b. 'Amr, arrière-petit-

fil du khalife 'Othmân, est connu sous le nom ethnique d'*El-'Ardji*. Au dire du géographe Yaḳout, *El-'Ardj* est une bourgade importante aux environs de Ṭayef, sur la frontière du Tihamah, à 78 milles de Médine. *El-'Ardji* est un des cinq poètes issus de la famille de Ḳoreïch, à laquelle on déniait le don de la poésie. Les quatre autres sont 'Omar b. Abi Reby'ah, *El-Hârith* b. Khâlid, Abou Dahbal et 'Abd Allah b. Kaïs el-Rokayyât. Cf. *Agh.*, t. III, p. 101, et t. I, p. 153-166, où se trouve la biographie spéciale d'*El-'Ardji*; *IBN ḲOT.*, p. 365, et *SACY, Anthol. ar.*, p. 453.

عُرْف. Mâlik b. Hanzalah b. Zeïd-Manât, un des ancêtres du grand poète Farazdak, avait reçu de ses contemporains le nom honorifique de *El-'Earf* « la bienfaisance », à cause de son caractère généreux et de l'hospitalité qu'il exerçait sans limite (*Agh.*, t. XIX, p. 2). Ce mot, équivalent de *ma'rouf*, est plus rarement employé comme nom propre. On le trouve dans le vers suivant avec le sens de « bien-fait » :

إِنَّ ابْنَ زَيْدٍ لَا زَالَ مُسْتَعْدًا لِلْخَيْرِ يُغْشَى فِي مِصْرِهِ الْعُرْفَا

« Assurément le fils de Zeïd n'a jamais cessé de faire le bien et de répandre ses bienfaits dans son pays. »

عَرَقُ الْمَوْتِ « sueur de mort, anxiété, détresse ». Ce surnom fut donné à un eunuque du palais sous le règne de Mou'tamid 'Al-Allah (256-279 H. = 870-

892 de J.-C.). Mais ni le *Lataïf*, p. 32, ni TABARI, série III, p. 1841, qui le mentionnent, n'en donnent l'origine précise. On lit seulement dans la chronique de Tabari qu'en l'année 256, c'est-à-dire celle de l'avènement de Mou'tamid, cet eunuque, dont le vrai nom était Hasan ou Hûseïn, faisait partie d'une députation chargée de négocier avec 'Ysa ibn Cheïkh, qui s'était emparé de Damas, et de lui offrir le gouvernement de l'Arménie, à la condition qu'il déposerait les armes. Voir sur ces événements IBN ATH., t. VII, p. 164; YAKOUBI, *Historiæ*, t. II, p. 620.

عُرْوَة. 'Orwah, dit *Orwah des Mendiants*, poète de la *Djâhelyeh*. Voir صعاليك.

عُصْفُورُ الشَّوْكِ. Un jour, le jeune fils du jurisconsulte Daoud (ou Sûleimân) ez-Zahiri accourut tout en pleurs chez son père. Celui-ci lui ayant demandé la cause de son chagrin, l'enfant répondit : « On m'a donné un sobriquet. — Et lequel ? — On m'appelle *moineau de buisson* !, et, remarquant le sourire de son père, il ajouta : « Tu es encore plus méchant que ceux qui m'appellent ainsi. — Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, s'écria Daoud, les sobriquets (*alkâb*) viennent du ciel : tu mérites bien, ô mon fils, le nom de *moineau de buisson*. » (*Kechf.*, fol. 27 v°; voir aussi au mot ظاهرى.)

عَطْوَانِي. Abou-Ahmed b. Abi Bekr, secrétaire du diwân à la cour des Samanides; son père avait exercé

les fonctions de vizir sous le règne d'Isma'îl b. Ahmed. Abou Ahmed fut d'abord sous les ordres des deux ministres Djeïhâni et Bel'ami, mais il donna sa démission et suivant, pour son malheur, l'exemple d'Ibn Bessâm, il se mit à composer des satires où ces deux fonctionnaires n'étaient pas ménagés. De là, disgrâce complète pour l'imprudent poète, qui tomba dans une profonde misère. Un de ses rivaux, El-'Abdouni, y fait allusion dans les vers que voici :

أَبَا أَحْمَدَ ضَيَّعْتَ بِالْخَرْقِ بَعْجَةً
أَفَادَكهَا السُّلْطَانُ وَالْأَبْوَانِ
فَأَصْبَحْتَ مَهْتُوكَ الْجَوَانِبِ كُلِّهَا
وَلَقَبْتَ بَيْنَ النَّاسِ بِالْعَطَوَانِ
فَرَأَيْتَكَ فِي الْإِدْبَارِ رَأَى أَخَذْتَهُ
وَعَمَلْتَهُ مِنْ مَشْيَةِ السَّرْطَانِ

« Abou Ahmed, par ta folle conduite, tu as gaspillé les bienfaits dont le Sultan et tes parents te comblaient.

« Et te voilà maintenant décrié de toute part et connu dans le monde sous le sobriquet d'El-'Aṭawānī.

« Tu marches à reculons et t'inspires des leçons que te donne l'allure de l'écrevisse. »

Il semble résulter de ce vers que ce sobriquet devait avoir une signification injurieuse. Cependant, l'auteur du *Lataïf*, p. 37, assure que cette appellation n'avait d'autre origine que l'admiration professée par l'ancien kâtib pour le poète El-'Aṭawī, qu'il met-

tait au-dessus de tous ses contemporains. — Le seul spécimen que Tâlebi nous donne du talent poétique d'Abou Ahmed est le *beït* suivant, où se trouvent deux pitoyables jeux de mots intraduisibles en français :

قَطَعْتُ مِنْ أَمَلِ الْمَكَارَةِ قَطَعًا بِهِ أَمَلِ الْمَغَارَةِ

« J'ai traversé le désert en venant d'Âmol et j'ai perdu tout espoir de salut. »

On trouvera dans le tome IV de la *Yetimet*, p. 13, une courte notice sur le poète El-'Abdouni, cité plus haut.

عَفِيف. Chorahbîl b. Ma'di-Karib b. Mo'awyah le kindite doit son surnom d'*El-'Afîf* à ce vers dont il est l'auteur :

وَقَالَتْ لِي هَلْ إِلَى التَّصَابِي فَقُلْتُ عَفِيفٌ عَمَّا تَعْلَمِينَا

« Allons, me dit-elle, que ton amour soit audacieux. — Non, répondis-je, ma chasteté m'interdit ce que tu sais. » (Cité par *Kechf.*, fol. 28 r°, et *Miz.*, t. II, p. 220.)

عُقْدَان. D'après les dictionnaires indigènes, le mot *'oukdân* est une épithète donnée au chien, soit parce qu'il recourbe sa queue *اعدد*, soit parce qu'il s'accouple souvent avec la chienne *تعقد*. En tout cas, c'est dans une intention injurieuse que Djerîr l'emploie dans ce passage d'une satire contre son rival Farazdak :

وَمَا زِلْتُ يَا عُقْدَانُ صَاحِبَ سَوَاقٍ
تُنَاقِي بِهَا نَفْسًا كَيْمًا ضَمِيرَهَا

« Et tu ne cesses pas, chien infâme, de confier secrètement cette honte à une âme pleine de mauvaises pensées. »

Cependant, Tâlebi, dans un passage de la *Yetimet* que je ne retrouve pas, assure que le sobriquet de 'Oukdân fut donné à Farazdak uniquement à cause de sa taille courte et ramassée, comme dans ce vers dont il ne cite pas l'auteur :

يَا كَيْتَ شَعْرَى مَا تَمَتَّى مُجَاشِعٍ
وَلَمْ يَتْرُكْ عُقْدَانُ لِلْقَوْسِ مَرْتَعًا

« Je voudrais savoir ce que souhaite Modjachi' (aïeul de Farazdak) puisque ce magot n'a pas cessé de tendre son arc (c'est-à-dire de composer des vers satyriques). »

عُقْدَة. Mohammed b. Sa'ïd b. 'Abd er-Rahmân avait reçu le sobriquet de *El-'Oukdah* « le nœud », à cause de la difficulté avec laquelle il donnait son enseignement grammatical, soit par un vice de prononciation, soit par son peu de talent de parole. *Kechf*, fol. 28 r°, le seul qui donne ce renseignement, ne s'explique pas davantage. Sur *Ibn 'Oukdah*, voir *Tadj*, p. 428, l. 5.

عَنَاب « marchand de raisins » ou « vigneron ». Surnom de Chahmah b. No'aïm b. el-Ahnas, poète du 1^{er} siècle de l'hégire, connu par les vers satiriques qu'il composa à l'adresse de Djerîr, et la mordante

riposte qu'il s'attira. — D'après Abou 'Obeïdah, il s'agit d'un autre personnage dont le nom était No'aïm b. Cherîf (*Kechf.*, fol. 28 v°; *Agh.*, t. VII, p. 48).

عَكَوْكَ 'Akawak. Ce sobriquet, dont le sens est « petit, trapu, de taille ramassée », désigne ordinairement 'Ali b. Djabalah, poète du III^e siècle de l'hégire; favori et commensal d'Abou Dolaf, qu'il célébra dans ses *ḡaçideh*; il encourut la colère du khalife Mamoun et périt de mort violente en 213 H. (828 de J.-C.). Sa notice est donnée par *Agh.*, XVIII, 100-114.

عُكَّةُ الْعَسَلِ « outre à miel ». Sobriquet de Sa'ïd, fils d'El-'Ass, gouverneur de Koufah et de Médine, mort en 59 H. (678-679 de J.-C.). EL-NAWAWI, p. 281, prétend qu'il reçut ce sobriquet à cause de son extrême générosité et en cite plusieurs exemples.

عَنْبَاسُ « les lions », pluriel de عَنَبَسَة. On donne ce nom à six frères de la tribu de Koreïch qui se signalèrent par leur vaillance à la journée de 'Okaz, en 587 de J.-C., à savoir : Harb, Sofîân, Abou Sofîân, Abou Harb, 'Amr et Abou 'Amr, tous issus d'Omeyyah b. 'Abd Chems. Ils s'étaient garrotté les jambes afin de s'interdire toute possibilité de fuir. Cf. *Agh.*, t. XIX, p. 78; C. DE P., *Essai*, t. I, p. 312; *Journ. as.*, t. XVI, p. 501. — Grammaticalement, le mot 'anbassah est sur la forme كُنْعَلْ, avec l'ad-

jonction du *ta marboutah* pour amplifier la signification, comme dans علامة « très savant ». Le radical serait alors عيس, d'où l'épithète عايس « renfrogné, grimaçant », qui accompagne souvent le nom du lion. Cf. HARIRI, *Maḳamât*, éd. Sacy, p. 540.

عَوَيْفُ الْقَوَافِي. 'Owaïf (dimin. de 'Awf), descendant de Hodhaïfah, fils de Bedr, de la tribu des B. Fazarah, fut surnommé *El-Ḳawafī*, parce que ce mot, pluriel de *ḳafyah* « rime », se trouve dans ce *beït* d'une de ses *ḳaçideh* :

سَاكِذِبْ مَنْ قَدْ كَانَ يَرْعَمُ اَنِّي
اِذَا قُلْتُ شِعْرًا لَا اُحِيْدُ الْقَوَافِيَا

« Je démentirai ceux qui prétendent que, lorsque je compose mes vers, je ne sais pas trouver des *rimes* excellentes. »

Cf. *Kechf*, fol. 28 v°; *Miz.*, t. II, p. 221, où le poète est appelé *Ibn 'Oḳbah*; Cf. *Anthol. ar.*, DE SACY, p. 480. Le vers ci-dessus est cité par Agh. dans la notice du poète, t. XVII, p. 107, qui est nommé dans cet ouvrage 'Owaïf b. Mo'awyah b. 'Oḳbah. Ce poète, qui vécut sous la dynastie des Omeyyades, composa une élégie restée classique sur la mort du khalife Sûleïmân.

عَيْنُ الزَّمَانِ. Abou'l-Hûseïn Ibn Mûnir, originaire de Tripoli de Syrie, poète distingué du vi^e siècle de l'hégire. Le surnom honorifique de 'Aïn ez-Zemân, qu'il dut à son talent littéraire, peut se traduire par

« l'œil, la lumière, la source du siècle », ou d'autre manière encore, car on sait que le mot *'aïn* a plus de trente significations différentes. Il avait aussi le surnom honorifique de *مُهَذِّبُ الدِّينِ* « celui qui perfectionne la religion ». Son penchant pour la satire faillit lui coûter la vie et lui attira de mordantes ripostes de la part de son rival Ibn Kaïsarâni. Ibn Mânîr, né en 473, mourut à Alep en 547 H. (1080-1152 de J.-C.). Cf. IBN KHALL., t. I, p. 138; Cl. HUART, *Litt. ar.*, p. 120.

عَيْنَة. Hodhaïfah b. Bedr el-Fizâri, chef de la tribu de Dobyân; la rivalité entre ce cheïkh et Kaïs b. Zohaïr, chef des B. 'Abs, engendra la guerre de Dahîs et Ghobrah, qui dura quarante ans (vi^e siècle de l'ère chrétienne). Voir *Agh.*, t. XVI, 22 et suiv.; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 424. — Hodhaïfah était surnommé *'Oyânah* « le petit œil », parce qu'une paralysie du nerf optique l'avait privé d'un de ses yeux (*Kechf.*, fol. 28 v°).

غُبَارُ الْعَسْكَرِ. Surnom d'Abou's-Simt Merwân, dit « le jeune », *El-Asghar*, pour le distinguer de son grand-père Merwân l'aîné, *El-Akbar*. Ce dernier fut un poète de grand talent; on cite avec éloge les pagnéryriques qu'il composa en l'honneur des khalifes El-Mehdi et Haroun er-Rechîd. Abou's-Simt ne semble pas avoir hérité du talent de son aïeul; il fut cependant en faveur à la cour de Motewekkil et reçut d'El-Mostangir de riches cadeaux pour des poésies mé-

diocres, à en juger par les fragments cités dans l'*Aghāny*, qui donne d'Abou's-Simt une notice spéciale, t. X, p. 2-6. Voir aussi IBN KHALL., t. III, p. 243. Rien dans cette notice n'indique que le poète en question ait eu l'occasion de déployer des qualités militaires. C'est cependant à ce vers de fière allure qu'il devrait son surnom :

لَمَّا سِيلْتُ عَنِ الْمَشْيِبِ أَجَبْتُهُمْ
هَذَا غُبَارٌ مِنْ غُبَارِ الْعَسْكَرِ

« A ceux qui m'interrogent sur mes cheveux grisonnants, je réponds : « C'est la poussière, mais la poussière des camps. » (*Lataïf*, p. 24.)

غَرِيض. Le mot *gharīdh* signifie « récent, brillant de jeunesse et de fraîcheur », et c'est sous ce surnom qu'est connu un habile chanteur du 1^{er} siècle de l'hégire, dont le vrai nom est 'Abd el-Melik. Cependant, d'après une autre version, citée par le *Livre des Chansons*, le surnom de l'artiste en question dériverait du mot **اغريض** *ighrīdh*, qui désigne la moelle du palmier, prononciation vulgaire *ghrid*. Cf. *Agh.*, t. II, p. 129; *Biogr. Dict.*, t. II, p. 374.

غَرِيق. Hammād b. 'Ysa, traditionniste formé à l'école d'Ibn Djoraïdj. Il périt dans l'inondation qui dévasta la Mecque en l'année 208 H. (février 824 de J.-C.); d'où son surnom *El-Gharīk* « le noyé » (*Kechf*, fol. 28 v°). Sur l'événement dont il est parlé ici, voir

Geschichte d. Stadt Mekka, éd. Wüstenfeld, p. 192; cf. DZEHEBI, *Mizân*, à l'année 208.

غَزَال. Waçil b. 'Atha, le fondateur de l'école rationaliste des Mo'tazelites, portait le surnom de *Ghazzâl* « le filateur, ou tisserand », non qu'il exerçât ce métier, mais parce qu'il fréquentait les ateliers de tissage pour y trouver de pauvres vieilles délaissées qu'il secourait de ses aumônes. Telle est du moins l'explication que donnent MOBERRED dans le *Kâmil*, p. 546, et IBN KHALL., t. IV, p. 644. — Il n'est pas inutile de rappeler ici que le surnom ethnique du fameux philosophe Abou Hâmid Mohammed doit se prononcer *Ghazâlî* et non *Ghazzâlî*. En effet, d'après le renseignement donné par Sam'ani dans son *Livre des Généalogies* (*Kitâb el-ansâb*), l'illustre philosophe et docteur chaféite était né dans la petite bourgade de Ghazâl, près de Mechhed (Tous), dans le Khorassân. Voir IBN KHALL., t. I, p. 80. Nous n'avons trouvé dans aucun traité de géographie arabe ou persan le nom de cette localité, qui n'existe plus depuis sept ou huit siècles.

غَسِيلُ الْمَلَائِكَةِ. Surnom de Hanzalah, fils d'Abou 'Âmir le Moine, qui fut tué à la bataille d'Ohod (an 3 H.). Le Prophète, en apprenant sa mort, s'écria : « En vérité, son corps sera lavé par les anges. » (*Tab.*, I^{re} série, p. 1410; *Agh.*, t. XV, p. 165.)

غُلَامُ ثَعْلَبِي. Abou 'Omar Mohammed, littérateur

estimé, né en 354, mort en 439 H. (965-1047 de J.-C.), devait son surnom de *Ghoulâm Th'alebi* à l'attachement et au dévouement qu'il témoignait à son maître Abou'l-Abbas Tha'leb. Voir IBN KHALL., t. I, p. 831, et t. III, p. 46, où se trouve la liste des principaux ouvrages dont Abou 'Omar est l'auteur. Il est nommé aussi, mais plus rarement, *El-Moutarriz* « le brodeur », parce qu'il exerça ce métier pendant la première moitié de sa vie. Voir aussi IBN KOT., p. 109.

عُنْدَر. Ce sobriquet fut donné au traditionniste Abou 'Abd Allah Mohammed b. Dja'far el-Basri, par un de ses rivaux dans la science des hadîts, 'Abd el-Melik ibn Djoreïdj (11^e siècle H.). Ce fut à la suite d'une controverse où Abou 'Abd Allah rejetait, contrairement à l'opinion de celui-ci, une tradition attribuée à Hasan, fils d'Ali b. Abi Tâlib. Or, d'après les lexicographes, Djawhari, le *Lis. ar.* et autres, le terme de *ghounder* est particulier au dialecte du Hidjâz et se dit d'un homme à l'esprit contrariant et disputeur. — Dans le *Kechf*, fol. 29 r^o, on trouve la liste de sept autres cheikhs et jurisconsultes qui portent le même surnom, ce qui n'a pas lieu de surprendre.

غُول. Le folklore arabe donne le nom de *ghoute*, qui a d'ailleurs passé dans les langues occidentales, à un être imaginaire et malfaisant, une sorte de vampire qui erre dans le désert à la recherche des voyageurs égarés. 'Abd el-'Aziz b. Yahya le kindite, doc-

teur en renom du III^e siècle de l'hégire, avait été gratifié de ce sobriquet à cause de sa laideur. Il se signala par son ardeur à combattre les doctrines hérétiques de Bichr el-Merîsi, un des chefs de la secte des Mourdjites (IBN KHALL., t. I, p. 260; *Kechf*, fol. 29 r^o).

فَارُوق. Ce fut le Prophète lui-même qui donna à 'Omar b. El-Khattâb le surnom de *Fârouk*, « parce que, disait-il, c'est par lui que Dieu a séparé la vérité du mensonge » (IBN SAAD, *éd. Sachau*, t. III, 1^{re} série, p. 194; cf. *Mostatraf*, t. II, p. 24; *Prairies*, t. IV, p. 192). On trouve dans le *Kechf*, fol. 29 r^o, d'autres versions plus ou moins acceptables sur ce surnom du deuxième khalife orthodoxe.

فَاحِل. Alkamah *el-Fahl* b. 'Abdah, poète contemporain d'Imrou'l-Kaïs. Il y a deux explications de son surnom, qui signifie radicalement « étalon », et par analogie « homme doué de qualités mâles et d'une rare énergie ». D'après la seconde opinion, plus légendaire que lexicographique, Alkamah, étant l'hôte d'Imrou'l-Kaïs, soutint contre cet illustre poète une joute d'improvisation en l'honneur de Oumim Djoundab, femme d'Imrou'l-Kaïs. Or celle-ci, conformément à une coutume assez répandue autrefois chez les poètes du désert, avait été choisie comme arbitre de la lutte. Elle se prononça en faveur d'Alkamah; répudiée aussitôt par Imrou'l-Kaïs, elle

devint la femme du rival qu'elle avait proclamé vainqueur. C'est à cette circonstance, ajoute l'*Aghány* à qui nous empruntons ce récit, que Alkamah fut surnommé *El-Fahl* « le mâle », surnom que cette anecdote autoriserait à prendre dans sa signification primitive, si nous ne savions d'autre part que le titre النحل (plur. de فحل) désignait les poètes de premier ordre dans la *Djâhelyeh*, ceux qui avaient produit quelque axiome en beaux vers d'une originalité incontestable, ceux enfin avec lesquels on n'osait pas se mesurer dans la *mounâfarah*, c'est-à-dire dans la lutte poétique. Pour les détails, voir *Agh.*, t. XXI, p. 173; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 314; DE SLANE, *Vie d'Imroulcays*, p. 21 et suiv.; *Khiz.*, t. I, p. 565; *Miz.*, t. II, p. 217; *Journ. as.*, septembre 1868, p. 209. — On connaît aussi sous le nom de *Fahl* un poète du VI^e siècle de l'hégire, Bichr b. Abi Hâzim, sur lequel une savante notice a été publiée par Rév. A. Hartigan dans les *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. I, p. 293.

فراء Le grammairien bien connu Abou Zakaryâ Yahya *El-Ferrâ*, précepteur des deux fils d'El-Mamoun, fut une des illustrations de l'École de Basrah (il mourut en 207 H. = 822-823 de J.-C.). Il est fort probable que son surnom *El-Ferrâ* « le fourreur » est dû à la profession qu'il exerça, suivant en cela l'exemple d'un grand nombre de savants arabes qui joignaient à l'étude des sciences et des lettres, l'exercice d'un métier. Il n'y a pas lieu de tenir compte

de l'explication suivante donnée par Es-Sam'âni dans son *Kitâb el-Ansâb* : « Le grammairien de Basrah ne fut nommé *El-Ferrâ* que par allusion au talent avec lequel il sut étoffer et garnir la grammaire arabe. » (IBN KHALL., t. IV, p. 68.)

فَرَزْدَق. On est unanime à reconnaître que le mot *Farazdaq* est seulement un sobriquet sous lequel est connu Hammâm b. Ghâlib, une des gloires littéraires dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de l'hégire (23-110 H. = 641-728 de J.-C.). Mais on est moins d'accord sur le sens de ce *laqab* : l'opinion la plus répandue et qui a pour elle l'autorité d'Abou 'Obeïdah est citée en ces termes par l'*Aghâny*, t. XIX, p. 2 : « Le mot *farazdaq* est un sobriquet qui prévalut sur son vrai nom. On désigne ainsi la pâte que les femmes laissent sécher pour la réduire ensuite et l'émietter ; selon d'autres, *farazdaq* est le morceau de pâte qu'on étale pour faire le *raghîf* (pain en forme de croissant ou d'anneau). Or le poète, avec son visage rond et plissé de rides, avait quelque ressemblance avec cette pâte. » Même explication, mais plus sommaire, chez IBN KOT., p. 291. Cf. *Miz.*, t. II, p. 217 ; BROCKELMANN, *Arab. Litteratur*, t. I, p. 53 et suiv. — On sait d'ailleurs que *Farazdaq* avait été atteint de la variole dans sa jeunesse et qu'il resta défiguré (IBN KHALL., t. III, p. 628).

فَقِير *El-Fakîr*, « le pauvre ». Surnom d'Abd Allah b. Moslim, frère de Kotaïbah. Voici comment on

explique l'origine de ce surnom : « Toutes les fois que Kōtaïbah partageait entre ses officiers et ses soldats le butin qu'il avait fait dans le Khorassân, son frère ne manquait pas de lui dire : « Émir, augmenté ma part, je suis si pauvre ! » Cette sollicitation incessante rendit l'épithète de *fakîr* inséparable de son nom. Plus tard, lorsque Kōtaïbah nomma son frère gouverneur de Samarcande, il demanda aux officiers qui l'entouraient : « Pensez-vous que le sobriquet injurieux d'*El-Fakîr* cessera d'être infligé à mon frère, maintenant qu'il est investi de cette haute dignité ? — Non en vérité, répondirent-ils, il a beau être *wâli* de Samarcande, le nom d'*El-Fakîr* est plus étroitement attaché à sa personne que les dettes, la fièvre quarte, ou les cheveux sur le crâne d'un moine. » 'Abd Allah b. Moslim avait été nommé gouverneur de Samarcande en 93 H. (711-712 de J.-C.); trois ans plus tard, il fut assassiné avec Kōtaïbah et d'autres membres de sa famille. Il avait eu des relations avec une fille de Barmek (le mage), ancêtre des Barmécides, après la prise de Balkh. Sur le point d'expirer, il reconnut les enfants qu'il avait eus de cette femme et la renvoya chez Barmek, son père (Cf. TABARÎ, t. II, p. 1181 et suiv.).

فَلْحَاء « lèvre fendue ». Sobriquet donné au poète anté-islamique 'Antarah, d'après l'*Aghâny*, t. VII, p. 148 (cf. AHLWARDT, *Bemerkungen*, p. 51, et *Diwân Hodzeil*, t. I, p. 154, et t. II, p. 161). « *Falhâ*, dit Ibn Khallikân, est la forme de l'adjectif féminin de فَاحٍ ;

et le féminin est employé ici comme qualificatif de شفة « lèvres » sous-entendu. » Cette explication est citée textuellement par Sorouṭī, *Miz.*, t. II, p. 218; on la trouve aussi dans le traité de Khalawaihi, *Les exceptions de la langue arabe*, édition de M. H. Derembourg, p. 60. Cf. *Diwân des Hodheïlites*, 101, 3, et *passim*. M. Nöldeke conteste avec raison l'authenticité de ce surnom) *Fünf Mo'allak.*, p. 10 en note). — Voir aussi افلج.

فند. Chehl b. Cheibân b. Reby'ah ez-Zimmâni fut surnommé *Find* « la montagne », à cause de sa haute taille et de sa vigueur extraordinaire. D'après les récits de la veillée, مسامرة, qui circulaient sous la tente des nomades, Find était presque centenaire lorsque sa tribu, les Benou Hanîfah, l'envoyèrent chez leurs cousins les B. Bekr b. Wail, pour leur annoncer un renfort de trois cents hommes. En le voyant arriver seul, les Békrites s'écrièrent : « A quoi bon ce vieillard décrépit? ما يغنى هذا العشيبة عنا. — Ce vieillard est une montagne où vous serez heureux de trouver un abri », répondit Find; et en effet, il se signala par des prodiges de valeur à la bataille de Kiddha (fin du v^e siècle de J.-C.) : c'est à lui que fut dû le succès de cette rencontre célèbre parmi les *Journées des Arabes* (*Khiz.*, t. II, p. 58; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 282, et en premier lieu *Agh.*, t. IV, p. 144; *Miz.*, t. II, p. 217). A propos du nom propre *Chehl*, le *Kechf*, fol. 29 v^o, rappelle le vers connu :

صَحَّحْنَا عَنْ بَنِي دُحْلٍ وَقُلْنَا الْقَوْمَ إِخْوَانُ

« Nous avons pardonné aux Beni Dzohl en disant : « Ces gens sont pour nous des frères. »

Et il fait remarquer que le nom de *Chehl* est unique et n'a jamais été porté que par le poète surnommé *El-Find*. Cf. DE SACY, *Chrest. ar.*, II, 141. D'après *Lis. ar.*, XIII, 396, *Chehl* serait synonyme de كَهْل qui se dit d'un homme d'âge mûr. Voir récit parallèle s. v. عديد الالف.

فَيَاض. 'Ikrimah b. Rebi' (11^e siècle de l'hégire) était célèbre par sa générosité, d'où le surnom d'*El-Feyyadh*, qui se dit d'un fleuve qui déborde, des flots de la mer, etc. On n'ignore pas aussi que, dans le langage figuré des poètes arabes, la mer est l'emblème de la générosité, « parce qu'elle renferme des trésors dans son sein ». Le poète *El-Akhtal* a chanté dans plus d'une de ses *ḥaçideh* la munificence d'*'Ikrimah el-Feyyadh*. Voir *Divân d'El-Akhtal*, Beyrouth, p. 358; *Agh.*, t. VII, p. 176; *Mostatraf*, t. II, p. 25.

قَاتِلُ الْجُوعِ. Thalabah b. Imrou'l-Kaïs, exaltant la générosité de son caractère et les secours qu'il répandait sur sa tribu, en temps de disette, a dit :

قَتَلْتُ الْجُوعَ فِي السَّنَوَاتِ حَتَّى تَرَكْتُ الْجُوعَ لَيْسَ لَهُ نَكِيرُ

« J'ai tué la faim pendant les années (de disette), de sorte qu'elle n'exerce plus ses ravages. »

De là son surnom de « destructeur de la faim » (*Miz.*, t. II, p. 221; *Kechf*, fol. 30 r°).

قُبَاع. El-Hârith b. 'Abd Allah b. Abi Reby'ah avait été nommé gouverneur de Basrah par Ibn Zobeïr. Examinant, un jour, le *mikiâl* ou mesure à blé en usage dans le pays, il dit : « Votre mesure est *ḵoubâ'* », c'est-à-dire très large. On prétend que ce mot, sans doute rare et inusité, frappa l'attention des Basriotes qui désormais, appelèrent leur gouverneur *El-Ḵoubâ'*. On retrouve ce mot dans le vers suivant :

أَمِيرَ الْمُؤْمِنِينَ جَزَيْتَ خَيْرًا أَرْحَنَا مِنْ قُبَاعِ بَنِي الْمُغِيرَةِ

« Prince des croyants, grâces te soient rendues, si tu nous délivres du *Ḵoubâ'* des Benou Moghîrah. » (*Kechf*, fol. 30 r°; *IRAN DOREÏD*, p. 61.)

Dans la notice d'Omar b. Abi Reby'ah, le vers ci-dessus est cité comme ayant pour auteur Abou'l-Aswad ed-Douali (*Agh.*, t. I, p. 49). On lit dans *TAB.*, II^e série, p. 464 et suiv., qu'El-Hârith gouverna Basrah pendant trois ans de 65 à 68 H. (684-687 de J.-C.); il conduisit une armée contre la secte hérétique des Azrakites qui avaient envahi le territoire de Basrah. Destitué par Moç'ab b. Zobeïr, il fut forcé par cet émir de se tenir au-dessous de la chaire (*minber*), tandis que Moç'ab menaçait de mort les habitants de Basrah, s'ils se permettaient de lui donner, à lui aussi, un surnom injurieux, comme ils l'avaient fait à l'égard de leur ancien gouverneur. Voir بَيِّنَة.

قَبِطِيّ. 'Abd El-Melik b. Omaïr *El-Kibîti* de la tribu de Lakhm, un des Tabî ou successeurs des Compagnons qui fournirent un grand nombre de hadîts (mort en 136 H. = 753-754 de J.-C.). Il portait ce surnom selon les uns, parce qu'il possédait un cheval nommé *Kibîti*, selon les autres, parce qu'une de ses femmes était d'origine copte (IBN KHALL., t. II, p. 117; *Kechf*, fol. 30 r°; NAWAWI, 396; IBN ATH., t. V, p. 354. Cf. IBN EL-KÂISARANI, p. 118).

قَبِيحَة « la laide ». On prétend que le khalife Motewekkîl donna ce surnom à une de ses esclaves favorites qui était extrêmement belle, voulant ainsi conjurer le mauvais sort et détourner d'elle les influences funestes. Tel est aussi le témoignage d'IBN ATH., t. VII, p. 135. Le même historien, après avoir raconté la vie aventureuse de cette femme qui, traquée par les Turcs après l'assassinat du khalife El-Mou'tazz, dépouillée de ses bijoux et de ses trésors fut obligée de se réfugier à la Mecque, ajoute : وكان المتوكل سماها قبيحة لحسنها وجمالها كما سُمي الاسود كافورا. *Kabîthah* mourut à la Mecque en 264 H. (877-878 de J.-C.). Elle avait fait graver ce surnom sur son cachet en y ajoutant le mot *وَأَقْلَبْ* « lis à rebours », c'est-à-dire « la belle, la charmante ».

قَتِيلُ الْجُوعِ « tué par la faim ». Par cette épithète on désigne Kaïs b. Djandal des B. Dhobeyyah, père

du célèbre poète El-A'cha. On raconte que, s'étant réfugié dans une caverne pendant la grande chaleur de midi, Kaïs s'y était endormi, lorsqu'un rocher dévalant de la montagne ferma l'orifice de la caverne et enleva toute issue au fugitif (IBN KOT., p. 135; *Khiz.*, t. I, p. 84; *Agh.*, t. VIII, p. 77).

قَذَارَةٌ *Kodzarah*, « qui a un extérieur propre et soigné », et au figuré « honnête, probe ». C'est le surnom d'un arrière-petit-fils d'Ali, un certain Aboul-'Abbas Mohammed qui, au dire de *Kechf*, fol. 30 r°, se distinguait par le soin irréprochable de sa mise. Ce mot appartient à la série des vocables qui possèdent une ou plusieurs significations opposées. Voir le rad. قَذَر et قَذَوْرَة; *Tadj.*, III, 485.

قَرَضَ. Sa'ad b. 'Ayidz fut nommé *Sa'ad el-Karaz* parce qu'il faisait le commerce du bois ainsi nommé (cf. aussi قَرَضَ), qui est une espèce d'acacia employé pour le tannage du cuir. Lorsque Belâl, le célèbre muezzin du Prophète, fut obligé de renoncer à cet emploi à cause de son grand âge, le khalife Abou Bekr lui donna pour successeur ce Sa'ad qui mourut lui aussi à un âge avancé, laissant ses fonctions de « crieur de la prière » à ses descendants (*Biogr. Diction.*, p. 173).

قَزَّاز, de قَزَّ « soie grège, soie écrue ». *Kazzâz* est celui qui fabrique ou qui vend cette étoffe; plus tard on a donné quelquefois ce nom au tisserand (*hâik*).

Plusieurs personnages, nommés dans les *tezkiroh*, ont porté le surnom de *Ḳazzāz*. On cite entre autres le grammairien Abou 'Abd Allah Mohammed, originaire de Kaïrawân, auteur d'un ouvrage classique en philologie arabe intitulé « Recueil complet » *Kitâb el-djâmi'*. Ce savant mourut à Kaïrawân en 412 H. (1021-1022 de J.-C.). Cf. IBN KHALL., t. III, p. 87.

قِضَاعَة. *Ḳodha'ah*, nom du chef de la grande tribu des *Ḳodha'ites*, probablement d'origine yéménite, qui s'établirent successivement en Syrie, en Perse et en Mésopotamie. Le sens propre du mot est « fragment, tronçon », et ils furent ainsi nommés, dit-on, lorsqu'ils se séparèrent de la tribu de Azd, après « la rupture de la digue », vers le II^e siècle de l'ère chrétienne. Plusieurs branches de la famille de *Ḳodha'ah* firent souche à la Mecque et dans l'Oman (*Djamharat en-nasab* d'Ibn el-Kelbi, cité par IBN KHALL., t. II, p. 529; voir aussi S. DE SACY, *Mém. de l'Acad.*, t. XLVIII, p. 92 et *passim*; *Agh.*, t. I, p. 129; *Prairies*, t. III, p. 215; NAWAWI, p. 782; mais d'après *Lis. ar.*, s. v., le rad **قَضَعَ** serait synonyme de **تَهَرَ** « vaincre, subjuguier »).

قُطْرُب. Abou 'Ali Mohammed Ibn el-Mostanîr, grammairien et littérateur plus connu sous le sobriquet de *Ḳotrub* (mort en 206 H. = 821-822 de J.-C.). Élève du célèbre philologue Sibawaihi, il était si exact à suivre les leçons de ce maître, qu'un jour Sibawaihi, frappé de son assiduité et le voyant arriver, ne

put s'empêcher de lui dire : « En vérité, tu es un *koṭrob* ! » Or, ce mot dont la signification a embarrassé les lexicographes arabes, est d'origine étrangère et se dit d'un lutin, d'un feu follet, etc. M. Rubens Duval a montré que le mot arabe n'est qu'une altération du grec *κυνέθρωπος* par l'intermédiaire du syriaque *kanthropos*; cf. *Journal asiat.*, janvier 1892, p. 156. Voir aussi IBN KHALL., t. III, p. 29; *Miz.*, t. II, p. 226; *Kechf*, fol. 30 v°.

قُطْنَه. Thābit b. Ka'b (ou b. 'Abd er-Rahmān b. Ka'b), poète du 1^{er} siècle de l'hégire. Il fut surnommé *Ḳoṭnah*, parce que dans une campagne contre les Turcs, sous les ordres de Yézid b. Mohalleb, une flèche l'atteignit dans l'œil; depuis lors, il fut forcé de remplir de *coton* l'orbite vide. A ses talents de poète, *Ḳoṭnah* joignait l'expérience d'un administrateur habile; mais la nature lui avait refusé le don de la parole. L'*Agh.*, qui nous donne une longue notice (t. XIII, p. 49-56) de ce personnage, raconte que Thābit *Ḳoṭnah*, étant gouverneur d'un district dans le Khorassān, monta en chaire, un vendredi, pour prononcer la *khoṭbah*, mais il hésita, balbutia et finit par descendre du *minber* en s'écriant : « Vrai Dieu, vous avez plus besoin d'un gouverneur qui agit, que d'un gouverneur qui parle ! » وانتم الى امير فعال احوج. Et il ajouta ce *beīt* :

وَالَا أَكُنْ فِيكُمْ خَطِيبًا فَأَنِي

بَسِيفِي إِذَا جَدَّ الْوَقْتُ لِلْخَطِيبِ

« Si je ne suis pas un orateur, j'ai une épée qui sait parler, au jour de la bataille. » (IBN KOT., p. 400.)

Voir aussi *Khiz.*, t. IV, p. 185, où le récit est reproduit presque textuellement.

قَطِيل. Un poète de la *Djâhelyeh*, Abou Dhowaïb de la tribu des Hodhaïlites, doit son surnom d'*El-Kaṭil* au vers suivant :

إِذَا مَا زَارَ مَحَنَاتَهُ عَلَيْهَا نَقَالَ الْخَرُّ وَالشَّجَبِ الْقَطِيلِ

« Lorsqu'il visita un tombeau sur lequel pesait un rocher et le tronçon d'un arbre abattu. »

Ici la forme *fa'il* dans le mot *kaṭil* a la valeur de la forme passive *maf'oul* (*Tadj.*, t. VIII, p. 81; *Miz.*, p. 222, où ne se trouve que le second hémistiché).

قَعَقَاع. Ibn Chaur qui est compté parmi les *ṭabīʿ* ou successeurs des Compagnons du Prophète, était surnommé *El-Ka'kaa'*, mais il est assez difficile de connaître l'origine de cette dénomination. La raison qu'en donne le *Tadj.*, s. v., est inacceptable. Selon ce dictionnaire, Ibn Chaur l'aurait reçue à cause de ses qualités et de son hospitalité généreuse, d'où serait venu le proverbe : لَا يَشْقَى بِقَعَقَاعٍ جَلِيسٌ « un hôte n'est jamais à plaindre auprès de Ka'kaa' ». Mais le commentaire de MEÏDÂNI, *Prov.*, éd. Freytag, t. II, p. 540; éd. Boulaq, t. II, p. 161, n'élucide pas l'explication du *Tadj.*; d'ailleurs le mot قَعَقَاع signifie « bruit,

cliquetis d'armes », ce qui ne s'accorde guère avec l'interprétation du *Tadj*. Il est vrai qu'une autre version accompagnée d'un *beït* différent se trouve dans *Kechf* et dans *Miz.*, mais le texte du vers est tellement altéré dans ces deux ouvrages qu'il est impossible d'en tirer un sens précis. **والله أعلم.**

قُفْلٌ عَسِرٌ. Pourquoi la populace de Bagdad avait-elle infligé au khalife El-Mou'tamid-'Al-Allah (qui régna de 256 à 279 H. = 870-892 de J.-C.) le sobriquet bizarre de « serrure difficile », c'est ce qu'il est malaisé de tirer du récit des chroniques de ce règne, étant donné le silence des lexicographes. De tous les princes de la maison d'Abbas, El-Mou'tamid fut peut-être le plus faible et le plus indolent. Aussi passionné pour la musique et le chant qu'indifférent aux affaires de l'État, il avait presque abdiqué son pouvoir et en laissait l'exercice à son frère Talhah el-Mouaffak. Voir *El-Fakhri*, édit. Derenbourg, p. 341; *Lataïf*, p. 39, le seul qui cite ce *laḳab* sans l'expliquer, le place, il est vrai, parmi les sobriquets plus ou moins injurieux qui avaient cours parmi la populace de Bagdad. C'est tout ce que nous en savons.

قَعَة *Kama'ah*, surnom de 'Omeïr b. Elyas b. Modar; voir **مُدْرَكَة**.

قَيْلَة (بنو). Cette dernière dénomination, qui se peut traduire par « pouilleux », était un sobriquet

qui resta attaché au nom de deux tribus arabes, les B. Hawazin et les B. Ased. Sur la légende qui s'y rattache, voir WELLHAUSEN, *Reste arab. Heidenthums*, 2^e édition, p. 189; *Morassa*, p. 180.

قَوَّل Ce mot, dans le dialecte usité chez les B. Khazredj, signifiait « gravir, monter », et il était donné en particulier à une famille des Ansar sous la forme du pluriel **قَوَائِل**. Au temps du paganisme arabe, lorsqu'un homme se réfugiait à Yathrib, on lui disait : « Gravis (la montagne) et tu seras sauvé » (*Tadj*, s. v.; *Lis. ar.*, t. XIV, p. 81). Si imprécise que soit cette explication, il est certain que ce mot existait comme nom propre; dans NAWAWI, p. 597, on le trouve comme surnom de Tsalebah b. Aqram, grand-père de No'mân b. Malik qui prit part à la journée de Bedr, 2^e année de l'hégire. Cf. IBN DO-REÏD, p. 270.

قَوِي. Un traditionniste célèbre par sa science et sa dévotion, Abou Younès Hasan b. Yezîd el-'Adjeli, élève de Modjahed et d'Ibn Djobeïr, avait été nommé *Kawi* « le fort » à cause de l'ardeur persévérante avec laquelle il accomplissait les prières rituelles et les dévotions surérogatoires. On raconte que, pendant un de ses pèlerinages, à la Mecque, il fit, chaque jour, durant plusieurs semaines, soixante-dix tournées autour de la maison sainte; « ce qui, ajoute le narrateur, représentait un parcours d'environ huit *farsakh* », soit environ 30 kilomètres.

كِاتِب رُومِي. Le fameux Djewher (Abou'l-Hasan ibn 'Abd Allah), le conquérant de l'Égypte qu'il gouverna jusqu'à l'arrivée du khalife El-Mo'ezz, est souvent cité dans les chroniques sous le titre de *Kâtib-Roumi* « le secrétaire grec » en souvenir de l'origine grecque de son père. Il mourut au Caire en 381 H. (992 de J.-C.).

كَافِي الْكَفَاةِ. Cette dénomination signifie littéralement « celui qui suffit à tout, l'homme accompli »; elle s'applique à l'auteur bien connu de l'anthologie philologique et historique intitulée *Tezkireh*, dont M. de Kremer a tiré un si bon parti. Abou'l-Mé'ali Mohammed b. El-Hasan *Ibn Hamdoun*, né à Bagdad en 495 H. (1101 de J.-C.), fut investi de plusieurs emplois militaires et civils; il tomba en disgrâce sous le règne d'El-Moustandjid, fut jeté en prison et mourut misérablement en 562 H. (1167 de J.-C.). Voir *Z. D. M. G.*, t. VII, p. 215.

كَامِل. Le surnom d'*El-Kâmil* « le parfait » désignait du vivant du Prophète un de ses partisans les plus dévoués, Sa'd, fils d'Obadah, chef de la tribu de Khazradj qui joua un rôle important dans les luttes de l'islam naissant. L'assertion du *Mostatraf* (t. II, p. 40) qu'il fut surnommé ainsi « parce qu'il savait écrire, qu'il tirait habilement de l'arc et nageait parfaitement » ne repose que sur des traditions suspectes. *Agh.*, XVI, p. 20 et suiv., cite plusieurs autres *Kâmil*, plur. **كَمَلَة**.

كَبِد et mieux **أَكْبَدُ** « le gros, le ventru ». Sobriquet du traditionniste Abou Zeïd 'Abd er-Rahmân b. Walîd, disciple du grand jurisconsulte Sidi Mâlek. *Kechf*, fol. 31 r°.

كُتَيْرُ عَزَّة ou **كُتَيْر**. *Kotheïr*, poète du 1^{er} siècle de l'hégire, né dans le Hidjâz et célèbre par son amour pour 'Azzah à laquelle il a consacré ses plus belles *kaçideh*. Originaire de l'Arabie méridionale, comme la tribu de Khoza'a à laquelle il appartenait, et affilié à la secte chiïte des Kaïsanites, il reçut néanmoins un accueil favorable à la Cour de Damas. Cf. **IBN KHALLIKÂN**, t. II, p. 534, où se trouve la notice de ce poète, son surnom est expliqué comme une forme du diminutif *kothëir* « grand, fort », qui lui fut donné par raillerie, car il était de petite taille. Lorsqu'il se présentait chez 'Abd el-'Azîz, fils de Merwân, ce prince se plaisait à le taquiner en lui disant : « Baisse la tête de peur de te heurter au plafond. » D'après **IBN KHALL.** (passage cité) on lui donnait, dans la même intention moqueuse, le sobriquet de **رَبُّ الذَّبَابِ** « le roi des mouches ». Il était doué d'une heureuse mémoire et passait auprès du khalife 'Abd el-Melik pour le meilleur rhapsode du poète Djemîl. On place sa mort en 105 H. (723 de J.-C.). Voir aussi **IBN KOT.**, p. 316 et suiv.; *Khiz.*, t. II, p. 301.

كَذَّاب. Un poète du 1^{er} siècle de l'hégire, 'Abd

Allah b. el-A'war el-Hirmazi, que son habitude de déguiser la vérité avait fait surnommer « le menteur », a protesté contre cette fâcheuse réputation par les vers que voici :

لَسْتُ بِكَذَّابٍ وَلَا أَثَامٍ وَلَا بَجْثَامٍ وَلَا مِصْرَامٍ
وَلَا أُحِبُّ خُلَّةَ اللَّثَامِ

« Non, je ne suis ni menteur, ni criminel, ni paresseux, ni cruel; non, je ne recherche pas l'amitié des gens ignobles. » (IBN KOT., p. 430.)

كَرْبُ الدَّوَاءِ. Le khalife Moktafi-Billah, qui régna de 289 à 295 H. (902-907 de J.-C.), avait la manie de donner des surnoms ou sobriquets à ses courtisans. C'est lui qui répétait souvent : « Comme on a raison de dire que les surnoms descendent du Ciel ! » Il traduisait ainsi en simple prose ce vers du poète :

وَقَدْ مَا أَبْصَرْتُ عَيْنَاكَ مِنْ رَجُلٍ
إِلَّا وَمَعْنَاهُ إِنْ فَكَّرْتُ فِي لَقَبِهِ

« Il est rare que tes regards ne tombent pas sur un homme dont le moral — si tu veux bien y réfléchir — ne se révèle pas par son *laqab*. » (Voir notre Avant-propos, *Journ. asiat.*, mars-avril 1907, p. 179.)

Et, fidèle à sa théorie, le khalife Moktafi avait affublé son vizir El-'Abbas b. el-Hassan du sobriquet de *trouble-remède*. Les chroniques n'en disent pas davantage sur la cause de cette appellation bur-

lesque, mais elle s'explique jusqu'à un certain point par la mésintelligence qui régnait entre le maître et le subordonné qui contrecarrait toutes ses fantaisies. Les renseignements relatifs à ce fonctionnaire sont d'ailleurs peu abondants. Lorsque Mouktadir Billah, à peine âgé de 13 ans, fut élu après le meurtre de Mostakfi, le vizir El-'Abbas, qui avait eu la haute main dans cette révolution de palais, fut maintenu dans ses fonctions de premier ministre. On sait combien cette époque fut agitée, et que de complots et de meurtres ensanglantèrent la résidence royale. Après avoir favorisé pendant quelques jours le parti qui voulait détrôner le nouveau khalife et le remplacer par Ibn Mou'tazz, le vizir se ravisa et résolut de maintenir sur le trône un enfant dont il serait le maître absolu, il se tourna contre les partisans d'Ibn Mou'tazz. Mais les conjurés furent bientôt avertis de sa défection, ils l'assaillirent, un jour qu'il se rendait à sa maison de campagne, et l'assassinèrent (20 rebi' premier de l'an 296 H. = 17 décembre 908 de J.-C.). Cf. TAB., III^e série, p. 2281; IBN ATH., t. VIII, p. 10. — El-'Abbas était fort laid et de tournure disgracieuse; ce qui inspira au poète satirique Ibn Bessâm plusieurs épigrammes, entre autres ce distique cité dans le *Lataïf*, p. 32 :

قَدْ أَرْحَنَا مِنْ بَلَاءٍ وَمَضَى كَرْبُ الدَّوَا
كَانَ وَاللَّهِ عَلَى الصِّحَّةِ غَيْظُ الْعُقَلَا

* Nous voici délivrés d'un fléau : trouble-remède est parti.

Cet homme, en vérité, était, de son vivant, le cauchemar des gens d'esprit. » (Voir aussi *Prairies*, t. VII, p. 261.)

كيسائي. *El-Kisâyi* (Abou'l-Hasan 'Ali), un des sept lecteurs du Korân, grammairien très estimé dans l'École de Koufah, précepteur d'El-Emîn, fils de Haroun er-Rechîd, etc. On assure qu'il devait son surnom d'*El-Kisâyi* à cette circonstance qu'il accomplit les tournées rituelles autour de la Ka'abah, revêtu du *kisâ* au lieu du manteau pénitentiel nommé *ihrâm*. On sait que le *kisâ* était un pagne de laine assez semblable au *haïk* moderne (Dozy, *Vêtements*, p. 383). Selon l'auteur du *Kechf*, fol. 30 v°, El-Kisâyi assistait comme simple étudiant au cours du traditionniste Hamzah Zeyyât; ce maître remarqua l'assiduité de cet auditeur et voulut savoir qui il était; on lui répondit : « C'est celui qui porte toujours un *kisâ* »; d'où le surnom. Au rapport de *Miz.*, t. II, p. 232, El-Kisâyi mourut entre les années 182 et 189 H. (798-804 de J.-C.).

كعب الأخبار. Docteur juif qui naquit peu de temps avant la prédication de l'islam; son nom était Abou Ishak b. Matê' *Ka'b el-Ahbâr*. On prétend qu'il se convertit à l'islam sous le khalifat d'Abou Bekr ou d'Omar; mais le fait est douteux. On place sa mort à Emèse, vers l'an 36 H. (654 de J.-C.). Très versé dans le Talmud et les légendes rabbiniques, ses récits ont donné naissance à plusieurs de ces légendes bibliques qu'on trouve ordinairement défigurées dans

le Korân et les hadîts. Il est nommé aussi avec une légère variante كَعْبُ الْحَبَر. Cf. *Biogr. Dict.*, p. 323; *Anthol. ar.* de Beyrouth, t. II, p. 64.

كَعْبُ الْبَقَر. Les chroniques de Tabari et d'Ibn el-Athîr donnent quelques renseignements sur le personnage affublé de ce sobriquet qu'on peut traduire par « clavicule de vache », et dont le vrai nom était Mohammed b. Ahmed b. 'Ysa b. Mansour. Il est cité deux fois par Ibn Ath., en premier lieu (t. VIII) sous la rubrique de l'an 251 H. (865 de J.-C.). Une révolte des partisans d'Ali éclata sous le règne du faible et indolent Mosta'in-Billah. Un descendant d'Ali, Isma'il b. Yousouf, accompagné de Ka'b el-Bakar, chef du pèlerinage, envahit la Mecque, chassa le gouverneur abbasside et ruina la ville sainte. De là il se rendit à Médine où il exerça les mêmes déprédations; puis il rencontra sur les hauteurs de 'Arafah l'armée de Bagdad commandée par 'Ysa b. Mohammed el-Makhzoumi, chargé de réduire le rebelle; mais le prétendant Alide défit les troupes du khalife, tua onze cents pèlerins et rentra victorieux à Médine. — La seconde mention de ce Ka'b el-Bakar se trouve aux années 252 et 257 H. (866 et 870 de J.-C.), où ce personnage figure comme chef du pèlerinage pendant ces deux années. Cf. TAB., III^e série, p. 1645, 1686 et 1841; *Prairies*, t. IX, p. 73. Quant au sobriquet et aux circonstances qui l'ont fait naître, aucune explication chez ces historiens. Voici seulement ce qu'on lit dans le *Lataïf*, p. 31 : « Ces trois personnages, à savoir

Otrouddjah, Chahm el-Hazîn et Ka'b el-Bakar (voir *أترجة* et *شحم*), après avoir appartenu au parti du khalife El-Mosta'in, se déclarèrent en faveur d'Ibn Mou'azz. Ce dernier qui, comme on le sait, était poète, a rappelé cette circonstance dans les vers suivants :

أَتَانِي أُرْجَةٌ فِي الْأَمَانِ
وَشَحْمُ الْحَزِينِ وَكَعْبُ الْبَقَرِ
فَأَهْلًا وَسَهْلًا مِمَّنْ جَاءَنَا
وَيَا لَيْتَ مَنْ لَمْ يَجِيْ فِي سَعَرٍ

« Otrouddjah et avec lui Chahm el-Hazîn et Ka'b el-Bakar m'ont demandé l'amân : Qu'ils soient les bienvenus ceux qui viennent à moi, et au diable ceux qui n'y viennent pas ! »

كَفَال. Abou Bekr 'Abd Allah b. Ahmed, originaire de Merw er-Roud, docteur du rite chaféite, traditionaliste digne de confiance. Il exerça pendant sa jeunesse le métier de serrurier, d'où son surnom de *Kaf-fâl*. Il mourut en 417 H. (1026-1027 de J.-C.). Voir *IBN KHALL.*, t. II, p. 26.

كَلْحَبَة. Ce mot se dit de la flamme qui pétille. C'est aussi le surnom d'un poète anté-islamique dont le vrai nom était Hobeïrah, fils de 'Abd Menâf el-'Arîni (*Khiz.*, t. I, p. 189). Le mot *hobeïrah* qui est ici un nom propre, signifie « hyène ou petit de l'hyène ». Voir dans MEÏDÂNÎ, *Proverbes*, le dicton où ce nom se retrouve, t. II, p. 138.

كَلْب. Diminutif de كلب « chien ». D'après les traditions anté-islamiques, Wâil, chef de la tribu des Ma'adites, était connu sous le nom de *Koleïb-Wâil*, parce qu'il avait l'habitude de lancer un chien sur le territoire dont il voulait réserver les pâturages pour ses troupeaux. Les aboiements de l'animal étaient un avertissement aux Arabes de s'éloigner (*Agh.*, t. IV, p. 140 et suiv.; *C. de P.*, *Essai*, t. II, p. 275). On sait que l'orgueil et les cruautés de ce chef soulevèrent contre lui la puissante tribu des B. Bêkr et donnèrent naissance à la guerre de Basous (fin du v^e siècle de notre ère).

كِنَانِي. Surnom ethnique du voyageur bien connu Mohammed Ibn Djobeïr, parce qu'il se rattachait par son aïeul 'Abd es-Selâm à la tribu de Kinânah. Il est assez souvent cité sous son seul surnom *El-Kinâni*, et le texte de sa relation porte aussi le titre de *Rihlet Kinâni*. Le texte arabe de ce document si intéressant pour la géographie du moyen âge a été publié par Wright, et traduit tout récemment (Rome, 1906, in-8°) par M. C. Schiaparelli. M. de Goeje vient de donner une nouvelle édition du texte arabe avec d'importantes additions et corrections.

لَجَاج. Un poète antérieur à l'islam, 'Ady b. 'Al-kamah des B. Djesr b. Nakha', doit son surnom de *Leddjâdj* « querelleur, disputeur », syn. de *laddjoudj*, au *beït* suivant :

مَا أَنَا بِالْمَجَاحِ إِن لَّمْ يُرَقَّعُوا دَلَّذِلَ أَثْوَابُ حِجْرُونَهَا رَفَلَا

« Je n'aurais pas été (nommé) querelleur, s'ils n'avaient relevé les pans de leurs manteaux qui traînaient dans la poussière (c'est-à-dire s'ils ne s'étaient préparés à me combattre, malgré la bassesse de leur origine). » [*Miz.*, t. II, p. 122.]

Cf. aussi *Kechf*, fol. 32 r°, où ce vers est très altéré. *Agh.*, t. VII, p. 123.

لُحَيّ. *Lohayi*, petit-fils de Modhar, avait ce surnom qui signifie « petite barbe ». Mais d'après *Maç.*, *Prairies*, t. III, p. 114, on désignerait ainsi Raby'ah, fils de Harithah b. 'Amr Mozaïkyah. Voir *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVIII, p. 550.

(La fin au prochain cahier.)

L'INSCRIPTION DE SĀRNĀTH

ET SES PARALLÈLES

D'ALLAHĀBĀD ET DE SĀNCĪ,

PAR

M. A.-M. BOYER.

L'inscription d'Asoka (style et contenu l'indiquent comme provenant de ce roi) découverte à Sārnāth par M. F. O. Oertel, publiée et interprétée par M. Vogel dans *Epigraphia Indica*, VIII (oct. 1905)¹, se rattache trop étroitement aux inscriptions du même prince à Allahābād (édit de Kosambi) et à Sāncī pour qu'il n'y ait pas lieu de demander à la fois aux trois textes ce qu'ils peuvent fournir de lumière à l'interprétation. J'use pour Allahābād du fac-similé publié par Bühler dans *Indian Antiquary*, XIX; pour Sāncī, de celui publié par le même savant dans *Epigraphia Indica*, II; pour Sārnāth, on possède la très belle reproduction donnée par M. Vogel, *op. cit.*².

¹ Dans ce qui suit, une simple indication de page renverra toujours à l'étude de M. Vogel.

² N'en ayant pas eu connaissance en temps utile, je me fais du moins un plaisir de mentionner, à la correction des épreuves, l'intéressante notice publiée sur cette inscription par M. Senart (*Une nouvelle inscription d'Asoka*, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 25 suiv.). L'interprétation du

D'après son texte même, l'édit d'Allahābād semble adressé à des mahāmātras. Il y a tout lieu de croire que ceux de Sānchi et de Sārnāth, qui renferment la même ordonnance, s'adressent également à des officiers royaux. En ce qui concerne ce dernier, du reste, sa teneur même paraît suffisamment l'indiquer.

I

Édit d'Allahābād. — Dans la transcription qui suit, les italiques désignent les voyelles longues et les anusvāras dont le fac-similé laisse lire douteusement la notation. Ici, et dans les transcriptions suivantes, les parenthèses indiquent les caractères plus détériorés :

1.ye[1] ānapayati kosam̐biya mahamāta
2. mag. k.(e)[2] sam̐ghasi na lahiye[3]
3. (y•)[4].....sam̐gham̐ bhokhati[5] bhikhu vā bhikh.ni
vā (se) (pa)cā[6] o-
4. dātāni (du)sāni sam̐nam̐dhāpayitu[7] ānāvasasi[8] avā-
sayiy•[9]

[1] — C'est-à-dire : *devānam̐ piye*. Je suis d'avis que *ānapayati* termine la phrase : cf. Siddāpur, 1, l. 1, *devānam̐ piye ānapayati*. Les deux mots suivants se prêtent à la restitution : *kosam̐biyam̐ mahāmātā*. Le commencement de la ligne 2 pouvait contenir huit

difficile passage *e cum kho* etc. y est fondée sur la lecture *bhikhati*; on verra, au cours de cette étude, pourquoi j'ai cru devoir adopter une autre lecture.

ou neuf akṣaras : ceux ci devaient formuler ce qui concernait ces mahāmātras ; et le début de notre inscription était probablement, en somme, d'un type analogue à celui des édits à part de Jaugada, dont le second commence ainsi : *devānaṃ piye hevaṃ āha samāpāyaṃ mahamatā lajavacanika vataviyā*.

[2] — Lire : *mage kaṭe*.

[3] — Bühler a lu (*I. A.*, XIX, p. 126) : *n[a]chi yé*. Cunningham (*C. I. I.*, p. 116) : *nila hiyo*. Il n'y a guère de doute que le premier caractère soit *na*. Le second, où Bühler semble avoir lu *chi* (i. e., *ci*) est bien *la*, comme l'admet Cunningham : la courbe inférieure reste ouverte, et le trait recourbé qui touche le sommet du caractère est étranger à cette ligne d'Aśoka : qu'on compare, au surplus, la différence avec l'i que porte certainement le caractère suivant. J'ignore pourquoi Bühler ne paraît pas avoir noté le troisième caractère, également bien lu par Cunningham, savoir *hi*. Pour le quatrième caractère, Cunningham, par contre, a été trompé dans la lecture de la voyelle par un trait qui n'appartient pas à la ligne d'Aśoka. — *Lah* représente la racine sanskrite *rah*.

[4] — Il semble, du moins, que la ligne commence par les traces d'un *y*. Dans ce cas, il faudrait sans doute lire *ye*. L'intervalle qui suit, représenté par un pointillé, peut contenir environ trois akṣaras, à en juger par la distribution des caractères sur la ligne.

[5] — La première syllabe de *bhokhati* n'a pas disparu, comme l'estime M. Vogel (p. 169); le *bh* est parfaitement visible sur le fac-similé (de même que le mot précédent, *saṃghaṃ*). Quant à la voyelle, le fac-similé, bien que suggérant *o*, ne suffirait pas à établir cette valeur d'une manière satisfaisante, mais la comparaison avec le caractère correspondant dans le passage parallèle de Sānchi fait entièrement probable qu'elle est la vraie. Dans le contexte qui l'encadre, le mot *bhokhati* présente à l'interprétation une difficulté sérieuse et ce n'est qu'en dernier lieu, lorsqu'il reviendra à Sārnāth, que nous nous hasarderons à en conjecturer le sens, à l'aide des quelques indices auparavant recueillis.

[6] — Peut-être *pachā*. Nous trouvons du reste, dans les inscriptions d'Asoka, le mot écrit par *c* (cf. Shāhbāzgarhi; I, l. 3) et *ch*.

[7] — *Nandh* correspondant à *nah* sanskrit existe en pâli : *onandhati*, *pariyonandhati*¹. Nous prenons donc ici *saṃ-naṃdh* comme un équivalent du sanskrit *saṃ-nah*. On sait que l'absolutif en *tu* se retrouve ailleurs dans les inscriptions d'Asoka. Quant à la valeur de notre terme au point de vue syntactique, il faut comprendre : « après qu'on l'aura fait revêtir (des vêtements blancs) ». Ce mode d'emploi de l'absolutif précédant un gérondif déclinable, en *iya*

¹ E. g., *Jāt.*, III, p. 398, v. 124 :

te rukkhā saṃvirūhanti mama passe nivātaṇṇa

te maṃ pariyonandhissanti arukkham maṃ karissare.

ici et à Sārnāth, en *taviya* à Sānchi, a lieu également en sanskrit avec les gérondifs correspondants en *ya* et *tavya*. (Cf. Delbrück, *Alt. Synt.*, p. 408.)

[8] — Le tracé surajouté à l'inscription ne permet pas de décider si le *va* était marqué de la longue.

[9] — Lire *avāsaiye*. Sur le fac-similé, l'*a* initial ne semble pas porter la notation de longue qu'on attend.

II

Édit de Sānchi. — Comme l'a établi Bühler (*Ep. Ind.*, II, p. 366), nous ne possédons qu'une partie de l'inscription : le début manque. Je transcris comme il suit :

1. y. [1] bhe(da) mage kaṭe [2]
2. . khunam ca bhi. . inam ca [3] ti (ha) ta pa-
3. . ti(kam) tam . ma(bhe) ri (lo) ke [4] ye samgham
4. bhokhati bhikhū vā bhikhuni vā odātā-
5. ni dus. (n) i [5] sanam. . y(i) tu [6] anā-
6. sasi [7] vāsapetaviy(e) ichā hi me kim-
7. ti samghasa mage cilathitike siyā ti

[1] — Le pointillé de début remplace, à compter d'après l'ordonnance générale de l'inscription, deux caractères, dont le premier est disparu et le second indéchiffrable. — Il faut probablement lire *yam*, comme a transcrit Bühler, qui hésitait d'ailleurs entre *yam* et *yām*, mais regardait l'anuvāra comme certain (*l. c.*).

[2] — Il est possible que la ligne finit ici; cependant, à considérer la disposition de l'inscription, un caractère pouvait suivre encore. En tous cas *mage kaṭe* se lie parfaitement, comme sens, à ce qui suit. Le pointillé qui précède ces deux mots tient la place de trois ou quatre caractères. Je dois observer que le *da*, qui n'a été noté ni par Bühler ni par Cunningham, peut n'être, de fait, que le résultat d'une cassure.

[3] — Lire *bhikhunaṃ ca bhikhuninaṃ ca*. La lecture *vā* (au lieu de *ca*) de Bühler me paraît inexacte.

[4] — Je complète ainsi : *hata pacāṃtikaṃtaṃ dhammabheri loke*, c'est-à-dire : « (avec cette déclaration) a été battu jusqu'aux nations limitrophes le tambour de la loi parmi le peuple ». Je dois m'expliquer sur chaque terme en particulier, et mettre en évidence la part de conjectures que contient cette transcription.

hata. Le caractère que je transcris *ha* offre une sérieuse difficulté. Il est clair qu'il est détérioré. Cependant la courbe du pied, à la considérer dans sa ligne intérieure, donne bien l'impression d'un *h*. Quant à la voyelle, elle est en apparence *e*. Mais le trait, parfaitement net d'ailleurs, qui la noterait, peut sembler un peu court; puis notre inscription présente de tels cas de brisures faisant illusion de voyelles que nous pouvons soupçonner qu'ici *e* provient d'une cause pareille : cf. l. 4, l'i apparent du

dixième caractère *vā*; l. 6, l'i apparent du troisième caractère *vā*, qui a trompé Bühler, comme il avait trompé Cunningham (*C.I.I.*, Pl. XX; *Bhilsa Topes*, pl. XIX), lequel s'est aussi laissé tromper par l'apparence de l'i du dixième caractère de l. 4 (*ibid.*); l. 7, l'e apparent du troisième caractère *gha*. — Quant au trait souscrit, qui représenterait un u, il n'est pas téméraire, je crois, de le regarder comme résultant de l'accident qui a détérioré le pied du caractère.

Régulièrement, d'après le déchiffrement proposé, le *t* devrait porter une autre voyelle que *a*, soit *ā*. Toutefois, le nombre des exemples de *a* écrit pour *ā* dans les inscriptions d'Asoka (je parle, bien entendu, de celles en brāhmī) est suffisant pour nous permettre de supposer qu'il en est de même ici. Je citerai, comme tout semblable à notre cas, celui de la brève constante dans *īyaṃ dhammalipi likhāpita* à Radhia et à Mathia (de même à Rāmpūrva dans le seul des passages conservés qui contienne l'exemple en question), en face de la longue correcte des autres versions des édits sur piliers.

pacāntikaṃtaṃ. Le tracé du *p* est net, et ne paraît additionné d'aucun signe particulier de voyelle. Les traces qui suivent, et semblent allonger cette ligne, ont tout l'air d'être accidentelles, et j'estime avec Bühler que la ligne se termine avec le *pa*. Le *ti* et le *taṃ* ne me semblent guère douteux. Le caractère où je lis *kaṃ* a été transcrit dubitativement *khi* par Bühler. Le *kh* se retrouve visible quatre fois ailleurs dans l'inscription et n'a pas là le dessin qu'il présenterait ici.

De plus deux stries accidentelles, assez analogues d'aspect à celle qui semble former la courbe supérieure, se superposent au-dessus d'elle, et nous permettent de soupçonner que son origine est fortuite comme la leur. Ce qu'admis, il reste la figure d'un *ka* avec l'anuvāra qu'une brisure a relié à l'élément horizontal. Quant au *cam*, les traces qui précèdent le *ti* ne s'opposent pas à notre conjecture : c'est tout ce qu'on peut dire dans l'état du document. J'ajoute qu'il se pourrait aussi que nous ayons là *tyam*, de même qu'on trouve le *ty* conservé dans *patyāsaṃnesu* à Radhia (VI, l. 16) et à Mathia (VI, l. 18). *Ti* n'est pas possible ici, *ti*, à juger par les lignes intactes, n'étant précédé que d'un seul akṣara. *Pacam-tikaṃtam* serait représenté en sanskrit par *pratyantikāntam*.

dhammabheri. La première syllabe est conjecturale : c'est celle cependant que semblerait suggérer le fac-similé. Le *bhe*, quoique défiguré, me paraît suffisamment indiqué. Nous lisons ici *bheri* et plus loin *cila*° (l. 7) : cet emploi simultané de *r* et de *l* ne peut faire objection, puisqu'il se retrouve à Rūpnāth, plus oriental encore et d'ailleurs relativement rapproché. Notre terme nous rappelle naturellement un passage de l'édit IV sur rochers, que je cite d'après le texte de Khālsi : *bhelighose aho dhammaghose* (l. 9).

loke. Les traces du premier akṣara, fortement endommagé, laissent pourtant suivre suffisamment, ce me semble, l'indication du *lo*. *Kc* ne peut guère

faire doute. On trouve à Girnar des locatifs en *c*. Cette désinence, que prend à cette place dans notre inscription le locatif, est due sans doute, comme l'*r*, à l'influence de l'ouest.

[5] — Une cassure s'étend à la partie supérieure de l'*s*. Lire *dusāni*.

[6] — Par analogie avec Sānchi et Sārnāth, lire *saṃaṃdhāpayitu*.

[7] — Lire *anāvāsasi*.

III

Édit de Sārnāth. — A l'inverse des deux documents qui précèdent, les fragments de Sārnāth sont, dans leur ensemble, admirablement conservés. Je ne puis que renvoyer aux excellentes remarques par lesquelles M. Vogel justifie leur arrangement (p. 166-167). La transcription est la suivante :

1. devā[1].....
2. e l.....
3. pāṭa.....ye kena pi
saṃghe bhetave[2] e caṃ kho
4. (bh)•(kh)ū (v)• (bh)•(kh)uni vā saṃghaṃ bh.kh.ti[3] se
odātāni dus.ni (sa)ṃnaṃdhāpayiyā anāvāsasi
5. āvāsaiye hevaṃ iyaṃ sāsane bhikhusaṃghasi ca bhikhu-
nisamghasi ca viṃnapayitaviye
6. hevaṃ devānaṃ piye āhā hedisā ca ikā lipi tupaḥkaṃti-
kaṃ[4] huvā ti saṃsalanasi nikhitā[5]

7. ikaṃ ca lipiṃ hedisam eva upāsakānaṃtikaṃ nikhipātha
te pi ca upāsakā anuposathaṃ yāvu
8. etam eva sāsanaṃ visvaṃsayitave[6] anuposathaṃ ca
dhuvāye ikike mahāmāte posathāye
9. yāti[7] etam eva sāsanaṃ visvaṃsayitave ājānitave ca
āvatake ca tupaḥkaṃ āhāle
10. savata vivāsayaṭha tuphe etena viyaṃjanena hemeva
savesu koṭavisavesu etena
11. viyaṃjanena vivāsāpayāthā[8]

[1] — Lire sans doute *devānaṃ piye*. Je n'oserais restituer davantage : le roi pouvait ne porter là que ce titre.

[2] — M. Vogel conjecture, et cela ne manque pas de vraisemblance, que les deux premiers akṣaras de la ligne commencent le nom de Pāṭaliputra. L'intervalle entre *pāṭa* et *ye* peut contenir une quinzaine de caractères.

D'après la langue employée dans cette inscription, *saṃghe* représente normalement un nominatif, *bhetave* un infinitif, à *bhid*, comme je l'admets, d'accord avec la conjecture de M. Bloch (p. 169). Nous n'avons guère à chercher dans ce dernier terme un gérondif déclinable : en ce qui concerne les édits d'Asoka, la forme gérondive *-tava* est particulière à Shāhbāzgarhi, et nous devons attendre ici la forme *-taviya*, qui apparaît de fait l. 5 dans *viṇṇapayita-viye*.

Cette manière de comprendre *saṃghe bhetave*, et l'instrumental qui précède ces deux termes, amènent pour le mot qui finit par *ye* la restitution conjectu-

rale *sakiye*. Cette troisième ligne aurait contenu là un membre de phrase du genre suivant : [*ena pachā na sakiye kēna pi saṃghe bhetave*. Il s'agirait de décisions prises « [moyennant quoi désormais] le saṃgha [ne pourra] être divisé par qui que ce soit ». Je ferai remarquer que l'infinitif en *tave* s'emploie volontiers dans cette construction : *ya sakaṃ chamitave* (Girnār, XIII, l. 6); *imēna sakiye svage ālādhayitave* (Jaugada, IX, l. 19); *no hīyaṃ sakiye mahātpeneva pāpotave* etc. (Siddāpur, I, l. 4-5; cf. II, l. 8-9-10, et les autres versions du même édit). C'est pareillement une décision contre les troubles schismatiques dans le saṃgha que M. Bloch a soupçonnée dans le début de l'édit (p. 169).

[3] — Les mots incomplets de la ligne se rétablissent d'eux-mêmes, mis à part *bh.kh.ti*. Quant à ce terme, la phrase qui le contient est, sauf détails pour le cas insignifiants, identique à celles où se rencontre *bhokhati* à Allahābād et à Sānchi : c'est donc cette dernière lecture que nous adopterons ici.

L'explication du mot n'est pas aisée. Essayons d'en conjecturer le sens par le contexte.

Dans les passages des trois inscriptions qui précèdent *bhokhati*, il semble que soit exprimé le souci d'assurer l'immutabilité et l'unité du saṃgha. Je viens de l'indiquer pour Sārnāth. A Allahābād nous lisons : *mag[e] k[a](te) saṃghasi na lahiye* « la voie tracée dans le saṃgha ne doit pas être abandonnée ». A Sānchi : *mage kaṭe*. Il s'agit dans ces textes d'une

voie morale; ce sens s'applique tout naturellement au mot *mage* en matière buddhique; et que le mot doive être pris de fait dans un tel sens paraît assuré par le *na lahiye* d'Allahābād. Cette dernière expression repousse par elle-même toute nouveauté et tout schisme : le schisme paraîtrait même formellement mentionné à Sānchi, s'il faut y lire *bhedā*, qui serait alors à rapprocher de *ye kena pi saṃghe bhetaṇṇe* de Sārnāth.

Puis vient la prescription relative à qui, *bhikṣu* ou *bhikṣuṇī*, *saṃghaṃ bhokhati*. Or cette prescription commande qu'il habite ailleurs « après qu'on l'aura fait revêtir des vêtements blancs ». C'est justement ainsi qu'Asoka, au dire de Buddhaghosa, traita les *bhikṣus* hérétiques, à l'époque du concile de Pāṭaliputra : il les expulsa *tesaṃ setakāni vatthāni datvā*¹. Il semble donc qu'il s'agisse dans nos textes d'une expulsion, ou tout au moins d'un châtement (c'est aussi ce qu'aurait volontiers admis M. Bloch, p. 169), et que, par conséquent, *saṃghaṃ bhokhati* désigne une faute contre le *saṃgha*. Il est de toute probabilité que cette faute est relative aux mesures prises dont l'indication précède, qu'elle consiste à pousser le *saṃgha* hors de la voie instituée.

Ceci posé, *bhokhati* est le représentant naturel du sanskrit *bhoksyati*, forme de futur aux deux verbes de racine *bhuj*. De ces deux racines, c'est *bhuj* « ployer » qui semble le mieux convenir à notre cas.

¹ Introduction à la *Samantapāsādikā*, dans le tome III du *Vinaya-Piṭaka* édité par Oldenberg, p. 312.

En relation avec le saṃgha, elle ne peut être prise qu'au figuré : « ployer le saṃgha » sera quelque chose comme « produire une déviation dans le saṃgha » en écartant des règles prescrites une partie de ses membres. Ce ne sera pas encore le schisme : *bhuj* n'indique pas comme *bhid*, dont il se trouve rapproché, comme il semble, au moins à Sārnāth, une rupture complète, dont Aśoka, du reste, si la conjecture faite plus haut est exacte, n'admet pas, vu les mesures prises, la possibilité dans l'avenir. Mais ce sera cependant déjà une atteinte à l'unité, à quoi le roi porte remède par la peine édictée contre les perturbateurs. — Avons-nous dans tout ceci une trace historique des discordes qui, suivant la tradition, amenèrent sous le règne de ce prince la réunion du concile de Pāṭaliputra ?

[4] — *tuphākaṃtikaṃ*, pour *tuphākaṃ amtikaṃ*, de même plus bas, l. 7, *upāsakāṇamtikaṃ* rappellent l'élision que l'on retrouve en pāli du niggahīta devant une voyelle (cf. Kaccāyana, *Grammaire pālie*, I, 4, 9, p. 28, éd. Senart). — Voir aussi les remarques de M. Kern, p. 170.

[5] — *tuphākaṃtikaṃ-nikhītā* correspond à *upāsakāṇamtikaṃ nikhīpātha* de la ligne suivante, et je crois bien que *samsalanasi* se rapporte à *huvā*. Pour ce dernier terme, M. Kern admet l'équivalence au sanskrit *bhuvāt* (*ibid.*) et je ne puis que me ranger à cet avis. Car bien que, dans les inscriptions

d'Aśoka, y du suffixe d'optatif puisse devenir *v* à la troisième personne du singulier (cf. *pāpovā*, Delhi-Sivalik, VI, l. 3), le fait n'est de fréquence que pour la troisième personne du pluriel (exemple *infra* : *yāvu*), et surtout l'*u* bref nous détourne de songer à un équivalent de *bhūyās* ou *bhūyāt*. Quant à *huvā ti saṃsalanasi*, avec *ti* intercalé dans la proposition qu'il commande, outre que le fait se retrouve en sanskrit, nous en avons des exemples dans les inscriptions mêmes d'Aśoka, exemples qui, de plus, nous montrent *ti* suivant immédiatement le verbe, comme dans le cas actuel : *atha pajāye ichāmi kiṃti me savena hitasukhena yujeyū ti hidalogikapālalokikena* (Jaugada, édits à part, II, l. 3-4; texte semblable, I, l. 3); *śālavadhī śīyā ti śavapāśaṃdānaṃ* (Khālsi, XII, l. 31); *ime dānavisageṣṭa viyāpatā hohaṃti ti dhammāpadānathāye dhammānupatīpatiye* (Delhi, VII, 2, l. 6-7). — M. Vogel a admis avec MM. Kern et Bloch que *saṃsalanasi* répond au sanskrit *saṃs-māraṇe*, et je suis également de cet avis. Voici donc comment je comprends ce passage : « D'une part, un exemplaire de cet édit (littéralement : un écrit de cette sorte) a été placé devant vous à cette intention qu'il (vous) demeure dans le souvenir; (d'autre part, etc.). »

Il m'est difficile de croire avec M. Vogel (p. 167) que ceci soit adressé aux *bhikṣus*. Je crois, au contraire, que le susdit passage, comme tout le reste, vise les fonctionnaires auxquels le document est adressé. Quant au *saṃgha* il doit recevoir de ces

derniers avis de l'ordre que contient l'édit (*iyam sāsane bhikkhusaṃghasi . . . vinṇapayitaviye*, l. 5), et ce qui est justement à remarquer, c'est qu'il n'est pas ordonné de lui en remettre un exemplaire écrit, tandis qu'il est prescrit d'en remettre un aux upāsakas.

[6] — Avec MM. Kern et Bloch (p. 170), je suppose que *visvaṃsayitave* contient un représentant du causal de *vi-śvas*. Pour une analogie prākrite, voir l'exemple cité par M. Kern (*ibid.*). Mais je ne pense pas avec eux qu'il soit nécessaire de donner à notre infinitif un sens proprement réfléchi : « to make oneself familiar with ». Le causal du sanskrit *vi-śvas* (de même pour le pāli, *e.g.*, *Jāt.*, III, p. 148, v. 186) avec l'accusatif de la personne faite confiante admet un sens où l'action exprimée par le verbe se reporte sur le sujet : « faire quelqu'un avoir confiance en soi (le sujet) », c'est-à-dire « gagner la confiance de quelqu'un ». Semblablement ici, avec l'accusatif de la chose, nous comprendrons : « faire cette ordonnance être familière à soi (le sujet) », c'est-à-dire « se faire familière cette ordonnance ». L'ordre actuellement donné vise sans nul doute une lecture de l'édit faite aux upāsakas : on se souvient des prescriptions analogues des édits à part I et II de Dhāuli et Jaugada : celles-ci concernent, il est vrai, les mahāmātras, mais notre édit formule justement pour ces derniers un précepte semblable à celui qu'il impose aux upāsakas.

[7] — Au sujet de *anuposatham* (i. e., *anu-posatham*) *ca dhuvāye*, M. Vogel a déjà rappelé (p. 170) qu'une expression pareille se retrouve dans l'édit v sur piliers, et mentionné l'interprétation qu'en a donnée Bühler. Il suffit de renvoyer aux remarques de ce dernier, *E. I.*, II, p. 264, complétées dans *Z. D. M. G.*, XLVIII, p. 63, par une note sur l'existence de la forme *posatha* en pâli.

A *yāti* la traduction de M. Vogel donne le sens du futur, et ce n'est pas, en effet, celui du présent que l'on attend ici. De fait en sanskrit la forme d'indicatif présent sert fort bien, dans certains contextes, à exprimer le futur prochain; et la gāthā citée p. 122, n. 1, nous offrait un exemple pâli d'un emploi pareil dans *saṃvirūhanti* (commenté *saṃvirūhissanti*). Mais ici est-ce bien le cas d'un futur prochain? D'autre part, on pourrait peut-être supposer dans *yāti* une forme de subjonctif : dans notre inscription *nikhipātha* (l. 7), *vivāsayātha* (l. 10), *vivāśapayāthā* (l. 11) appartiennent à ce mode. Mais une autre supposition est permise encore, je crois, et c'est à celle-là que je m'arrête : dans le cas actuel, *yāti* serait une forme d'indicatif présent ayant un sens d'optatif.

Il semble, en effet, que *yāti*, quant au sens modal, répond à celui de *yāva* (l. 7), de même que cela a lieu pour *vaḍhati* en regard de *ālādhayevū* (ti) dans la phrase qui termine l'édit iv sur piliers : *ichā hi me hevaṃ niludhasi pi kālasi pālatam ālādhayevū ti janasa ca vaḍhati vividhe dhammacalanā sayame dāna-*

saṃvibhāge ti (texte de Radhia; Allahābād omet les deux *ti*) où, comme l'a compris M. Senart¹, *vaḍhati* exprime certainement un souhait. *Janasa ca vaḍhati* etc. n'est en effet que la suite du développement de la pensée contenue dans *ichā hi me*, tout ce qui suit cette dernière formule étant en corrélation manifeste avec *dānaṃ dāhaṃti pālatakaṃ upavāsaṃ va kachaṃti* qui la précède immédiatement.

Je sais que M. Senart s'est demandé s'il ne faudrait pas voir dans *vaḍhati* un subjonctif, *ḍha* étant alors écrit pour *dhā* (*loc. cit.*); mais la brève est constante dans les cinq répliques de l'édit qui nous ont conservé le passage en question, et je crois bien, pour ma part, que c'est à l'indicatif que nous avons affaire ici. C'est encore, comme l'indique la désinence, un présent d'indicatif que nous avons dans *kalaṃti* (cf. *karanti*, R.V., X, 48, 7), terme qui se présente à Dhauli dans deux passages que je dois mentionner ici, parce que nous l'y voyons, en parallèle avec un futur qui le précède, prendre le sens du futur, comme *vaḍhati*, dans des conditions analogues par rapport à un optatif, prenait le sens de ce dernier mode. Les deux passages, qui appartiennent à l'édit à part 1, sont les suivants : *etāye ca aṭhāye hakaṃ dhammate paṃcasu paṃcasu vasesu ni-khāmayisāmi e akhakhase acaṃḍ. sakhinālaṃbhe hosati etaṃ aṭhaṃ jānitu tathā kalaṃti*² *atha mama anusathī*

¹ *Les Inscriptions de Piyadasi*, II, p. 41.

² Pour l'existence de l'anuvāra après *la*, cf. Bühler, *Z.D.M.G.*, XLI, p. 10. Ce verbe est au pluriel parce que, comme l'a remar-

ti (l. 21-23); — *tadā ahāpayitu atane kaṃmaṃ etaṃ pi jāṇisanti taṃ pi tathā kulaṃti aha lājine anusathi ti* (l. 25-26). Il semble bien qu'il y ait là la concordance : j'enverrai et ils feront; ils s'instruiront de et ils feront.

Ces exemples suggèrent donc l'opinion que, dans la langue de nos inscriptions, la forme d'indicatif présent comporte un rôle assez large, en ce sens que, employée parallèlement à un autre verbe qui la précède, elle peut s'accomoder à la valeur modale ou temporelle de ce verbe : du moins en ce qui concerne l'optatif ou le futur. Il n'est pas impossible, du reste, que le fait provienne d'une confusion du présent indicatif et du subjonctif. Pour conclure, je reconnaitrai donc à *yāti* une valeur d'optatif.

[8] — Comme je l'ai noté plus haut, *vivāsayātha* et *vivāsāpayāthā* appartiennent au subjonctif. Il paraît bien, et M. Vogel l'a déjà remarqué (p. 171), que dans notre passage ces deux formes causales différentes expriment deux nuances différentes. Mais, pour ma part, je leur attribue à l'une et à l'autre un sens causatif. De même qu'en pâli le causal avec l'indice *p* a parfois le sens causatif par rapport au causal dépourvu de cet indice, ainsi *āroceti* « il annonce », *ārocāpeti* « il fait annoncer »; *vādeti* « il joue (d'un instrument de musique) », *vādāpeti* « il (en) fait jouer »; *vaddheti* « il accroît », *vaddhāpeti* « il fait accroître »;

que le même savant (*ibid.*, p. 19), le roi avait de fait à envoyer plusieurs fonctionnaires, vu l'étendue de son empire.

de même je regarde ici *vivāsāpaya* comme ayant un sens causatif par rapport à *vivāsaya*, et ce dernier comme l'ayant par rapport au primitif.

Le sens qu'admet *vi-vas* de « quitter sa demeure, s'en aller, partir » paraît fort bien convenir à notre texte. *Vi-vas* est ici à peu près un équivalent de *niṣ-kram* que nous avons vu plus haut employé par le roi au sujet de l'envoi de ses officiers. *Vivāsayātha* sera donc « faites partir, envoyez »; *vivāsāpayāthā* « faites envoyer ». Je ne puis qu'accepter l'opinion de M. Kern, qui voit dans *āhāla* un représentant du sanskrit *ādharma* (p. 170). *Āhāla* peut donc signifier ici la sphère d'action, c'est-à-dire le territoire sur lequel porte l'exercice de la charge, et je rendrai *tuphākaṃ āhāle* par « votre province ». Mais il faut concilier cette injonction « autant que s'étend votre province, envoyez en tous lieux », avec ce qui suit : car si les officiers, à qui s'adresse cet ordre, doivent envoyer en tous lieux dans leur province, que veut dire le commandement ajouté de faire envoyer *savesu koṭavisavesu*? Il ne s'agit pas en effet, sans doute, dans cette dernière recommandation, qui leur prescrit un acte d'autorité, d'un territoire autre que celui même de leur province. Je suppose donc que *savata*, qui, du reste, en aucune hypothèse ne peut être pris dans la rigueur absolue du terme, désigne, dans la province des officiers destinataires de l'édit, un ensemble de localités, où il était de leur charge de le faire parvenir, comprenant certains centres, résidences d'autres fonctionnaires royaux (qu'on se sou-

viennent des officiers de Suvamṇagiri envoyant l'édit à ceux d'Isila, dans les inscriptions de Siddāpur) : à ces fonctionnaires, qui semblent ainsi leurs subordonnés, ils devaient à leur tour donner l'ordre d'envoyer des messagers pour faire connaître la déclaration royale, qu'ils leur communiquaient, dans les *koṭa* et *visava* de leur ressort.

Le terme « déclaration » que je viens d'employer peut fort bien rendre *viyaṃjanena*. Toutefois, considérant l'emploi connu de *vyāñjana* pour désigner la lettre même comme opposée au sens, l'emploi aussi dans la même acception que paraît avoir notre mot à la fin de l'édit III sur rochers, je préférerais traduire *etena viyaṃjanena* par « avec ce texte même », comprenant que le roi précise par là qu'il ne permet pas à ses officiers de communiquer seulement le sens de l'édit.

Quant à *koṭavisavesu*, je le prends avec M. Vogel pour un dvandva. Que *visava* représente le sanskrit *viṣaya*, comme l'admettent MM. Kern et Vogel, cela ne fait pas difficulté. Le *viṣaya* est sans doute ici quelque chose d'analogue à ce qu'il est dans les inscriptions plus tardives, lesquelles nous montrent le *viṣaya* comme une certaine étendue territoriale, sous l'autorité immédiate d'un *viṣayapati* (*viṣayesa* dans *E.I.*, I, n° 1, l. 3) ou, dans le cas de plusieurs *viṣayas* aux mains d'un seul chef, d'un *°adhipati* : *pañcaviṣayādhipatiḥ*, *E.I.*, III, n° 31, l. 9-10. Le sens un peu général de « district » semble donc convenir à notre terme.

Pour *koṭa*, c'est le sanskrit *koṭa* ou *koṭṭa*. Les écrits buddhiques en sanskrit et en prākṛit parlent çà et là des *koṭṭarāja*. Ceux-ci, comme il semble, n'étaient autre chose que des princes ou seigneurs dont une résidence fortifiée formait la petite capitale, et dont les possessions pouvaient à l'entour prendre une certaine importance, car le Divyāvadāna, dans une comparaison plus d'une fois répétée, leur attribue des conseillers : *koṭṭarāja iva mantrigaṇaparivṛtaḥ* (e.g., p. 182). Ils étaient feudataires royaux, comme l'indiquent clairement les textes, e.g. : *rājā aśītihi koṭṭarājasa-hasrehi sārddham anyāye ca janatāye* etc. (Mahāvastu, I, p. 231). Qu'ils n'eussent pas d'ailleurs le rang royal, apparaît nettement de la classe des personnages avec lesquels ils entrent en énumération : *rājā śuddhodano brāhmaṇanaigamaśreṣṭhigṛhapatyamātyakoṭṭarājadauvārikapāriṣadyamitrajñātīparivṛtaḥ* (Lal. Vist., p. 136), et le Śikṣāsamuccaya, dans une énumération semblable, les met en dehors des rājas et même des rājamātras : *mahātmāno rājāno vā rājamātrā vā śreṣṭhigṛhapatyamātyakoṭṭarājāno vā* (p. 159). Pour en revenir à *koṭa*, ce mot me paraît ici l'équivalent du premier terme du composé *koṭṭarāja*. J'entends donc par *koṭa* un fort ou petite place forte, résidence d'un *koṭṭarāja*, et chef-lieu d'une région plus ou moins étendue, soumise à l'autorité de ce seigneur. Dépendant du *koṭṭarāja*, le *koṭa* (*koṭṭa*) avec son territoire se distinguait du *visava* (*viṣaya*) dépendant du *viṣayapati*, que ce dernier portât dès lors un tel titre ou tout

autre : de là l'ordre d'envoyer dans tous les « forts et districts ».

M. Vogel a déjà noté que la phrase : *āvatake ca taphākam āhāle savata vivāsayātha tuphe etena viyaṃjanena*, donne raison entière à la lecture de M. Senart, au passage analogue de Rūpnāth (cf. *Les Inscriptions de Piyadasi*, II, p. 194). La présence de cette réplique de notre phrase à Rūpnāth semble défavorable à la conjecture, d'ailleurs fort ingénieuse, de M. Bloch, suivant laquelle la phrase en question se rapporterait encore à la conduite à tenir envers les bhikṣus ou bhikṣuṇīs perturbateurs du saṃgha, *etena viyaṃjanena* « with this mark » faisant allusion aux vêtements blancs. Et de fait *vivāsayātha* répondrait bien à *ānāvāsasi āvāsaiye*. Mais on ne voit pas de quel signe caractéristique il s'agirait à Rūpnāth, où la susdite phrase me paraît, comme ici et avec un sens pareil, se rapporter à la diffusion de l'édit, d'autant que là elle suit immédiatement la recommandation d'en faire graver le contenu sur pilier de pierre.

J'ajouterai une remarque relative à cette inscription de Rūpnāth. Il paraît clair que dans cette dernière *vyāthenā* et *vivāsā* (et par suite, à Sahasrām, *vivuthena* et *vivuthā*; à Siddāpur, *vyūthena*) doivent être pris dans un sens pareil à celui de *vivasetav[i]ya* (fac-similé¹ *vāya*) : donc dans le sens de « partir du lieu où l'on réside », non dans le sens de « mourir ».

¹ Dans *Ind. Ant.*, XXII.

Si, comme je le crois encore probable, le nombre 256 représente une date se référant au Buddha, c'est donc non à sa mort qu'il faut la rapporter, mais, comme je l'ai exposé dans une étude précédente (*Journ. as.*, nov.-déc. 1898), à son abhiniṣkramaṇa. M'étant mépris sur la lecture de la phrase *etinā ca*, etc. de l'édit de Rūpnāth, je n'avais pu utiliser alors l'indice qu'elle renferme en faveur de cette thèse.

Suivent les traductions.

IV

ÉDIT D'ALLAHĀBĀD.

[Le cher-aux-dieux] ordonne : les mahāmātras qui sont à Kosambī..... la voie tracée dans le saṃgha ne doit pas être abandonnée. [Celui qui]..... causera une déviation dans le saṃgha, soit bhikṣu soit bhikṣuṇī, celui-là désormais, après l'avoir fait revêtir des vêtements blancs, qu'on le fasse demeurer dans une autre demeure.

ÉDIT DE SĀNCHI.

.....[division?]...... une voie a été faite et pour les bhikṣus et pour les bhikṣuṇīs : ainsi proclamant, on a battu jusqu'aux nations limitrophes le tambour de la loi parmi le peuple. Celui qui causera une déviation dans le saṃgha, soit bhikṣu soit bhikṣuṇī, après l'avoir fait revêtir des vêtements blancs, qu'on le fasse demeurer dans une autre demeure. Car mon désir est, quoi donc? — que la voie du saṃgha soit de longue durée.

ÉDIT DE SĀRNĀTH.

.....
le saṃgha [ne pourra] être divisé par qui que ce soit. Quant

à celui qui, soit bhikṣu soit bhikṣuṇī, causera une déviation dans le saṃgha, celui-là, après l'avoir fait revêtir des vêtements blancs, qu'on le fasse demeurer dans une autre demeure. C'est ainsi que cette ordonnance doit être déclarée et dans le saṃgha des bhikṣus et dans le saṃgha des bhikṣuṇīs. Le cher-aux-dieux parle ainsi : d'une part, un exemplaire de cet édit vous a été remis à cette fin qu'il (vous) demeure dans le souvenir; d'autre part, remettez aux fidèles laïques un exemplaire de cet édit. Et qu'en outre à chaque uposatha les fidèles laïques aillent se faire familière cette ordonnance. Et que constamment à chaque uposatha chacun des mahāmātras aille à la cérémonie de ce jour se faire familière cette ordonnance et en prendre l'intelligence. Et autant que s'étend votre province, envoyez, vous, (des messagers) en tous lieux avec ce texte même. Parcillement faites envoyer avec ce texte même dans tous les forts et districts.

LE DIEU INDO-IRANIEN MITRA,

PAR M. A. MEILLET.

Les auteurs qui ont étudié le dieu védique *Mitra* et le dieu iranien, sûrement identique à l'origine, *Mithra*, s'accordent à voir dans cette figure une divinité lumineuse, et spécialement le soleil. C'est ce qu'enseignent M. Al. Eggers, *Der arische Gott Mitra* (diss. Dorpat, 1894); M. A. Hillebrandt, *Vedische Mythologie*, III, p. 53 et suiv.; M. Macdonell, *Vedic mythology*, § 13, p. 29 et suiv.; M. Oldenberg, *La religion du Véda*, trad. V. Henry, p. 159 et suiv. (et v. aussi, *Z.D.M.G.*, L, p. 43 et suiv.); M. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, col. 1185; et M. Cumont, essayant de résumer les résultats acquis, constate que la religion védique et la religion iranienne « voient en lui (Mitra) une divinité de la lumière invoquée avec le ciel; au moral, elles le reconnaissent comme le protecteur de la vérité, l'antagoniste du mensonge et de l'erreur » (*Les mystères de Mithra*, 2^e éd., p. 1); d'après J. Darmesteter, *Le Zend-Avesta*, II, p. 441, « Mithra représente la lumière considérée comme être moral ».

L'étymologie conduit à préciser et à rectifier cette

conception. Le nom de dieu skr. *mitrá-*, iran. *miθra-* n'est pas différent du nom commun skr. *mitrá-* masc. « ami », *mitrá-* n. « amitié », zd *miθra-* masc. « contrat », pers. *mihr* « amitié ». La formation du mot indo-iranien **mitrá-* est claire; comme l'indique très bien M. Brugmann, *Grundriss*, II, 1, 2^e édit., p. 345 suiv., on est en présence d'un suffixe indo-iran. *-*tra-* (i.-e. *-*tro-* et *-*tlo-*) et de la racine i.-e. **mei-* « échanger ». Le suffixe et la formation sont exactement pareils à ce que l'on observe dans le thème indo-iranien *vrtrá-*, qui a aussi fourni le nom d'un personnage mythique; cf. le thème indo-iranien *mántra-* « formule » (skr. *mántrah*, zd *maθrō*), qui a un vocalisme radical différent. La racine se retrouve sous forme verbale dans skr. *máyate* « il échange », v. sl. *jiz-mětū sje* « ἡλλαίσθη » Ps. LXXII, 21, et lette *mīju*, *mīt* « échanger » (*mīte* « change »); et sous forme nominale avec suffixe commençant par -*n-* dans une série de mots : v. sl. *měna* « changement, échange » et notamment « contrat, συνάλλαγμα » Supr. 310, 17 et 18 M. = 415, 15 et 16 S., *měniti* « changer », s. *mijěna* « changement (de lune) » avec une place de l'accent qui indique intonation douce, r. *měna* (et traces de la forme attendue *měná*, v. Korsch, *Izvéstija* de l'Académie de St-Petersbourg, II, 478), tch. *měna*, etc.; lit. *maĩnas* et *maina* « échange », *mainýti* « échanger »; lat. *mūnus* (plur. *mūnia*) « charge », *com-mūnis*; got. *ga-mains*. Il y a un autre mot en slave : *mīrū* « paix, ordre, εἰρήνη, κόσμος », s. *mīr*, *mīru* (d'où *mīrim* « j'apaise »; donc i intonné

doux), formé comme *darŭ*, *pirŭ*, *žirŭ*, etc.; en russe *mir* a pris le sens de « communauté » d'où « communauté de paysans » et maintenant « village ». Ces divers mots, conduisent à poser une racine **mei* (serbe *mî-*), **moi-* (lit. *maĩ-*, serbe *mĭje-*), **mī-* « échanger, faire un contrat ».

De cette racine **mei-*, il en faut distinguer une autre, dissyllabique, celle de : lit. *mėilė* « affection », *mėilas* « cher », v. sl. *milŭ* « doux, pitoyable » (serbe *mĭo*, *mĭla*, *mĭlo*), lit. *mýliu* « j'aime », lat. *mītis* (et *mānus* « don amoureux »), v. irl. *móith* « doux, tendre », sans doute aussi skr. *máyah* « joie, plaisir ». L'indo-iranien **mitrá-*, ayant un *i* bref, n'a sans doute rien de commun avec cette racine.

Le dieu skr. *Mitrá-* n'est pas l'ami, celui avec qui l'on a contracté amitié; on a pu jouer sur ce sens du mot *mitrá-* en sanskrit; mais ce sens, qui ne se retrouve du reste pas en iranien, ne se concilie pas avec le caractère général du dieu; et M. Oldenberg, *Rel. du Véda*, tr. fr., p. 156, n. 1, repousse avec raison cette interprétation. *Mitra-* est la personnification du contrat, comme en Grèce *Θέμις* et *Δίκη* sont des personnifications de la justice, et à Rome *Venus*, de la grâce féminine. Les *ἀρ(ῥ)αί* ne sont rien que les malédictions, plus ou moins personnifiées, et M. Bréal a expliqué de même les *Ἐριῦνές*, dont le nom n'est pas clair au point de vue étymologique, mais dont le rôle est pareil à celui des *ἀρ(ῥ)αί* (*Mém. de la Soc. Ling.*, VIII, 252 et suiv.). Les personnalités divines dont le nom est étymologiquement clair dans les

langues indo-européennes sont toutes ainsi des personifications de noms communs, à commencer par véd. *Dyáuḥ*, gr. *Zeús*, lat. *Iuppiter*. Comme le dit très bien M. Gruppe, dans sa *Griechische Mythologie*, (t. V, 2, du *Grundriss* d'I. von Müller), p. 1061, « Hélios est d'abord ce que son nom indique, le soleil; en second lieu, la puissance naturelle mystérieuse qui agit dans le soleil; en troisième lieu, la personne dont on rapproche cette puissance naturelle, et les trois notions sont interchangeables ». De même l'indo-iranien *Mitra-* est le contrat, la puissance mystique du contrat, et une personne; et les trois notions s'interchangent constamment.

Reste à savoir si cette doctrine rend compte de ce qu'indiquent les plus anciens documents connus, en l'espèce, les Védas et l'Avesta, sur le caractère du dieu indo-iranien *Mitra-*; la démonstration exigerait une discussion approfondie des textes védiques et avestiques; mais un simple aperçu général suffira peut-être à indiquer dans quelle direction on pourra trouver la preuve. Un premier fait est certain : *Mitra-* est, dès l'époque indo-iranienne, le dieu invoqué dans la conclusion des contrats (Oldenberg, *loc. cit.*). L'hôte à qui l'on présente le plat doux d'honneur dit : « Je te regarde avec l'œil de Mitra. » (Oldenberg, *Rel. du V.*, p. 429.)

Si bref et si peu instructif qu'il soit, l'unique hymne du Rgveda (III, 59) consacré à *Mitra-* enseigne au moins deux choses : d'une part, il ne présente

aucun trait qui indique un caractère naturaliste quelconque du dieu, et de l'autre, il est clair que *Mitrá-* surveille sans sommeil les tribus humaines, et qu'on doit demeurer dans le contrat formé avec lui (*ādityasya vratām upakṣiyāntaḥ*, *RV.*, III, 59, 3). *Mitrá-* est un *Ādityá-*, le principal après *Várūna-*, avec lequel il est fréquemment couplé; or, les *Ādityas* sont les gardiens de l'ordre universel (*dhṛtāvratāḥ*), au ciel comme sur la terre, chez les dieux comme chez les hommes (v. Bergaigne, *Religion védique*, III, p. 261 et suiv.). Ils vont loin et profondément, on ne peut les tromper et ils peuvent tromper, ils ont mille yeux et voient tout (*RV.*, II, 27, 3); *Mitra* et *Varuṇa* ont des espions qu'on ne trompe pas. *Mitrá-*, *Várūna-*, *Aryamán-*, *Bhága-*, *Aṃṣa-*, et leurs compagnons ne sont que des personnalités morales, et n'ont rien à faire avec la nature physique.

Par malheur, la racine *yat-*, qui semble se rapporter tout spécialement dans le Vêda à l'activité de *Mitra*, a une signification vague et obscure. Il n'y a pas de vraisemblance qu'une formule aussi visiblement technique que *VS.*, xxvii, 5, *Mitrénāgne mitradhēye yatasva* doive se traduire: « Ô Agni, rivalise d'amitié avec *Mitra* », comme le fait M. Geldner, *Ved. Stud.*, III, p. 15; *mitradhēya-* est le « contrat d'amitié »; le verbe *yatasva* doit avoir une valeur également technique. Jolly a montré que la racine *yat-* s'applique au paiement des sommes dues pour la composition et cite l'expression *vairayātana-* (*Z. D. M. G.*,

XLIV, 339). Et M. Geldner rapproche ṛṇā yātaya RV., X, 127, 7 (*Der Rigveda in Auswahl*, I, Glossar, p. 140). C'est d'après ces emplois précis qu'il convient sans doute de traduire RV., III, 59, 1 :

mitró jānān yātayati bruvāṇó
mitró dādihāra pṛthivīm utā dyām |
mitráh kṛṣṭīr ānimisābhī caṣṭe

« C'est Mitra qui fait tenir leurs engagements aux hommes quand il est invoqué, c'est Mitra qui soutient la terre et le ciel, c'est Mitra qui, sans fermer l'œil, surveille les nations. » Mitra est qualifié de *yātayāj-janah* « qui fait tenir leurs engagements aux hommes », RV., III, 59, 5; de même, VIII, 102, 12; de même Mitra et Varuṇa, V, 72, 2 :

vraténa stho dhruvákṣemā
dhármanā yātayājjanā

« Avec la loi, vous êtes fermement établis; avec la règle, vous êtes ceux qui font tenir aux hommes leurs engagements »; de même enfin Mitra, Varuṇa et Aryaman, I, 136, 3. Les Ādityas sont qualifiés de *cāyamānā ṛṇāni* « faisant payer les dettes », II, 27, 4.

Le *Miθra*-iranien a été d'abord exclu des grandes religions officielles; il ne figure ni sur les inscriptions de Darius ni sur celles de Xerxès, et apparaît pour la première fois sur une inscription d'Artaxerxès II; dans l'Avesta, les gāthās l'ignorent entièrement; la formule même par laquelle est introduit *Miθra* dans le Yašt (x) qui lui est consacré, et qui est aussi

appliquée à un autre personnage également ignoré des gâthâs, *Tištīya*, indique que ce culte, très important dans le peuple, et ancien puisqu'il se retrouve dans l'Inde et ne peut pas être emprunté aux Hindous chez lesquels il a trop peu d'importance, a été introduit après coup dans le système du mazdéisme zoroastrien : « Lorsque je créai Mithra . . . , je le créai aussi digne de sacrifice, aussi digne de prière que moi-même, Ahura Mazda » (trad. Darmesteter). Une autre allusion à cette introduction tardive se lit Yt., xiii, 54-55.

Dès la strophe qui suit l'introduction, le Yašt définit exactement *Miθra*- : « Il détruit toute la province, le fourbe (*mairyō*; v. Bartholomae, *Altiran. Wört.*, sous ce mot) qui trompe *Miθra*, ô Spitama » (Yašt, x, 2), et plus explicitement encore, aussitôt après :

miθrām mā jānyā spitama
mā yim drvataī pārəsānhe
mā yim hvadaēnāt āsaonaī
uvayā zī asti miθrō
drvataēca āsaonaēca

« Ne brise pas le contrat (ou *Miθra*), ô Spitama, ni celui que tu formeras avec le méchant, ni celui que tu formeras avec le juste de ta religion; car aux deux appartient le contrat (*Miθra*), au méchant et au juste. » Le mot zend *miθrōdrug-* se traduit à volonté par « qui trompe *Miθra* », ou par « qui viole le contrat ». Les compagnons de *Miθra*- (Yt, x, 41) sont *Rašnuš* « Justice » et *Sraošō* « Obéissance », donc des person-

nifications d'abstractions, pareilles au « Contrat ». Depuis Xénophon, les auteurs grecs prêtent aux Perses un serment d'affirmation *μὰ τὸν Μίθρην*.

Comme les Ādityas védiques, *Miθra* ne peut pas être trompé; il est *anaividruxδō* (Yt, x, 5); on lit Yt, x, 24:

miθrō.jasaiti avain'he
γō baēvarə.spasanō sūrō
vīspō.vīdēd aḍaoγamnō

« *Miθra* vient à (son) secours, lui qui a mille espions, fort, omniscient, qu'on ne trompe pas. » Dans le même Yašt, x, 7, on invoque *Miθra* :

hazañra.gaoiēm hutāstēm
baēvarə. caśmanəm bərəzantēm
pərəθu.vaeḍayanəm sūrēm
ahvafnəm jayaurvāñhəm

« aux mille oreilles, bien fait, aux dix mille yeux, haut, à la connaissance étendue, fort, sans sommeil, éveillé »; cf. *RV.*, VII, 34, 10 :

Várūṇa ugrāḥ
sahāsvacakṣāḥ

« *Varuṇa* fort, aux mille yeux. » Tout le Yašt x de l'Avesta n'est qu'une longue illustration de ce caractère de *Miθra* « dieu du contrat ». On verra aussi des indications précises chez J. Darmesteter, *Zend Avesta*, trad., I, p. 422 et suiv.

Les relations de *Mitra* avec le soleil s'expliquent aisément dès lors. Le soleil est un œil qui voit tout;

ainsi, dans le R̥gveda, I, 50, 1, il est qualifié de *viçvácakṣas-*, et, dans l'Avesta, Yasna, I, 14, d'« œil d'Ahura Mazda »; en Grèce, cette notion est quelquefois mentionnée; ainsi chez Eschyle, *Prom.*, 91 :

καὶ τὸν πανόπλην κύκλον ἡλίου καλῶ

(cf. Usener, *Götternamen*, p. 59 et suiv.); et, chez Homère, Agamemnon, prenant un engagement solennel, dit :

Γ 276 Ζεῦ πάτερ, ἴδῃϑεν μεδέων, κύδισ' ἔ, μέγισ' ἔ,
Ἡέλιος θ' ὅς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις.

Le soleil est si bien considéré comme un œil que l'ancien nom celtique du soleil est devenu en irlandais le nom de l'œil : v. irl. *súil*; l'interprétation de arm. *aregahn* « soleil » par *areg-ahn* « œil du soleil » est incertaine, comme le constate M. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, p. 414. Cet œil, qui voit tout, est celui des divinités qui personnifient les contrats et sont chargées de les faire respecter, à savoir, dans le Véda, Mitra et Varuṇa (v. Bergaigne, *Religion védique*, III, p. 117). Et cette pensée est souvent exprimée, par exemple, RV., VII, 61, 1. :

úd vāṃ cákṣur varuṇa suprátikam
deváyor eti sár(i)yas tatanván |
abhí yó víçvā bhávanāni cáṣṭe
sá manyám márt(i)yeṣ(u)v á ciketa

« Votre œil, ô Varuṇas (lire *Varuṇā* au duel, avec le padapāṭha), beau, à vous les (deux) dieux [à savoir

Mitra et Varuṇa], se lève, le soleil qui s'étend; lui qui voit tous les mondes, il se rend compte des intentions des hommes. » De même *RV.*, VI, 51, 1 :

*ūd a tyāc cākṣur māhi mitrāyor āñ
ēti priyāṇ varuṇāyor ādabdhām |
ṛtāsya śāci darṣatām ānīkaṃ
rukṃś nā divā ūditā v(i)ṇ ādyant*

« Ce grand œil de Mitra et Varuṇa se lève, aimé, impossible à tromper; face brillante, belle, de l'ordre; comme le bijou d'or du ciel, à son lever, il a brillé »; et plus loin, *ibid.*, 2 :

*ṛjū māteṣu vṛjinā ca pāçyann
abhi caṣṭe sūro aryā evān*

« Voyant, chez les hommes, ce qui est juste et injuste, il regarde les démarches (des hommes), lui le soleil noble. » L'hymne *RV.*, VII, 60, devrait être cité tout entier pour illustrer cette relation du soleil avec les Ādityas : les Ādityas, et notamment Varuṇa, Mitra et Aryāman, qu'on ne peut pas tromper, ont charge de punir le mensonge; c'est le soleil dont ils ont tracé la route, qui surveille les hommes et vient rapporter la vérité aux Ādityas, gardiens de l'ordre universel. Et c'est le soleil qui constate l'innocence des hommes (*RV.*, X, 37, 9).

Dans l'Avesta, les relations du soleil et de Miθra sont moins nettes, parce que Miθra n'a été introduit qu'après coup dans le système zoroastrien, et parce que le Miθra de l'Avesta surveille et voit lui-même les infractions aux contrats. Toutefois le Yašt du

soleil (Yt, vi) se termine par une invocation à Miθra; le Nyāyiśn du soleil associe Miθra immédiatement au soleil (Ny., I, 5-7); et, dans le Yašt de Miθra, il est question du soleil :

yahmāi hvarə aurvat. aspəm
dūrāt namō baodayeiti

« Pour qui le Soleil aux chevaux rapides éveille de loin l'hommage. » D'après Plutarque, *Alex.*, 30, Darius, voulant obtenir d'un eunuque la vérité, lui dit solennellement : *εἰπέ μοι σεβόμενος Μίθρου φῶς μέγα*. Le Miθra iranien n'est donc pas proprement une divinité solaire, mais une lumière qui pénètre partout et éclaire toutes les infractions; néanmoins il rappelle beaucoup le soleil quand il est dit que « des chevaux célestes, blancs, lumineux, au loin visibles, divins et savants, l'entraînent sans faire d'ombre, à travers les espaces célestes ». Strabon, cité par Darmesteter, *Zend-Avesta*, tr., II, p. 442, dit formellement que les Perses adorent « *ἥλιον, ὃν καλοῦσι Μίθρην* »; et, avec le temps, l'identification est devenue de plus en plus complète (v. Gruppe, *Griechische Mythologie* (dans le *Grundriss* d'I. von Müller), p. 1595, n. 7. Ces notions n'ont aucune précision, et il serait vain de tenter de les préciser. Le seul point fixe, c'est que Miθra, étant le contrat, a tous les moyens de punir les violations du contrat. Usener, *Götternamen*, p. 178 et suiv., donne de nombreuses preuves du caractère moral attribué à la lumière. Le serment romain se prête

à ciel ouvert (*loc. cit.*, p. 181, n. 14), et la $\Delta\lambda\kappa\eta$ grecque est fréquemment associée à la lumière (*ibid.*, p. 180, n. 12).

Miθra ne dispose pas seulement de la lumière — diurne et nocturne — qui éclaire et fait apparaître toutes les transgressions, il a aussi la force de punir; de là le caractère guerrier, qui apparaît en quantité de passages du Yašt x, et qui distingue le Miθra iranien du Mitra védique. Ce caractère guerrier a été de grande conséquence pour le développement ultérieur du culte de Miθra.

Il est difficile de déterminer la valeur de l'épithète $zd\ vourugaoyaoitiš$ qui est fréquemment accolée au nom de Miθra, et qui est réservée à ce dieu; car le mot $gaoyaoitiš$, qui est le second membre du composé, n'a pas un sens clairement défini; on le rencontre en quatre passages de l'Avesta; dans trois de ces quatre passages, il est groupé avec $asō$ et $šōiθram$, et la valeur qu'il a dans le quatrième (Yt, x, 112) ne se laisse pas préciser (v. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*). Le mot védique $gavyūtiḥ$, qui répond au mot iranien à un détail de vocalisme près (on sait que skr. $avya$ a pour correspondant phonétique régulier iran. $*auya$), n'est pas plus précisément défini (M. Geldner l'a étudié, *Ved. Stud.*, II, 287): l'étymologie en est obscure; seul le premier terme $gav-$ semble clair (sur l'emploi, cf. E. u. J. Leumann, *Et. Wört. d. Sanskritspr.*, I, p. 89, note); le mot a visiblement une valeur rituelle, et est plusieurs fois rapproché du nom du $ghṛta-$ (RV., III,

62, 16; VII, 62, 5, et 65, 4; VIII, 5, 6; X, 80, 6); l'épithète de « large » lui appartient, car on retrouve un composé *urūgavyūtiḥ* (dit de Soma), et, sur les douze passages où se trouve *gavyūtiḥ* dans le Ṛgveda, cinq lui accolent l'adjectif *urvī*. Le groupement avec le skr. *kṣétram* qui est le correspondant de *zd šōiθrəm* est frappant dans *RV.*, VI, 47, 20 :

*agavyūti kṣétram āganma devā
urvī satī bhātmir amhuraṇābhūt*

et il est curieux que l'idée de « largeur » reparaisse à côté. Dans *RV.*, IX, 74, 3, *gavyūtiḥ* est rapproché d'Aditi; dans III, 62, 16; VII, 62, 5, et 65, 4; V, 66, 3, il s'agit de Mitra et Varuṇa, dans I, 25, 16, de Varuṇa :

*pārā me yanti dhītāyo
gāvo nā gavyūtīr ānu |
ichāntīr uracākṣasam*

« Elles s'en vont, mes prières, comme des bœufs à travers les prairies(?), cherchant le (dieu) au large regard. » Ainsi, même dans l'Inde, le mot *gavyūtiḥ* est associé à Mitra et aux divinités de son groupe. D'autre part, ce que demande le fidèle, c'est la sûreté sur les vastes espaces désignés par *gavyūtiḥ*, et il y a un vers-formule qui se trouve adressé à *Uṣas*, *RV.*, VII, 77, 4, et à Soma, IX, 78, 5 :

urvīm gavyūtim ābhayaṃ ca naś kṛdhi

« Sur le vaste espace, donne-nous la sécurité »; une prière analogue se lit *AV.*, XVI, 3, 6 (v. la traduc-

tion Whitney-Lanman). Le *zd vourugaoyaoitiš* est donc une vieille épithète, de date indo-iranienne, et attribuée à Mitra dès l'époque indo-iranienne; il est sans doute impossible de pénétrer entièrement le sens d'un mot fixé par la tradition et qu'un long usage rituel a usé et obscurci; mais le rapprochement des passages védiques montre que la *gávyūtiḥ* qui répond à la *gaoyaoitiš* iranienne est un espace où le fidèle demande au dieu, et notamment à Mitra, de le protéger. L'épithète *vourugaoyaoitiš* atteste donc le caractère indo-iranien du dieu et concorde avec le rôle qui lui est attribué ici.

On ne doit pas être surpris de voir diviniser le contrat; car le contrat était dès le principe un acte religieux, entouré de cérémonies définies, fait avec certains rites; et les paroles qui l'accompagnaient n'étaient pas de simples promesses individuelles; c'étaient des formules, douées d'une force propre, et qui se retournaient, en vertu de cette force interne, contre le transgresseur éventuel. Le *Mitra*-indo-iranien est à la fois le « Contrat » et la puissance immanente du contrat.

Si, d'après ce qu'on vient de voir, *Mitra*- n'est qu'une personnification indo-iranienne du « contrat », le nom de son compagnon védique *Várūṇa*- doit avoir un sens analogue. Récemment encore, dans ses *Indogermanen*, p. 736, M. Hirt constatait que le rapprochement de skr. *Várūṇah* et de gr. *ούρανός* se laisse justifier phonétiquement; on remarquera

cependant la différence de place du ton, qui n'est pas chose négligeable; J. Schmidt, chez Macdonell, *Vedic mythology*, p. 177, a déjà noté que le rapport de lesb. *ῥαυος*, de ion. att. *οὔραυός*, dor. *ὠραυός* ne va pas sans difficultés; et surtout il n'est légitime de rapprocher deux mots que si les sens se concilient; or, le gr. *οὔραυός* désigne sans aucune ambiguïté le « ciel » et n'a pas d'autre signification; au contraire skr. *Váruṇaḥ* n'est jamais le ciel; tous les exposés sont d'accord sur ce point; M. Hillebrandt, *Ved. Mythologie*, III, p. 4 et suiv., repousse absolument l'idée que Varuṇa ait rien à faire avec le ciel; M. Oldenberg identifie même Varuṇa à la lune (v. en dernier lieu, *Z. D. M. G.*, L, p. 60 et suiv.). Le groupe de mots dont, par son rôle de gardien de l'ordre et des contrats, Varuṇa doit être rapproché est celui de skr. *vratām* « volonté divine, loi » = gâth. *urvātēm*, zd *urvaitiš* « contrat, fidélité », *urvaθō* « ami », gâth. *urvātēm* « ordre, loi », v. sl. *rota* « serment », gr. *ῥήτρα*, éléen *Ῥῥᾱτρᾱ* (le premier *ᾱ* résulte d'une innovation éléenne), cypr. *Ῥῥητᾱ* « contrat »; et le sens général de cette racine est « parler »; le contrat est la formule prononcée; cf. gr. *ῥέω*, *ῥήκη*, et lat. *verbum*, got. *waurd*, lit. *var̃das*. On entrevoit donc la possibilité que le mot *váruṇa* soit un terme désignant la « loi », le « contrat »; toute affirmation est impossible puisque le mot n'est conservé nulle part avec cette valeur de nom commun. Si l'on tient compte de ce que les mots de sens voisin ou contrasté ont souvent des fonctions pareilles, il n'est pas indifférent de

noter que le mot skr. *piṇaṇaḥ*, qui présente le suffixe très rare *-ana-* et la même place du ton que *vāruṇaḥ*, signifie « traître, calomniateur »; c'est un léger indice que le sens attribué à *vāruṇaḥ* est exact. Les faits attestés ne permettent pas d'aboutir à autre chose qu'à une possibilité pour le nom de Varuṇa.

Le nom commun vieux perse de « dieu » *baga* (qui se retrouve quelquefois dans l'Avesta) répond au nom de l'un des Ādityas, véd. *Bhāgah*, qui signifie « richesse » (cf. v. sl. *u-bogŭ* « pauvre » et *bogatŭ* « riche »), circonstance qui atteste l'importance de ce groupe de divinités chez les Iraniens. Le mot slave correspondant *bogŭ* signifie aussi « dieu », et il n'y a pas de raison de le croire emprunté à l'iranien: car l'iranien et le slave ont plusieurs termes religieux en commun, surtout v. sl. *svetŭ* « saint », en face de zd *spəntō*.

Le *Mitrā-* védique n'a pas eu dans l'Inde une grande fortune; il est donc resté près de son type primitif. Chez les Iraniens, il est devenu un dieu très populaire, si bien qu'il a forcé l'accès du mazdéisme orthodoxe. Les peuples qui ont subi l'influence iranienne ont accepté ce dieu; en Arménie, la fête *Miθrakāna-* (*Μιθράκινα* chez Strabon, persan *Mihrgān*) est attestée sous le nom de *mehekan* (génit. *mehekani*, seule forme attestée), et le nom du temple des faux dieux, *mehean*, est sans doute celui d'un temple de Miθra. En s'étendant ainsi, le culte de Miθra s'est, tant par son développement propre que par emprunt à des cultes et à des mythes de

toute origine, chargé d'une quantité toujours plus grande d'éléments étrangers au type ancien, que présente encore le Yašt x de l'Avesta dans presque toute sa pureté. La doctrine du mithriacisme romain ne possédait plus, autant qu'on puisse s'en faire une idée, que peu de traits communs avec la notion simple, mais si conforme au type religieux de l'époque indo-européenne : la puissance immanente du contrat-dieu, omniscient, surveillant tout, ayant pour œil le soleil, voyant tout, allant partout, soutenant l'ordre du monde, et châtiant avec une force redoutable les infractions commises par les hommes et par les dieux : ce n'est pas un phénomène naturel, c'est un phénomène social divinisé.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OEUVRES

DE YOHANNAN BAR PENKAYÉ

PAR M^{GR} ADDAI SCHER,

ARCHÊVÊQUE CHALDÉEN DE SÉERT.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler sommairement de l'écrivain syrien connu sous le nom de Yohannan ou Jean Bar Penkayé, et nous avons fixé à la fin du VII^e siècle l'époque à laquelle il vivait¹. Pour faire mieux connaître cet écrivain, nous donnerons ici le texte inédit d'une courte notice qui lui est consacrée, et l'analyse de son principal ouvrage, intitulé : *Premiers Principes*² de l'Histoire du monde temporaire.

¹ *Revue de l'Orient chrétien*, année 1906, p. 26.

² ASSEMANI (*B. O.*, III, 1, p. 190) traduit ܠܒܢ ܐܝܢ par : *Progymnasmata in voces, seu exercitationes in voces*; Hottinger par : *Progymnasmata Rethoro-Logica vel grammatica*; Ecchellensis par : *Exercitationes seu Progymnasmata in vocabula*; Edenensis par : *Expositio vocum sacrae Scripturae*. Nous-mêmes, dans notre susdite étude, nous avons traduit ܠܒܢ ܐܝܢ par : *Principe des mots*, et dans notre notice sur les manuscrits du couvent de N.-D.-des-Semences, par *Archéologie*. Ayant, depuis, fait copier et lu les derniers chapitres de cet ouvrage, tous ces titres nous ont paru erronés, et nous préférons *Premiers principes* (de l'histoire du monde temporaire); c'est, en effet, ce que l'auteur semble entendre par là (voir ci-dessous le dernier passage du dernier chapitre).

vent de Mar Yohannan de Kamoul¹, sous Mar Sabriô², supérieur. Dès qu'il prit le saint habit et le joug léger et doux, il s'éloigna de toutes les délices passagères. Ayant été atteint d'une lèpre légère, son maître Mar Sabriô³ le guérit, en le frottant avec l'huile de la lampe qui brûlait sur le tombeau de Mar Yohannan et de Mar Oukama, les fondateurs du couvent. Après avoir mené la vie commune avec beaucoup de ferveur, il habita en silence dans une cellule; il participait chaque semaine aux saints mystères; il se rendait auprès des moines du monastère de Mar Bassima² pour solliciter leurs prières et apprendre d'eux à combattre les démons.

« Le démon du blasphème lui fit la guerre pendant toute une année. Il eut recours à la prière; il jeûna beaucoup; il passa même plusieurs nuits dans la neige : « Voyant cette guerre se prolonger, dit-il dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet, je commençai à désespérer. Le prière et la lecture elles-mêmes ne m'apportaient pas de consolation; mon esprit était si rempli de scrupules, que je regardais toutes choses comme rien; je me couvris d'un sac; je m'assis sur la cendre; et ce ne fut qu'au bout d'un an que la grâce de Jésus se répandit sur moi et éclaira mon âme. »

« Il écrivit encore sur la guerre contre l'impureté. Il se couchait pendant toute une année sur la neige et la glace : et, de la sorte, il fut délivré des attaques de l'impureté.

« Il écrivit sur tous les démons et leurs attaques, et les confondit. Il composa cinq tomes sur la vie spirituelle, et deux tomes, qu'il appelle *Accomplissements*; deux sections contre les sectes hérétiques; un volume intitulé *l'Agneau*; un autre sur l'Éducation des enfants; un autre intitulé *Les sept Discours des Négociants*; [un autre sur le *Trisagion*, en vers de douze syllabes]³; enfin un autre sur la vie ascétique, et à la

¹ Sur ce couvent, voir le *Livre de la Chasteté*, n° 7 et 30; *Liber Turris*, Mari; textus, éd. Gismondi, p. 25-26.

² Sur ce couvent, voir le *Livre de la Chasteté*, n° 53.

³ D'après le ms. de Séert.

fin de son livre, il expose celle-ci en disant¹ : « C'est une « bonne bourse entre les mains d'un marchand², la paye (?) « allouée de la part de Seigneur au peuple qui est en Égypte; « ce sont les sept talents de distinction³. Gloire à Jésus, qui « nous a donné la victoire ! »

« Il écrivit aussi beaucoup de discours poétiques, des lettres et un livre intitulé *Premiers Principes*. Il guérit d'innombrables malades. Yohannan, évêque de Qardô, racontait ceci : « Une fois, je tombai de l'âne et je me cassai la « main. On me pansa en vain pendant trois mois. Mar Yohannan Penkaya⁴ m'ayant frotté trois fois avec l'huile « de la prière, je fus guéri sur le champ. »

« On vit plusieurs fois un tigre se présenter devant la porte de sa cellule. Les frères murmurèrent, car ils le craignaient. Mar Yohannan sortit, donna au tigre un coup de bâton et le chassa. Le tigre ne parut plus.

« Mar Yohannan habita le couvent d'Argog⁵; il excella en vertu dans le couvent de Yohannan Dalyathê; il écrivit un discours sur la vie relâchée des moines, et un autre sur la perfection de la vie divine. Il émigra de ce monde à l'âge de 73 ans; son corps fut déposé dans le grand couvent de Mar Yohannan de Kamoul. — Que ses prières et celles de tous les saints qui ont servi Notre-Seigneur, nous rendent dignes de l'expiation de nos crimes, de la rémission de nos

¹ Je ne suis pas certain d'avoir bien saisi le sens de ce passage.

² L'auteur fait peut-être allusion à la parabole de l'Évangile; *MATT.*, XIII, 44, 45.

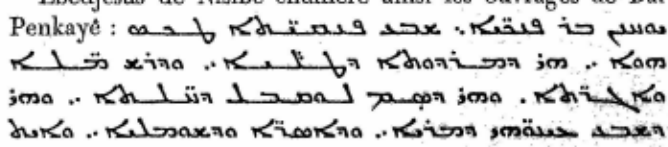
³ Allusion aux sept talents de l'Évangile (*MATT.*, XXV, 14).

⁴ **ܡܪ ܢܝܢܐ** signifie: « originaire de Penk »; tandis que **ܡܪ ܢܝܢܐ** veut dire: « issu de parents originaires de Penk ».

⁵ Je n'ai trouvé aucun renseignement sur ce couvent; le couvent de Yohannan Dalyathê était bien situé près du village d'Argoul (voir le *Livre de la Chasteté*, n° 127); mais il ressort clairement du contexte que l'auteur n'identifie point ces deux couvents, à moins que les mots : **ܡܪ ܢܝܢܐ ܡܪ ܢܝܢܐ** n'aient été ajoutés fautivement par un copiste.


péchés et de la jouissance dans le Royaume des Cieux, nous, nos défunts et tous les fidèles défunts, par les prières de la Mère de Dieu et de tous les saints. Gloire éternelle à Dieu, dans les siècles des siècles ! Amen. »

II

Ébedjésus de Nisibe énumère ainsi les ouvrages de Bar Penkayé :  « Yohannan Bar Penkayé composa sept tomes : l'Éducation des enfants ; les Premiers principes¹ ; des lettres² ; Contre les sectes religieuses ; les Sept yeux du Seigneur ; le Livre des Liens et de l'Accomplissement³ ; il écrivit aussi un livre des Questions⁴. »

Cette énumération de l'évêque de Nisibe ne correspond pas avec celle de l'auteur de la notice. Celle-ci est confuse et plus longue que la première. Peut-être cette confusion viendrait-elle de ce que l'auteur de la notice paraît s'être efforcé de compter par sept les ouvrages de Bar Penkayé. Il est vrai qu'Ébedjésus n'a mentionné dans son catalogue que les écrits les plus importants, ou du moins ceux qui étaient

¹ Voir ci-dessus, p. 161, n. 2.

² Quelques manuscrits portent , ce qui s'accorde encore avec la notice.

³ Assemani traduit par : *de vinculis et de perfectione* ; Hottingerus par : le Livre de perfection ; Ecchellensis par : *de cingulis et de perfectione* ; Edenensis en fait deux livres : l'un touchant les obligations et l'autre touchant la perfection, c'est-à-dire la messe et l'imposition des mains. Ce sont des hypothèses, et on ne pourra donner le sens exact du titre tant qu'on n'aura pas l'ouvrage entre les mains. Toutefois, il est très probable que l'ouvrage était ascétique ; l'auteur de la notice le dit clairement.

⁴ Apud ASSEMANI, *B. O.*, t. III, part. 1, p. 189-190.

Kala K'uxhā Klō xia Kōs Kōhā K'umk
 Kōl nua . K'hāfla p'hīh ma hūka . Kōhā
 . K'asāhīk K'asāf . asāfīōkōh
 . K'asā p'ua xia K'asā . asāhīōkōh K'asā
 . p'hāhāh K'asā K'asā . asāf nū p'as K'asā
 . p' K'asā q'as m'hīo p'as la K'asā « A été
 achevé avec le secours de la grâce divine ce livre des Pre-
 miers principes de l'histoire du monde temporaire, qui con-
 tient deux sections, et qui a été composé par le plus grand
 des contemplateurs, le plus célèbre des orthodoxes, le plus
 illustre des gnostiques, S. Mar Yohannan, moine, uni à
 l'Unique, religieux très expérimenté, appelé Penkaya du
 nom de Penk son village. »

Le livre a été composé sur la demande d'un certain Sa-
 briso'; il est divisé en deux sections. La première contient
 neuf discours ou chapitres¹. Le premier chapitre traite de
 la création; le deuxième du déluge, de la tour de Babel,
 de l'élection d'Abraham, de Moïse, des Juges et des Rois; le
 troisième comprend les événements depuis la ruine de Ba-
 bylone jusqu'aux Macchabées; le quatrième contient l'his-
 toire des Macchabées; le cinquième parle de la malice des
 démons et de la bonté des anges; les chapitres VI, VII et
 VIII traitent de la canonicité des livres de l'Ancien Testa-
 ment, de leur but, de leur doctrine, de leur utilité et des
 mystères qui y sont renfermés; le neuvième traite de l'er-
 reur et de la corruption des Gentils et de leurs fables.

La seconde section contient six chapitres, dont les trois
 premiers traitent de l'unité de Dieu, de la Trinité et de
 l'Incarnation; et les derniers des Apôtres, de l'évangélisa-

¹ Le titre de tous les chapitres est ainsi conçu : K'asā
 xia Kōhā (... K'asā K'hāhā K'asā) K'asā
 . K'asā K'asā hūh la Klō « Chapitre I (II, III, IV,
 etc...) du Livre des Premiers principes de l'histoire du monde
 temporaire. »

tion des Gentils, des persécutions, des hérétiques, des premiers conciles, de la fin de l'empire des Sassanides et de la conquête arabe.

Quoique ces trois derniers chapitres se donnent comme historiques, ils ne sont pas toutefois de grande importance. Le plan général de l'auteur, dans son ouvrage, étant de montrer l'ingratitude des hommes envers Dieu leur bienfaiteur, il donne seulement un coup d'œil sur les événements des sept premiers siècles du christianisme. Voici une courte analyse de ces trois chapitres :

CHAPITRE XIII¹. — Par ce qui précède, nous avons montré comment Dieu prend soin de la vie des hommes et de les réformer. Nous sommes nés de la grâce de l'Esprit-Saint. Nous avons perdu l'héritage céleste; mais Dieu nous le rendit; il envoya le Saint-Esprit afin de relever l'humanité déchue, etc.

Après l'Ascension, les Apôtres retournèrent à Jérusalem. Ils se réunirent dans le cénacle, où ils avaient mangé la Pâque. Le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descend sur eux en forme de langues de feu, pour montrer qu'il brûlera les épines de l'erreur et qu'il illuminera les esprits..... Les Apôtres ne se mêlèrent pas tout d'abord aux Gentils; ils prêchaient seulement aux Juifs; beaucoup d'entre ces derniers se réunissaient aux fidèles. La persécution d'Étienne obligea les Apôtres à se séparer, et la vision de saint Pierre leur fit comprendre que les Gentils devaient aussi recevoir la parole de l'Évangile. Ils se partagèrent donc l'univers pour le conquérir au Christ. Les fidèles se multiplièrent de jour en jour. Ils demandèrent aux disciples de leur écrire la vie, la doctrine et les miracles du Christ. Les Apôtres, dans leur premier évangile, insistèrent surtout sur l'humanité de Jésus-Christ. Bientôt saint Jean, sur la demande des fidèles

¹ *La Kto xia Ktoha imadha Ktoha
Ktoha Ktoha duxh*

de l'Asie, écrivit sur sa divinité. Les Apôtres parcoururent la Judée, Rome, la Syrie, les îles, l'Égypte, l'Éthiopie, l'Arménie, la Perse, la Mésopotamie, la Cappadoce et toutes les régions de la terre, prêchant, convertissant, donnant les premiers réglemens de discipline, et expliquant aux fidèles les dogmes chrétiens.

CHAPITRE XIV¹. — Tant que les disciples des Apôtres enseignèrent la doctrine que ceux-ci leur avaient confiée, personne ne put déchirer le corps de l'Eglise. La crainte des persécuteurs aida aussi beaucoup à la conservation de la vraie foi. Plus les persécutions devenaient acharnées, plus les Chrétiens se multipliaient. En Occident, le glaive des Romains, en Orient, le glaive des Mages était levé contre nous; il y avait une émulation entre ces deux puissances pour abolir le nom chrétien. Aucune d'elles n'y réussit. La victoire de Constantin met fin à l'empire impie; l'empire chrétien commence à paraître; les églises sont bâties; les évêques relèvent la tête; les fidèles sont semblables aux troupeaux qui, après avoir passé un hiver rigoureux, commencent, en avril, à se réjouir et à bondir.

La troisième année de Constantin, régna en Perse Sapor, qui persécuta cruellement les Chrétiens de son empire. On avait déjà attribué le titre de patriarche au siège de Kokhè; à cause de l'inimitié qui se trouvait entre les deux empires, les évêques qui se rendaient d'Orient en Occident étaient massacrés, sous prétexte qu'ils étaient des espions. Alors les évêques statuerent que les évêques de l'Orient seraient sous la juridiction du patriarche de Kokhè. Le roi Sapor, en haine des rois chrétiens qui régnaient en Occident, donna un édit de sang contre les Chrétiens : on devait les contraindre à adorer le soleil et le feu par tous les moyens possibles. Les fidèles, ayant vu leur pasteur² tomber sous le

מאמרים האורחיים: חלקא הרצ חלקא: חלקא
חלקא חלקא חלקא

² Siméon Bar Sabba'ê qui reçut la palme du martyre en 341.

tranchant de l'épée, marchèrent avec joie sur ses traces. La persécution dura 70 ans¹.

Le démon, voyant l'Église triompher du paganisme, essaye de faire éclater dans son sein des guerres civiles, par la zizanie qu'il sème dans nos champs. Ses collaborateurs sont : Manès, Marcion, Valentin, Bardesane, les Sabeliens, les Cathares, les Borboriens, Arius, Eunomius, Apollinaire et d'autres, qui rongent l'Église par leurs nouvelles doctrines. Alors le roi Constantin fait assembler le concile de Nicée, qui venge la vraie foi des innovations impies des hérétiques.

Après la mort de Constantin et de ses enfants, Julien l'Apostat, voulant restaurer le paganisme, fait la guerre, en tyran, à la mère dont il avait sucé le lait; mais il échoue et meurt dans la guerre qu'il a entreprise contre les Perses.

Jovien s'empresse de réparer les malheurs du règne de Julien; il délivre non seulement l'Église d'Occident, mais encore notre Église d'Orient. Le roi Sapor ne cessait depuis 70 ans de persécuter les Chrétiens. Jovien, ayant cédé Nisibe au roi persan, celui-ci fit cesser la persécution². Les églises d'Occident aussi bien que celles d'Orient jouirent de de la paix.

La paix de l'Église disparut avec Jovien. Valentinien et Valens, ayant embrassé l'Arianisme, tournèrent toute leur fureur contre les prêtres de Dieu, qui se virent déposés et exilés. La persécution des Ariens fut aussi atroce que celle de Dioclétien; mais l'Église d'Orient, qui était sous le gou-

¹ Les autres chronologies disent que la persécution dura 40 ans. Ici l'auteur semble la faire durer tout le temps du règne de Sapor, c'est-à-dire de 309 à 379.

² Cf. OVERBECK, *S. Ephraemi etc. op. sel.*, p. 11-12, où S. Ephrem, dans une de ses homélies, en parlant de Julien l'Apostat, fait allusion à cet événement : « Le Mage, dit-il, qui entra dans notre pays, répara notre déshonneur, méprisa son pyrée et honora le sanctuaire... Le roi se fit pontife et déshonora nos églises; le roi Mage respecta le sanctuaire. »

vernement des rois perses, échappa aux violences des hérétiques. Quand Théodose le Grand régna, l'Eglise triompha de l'Arianisme.

Le démon, se voyant encore vaincu cette fois-ci, chercha d'autre collaborateurs. Enfin il trouva l'apôtre qu'il cherchait dans Cyrille l'Égyptien : ce second Judas, qui leva la main contre Dieu le Verbe et le rendit sujet à la passion. Sa malice se répandit à l'instar du Gihon (Nil), et inonda non seulement toute l'Égypte, mais encore presque toute la terre. Nestorius, ce second Élie, lui ayant résisté, devint sa victime. L'empereur convoqua un concile général à Éphèse. Grâce à l'or et aux violences de Pulchérie, seconde Hérodiade, le second Élie, saint Nestorius, fut relégué dans le désert d'Oasis. Dès lors l'intrigue et la violence des Théopaschites prévalurent.

Cependant, il y avait des hommes qui n'avaient point fléchi le genoux devant l'or¹. Un moine, appelé Eutychès, essaya d'arroser et de faire soigner par le démon la malice que l'Égyptien avait semée. Un concile fut convoqué à Chalcédoine. Ce concile reconnut une seule personne (Καυ) et deux natures en Jésus-Christ, sans comprendre que la nature ne peut exister sans la personne (Καυ). Il excommunia Eutychès, comme s'il avait mal arrosé. Mais il reçut malheureusement l'Égyptien, qui avait mal semé. On excommunia ensuite tous les docteurs célèbres morts depuis longtemps : Diodore, Théodore et leurs compagnons. L'Eglise d'Orient seule demeura attachée à la vraie foi du concile de Nicée, ayant rejeté la doctrine des Théopaschites et celle qui enseigne une seule personne (Καυ), et regardant Diodore et ses compagnons comme orthodoxes.

L'Égyptien, par ses enchantements, fit même tomber les étoiles; je veux dire les moines, qui habitaient les déserts de l'Égypte. Bref, il gagna à son impiété toute l'Égypte. Après sa translation aux supplices éternels, ses successeurs

¹ Allusion à I Rois, xix, 18.

furent aussi mauvais que lui. Mais cette hérésie jeta une autre racine. L'impie Julien (d'Halycarnasse) professa une doctrine maudite et impie touchant l'Incarnation; il fut relégué chez les Arméniens hérétiques; ce peuple, d'un esprit obtus, avala le vomissement de l'hérésiarque.

Du temps du roi Kosrau (III), l'empire des Perses disparut et fit place à l'empire des Fils de Hagar, qui s'enracina rapidement dans presque tout l'univers. Ce peuple a été sans doute envoyé de la part de Dieu; il l'avait déjà préparé avant de l'appeler à honorer les chrétiens et surtout notre ordre religieux. Et de fait, comment sans le secours divin, pourrait-il vaincre deux grandes puissances, lui qui était encore demi-barbare, si méprisé et sans armes? Pour punir l'empire (romain) de tant de péchés, et les Perses de tant d'orgueil, Dieu livra les uns et les autres au joug de ces Arabes. En peu de temps ceux-ci s'emparèrent de toute la terre, depuis la mer jusqu'à la mer, et depuis l'Orient jusqu'à l'Occident et jusqu'en Égypte, depuis la Crète jusqu'à la Cappadoce, et depuis Yahlman jusqu'aux portes de l'Elam.

CHAPITRE XV¹. — Tant que les rois païens régnèrent, nos règlements ecclésiastiques furent bien conservés, parce que la persécution ne permit pas le relâchement. Mais dès que les rois Romains embrassèrent le christianisme, le relâchement s'introduisit dans les églises, les innovations dans la doctrine, et les conciles se multiplièrent.

L'Église de Perse, au contraire, toujours soumise au gouvernement des Mages, était exempte de ces querelles. Certes, il y arrivait quelquefois des scandales, mais ils étaient bien-tôt réprimés.

Dieu avertit les impies par des fléaux de toute nature; mais ces avertissements n'ayant pas été entendus, il envoya contre nous un peuple barbare, qui, ne songeant qu'au pil-

¹ *imshen kirkos kles xia kcha
kcha kcha khuch la khuch khapla*

lage, vengea l'injure faite à Dieu le Verbe et le sang des martyrs qui avait été versé sans aucune raison.

Les fils de Hagar, dès le commencement de leur empire, eurent deux rois. Les Occidentaux et les Orientaux se disputèrent la royauté. Ils se firent une guerre sanglante, qui se termina par la victoire des Occidentaux, qui placèrent sur le trône Mo'awya¹. Avec ce roi régna une paix telle que nous n'en avions jamais connue. Mo'awya donna la liberté à toutes les religions; il y avait dans ses armées de nombreux chrétiens, soit hérétiques, soit orthodoxes.

Mais durant cette liberté octroyée sous le règne de Mo'awya, les hérétiques soutenaient toujours leur impiété, et se servaient toujours de l'expression qu'ils avaient ajoutée au Trisagion : « Qui as été crucifié par nous ». Quant à nous, qui nous croyions orthodoxes, nous étions loin des œuvres chrétiennes. Les évêques oublièrent leurs devoirs; ils agissaient tyranniquement; ils se mêlaient dans les affaires temporelles et dans toutes sortes de querelles; rivalisaient de luxe avec les gouverneurs; ils étaient pleins de jactance, de jalousie et de moquerie.

Les prêtres et les diacres servaient leur ventre plutôt que le Christ; ils s'efforçaient de plaire à César plutôt qu'à Dieu; les autels étaient couverts de toiles d'araignée. Les gouverneurs et les chefs se surpassaient dans l'art de mal faire; ils étaient de vraies sangsues insatiables du bien d'autrui. Les juges se rendirent célèbres par leur iniquité, leur colère, leur hypocrisie et par les présents qu'ils prenaient contre les innocents. Quant au reste du peuple, ils se sont tous détournés de la voie du Seigneur. . . .

C'est à cette corruption de mœurs que nous a conduits la liberté qui nous a été accordée ces jours-ci.

Pour nous punir, Dieu envoya contre nous de nombreux fléaux. Il y eut des tremblements de terre dans les villes, et des signes dans le ciel. Les sauterelles dévorèrent les champs

¹ Ce roi régna de 662 à 680.

et les vignes. L'empire commence à être troublé; les impôts sont augmentés, et bientôt la révolution éclate et met en ruines beaucoup de villes. Au lieu donc de faire pénitence, nous ne paraissions conserver de volonté que pour continuer à faire plus de mal.

Mo'awya mourut; son fils Yazdin (Yazid) régna après lui. Il n'imita pas son père, mais il s'adonna aux jeux puérils et opprima ses sujets. Après sa mort¹, Zoubair se révolta contre les Arabes d'Occident et se fortifia dans un endroit près de leur oratoire (La Mecque); il y eut là une guerre sanglante, à tel point qu'on brûla leur propre oratoire. Dès lors l'empire des Arabes perdit ses succès.

Les (Arabes) occidentaux avaient pour général Abd er-Rahman, fils de Zayaï, tandis que le général des (Arabes) orientaux était Moukhtar. Nisibe était alors soumise aux Occidentaux, et gouvernée par un émir, appelé Bar'Othman. Les Orientaux, dirigés par Bar Nithron, portèrent la guerre à Nisibe, mais ils furent vaincus. L'année suivante, Bar Zayaï² réunit une armée innombrable et marcha contre ses ennemis Orientaux, dont le siège était à 'Aqoula³. Yoïhanan, métropolitain de Nisibe, avait accompagné Bar Zayaï dans cette campagne. Car celui-ci lui avait promis que, s'il l'accompagnait, il déposerait Mar Hnanisô⁴, patriarche de l'Orient, et le mettrait à sa place sur le siège patriarcal⁴.

Moukhtar était irrité contre les 'Aqouléens, comme étant inhabiles dans la guerre; il ordonna donc d'affranchir leurs esclaves, afin qu'ils allassent à la guerre à la place de leurs maîtres. Aussitôt, environ 13000 de ces captifs s'unirent à Moukhtar, qui leur donna pour général un de ses confidents, appelé Abraham, et l'envoya à la rencontre de

¹ En 683.

² Dans le texte : Bar Nithron; c'est une faute du copiste. Bar Zayaï, c'est-à-dire 'Abd er-Rahman, fils de Zayaï.

³ Appelée ensuite Koupha.

⁴ Cf. *Liber Turris*, 'Amr et Sliba; textus, éd. Gismondi, p. 59; Mari, p. 63. Hnanisô⁴ occupa le siège de 686 à 701.

Bar Zaya. Toute cette nouvelle troupe était sans armes, sans chevaux, sans tentes; chacun d'eux avait à la main ou un glaive, ou une lance, ou un bâton. La bataille eut lieu sur les bords d'un fleuve appelé Hasar¹; elle fut acharnée. Les Occidentaux furent complètement vaincus; leur général fut tué, et celui qui s'était préparé à se faire patriarche put à peine prendre sa robe et s'enfuir.

Les captifs, nommés Sourté² à cause de leur zèle pour la justice, entrèrent en vainqueurs à Nisibe. Ils triomphaient partout de leurs ennemis. Abraham, leur général, se fit remplacer par son frère et descendit à 'Aqoula. Les Sourté, ne voulant pas être sujets d'un Arabe, massacrèrent le frère d'Abraham avec toute sa suite et nommèrent émir un des leurs, appelé Abouqrab. Les 'Aqouléens, voyant leurs esclaves se révolter contre eux, se repentirent de ce qu'ils venaient de faire, et firent la guerre à Moukhtar. Celui-ci, après les avoir battus plusieurs fois, fut enfin vaincu et massacré avec toute son armée. Beaucoup d'autres esclaves captifs s'unirent à ceux qui étaient à Nisibe, s'emparèrent de plusieurs forteresses et jetèrent l'alarme parmi tous les Arabes.

Dès lors Dieu commença à affliger la terre. A la suite des fléaux et de ces guerres que nous venons de mentionner, eut lieu en l'an 67 des Arabes (686-687) l'impitoyable peste, qui n'a point eu de pareille. La mort allait même faucher ceux qui se réfugiaient dans les montagnes.

La peste fut suivie de la famine, et la famine fut encore suivie d'une seconde peste; de sorte que la peste enleva ceux qui avaient survécu à la famine, et l'épée tua ceux qui avaient survécu à la peste.

Telles sont les causes de ces fléaux, qui nous affligent aujourd'hui, ô mon cher frère Sabriô³; je sais bien que c'est la

¹ Affluent du grand Zab, appelé maintenant Ghazar.

² Selon l'auteur, ce mot serait dérivé de l'arabe شرط ou du syriaque ܫܪܬ, qui signifie : «poser des conditions». S. Fraenkel semble le faire dériver de «cohorte» (χορτης). On pourrait encore le dériver du persan سروتن qui signifie : «querelle, tumulte».

LE PRONOM DE LA 1^{re} PERSONNE EN GÉORGIEN
ET EN SUSIEN.

Les études auxquelles a donné lieu l'antique idiome de la Susiane, le Médique de J. Oppert, ne semblent guère de nature à confirmer l'hypothèse émise par le savant assyriologue, à savoir que la langue essentiellement agglomérante jadis parlée à Suse pouvait bien avoir quelque parenté avec les dialectes ougro-altaïques ou touraniens. Au contraire, une certaine affinité semble se manifester entre celle-ci et plusieurs dialectes du Caucase, spécialement le Laze et le Géorgien. L'on aurait lieu, ce semble, de signaler à ce propos, la ressemblance qui existe entre le Susien et le Géorgien, dans la façon d'exprimer le pronom de la 1^{re} personne. L'on a recours dans ces deux idiomes, soit à l'emploi de la voyelle labiale *u* et semi-voyelle *w*, soit à celui de la liquide également labiale *m*. Éclaircissons tout ceci au moyen de quelques exemples.

En Susien, l'on dit *u* pour « je, moi »; ex. : *U Dariyavaos*, « Moi, Darius », ou « Je suis Darius », ou même « Moi qui suis Darius » (voir J. OPPERT, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 112; Paris, 1879). Au contraire, *mi* répond au possessif « mon, mien », et même au besoin « nôtre » (*ibid.*, p. 60 et 62). Dans certains cas, les deux formes sont susceptibles de s'échanger et de s'employer l'une pour l'autre. Ex. : *karpimiva*, « dans ma main », litt. « dans la main mienne », de *karpi*, « manus », *mi*, « meus », et *va*, « in »; ou bien *karpimnena*, litt. « dans la main de moi »; cf. *u*, « ego », *né*, signe du génitif, et *na*, synonyme de *va*, « in ».

Les choses se passent d'une façon assez analogue en Géorgien. Toutefois, ce dernier, plus remanié et moins archaïque morphologiquement, a laissé une certaine confusion s'introduire dans l'emploi du *w* ou semi-voyelle labiale et du *m*. Le *mi*, « moi, mien », du Susien y est devenu pronom personnel isolé sous la forme *მე*, *me*, « je, moi ». N'est-ce pas par un pro-

cédé du même genre que le pronom isolé du français a été tiré de l'accusatif latin *me*. C'est encore le même pronom qui se retrouve dans le possessif ჩემი, *ichemi*, « mon, le mien », de ჩე, *tche*, préfixe.

L'emploi du მი, *mi*, ou მე, *me*, comme signe du pronom de la 1^{re} personne est encore de rigueur pour le plus-que-parfait; ex.: მიხვამ, *miswams*, « j'avais bu », à côté de ვხვამ, *wswams*, « je bois », de la racine ხვ, *sw*, ou ხუ, *sou*, « bibere ». Quelquefois, ce მი est infixe, comme dans chemik'raws, « j'avais lié », de ჰკრ, *chk'r*, « lier ».

Par une extension dont nous ne saurions indiquer la cause, le *m*, abréviation du *me* ou *mi*, déjà vu, s'emploie, même aux autres temps d'un certain nombre de verbes tels que მგონია, *mgonia*, « je pense », par opposition à გგონია, *ggonia*, « tu penses »; მძინავს, *mdzinaws*, « je dors », de la racine ძინ, *dzin*, « dormir ».

Au contraire, il convient d'avoir recours au ვ ou *w* comme signe de la 1^{re} personne, soit initial, soit même infixe, à tous les temps de la plus grande partie des verbes (le plus-que-parfait excepté); ex.: ვჭამ, *wsch'am*, « je mange », ვჭამდი, *wsch'amdi*, « je mangeais », à côté de სჭამ, *stsch'am*, « tu manges », et ვსჭამი, *wsstsch'amo*, « je mangerai », en opposition à მიჭამი, *mitsch'amia*, « j'avais mangé ». Citons encore à ce propos, comme exemples du ვ *w* infixe, შევკრავ, *chewk'raw*, « je lie », et შეკრავს, *chek'raws*, « il lie »; წავალ, *thawal*, « je vais », et წავალდი, *thsaqual*, « tu vas ».

Il serait permis de croire que ces formes *u* et *m* du Géorgien et du Susien ont une source commune, puisque dans tous les cas, nous avons affaire à des labiales, soit vocaliques soit consonantiques. Somme toute, la forme *u* aurait sans doute droit de passer pour primitive. Quelle cause amena son changement en *m* dans certains cas ? C'est ce que nous ne saurions même conjecturer.

Nous ne saurions d'ailleurs comparer cette mutation à celle dont certains dialectes ougro-altaïques nous offrent l'exemple. Suivant les cas de la déclinaison, ils emploient

comme signe du pronom de la 1^{re} personne, tantôt un *b*, tantôt un *m*. Citons, à ce propos, le Mantchou *ᠪᠢ*, « je, moi », à côté de *ᠮᠢᠨᠢ*, « de moi, mien ». Si l'on admet (ce qui semble fort acceptable) une parenté entre les dialectes altaïques orientaux tels que le Mantchou et le Tongouse d'une part, et de l'autre les langues ougro-finnoises, force sera de reconnaître que le processus phonétique a été tout autre qu'en Géorgien et en Susien. En effet, ces dialectes ougro-finnois, généralement plus archaïques de forme que leurs congénères orientaux, n'ont comme marque du pronom de la 1^{re} personne que le *m*, jamais la labiale muette; citons comme exemple le Suomi, *minä*, « je »; Esthonien, *mimä*, *ma*, « je », et *meie*, « nous »; Lapon norvégien, *mon*, « ego ». C'est donc bien la labiale qui dans les langues de l'Asie boréale aurait précédé la muette.

DE CHARENCEY.

BIBLIOGRAPHIE.

LES ARABES EN SYRIE AVANT L'ISLAM, avec 32 figures, par M. René Dussaud. 1 vol. grand in-8°, vii-178 pages. Paris, E. Leroux, 1907.

M. René Dussaud, le savant explorateur des contrées désertiques de la Syrie centrale, vient de faire paraître le cours qu'il a professé au Collège de France, pendant le premier semestre de l'année scolaire 1905-1906, en qualité de remplaçant à la chaire d'épigraphie et d'antiquités sémitiques. Il y a traité du déchiffrement et de l'interprétation des inscriptions safaitiques et étudié les données nouvelles qu'elles fournissent à l'histoire de la pénétration des éléments arabes en Syrie avant l'Islam.

Le déchiffrement des inscriptions du Şafā, commencé par Blau et D. H. Müller, continua par le travail magistral que lui a consacré, dans le présent recueil, M. J. Halévy, de

1877 à 1881, et fut achevé en 1901 par M. Enno Littmann. Il a permis d'utiliser des textes épigraphiques indiscutables, antérieurs probablement à l'an 328 de notre ère, date de l'inscription en langue arabe (en caractères nabatéens) du tombeau d'Imrou-ul-Qaïs ben 'Amr, roi de tous les Arabes, d'en-Nemâra. L'alphabet en est, comme on sait, très voisin de l'alphabet thamoudéen ou proto-arabe. Ces textes nous font comprendre l'immigration des nomades sur le sol syrien, leur établissement agricole avec transhumance à la saison chaude, et enfin leur assimilation progressive avec l'élément araméen dominant. C'est là un côté tout à fait nouveau que M. D. a parfaitement mis en lumière. On lira avec intérêt les chapitres consacrés à la description physique de la région qu'il connaît bien pour l'avoir parcourue en explorateur et en épigraphiste, aux ruines des *castella* romains sur le *limes* de Syrie, à l'art arabe antéislamique, qui n'est qu'un art syrien (hellénistique) fortement teinté d'influences sassanides.

S'il n'y a rien à dire sur l'historique du déchiffrement des écritures sud-sémitiques, on accueillera avec plus de réserve les passages consacrés à la théorie de M. D. sur l'origine égéenne des alphabets sémitiques; son hypothèse ne pourra se vérifier que par le déchiffrement des inscriptions crétoises. Les chapitres v et vi, réservés à l'étude du panthéon safaitique, renferment de très intéressantes études sur le rôle de la déesse Allât, son identification par les anciens avec Aphrodite Ourania, Astarté, Atargatis, Athéna, son dédoublement en el-'Ozzâ et Manât, sur Rodâ, Gad-'Awidh, Chams, Ithât' (*Ἰθάως*), Raḥâm et Chai' el-qaum. Quand on voit apparaître Be'el-Samin et A'ara Dusrès, l'assimilation des Safaïtes aux Syriens est proche; elle est complète quand Zeus Safathénos est invoqué par le safaita Archélaos domicilié à Bostra.

En lisant ces pages qui résument plusieurs années du labeur de divers savants, il m'est venu à l'esprit, sur quelques minimes points de détail, un certain nombre d'observations que je soumettrai à l'examen de M. Dussaud. — P. 11. Dans

les noms de soldats ituréens conservés par les inscriptions latines, les uns sont araméens, les autres arabes. Je ne crois pas que l'on doive ranger parmi ces derniers HANEL = *hann'el*; 'el n'a rien d'arabe, c'est plutôt chananéen (hébreu-phénicien).

P. 15. Pour le nom d'Ismaël, le safaitique est plus voisin de l'hébreu que l'arabe classique, parce qu'il a conservé le *yod* initial, remplacé en arabe par un simple *élif* (cf. p. 106). La transcription *إِسْمَاعِيل* du Qorân, II, 119 et *passim*, a son origine dans l'hébreu tel qu'il était prononcé par les Juifs répandus dans les villes de l'Arabie antéislamique, notamment à la Mecque, c'est-à-dire *ichmd'él* au lieu de *yichmd'él*, même phénomène linguistique que dans l'arabe vulgaire *isma'* comparé au littéral *yasma'ou*. Pour la transcription *-él* = 'él, comparez *جَبْرِئِيل* Gabriel (Qorân, II, 91, 92; LXVI, 4).

P. 69. A propos du trait diacritique ajouté à certains caractères pour noter des phonèmes que l'alphabet primitif était impuissant à représenter, M. Dussaud fait remarquer à juste titre qu'il est tout à fait comparable aux points diacritiques de l'arabe. Il y aurait lieu d'ajouter à cette remarque que dans les plus anciens manuscrits du Qorân, les points diacritiques sont des traits, rangés dans le même ordre que le seront plus tard les points; à la même époque, ceux-ci représentent les voyelles (comme en estranghélo).

P. 92. En safaitique, la contraction des diphtongues (*ai* > *é*) est achevée; en arabe moderne, la diphtongue est encore sensible : *béin*. Cette règle n'est pas générale; il aurait fallu noter le dialecte, entre tant d'autres aujourd'hui vivants. A Damas, on prononce *bén* : *béni* ou *béno* « entre moi et lui »; *wéno* « où est-il? ».

P. 93. La transcription hypothétique *rou'ouwous* qui accompagne la graphie dite primitive **راوس* ne rentre pas dans les paradigmes de la grammaire arabe. Le pluriel de *رَأْس*, étant de la forme *fo'oull*, sera *ro'ouls*, que l'on écrive *رؤس* ou,

suivant la forme accoutumée, ^ٲرووس; cela n'a pas d'importance, les grammairiens arabes n'en attachant qu'au *hamza* et non à la lettre qui supporte ce signe orthographique; de quelque façon qu'on le transcrive en alphabet arabe, le mot sera toujours *ro'oûs*. Notez que l'on trouve déjà la forme vulgaire ^ٲروس *roûs* dans un vers d'Imrou-oul-Qais cité par le *Lisân-el-Arab*, t. VII, p. 394, où il est orthographié ^ٲروس, mais rien ne prouve qu'on prononçait *ro's* au lieu de *roûs*; cette orthographe peut avoir été imaginée par un grammairien soucieux de rendre compte du sort de ce malheureux *hamza*, qui disparaît ainsi sans crier gare. En tout cas, je persiste à croire que le *hamza* est bien la transcription d'une articulation réelle et n'est pas un artifice d'écriture.

M. D. en fournit lui-même la preuve. Si l'on écrit سائر *sâ'ir*, le participe actif (non pas présent!) de *sâr* « voyager », et non سائر *sâyir*, c'est que l'on prononçait ainsi. Le participe actif de قال devrait être régulièrement قائل *qâwil*; mais la langue n'a jamais admis que قائل *qâ'il*.


Ce qui a évidemment embarrassé M. D., c'est le *wâw*: car le safaïtique pratique à outrance la *scriptio defectiva*. Mais plutôt que d'imaginer une forme hypothétique ne cadrant avec aucun pluriel brisé, ne vaudrait-il pas mieux supposer que nous avons dans ראש le premier exemple de lettres de prolongation, adoptées pour éviter la confusion du singulier avec le pluriel?

P. 107. הבדו peut s'expliquer par البدو « les Charbân du désert ».

P. 114. On ne saisit pas très bien la pensée du lapicide qui s'est donné un mal considérable pour graver une formule telle que celle-ci : « Les chèvres ont mis bas. » C'est là un phénomène fréquent et qui n'est pas de nature à frapper les imaginations. Mais est-ce bien le sens de וולד הסעו? On remarquera que la traduction ne tient pas compte de la copule ך. Le second mot est peut-être un nom propre, tel

que Mâ'iz, nom d'un homme que Mahomet a fait lapider (SPRENGER, *Das Leben*, III, 66, note); la seule difficulté est la présence de l'article.

P. 129. Dans la transcription de l'inscription grecque au-dessus du linteau de la porte du sanctuaire, à Dâmet-el-'Alyâ dans le Ledjà, l' α de $\kappa\rho\alpha\iota[\alpha]$ est mis entre crochets tandis qu'il est parfaitement lisible dans la figure 27.

P. 130. Le nabatéen ܡܫܐܠܐ $\Gamma\omicron\sigma\tau\acute{\alpha}\mu\omicron\varsigma$ est le nom arabe .

P. 141. « Mohammed adopta Allâh comme Dieu unique, lorsqu'il devint maître de la Mecque », et plus bas : « Il est assez caractéristique que Mohammed ait répugné, au début de son apostolat, à employer le nom d'Allâh. » C'est inexact. La sourate *el-Ikhlâç* (CXII) débute ainsi : « Dis : c'est Allâh, unique — Allâh le *çamad* », puis vient le verset évidemment dirigé contre les chrétiens de la Mecque : « Il n'engendre pas et n'est pas engendré. » Cette sourate est une des plus anciennes du Qorân (cf. RODWELL, *The Koran*, p. 13). Il en est de même pour les passages suivants : XCVI, 14; LXXIV, 34, 55; LXXIII, 20, et enfin I, 1, la *Fâtîha*, où er-Rahmân fait déjà son apparition (voir, sur sa date, les remarques de NÖLDEKE, *Geschichte des Korans*, p. 86 et 92). Le nom d'Allâh était déjà employé par les chrétiens de Hîra; Zéïd ben 'Amr l'Ibâdite appelle Dieu ainsi (*Livre de la Création*, t. I, p. 62), tandis qu'ailleurs il se sert de l'expression *ilâh oul-khalq* « le Dieu de la Création » (p. 151). Omayya ben Abi'ç-Çalt, le grand poète et missionnaire des idées judéo-chrétiennes, appelle le Dieu qu'il prêche tantôt Allâh (*Livre de la Création*, t. I, p. 61, 165 du texte), tantôt *el-ilâh* (*id. op.*, p. 165, 169, 203). Quant à er-Rahmân, il faut voir SPRENGER, *Das Leben*, II, 213 et suiv., qui attribue l'emploi de cette expression à des influences chrétiennes.

P. 154. « L'évolution des Nabatéens fut si complète (vers la vie agricole) qu'à l'époque musulmane, le terme de *Naba-*

téen deviendra synonyme d'*agriculteur*, *paysan*. » Par Nabatéens, les Arabes entendent, non, comme nous, spécialement les Araméens de la région de Pétra, mais les populations également araméennes de la Babylonie, agricoles, celles-là, depuis les temps les plus reculés; quand on veut désigner les Nabatéens de Pétra, on dit *nabaṭ ech-Châm* (*Lisân*, IX, 289). C'est un fait bien établi (cf. Qazwini, II, 281; RENAN, *Histoire des langues sémitiques*, p. 243; NÖLDEKE, *Geschichte der Araber und Perser*, p. 22, note 2; *Zeitschrift d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XXV, 122 et suiv.).

P. 168. ٣٥٣ n'est pas le pluriel de ٣٥٣; c'est un collectif, dont ٣٥٣ est le nom d'unité.

P. 171. L'arabe *malāk* n'existe pas avec le sens d'« ange »; c'est *mal'ak*, transcription de מַלְאָךְ.

En résumé, le travail de vulgarisation de M. Dussaud est présenté sous une forme attrayante; il sera consulté, avec plaisir comme avec fruit, par tous ceux qui sont désireux de se tenir au courant du progrès des études qui concernent l'*hinterland* de la Syrie, et forme un complément utile à l'ouvrage de M. O. Weber sur l'Arabie avant l'islamisme.

— Cl. HUART.

HERMANN MÖLLER (O. Professor an der Universität Kopenhagen) :
SEMITISCH UND INDOGERMANISCH. Erster Teil. Konsonanten. —
Kopenhagen, H. Hagerup, 1906.

La préface en tête de ce volume commence par cette phrase : « Ce n'est pas d'hier que date le moment où je me livrai à l'étude du sémitique. » Une trentaine d'années consacrées à l'étude comparative de l'indo-germanique, du sémitique et du chamitique, ont permis au laborieux professeur de recueillir dans ce champ une moisson qui, à première vue, paraît sans mesure, et qu'il a entassée dans un ouvrage pourtant de format ordinaire.

Arriver à démontrer l'unité primitive de toutes les langues, telle était, pour l'auteur, déjà près d'un quart de siècle avant qu'Alfred Trombetti ait fait paraître l'*Unità d'origine del linguaggio*, le dernier but que l'on doit se proposer dans les recherches d'ordre linguistique. Mais un but moins éloigné se présente préalablement, et celui-ci peut être certainement atteint : démontrer l'unité primitive de la souche indo-germanique avec la sémitique.

Dans de telles études, il importe avant tout de procéder avec méthode. Avant que le sanscrit fût connu en Europe, on établissait bien certains points de comparaison entre le grec et le germanique. Mais le travail demeurerait incomplet. Au cours de ses recherches personnelles dans une région plus étendue, Hermann Möller s'aperçut un jour qu'il se trouvait lui-même dans une situation analogue. Jusqu'où pousser ses investigations ? Dans quelles limites se renfermer, en recherchant la parenté de l'indo-germanique avec d'autres groupes de langues ? Donner la solution à une telle question est le premier pas à faire dans cette voie de l'étude comparative des langues flexionnelles. Le sémitique et le chamitique, l'anatolien et les langues de la population primitive de l'Italie et de la péninsule hellénique, tout un cinquième groupe d'idiomes, les *linguæ nostrates* d'Holger Pederson : voilà des termes de comparaison à préciser avant d'entreprendre l'élu- cipation des points de détail.

En huit propositions pour l'indo-germanique, en trois pour le sémitique, Hermann Möller présente à la fin de sa préface les principaux résultats ressortant du travail publié par lui cette année-ci, et constituant la première partie d'un ouvrage qui en comporte deux. Un article fera connaître d'une façon moins générale la contribution apportée aux études linguistiques par les conclusions du professeur de Copenhague.

L'ensemble même du volume consiste dans une étude ou explication des veines indo-germaniques-chamito-sémitiques classées selon l'ordre non plus conventionnel, alphabétique,

mais naturel des consonnes. C'est donc une sorte de dictionnaire étymologique d'un caractère général et attestant une érudition prodigieuse.

L'établissement lui-même du système primitif des consonnes en indo-germanique-chamito-sémitique est la construction d'un monument d'une importance capitale. A ce système est joint celui des consonnes de l'ensemble des langues sémitiques et des langues indo-germaniques respectivement.

Plusieurs langues particulières ont aussi leur alphabet propre mis en regard de ces séries naturelles de consonnes adoptées par les races avant la dispersion, le fractionnement. Les autres colonnes font voir quelles transformations chaque peuple a apportées dans l'alphabet dont, selon la disposition de l'organe vocal chez lui, il a été amené à faire la base de son langage.

P. BOURDAIS.

W. CALAND et V. HENRY, *L'AGNISTOMA. Description complète de la forme normale du sacrifice de soma dans le culte védique*. Tome second. Paris, 1907.

Le deuxième volume de cette œuvre capitale paraît dix-huit mois après le premier. L'intervalle, quoique considérable, ne semblera pas exagéré, si l'on se rend compte que les auteurs ont dû corriger des épreuves particulièrement minutieuses et rédiger des index assez étendus.

Les paragraphes par lesquels débute cette seconde partie eussent été mieux à leur place à la fin de la première, car ils rappellent les dernières opérations relatives au pressurage du matin. Le volume I aurait été de la sorte consacré aux longs préliminaires du sacrifice solennel de soma, ainsi qu'au premier tiers de ce sacrifice même, et la séparation d'avec le volume II eût été plus rationnelle.

Ce second volume décrit le grand pressurage du midi, celui du soir, et les rites qui achèvent et complètent la cérémonie.

La liturgie est sensiblement la même, qu'il s'agisse de

l'un ou de l'autre des trois pressurages. Mais les hymnes et les chants sont différents, et surtout les divinités invitées à venir s'abreuver de soma.

À l'office du matin, c'est d'abord Vāyu, le Vent, qui est admis au festin; puis des couples de dieux, tels que Indra-Vāyu, Mitra-Varuṇa, les Aśvins, Indra-Agni; ensuite Indra seul et enfin tous les dieux.

Dès le début de la cérémonie, c'est donc à Indra que s'adressent la plupart des louanges. Il les partage, il est vrai, avec d'autres divinités. Le pressurage du midi, au contraire, lui est entièrement réservé. Toutes les libations de soma, tous les *grahas*, suivant le langage technique, sont en effet puisés pour Indra Marutvant, c'est-à-dire pour Indra accompagné des Maruts. Et c'est l'occasion de célébrer par de longues litanies ses exploits variés (t. II, p. 300-302; 311-313; 316-317; 320-322; 325-327).

Indra prend encore sa part au sacrifice du soir. Mais cette part n'est plus prépondérante. Plus encore qu'à l'office du matin, les libations sont offertes à des dieux divers : aux Ādityas, aux Mânes des ancêtres, à Savitar, sans compter Agni qu'accompagnent les épouses célestes, etc. Les louanges ont également une destination variée. Le magnifique hymne IV, 35 du Rig-Véda, par exemple, est récité au moment de l'emplissage des gobelets. Il s'adresse aux R̥bhus, aux Fils de la force, qui « de la coupe unique ont fait quatre coupes »; on les invite à venir s'enivrer de soma dans la compagnie d'Indra, pour qui ils ont fait « deux chevaux bais très rapides » (t. II, p. 345-346). Ce n'est là cependant qu'une récitation en quelque sorte préliminaire. Les deux gāstras de l'office du soir ne sont dits qu'un peu plus tard. Le premier chante tous les dieux, en particulier Savitar et les R̥bhus (t. II, p. 355-360). Le second, qui est aussi le plus long et le plus important, comprend 24 ou 27 parties (t. II, p. 373-379), et célèbre de préférence Agni sous l'un ou l'autre de ses aspects.

Avec le pressurage du soir s'achève à proprement parler

le grand sacrifice de soma. Pourtant le rituel prévoit encore quelques cérémonies finales. Ainsi des manquements ont pu se produire, et peut-être se sont produits, dans l'accomplissement des nombreuses et méticuleuses prescriptions : on fait alors une ou plusieurs libations expiatoires pour rendre à l'œuvre liturgique son efficacité et sa portée. De même on termine le sacrifice sanglant dont, à quatre reprises déjà, la célébration a pris place au milieu de la série de soma. Enfin s'accomplit le bain de purification auquel sont astreints les accessoires du sacrifice, aussi bien que le sacrifiant, son épouse et les prêtres.

L'exposé de ces diverses opérations, aussi clair et précis qu'on peut le souhaiter, restitue dans tous ses détails le grand sacrifice de soma, et signale, quand il y a lieu, les variantes selon les écoles. Il est suivi de trois appendices.

Le premier consiste dans la traduction des stances qui constituent l'hymne du matin. Ces stances sont au nombre de 96 selon le rituel des Aitareyins, et de 356 d'après l'école des Kauṣītakins. C'est leur longueur qui les a fait ainsi rejeter en appendice. Elles doivent prendre place régulièrement à la page 131 du volume I. Il n'eût pas été inutile qu'une note indiquât ce renvoi.

L'appendice II est consacré à la musique et à l'exécution du chant liturgique. M. Caland, à qui il est dû, synthétise divers travaux de Burnell, et donne un aperçu bref mais suffisant du chant liturgique ou *sāman*. Ce mémoire permet de se rendre compte de la notation chiffrée et compliquée dont plus d'une page est convertie au cours des deux volumes. Il constitue en même temps une importante contribution à l'étude de la musique indoue. Chose singulière : la gamme védique diffère de la gamme indoue postérieure, classique pourrions-nous dire, et le rapport entre l'une et l'autre n'est pas apparent.

Dans l'appendice III, V. Henry s'est proposé d'esquisser ce que pouvait être la primitive liturgie des Indo-Éraniens, c'est-à-dire le culte initial du soma-haoma ou **sauma*. « Dès

l'abord, dit-il, se placeraient deux questions : qu'est-ce, au juste, que le *sauma* ? les Indo-Éraniens le consommaient-ils eux-mêmes avant d'avoir eu l'idée de l'offrir en libation à leurs dieux ? » (t. II, p. 471.)

La première question, ajoute-t-il, est insoluble. Cette réponse est peut-être trop négative. Sans doute il ne nous est pas possible de savoir, au juste, ce qu'était le *soma*; mais nous possédons quelques notions sur sa nature. D'abord la plante qui le fournissait croissait sur les montagnes; on devait la rencontrer sur le haut plateau éranien et probablement aussi aux confins de l'Inde, près des frontières actuelles de l'Afghanistan. De cette plante on exprimait une liqueur douce et spiritueuse, analogue, est-il permis d'imaginer, au suc que l'on extrait de certains palmiers des plaines indoues, et dont on tire par fermentation la *surâ* ou le *toddy* anglo-indien. J'ai déjà eu l'occasion de signaler ce rapprochement (voir *J. as.*, nov.-déc. 1903, p. 539, n. 2). Je persiste à croire qu'il n'est pas gratuit, et j'en trouve une preuve dans la réponse de V. Henry à sa seconde question : « Au temps du Vêda et de l'Avesta, ce n'était plus au *sauma*, mais à la *surâ-hurâ* que les profanes demandaient l'ivresse; voire l'introduction sporadique de la *surâ* elle-même dans la liturgie brâhmanique, en démontrant une incontestable tendance à offrir aux dieux les boissons les plus recherchées des hommes, donne à supposer que ceux-ci apprécieraient le *sauma* et s'en gorgèrent avant d'en festoyer les immortels. » (t. II, p. 472-473.)

Dans un deuxième paragraphe, V. Henry s'occupe du nombre de prêtres qu'exigeait le sacrifice primitif de *sauma*. Sans fournir de solution, il fait remarquer que le nombre de sept mérite considération : dans le pressurage des temps préhistoriques, « la division des tâches avait lieu sur le pied de sept officiants » (t. II, p. 480).

Enfin « pourquoi les Indo-Éraniens pressaient-ils le *sauma* ? » Trois hypothèses sont ici envisagées : sacrifice totémique, sacrifice-don et charme magique.

Quelques conjectures douteuses viendraient à l'appui de la première, mais pas un seul texte précis. Au contraire, les litanies, les invocations et les récitation du Vêda, comme celles qu'on retrouve au fond de l'Avesta, témoignent en faveur du sacrifice-don. On gratifie les dieux de la liqueur enivrante afin qu'en retour ils dispensent leurs bienfaits aux humains. Quant au sacrifice de sauma considéré comme opération magique, comme charme de pluie, c'est un concept indou dont il serait possible de retrouver des traces dans la mythologie avestique, mais que nous n'avons pas le droit d'appliquer à la période indo-éranienne.

Ces conclusions furent, hélas ! en matière de Vêda, le testament de V. Henry. A peine venait-il de relire les dernières épreuves de ce mémoire, que l'inclémence destinée mettait un terme prématuré à son infatigable activité. A cette pensée, je ne puis me défendre d'un sentiment de profonde et pénible tristesse. Sévère pour lui-même autant que bienveillant pour les autres, V. Henry fut un homme d'une discrétion rare et d'une amitié sûre. Comme savant, il s'était acquis, par sa méthode rigoureuse et circonspecte, une autorité incontestable et d'ailleurs incontestée. La grammaire comparée des langues indo-européennes perd en lui un de ses représentants les plus considérables. Parmi les vêdisants français, déjà si clairsemés, il laisse un vide que nul, d'ici longtemps, ne saurait combler, et il est à craindre, à ce titre, que de bien longues années ne s'écoulent maintenant avant que l'Université de Paris, qui jadis compta Bergaigne dans son sein, ne retrouve un maître digne de la mémoire de V. Henry.

A. GUÉRINOT.

Le gérant :
RUBENS DUVAL.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1907.

SURNOMS ET SOBRIQUETS

DANS

LA LITTÉRATURE ARABE,

PAR

M. A.-C. BARBIER DE MEYNARD.

(FIN¹.)

لَحْيَةُ التَّيْسِ « Barbe de bouc ». Sobriquet d'un chanteur qui vivait à Bagdad au IV^e siècle de l'hégire. Son morceau favori était sur les paroles *kifā nebki*, c'est-à-dire sur le premier *beït* de la fameuse *Mo'allakah* d'Imrou'l-Kaïs. C'est ce qui lui attira cette épigramme du poète Ibn Bessâm :

أَقُولُ إِذَا عَنَى بِمَا إِحْتَوَى أَقْصَرَ قَلِيلًا لِحْيَةَ التَّيْسِ
وَدَعَّ قَفَا نَبْكِ وَعِرْفَانَهَا لَا رَحِمَ اللَّهُ أَمْرَ الْعَيْسِ

« Je lui dis, lorsqu'il entonne son répertoire : « Barbe de

¹ Voir le numéro de juillet-août 1907, p. 55-118.

* *bouc*, abrège un peu. Laisse là ton *kifd nebki* que tu con-
 nais si bien et que Dieu soit sans pitié pour Imrou'l-Kaïs ! »
 (*Lataïf*, p. 38.)

لَطِيمُ الشَّيْطَانِ « souffleté par le diable ». Ce so-

briquet injurieux était donné d'ordinaire aux gens affligés de quelque difformité du visage, bouche tordue, renversement des paupières, etc. On le trouve dans les chroniques à côté du nom d'un personnage historique, 'Amr b. Sa'ïd b. el-Assi, connu aussi sous le sobriquet d'*El-Achdaḳ* « le lippu ». Cet émir avait conspiré contre son cousin le khalife omeyyade 'Abd el-Mélik et, devenu maître de Damas, il traita d'égal à égal avec le Prince des Croyants. Enivré par le succès, il eut l'imprudence d'accepter une invitation que le khalife lui adressa sous prétexte de réconciliation. Mais à peine arrivé au palais, il fut séparé de son escorte et tomba sous les coups d'assassins que le prince avait apostés. Quelques traditions accusent même 'Abd el-Mélik d'avoir porté les premiers coups; mais tout ce qui concerne cet événement présente une assez grande incertitude. IBN ATH. (t. IV, p. 245, *sub anno* 69 de l'hégire), après avoir rapporté ces versions différentes, ajoute : « Lorsque 'Abd Allah b. Zobeïr apprit l'assassinat de 'Amr b. Sa'ïd, il s'écria : « *Le fils de la femme aux yeux bleus* » — c'était un des surnoms de 'Abd El-Mélik — a tué « *le Souffleté du diable* »; et il rappela ce passage du Livre Saint : « C'est ainsi que parmi les méchants nous donnons les uns comme chefs aux autres,

«digne prix de leurs œuvres.» (*Korân*, chap. vi, vers. 129.) Cf. *Laṭāif*, p. 26.

لَعِين «le maudit». Un poète assez obscur qui vivait au 1^{er} siècle de l'hégire, un certain Mo'nâzil b. Reby'ah, de la tribu des B. Minkar, eut un jour l'imprudence de déclamer une de ses poésies en pleine mosquée et à l'heure de la prière, au grand scandale des dévots. Le khalife 'Omar, qui passait par là, le remarqua et demanda : « Quel est ce maudit ? » من هذا اللعين. Dès lors, l'épithète de *la'in* resta attachée au nom du poète. Ce ne fut pas sa seule disgrâce : pour venger l'honneur de sa tante paternelle que Farzdaḳ avait insultée dans une de ses satires, il composa contre le célèbre poète quelques vers dans le ton ordinaire du *hidjâ*; mais il n'obtint pas même l'honneur d'une riposte et n'eut d'autre titre au souvenir de la postérité que l'épithète infamante dont le khalife 'Omar l'avait gratifié (*Khiz.*, t. I, p. 531; *Ibn Kor.*, p. 314, qui lui consacre une courte notice).

لُقْمَانُ ذُو النُّسُور «Lokmân aux vautours». On sait que les légendes de l'Arabie payenne connaissent deux sages du nom de Lokmân. Le plus ancien, Lokmân le 'Adite, fut surnommé «l'homme aux vautours», parce que, pour le récompenser de sa fidélité envers le prophète Houd, Dieu lui accorda de vivre autant que sept vautours, «ce qui, ajoute la légende, équivaut à 3,500 ans». Lokmân mourut en même

temps que le dernier de ces oiseaux qui avait nom *Lebed* لبد (cf. *Tabari persan*, trad. Zotenberg, t. I, p. 128; C. DE P., *Essai*, t. I, p. 16; *Khiz.*, t. II, p. 77). — L'autre Lokmân, le sage par excellence, dont le renom a été consacré par le *Korân* (chap. xxxi, vers. 11 et 12; LA BEAUME, p. 91), est le prétendu auteur des fables, axiomes et vers gnomiques répandus dans tous les traités de morale. Il mourut âgé de mille ans, sous le règne de David « qui fut son disciple ». Cf. GOLDZIEHER, *Kit. al-Mo'ammârîn*, texte, p. 2.

لقيطة. Il y a deux versions sur l'origine de ce surnom qui est celui d'une femme, Nadhîrah bint Oçâim. Selon les uns, quand elle vint au monde, son père, suivant l'odieuse coutume adoptée par les Arabes pauvres et chargés de famille, voulut l'enterrer vivante (واد البنات). Mais touché de pitié, il l'éleva en secret et la fit passer pour enfant trouvée. Tel est d'ailleurs un des sens du mot *lakîṭ*. Selon les autres, elle fut perdue en route, à l'époque où sa tribu était en quête de pâturages; les gens qui la recueillirent lui donnèrent le nom de *Lakîṭah*, du radical لقط « ramasser par terre » (*Khiz.*, t. III, p. 333). Ce nom, indiquant toujours une origine incertaine, se rencontre plusieurs fois dans les anciennes généalogies. Ibn Doreïd cite une tribu des B. Lakîṭ et deux poètes qui ont été connus sous cette épithète.

ماجشون. Mot d'origine persane et diversement

expliqué. Selon quelques lexicographes, ce serait la forme arabisée de ماء كُون « couleur de lune », dans le sens de « beau comme la lune », qui est une métaphore banale dans la poésie orientale; d'autres le traduisent inexactement par « bleu et rose »; d'autres y trouvent le nom d'un fard pour colorer le teint. On le signale en ce sens dans ce vers d'Omar b. Abi Reby'ah :

سَحَرَتْنِي الزَّرْقَاءُ بِالمَاسِجُونِ إِنَّمَا السَّحَرُ عِنْدَ زُرْقِ الْعَيُونِ

« Zorkà me fascine avec son fard; mais la fascination véritable est dans des yeux d'un bleu pâle. »

Telles sont les explications fournies par *Kechf*, fol. 32 v°, dont le texte est d'ailleurs assez altéré dans ce passage. *Tadj*, t. IV, p. 348, le mentionne et y ajoute une discussion grammaticale qui n'en éclairecit pas la signification. Voir aussi *Agh.*, t. XIII, p. 124.

ماء السماء. 1° Surnom de 'Amir b. Harithah, de la tribu de Azd, père de 'Amr Mozaïkya (vers la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne?). 'Amr répandit ses bienfaits sur la tribu à laquelle il appartenait; il était pour elle, dans les années de disette, comme l'eau du ciel qui rend la vie à la nature desséchée, c'est ce qui explique son surnom (شَيْءٌ بِالْغَيْثِ لِنَعْدِ). 2° *Mâ-es-Semâ* est aussi le surnom d'une femme de la tribu de 'Amir qui fut épousée par Imrou'l-Kaïs, roi de Hirah (commencement du vi^e siècle). Le poète Djez', fils de

Kolaïb, parlant du roi El-Moundir, fils de Mâ-es-Semâ, a dit :

وَحَنُّ بَنُو مَاءِ السَّمَاءِ فَلَا نَرَى
لِإِنْفُسِنَا مِنْ دُونِ مَمْلَكَةٍ قَصْرًا

« Nous sommes les fils de Mâ-es-Semâ et nous ne connaissons pas de barrière qui nous sépare de la royauté. » (*Hamasa*, p. 119; C. DE P., *Essai*, t. I, p. 82; t. II, p. 73).

مُبَرَّد. Abou'l-'Abbas Mohammed b. Yezid *el-Moberred*, un des chefs de l'École de Basrah, auteur du *Kâmil*, document de premier ordre pour l'étude de la langue et de la littérature classiques (né en 210, mort en 285 H. [825-898 de J.-C.]). Voir IBN KHALL., t. III, p. 35; IBN ATH., t. VII, p. 340. Il est regrettable que W. Wright, à qui nous devons une bonne édition du texte du *Kâmil*, n'ait pu y ajouter une notice sur l'auteur de cet intéressant ouvrage. Son travail eût été d'autant mieux accueilli que les sources arabes sont insuffisantes. L'étymologie que IBN KHALL. propose, pour expliquer le surnom *Moberred*, n'offre pas une grande vraisemblance. Voici le résumé de son récit : El-Moberred est en visite chez Abou Hatim Sedjistâni, un littérateur de ses amis. Arrive un message pour El-Moberred; c'est le chef de la police qui l'invite à venir passer la soirée chez lui. El-Moberred, qui a déjà éludé une première invitation, veut à tout prix se dérober à celle-ci, et ne trouve rien de mieux que de se cacher dans une jarre qui était dans le voisinage. Il échappe ainsi aux recherches de l'envoyé du Préfet. Le maître de la maison vient le

délivrer de son humide prison et l'appelle en criant à plusieurs reprises : *El-Moberred*, *El-Moberred* ! c'est-à-dire « le rafraîchi ». L'aventure s'ébruite, et ce nom reste attaché à la personne du célèbre littérateur. (Même récit dans *Kechf*, fol. 33 r^o.) Le *Lataïf*, p. 33, donne deux ou trois relations qui ne méritent pas plus de croyance que la première, et il ajoute ces deux vers satiriques, sans en nommer l'auteur :

إِنَّ الْمُرَدَّ ذُو بَرْدٍ عَلَى أَدْبِهِ
فِي الْجَدِّ مِنْهُ إِذَا مَا شَتَّتْ أَوْ لَعِبَهُ
وَقَدْ مَا أَبْصَرْتَ عَيْنَاكَ مِنْ رَجُلٍ
إِلَّا وَمَعْنَاهُ إِنْ فَكَّرْتَ فِي لَعِبِهِ

« En vérité, El-Moberred est glacial malgré son savoir littéraire, aussi bien quand il est sérieux, que lorsqu'il plaisante. — Mais, quand on y réfléchit, il est si rare de trouver un homme dont le sobriquet ne réponde pas à son caractère ! »

Le second vers se trouve cité aussi à propos d'un personnage politique du III^e siècle de l'hégire (voir *كرب الدوا*, et *Miz.*, t. II, p. 216). — Pour d'autres, le surnom en question n'est qu'une simple antinomie, comme celle qui consiste à donner l'épithète de *borgne*, *الاعور*, au corbeau dont la vue est perçante. Voici enfin le récit que Tsa'libi attribue à El-Moberred lui-même : « Jamais personne n'a aussi agréablement plaisanté sur son propre surnom et sur le mien, que ne l'a fait El-Warrâk (« le libraire »), connu sous le

sobriquet de سَذَاب « la rue (plante) ». Un jour que je passais devant chez lui, je le trouvai assis sur le seuil de sa boutique. En me voyant, il se leva, et je lui demandai : « Qu'y a-t-il de bon aujourd'hui (nous « dirions « le plat du jour »)? — Toi, me répondit-il, « et moi comme assaisonnement ». C'est qu'en effet, il avait, ce jour-là, pour son repas, de la viande à l'étuvée (*moberred*) avec de la rue hachée pour condiment. Je ne pus m'empêcher de rire de cette saillie, et je fus son hôte. » — Voilà donc une troisième étymologie et qui n'est pas plus ridicule que les précédentes. Elle est donnée aussi par *Kechf* (*ibid.*), mais avec plusieurs altérations dans le texte.

مُبَرِّق. 'Abd Allah b. Kaïs El-Sehmi (sous-tribu de la branche de Koreïch) doit son surnom d'*El-Mubarrîk* à ce *beït* :

فَإِن أَنَا لَمْ أَتَبَرَّقْ فَلَا يَسْعَتْنِي
مِنَ الْأَرْضِ بَرٌّ ذُو فَضَاءٍ وَلَا بَحْرٌ

« Si je n'éclate pas en menaces, c'est que la terre immense et la mer sont trop étroits pour moi. »

مَبْرِمَان. D'après Tsā'LIBI, *Lataïf*, p. 35, c'est le sobriquet donné à un grammairien qu'il ne nomme pas, pas plus qu'il n'explique le sens de ce mot qu'on pourrait traduire par « fastidieux ». Il cite toutefois, comme une sorte de *testa di lingua*, le distique suivant d'un certain Ibn Lenkek, ابن لنكك, El-Basri, où il est fait allusion au sens du verbe *بَرِمَ* à la 4^e forme :

صَدَأَ مِنْ كَلَامِكَ يَغْتَرِبُنَا وَمَا فِيهِ لِمُسْتَمِيعٍ بَيَانُ
مَكَابِرُهُ وَمُخَرِّقَةٌ وَبُهْتٌ لَقَدْ أَثَرَمْتَنَا يَا مَبْرِمَانُ

« Le fracas de tes paroles nous accable sans qu'elles apportent une explication à qui les entend. — Sot orgueil, mensonge et calomnie : en vérité, tu nous tortures, ô Mabrimân ! »

مُتَمَلِّس. Le célèbre poète anté-islamite *El-Motelemmis* s'appelait de son vrai nom Djerîr; selon quelques généalogistes, il était fils d'Abd el-Messîh (tribu de Dhobayah) et par conséquent chrétien; mais d'après le commentaire du *Hamasa*, au lieu de 'Abd el-Messîh; il faut lire 'Abd el-'Ozza : or 'Ozza était, comme on le sait, une des divinités du paganisme arabe. Quant au surnom du poète, il serait tiré du *beît* suivant, dont il est l'auteur :

فَهَذَا أَوَانُ الْعَرِضِ طَنَّ ذُبَابُهُ زَنَابِيرُهُ وَالْأَزْرَقُ الْمُتَمَلِّسُ

« Voici l'époque (du campement d') El-Yrdh : là bourdonnent les mouches, les frelons et la grosse mouche bleue qui cherche avidement (*motelemmis*) sa nourriture. »

Voir pour les variantes, surtout du mot طَنَّ, l'édition du diwân publié par VOLLERS, Leipzig, 1903, p. 35; *Agh.*, t. XXI, p. 188; DE SACY, *Anthol. arabe*, p. 460; *Miz.*, p. 220; *Tadj*, IV, p. 282. — Asma'yi dont on connaît la grande érudition en ce qui concerne l'ancienne poésie arabe, plaçait Motelemmis au nombre des trois principaux poètes qui ont laissé peu

de vers, mais de bons vers : **المُتَلِّينَ الْمُتَلَقِّينَ**. Pour la notice particulière du poète, son aventure avec Tarafah qui était son neveu, leur disgrâce commune, la fameuse lettre **صحيفة المتلّين** qui, par le fond et par la forme, rappelle le dicton *litterae Bellerophontis*, voir *Aghāny*, loc. cit.; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 348; IBN KOT., p. 85-97.

مُتَنَّبِيّ. Abou't-Tayib Ahmed b. el-Hüseïn *El-Motenebbi*, le plus célèbre représentant de la décadence littéraire, le panégyriste à outrance de Seïf ed-Dawleh et de 'Adhoud ed-Dawleh (né à Koufah en 303, assassiné sur la route de Bagdad en 354 H. [915-965 de J.-C.]). Voici l'explication que donne Ibn Khallikān de son surnom : « Il voulut *se faire passer pour prophète* dans la région de l'Euphrate, et réunit un grand nombre de partisans parmi les B. Kelb et d'autres tribus. Mais l'émir Loulou, gouverneur d'Émèse et lieutenant des princes Ikhchidites, marcha contre lui, dispersa ses adhérents et le retint prisonnier jusqu'au jour où le poète, abjurant ses erreurs, rentra dans l'orthodoxie » (trad. DE SLANE, t. I, p. 102 et 671). Cf. *Yetimet*, éd. de Damas, I, p. 78-167; *Khiz.*, I, p. 302; NAWĀWĪ, p. 775. Ibn Khaldoun dit qu'on a donné encore d'autres explications du surnom de *Motenebbi*, mais il ne les cite pas.

مُتَمَنِّئ *El-Mūtemenni*, « celui qui désire », surnom du poète anté-islamite 'Amir b. 'Abd Allah el-Kelbi,

à cause d'un hémistiché dans lequel se trouve l'idée de « désirer, espérer, etc. ». Voici d'abord la leçon de *Kechf*, fol. 33 r° :

مَتَيْتُ أَنْ أَلْقَى لَمِيسًا فَنِلْتُهَا

« J'ai désiré rencontrer Lemis et je l'ai obtenue. »

Mais dans *Miz.*, t. II, p. 220, ce vers se lit d'une façon très différente, et le second hémistiché donné dans le texte est probablement fautif :

مَتَيْتُ أَنْ أَلْقَى لَمِيسًا قَتَلْتُهَا
وَأَسْرَأَبْنِ أَبْدَى بِالسَّيْفِ الْقَوَاضِبِ

« J'ai désiré rencontrer Lemis pour la tuer et faire prisonnier le fils d'Abdâ, à l'aide de nos sabres à lame tranchante. »

Peut-être au lieu de ابدى, nom inconnu, pourrait-on lire ابزى *Abza*, nom d'une tribu issue de Mâlik b. Hamdân. Voir Ibn Doreïd, p. 250.

متَّخِل. Le poète Mâlik b. Owaïmer b. Othmân, de la tribu des B. Hodheïl, contemporain de Nabighah Dobyâni et son rival, avait le surnom de *Motenakkkhil*, qui n'est expliqué dans aucun document, du moins à notre connaissance. L'*Aghâny*, qui fournit une notice sur ce poète, se borne à dire qu'il fut en partie la cause de la disgrâce infligée à Nabighah qui avait été longtemps comblé des faveurs du roi No'man Abou Kabous; suivent quelques fragments de ses poésies, mais rien qui puisse mettre

sur la voie de son surnom. Même silence dans *Tadj*, le mieux informé des dictionnaires en ce qui concerne les noms propres. Voir *Agh.*, t. IX, p. 164, et XX, p. 145; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 513; IBN KOT., p. 416.

مُتَنَكَّبٌ. Surnom de 'Amr (ou 'Amir) b. Djâbir, b. Ka'ab el-Khoza'yi, en souvenir de ce vers :

تَنَكَّبْتُ لِلْحَرْبِ الْعُضُوضِ الَّتِي أَرَى
أَلَا مَنْ يُحَارِبُ قَوْمَهُ يَتَنَكَّبُ

« J'attache sur mon épaule, pour la lutte acharnée, l'arc dont j'ai cueilli le bois noueux et solide. — Quand on combat sa propre tribu, ne faut-il pas avoir l'arc à l'épaule ? »

Telle est la leçon de *Tadj*, t. I, p. 495; mais *Kechf*, fol. 33 r°, et *Miz.*, II, p. 221, lisent أَرَى, leçon préférable à أَرَى.

مُتَقَبِّبٌ. Mihçân b. Tsa'lebah el-'Abdi, selon Ibn Kotaïbah, ou 'Ayid b. Mihçân, selon Ibn Doreïd; poète de la *Djâhelyeh*, contemporain du roi lakhmite 'Amr III, qui régna à Hirah entre 562 et 574 de J.-C. On attribue l'origine du sobriquet *Motsakḳib* « le perceur », à ce vers d'une de ses *ḥaçideh* :

رَدَدْنَ تَحِيَّةً وَكَنَّ أُخْرَى وَتَقَنَّ الرِّصَاصَ لِلْعَيْنِ

« Elles rendent une fois le salut et en dissimulent un second,

mais elles percent leurs courtes voilettes pour satisfaire (la curiosité de) leurs yeux.» (IBN KOT., p. 233; *Ichtikah*, p. 199; *Khiz.*, t. IV, p. 431; *Tadj.*, I, p. 166.)

Dans *Miz.*, t. II, p. 219, le premier hémistiché se lit :

ظَهَرْنَ بِكِلَّةٍ وَسَدَلْنَ أُخْرَى

« Elles se montrent sous le voile et le laissent ensuite retomber, etc. »

مُتَمِّم. Le khalife Mou'taçim-Billah, qui régna de 218 à 227 H. (833-842 de J.-C.), dut son surnom d'*El-Mothammin* « octonaire », à la fréquence du chiffre huit dans les différentes phases de sa vie. Les chroniques citent comme exemple de ces coïncidences, dont quelques-unes seraient à vérifier, qu'il fut le 8^e descendant d'Abbas, le 8^e fils de *Haroun Er-Rachid*, le 8^e khalife de la dynastie abbasside, qu'il régna 8 ans, 8 mois et 8 jours, etc. Voir *El-Fakhri*, p. 316; *Prairies*, t. VII, p. 144; *Tar. el-Khol.*, p. 133.

مُجَبَّر. 'Abd er-Rahmân, fils d'Abd Allah, fils du khalife 'Othmân, fit une chute, étant tout enfant, et fut porté grièvement blessé chez Hafsah, sa tante maternelle. Celle-ci le mena chez le Prophète et, après que l'enfant eut été miraculeusement guéri, elle s'écria : « Son nom ne sera plus *El-Mokassar* « l'estropié », mais *El-Modjabbar* « le rebouté » (*Kechf*, fol. 33 v^o; *Tadj.*, t. III, p. 86).

مجنون *Medjnoun*, « le fou ». C'est ainsi qu'est nommé, dans la littérature arabe, un poète de la tribu de Ka'ab b. Reby'ah, dont le nom véritable était Kaïs, fils de Mo'adh, fils de Mozahim. Dans la notice qu'il lui a consacrée, l'*Agh.*, t. I, p. 167, et II, p. 17, cite le témoignage suivant d'El-Asma'yi : « Il y a deux personnages au monde qu'on n'a jamais connus que par le nom de *Medjnoun*, à savoir : *Medjnoun* des B. 'Amir et *Medjnoun Ibn el-Kirryah*; tous deux sont une invention des rhapsodes : فانها وضعها الرواة. » Cf. DE SACY, *Anthologie*, p. 150; IBN KHALL., t. IV, p. 269, note 6. Il n'est pas douteux cependant que Kaïs, dit le « fou des Benou 'Amir », ne soit un personnage historique, mais ses aventures amoureuses amplifiées par la légende ont préparé le *Medjnoun* de la poésie persane, le type romanesque immortalisé par Nizâmi, Djâmi, etc. Il en est de même de Ibn el-Kirryah, contemporain de Kaïs b. Dharih, frère de lait de Hûseïn b. 'Ali b. Abi Talib. Il célébra dans ses odes passionnées les charmes de sa maîtresse Lobna, et son nom resta attaché à celui de sa belle, comme les noms de Djemîl b. 'Abd Allah et de Kothayyr à Buthaïnah et à 'Azzah (cf. *Khiz.*, t. II, p. 170). IBN KOT., p. 355, donne des fragments des poésies de Kaïs b. Mo'adh et ajoute, en citant El-Asma'yi, que ce poète n'était pas fou, mais seulement sujet à des troubles d'esprit, لوعة, ce qu'on appellerait aujourd'hui un névrosé : « Il était doué d'un tempérament poétique, mais beaucoup de poésies amoureuses lui ont été attribuées à tort. » (*Ibid.*)

مُحَاكِمٌ. Le sobriquet de *Mohâdjim*, qui est probablement synonyme de حَمَام « poseur de ventouses » (ou *Zenbaki* « marchand de parfums »), avait le don d'irriter le savant littérateur Abou Zakarya b. Hasan el-Zounbaki (originaire de *Zounbak*, faubourg de Basrah, au confluent de l'Euphrate et du Tigre), peut-être parce qu'il lui rappelait son ancien métier (*Kechf*, fol. 33 v°). On n'ignore pas les préjugés qui existaient, et qui ne sont pas entièrement effacés, à l'égard de la chirurgie chez les Musulmans.

مُحَاسِبِي. El-Hârith b. As'ad, ascète et soufi que ses rêveries mystiques ont fait classer parmi les initiés dits « possesseurs de la vérité » اصحاب الحقيقة. Il est l'auteur d'un livre de doctrine intitulé الرعاية « la stricte observance »; mais ses doctrines furent sévèrement condamnées par l'école rigidement orthodoxe de Ibn Hanbal; ce qui expliquerait l'obscurité dans laquelle ce docteur est resté. Il mourut en 243 H. (857-858 de J.-C.). D'après Es-Sama'ni cité par Ibn KHALL., t. I, p. 365, il reçut le surnom de *Mouhâsibi* « celui qui se rend compte » parce qu'il avait l'habitude de faire son examen de conscience.

مُحِبِّرٌ. Tofaïl b. Ka'ab el-Ghanawi, poète de la *Djâhelyeh* était nommé *El-Mouhabbir*, à cause de l'élégance et de la douceur de ses vers; c'est ce qu'assure Ibn KOT., p. 275 : وكان يقال له في الجاهلية المحبِّر لحسن شعره. Le mot *hibarah* désignait autrefois une belle étoffe de soie rayée fabriquée au Yémen. Le poète en

question excellait dans la description du cheval; d'où l'épithète *Tofaïl el-Khaïl*, qui accompagne souvent son nom. Cf. *Miz.*, t. II, p. 217; *Agh.*, t. XIV, p. 88.
— Voir طنيل.

مَحْدَقٌ. Surnom de Djâbir b. Kaïs el-Harithi dit *El-Mouhaddiq* à cause de ce vers :

وَأَحْجَمْتُوا بِالرَّكْبِ عَنَّا وَقُلْتُمْ سَقَطْنَا عَلَى أَمِّ الرَّبِيقِ الْحَدِيقِ

« Vous vous êtes éloignés de nous avec votre caravane, puis vous avez dit: nous sommes tombés dans un danger inextricable. »

Le verbe **حَدَقَ** à la 1^{re} forme signifie littéralement « envelopper, enlacer ». Quant à l'expression proverbiale *Oumm er-Robaïk*, un des noms de la vipère, elle se prend au figuré dans le sens de « malheur, péril grave ». Voir MEÏDÂNI, *Proverbes*, t. I, p. 149; *Tadj.*, t. VI, p. 354; *Lis. ar.*, t. XI, p. 404.

مُحَرِّقٌ. L'épithète de *Mouharriq*, « le brûleur, l'incendiaire », est restée attachée comme une marque infamante aux trois personnages de l'antiquité arabe, dont les noms suivent : 1° Imrou'l-Kaïs II, fils de 'Amr II, roi de la dynastie lakhmite, qui régna à Hiraïh vers la fin du iv^e siècle, parce qu'il fut le premier qui, pour châtier ses ennemis, employa le supplice du feu; 2° 'Amr III, fils de Hind (fin du vi^e siècle), qui fit périr dans les flammes cent captifs de la tribu de Hanzalah; 3° Le roi de Ghassân Dja'

far II (1^{re} moitié du v^e siècle), parce que, dans une de ses expéditions militaires contre les rois lakhmites, il incendia la ville de Hirah, leur capitale. Voir C. DE P., *Essai*, t. II, p. 53, 124 et 222; *Agh.*, t. XIX, p. 129; *Tadj*, t. VI, p. 314. Cf. quelques variantes des noms cités ci-dessus, dans *Kechf*, fol. 38 v^o.

مُخْبَل « qui a l'esprit égaré, ou la tête faible ». Cette épithète est donnée à Rebi' (var. Ka'ab) b. Reby'ah, poète de l'époque intermédiaire entre la *Djáhelyeh* et la venue de l'islam. Il mourut à un âge avancé sous le khalifat d'Omar ou d'Othmân. Dans les derniers temps de sa vie, il fut abandonné par son fils nommé Cheibân, qui refusa de faire paître les chameaux de son père, pour s'enrôler dans l'armée de Sa'ad b. Abi Wakkaç et prendre part à la conquête de la Perse. La douleur que le vieillard éprouva en apprenant le départ de ce fils fut sans doute la cause du nom de *Moukhabbal* sous lequel il est connu. C'est du moins ce qui semble résulter du récit un peu vague de l'*Aghâny*, t. XII, p. 40 à 45.

مُخْرَق « le déchireur ». 'Abbâd, fils d'un poète originaire du Hadramaut, fut surnommé ainsi, et en tirait vanité, témoin le vers que voici :

أَنَا الْمُخْرَقُ أَعْرَاضَ الْكِرَامِ كَمَا كَانَ الْمُمَزَّقُ أَعْرَاضَ اللِّثَامِ أَبِي

« C'est moi qui déchire l'honneur des hommes généreux, comme mon père déchirait la réputation des infâmes. »

Telle est la version fournie par Miz., t. II, p. 223; mais elle diffère notablement de celle qui est donnée par d'autres auteurs.

مُخَلَّبٌ. Ce mot désigne une étoffe colorée de dessins et de ramages en forme de griffes (*makhâlib*), et peut-être aussi celui qui est revêtu de cette étoffe. C'est le surnom d'un poète de la tribu des B. Hilâl, d'après *Khiz.*, t. II, p. 399, où ne se trouve aucune autre explication.

مُخَلِّلٌ. Le poète anté-islamite Nafi' b. Khalifah El-Ghanâwi porte le surnom d'*El-Moukhalil* parce que, dans une *kaçideh*, il a employé le mot *akhillah* اخلة, pluriel de *khilâl*, épingles ou crochets en bois qui retiennent les différentes pièces d'étoffe ou de cuir qui ferment la tente. Voici le passage en question :

وَلَوْ كُنْتُ جَارَ الْبَرْجَمِيَّةِ أَدَيْتُ وَلَكِنَّمَا بَسَعَتْ بِذِمَّتِهَا عَبْدُ
رَبِيبٌ كِلَابِيٌّ بَنَى الْكَوْمَ فَوْقَهُ خِبَاءٌ فَلَمْ تُهْتَكْ أَخِلَّتُهُ بَعْدُ

« Si j'étais le protecteur de la Bordjomite, je l'aurais sauvée, mais elle est protégée par un esclave — un Kilabite sur qui l'infamie a dressé une tente dont les attaches ne sont pas encore détruites. »

Cf. *Tadj*, t. VII, p. 309; *Kechf*, fol. 34 r°; *Miz.*, p. 221. Dans ce dernier ouvrage on ne trouve que le second vers,

مَدْحَج *Madhidj*. Une tradition répandue chez les tribus yéménites issues de Sa'ad el-'Achîrah, chez les B. Zobeïd, les Benou'l-Hârith, etc., racontait que la femme de Morrah b. 'Awf, père de cette race, avait été nommé *Madhidj*, parce qu'elle avait enfanté Sa'ad sur une colline de sable et de pierre, **أَمَكَة**. Cette étymologie qui se trouve chez IBN DOREÏD, *Ichtiḳaḳ*, p. 237, et dans le *Kechf*, fol. 34 r°, ne s'explique nullement par les données lexicographiques du radical **دَحَج** et **دَحَج**. Cf. *Modj.*, IV, p. 469.

مُدْرِج ou mieux **مُدْرِجُ الرِّيح**. Le poète 'Amir, fils d'El-Medjnoun el-Djarmi, a été surnommé *Modridj er-Rîh*, parce qu'il a employé cette expression dans une de ses poésies, où se trouve le *beït* suivant :

وَلَهَا بِأَعْلَى الْجَزْعِ رُبْعٌ دَارِسٌ
دَرَجَتْ عَلَيْهِ الرِّيحُ بَعْدَكَ فَاسْتَوَى

« (Le poète se parle à lui-même :) Sa demeure au printemps, aujourd'hui en ruines, était en haut d'El-Djez; et depuis ton départ, le vent qui y souffle par intervalles, en a égalisé le sol. »

Cf. IBN KOT., p. 461; *Agh.*, t. III, p. 17. On trouve des variantes qui donnent un sens différent dans *Kechf*, fol. 34 r°; *Miz.*, t. II, p. 220. — Le poète en question était, par atavisme, atteint d'une sorte de folie qui lui faisait croire qu'il était aimé d'une fée issue de la race des djins et inspiratrice de ses vers.

مُدْرِكَة. Elyas, fils de Modhar, avait eu de sa femme Leila trois fils : 'Amr surnommé *Modrikah*, 'Amir surnommé *Tabikhah*, et 'Omeïr dit *Kam'ah*; ce furent les ancêtres des grandes familles de Hodhaïl, Ased, etc., réunies sous le nom collectif de Khindif (voir **خندف**). La légende arabe recueillie par Ibn Kelbi explique les surnoms des trois fils d'Elyas en un récit qui est entièrement du domaine du folklore. Une chamelle appartenant à Elyas, effrayée par le bond d'un lièvre, prend la fuite et disparaît. Modrikah se met à sa poursuite et l'*atteint*. 'Amir est ordinairement occupé aux soins de la cuisine, c'est lui qui fait *cuire* les aliments. Quant à 'Omeïr, d'un naturel craintif, il *se retire*, **انزع**, et se blottit sous la tente à la moindre alerte causée par la menace d'une incursion étrangère. En laissant de côté ces racontars légendaires, on peut néanmoins faire remonter à la fin du 1^{er} siècle de notre ère l'origine de ces tribus principales. Voir C. DE P., *Essai*, t. I, p. 192; *Tadj*, t. VI, p. 354; *Kechf*, fol. 34 r°; *Lis. ar.*, t. X, p. 168.

مُرْتَع ou **مُرْتَع**. Surnom donné à 'Amr b. Mo'awyah b. Thawr, ancêtre du fameux poète Imrou'l-Kaïs, parce qu'il accordait généreusement le droit de pâture sur son domaine aux tribus étrangères (*Kechf*, fol. 34 r°; *Tadj*, t. V, p. 348).

مَرْخِيَة. Le poète anté-islamite Djawn (*alias*

Djâmi') b. Mâlik b. Cheddâd, surnommé *Merkhyah* à cause de ce *beït* dont il est l'auteur :

وَجَاءُوا بِالرَّوَايَا مِنْ لَحِيظٍ فَرَخُوا الْخَضَّ بِالماءِ الْعَذَابِ

« Ils apportèrent leurs outres de (la citerne de) Lahith et affaiblirent le lait pur en le mélangeant d'eau douce. »

Cf. *Tadj*, t. X, p. 147; *Miz.*, t. II, p. 220, qui lit à tort بِالرَّوَايَا; *Kechf*, fol. 34 r°. D'après Yakout qui cite ce même vers, Lahith est une citerne appartenant à la tribu de Ka'ab b. 'Abd b. Abi Bekr, fils de Kilâb (*Mo'djem*, t. IV, p. 353). L'étymologie ci-dessus est tirée par l'auteur du *Tadj* du livre aujourd'hui perdu intitulé *Sobriquets des poètes* كتاب القاب الشعراء par IBN KELBI.

مُرْعَث. Le poète bien connu, Bechhâr b. Bord, était surnommé *El-Mora'ats*, parce qu'il portait dans son enfance des pendants d'oreille, رَعَثَة, plur. رَعَات; (*Khiz.*, t. I, p. 541; IBN KOT., p. 476). Ce poète satirique d'une verve puissante, mais trop souvent déparée par la licence de l'expression, était d'origine persane; il resta toujours mazdéen déguisé. Il a dans *Agh.*, t. III, p. 19 à 72, une notice qui pourrait fournir la manière d'une intéressante monographie.

مِرْقَال. Hachim b. 'Otbah b. 'Amr fut chargé par Ali b. Abi Tâlib de porter l'étendard de l'armée à la bataille de Siffîn (636 de l'ère chrétienne). Il se précipita avec impétuosité sur les troupes ennemies

(وقل) et fut tué. Cf. IBN ATH., t. II, p. 330 et suiv.; III, p. 65 et *passim*; *Tadj*, t. VII, p. 350; *Kechf*, fol. 34 r°. — Sur la forme intensive *Mif'al*, voir WRIGHT, *Arab. Gramm.*, t. I, p. 138.

مَرْقَش. 'Awf (ou 'Amr), fils de Sa'ad, fils de Mâlik, surnommé *El-Mourakḳach*, en souvenir du *beît* suivant dont il est l'auteur :

الدَّارُ قَفْرٌ وَالرُّسُومُ كَمَا رَقَشَ فِي ظَهْرِ الْأَدِيمِ قَلَمٌ

« Le campement est désert et ses vestiges rappellent les sillons que le *kalem* trace sur la surface du parchemin. »

Le même surnom paraît avoir été porté par deux poètes de la *Djâhelyeh* appartenant à la famille de Mâlik b. Dhobeyy'ah, dont la biographie, par suite de la confusion des vieilles traditions arabes, présente de frappantes ressemblances. Le premier, l'aîné, *El-Mourakḳach El-Ekber* (IBN KOT., p. 103), passe pour un des meilleurs poètes dans le genre *nesīb*; il fut, comme le dit IBN KOT., « un des amoureux célèbres parmi les Arabes » وهو أحد عشاق العرب المشهورين. Cf. *Agh.*, t. V, p. 190. — Le second, *El-Mourakḳach El-Açghar*, est nommé ainsi par quelques généalogistes parce qu'il était le frère cadet du précédent. Voir IBN KOT., p. 105; *Khiz.*, t. III, p. 514; L. CHEÏKHO, *Poètes chrétiens*, t. I, p. 282. Sur le poète cité en premier lieu, voir DE SACY, *Anthol. arabe*, p. 461, et QUATREMÈRE, *Journal asiat.*, novembre 1838, p. 506 et suiv.; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 337, où la mort du second

El-Mourakḥach est placée vers la fin du règne d'Amr, fils de Hind, c'est-à-dire aux environs de 574 de l'ère chrétienne.

مُرْن. Le poète anté-islamite Djâbir El-Kelbi était surnommé *El-Mourni* (du rad. رنو) à cause du *beït* suivant tiré d'une de ses *ḡaçideh* :

إِذَا مَا مَشَى يُتْبِعُنِي عِنْدَ خَطْوَةٍ
عُيُوتًا مِرَاضًا طَرَفُهُنَّ زَوَانِيَا

« Lorsqu'il se met en marche, elles suivent ses pas d'un regard languissant et affectueux. » (*Miz.*, p. 221.)

مِرْوَانُ الْحِمَارِ « *Merwân l'âne* ». Sobriquet du dernier khalife omeyyade. Voir حمار.

مُزَرَّد. Zeïd, l'un des trois fils de Dhirâr b. Khaṭṭâb et frère du poète Chemmâkh (1^{er} siècle H.), fut surnommé *El-Mozerrred* parce qu'il a dit dans une de ses poésies :

فَقُلْتُ تَزَرَّدُهَا عُيَيْدُ فَاِنِّي
لِرَدِّ الدَّوَاهِي فِي السِّنِينَ مُزَرَّدُ

« Je disais : « Revêts cette cuirasse, 'Obeïd; quant à moi je suis cuirassé contre les calamités, dans les années de disette. »

Voir aussi *Anthol. gram. arabe*, p. 460, où ce vers est cité, et le poète nommé *Yezîd* au lieu de Zeïd. Cf. *Tadj*, s. v. زرد; mais on a adopté ici la leçon de

DE SACY, *Anth. ar.*, p. 460 : لَرْدَ الدَّوَالِي, au lieu de لَرْدَ المَوَالِي, qui ne donne pas un sens satisfaisant. — Cependant IBN KOT., p. 177, interprète ce vers d'une façon différente et par conséquent aussi le *lakab* qui en est tiré. Il lit le second hémistichie : لِدُرْدُ الشَّيْخِ فِي السَّنِينَ, et ajoute qu'il s'agit du lait crémeux, زُبْدَة, et non pas de la cuirasse ou cotte de mailles. Le sens serait d'après cela : « Savoure cette crème, 'Obeïd, car je nourris les vieillards édentés pendant les années de disette. » On sait que le mot *mozerred* se dit du chameau dont on comprime le gosier avec une corde au moment où il rumine. Cf. pour les variantes *Ousd el-ghabah*, t. IV, p. 351; *Agh.*, t. VIII, p. 102. — Ce vers paraît avoir conservé une certaine notoriété dans les siècles suivants. Ainsi on lit dans quelques chroniques persanes qu'il fut inséré dans une lettre que Bakhtyâr, impuissant à maintenir la discipline dans son armée, adressa aux princes Boueihides Rokn ed-Dawleh et 'Adhoud ed-Dawleh pour implorer leur assistance.

مَزْيَقِيَا. 'Amr, fils de Mâ-es-Semâ, personnage fameux dans les récits légendaires de l'Arabie pré-islamique, émigra du Yémen avec plusieurs tribus yéménites vers l'an 120 de J.-C. On le surnommait *Mozaiḳyā* « le déchireur », parce que, dédaignant de porter deux fois la même tunique et ne voulant pas qu'un autre se servît du vêtement qu'il laissait, il déchirait tous les soirs l'habillement dont il s'était

revêtu le matin (C. DE P., *Essai*, t. I, p. 83). Cette fable qui se retrouve dans *Tadj*, t. VII, p. 69; *Lis. ar.*, t. XII, p. 219; *Kechf*, fol. 34 v°, a pu naître simplement du sens ordinaire du radical مرق « déchirer ».

مُسْتَوَغِر (du verbe وُغِر « chauffer, faire bouillir »).

‘Amr b. Reby‘ah b. Ka‘b, dit *El-Mostawghir*, est lui aussi un de ces anciens poètes dont il ne reste que le *beït* auquel ils doivent leur surnom. Djawhari, dans le *Çahah*, cite de la façon suivante le vers onomastique « qui, dit-il, fait partie de la description d'une jument lancée au pas de course » :

يَنْشِ الْمَاءُ فِي الرِّبَلَاتِ مِنْهَا
نَشِيشَ الرِّضْفِ فِي اللَّبَنِ الْوَغِيرِ

« L'eau (la sueur) fume sur les chairs compactes de ses cuisses, comme le lait au contact d'une pierre rougie au feu. »

‘Amr b. Reby‘ah est un de ces Arabes qui jouirent d'une longévité extraordinaire, من المَعْرُورِينَ, et sur lesquels on peut consulter l'intéressante notice de GOLDZIHEN, *Abhandlungen*, t. II, p. 9. On raconte, par exemple, que ce vénérable cheïkh, trois fois centenaire, conduisant son petit-fils déjà décrépît et tombé en enfance, est rencontré par un Arabe qui le prenant pour ce petit-fils, lui dit : « Soigne bien ton aïeul, comme il t'a soigné autrefois. — Tu le connais? demande ‘Amr en désignant son petit-fils. — Oui, c'est

ton père ou ton grand-père. — Non, par Dieu, c'est mon petit-fils. — Mensonge inouï ! s'écrie l'Arabe, car El-Mostawghir lui-même... — Et, mon cher, répliqua 'Amr, c'est moi qui suis El-Mostawghir. » — D'après ce récit, il ne faut pas s'étonner si les chroniqueurs et les généalogistes donnent à cet émule des patriarches bibliques, 300 et même 333 ans d'existence. Cf. IBN KOT., p. 227; *Tadj*, t. III, p. 604; *Kechf*, fol. 35 r°.

مَسْرُوق. Abou 'Aïchah, fils d'El-Adjda', qui figure parmi les successeurs des Compagnons, devait, dit-on, son sobriquet *El-Masrouk* à cette circonstance qu'il fut, tout enfant, volé à sa famille par des malfaiteurs (*Biogr. Dict.*, p. 547). Ce traditionniste, contemporain des deux premiers khalifes orthodoxes, jouait de malheur avec ses noms de famille. Son père était surnommé *El-Adjda'*, qui signifie « le mutilé », mais c'est aussi un des surnoms du Diable. Au rapport de Nawâwi, le khalife 'Omar, ayant rencontré Masrouk, lui demanda son nom : « Je me nomme El-Masrouk, fils d'El-Adjda'. — Non, par Allah, s'écria le khalife, ton nom sera Masrouk, fils d'Abd er-Rahmân, car j'ai entendu le Prophète dire : « *El-Adjda'*, c'est un démon, **الاجدع شيطان**, »

مَسْكِين. Reby'ah b. 'Amir b. Oneïf, poète estimé du 1^{er} siècle de l'hégire. Par l'âpreté de ses satires, il sut se rendre redoutable même à Farazdak, le plus grand des poètes satiriques de son temps. Le

surnom de *Miskîn* « le pauvre » est expliqué de trois façons, d'après trois passages de ses *ḥaçideh* où ce mot se rencontre. D'abord celui-ci :

وَسَمَّيْتُ مُسْكِينًا وَكَأَنِّي لِحَاجَةٍ
وَإِنِّي لِمُسْكِينٌ إِلَى اللَّهِ رَاجِبٌ

« On m'appelle *Miskîn*, mais ce nom m'est importun; je suis un pauvre en effet, mais un pauvre qui ne désire que Dieu. »

Outre l'*Aghâny*, qui cite les trois versions, celle-ci est donnée par Ibn KOT., p. 347, et par *Khiz.*, t. I, p. 467, où, dans le premier hémistiché, se lit la variante *وما بي حاجة* « je ne suis pas dans le besoin ».

Voici les deux autres distiques tirés de la notice spéciale consacrée au poète par l'*Aghâny*, t. XVIII, p. 68 :

أَنَا مُسْكِينٌ لِمَنْ أَنْكَرَنِي
وَلَمَنْ يَعْرِفُنِي جَدُّ نَطَقَ
لَا أَبِيعُ النَّاسَ عِرْضِي أَنِّي
لَوْ أَبِيعُ النَّاسَ عِرْضِي لَنَفَقَ

« Je suis pauvre pour qui ne me connaît pas; mais, pour ceux qui me connaissent, je suis riche en beau langage. »

« Je ne vends pas mon honneur aux gens, mais, si je le vendais, il atteindrait un prix élevé. »

إِنْ أَدْعَ مُسْكِينًا فَلَسْتُ بِمُنْكَرٍ
وَهَلْ يُنْكَرَنَّ الشَّمْسُ ذَرَّ شِعَاعِهَا

لَعَرَّكَ مَا الْأَسْمَاءُ إِلَّا عَلَامَةٌ
مَنَارٌ وَمِنْ خَيْرِ الْمَنَارِ ارْتِفَاعُهَا

« Si l'on m'appelle *Miskîn*, je ne désapprouve pas ce surnom. Est-ce que le soleil peut désavouer les atomes qui forment ses rayons ? »

« Je le jure, les noms ne sont que des indices de lumière; plus est élevée la flamme du signal (qui guide le voyageur dans le désert), plus elle est utile. »

مَسِيبٌ. Le poète préislamique Zoheïr b. 'Alas *El-Mosayyb*, de la famille nizarite de Döbay'ah, doit son surnom au vers suivant, dans lequel il avait employé ce mot :

إِذَا سَرَكَمُ أَنْ لَا تُؤَوِّبَ لِقَا حَكَمِ
غَرَارًا فَقُولُوا لِمَسِيبٍ يَلْحَقُ

« Si vous désirez que vos chamelles ne rentrent pas les mamelles vides de lait, appelez à vous celui qui mène à la libre pâture. »

Cette leçon se lit dans IBN DOREÏD, *Ichtiḳaḳ*, p. 191, qui ajoute que ce Zoheïr était l'oncle maternel du célèbre poète El'Acha Kaïsi. Cf. IBN KOT., p. 82. Voir les variantes du vers dans *Khiz.*, p. 545; *Lataïf*, p. 20. — Plusieurs autres personnages sont connus sous le même surnom, par exemple : *El-Mosayyb* b. Refel, poète (*Agh.*, t. XXI, p. 104); *El-Mosayyb* El-Ḳattâl, autre poète et maraudeur du désert (*Agh.*, XX, 161); *El-Mosayyb* b. Nedjebah, lecteur du Korân; Saïd ben *El-Mosayyb*, etc.

مَشْبَر. Le traditionniste Maïmoun b. Aflah El-Zendji, qui mourut, dit-on, à l'âge de 132 ans, était connu sous le nom d'*El-Mochabbar*, parce que ses doigts avaient un empan (*chibr*) de longueur (*Kechf*, fol. 35 r°). *Tadj*, III, 290, lit *El-Mo'habbar*.

مِشْكِدَانِه. Abou 'Abd er-Rahmân 'Abd Allah b. 'Omar El-Koufi expliquait l'origine de son sobriquet *Michkidâneh*, en disant que Abou No'aïr, l'ayant rencontré, un jour, tout parfumé et vêtu avec recherche, lui dit : « En vérité, tu es un *grain de musc*. » Tel est le sens littéral de ce mot persan; mais c'est aussi le nom d'une baie odorante dont les grains sont enfilés et forment des colliers. Cf. IBN EL-KAÏ-SARÂNI, p. 32.

مُصْطَلِق. *Tadj*, t. VI, p. 413, cite, d'après Ibn el-Kelbi, un Arabe de la tribu de Khodha'ah, nommé Djadzimah b. Sa'ad b. 'Amr, auquel on avait donné le surnom d'*El-Moçtalik* à cause de sa voix forte et retentissante. (Dans les lexiques indigènes, *çalak*, à la viii^e forme, a le sens de « crier, pousser des cris de détresse ».) El-Abchihi (*Mostatraf*, II, p. 25), qui lit *Khozaïmah*, ajoute que ce personnage fut le premier à se faire connaître comme chanteur, renseignement douteux et qui n'est pas confirmé par le témoignage de l'*Aghâny*, où se trouvent les principales traditions relatives à l'origine du chant et de la musique chez les Arabes. Cependant l'auteur anonyme du *Kitâb el-Mahasin*, éd. SCHWALLY, p. 395, assure

que le premier qui acquit une réputation de chanteur fut ce même Djadzimah b. Sa'ad; mais il aurait été précédé par les deux *sauterelles* de 'Ad, c'est-à-dire deux esclaves célèbres par la beauté de leur voix, qui appartenaient à 'Abd Allah, fils de Djo'dhân (C. DE P., *Essai*, t. I, p. 351, et *Journ. asiat.*, mars-avril, p. 238). — Une famille arabe, connue sous le nom de *Benou Moçtalik*, est citée dans le récit de la journée de Nekîf, يوم نكف (IBN ATH., t. I, p. 438 et 443); ils firent leur soumission à l'islam l'an VI de l'hégire (*ibid.*, t. II, p. 146; *Agh.*, IV, 12 et 185; XVIII, p. 162).

مَضْرَب. 'Okbah, fils du poète Ka'b b. Zoheir, était épris d'une femme de la tribu des B. Ased. Un vers où il faisait mention de la belle et des espions jaloux qui veillaient autour d'elle fut considéré comme injurieux par son frère. Le malheureux Okba fut criblé de coups de sabre et mis en danger de mort. L'affaire s'arrangea plus tard et il reçut même l'indemnité, دية, à laquelle il avait droit; mais il garda de cette aventure le sobriquet d'*El-Modhreb*, qu'on peut traduire ici par « criblé de blessures » (*Agh.*, t. IX, p. 158; IBN KOT., p. 60). « Le *Hamasa* lit : « Saouer b. El-Modharreb ».

مَضْرَس. Suivant le double sens passif et actif de مَضْرَس à la II^e forme, ce nom peut vouloir dire : 1° « qui déchire et mâche sa proie »; 2° « expérimenté, résolu, etc. ». Trois personnages ont été surnommés

ainsi, à savoir *Modharres* b. Rebi', b. Laḳiṭ; *Modharres* b. Ḳorṭah, tous deux poètes et antérieurs à la venue du Prophète; *Modharres* b. Sofiân b. Khafadjah, cité par *Khiz.*, t. II, p. 292, et *Tadj*, t. IV, p. 175.

مُطَرِّز « le brodeur ou fabricant de *ṭirâz* » (cf. Dozy, *Suppl.*, II, 35). Surnom d'un littérateur du iv^e siècle de l'hégire : Abou 'Omar Mohammed, ordinairement nommé « le page de Tsaleb » (voir غلام). Ce personnage ne doit pas être confondu avec un lettré beaucoup plus connu, Abou'l-Fath Naçer El-Moṭtarrezi, qui doit sa célébrité à son commentaire des *Séances de Hariri*; il tirait son surnom ethnique d'une ville du Khârezm où il naquit, au vi^e siècle de l'hégire (*Tadj*, s. v. طرز; Ibn KHALL., t. III, p. 525; et, sur le *ṭirâz*, E. QUATREMÈRE, *Mamlouks*, II, 2, 24).

مُطَيَّبُون « les parfumeurs ». On donnait ce surnom à deux tribus arabes, les B. 'Abd Menâf et les B. Ased b. 'Abd el-'Ozza, en souvenir de leur pacte d'alliance. Ils se réunirent sur le parvis de la Ka'bah, au lieu nommé depuis *El-Moultazam* (l'engagement), y apportèrent un vase rempli du parfum dit *khalouk*, et y trempèrent leurs mains en prononçant le serment d'alliance. Voir *Tadj*, s. v. طاب; C. DE P., *Essai*, t. I, p. 254; *Mostaf.*, II, p. 24.

مَعْقَر, surnom d'un poète yéménite antérieur à l'islam, *El-Mo'aḳḳir* b. Aws (Ibn Himar), qui célébra

les exploits des B. Dhobyân à la journée de Chi'b Djabalah (vers l'an 579 de J.-C.). Voir C. DE P., *Essai*, t. II, p. 476; FRESNEL, *Journ. as.*, 1^{re} lettre, p. 48 et suiv.; *Agh.*, t. X, p. 35. — *Miz.*, t. II, p. 220, nomme ce poète 'Amir b. Sofyân El-Bariki et explique son surnom par le vers suivant, où l'épithète *mou'akkir* signifie « qui a employé le mot 'âkir » dont le sens est « d'une beauté stérile ». En d'autres termes et plus littéralement 'âkir se dit d'une femme qui ne peut donner naissance à une fille comparable à elle-même, pour la beauté. Voici le vers tel qu'il est cité par le *Mizhar* :

لَهَا نَاهِضٌ فِي الْجَوِّ قَدْ نَهَدَتْ لَهُ
مَا نَهَدَتْ لِلْبَعْلِ حَسَنَاءُ عَاقِرٌ

« Elle prend son essor et s'élance vers lui (vers l'aiglon), dans les airs, comme une femme belle, mais encore sans enfant, s'élance vers son époux. »

Les variantes données par *Kechf*, fol. 35 v°, sont des fautes de copiste qui rendent le vers presque intelligible.

مَعَوْدُ الْحَكَّامِ. Surnom du poète kharidjite Mo'awyah b. Mâlik, en souvenir de ce *beït* :

أَعُوذُ مِثْلَهَا لِلْحَكَّامِ بَعْدِي إِذَا مَا الْأَمْرُ فِي الْأَشْيَاءِ نَابَا

« Telle est la coutume que je laisse aux juges qui viendront après moi, lorsque l'autorité se transmettra parmi nos sectateurs. » (*Miz.*, p. 220.)

Dans *Tadj*, t. II, p. 440, et *Lis. ar.*, IV, 384, on lit الحكام au lieu de الحكم, et الحق au lieu de الامر. — Le *Mo'djem* cite quelques vers tirés d'une autre *kaçideh* du même poète.

مَعَوْدُ الْفِتْيَانِ. Surnom de Nâdjyah El-Djarmi, qui tua d'un coup de sabre le collecteur d'impôts du Nedjdah, en déclamant ce vers, qui semble n'être qu'une variante du vers précédent :

أَعُوذُهَا الْفِتْيَانِ بَعْدَى لِيَفْعَلُوا
كَفَعَلِي إِذَا مَا جَارَى الْحُكْمَ تَابِعْ

« Telle est la coutume que je laisserai aux braves guerriers qui viendront après moi, lorsqu'un de nos adhérents donnera un ordre injuste. »

Sur *Nedjdah* le Haurite, voir *IBN ATH.*, t. IV, p. 244.

مُفْتَرِق. Le poète Seyyâr b. Reby'ah El-Yachkori aurait été surnommé *El-Mouftarik* parce que ce mot se trouve dans un vers d'une de ses *kaçideh* :

وَعِنْدَ بَنَاتِ الصَّدْرِ مَتَى قَصَائِدُ
أَنْهَنَهُ مِنْ رِيعَابِهِنَّ فَأُفْتَرِقُ

« Parmi les filles de mon inspiration (mes poésies), il y a des *kaçideh* dont je réprime l'essor et qui me laissent indécis. » (*Kechf*, fol. 36 r°; *Miz.*, p. 222.)

مَقَّاس. Mūchir (مشهر) b. No'mân, poète de la tribu de Lowayî b. Ghalib, doit le surnom de *Maḥḥās* (du rad. مقس « causer, improviser des vers », etc.) au *beït* suivant :

مَقَّسْتُ بِهِمْ لَيْلَ الْقَامِ مُشَمَّرًا
إِلَى أَنْ بَدَأَ خَيْطُ مِنَ الْخَجَرِ سَاطِعُ

« J'ai *devisé* allègrement avec eux pendant la nuit de la pleine lune, jusqu'au moment où apparut la première lueur de l'aurore. » (*Kechf*, fol. 35 r°.)

Tadj, t. IV, p. 249, ajoute que ce poète était un beau causeur, improvisant des vers autant qu'il lui plaisait : وهو يمس الشعر كما يشاء.

مُقَتَنِي (ال). Le khalife abbasside El-Mouḥṭafi li-Emr-illah, qui régna de 530 à 555 H. (1135-1159 de J.-C.), huit jours avant son avènement, vit en songe le Prophète, qui lui adressa ces paroles : « Le pouvoir souverain va passer en tes mains, suis fidèlement la volonté de Dieu » سَيَصِلُ هَذَا الْأَمْرُ إِلَيْكَ فَاتَّقِ لِأَمْرِ اللَّهِ. C'est alors qu'il prit le titre officiel d'El-Mouḥṭafi li-Emr Illah (Sorouṭi, *Tar. el-Kkoul.*, p. 175).

مُقَطَّعُ الْوُضْنِ. Handzalah, fils de Tsa'labah, fils de Sayyâr, chef des B. 'Ydjl, qui avait le commandement en chef des tribus arabes à la journée de Dzou Kâr (juillet 611 de J.-C.), voulut que les femmes des combattants fussent présentes sur le

champ de bataille, pour ranimer le courage des leurs; aussi fit-il couper les sangles des chameaux qui les avaient amenées et, s'adressant à ses compagnons d'armes, il leur dit : « Maintenant, c'est le devoir de chacun de vous de défendre la femme qui lui est chère. » C'est de là que lui vient son surnom de *Coupeur de sangles* (C. DE P., *Essai*, t. II, p. 181; *Kit. el-Mahasin*, éd. SCHWALLY, p. 116; *Agh.*, t. XX, p. 137).

مَقْنَع⁹ (qui se cache la figure avec le voile de femme appelé *kina'*). Mohammed b. Dhafar b. 'Omair, poète de la tribu de Kindah, contemporain des premiers Omeyyades, était surnommé *El-Mokanna'*. La beauté de son visage et la crainte superstitieuse du mauvais œil, qui a tant d'empire sur les Orientaux, l'obligèrent à ne sortir que voilé, autant pour échapper aux influences funestes que pour se dérober à la curiosité féminine, surtout à l'époque du pèlerinage (*Agh.*, t. VI, p. 33, et notice spéciale; *Agh.*, t. XV, p. 157-160 [voir aussi **مَخْل**]; *IBN KOT.*, p. 462; GOLDZIEHER, *Kit. el-Mouammerin*, introd., p. x). — Deux autres personnages, Waddah le Yéménite et Abou Zeïd, de la tribu de Taÿ, avaient recours eux aussi au voile **قناع**, et pour les mêmes motifs. Enfin un imposteur, qui se faisait passer pour l'incarnation d'Abou Moslim, se révolta dans le Khorassân sous le règne de Mehdi et résista pendant deux années aux troupes que le prince des Croyants envoya pour étouffer la discorde et exter-

miner les partisans du rebelle; ils avaient pris le nom de *Mokanna'iyah*. Ce personnage, pour dissimuler sa laideur, portait un masque d'or; traqué par l'armée abbasside sous les ordres de Mo'adz b. Moslim, il se jeta avec ses femmes, ses serviteurs et ses trésors, dans un brasier ardent pour échapper au vainqueur, en l'année 161 H. [777-778 de J.-C.] (ИВН АТН., t. VI, p. 34).

مَقَّومُ النَّاقَةِ. Voici ce que dit Tsa'libi dans le *Lataïf*, p. 30, au sujet de cette expression : « Le Yemamah eut pour gouverneur un personnage dont j'ai oublié le nom. Un jour qu'il prononçait la *khoṭbah*, il s'exprima en ces termes : « Ô vous qui m'écoutez, « n'ayez pas l'audace de désobéir au Dieu très Haut, « n'oubliez pas qu'il a fait périr un peuple à l'occasion « d'une chamelle qui valait trois cents dirhems. » Ce fut en souvenir de ces paroles que ledit gouverneur reçut le surnom de *moukawwim ennaḳah* « celui qui évalue le prix de la chamelle ». — Malgré le vague du récit qui se lit dans le *Lataïf*, il est facile de voir que l'orateur en question faisait allusion à la légende bien connue du prophète Çalih et des Thamoudites exterminés pour avoir tué la chamelle que l'envoyé de Dieu, en signe de sa mission prophétique, avait fait sortir du creux d'un rocher. Il en est fait mention en plusieurs passages du *Ḳorân*, notamment dans les chapitres VII, 71; XI, 67, et *passim* (cf. LA BEAUME, *Kor. anal.*, p. 85). Sur les données histori-

ques relatives aux Thamoudites, d'après Diodore de Sicile et Ptolémée, voir C. DE P., *Essai*, t. I, p. 21-28.

مَكْحُول (littér. : « qui a les yeux enduits du collyre nommé *kohl* »). Cette épithète se rencontre souvent en poésie pour qualifier les femmes qui font usage de ce collyre. On la trouve quelquefois aussi à côté du nom de personnages historiques. Tel fut, par exemple, 'Amr b. El-Ahtam, Compagnon du Prophète et l'un des derniers poètes de la période du paganisme arabe. Il embrassa l'islamisme et maria sa fille à Hassan, fils d'Ali, mais celle-ci n'avait pas sans doute hérité de la beauté proverbiale de son père et fut bientôt répudiée par son époux. (Voir IBN KOT., p. 401; *Tadj*, t. VIII, p. 97; *Kechf*, fol. 36 r°.) L'épithète مَكْحُول *mekhoul* se trouve quelquefois dans les chroniques et désigne principalement : 1° un esclave affranchi du Prophète, dont on ne cite pas le nom; 2° un traditionniste, *El-Mekhoul* المَكْحُول b. 'Abd Allah, qui figure parmi les successeurs des Compagnons. Il était d'origine indienne; fait prisonnier par Sa'ïd ben El-'Ass, lors de la prise de Kaboul, puis donné par celui-ci à une femme qui lui rendit sa liberté, il se rendit à Damas et y enseigna la tradition, sous l'autorité de 'Aïcha et d'Abou'l-Horeïrah; il mourut en 112 H. (730 de J.-C.).

مَكْدَد. *El-Moukedded*, surnom du poète Choraïh b. Morrah b. Salamah El-Kindi, un des Compa-

gnons du Prophète, à l'occasion du vers suivant d'une de ses poésies :

سَلُونِي وَكِدُونِي فَإِنِّي لَبَادِلٌ
لَكُمْ مَا حَوَتْ كَفَّائِي فِي الْعُسْرِ وَالْيُسْرِ

« Demandez, insistez auprès de moi jusqu'à l'importunité, car je suis généreux, et dans l'abondance comme dans la gêne, je vous prodiguerai tout ce que mes mains possèdent. » (Cf. *Ousd el-ghába*, II, 395; Ibn Dor., p. 219; *Kechf*, fol. 36 r°.)

مِكْوَاة. *Mikwah* est le nom du fer à cautériser, qu'on fait rougir au feu pour imprimer une marque (*wasm*) sur la peau des troupeaux. Voir le proverbe populaire قد يضرب البعير, etc. MEÏD., t. II, p. 36. Un poète des derniers temps de la *Djáhelyeh*, 'Abd Allah b. Khaled, fut surnommé *El-Mikwah*, parce qu'il avait dit dans une de ses poésies :

وَإِنِّي لَأَكْوِي ذَا النَّسَا مِنْ ظُلَامِهِ
وَذَا الْغَلَقِ الْمُعْمَى وَأَكْوِي النَّوَظِرَا

« C'est moi qui cautérise le tendon lésé, pour le préserver de la claudication; mon fer rouge cautérise les crevasses cachées et les nerfs de l'œil. » (*Miz.*, t. II, p. 219; *Lis. ar.*, t. X, p. 320.)

مُلَاعِبُ الْأَسِنَّةِ « le joueur de lances ». 'Amir b. Mâlik, plus connu sous le nom de *Abou Berá*, cheïkh des B. 'Amir b. Sassa'a, se signala par ses prouesses dans les luttes de tribu à tribu qui déchi-

rèrent l'Arabie dans la deuxième moitié du vi^e siècle. Il était déjà fort âgé lorsqu'il fut présenté au Prophète, qui le guérit miraculeusement d'une grave maladie. Cependant 'Âmir, ce vieux représentant de la *Djâhelyeh* expirante, refusa de reconnaître la religion nouvelle et mourut fidèle aux croyances de ses pères. (Cf. C. DE P., *Essai*, t. II, p. 466; t. III, 119 et suiv.) 'Âmir était l'oncle du poète Lebîd, auteur de la *Mo'allakah* bien connue; il devait son surnom à la vaillance qu'il déployait sur les champs de bataille, ce dont fait foi le vers suivant de 'Aws b. Hadjar :

وَلَاعَبَ أَطْرَافَ الْأَسِنَّةِ عَامِرٌ فَرَّاحٌ لَهُ حِطٌّ الْكَنْيَبَةِ أَجْمَعُ

« 'Âmir se joua des pointes de lance et le butin de l'escadron lui revint tout entier. » (IBN KOT., p. 151.)

Le poète Lebîd, son neveu, a également célébré ce surnom :

كُوَّانٌ حَيًّا مُدْرِكُ الْفَلَاحِ أَذْرَكُهُ مُلَاعِبُ الْأَسِنَّةِ

« Si un mortel pouvait atteindre le bonheur, c'est le joueur de lances qui l'aurait atteint. »

On cite encore sous le même surnom deux poètes de l'antiquité arabe : 'Abd Allah El-Hârethi et 'Aws b. Mâlik El-Djarmi. Cf. *Tadj*, t. I, p. 471.

مَلِكُ النَّحَاةِ « le roi des grammairiens ». Surnom d'Abou Nizâr b. Sâfi, qui vivait au vi^e siècle de l'hégire († 568 H. = 1173 de J.-C.). Bien que l'étude

de la grammaire et de la lexicographie arabes soit le principal titre littéraire de ce personnage, il est aussi l'auteur de deux traités de jurisprudence estimés (IBN KHALL., t. I, p. 389).

مَمَزَق. Châch (ou Châs), fils de Nahar El-'Abdi, fut surnommé *El-Moumazzaq* « le déchiré », en souvenir de ce vers adressé par lui à un roi de Hirah (*Essai*, t. II, p. 238) :

فَإِنْ كُنْتُ مَأْكُولًا فَكُنْ خَيْرَ آكِلٍ
وَالَا فَادُّرْكُنِي وَلِمَا أَمَزَقَ

« Si je dois être mangé, sois le meilleur de ceux qui dévoreront mon corps, ou sinon (si tu veux me sauver), atteins-moi avant que je ne sois déchiré. »

El-Moberred, après avoir cité ce vers, ajoute qu'il fut rappelé à 'Ali par 'Othmân lorsque ce khalife était assiégé dans son palais par les insurgés qui mirent fin à ses jours (*Kâmil*, p. 12; cf. *Lataïf*, p. 17; IBN ATH., t. VIII, p. 474; *Anthol. grammaticale*, p. 460; IBN DOREÏD, p. 193; et la notice du poète Châs dans IBN KOT., p. 235). Le vers cité par Moberred se lit sans variantes dans *Miz.*, t. II, p. 219. — Le *Tadj*, t. VII, p. 69, donne du même vers deux explications très différentes. D'après l'une, le roi 'Amr, après avoir entendu ce *beït*, renonça à son expédition contre les B. 'Abd el-Kâs. D'après l'autre, le poète Châs devrait son surnom au vers suivant :

فَن مَبْلَغُ النُّعَانِ اِنْ اَبْنِ اَخِيهِ
عَلَى الْعَيْنِ يَعْتَادُ الصَّافَا وَمُحَرَّق

« Qui annoncera à No'mân que le fils de son frère s'adonne habituellement au plaisir de l'ivresse et des chansons ? »

Mais il faut remarquer que le sens donné ici par *Lis. ar.*, t. XII, p. 219, au mot *يَمْرُق*, qu'il explique par *يَغْنَى*, est extrêmement douteux, et il vaut mieux lire *يَمْرُق*. (Voir aussi *مَرِيْقِيَا* et *مُخَرَّق*.)

مَنْتُوف. Le traditionniste 'Abd Allah b. 'Ayyâch fut surnommé *El-Mentouf*, parce qu'il avait l'habitude de s'arracher les poils de la barbe en parlant. On raconte que le khalife abbasside El-Mançour (136-158 H.) chargea un jour son ministre Rebi' de promettre à ce savant une riche récompense s'il renonçait à cette habitude: « Prince des croyants, répondit le vizir, il trouve à s'arracher la barbe plus de plaisir que s'il possédait le pouvoir souverain. Comment pourrais-je lui faire agréer votre offre? » (*Kechf*, fol. 36 v°). — Ont porté le même surnom : 1° Abou 'Abd Allah Mohammed, petit-fils de Yezîd b. El-'Amâch, traditionniste (*Kechf*, *ibid.*); 2° Abou'l-Kâsim Ed-Dahhak El-Cheïbâni, un des favoris du khalife El-Mehdi (*Kechf*, fol. 37 v°). Cf. *Tadj*, VI, 250.

مُتَخَل. Poète contemporain du roi de Hirah No'mân b. El-Moundir et du célèbre Nabighah Do-byâni; son nom était *El-Mūnakhal* b. 'Obeïd b.

'Âmir, de la tribu des B. Yachkor (cf. *Agh.*, t. IX, p. 166; *IBN KOT.*, p. 238). CAUSSIN DE P., *Essai*, t. II, p. 159, croit que ce personnage avait reçu ce nom parce qu'il se couvrait habituellement la figure d'une pièce d'étamine nommée *mūnkhāl*, semblable au voile شريعة que les femmes arabes portent encore aujourd'hui. D'autre part, *Tadj*, VIII, p. 131, qui lit aussi *El-Mūnakkhāl*, assure que son vrai nom était Ibn Khalīl El-Yachkori. On trouve dans le recueil de proverbes de MEÏDÂNI (éd. Freytag, VI, 110, et XXIII, 272) l'expression حتى يَؤُوبُ المَنخَل (لا افعله) « je ne le ferai pas avant qu'*El-Mūnakkhāl* ne revienne », sans autre explication sur ce personnage qui permette de l'identifier avec le poète en question.

مُهَاجِر. 'Amr b. Kounfoud, dit *El-Mohâdjir*, Compagnon et traditionniste de la famille des B. Taïm, qui se rattachaient à la grande famille de Kō-reïch. Après l'hégire, 'Amr, qui avait embrassé la religion nouvelle, fut en butte à de cruelles persécutions dans sa propre tribu; il parvint enfin à prendre la fuite et à se réfugier à Médine. En le voyant arriver, le Prophète s'écria : « Voilà le véritable émigrant, le *Mohâdjir* par excellence » هَذَا الْمُهَاجِرُ حَقًّا, c'est-à-dire : « Voilà le vrai croyant qui a émigré uniquement pour servir la cause de Dieu. » Depuis ce temps, 'Amr conserva le surnom d'*El-Mohâdjir*. — Quant à son père, qui avait suivi son exemple et adopté l'islamisme, il dut, renonçant à une vieille coutume peut-

être d'origine totémiste, abandonner son sobriquet de *ḵounfoud* « hérisson » pour le nom de *Khalef* (*Biogr. Dict.*, p. 581; cf. *Ousd el-ghabah*, IV, 416; *IBN HADJAR*, IV, 957).

مُهَذَّبُ الدِّين. Le poète Abou'l-Hūseïn Ahmed Ibn Mūnîr, qui vivait au VI^e siècle de l'hégire, avait reçu de l'admiration de ses contemporains le titre honorifique de *Muheddzib ed-Dîn* « celui qui embellit la religion », qu'il ajoutait à un autre titre non moins flatteur *'Aïn ez-Zemân* « la gloire du siècle ». Voir sa notice chez *IBN KHALL.*, t. I, p. 138.

مُهَلِّل. Il y a peu de termes dont la signification soit plus diversement expliquée que le surnom de *Mohalhil*. Ainsi *NAWÂWÎ*, *Biogr. Dict.*, p. 164, assure que le célèbre poète 'Ady b. Reby'ah était surnommé ainsi à cause du désordre qui régnait dans ses poésies. On sait que cet Arabe avait pour frère Kolaïb, qui fut l'instigateur de la guerre de Basous au V^e siècle de notre ère. Selon d'autres, *Mohalhil* devrait son surnom à la beauté de sa voix (*C. DE P.*, *Essai*, t. II, p. 280). Mais au rapport d'*IBN KOT.*, p. 164, il faut dériver ce mot du radical هلهل qui signifie « tamiser, purifier », et au figuré « raffiner, etc. ». D'après Mohammed ibn Sellâm, auteur d'une anthologie poétique intitulée *Tabaḵat ech-chou'arâ*, le surnom en question vient de هلهلة qui se dit d'un tissu clair et chatoyant, et aurait été appliqué au poète Ibn Reby'ah à cause de la finesse et du tour délicat de ses poésies. Ren-

seignement analogue dans le *Çahah* de Djawhari et *Tadj*, s. v. Enfin le *Miz.*, t. II, p. 819, se conformant à la méthode des lexicographes qui demandent à un hémistiche l'explication d'un nom obscur, cite le *beït* suivant dans lequel le verbe هَلَّهَلْ aurait le sens de « crier هَلَا » pour arrêter un cheval :

لَمَّا تَوَقَّدَ فِي الْكِرَاعِ هَجَيْنُهُمْ هَلَّهَلْتُ أَثَارَ مَالِكٍ وَصَنِيدَا

« Lorsque leur coursier gravit les crêtes des vallons, je l'arrête en criant : « Vengeance pour le sang de Mâlik et de « Çinbil! »

Voir pour les variantes *Lis. ar.*, t. XIV, p. 231.

⁹مُورَج. Un grammairien de l'école de Basrah, mort en 195 H. (810-811 de J.-C.), est connu sous ce surnom qui paraît être plutôt un sobriquet. Dans l'ancienne langue, le verbe ارَّج « a le sens d'exciter à la révolte, quereller, etc. ». Ce *Mouarridj* s'appelait de son vrai nom Abou Faïd 'Amr b. El-Hârîth es-Sedousi; *faïd*, ici nom propre signifiant « fleur du safran » (IBN KHALLÂ, t. III, p. 462). — D'après le *Kechf*, fol. 37 v°, un Arabe de la *Djâhelyeh*, Marthad b. Thawr b. Harmalah qui prit part à la journée de Dzou-Kâr (juillet 611 de J.-C.), dut le surnom d'*El-Mouarridj* à ce vers :

وَخَيْلٌ تَنَادَى لِلطَّعَانِ شَهْدَتُهَا
فَارَّجَتْ فِيهَا الطَّعْنَ وَالْجَمْعُ نَحْمُ

« Plus d'une fois des troupes de cavaliers s'appelaient mutuellement au combat, en ma présence. C'est moi qui ai engagé la lutte, alors que la foule avait peur. »

Enfin, au rapport de *Tadj*, t. II, p. 4, un certain poète de la tribu de Solaïm, contemporain des premiers khalifes omeyyades, portait lui aussi le surnom d'*El-Mouarridj*.

موسى شهوات. Mousa b. Bechâr *mawla* de la famille de Kōreïch, poète du 1^{er} siècle de l'hégire. On n'a que de vagues explications sur l'origine de ce sobriquet (*chahawât*, plur. de شهوة « désir, passion »). D'après Ibn Kōr., p. 366, ce poète était le pourvoyeur d'Abd Allah b. Dja'far dont il cherchait à satisfaire les caprices, de là le sobriquet qui lui fut infligé. *Agh.*, t. III, p. 118-124, assure qu'il le devait à sa convoitise naturelle : « Il ne pouvait voir un beau vêtement, un cheval de prix, etc., sans pleurer d'envie et exprimer le désir de le posséder. » S'il faut en croire le témoignage du *Khizânet el-Edeb* confirmé par TSA'LIBI, p. 22, le poète en question était partisan déclaré de la famille d'Ali contre Yézid I^{er}, et c'est à ce khalife qu'est adressé le vers suivant où se trouverait aussi l'explication du sobriquet :

لَسْتُ مِنَّا وَلَيْسَ خَالُكَ مِنَّا يَا مُضِيعَ الصَّلَاةِ فِي الشَّهَوَاتِ

« Non, tu n'es pas des nôtres et ton oncle maternel ne l'est pas non plus, toi qui négliges la prière pour te livrer aux plaisirs. » (Cf. *Kechf*, fol. 24 v^o.)

On voit par ce qui précède que le surnom de ce poète est un de ceux sur lesquels on s'est borné à faire des conjectures : ce qui s'explique d'ailleurs par l'époque relativement ancienne où il vécut et par les puériles légendes qui accompagnent sa notice. D'après l'*Aghâny*, s'il fallait les prendre au sérieux, *Mousa Chahawât* aurait été une sorte de sosie du fameux *Ach'ab*, type immortel chez les Arabes de la gourmandise et de la convoitise effrénées (*Agh.*, XVII, p. 85 et suiv.).

مَيْمُونَة. *Maïmounah*, fille d'El-Hârith b. Hazn, de la tribu des B. Hilâl. Lorsqu'elle devint l'épouse du Prophète, l'an 7 de l'hégire, elle reçut de lui le nom de *Maïmounah* « heureuse, fortunée », en échange de celui de **بَرَّة** « bonne, généreuse » qu'elle portait à l'époque de ses premiers mariages. Sa mémoire est vénérée par les Musulmans, qui lui donnent le titre de « mère des croyants » **أُمُّ الْمُؤْمِنِينَ**, à cause de quelques traditions qui émanent d'elle. Sa mort est placée en l'année 61 H. (671 de J.-C.). Cf. *Nawâwî*, p. 854; *C. de P.*, *Essai*, t. II, p. 338.

نَابِغَة. *Nâbighah* n'est pas un nom propre, mais un surnom commun à plusieurs poètes célèbres. Il se donne à ceux qui, n'étant point nés avec un talent naturel pour la poésie et n'ayant pas cultivé cet art, ont commencé à faire des vers et de beaux vers à un âge avancé (*Chrest. ar.*, t. II, p. 410), S. de Sacy a

résumé ainsi l'opinion la plus répandue chez les lexicographes arabes, tels que Djawhari, Firouzabâdi, le *Lisân el-'Arab*, etc. Ils s'accordent à expliquer de cette façon le surnom de Zyâd b. Mo'awyah (ou b. 'Amr) ed-Dobyâni. Mais on trouve dans les lexiques indigènes d'autres définitions qui diffèrent plus ou moins de la première. Ils citent, par exemple, ce *beït* qui pourrait bien être apocryphe et inventé pour fournir une explication nouvelle :

وَحَلَّتْ فِي بَنَى الْقَيْنِ آيِنِ جُسْرٍ
وَقَدْ نَبَغَتْ لَنَا مِنْهُمْ شُؤُونُ

« Elle (So'ad, sa maîtresse) s'est arrêtée chez les Benou'l-Kaïn b. Djosr, et de graves difficultés ont surgi devant nous, par eux suscitées. »

D'autres donnent au mot *nâbighh* le sens de « éminent, premier »; c'est ainsi qu'un poète du 1^{er} siècle de l'hégire, 'Abd Allah b. Moukharik, était dit le *Nâbighah* des Benou Cheïbân. — Une autre étymologie encore plus incertaine est proposée pour ce surnom d'après le sens attribué au verbe *نَبَغَ* « composer des poésies à un âge avancé ». On expliquerait ainsi le nom de *Nâbighah* el-Dja'di. Ce poète contemporain de Mahomet, dont il embrassa les croyances, renonça, dit-on, au talent poétique qui l'avait rendu célèbre pendant l'âge d'ignorance. Mais après une longue interruption motivée par son zèle de néo-musulman, il revint à ses premières amours et composa de remarquables *ḥaçideh* dans sa vieillesse. Toutefois

cette tradition risque d'être la seule cause du sens donné tardivement au verbe *nabagha*, et la première étymologie, qui est d'ailleurs la plus répandue, paraît être aussi la plus acceptable. Sur la vie de N. Dobyâni; voir l'intéressante notice donnée par M. H. Derenbourg en tête du diwân du poète, *Journal asiatique*, 1868, p. 204 et suiv.; cf. *Agh.*, t. IX, p. 162-177; AHLWARDT, *The divans of the six poets*, Leyde, 1871; C. DE P., *Essai*, t. II, p. 502; *Khiz.*, t. I, p. 287.

ناجية. Nâdjyah b. Djondab b. Ka'b^(p), issu des B. Aslam, branche de la tribu de Kodha'ah, Compagnon du Prophète. Il se convertit de bonne heure et assista comme témoin à la convention conclue à Hodeïbyah entre Mahomet et les Koreïchites, en 628. Il aurait été surnommé *Nâdjyah*, quand il réussit à échapper aux poursuites des Koreïchites acharnés contre les néo-convertis. Son ancien nom était ذكوان *Dzakwân*. Il mourut en 60 de l'hégire sous le règne de Mo'awyah I^{er}. Cf. *Biogr. Dict.*, p. 587; *Tadj.*, t. X, p. 360; IBN ATH., t. IV, p. 37.

ناقص. Sobriquet dukhalife omeyyade Yézid III, qui ne régna que cinq mois et deux jours (126 de l'hég.). « Il avait reçu le sobriquet de *Nâkis*, non pas à cause d'une infirmité physique ou intellectuelle, mais parce qu'il diminua, نقص, la solde de certaines garnisons des frontières » (*Prairies*, t. VI, p. 19; cf. SOYOUÏ, *Tar.-el-khoul.*, p. 98). IBN ATH.,

t. V, p. 220, dit avec plus de précision que Yézid diminua d'un dixième le supplément de solde établi par son prédécesseur le khalife Welid, et réduisit la solde réglementaire au taux établi par Hichâm. Cf. TAB., section II, p. 1825.

نَبَّاح « l'aboyeur ». Un des plus doctes grammairiens du III^e siècle de l'hégire, Abou 'Amr (ou 'Omar) Çâlih, le commentateur bien connu des *chawahid* (testi di lingua) cités dans le Livre de Dja-whari; il fut surnommé *Nabbâh* à cause de l'habitude qu'il avait de crier en faisant son cours. Cf. FLÜGEL, *Die grammatischen Schulen d. Araber*, p. 81 et suiv.; AHLWARDT, *Sammlungen*, t. II, préface, p. xiv; *Miz.*, t. II, p. 216.

نَبِيل *Nebîl*, « habile, capable ». Plusieurs personnalités ont reçu ce qualificatif : entre autres Abou 'Açem Dhahhâk Cheïbâni, bon traditionniste, originaire de Basrah, mort dans cette ville en 112 ou 113 H. [731 de J.-C.] (*Biogr. Dict.*, p. 738); Abou'l-Hasan 'Abd Allah El-Kâtib; Ahmed b. Sa'îd El-Omawi, auteur espagnol mort en 464 H. (1071-1072 de J.-C.); Mohammed b. El-'Abbas, savant docteur du rite hanéfite. Cf. *Tadj*, t. VIII, p. 126.

نَحَّاس « chaudronnier, ou fabriquant de vases en cuivre ». Un grammairien et commentateur du Korân, Abou Dja'far Ahmed b. Mohammed, était

surnommé *Nahhás*, sans doute en souvenir du métier qu'il avait exercé. Il mourut en 338 H. (950 de J.-C.), noyé dans le Nil où il fut précipité par un Arabe fanatique (*Biogr. Dict.*, t. I, p. 81; *Miz.*, t. II, p. 233).

نَحَام « le tousseur », surnom d'un des premiers et des plus dévoués Compagnons du Prophète; son vrai nom était No'aïm b. 'AbdAllah, de la tribu de Koreïch. Malgré l'opposition des siens, il embrassa de bonne heure l'islam et se signala autant par l'ardeur de sa foi que par sa générosité et ses bienfaits. C'est lui qui empêcha 'Omar, encore infidèle, d'assassiner le Prophète. On n'est pas d'accord sur la date de sa mort, mais il est probable qu'il fut tué à la bataille de Yarmouk en l'an 15 de l'hégire; d'autres disent à la bataille d'Edjnadaïn, an 13. Ce surnom lui fut donné parce qu'il était asthmatique et peut-être aussi en souvenir du hadîth attribué à Mahomet : « En entrant dans le Paradis, j'ai entendu le toussotement (نَحَمَة ou نَحْمَة) de No'aïm. » Cf. *Biogr. Diction.*, p. 598; *Kechf*, fol. 37 v°; *Tadj*, t. IX, p. 13, et sur les circonstances de sa mort, *TAB.*, I^{re} série, p. 2126; *IBN ATH.*, t. II, p. 318.

نَدِيم « commensal, compagnon de table, courtisan favori, etc. ». Un grand nombre de personnages historiques, poètes ou savants, ont porté le surnom d'*En-Nedîm*. Quand il se rencontre seul, sans être pré-

cédé d'un nom ou d'une *kounyah*, surtout dans les récits des III^e et IV^e siècles, il s'applique presque toujours au fameux musicien Ibrahim Moçouli, le favori du khalife Haroun er-Rachid, le chef de sa musique de chambre et l'hôte assidu de ses réunions intimes. On le trouve souvent cité sous le simple surnom de *Nedîm* dans le *Livre des Chansons* (*Aghâny*) qui lui doit un grand nombre de renseignements artistiques et historiques, et lui a consacré une de ses plus intéressantes notices, t. V, p. 2-48.

نَعَامَة. *Na'âmah*, sobriquet d'un Arabe des âges d'ignorance, originaire de la tribu de Fezârah : sa taille longue et épaisse l'avait fait comparer à une autruche : وكان جسيماً طويلاً وأما سُمِّي نَعَامَة لذلك. Telle est l'explication que donne *Agh.*, t. XXI, p. 189, où se lisent aussi plusieurs récits sur ce personnage, plus ou moins authentiques, mais intéressants pour le folklore de l'Arabie préislamite. Il feignait l'imbécillité, comme son contemporain *Habannaqah* (voir هَبْنَقَة), et eut recours à toutes sortes de ruses étranges pour venger le meurtre de ses frères, massacrés par les B. Achdja' dans une razzia dirigée par cette tribu contre la famille de Na'âmah. Plusieurs des axiomes ou bons mots attribués par la tradition à ce personnage ont été recueillis dans les *Proverbes* de Meïdâni. Quant au distique, qui d'après le *Kechf*, fol. 37 v°, aurait donné naissance au sobriquet, le voici tel qu'il est cité dans cette unique copie :

فَلَا طَرْقَنَ جَبَّهُمْ صَبَاحًا لَا تُبْرَكَنَّ بَرَكَةُ النَّعَامَةِ

« Certes je surprendrai leur citerne dès le matin et je m'inclinerai (pour boire) comme fait l'autruche. »

Le premier hémistiche offre une leçon fautive dans *Agh.*, *ibid.*, p. 190, où on lit : فَلَا طَرْقَنَ قَوْمًا وَهُمْ نِيَامٌ « j'attaquerai ces gens pendant leur sommeil ». Quant au second hémistiche du vers ci-dessus, il pourrait se traduire : « et je m'inclinerai sur leur citerne comme le distributeur d'eau (à l'aiguade) ». En effet, le *Tadj*, t. IX, p. 79, explique le mot *Na'âmah* de la façon suivante : النعامة الساقى الذى يكون على البئر.

نَعْتَل. Le mot نَعْتَلَة (ou نَعْتَلَة) se dit de la marche traînante et lourde d'un vieillard. *Na'tsal* est le sobriquet d'un Arabe d'Égypte que sa longue barbe et son allure disgracieuse avaient rendu ridicule. Le khalife 'Othmân qui avait, dit-on, une certaine ressemblance avec ce singulier personnage et était pourvu comme lui d'une barbe démesurée, recevait de ses ennemis le sobriquet injurieux de *Na'tsal*, surtout lorsqu'il haranguait ses sujets du haut du *minber*. « Aïcha, lorsqu'elle fut forcée de se réfugier à la Mecque, répétait avec rage cette menace : « Tuez *Na'tsal*, que Dieu extermine *Na'tsal* ! » C'était d'ailleurs, au rapport d'Abou 'Obeïd de qui provient ce récit, la seule imperfection physique qu'on pût reprocher au khalife (*Lis. ar.*, t. XIV, p. 193). Voir

aussi TAB., I^{re} série, p. 3206 et 3327; *Glossaire*, p. 344; GOLDZIH, *Moham. Studien*, t. II, p. 123; et *Mostatraf*, t. II, p. 129.

نَفْطَوِيَّة (iranien : *Naftouï*; cf. JUSTI, *Iranisches*

Namenbuch, p. 219). Abou 'Abd Allah Ibrahim, fils de Mohammed el-Azdi, célèbre comme grammairien et auteur de travaux historiques dont Maçoudi parle avec éloge (*Prairies*, t. I, p. 16); né à Wasit en 244 H. (818 de J.-C.), mort à Bagdad en 324 H. (936 de J.-C.). S'il faut en croire l'auteur du *Laṭā'if*, p. 34, et *Miz.*, t. II, p. 216, il fut surnommé *Niftawēhi* à cause de sa laideur et de la noirceur de son teint. La première partie du nom est incontestablement la transcription arabe du mot d'origine égyptienne *naphta*; quant à la terminaison *ويه*, que les Arabes prononcent *wēhi*, elle paraît avoir fort embarrassé leurs grammairiens (voir *Anthol. grammaticale arabe*, p. 153, et plus haut le mot *سيبويه*). L'étymologie la plus acceptable est celle que donne le dictionnaire persan *Hefst-Koulzoum*, d'après lequel la terminaison iranienne *ouyēh* indique un rapport de similitude ou d'appartenance. D'après cela, le surnom du grammairien en question pourrait se traduire par *semblable au bitume*, ce qui justifie la conjecture du *Laṭā'if*. C'est d'ailleurs ainsi que ce nom a dû être compris de bonne heure chez les Arabes, comme le prouvent les vers suivants attribués à un certain Mohammed Eb. Zeïd El-Wasīṭi :

لَوْ نَزَلَ الْوَيْ عَلَى نِفْطَوَيْهِ لَصَارَ ذَاكَ الْوَيْ وَجْهًا إِلَيْهِ
أَحْرَقَتْهُ اللَّهُ بِنَصْفِ اسْمِهِ وَصَيَّرَ الْبَاقِي وَجْهًا عَلَيْهِ

« Si la révélation (le Korân) était descendue du ciel au sujet de Niftaweïhi, c'eût été un malheur pour lui.

« Car Dieu l'aurait brûlé avec la première moitié de son nom (naphte), et aurait fait de l'autre moitié une malédiction contre lui. »

Et ces vers d'Ibn Bessâm :

رَأَيْتُ فِي النَّوْمِ أَبِي آدَمَ صَلَّى عَلَيْهِ اللَّهُ ذُو الْعَصْرِ
فَقَالَ أَبْلِغْ وَلَدِي كُلَّهُمْ مَنْ كَانَ فِي حَرْنٍ وَفِي سَهْلٍ
بِأَنَّ حَوًّا أَمَّهُمْ طَالِقٌ لَوْ كَانَ نِفْطَوَيْهِ مِنْ تَسْلَى

« J'ai vu en songe Adam, notre père (que Dieu dispensateur de toute grâce lui accorde ses bénédictions!), et il m'a dit :

« Fais savoir à ma postérité tout entière, celle des monts arides et celle des plaines (c'est-à-dire à tout le monde),

« Que je répudie Ève leur mère, si Niftaweïhi est de ma lignée. »

Cf. IBN KHALL., t. I, p. 26, et *Kechf*, fol. 37 v°.

D'après *Miz.*, p. 228, le même surnom de *Niftaweïhi* est donné à Abou'l-Hasan 'Ali b. 'Abd er-Rahmân El-Misri, savant grammairien du iv^e siècle.

نَقَاش *Nakḥāch*. Abou Bekr Mohammed b. El-Hasan, docteur musulman qui a écrit plusieurs traités relatifs à la lecture et à l'explication du Korân, mais dont l'autorité comme traditionniste est con-

testée (mort en 351 H. [962 de J.-C.]), avait exercé dans sa jeunesse le métier de peintre ornementiste en portails et voûtes de mosquées, d'où son surnom de *Nakḥāch* (IBN KHALL., t. III, p. 15).

نقى. Le sens ordinaire de ce mot est « pur, exempt de souillures, etc. », d'où l'épithète de انقياء, pluriel du même mot, sous laquelle on désigne les saints les marabouts et autres personnages morts en odeur de sainteté. C'est ainsi probablement qu'il faut traduire l'épithète *El-Naky* que l'on trouve ordinairement jointe au nom d'El-'Abbas b. El-Welid b. 'Abd El-Melik El-Ghafiki, mort en 230 ou 232.

نّھاس « le déchireur ». Ce nom, qui est une des épithètes du lion, est porté par le poète Abou 'Obeïdah ben *En-Nahhās*, à cause de ce vers (attribué aussi à son père) :

وَكُنْتُ إِذَا قَدَرْتُ عَلَى خَيْمِثٍ
نَهَشْتُ وَأَنْتَ ذُو نَهْشٍ شَدِيدٍ

« Lorsque tu as prise sur un scélérat, tu le déchires, et les morsures de tes dents sont cruelles. » (*Kechf*, fol. 38 r°.)

نوابغ *Nawābigh* (pluriel de نابعة; voir ce mot). Outre les deux poètes, El-Dobyāni et El-Dja'di, bien connus par l'épithète de *Nābighah*, on trouve dans *Miz.*, t. II, p. 229, la mention de deux autres poètes préislamiques qui portaient le même surnom, à

savoir El-Nâbighah des Benou'l-Hârith b. Yézîd, et El-Nâbighah des Benou-Cheïbân (Ḥamal b. Sa'danah).

هَادِي (*El-Hâdy*). Osamah b. 'Amr, qui vécut avant la venue de Mahomet, fut surnommé *El-Hâdy* « le guide, l'indicateur », parce qu'il allumait des feux dans le désert pour diriger les voyageurs égarés et leur montrer le chemin de son douar (*Kechf*, fol. 38 v°). Le sens religieux de ce nom, si fréquent dans l'onomastique musulmane, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

هَاشِم. *Hâchim*, l'un des fils d'Abd Menâf et le chef de l'illustre famille des Hâchimites (v^e siècle de l'ère chrétienne), s'appelait de son vrai nom 'Amr; il reçut le surnom de *Hâchim* « l'émietteur », parce qu'il fut le premier à distribuer des aliments aux pauvres de la tribu de Koreïch. On connaît la *kaçideh* qui explique ce surnom, et dont le premier *beït* est :

عَزَّوَالَّذِي هَشَمَ الثَّرِيدَ لِقَوْمِهِ
وَرَجَالَ مَكَّةَ مُسْنِتُونَ عَجَانُ

« 'Amr, cet homme qui émietta le pain pour offrir le *tharîd* à sa tribu, aux misérables de la Mecque, affamés et amaigris. »

Cf. C. DE P., *Essai*, t. I, p. 255; *Prairies*, t. III, p. 112; *Miz.*, t. II, p. 217; TAB., I, p. 1089.

هَبَنَقَة. Le nom *Habannaqah* est diversement

expliqué dans les dictionnaires arabes. On s'accorde néanmoins à croire qu'il fut porté par un Arabe kaïsiste de la *Djâhelyeh*, que les uns nomment Abou Nafi' Yezîd b. Thawrân, les autres Abou'l-Wada'at. Il est cité par MEÏDÂNI comme type de la sottise, et la littérature musulmane moderne en a conservé le souvenir. Cf. *Proverbes*, éd. de Boulak, t. I^{er}, p. 192; IBN KHALL., t. III, p. 35; *Kechf*, fol. 38 v°. Il avait pour émule un certain Cheïbah b. El-Walîd, auquel on attribue une partie des niaiseries que Meïdâni met sur le compte de son prédécesseur plus connu; voir *Lis. ar.*, t. XII, p. 243. (Cf. ci-dessus : ابو الوادعات.)

هَرَا. Mo'adh, fils de Moslim, grammairien et lecteur du Kōrân, de l'école de Koufah, mort en 187 ou 191 H. (803-805 de J.-C.), plus que centenaire. Il avait fait, avant de devenir un érudit, le commerce d'une étoffe de soie fabriquée primitivement à Hérât, et nommée *herawi* à cause de son origine (IBN KHALL., t. III, p. 373; *Lis. ar.*, s. v. هرا; *Miz.*, t. II, p. 216).

هَلِيب. Yezîd b. Kōhafah, de la tribu de Taÿ, classé parmi les Compagnons du Prophète. Avant sa conversion, il s'était présenté à Mahomet avec une députation, وفد, des gens de sa tribu. Il était chauve; un simple attouchement de la main du Prophète sur sa tête dégarnie suffit pour y faire naître une chevelure abondante. Telle est l'origine du mot *Halib*, qui pourrait bien n'être qu'un sobriquet, ce mot étant

ordinairement employé pour désigner les soies du porc. Voir cependant *Tadj*, t. I, p. 517; *Kechf*, fol. 38 v°; *Ousd el-Ghâbah*, t. V, p. 69.

وَادِي. Le mot *wâdi* est ici l'ethnique de la localité de Wadi'l-Koura, qui dépendait de la région de Médine, sur la route de Syrie (cf. *Mo'djem*, t. IV, p. 878). Le personnage le plus connu sous ce nom d'origine est *Hakem El-Wâdi*, chanteur célèbre qui débuta sous le règne du khalife omeyyade Welid II, jouit d'une grande vogue auprès des premiers princes abbassides, et mourut très âgé sous le règne de Haroun er-Rachîd (en 182 H. [798 de J.-C.]). On trouve sa notice dans *Agh.*, t. VI, p. 64-68, et *Journal asiatique*, VII^e Série, novembre 1873, p. 510.

وَشَاءَ « qui fabrique ou vend l'étoffe de soie colorée et à ramages nommée وَشَى », dont il est souvent fait mention dans les poèmes arabes. *El-Wachhâ* est le surnom d'un écrivain nommé Abou Yezîd Wathîmah, وَثِيْمَة, fils de Mousa, qui composa un livre moitié historique moitié romanesque sur les premières apostasies qui suivirent la mort de Mahomet. Le biographe IBN KHALLIKÂN (t. III, p. 647), à qui est dû ce renseignement, ne donne pas le titre de cet ouvrage qui aurait pu fournir sans doute de curieux renseignements sur une période encore peu connue de l'histoire de l'islamisme.

وَضَاح. Djadîmah, fils de Mâlik l'Azdite, premier prince qui, probablement vers le III^e siècle de l'ère

chrétienne, régna sur la région supérieure de l'Irak, à l'occident de l'Euphrate. Les anciennes chroniques racontent qu'il était lépreux et que ce surnom d'*El-Waddhah*, qui signifie « éclatant de blancheur », lui avait été donné par euphémisme. Voir C. DE P., *Essai*, t. II, p. 17; *Agh.*, t. XIV, p. 76; IBN DOREÏD, p. 226 et 290; *Kechf*, fol. 38 r°. — Un traditionniste du iv^e siècle de l'hégire, Abou 'Abd Allah Mohammed El-Anbari, mort en 345 H. (956-957 de J.-C.), est connu sous le nom d'*Ibn El-Waddhah*; cf. *Tadj*, t. II, p. 248. Sur l'emploi fréquent de ce nom, voir l'*Index* de Tabari.

يَاقُوتَةُ الْعُلَمَاءِ « le rubis unique des 'Oulema », surnom du jurisconsulte Abou'l-Mas'oud El-Mou'afa. Cet imâm, élève de Sofiân El-Tsawri, mourut en odeur de sainteté l'an 184 ou 185 H. (800-801 de J.-C.). Cf. *Fragm. Histor. Arab.*, p. 303; ABOU'L-MAHASIN, t. I, p. 519.

يَزِيدُ الْخَيْرِ « *Yezîd du bien* ou *Yezîd le bon* ». Surnom honorifique donné par Mahomet à Abou Khâlid Yezîd b. Abi Sofyân, qui fut un de ses partisans les plus dévoués. Ce pieux musulman servit ensuite sous Abou Bekr, prit part à l'expédition de Syrie, devint gouverneur de Damas et mourut de la peste en l'année 18 H. [639 de J.-C.] (*Biogr. Dict.*, p. 635). Une tradition analogue se rapporte au nom de Zeïd El-Khaïl (voir زيد).

يَزِيدِي. Abou Mohammed Yahya b. El-Mûbarek

El-Yezîdi, grammairien et littérateur du III^e siècle de l'hégire. Voici l'explication que l'*Aghâny* donne de son surnom : Ce Yahya s'était déclaré pour Ibrahim b. 'Abd Allah qui, sous le règne du khalife El-Mansour, revendiqua les droits de la maison d'Ali, et fut soutenu dans sa révolte par la population toujours insoumise de Koufah. Après la défaite du prétendant, Yahya vécut longtemps dans la retraite, et, pour échapper aux agents du khalife, alla demander asile et protection à Yezîd, fils d'El-Mansour El-Himyâri, oncle d'El-Mehdi. Ce prince l'accueillit favorablement, finit par obtenir sa grâce, et le présenta au khalife Rachid. Ce dernier, qui savait distinguer les gens de mérite même parmi ses ennemis, l'attacha à sa cour et lui confia l'éducation d'El-Mamoun. Par reconnaissance envers son ancien protecteur, Yahya prit désormais le surnom de *Yezîdi* et ne fut plus connu que sous cette appellation. Sa notice se trouve dans *Agh.*, t. XVIII, p. 72-84, et *IBN KHALL.*, t. IV, p. 69 et suiv.; voir aussi *Khiz.*, t. IV, p. 16; cf. FLÜGEL, *Die gramm. Schulen*, p. 89.

يَعْسُوب. 'Abd er-Rahmân b. 'Attâb, de la tribu de Kōreïch, Compagnon de Mahomet et cité dans les recueils de hadîth comme une des sources des traditions les plus anciennes relatives au Prophète. Le rang qu'il occupait parmi les Kōreïchites lui avait valu l'épithète de *Ya'soub*, qui se dit de la reine des

abeilles et d'un chef de tribu. C'était aussi le nom d'un cheval de Mahomet (*Biogr. Dict.*, p. 381).

يَعْمَر. Abou Sûleïmân Yahya, un des sept lecteurs du Kōrân (mort en 89 H. [708 de J.-C.]), estimé pour sa profonde connaissance de l'ancienne langue arabe, est connu sous le nom de *Ibn Ya'mar*. Le mot *Ya'mar*, devenu nom propre, peut être dérivé du radical عَمَر « vivre, prospérer » et avoir été donné comme appellation de bon augure. Tel serait aussi le sens qu'on peut tirer du nom de *Yahya*, du radical حَيَّ, d'après le *Biogr. Dict.*, t. IV, p. 62, de Yezîd et d'autres noms de ce genre.

يَمَانِي (ال). Hisl (ou Hoseïl) b. Djabir *el-Yemâni* prit ce surnom ethnique lorsqu'il devint le client des B. 'Abd El-Achhal, originaires du Yémen. On sait que ce cheïkh, malgré sa profession de foi musulmane, fut confondu avec des rebelles idolâtres et tué à Ohod, l'an 3 H. (Janvier 625 de J.-C.). — Son petit-fils, Hodhaïfah Ibn El-Yâmâni, est mis au rang des *Açhab* ou Compagnons du Prophète (*Kechf*, fol. 39 v°; *Tadj*, t. IX, p. 372).

يَمُوت (aoriste du verbe مَات « mourir »). Le traditionniste et littérateur Abou Bekr, fils d'El-Mozarra' (né à Basrah au II^e siècle H.), avait reçu le nom de mauvaise augure, en arabe *yamout*, qu'on peut traduire par « mortel ». Ce savant ne pouvait se consoler de

cette dénomination. « C'est pour moi, disait-il, une cause permanente de chagrin. Aussi lorsque je vais visiter un malade et qu'on me demande mon nom, je donne celui de mon père et je réponds : « Ibn Mo-
« zarra' » (pour éviter le fâcheux pronostic qu'on pourrait tirer de *yamout*) » (*Biogr. Dict.*, t. IV, p. 386). L'auteur du *Kechf*, fol. 39 r°, cite la même anecdote et la fait suivre d'une explication attribuée au jurisconsulte Mansour el-Fakîh; mais le passage est illisible dans le manuscrit de Leyde. — Au rapport du *Tadj*, I, p. 588, et *Lis. ar.*, II, 338, un certain Abou Fir'oun avait donné à sa fille le nom de مَوْت « mortelle » et composé à ce propos les vers suivants :

سَمَّيْتُهَا إِذَا وَلَدَتْ مَوْتٌ وَالْقَبْرُ صَهْرُ ضَامِنٍ زَمِيْتُ
لَيْسَ لِمَنْ ضَمَّنَهُ تَرْكِيتُ

« Je l'ai nommée *mortelle*, au moment de sa naissance; — le tombeau est un époux (*litt.* un gendre) fidèle et grave — et ceux qu'il renferme n'ont plus besoin de soins. »

Ces vers, qui ont eu quelque notoriété, sont cités inexactement dans le t. V, p. 68, de l'*Histoire de la civilisation musulmane*, تاريخ المتمدن الاسلامي, par G. ZEÏ-DÂN, Caire, 1906. Cf. *Lis. ar.*, où les mêmes vers sont donnés.

INDEX.

La liste ci-jointe rétablit les noms véritables des personnages, cités dans le présent travail sous leurs surnoms ou leurs sobriquets.

Le système de transcription adopté ici est le suivant :

ث	ts et quelquefois th	ظ	z
ج	dj	ع	l'esprit rude
خ	kh	غ	gh
ذ	dz	ق	h
ش	ch	و	w quand il est initial, ā et ou quand il est lettre de prolongation.
ص	ç et ss		
ض	dh		
ط	t		

La lettre A précédant les chiffres des pages indique le tome IX, et la lettre B, le tome X du *Journal asiatique* (dixième série, 1907).

- | | |
|--|--|
| <p>'Abbād b. Châch. B, 209.
'Abbas (El-) b. 'Abd El-Moṭṭalib. A, 395.
'Abbas b. El-Hassan, vizir du khalife Mouṭṭafi - Billah. B, 112.
'Abbas (El-) b. El-Moundir, surnommé <i>Naky</i> «le pur». B, 247.
'Abd Allah b. 'Abbas, surnommé <i>El-Bahr</i> «la mer». A, 225.
'Abd Allah b. Ahmed, dit <i>El-Kaffāl</i>, B, 116.
'Abd Allah b. El-A'war, poète</p> | <p>du 1^{er} siècle de l'hégire. B, 112.
'Abd Allah b. Ayyâch, traditionaliste du III^e siècle de l'hégire. B, 233.
'Abd Allah b. Djo'dân. A, 238.
'Abd Allah El-Djolfi, surnommé <i>El-Khildji</i>. A, 374.
'Abd Allah b. Kaïs Es-Selmi. B, 200.
'Abd Allah b. Khâlid, gouverneur de Koufah, cité. B, 84.
'Abd Allah b. Khâlid, <i>El-Fakhr</i>. B, 38.</p> |
|--|--|

- 'Abd Allah b. Moq'ab, savant du II^e siècle de l'hégire. B, 80.
- 'Abd Allah b. Mohammed, surnommé *Ed-Dha'if* « le faible ». B, 70.
- 'Abd Allah b. Moslim, *El-Faḥīr* « le pauvre ». B, 98.
- 'Abd Allah El-Mouzeni, un des Compagnons du Prophète. A, 387.
- 'Abd Allah b. 'Omar El-Koufi. B, 221.
- 'Abd Allah b. Wehb Er-Rasibi, surnommé *Es - Seddjād*. A, 392.
- 'Abd El-'Azīz b. Merwān, cité. B, 111.
- 'Abd El-'Azīz b. Yahya le Kindite, surnommé « la ghoule ». B, 95.
- 'Abd El-Melik, 5^e khalife Omeiyade. A, 193, *ibid.*, 176.
- 'Abd El-Melik (Abou'l-Ma'ālī), docteur chaféite, surnommé *l'inam des deux Villes saintes*. A, 219.
- 'Abd El-Moṭṭalib, grand-père du Prophète, surnommé *panache de gloire*. B, 60.
- 'Abd El-Moṭṭalib b. Hachim. Voir *Cheibah*.
- 'Abd El-'Ozza, premier nom d'Abd Allah El-Mouzeni. A, 388.
- 'Abd er-Rahmān b. 'Abd Allah, petit fils du khalife 'Othmān. B, 205.
- 'Abd er-Rahmān b. Walid, traditionniste, élève de Sidi Mālik. B, 111.
- 'Abd es-Samī' b. Mohammed, fonctionnaire à la Cour du khalife Mouktadir; son sobriquet reste sans explication. B, 56.
- Abou Ahmed b. Abi Bekr. Voir *El-'Atawāni*.
- Abou 'Aīchah b. El-Adja'. B, 218.
- Abou 'Aīchah El-Masrouk, traditionniste. A, 203.
- Abou 'Ali b. El-Hasan, poète du V^e siècle de l'hégire, cité. B, 63. Voir *Çiddik*.
- Abou 'Amr (ou 'Omar) Čālih, grammairien du III^e siècle de l'hégire. B, 241.
- Abou 'Amr Salm El-Khāsir, poète de la Djāheliyah. A, 370.
- Abou Bedjeleh, poète. A, 208.
- Abou Bekr, le khalife. — Son surnom *serviteur de la Ka'abah*. B, 8; A, 222. Autres surnoms: *'Atik (El)*, *ibid.* — *Drou'l-khilāl*. A, 394.
- Abou Bekr b. El-Mozarra', surnommé *Yamout*. B, 253.
- Abou Bekr Ya'koub El-Yachkori. A, 237.
- Abou Bekrah « l'homme à la poulie », contemporain du Prophète. A, 190.
- Abou Berā. Voir *'Amir b. Mālik*.
- Abou Čālih, traditionniste surnommé *Semān*. Voir ce mot.
- Abou Čāmāh (Mohammed b. Ibrāhīm), auteur de la chronique des *Deux jardins*. A, 196.
- Abou Dhowāib *El-Hodhāili*. B, 107.

- Abou Dja'far Mas'oud El-Bayâdhi, poète du temps des Abbassides. A, 232.
- Abou Dzihbân El-Dja'di (Merwân), dernier Omeyyade. A, 196. Voir aussi A, 194.
- Abou Farazdak Es-Selouli, poète. B, 84.
- Abou Ghabchân, surnom du loup. A, 199.
- Abou Horeïrah, traditionniste. A, 202, 221.
- Abou Irb (le membré). A, 187.
- Abou Kîrbah, surnom d'El-'Abbas, fils du khalife 'Ali. A, 200.
- Abou'l-'Abbas Mohammed, surnommé *Kodzarah*. B, 104.
- Abou'l-Adzân ('Omar b. Ibrahim). A, 189.
- Abou'l-Ainâ (Abou 'Abd Allah Mohammed). A, 189.
- Abou'l-'Atâyah (le poète). A, 238, 197.
- Abou'l-Bilâ, poète surnommé *Abou'l-Ghoul*. A, 200.
- Abou'l-Faradj ('Abd El-Wahid), poète du iv^e siècle de l'hégire, surnommé *le perroquet*. A, 223.
- Abou'l-Feyyâdh El-Misri, surnommé *Dzou'l-Noun*. A, 406.
- Abou'l-Ghoul, poète. A, 199.
- Abou'l-Hasan Ahmed, surnommé *Djahzah*. A, 236.
- Abou'l-Hasan 'Ali b. El-Moghîrah, grammairien. A, 203.
- Abou'l-Hasân *El-Ach'ari*. A, 211.
- Abou'l-Hoçain. A, 177.
- Abou'l-Koudeïn, sobriquet d'El-Asma'iyi. A, 200.
- Abou'l-Kouroun, personnage légendaire. A, 200.
- Abou'l-Mas'oud *El-Mou'afa*. B, 251.
- Abou'l-Râs. A, 176.
- Abou Mansour Mawhoub *El-Djawâlki*. A, 241.
- Abou Mohammed b. 'Abd es-Selâm, poète du ix^e siècle de l'hégire; son sobriquet. A, 381.
- Abou Mohammed Mousa b. Haroun *El-Bordt*, traditionniste. A, 227.
- Abou Morrah, surnom du diable (*Iblis*). A, 201.
- Abou Mousa b. Sûleimân, traditionniste, dit *El-Hâmîdh*. A, 242.
- Abou Mousa 'Ysa b. Khochnâm. A, 202.
- Abou Nizâr b. Sâfi, grammairien. B, 231.
- Abou Nowâs, poète célèbre du ix^e siècle de l'hégire. A, 201; *ibid.*, 426.
- Abou Obeïdah *En-Nahhâs*, poète. B, 247.
- Abou 'Omar Mohammed, surnommé *El-Motarresi*. B, 223.
- Abou Sa'ïd Yahya *El-Bezzâz*, traditionniste. A, 242.
- Abou Salih, sage juif surnommé *Dzou'l-Kifl*. A, 404.
- Abou Sassân (Hodhâin Er-Rakâchi). A, 194.
- Abou's-Simt (Merwân), poète des Abbassides. B, 92.
- Abou Tawilah. A, 176.

- Abou Tourâb (le khalife 'Ali).
A, 190-191.
- Abou Zakarya b. Hasan, B,
207.
- Abou Zinâd, sobriquet de l'imam
'Abd Allah b. Zakwân, juris-
consulte du II^e siècle de l'hé-
gire. A, 420.
- Abrahah, *Tobba'* du Yémen, sur-
nommé *Dzoul-Minâr*. A, 404.
- Açamm (El-) « le Sourd », person-
nages qui ont reçu ce surnom.
A, 212.
- 'Acha (El-), personnages qui ont
porté ce surnom. A, 213.
- 'Acha (El-) Maïmoun b. Kaïs,
poète du II^e siècle de l'hégire.
A, 190; B, 67.
- 'Ach'ath (El-), sobriquet de Madi-
Karib le Kindite. A, 210.
- Achdak (El-). A, 211; B, 194.
- Achyam (El-) b. Mo'adh, sur-
nommé *El-Akra'* « le chauve ».
A, 217.
- 'Acyah « la rebelle ». Voir *Djemi-
lah*. A, 241.
- 'Addjâdj (El-) 'Abd Allah b. Rou-
ba', poète célèbre du I^{er} siècle
de l'hégire. B, 82.
- 'Adjouz El-Yemen « la vieille du
Yémen », sobriquet donné à un
gouverneur de ce pays. B,
83.
- 'Ady b. 'Alkamah *El-Loddjâdj*,
poète anté-islamite. B, 117.
- Ady b. Reby'ah. Voir *Mohalhil*.
- Afladj (El-). A, 215.
- Afwah (El-), poète de la Djâhel-
yeh. A, 217.
- Ahmed b. 'Abd Allah El-Kâtib,
surnommé *Tamas* ou *Tamis*.
B, 75.
- Ahmed b. 'Ali El-'Askalâni. A,
178.
- Ahmed b. Haroun es-Sermedi,
traditionniste. B, 61.
- Ahmed b. El-Hasan, tradition-
niste, son singulier surnom.
A, 412.
- Ahmed b. Kûndadjik, surnommé
« l'homme aux deux sabres ».
A, 398.
- Ahmed b. Mohammed. Voir *Ibn
Tabataba*.
- Ahmed b. Mohammed, surnom-
mé *Djerâdah*. A, 238.
- Ahmed b. Mohammed *El-Khach-
hâb*, traditionniste. B, 62.
- Ahmed b. Mohammed *El-
Khayyât*. A, 183.
- Ahmed b. Mohammed, surnom-
mé *Nahhâs*, grammairien du
III^e siècle de l'hégire. B,
241.
- Ahmed b. Mûnâ, poète musul-
man. B, 235.
- Ahmed b. Zoheir, docteur mu-
sulman, surnommé le *vétéri-
naire de la science*. A, 233.
- Ahuaf (El-) Abou Bekr Çakhr,
tabi'. A, 203.
- Ahwaç (El-), poète du II^e siècle
de l'hégire. A, 204.
- Akhfach (El-), trois littérateurs
arabes portent ce sobriquet.
A, 206.
- Akhtal (El-), poète célèbre du
II^e siècle de l'hégire; surnom-
mé *Daubal*. A, 205, 380.
- Aktsam (El-) b. Saifi. A, 219.

- A'lam (El-), personnages qui ont porté ce surnom. A, 215.
- 'Ali (Abou'l-Hasan), dit « le fils des deux préférées ». A, 183.
- 'Ali (Aboul-Hasan), philologue et poète, surnommé *Chomaïm*. B, 58.
- 'Ali b. 'Abd Allah, jurisconsulte du v^e siècle de l'hégire. B, 63. — Ses trois surnoms, *ibid.* 64.
- 'Ali b. 'Abd El-Wahid, ses différents surnoms. A, 395.
- 'Ali b. 'Abd er-Rahmân el-Misri. Voir *Niftawêihî*.
- 'Ali, b. Abi Talib (le khalife), est surnommé quelquefois *El-Haïdarah*. A, 369.
- 'Ali b. Djabalah, poète du III^e siècle de l'hégire. B, 90.
- 'Ali b. Khâlid, poète du I^{er} siècle de l'hégire, surnommé *Berdakht*. A, 226.
- Alkamah (El-Fahl), poète anté-islamite. B, 96.
- Alphonse de Castille. A, 176.
- 'Amir b. 'Abd Allah El-Kelbi, poète anté-islamite. B, 202.
- 'Amir b. Abi Mousa, dit *Abou Boudah*. A, 189.
- 'Amir b. El-Hârith. A, 239.
- 'Amir b. Elyas. B, 70.
- 'Amir b. Mâlik (Abou Berâ). B 230.
- 'Amir b. Tofaïl, poète rival d'Alkamah. B, 79.
- 'Amir El-'Adwâni (le cheïkh), surnommé *Dzou'l-hilm*. A, 394.
- 'Amir El-Haremi, surnommé *Modridj*. B, 211.
- 'Amir El-Tabikhah. Voir *Elyas b. Modhar*.
- 'Amr (ou Mâlik) b. Djandal, surnommé *Dzakhâb*. A, 384.
- 'Amr b. El-Hârith, grammairien de l'École de Basrah. B, 236.
- 'Amr b. Ghânem le Tayite, ancien poète arabe. B, 67.
- 'Amr III b. Hind, surnommé *El-Mouharrik*. B, 208.
- 'Amr b. Katân, poète, surnommé *Djohonnom* « l'abîme ». A, 241.
- 'Amr b. Kounfoud, traditionniste. B, 234.
- 'Amr b. Mâ-es-Semâ. B, 216.
- 'Amr b. Ribah Es-Solami, surnommé *Chertd* « le fugitif ». B, 56.
- 'Amr b. Mâlik, surnommé *El-Berrak*. A, 226.
- 'Amr b. Mo'awyah. B, 212.
- 'Amr b. 'Odas, surnommé *El-Asla'*. A, 209.
- 'Amr ou 'Amir b. Ohaïmir, surnommé *l'homme aux deux tuniques* (bordeïn). A, 389.
- 'Amr b. Raby'ah dit *El-Müstawghir*. B, 217.
- 'Amr b. Sa'ïd, un des Compagnons du Prophète, surnommé *El-Achdah*. A, 211.
- 'Amr b. Sa'ïd b. El-Assi. B, 194.
- 'Amr El-Kaisi, poète contemporain d'Imrou'l-Kais. A, 188.
- 'Anabiss (El-), « les lions » Kereïchites qui reçurent ce surnom. B, 90.

- Antarah (Antar), célèbre poète anté-islamite. B, 99; A, 415.
- Antiochus VII. A, 176.
- Araķim (El-), «les serpents», surnom de six familles de la grande tribu de Taghlib. A, 206.
- 'Ardji (El-) 'Abd Allah b. 'Amr, poète omayyade. — Autres personnages qui ont porté ce surnom. B, 85.
- 'Arkať (El-), surnom du poète Hâmid b. Mâlik. A, 207. — Avare célèbre dans les légendes arabes. *Ibid.*, 208.
- 'Ark El-maût «sueur de mort», sobriquet d'un eunuque du khalife Mou'tamid 'Al-Allah. B., 85.
- Ased b. 'Abdallah El-Kasri, dit *Zâgh* «la Corneille». A, 416.
- Asmâ, fille du khalife Abou Bekr. A, 383.
- 'Aťawâni (El-) surnom d'Abou Ahmed, vizir du prince Samanide Isma'îl b. Ahmed. B, 86.
- 'Aťawi (El-), poète, cité, B, 87.
- Awâh (El-), sobriquet du khalife Abou Bekr. A, 222.
- A'yass, pluriel de 'Yss «noble»; Koreïchites qui ont reçu ce surnom. A, 213.
- Bahman Djadaweïb, surnommé *l'homme aux deux bandeaux*, (*djenaheïn*). A, 393.
- Ba'ith, poète du 1^{er} siècle de l'hégire. A, 410.
- Ba'ith (Abou Mâlik Khidach), poète de la Djähelyeh. A, 228.
- Bâkir (El-) surnom de Mohammed b. 'Ali b. Huseïn, descendant du khalife 'Ali. A, 222.
- Banât Allah, «les filles de Dieu», surnom donné aux Anges, avant l'islamisme. A, 229.
- Barbe de bouc, sobriquet d'un chanteur du iv^e siècle de l'hégire. B, 193.
- Barmeki, «qui se rattache à la famille de Barmek; emploi injurieux de ce surnom. A, 227.
- Baūza', mère de Zyâd b. El-Hârith. A, 231.
- Bebbeh, sobriquet de 'Abd Allah, petit-fils d'Abou Sofîân b. Harb. A, 223.
- Bechhâr b. Bord (le poète). B, 213.
- Bedi'uz-Zemân «la merveille du siècle», surnom de Hamadâni, auteur célèbre des séances (*makâmât*). A, 225.
- Beïhas, voir Ibn Khalef. A, 233.
- Bekr b. Hobail, aïeul des Arahom. A, 207.
- Bekr b. Malik, surnommé *Darah*. A, 378.
- Belil, surnom du poète anté-islamite Kâil b. 'Amr. — *Boleïl*, diminutif du précédent, surnom d'un des Compagnons du Prophète. A, 229.
- Benou Ased (Les), pourquoi ils

- furent surnommés *les esclaves du bâton*. B 81.
- Benou'l-Asfer «la race blonde». A, 230.
- Benou'l-Kamîlah, sobriquet injurieux à l'adresse des tribus de Hawâzin et de Ased. A, 230; B, 108.
- Benou'l-Kâtib «les fils de l'écrivain», surnom de la tribu de Dhobay'ah. A, 230.
- Berreh. A, 227.
- Bichr b. Doreïd, poète. A, 243.
- Bilâl, le muezzin du Prophète, cité. B, 104.
- Bour «mortel, périssable», surnom de quelques traditionnistes. A, 231.
- Bourou «le loup. A, 231.
- Çadik «le véridique». B, 62.
- Çâhib «le compagnon ou l'ami», surnom d'Isma'il b. 'Abbâd, ministre des princes boueïhides. B, 61.
- Çalatân, poètes qui sont connus sous ce surnom. B, 66.
- Çamout «le silencieux». B, 67.
- Çayyâd El-Foursân «le traqueur des cavaliers». B, 69.
- Çâch b. Nahar El-'Abdi, surnommé «le déchiré». B, 232.
- Çahl b. Cheibân, surnommé 'Adid el-elf «qui compte pour mille». B, 84.
- Çakîrah (Benou), surnom d'une sous-tribu du clan de Temîm. B, 57.
- Chamerdal b. Choreik, sur-
- nommé «fils de la besace». B, 58; cité, A, 183.
- Chammir (Chorahbil), surnommé «l'homme à la cuirasse». A, 393.
- Chanfara (Le poète). B, 58.
- Cheibah b. El-Welid. Voir *Habannaqah*.
- Cheibân b. Nebi'. B, 209.
- Chighb (ou Chaghîb), mère du khalife Mouktadir-Billah. B, 57.
- Cho'aib b. Morrah El-Kindi, surnommé *El-Moukedded*. B, 229.
- Cho'air «le petit poète», surnom de Hâni b. Taûbah Cheibâni. B, 60.
- Chorahbil b. Ma'di-Karib, poète anté-islamite. B, 88.
- Choukrân, surnom d'un *mawla* du Prophète. B, 57.
- Çiddîk «le très véridique», l'un des surnoms du khalife Abou Bekr. B, 62. — Voir aussi Mohammed b. Abi Bekr.
- Cigales de 'Ad (Les deux). A, 238.
- Constantin V (Pogonate). A, 176.
- Çoraïm b. Ma'char le Taghlébite, surnommé *El-Ofnoun*. A, 216.
- Çouli, personnages qui ont porté ce surnom. B, 69.
- Çoul-Tekîn. Cité. *ibid*.
- Daoud b. 'Ali (Abou Sûleimân), surnommé *Ez-Zâhiri*. B, 77.
- Daoud b. 'Ysa, surnommé *Outroudjeh*, «le citron». A, 202.

- Debhân (El-), musicien célèbre du viii^e siècle de l'hégire. A, 380.
- Dhimâm b. Talabah, cheikh des B. Sa'ad. A, 400.
- Di'bil, surnom d'Ibn-'Ali b. Razî, célèbre poète du ii^e siècle de l'hégire. A, 379.
- Dînâr, sobriquet d'un fils de Yahya b. Khâlid. A, 381.
- Djâbir b. Kaïs El-Hârithi. B, 208.
- Djâbir El-Kalbi, poète anté-islamique. B, 215.
- Dja'd (El-) b. Dihrem. A, 239.
- Djadz'imah b. Sa'ad, surnommé *El-Moçtalik*. — Les B. Moçtalik. B, 211 et 212.
- Dja'far II, roi de Ghassâm. B, 208.
- Dja'far b. Abi Talib, frère du khalife 'Ali, surnommé « l'homme aux deux ailes ». A, 392; 407.
- Dja'far b. Mohammed (l'imâm), surnommé *Es-Çadik*. B, 62.
- Djahiz (El-) Amr b. Bahr. A, 235.
- Djâr Oulâh. Voir *Zamakchhari*.
- Dja'wanah (El-), « petit, trapu ». A, 240.
- Djemel « le chameau »; plusieurs personnages ont porté ce surnom. A, 240.
- Djemîl b. 'Abd Allah, poète. A, 189.
- Djemîl b. Ma'mer El-Fibri, surnommé *l'homme aux deux cœurs*. A, 403.
- Djemîlah, fille de Thâbit. A, 241.
- Djerir, poète. A, 189; *ibid.*, 232.
- Djewher (El-), conquérant de l'Égypte. B, 110.
- Dokeîn b. Radjâ, poète *reddjâz*. A, 380.
- Dzakwan b. 'Abd Kaïs. Cité, B, 70.
- Dzou Açbah, prince himyarite. A, 386. — Surnom d'une famille yéménite. *Ibid.*
- Dzou'l-Adza'r, fils d'Abrahah. A, 385.
- Dzou'l-Ahdâm; sens incertain de ce sobriquet; personnages qui ont été surnommés ainsi. A, 386.
- Dzou'l-Ghourrah, surnom d'un des Compagnons; pourquoi il était désigné ainsi. A, 401.
- Dzou'l-Içbâ, sobriquet du poète yéménite Hourthân El-Adwânî. A, 385.
- Dzou'l-Karneîn. A, 401.
- Dzou'l-Kifl; personnages qui ont reçu ce surnom. A, 404.
- Dzou'l-Oudzneîn « l'homme aux deux oreilles ». A, 388.
- Dzou'l-Rommah, poète célèbre du i^{er} siècle de l'hégire. A, 396.
- Dzou'l-Tâdj « l'homme à la tiare »; personnages qui ont reçu ce surnom. A, 390.
- Dzou'l-Tsafinât « l'homme aux callosités »; personnages qui ont porté ce surnom. A, 391.
- Dzou-Ma'djrah; origine légendaire de cette dénomination. A, 404.

Dzou Nowâs, *Tobba'* du Yémen.
A, 204.

Eby'ah Eç-Cabi, poète. A, 189.
Ehl eç-Coffah «les gens de l'au-
rent»; origine de ce surnom;
musulmans qui l'ont porté.
A, 221.

Elyas b. Modhar. B, 212.

Emîn (El-) «l'homme de con-
fiance», surnom : 1° d'Amir b.
Djerrâh; 2° du 6° khalife
abbasside. A, 221.

Emir El-Mouminîn. Voir *'Abd
Allah b. Zakwân*.

Ezwâd Er-Râkib. Voir *Zouwâd*.

Fadhl b. El-'Abbas, poète sur-
nommé *El-Akhdar*. A, 204.

Fahl (El-) «le mâle ou l'étalon»;
surnom de plusieurs poètes de
la *Djâhelyeh*. B, 97.

Farazdak. A, 213. — Surnom-
mé *El-'Oukdân*. B, 88.

Fârouk (El-), surnom du kha-
life 'Omar b. El-Kaïta b. B,
96.

Faïmah, fille du khalife 'Omar
b. 'Abd el-'Azîz. A, 382.

Fehmi (El-). Voir *Çalatân*.

Ferrâ (El-), grammairien cé-
lèbre. B, 97.

Find «la montagne»; surnom de
Chehl b. Cheibân, poète et
guerrier de la *Djâhelyeh*. B,
100.

Firâs b. Habis (le témimite), sur-
nommé *El-Akra'* «le chauve».
A, 217.

Fir'oun. A, 234.

Gharidh (El-), chanteur célèbre
du 1^{er} siècle de l'hégire. B,
93.

Gharik (El-). Voir *Hammâd b.
'Ysa*.

Ghawth b. Morr. de la famille
de Modhar, surnommé *Çoufah*.
B, 68.

Ghazâli (Abou Hâmid). A, 244.

Ghazzâl (El-) et Ghazâli (El-).
B, 94.

Habannaçah. B, 248. — Surnom
de Yezid b. Merwân. A,
407.

Habîb El-Medeni, ascète mu-
sulman, surnommé *El-babeîn*
«les deux portes». A, 222.

Hachim (El-), b. 'Abd Menâf.
B, 248.

Hachim b. 'Otbah, surnommé
Mirhâl. B, 213.

Haddjâdj b. Abi Zyâd el-Aswed,
surnommé «outre de miel».
A, 418.

Haddjâdj (El-) b. Yousouf. A,
244.

Hâdy (El-). Voir *Osamah*.

Hakim El-Wâdi, chanteur cé-
lèbre du n^e siècle de l'hégire.
B, 250.

Hammâd, fils de Sabour, sur-
nommé *Râwyah* «le rhapsode».
A, 411.

Hammâd b. 'Ysa, traditionniste.
B, 93.

Hammadoun (El-), surnom de
trois poètes du n^e siècle. A,
367.

Hamzah b. 'Abd el-Mottalib

- oncle du Prophète, surnommé «le lion de Dieu». A, 208.
- Hamzah, fils d'Ali. Son surnom dans la secte des Druzes. A, 404.
- Handzalah b. Abi Âmir. B, 94.
- Handzalah b. Talibah b. Sayyâr. B, 226.
- Hârith b. Abd Allah; surnommé *El-Koubah*. B, 102. — Voir *Bebbeh*.
- Hârith (El-) b. 'Amr b. Temîm. A, 243.
- Hârith (El-) b. As'ad. B, 207.
- Hârith b. Cherik El-Bekri, surnommé *Haûfa-ân*. A, 368.
- Hârith Er-Raïch, *tobba'* du Yémen. A, 412.
- Hasan et Huseïn explication de ces épithètes. A, 366. — *Hasân. Ibid.*
- Hasan (El-) Mansour, surnommé «l'homme aux deux règnes». A, 398.
- Hasan b. Sehl «l'homme aux deux vizirats». A, 407; B, 109.
- Hasân b. Thâbit (Le poète), surnommé *El-Housâm*. A, 365. *ibid.*, 192. — cité, A, 418.
- Hasan b. Yézid (Abou Younès), traditionniste surnommé *El-Kawi* «le fort». B, 109.
- Hawdah b. 'Ali, surnommé «l'homme à la tiare» (*tâdj*). A, 390.
- Hasn (El-). Voir *Sehl b. Sa'ad*.
- Hibet Allah (Abou'l-Hasan Ibn el-Telmîdz). A, 182.
- Hichâm (Le khalife Omeyyade). A, 192.
- Hobeïrah b. 'Abd Menâf, poète anté-islamite. B, 116.
- Hoçain (El-), cheïkh des B. Hârith, surnommé *Dzou'l-Ghousah*. A, 401.
- Hoçain b. Bedr. Voir *Zibrihân*.
- Hodaifah b. Bedr El-Fizâri. B, 92.
- Hodaifah b. El-Moghîrah, surnommé «l'homme aux deux lances». A, 396.
- Hodaifah b. El-Yemeni. Cité, B, 253.
- Hodzeïl b. Djâbir *El-Yemâni*. B, 253.
- Honeidah, fille du poète Zibrihân. A, 382.
- Hoteyah (Djerwâl b. Aws, le poète). A, 366.
- Hûseïl b. 'Ourfoutah, poète de la Djâhelyeh. A, 366.
- Huseïn b. Zikriweïh, chef des Karmates de Syrie. A, 196; 398.
- Hûseïn Ibn ed-Dahhak, poète surnommé *El-Khalîf* «le libertain». A, 375.
- Ibn Abi'l-'Akab, poète. A, 188.
- Ibn El-'Ach'ath. Cité, B, 78.
- Ibn El-'Adjouz (Le prophète Ezéchiël). A, 187.
- Ibn Bassâm, poète. Cité, B, 193.
- Ibn Chaur, surnommé *El-Ka'kaa'*. B, 107.
- Ibn El-Djauzi. A, 178.

- Ibn Djoëir (Mohammed), célèbre voyageur, surnommé *El-Kinâni*. B, 117.
- Ibn-Doreïd, polygraphe célèbre. A, 378.
- Ibn El-Fâridh (Le poète). A, 188.
- Ibn El-Ghirr (*Sa'd* ou Hârith ou Orwah b. Hachim). A, 187.
- Ibn Hamdoun (Abou'l-Me'ali Mohammed). B, 110.
- Ibn Harmah (Le poète). A, 374.
- Ibn Khalef El-Fazâri. A, 233.
- Ibn Khallikân, cité, B, 59.
- Ibn El-Kirryyeh, poète. A, 188.
- Ibn El-Ko'ais, surnommé *El-Afladj*. A, 215.
- Ibn Lenkek, surnommé *Mobri-mâm*. B, 200.
- Ibn Mandeh. A, 178.
- Ibn El-Mou'allim (Mohammed El-Khourti). A, 189.
- Ibn Mou'tazz, cité, B, 113.
- Ibn Mûnir (Abou'l-Hûseïn), poète du IV^e siècle de l'hégire. B, 91.
- Ibn Er-Roumy (Abou'l-Hasan 'Ali). A, 184; cité, 372.
- Ibn Es-Sabbagh (Yahya). A, 185.
- Ibn Es-Sa'ik (Yezîd b. 'Amr), poète. A, 185.
- Ibn Sâmoun. A, 423.
- Ibn Selamah, poète du II^e siècle de l'hégire. B, 237.
- Ibn Es-Sikkit, philologue arabe. A, 184.
- Ibn Tabataba (Ibrahim). B, 71.
- Ibn Tabatabâ (Abou'l-Hasan Ahmed). A, 186.
- Ibn Et-Tarîd El-Fakhri. A, 187.
- Ibn Zobeir ('Abd Allah), cité, B, 83.
- Ibn Zobeir. A, 383.
- Ibrahim, fils de Mehdi. A, 235.
- Ibrahim (Abou Is'hak b. Mohammed), surnommé «le vitrier» (*Zoddjâdj*). A, 418.
- Ibrahim Moçouli, surnommé *Nedim* «le commensal». B, 242.
- Ikrimah b. Reby'. A, 176; B, 101.
- Imrou'l-Kaïs, le plus célèbre poète de la Djâhelyeh, surnommé *Dzou'l-Kourouh* «l'homme aux ulcères». A, 402.
- Imrou'l-Kaïs II, roi de Hirah. B, 208.
- Imrou'l b. Kaïs, surnommé *D-âid*. A, 384.
- Is'hak b. Ibrahim, traditionaliste, surnommé *El-Haidarah* «le lionceau». A, 369.
- Ismaël, fils d'Abraham; pour quoi il était surnommé «l'immolé». A, 384.
- Jésus, fils de Marie, surnommé «l'homme au palmier». A, 405.
- Jonas, fils de Mataï, surnommé *Dzou'l-Noun* «l'homme au poisson». A, 406.
- Ka'b el-Ahbâr, docteur juif contemporain du Prophète, B, 114.

- Ka'b el-Bakar. B, 115.
 Ka'b b. Djo'aïl, poète contemporain d'El-Akhtal. A, 205.
 Ka'b b. Zohaïr, surnommé *Dzou'l-Borah*. A, 388.
 Kabibah (El-) «la laide», sobriquet d'une favorite du khalife Motewekkil. B, 103.
 Kaïs b. Djandal, surnommé «tué par la faim». B, 103.
 Kaïs b. Djerwah, poète de l'âge anté-islamique. B, 78.
 Kaïs El-Djouhani «le gémissueur», poète. A, 368.
 Kaïs b. Ma'di Karib «le balafre». A, 210.
 Kaïs b. Mas'oud, surnommé *Dzou'l-djeddeïn*. A, 392.
 Kaïs b. Mo'adh, surnommé *Medjnoun* «le fou». B, 206.
 Kaïs b. Zohaïr, chef des B. 'Ahs, surnommé *Kaïs el-Ra'yi*. A, 411.
 Katadah b. No'mân, un des Compagnons du Prophète, surnommé *Dzou'l-Aïn*. A, 400.
 Kâtib roumî «le secrétaire grec» Voir *Djewher*.
 Kethîr b. 'Abd Allah es-Sûlâmi, surnommé «Dzou'l-'Adj». A, 400.
 Khâlid b. Amr, surnommé *Cherîd* «le fugitif». B, 56.
 Khâlid b. Dja'far, surnommé *El Aqbagh*. A, 212.
 Khâlid El-Kasri. A, 192.
 Khâlid b. Walid El-Makhzoumi, surnommé «le glaive de Dieu». A, 428.
 Khalîl (El-) «l'ami de Dieu»; surnom du prophète Abraham. A, 376.
 Khansâ (El-), poétesse contemporaine de la prédication de l'islam. A, 376.
 Kharrâ-Nakhl, explication de ce sobriquet. A, 371.
 Khaṭafa, surnom de l'aïeul du poète Djerir. A, 373.
 Khaṭīb (El-) «le prédicateur», personnages qui ont reçu ce surnom. A, 373.
 Khawar b. Djobeïr. A, 382.
 Kherboust «dos d'âne»; explication de ce sobriquet. A, 372.
 Khirbāk (El-) b. 'Amr, surnommé *Dzou'l-Yadeïn*. A, 408.
 Khodha'ah «la séparation», pour quoi la tribu de Azd fut surnommée ainsi. A, 372.
 Kouldj, surnom de certaines familles de la tribu de Kaïs-Ailân. A, 374.
 Khozaïmah b. Thabit «l'homme aux deux témoignages». A, 399.
 Kibtî (El-) 'Abd El-Melik b. 'Omaïr. B, 103.
 Kisâyi (El-), célèbre grammairien. B, 114.
 Kodha'ah, nom du père de la tribu des Kodha'ites. B, 105.
 Kothâm b. Khabyah El-'Abdi, poète du 1^{er} siècle de l'hégire. B, 66.
 Kothêir (El-), célèbre poète du 1^{er} siècle de l'hégire. B, 111.
 Kotrob (El-), sobriquet du grammairien Mohammed ibn

- el-Mostanir (III^e siècle de l'hégire). B, 105.
- Lakhnîa Tanouf, roi yéménite, surnommé «Dzou'l-Chenâtir». A, 399.
- Leïla, femme d'Elyâs, surnommée *Khindif*. A, 376.
- Linceul (Porteur de); personnages qui ont reçu ce surnom. A, 240.
- Lobabeh, femme du khalife 'Abd El-Melik. A, 194.
- Lohayi (El-), surnom du petit-fils de Modhar. B, 118.
- Lokmân, deux personnages légendaires ont porté ce nom. B, 195.
- Madhidj, surnom de la mère de Sa'ad El-Achirah. B, 211.
- Mâ es-Semâ, surnom : 1^o de 'Amir b. Harithah El-Azdi; 2^o de la femme de Imrou'l-Kaïs, roi des Hirah. B, 197.
- Maimoun b. Aftah, traditionniste. B, 221.
- Maimoun b. Cherik, dit *El-Asla'*. A, 209.
- Maimounah, une des épouses du Prophète. B, 238.
- Makhoul (El-), personnages qui ont porté ce surnom. B, 229; *Mokahhal* (El-), *ibid.*
- Makkâs (El-). Voir *Müschir b. No'mân*.
- Mâlik b. Djanâb El-Kelbi, surnommé *El-Açanm*. A, 212.
- Mâlik b. Hanzalah, ancêtre du poète Farazdak. B, 85.
- Malik b. Owaïmer, poète anté-islamite. B, 203.
- Mâlik b. Zoheir, possesseur du sabre nommé *Dzou'l-Noun*. A, 407.
- Mansour (Abou Dja'far), 2^e khalife Abbasside. A, 192.
- Mansour, célèbre joueur de mandoline, surnommé *Zel-zel*. A, 419.
- Marthad b. Abi Homrân El-Djo'li, surnommé «l'incendiaire». A, 209.
- Maslemah, fils du khalife 'Abd El-Melik. A, 237.
- Masrouk (El-). Voir *Abou Aïchah b. El-Adjda'*.
- Maximilien (L'empereur). A, 176.
- Medjnoun. Voir *Kaïs b. Reby'ah*.
- Mentouf (El-). Voir *'Abd Allah b. 'Ayyâch*.
- Merkhyah, surnom d'un poète anté-islamite. B, 212.
- Merwân II, dernier khalife Omeyyade, surnommé *El-Dja'di*. A, 239; surnommé *El-Himâr* «l'âne». A, 367.
- Merwân b. El-Hakem (le khalife). A, 184; 377.
- Merwân b. Mohammed, poète. A, 196.
- Mihçân b. Tha'lebah, poète anté-islamite. B, 204.
- Mihrân, nom persan de l'un des Compagnons du Prophète. Voir *Sefneh*.
- Miskn. Voir *Reby'ah b. 'Amir*.
- Mo'adh (Abou Moslim), gram-

- mairien du II^e siècle de l'hégire. B, 249.
- Mo'akîl b. Reby'ah *El-La'in*. B, 195.
- Mo'akkir b. Aws, poète anté-islamite. B, 223.
- Mo'awyah b. 'Abd el-Kerîm, traditionniste du II^e siècle de l'hégire. B, 69.
- Mo'awyah b. El-Hârith Et-Temîmi, poète anté-islamite. B, 57.
- Mo'awyah b. Mâlik, poète du parti des Kharidjites. B, 224.
- Moberred, célèbre littérateur du III^e siècle de l'hégire. B, 198.
- Moçab b. Zobeir. A, 224.
- Modharris (El-); personnages qui ont porté ce surnom. B, 222.
- Modjabbar. Voir 'Abd er-Rahmân b. 'Abd Allah.
- Modjachi' b. Dârim, surnommé «le bavard». A, 413.
- Modrikah. Voir *Elyâs b. Modhar*. B, 212.
- Moghîrah b. 'Abd Allah, surnommé *El-'Okatcher* «le rougeaud». A, 218.
- Moghîrah (El-) b. 'Abd Allah, gouverneur de Koufah. A, 197.
- Mohâdjir (El-). Voir *'Amr b. Kounfoud*.
- Mohalhîl, surnom de 'Ady b. Reby'ah, poète du V^e siècle de notre ère. B, 235.
- Mohalleb b. Ali Çofrah, sobriquet dont il fut affublé. A, 409.
- Mohammed (Abou 'Abd Allah El-Kaïrawâni), grammairien du V^e siècle de l'hégire. B, 105.
- Mohammed (Abou Mousa) El-'Anzi, traditionniste. A, 419.
- Mohammed (Abou 'Omar), poète du V^e siècle, surnommé *Ghoulâm Tha'lebi*. B, 95.
- Mohammed (Chems ed-Dîn Ed-Dzehebi). A, 179.
- Mohammed b. 'Abd Allah, surnommé «Diba'dj». A, 381.
- Mohammed b. 'Abd Allah El-Hârithi, surnommé *djirâb*. A, 237.
- Mohammed b. 'Abd er-Rahmân, traditionniste, maître d'El-Boukhâri. B, 62.
- Mohammed b. Abi Bekr, traditionniste du I^{er} siècle de l'hégire, porte à tort le surnom de *Çiddik*. B, 63.
- Mohammed b. Ahmed, surnommé *Ka'b El-Baçar*. B, 115.
- Mohammed b. Ahmed, surnommé *pied de vache*. Cité, B, 56.
- Mohammed b. Baktyâr. A, 182.
- Mohammed b. Dhâfer, poète du II^e siècle de l'hégire. B, 227.
- Mohammed b. Dja'far, surnommé *El-Ghoundar*, traditionniste du II^e siècle de l'hégire. Autres personnages qui ont reçu ce surnom. B, 95.
- Mohammed b. El-'Abbas, traditionniste, surnommé *Abou Châmah*. A, 196.
- Mohammed b. El-Djerrah. A, 178.

- Mohammed b. El-Hasan, traditionniste, surnommé *El-Khatan* «le gendre». A, 370.
- Mohammed b. El-Hasan El-Nakkach. B, 246.
- Mohammed b. Habib. A, 178.
- Mohammed b. Houmrân, poète contemporain d'Imrou'l-Kaïs. B, 59.
- Mohammed b. Sa'd b. Abi Wakkas, dit «l'ombre de Satan». B, 77.
- Mohammed b. Sa'id, grammairien, surnommé *El-'Oukdâh*. B, 89.
- Mohammed b. Talbah *Es-Sed-djâd*. A, 424.
- Mohammed b. Yahya *Eç-Çouli*. B, 69.
- Mohammed b. 'Ysa El-Bayadhi. A, 233.
- Mokanna' (El-); personnages qui ont porté ce surnom. B, 227.
- Mokhallab, poète des B. Hilâl. B, 210.
- Mokhdedj, chef Kharidjite, surnommé *l'homme à la manelle de femme*. A, 391.
- Morthed b. Thawr. Voir *Mouaridj*.
- Mosafil b. Abi 'Amr. A, 421.
- Mosailamah (le faux prophète). A, 191.
- Mosayyb (El-), personnages qui ont porté ce surnom. B, 220.
- Moslim (Abou'l-Walid), poète célèbre du IV^e siècle de l'hégire, surnommé *la victime des belles*. B, 64.
- Moslim b. Khâlid, jurisconsulte. Voir *Zendji*.
- Mo'tarrezî (El-); cité. B, 223.
- Motelemmis, poète anté-islamite. B, 201.
- Motenakkhal (El-). Voir *Mâlik b. Owaïmer*.
- Motenebbi, célèbre poète musulman (IV^e siècle). B, 202.
- Mothellem (El-). B, Amr Et-Tanoukhi; cité. B, 67.
- Mouhabbir (El-), surnom du poète Tofail El-Khail. B, 72.
- Mouktadir-Billah (le khalife); cité. B, 113.
- Mouktafi-Billah (le khalife). A, 237; B, 226.
- Moundir, fils de Mâ es-Semâ. A, 389.
- Mourakkach (El-), deux poètes anté-islamites ont porté ce surnom. B, 214.
- Mourrah b. Charahîl El-Hamdâni. B, 76.
- Mousa b. Bechâr, poète du I^{er} siècle de l'hégire. B, 237.
- Mousa b. El-Hasan b. 'Abbâd, traditionniste. A, 240.
- Mou'taçim-Billah (le khalife), surnommé *Mothammin*. B, 205.
- Mou'tadid (le khalife abbasside). A, 397.
- Mou'tamid 'Al-Allah, 15^e khalife abbasside. Son surnom bizarre reste inexpliqué. B, 108.
- Mozaiqyâ (El-). Voir *Amr b. Mâ es-Semâ*.

Mūchir b. No'mān, poète. B, 226.
 Mūnakkhal (El-) b. 'Obeid,
 poète anté-islamite. B, 233.
 Mundjibāt «les nobles femmes».
 A, 220.
 Mūnebbih b. Sa'd, surnommé
El-A'çour. A, 213.
 Mustawrid El-'Okāili. A, 239.

Na'āmah, personnage légendaire
 de la Djähelyeh. B, 243.
 Nābighah, poètes qui ont porté
 ce surnom. B, 238.
 Nabī b. Oulad, ancêtre du ju-
 risconsulte El-Ach'ari. A, 211.
 Nadhīrah bint 'Açīm, surnommée
Lakīyah. B, 196.
 Nādjyah b. Djondab. B, 240.
 Nādjyah El-Djormi. B, 225.
 Nafi' b. Khalīfah El-Ghanāwi.
 B, 210.
 Nasr (Abou'l-Kasim), *El-Khoub-
 zarouzi*, poète du IV^e siècle.
 A, 370.
 Na'tsal. B, 244.
 Nawābigh. B, 247; *ibid.*, 238.
 Nehl, personnages qui ont reçu
 ce surnom. B, 241.
 Niftawelhi, célèbre grammairien
 du III^e siècle de l'hégire. B,
 245.
 No'aīm b. 'Abd Allah, un des
 Compagnons du Prophète. B,
 242.
 No'mān b. Kaīs, Compagnon du
 Prophète. A, 398.
 'Obeid b. Hoçāin, poète, sur-
 nommé *Er-Ra'yi* «le berger».
 A, 410.

Okba, fils du poète Ka'b b. Zo-
 heir. B, 222.
 'Omar ou 'Omaīr b. Abd 'Amr b.
 Nadhīah, tué à Bedr. A, 398.
 'Omar b. 'Abd El-'Azīz, khalife
 Omeyyade, dit *le balafre*. A,
 210.
 'Omar b. Abi Reby'ah; cité. B,
 197.
 'Omar b. Hasan (El-Hafiz), sur-
 nommé *l'homme aux deux li-
 gnées*. A, 405.
 'Omarah b. Zyād, un des Ançār,
 surnommé *oreille d'argent*. B,
 55.
 'Omeir, surnommée *Kam'ah*.
 Voir *Elyās b. Modhar*.
 'Omeir b. Elyās b. Modhar. B,
 118. Voir aussi *Modrikeh*.
 'Orwah (Le poète). Voir *Sa'alik*.
 'Orwah b. El-Ward, poète anté-
 islamite. B, 66.
 Osamah b. 'Amr, surnommé *El
 Hady*. B, 248.
 'Otaibah b. Hārith El-Yarbou'yi.
 A, 405.
 'Otbah b. Abi Leheb. A, 205.
 'Othmān b. 'Abd er-Rahmān,
 surnommé *Tarāfi*. B, 71.
 'Othmān b. 'Affān (Le khalife),
 surnommé *drou'l-Nourein*. A,
 406.
 'Othman El-Betti, traditionniste.
 A, 225.
 'Othmān b. El-Khaṭṭab, sur-
 nommé *le balafre*. A, 210.
 Ouçfour El-Chauk «le moineau
 de buisson». Voir *Daoud ez-
 Zahiri*. B, 86.
 'Oukdah (El-). Voir *Mohammed*

- b. Sa'id*. — Ibn El-'Oukdah, *ibid.*
- Oumm el-benîn « mère des fils (illustres) »; plusieurs femmes arabes ont porté ce titre. A, 220.
- Oumm el-Khabaïts. A, 177.
- Oustâd, mot persan signifiant : 1° « maître, professeur »; 2° « ennuque ». A, 208.
- 'Owaïf (El-). B, 91.
- Parfumeurs (Les), surnom de deux tribus arabes. B, 223.
- Pharaon nommé dans les 38^e et 39^e chapitres du Korân « l'homme aux pieux ». A, 387.
- Raby'ah b. Harithah Voir *Lo-hayi*.
- Rahaweïbi (Ibn). A, 411.
- Rahiç (Er-), explication de ce surnom. A, 415.
- Raoul de Vassy. A, 176.
- Rebi' b. Baby'ah, poète des premiers âges. B, 209.
- Reby'ah b. 'Amir, poète du 1^{er} siècle de l'hégire. B, 218.
- Rich bifaghb, explication de ce surnom. A, 416.
- Rokanah, fils d'Abd Yézid, Compagnon du Prophète. A, 414.
- Rokeyyât (Er-) 'Obeïd Allah b. Kaïs, poète célèbre. A, 414.
- Rouba', fils de 'Addjâdj, poète du 11^e siècle de l'hégire. A, 415.
- Rouba' b. Lebîd b. Sahr, père du poète El-'Addjâdj. B, 83.
- Sa'ad b. 'Ayidz (Le muezzin). B, 104.
- Sa'ad b. 'Obadah *El-Kamil*. B, 110.
- Sa'ad El-Haziri « le courtier en librairie ». A, 380.
- Sabâ b. Yachdjôb. A, 423.
- Sadât Tôuls « les Seïd imberbes »; personnages connus sous ce sobriquet. A, 423.
- Sahl b. El-Moghîrah, surnommé *Zâï er-Râkib*. A, 416.
- Sahnoun, célèbre jurisconsulte maghrébin. A, 424.
- Sa'id b. 'Abd El-'Azîz, surnommé *Khodâïnah* « le dameret ». A, 371.
- Sa'id b. El-Ass, gouverneur de Koufah au 1^{er} siècle de l'hégire. B, 90.
- Salim b. Darah, poète anté-islamique. A, 378.
- Sapor II, roi Sassanide; origine de son surnom *Dzou'l-Aktaf*. A, 386.
- Seddjâd « qui se prosterne souvent »; surnom de 'Ali Zeïn el-'Abidin. A, 391. — Mohammed b. Talbah *Seddjâd*. A, 424.
- Sefineh, sobriquet donné par le Prophète à l'un de ses Compagnons (*Aç'hâb*). A, 425.
- Sehl b. Sa'ad Es-Saïdi, l'un des Compagnons du Prophète. A, 426.
- Selma, surnommée *la femme aux deux outres*. A, 382.
- Semidj « le laid ». A, 426.
- Semmâm « le marchand de

- beurre», traditionniste du 1^{er} siècle de l'hégire. A, 426.
- Seyyâr b. Reby'ah, poète anté-islamite. B, 225.
- Sibaweîhi «le grammairien». A, 427.
- Sinân b. Khalid El-Minkari. A, 203.
- Sobriquets vulgaires à Bagdad et à Neïsabour. A, 176.
- Suleimân b. Daoud, traditionniste du III^e siècle de l'hégire. B, 55.
- Suleimân b. Mihrân, imam et traditionniste, surnommé *El-'Amach*. A, 214.
- Ṭabbata Charrân, poète célèbre de la Djâhelyeh. A, 234; B, 59.
- Tâdj El-Mûlk, neveu de Salâdin, surnommé «le loup». A, 231.
- Ṭaher b. El-Hûseîn, chef de la dynastie des Ṭahérides. A, 408.
- Ṭalebah b. Hârith, cheïkh arabe surnommé *Boḳaïllah*. A, 228.
- Ṭalhah; personnages qui ont porté ce surnom. B, 74.
- Ṭaous «le paon». B, 70.
- Ṭarafah, célèbre poète de l'époque anté-islamite. B, 72.
- Autres poètes qui ont porté ce nom. *Ibid*.
- Tarafât, nom collectif des trois fils de 'Ady b. Hâtim. B, 71.
- Tayyâr, personnages qui sont surnommés ainsi. B, 76.
- Ṭhâbit b. Ka'b, poète du 1^{er} siècle de l'hégire. B, 106.
- Thahbah b. Aḡram, surnommé *Kawkal*. B, 109.
- Thalabah b. Imrou'î-Kâis. B, 101.
- Ṭirimmah, poète du 1^{er} siècle de l'hégire. B, 72.
- Tobba', surnom commun aux princes de la dynastie himyarite. A, 234.
- Ṭofaïl b. Ka'b El-Ghanâwi, surnommé «le Ṭofaïl des chevaux». B, 72; 207.
- Ṭofaïl El-A'ras, parasite de l'époque légendaire. *Ibid*.
- Ṭoghrâyi (Hûseîn fils d'Ali), auteur du *Lamyat el-'Adjem*. B, 73.
- Toleïhah, diminutif du surnom *Talhah*. B, 75.
- Tomadir «la blanche», surnom de la poétesse El-Khansâ. A, 376.
- Ṭowais, surnom du chanteur médinois 'Yssa b. 'Abd Allah. B, 75.
- Wâchhâ (El-). B, 250.
- Waçil b. 'Atha, chef de la secte Mo'tazélite. B, 94.
- Waddhah (El-). B, 251.
- Wathîmah (Abou Yezid). Voir *Wâchhâ*.
- Welîd II, 11^e khalife omeyyade, surnommé *El-Khalî* «le libertin». A, 375.
- Yachkor b. Wâil, dit *Abou Baçîr*. A, 190.
- Yahya (Abou Suleimân), surnommé *Ya'mar*. B, 253.

- Yahya b. 'Abd Allah El-Merwazi, surnommé *El-Khakân*. A, 370.
- Yahya b. El-Aktsam, grand juge sous le règne d'El-Mamoun. A, 219.
- Yahya b. El-Mûbarek *El-Yezîdî*. B, 252.
- Ya'soub, surnom d'Abd er-Rahmân b. Obeïd. B, 252.
- Yezîd II (Le khalife omeyyade), surnommé *l'amoureux des B. Merwân*. B, 79.
- Yezîd III, khalife omeyyade, surnommé *Nâkîs*. B, 240.
- Yezîd b. Abi Sofyân. B, 251.
- Yezîd b. Kôhafah, un des Compagnons du Prophète. B, 249.
- Yezîd El-Khaïr. B, 251.
- Yezîdî (El-). Voir *Yahya b. Mûbarek*.
- Yousouf b. Ismaïl (Chihâb ed-dîn), surnommé *Chawâ* «le rôtiisseur». B, 59.
- Yss (El-) «le noble». Voir *'Ayass*.
- Zamakhchari (Abou'l-Kasim Mahmoud). A, 235.
- Zeïd b. Dhirâr, poète anté-islamique, surnommé *El-Mozerrred*. B, 215.
- Zeïn El-'Abîdîn. 'Ali b. Huseïn, petit-fils du khalife 'Ali. A, 183 et 391.
- Zeïd El-Fawâris, surnommé *Reddm*. A, 412.
- Zeïd El-Khaïl (b. Mohalhîl El-Nebhâni). A, 421.
- Zeïd En-Nâr, sobriquet de Zeïd b. Mousa. A, 422.
- Zendji (El-), surnom de l'imâm Moslim b. Khâlid. A, 420.
- Zeyyât (Hamzah), traditionniste du 11^e siècle de l'hégire; cité. B, 114.
- Zibrikân (El-), sobriquet de Hoçain b. Bedr, poète de la fin du paganisme arabe. A, 417.
- Zouwâd Er-Râkib «pourvoyeurs du voyageur»; personnages qui portaient ce surnom. A, 421.
- Zyâd b. Mo'awyah Dobyâni. Voir *Nâbighah*.
- Zyâd b. Suleïmân, poète du 1^{er} siècle de l'hégire, surnommé *El-A'djem* «l'étranger». A, 212.
- Zyâd b. Yonnîs (Abou Selamah), dit *le ver de la science*. A, 427.

10/10/10

10/10/10

LE SIÈGE D'ALMÉRIA EN 709

(1309-1310),

PAR M. RENÉ BASSET,

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

I

En 1309, le roi d'Aragon, Don Jacme II, et celui de Castille, Don Fernando, voulurent profiter des discordes civiles du royaume de Grenade, alors en lutte avec ses alliés naturels, les B. Merin¹, pour étendre leur domination sur une partie de ce pays. Après avoir échangé des lettres à ce sujet, ils eurent une entrevue au couvent de Huerta, situé sur la frontière des deux États. Elle eut lieu au commencement de 1309. Une trêve fut établie pour la durée de la guerre avec Antonio de la Cerda, et, pour mieux assurer cette alliance, il fut stipulé que l'infante Doña Leonor, sœur du roi de Castille, épouserait Don Jacme, fils aîné du roi d'Aragon. Elle

¹ Cf. IBN KHALDOUN, *Kitâb el-Iber*, Boulaq 1234 hég., 7 vol. in-8°, t. IV, p. 173; t. VII, p. 228-230; Id., *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Alger, 1852-1856, 4 vol. in-8°, t. IV, p. 183-184; GAUDEFRY-DÉMOMBYNES, *Histoire des Benou'l Aḥmar*, trad. d'Ibn Khaldoun, Paris, 1899, in-8°, p. 26-27.

devait recevoir comme dot la sixième partie des conquêtes faites dans cette guerre, et en particulier la ville d'Almería.

Conformément à cet accord, les troupes castillanes et aragonaises se mirent en marche : les premières arrivèrent devant Algésiras le 26 juillet; les secondes, conduites par le roi d'Aragon en personne, vinrent mettre le siège devant Almería au milieu d'août : on y remarquait Don Fernando, fils de Don Sancho, roi de Majorque, Don Guillen de Rocaberti, archevêque de Tarragone, le chancelier Don Ramon, évêque de Valence, et Don Attal de Luna, gouverneur d'Aragon¹.

Cette expédition, malgré des succès passagers, n'aboutit pas à la prise des deux villes. Le roi de Grenade acheta à prix d'or la retraite du roi de Castille : quant au roi d'Aragon, il dut finalement se retirer, abandonné par son allié et rappelé par la situation troublée de son royaume.

Il est surprenant que les historiens arabes tels que Ibn Abi Zer^c, Ibn Khaldoun, El-Maqqari, n'aient pas donné plus de détails sur une expédition qui, au moins en ce qui concerne Almería, se termina à l'avantage des Musulmans. Il est probable que le cheïk Abou'l Barakât Ibn el-Hadj, dans son histoire d'Almería et de Badja², Abou Dja^cfar Aḥmed ben

¹ MARIANA, *Historia de España*, Madrid, 2 vol. in-f°, 1650, t. I, p. 591.

² Abou'l Barakât Moḥammed b. Moḥammed b. Ibrahim es-Salimi nous est surtout connu par l'article que lui a consacré Lisân eddin

'Ali Ibn Khâtimah¹, et Abou 'Aïchoun Moïammed ben Ibrahim ben Moïammed² s'étaient étendus sur ce sujet.

Heureusement le récit du siège d'Alméria a été

IBN EL-KHAṬIB dans l'*Ihâṭah*, Le Qaire, 1319, t. I, p. 114-129, et EL-MAQQARI, *Nefḥ-et-ṭib*, Le Qaire, 1304 hég., 4 vol. in-4°, t. III, p. 244-253. WÜSTENFELD (*Die Geschichtschreiber der Araber*, Göttingen, 1882, in-4°, p. 185) ne mentionne pas l'ouvrage sur Alméria, probablement parce qu'il a reproduit une erreur de Hâdji Khalifah qui cite à la place une histoire de Murcie (المرسية pour المرية). Cf. aussi CASIRI, *Bibliotheca arabico-hispana*, Madrid, 1760, 2 vol. in-f°, t. II, p. 310; PONS BOIGUES, *Ensayo bio-bibliografico*, Madrid, 1878, in-4°, p. 223. IBN BAṬṬUṬAH, qui lui donne le surnom d'El-Bala'ba'y البلعي (var. البلغني, البلغني et البلغني), le rencontra vers 750 hég. (1349-1350) à Grenade et s'entretint avec lui chez le jurisconsulte Abou'l-Qâsim Moïammed (*Voyages*, éd. et trad. Defrémery et Sanguinetti, t. IV, p. 371, Paris, 1879, in-8°).

¹ Ibn Khâtimah était contemporain d'Ibn el-Khaṭib qui le nomme dans l'introduction de l'*Ihâṭah* (t. I, p. 7). La partie de cet ouvrage contenant la biographie d'Ibn Khâtimah n'a pas encore paru, mais elle se trouve en extrait dans EL-MAQQARI, *Nefḥ-et-ṭib*, t. III, p. 410-423. Cf. aussi AHMED BABA, *Neil-el-Ibtihâdj*, Fâs, 1317 hég., in-4°, p. 51-52; IBN EL-QÂDH, *Dorrât-el-Hidjâl*, ms. de la Bibliothèque universitaire d'Alger, n° 2022, f. 21 v° (qui l'appelle par erreur Abou'l-'Abbâs); GAYANGOS, *The history of Muhammedan dynasties in Spain*, Londres, 2 vol. in-4°, 1840-1843, t. I, p. 358-359; PONS BOIGUES, *Ensayo bio-bibliografico*, p. 331. Son histoire a pour titre مزنة المرية على غيرها من بلاد الاندلسية. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage sur la peste de 748-750, qui se trouve à la bibliothèque de l'Escorial (cf. CASIRI, *Bibliotheca arabico-hispana*, t. II, p. 334-335), intitulée تحصيل غرض القاصد في تفصيل المرض الوافد, dont un extrait a été publié par J. H. MÜLLER dans son mémoire: *Bericht über die Pest. Sitzungsberichte d. Königl. Bayer. Akademie d. Wissenschaften, philos.-philol. Classe*, 1863, t. II, p. 28-34.

² Auteur d'une histoire d'Alméria restée inachevée. Cf. IBN FARHOUN, *Dibâdj*, Fâs, 1316 hég., in-4°, p. 261-264.

introduit dans la *Dorrat el-Hidjâl*, dictionnaire biographique d'Ibn el-Qâdhi¹, à propos de l'année 709. Quoique l'auteur ne le dise pas, il est probable que ce récit a été emprunté, soit intégralement, soit sous une forme abrégée, à l'ouvrage d'un témoin, sinon oculaire, du moins très rapproché des événements (il mourut 40 ans après), Aḥmed ben Qâsim ben 'Abdallah el-Djodzâmi d'Almería, mort de la peste dans cette même ville en 749 de l'hég. (1348-1349 après J.-C.)².

Un manuscrit de la *Dorrat el-Hidjâl*³, copié en 1299 sur un exemplaire de la Djami' Zeïtounah de Tunis, existe à la Bibliothèque universitaire d'Alger (n° 2022). C'est un manuscrit de 241 feuillets, d'une écriture peu élégante, mais généralement lisible. Le texte n'est pas toujours correct, et, n'ayant qu'un

¹ Ibn el-Qâdhi est l'auteur de divers ouvrages dont plusieurs importants au point de vue historique : 1° جذوة الاقتباس فيهن حل, Fâs, 1309 hég., in-4°; 2° درة المجال في أسماء, من الاعلام مدينة فاس, Fâs, 1309 hég., in-4°; 3° المنتقى المقصور على مآثر أبي العباس المنصور; 4° درة لقطه الفرائد من الحق والفوائد; 5° السلوك فيهن حوى الملك بن الملوك (continuation de l'ouvrage d'Ibn el-Qonfodx); 6° غنية الفرائض. Cf. sur ce personnage, mort en safar 1025 hég. (février-mars 1616), ou, suivant d'autres le 6 de cha'hân 1025 (19 août 1616), EL-OPRÂNI, *Safouah*, Fâs, in-4°, s. d., p. 77-78; MOHAMMED BEN ET-TAYIB, *Nachr-el-Mathâni*, Fâs, 1315 hég., 2 vol. in-4°, t. I, p. 128-130; EL-KETTÂNI, *Salouat-el-Anfâs*, Fâs, 1316 hég., 3 vol. in-4°, t. III, p. 133-135.

² ولم تاريخ حسن في حصار البرجلون لمدينة المرية. Cf. sur ce personnage, IBN EL-QÂDHI, *Dorrat-el-Hidjâl*, f° 37.

³ Cf. sur cet ouvrage R. BASSET, *Recherches bibliographiques sur les sources de la Salouat-el-Anfâs*, Alger, 1905, in-8°, p. 23.

seul manuscrit à ma disposition, j'ai dû renoncer à traduire quelques passages altérés. Le récit du siège, qui fait suite au court article consacré à Aḥmed ben el-Djanmâmi (الجمامي) el-Iskenderi, mort au Qaire et enterré à El-Qarâfah en 709 de l'hégire, occupe les feuillets 39 r°-42 v°.

II

(fol. 39 r°) وفي هذه السنة (٧٠٩) في يوم الثلاثاء ثالث ربيع الاول منها الموافقة شهر اغشت من الشهور العجمية^١ في اول دولة ابى الجيوش حصر البرجلوني^٢ المرية وقائد ابى الجيوش القائد ابو مدين شعيب وعلى البحر القائد ابو الحسن على الرنداحي والبرجلوني جاءه^٣ المذكور طاغية^٤ ارغون اخذه الله وصل عشية يوم الاثنين ثاني الشهر المذكور الى طرف الغنت من ساحل المرية الشرقى في ثلاث مائة قطعة بين صغار و كبار حربية و سفرية فخط هنالك و بات في اجفانه فلما كان من الغد يوم الثلاثاء افرغت الخيل^٥ و العدد و الازواد بتلك الجهة من طرف الغنت الى الموضع المعروف ببركة الصفر و انتشر الفرسان و الرجال بمحس المرية و خارجها وفي الخين امر القائد ابو مدين بهدم ما قارب من الاسوار و من المباني بخارج

^١ Ms. العجمية. — ^٢ El-Maqqari donne, pour ce nom, la forme البرجلوني. — ^٣ Ms. جاور. — ^٤ Ms. طاغية.

البلد فهدمت و سويت و سدت ابواب البلد بالبناء الا ما دعت الضرورة لتركه وهيئت الاسوار للقتال ولازمها الرماة والرجال وفي الاربع¹ ثاني يوم نزولهم احتفل النصارى في احفل زيهم واتوا يضربون الطبول والابواق حتى انتهوا الى اسوار البلد مما يلي الرجل فقاتلوا البلاد قتالا شديدا وتكالبوا عليها تكالبا شديدا وقد كان المسلمون غير تهيئة بخروجهم من البلد طمعا في دفاع النصارى عند اقبالهم هدم الخبرة بحالهم فغرو امامهم الى البلد ونحبوا الى الاسوار ودافعوه بالقتال والسهم عن البلد ونصرهم² الله وهو نعم النصير³ وفي يوم الخميس خامس الشهر المذكور وصل الشيخان ابو العباس احمد بن طلحة وابوعبد الله محمد بن بكر في نحو مائة وخمسين فارسا وكان اولاء هم (fol. 39 v) بالمرية فلما راهم النصارى وقد اطلوا خرجوا اليهم في خيلهم ورجلهم ومعهم الطاغية فصبر الغزاة⁴ القادمون لمثالهم اعظم الصبر وتجلدوا على جلادهم غاية للجلد واقتحموا على رغم انوفهم حتى دخلوا البلد بعد ان هلك من خيلهم تسعة وما نقص منهم عدد فكانت هذه الكاينة مما جبل⁵ على النصارى وطاغيتهم اشد الوجد والكمد وامت المسلمون باعظم المدد وفي سائر هذا

¹ Le ms. aj. يوم. — ² Ms. وعصرهم. — ³ Qorán, VIII, 41; XXII, 78. — ⁴ Ms. الغزاة. — ⁵ Ms. جبلت.

اليوم وصلت جيوش النصارى على البر بما عم السهل والوعر من الخيل والرجال فاحدقوا بالبلد احداق الهائلة بالقمر والامام بالثر وقد كان لحوامل اهل المرية لاول حصورهم دهش فلما ناشبهم القتال واستغربهم النزال وراوا الحرب سجال¹ انبسطت القتال نفوسهم وثار الحرب عزائمهم واقتصر زمانهم وانتصر جانبهم وصاروا يبادرون الحرب ولا يهابون الطعن والضرب واخذوا للنصارى نفوسهم لاول الحرمان بالمواصفة² على القتال والمصابرة للنزال وقها ذهب لهم يوم الا بقتال جديد وجعلوا يرتبون الرجال انطافا على البلد ويضيقون³ الطرق ويحافظون على الترب ومهما ظهر لهم موضع راحة البلد او مسلك دخول او خروج بادروا اليه ليسدوه ونصبوا الجانيق واعدوا الانتقام وضيقوا الحصار وفتحوا الى الحرب الابواب فلما كان يوم الاحد من شهر ربيع الاول المذكور احتغلا لطاغية في مراكبة وجنوده وراياته وبنوده واقبل نحو البلد في عدد كثير حتى باب بجانة⁴ وهناك كان اكثر نزولهم ومعظم قتالهم فافاضوا في المقاتلة واستقبلهم المسلمون باشد المدافعة وكذلك كانت الحروب بينهم في عامة الايام وفي (fol. 40 r°) يوم السبت الرابع عشر لشهر المذكور اقبل جيش المسلمين من حضرة غرناطة طمعا

¹ Pour سجالا à cause de l'allitération. — ² Ms. بالمواصفة. —

³ Ms. يصيغون. — ⁴ Ms. لجانة.

في نصرة البلد ودفاع العدو عنها فخرج الطاغية اليهم وتلاقى الجمعان فكانت الكرة على المسلمين وقتل كثير من الرجال وفر الفرسان وفي خلال ذلك خرج جمع من اهل البلد فاختلفوا حيلة النصارى فنهبوا منها كما قدروا عليه في يوم¹ السبت الحادى والعشرين ضربوا ناقوسهم² الكبير وكانوا لا يضربونه الا لركوب طاغيتهم ودخلوا في السلاح باجمعهم واقبلوا محذقين بالبلد من جميع جهات واعدوا للقتال ابراجا سامية من الخشب تندفع على عجلات وجندوها³ بالرجال وهيئوا سلاليم عالية تنيف على الاسوار واقبلوا يتقدمهم الرجال والرمات ويتلوهم الفرسان وفرقوا ذلك على البلد فدافعهم المسلمون من كثير منها وكان هذا اليوم من الايام العظام وفي اول شهر ربيع الاخر اقبل جيش من حضرة غرناطة الى مرشانة ليرتبوا بها فيضيّقوا على النصارى تصرفاتهم وكانوا يخرجون من محلتهم صبيحة كل يوم في جمع وافر من الفرسان ينتجعون على دوابهم انواع العصير وضروب الفواكه ويجلبون الخشب لابنيتهم والخطب لوقودهم فخرجوا على عادتهم يوم الاربع عاشر شهر الربيع الاخر فلما بلغوا الوادى خرجت عليهم كائن المسلمين فانهمزموا امامهم وقتل منهم قتيلة

¹ Ms. في اليوم. — ² La forme ناقوس pour ناقوس existe déjà dans le dictionnaire du XIII^e siècle (cf. SCHIAPARELLI, *Vocabulista in arabico*, Florence, 1871, in-8°, p. 201, 271). — ³ Ms. وجندوها.

عظيمة وغنموا دوابهم واسلحتهم وكان عليهم في ذلك بوار وانكسار وفي يوم الجمعة الثاني عشر لشهر ربيع الآخر اقبل جيش المسلمين وعليهم الشيخ ابو سعيد عثمان بن ابي العلا فانبرمت اليهم جيوش النصارى وتلاقوا بموضع خارج المرية وكانت (fol. 40 v) الدائرة عليهم على النصارى وقتل جماعة من زعمائهم ومقاتلهم وقتل الفرس تحت الشيخ ابو سعيد لكن نجاه الله وسلم ولما ضاقت صدور النصارى بالحرب وفشى فيهم في هذه الايام الغارطة (2) عزموا على المكيدة فخرجت فرقة من فرسانهم ليلا وابتعدوا عن الحلة فلما كان من الغد يوم الاحد الرابع عشر من شهر ربيع الآخر اطلوا في زى المسلمين عليهم البرانس و عندما تظاهروا للحلة ركب للجيش اليهم على حال استعجال وخلفوا اخبيتهم ليس فيها احد يستدرجون بذلك اهل البلد للخروج اليهم وقد رصدوا اليهم المكامن وعلموا عليهم للخييل ونصبوا لهم للقبائل ولما بصر المسلمون بظاهر الحال ولم يكن عندهم شعور بالمكيدة رفعوا الاعلام بالاسوار وخرج الفرسان وقائد البحر وجماعة من اعيان المرية قاصدين نحو الاخبية لينهبوها ثم ان الله سبحانه صرفهم عنها فخرجوا الى جبل المرية ليبتدوا بما هنالك من الاخبية اذ كان اهلهم من شرارهم ولما شهدوا ارباب المكامن ذلك من فعل المسلمين حسبوا انهم فطنوا للمكيدة وان

تخرجهم انما كان طلبا لنجاتهم فانبروا من مكانهم وارادوا قطعهم عن البلد فسقطوا في ايدي المسلمين واتفق ان كان فتح في تلك الجهة باب امس ذلك اليوم فلجوا اليه واقتسموا عليه ومن انقطع منهم عاد بالسور¹ ودفع عنه بالنبل ورمى بهم الواح⁽²⁾ فتتسروا بها حتى ارتفع القتال وتحصنوا بالبلد وصرف الله كيدهم وفي يوم الثلاثاء السادس عشر من شهر ربيع الآخر اعملوا للخيلة في اقامة الواح عظام عالية بموضع يعرف بالاسد على قرب (fol. 41 r^o) من البلد ووصلوا بينهما بمسامير الحديد وجعلوا يبنون خلفها فعظم الامر في ذلك على المسلمين واقبلوا يحاولون تحريقها فيسر الله تعالى عليهم ذلك بعد جهد عظيم

وفي يوم السبت الموفى عشرين للشهر المذكور كان القتال العام في البر والبحر ركب طاغيتهم في اسطوله في البحر وفرق جيشه على كل جهة من جهات البلد في البر واقبلوا جميعا على القتال وقد اعدوا من الابراج والسلاح ما يضيق عنه نطاق الاحتمال وصار للذى يدفعهم قتال وضاق الحال بالمسلمين ولشدة الحيل صرخ فيهم صارخ بادرهم يطرح العذرة عليهم⁽³⁾ فهو اعظم نكاية³ لديهم فبادر الناس في الحين لتناول ذلك وجهه ووضعوا الشئ في محله⁽²⁾ وقارنوا الشكل بشكله ولا يحق

¹ نكاية Le texte répète — ² ودى لهم الواح Ms. — ³ بالصور Ms.

المكر السى الا باهله فكان الفارس منهم فى اجهل حال فى زيه
واذا هو مكسو ثوب الغدرة فيصير مسخرة بينهم فكان ذلك
ادعى عليهم من القتال وفرج الله من شدة تلك الحال
وفى يوم الاربع العاشر لجمادى الاولى وصل جيش المسلمين
من الحضرة فى خيل ورجل كثير فاقبل الفرسان من جهة
المناهر واقبل الرجالة من جهة للجبل وكان التقدم للرجالة
فرجعت اليهم طائفة من فرسانهم من جهة المناهر¹ واقبل
الرجالة² النصارى فلم يستطيعوا صبرا على مقاتلتهم فانهمزوا
امامهم ومضت عليهم سيوفهم وكان من لطف الله تعالى ان
خرجت طائفة من المسلمين من البلد الى ما يليهم من الحلة
عند شغل النصارى عنهم واحرقوا بعض اخبيتهم وكثيرا من
بيوتهم فصعدوا عنهم فى الجو الدخان (fol. 41 v°) وعند ما
شاهدوا ذلك مقاتلة النصارى انصرفوا نحوهم يظنون ان
محللتهم اخرجت فى جميعها النيران فكان فى ذلك للمنهزمين
رفع السيف عنهم ولما انتهى فرسان المسلمين الى الخفير الذى
احتفر النصارى فى محللتهم وعليهم طاغيتهم عنده توقفوا عن
مخالطتهم حتى فرق الليل³ بين الفريقين من غير قتال وصار
هذا الجيش من المسلمين بعد ذلك يترقب برشانة فياتون فى
اكثر الايام الى حلة النصارى فيناهشونهم ويضاربونهم وصف

اليل. Ms. ³ — من جهة للجبل Le ms. répète. — المناهرة Ms. ¹

لذلك القتال على البلد فكانوا لا يقاتلونه الا في اليوم الذي لا ياتي فيه جيش المسلمين

وفي صبيحة يوم الجمعة الثالث لجمادى الاخيرة رام النصارى غدر البلد من ناحية حيلي فاتوا في عدد موفور بسلاليم عالية مرفوعة حتى الصقوها بالسور ووثبوا يصعدون فيها ويرتفعون عليها ولم يكن في تلك الجهة للاتفاق غير رجل واحد من المسلمين فصاح بالناس فسارعوا اليه يتصايحون حتى غصت الاسوار بناسها وضاقوا عن اهلها فدافعهم وفتح الباب هنالك فخرجت عليهم طائفة من المسلمين فطلبوهم وقتل رئيس من المسلمين زعمائهم فحين قتل

وفي عشية يوم الخميس التاسع من الشهر المذكور اعملوا الحيلة على غدر هذه الجهة من العرقوب مرة ثانية وظنوا اخلاصها من الناس وقد كان ناسها استشعروا الخدر من الغدرة الاولى ففطنوا لهم وتصايحوا فاجتمع الناس اليهم وفتح الباب هنالك فتمكنوا منهم وظفروا بعددهم

وفي يوم الاثنين الثاني والعشرين لرجب سقط ستارة من (fol. 42 r^o) السور¹ فانتدب النصارى اليها وتمالكوا عليها [و] صار القتال مستمر بطول اليوم وهذا اخر قتال كان بينهم وبين اهل البلد الى ان ارتحلوا وانما اطلت بهذا الحصار

¹ Ms. تحذيرات المرمى.

لحافيه من العبرة لاولى البصائر والابصار وكانت عدة فرسانهم ثلاث الاف فارس¹ منهم الف مدرعة واربعاية ميرةة والسائر تبع لهاولاء واما الرجلة فما لا يحصى عدده هلك من جميعهم في هذا الحصار تسعون الفا قتل منهم اهل المربة بطول الحصار اربعة عشر من الرعاء وسبعاية من الفرسان واحد وعشرون الفا من الرجالة والسائر قتلهم جيش المسلمين وعدة اخبيتهم نحو ثلاثماية اما القياطين والبيوت فما لا ياخذ^(٢) وحصره عدة الجانيق التى نصبوا (sic) للرجم احد عشر منجنيقا وعرادة تدور بالبلد وينقل بعضها من جهة الى اخرى منها ما يرمم اسوار البلد ومنها ما يرمم داخل البلد ومنها ما يرمم القصبة ومعظم تسلطهم وكلبهم على اسوار العرقوب وعدة المحارة التى رمت بها الجانيق بطول الحصار اثنى وعشرون الفا وانظر لحكمة الله فان عدة موتاتهم اضعف الاحجار المرمى بها من حجر يزن ثلاثين الى خمسة وعشرين وكان لاهل البلد منجنيق واحد يرمون به برا وبحرا بحسب الحاجة فلما تكسر حجر اصابها صنعوا ثلاثى (sic) بجانيق اخر ومن عصمة الله لهذا البلد في هذه المرة ما توفى يحاوي^(٢) قصبة من الشعير الكثير وصاروا يفرقون ذلك بحساب رطل لكل نفس سبوع قيراط واحد للرطل^(٢) من غير تفرقة بين قوى وضعيف وانهى

¹ فارسا Ms.

ما بلغ اليه الرطل (fol. 42 v°) من القمح ثلاثة دراهم والخبزة منه من احدى اوقية بدرهمين وعدة من استشهد من اهل البلد بطول الحصار مائة وتسع وخمسون قسمة امرأتان وسائرهم رجال ثم ارسل الله الريح العزيرة مدة شهرين فمئعت اجفانهم السير وقطعت عنهم المير حتى عهم للجوع فاجابوا على الصلح على مال التزم لهم فوصل الحمام الى المرية فبشر¹ بذلك وذلك يوم الاحد الحادى والعشرون لرجب من السنة وقد انفق عنها جيوش قشتالة ووثقوا ائقالهم في المركب وما عجزوا عنه اضرموا فيه النيران وبقي منهم طائفة بعد ذلك ضاقت عنهم الاجفان وقاموا تحت الذمة ورحلت الحملة بطاغيتهم الخزي في غضب الله الى لعنة الله وسوء المصير وذلك في اليوم الخميس الثانى والعشرين لشعبان منها فكانت مدة الحصار الى مدة التمام ستة اشهر غير عشرة ايام وفي شهر رمضان من السنة المذكورة اشهر^(٢) اهل بادية المرية لهدم ما بقى من الحصار بخارجها من الحيطان وافنينته خوفا مما كان يتحدث به من عود الطاغية البرجلونى اليها ونزوله عليها كرة اخرى فامنت الى ان حل بها قضاء الله وقدره وكان امر الله قدرا مقدورا وانما ذكرناه للاعتبار في مقدور الله تعالى

¹ فبشرا. Ms.

III

(Fol. 39 r^o) En cette année 709, le mardi 3 de rabi' 1^{er}, correspondant au mois d'août des barbares¹, au commencement du règne d'Abou'l Djoyouch², le Barcelonais (*El-Bardjalouni*, le roi de Barcelone) assiégea Almería. Le qâid d'Abou'l Djoyouch³ était le qâid Abou Midyan Cho'aïb; la marine était sous les ordres du qâid Abou'l Hasan 'Ali er-Rondâhi. Le Barcelonais Jacme (*Djallour*), tyran d'Aragon (*Araghoun*), — que Dieu le prenne⁴! — arriva le soir du lundi 2 du mois en question sur le bord d'El-Font⁵, dans le Sahel oriental d'Almería, avec 300 vaisseaux, petits et grands, de guerre ou de transport; il débarqua et passa la nuit dans ses navires. Le lendemain matin, les chevaux, les munitions et les vivres furent tous transportés de ce côté, depuis El-Font

¹ D'après les tables de concordance de Wüstenfeld, le 3 de rabi' 1^{er} correspondrait au lundi 11 août 1309.

² Sur le règne d'Abou'l Djoyouch Naṣr ben Mohammed, qui monta sur le trône en 708, puis, chassé de Grenade, s'établit à Guadix où il régna jusqu'à sa mort arrivée en 722 (1322-1323), cf. GAUDEFRY-DÉMOMBYNES, *Histoire des Benou'l Ahmar*, p. 26-27, 60-62, et les auteurs cités.

³ Le texte porte قائد ابن الجيوش, mais peut-être faut-il lire قائد الجيوش, le commandant des troupes (de terre), opposé au قائد على البحر, commandant de la marine, dont le nom suit.

⁴ Cette formule semble indiquer que le roi d'Aragon était en vie au moment où le récit fut écrit. Comme Jacme II mourut en 1327, l'ouvrage fut donc composé entre les années 710 et 728 de l'hégire.

⁵ *El-Font* ou *El-Fontes*. Cf. sur ce mot SIMONET, *Glosario de voces ibericas*. . . . Madrid, 1888, in-8°. La première forme était plus employée dans les royaumes de Valence et de Majorque.

jusqu'à l'endroit appelé Birkat-eş-Şafar. Les cavaliers et les fantassins se répandirent dans la Vega d'Alméria et au delà. Aussitôt, le qâid Abou Midyan fit détruire toutes les murailles et les constructions rapprochées hors de la ville. Elles furent abattues et rasées; les portes furent fermées avec de la maçonnerie, sauf ce que la nécessité commandait de laisser. Les murailles furent mises en état pour le combat et garnies d'archers et de fantassins.

Le mercredi, lendemain de leur arrivée, les Chrétiens affluèrent en masse et s'avancèrent en faisant résonner les timbales et les trompettes, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une distance d'homme des murailles. Ils livrèrent à la ville un violent combat et donnèrent un furieux assaut. Les Musulmans se montrèrent empressés à faire une sortie pour repousser les Chrétiens lorsqu'ils s'avançaient, par ignorance de leur force. Ils s'enfuirent devant eux jusqu'à la ville, s'empressèrent de courir aux murailles et les repoussèrent en les combattant et en lançant des flèches. Dieu leur donna la victoire, et *quel excellent auxiliaire*¹.

Le jeudi 5 du mois, les deux cheikhs Abou'l 'Abbâs Ahmed ben Talhah et Abou 'Abd 'Allah Mohammed ben Bekr arrivèrent avec environ 150 cavaliers; leurs enfants étaient (fol. 39 v°) dans Alméria. A cette vue, les Chrétiens qui étaient aux aguets marchèrent contre eux avec leur cavalerie, leur infanterie et leur tyran. Les guerriers qui s'avançaient contre eux montrèrent la plus grande constance et firent

¹ *Qorân*, VIII, 41; XXII, 78.

preuve d'une extrême énergie; ils se précipitèrent malgré eux et réussirent à entrer dans la ville, après avoir perdu neuf hommes des leurs, mais ils n'en furent pas amoindris. Cet événement causa aux Chrétiens et à leur tyran la douleur et la tristesse la plus vive, tandis que les Musulmans en furent très réconfortés. Dans le restant de la journée, les troupes des Chrétiens, cavalerie et infanterie, arrivèrent en assez grand nombre pour couvrir les endroits faibles et difficiles; ils entourèrent la ville comme le halo entoure la lune, et les boutons, les fruits. Au début du siège, les nerfs des gens d'Almería étaient fortement ébranlés. Mais, lorsqu'ils se furent engagés dans le combat, que la lutte leur parut admirable, qu'ils virent que la guerre a des alternatives ¹, leurs âmes se trouvèrent à l'aise dans les batailles, leur fermeté s'élança vers la guerre.... et leurs défenseurs furent victorieux. Ils se mirent à affronter le combat sans redouter les coups de lance et les coups d'épée

¹ Proverbe arabe; cf. MEIDANI, *Kitâb-el-Amthâl*, Boulaq, 1284, 2 v. in-4°, t. I, p. 189; Fadhl ben el-'Abbâs ap. EL-ISBAHÂNI, *Kitâb-el-Aghânî*, Boulaq, 1285 hég., 20 vol. in-4°, t. XV, p. 3; EL-FAROUH ben Mosayak, ap. ES-SOYOUTI, *Charh Ghawâhid el-Moghni*, Le Qaire, 1322, in-4°; EL-MAQDISI, *Le livre de la création*, éd. et tr. Huart, t. IV, Paris, 1907, in 8°, p. 17; MOTANABBI, *Diwân*, éd. Dieterici, Berlin, 1861, in-4°, p. 394; EL-'OKBARI, *Commentaire de Motanabbi*, Le Qaire, 1308 hég., 2 v. in-4°, t. II, p. 28; IEN ÂBI ZER, *Raoudh-el-Qirtâs*, éd. Tornberg, Upsala, 1843-1846, 2 vol. in-4°, t. I, p. 65; IEN KHALDOUN, *Kitâb-el-Iber*, t. VII, p. 35; 'ARAB FAQH, *Fotouh-el-Habachah*, ap. R. BASSET, *Histoire de la conquête de l'Abyssinie*, t. I, fasc. II, Paris, 1898, in-8°, p. 107; BEN CHENEB, *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb*, t. III, fasc. I, Paris, 1907, in-8°, n° 2065.

et découragèrent les Chrétiens au début de cet échec, s'acharnant au combat et supportant la lutte avec constance. Il ne se passait guère de jour qu'il n'y eût un nouveau combat. Les ennemis se mirent à ranger leurs hommes en cercle autour de la ville, à bloquer les chemins, à garder le territoire. Dès qu'apparaissait un espace où la ville pouvait avoir de l'allègement, ou le passage d'une entrée ou d'une sortie, ils s'empressaient de la fermer. Ils dressèrent leurs machines, multiplièrent les mines, resserrèrent le siège et eurent recours à tous les procédés de la guerre.

Le dimanche [8] de ce même mois de rabi' 1^{er}, le tyran, à la tête de ses vaisseaux, de ses troupes, de ses étendards et de ses drapeaux, marcha vers la ville et, avec une armée considérable, parvint à la porte de Pechina (*Bedjānah*)¹. C'est là qu'eurent lieu les

¹ Le texte porte بجانة, *Ledjānah*, mais je n'ai rencontré ce nom nulle part. Au contraire, EL-EDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et de Goeje, Leyde, 1862, in-8°, p. 197 du texte, mentionne à quatre milles d'Almería la vallée de *Bedjānah* (بجانة aujourd'hui Pechina) qui produisait une quantité considérable de fruits. Cf. aussi, MAQQARI, *Analectes*, Leyde, 1858-1861, 2 v. in-4°, t. II, p. 539; SIMONET, *Description del reino de Granada*, Madrid, 1860, in-8°, p. 105-106; D. Ed. SAAVEDRA, *La Geografia de España del Edrisi*, Madrid, 1881, in-8°, p. 28-29. Tous ces auteurs ont fait l'éloge de Pechina et de sa vallée, seul Ibn Khaqān l'a poursuivie de ses sarcasmes (*Qalā'id-el-Iqiyān*, Le Caire, 1283 hég., in-4°, p. 47; Paris, s. d., in-8°, p. 53; dans les deux éditions, il faut corriger بجانة en بجانة comme le porte le manuscrit n° 1728 de la Bibl. Nationale d'Alger). Ce passage d'Ibn Khaqān a été traduit par Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, 3^e éd., Leyde, 1881, 2 v. in-8°, t. I, p. 243.

attaques les plus fréquentes et les combats les plus vifs. Ils affluèrent à la bataille, mais les Musulmans leur opposèrent la résistance la plus acharnée et il y eut tous les jours des combats.

Le (fol. 40 r^o) samedi 14 du même mois, l'armée des Musulmans partit de la capitale de Grenade, dans le but de secourir la ville et de repousser l'ennemi. Le tyran sortit contre eux et les deux armées se rencontrèrent. Le sort se déclara contre les Musulmans : beaucoup de fantassins furent tués et les cavaliers s'enfuirent. Pendant ce temps, une troupe de gens de la ville fit une sortie, surprit le camp des chrétiens et y pillà autant qu'elle put¹.

Le samedi 21, les Chrétiens sonnèrent leur grande cloche qu'ils ne sonnent que lorsque leur tyran monte à cheval; ils s'armèrent tous et s'avancèrent en entourant la ville de tous les côtés. Ils disposèrent pour le combat de hautes tours de bois qui s'avancèrent sur des roues; ils les garnirent de fantassins, préparèrent de longues échelles qui dépassaient les murs et s'avancèrent, les gens de pied et les archers en avant et, à leur suite, la cavalerie. Ils les réparèrent contre la ville, mais les Musulmans les repoussèrent sur beaucoup de points. Ce fut une journée importante.

¹ Ces détails sont confirmés par MARIANA, *Historia de España*, t. I, p. 591-592; il ajoute que le camp était défendu par D. Fernando de Mayorque. Cette attaque eut lieu, suivant lui, le jour de la Saint-Barthélemy, c'est-à-dire le 24 août, qui correspondrait au 16 de rebí 1^{er}. Il est possible que l'armée de secours, partie le 14 de Grenade, ne soit arrivée que le surlendemain, devant Almería.

Le premier de rabi^c II, une armée arriva de la capitale de Grenade à Marchana (*Marchānah*)¹, pour s'y établir et gêner les mouvements des Chrétiens. Ceux-ci sortaient chaque jour, le matin, de leur camp, en troupes nombreuses de cavaliers pour aller chercher dans la vallée, sur leurs bêtes de somme, toutes sortes... et diverses espèces de fruits; ils en tiraient des poutres pour leurs constructions et du bois pour allumer leurs feux. Suivant leur coutume, ils sortirent le 14 de rabi^c II. Quand ils furent parvenus jusqu'à la vallée, les Musulmans en embuscade firent une sortie contre eux; ils prirent la fuite; on en fit un grand massacre et on s'empara de leurs montures et de leurs armes. Ils éprouvèrent là une défaite et un désastre.

Le vendredi 12 du mois de rabi^c II, l'armée des Musulmans s'avança, ayant à sa tête le cheikh Abou Sa'id 'Othmān ben Abou 'I 'Ola². Les troupes des

¹ Il ne s'agit pas, bien entendu, de la Marchena actuelle, située à l'ouest de Grenade et station de chemin de fer entre Ecija et Séville, mais de la Marchānah mentionnée par El-Edrisi, comme une forteresse située au confluent de deux rivières et très peuplée (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 175, 201), aujourd'hui détruite, mais dont le nom, d'après SIMONET (*Descripcion del reino de Granada*, p. 114, note 1), s'est conservé dans celui de la ferme de Marchena, près de Terque. Peut-être cependant faut-il lire مرسنة au lieu de مرسانة dans notre texte et dans El-Edrisi. Il s'agirait alors de la forteresse de Maracena, près d'Albolote où passa Alfonso le Batailleur, roi d'Aragon, lors de sa chevauchée à travers l'Espagne méridionale. Cf. le texte d'Ibn es-Sairafi de Grenade, ap. DOZY, *Recherches*, t. I, app. XVIII, p. LXXV, et l'article sur Maracena, *ibid.*, p. 344.

² Abou Sa'id 'Othmān, fils d'Abou 'I 'Ola, issu de 'Abd el-Haqq

Chrétiens s'affermirent contre eux; la rencontre eut lieu (fol. 40 v^o) dans un endroit situé hors d'Almería. Le sort tourna contre les ennemis, une foule de leurs chefs et de leurs héros succombèrent; le cheikh Abou Saïd eut un cheval tué sous lui, mais Dieu le préserva et le sauva. Lorsque les poitrines des Chrétiens furent oppressées par le poids de la guerre

le Mérinide, passa en Espagne avec ses frères et d'autres Mérinides en 685 (1286). Ils formaient un corps de volontaires pour la foi commandés par 'Abd Allâh ben Abou 'l 'Ola, qui fut tué en 693 (1294) en combattant les Chrétiens. Il fut remplacé dans son commandement par son frère 'Othmân. La guerre ayant éclaté en 705 (1305-1306) entre le sultan mérinide et le roi de Grenade, celui-ci reconnut 'Othmân comme souverain du Maghrib, le fit passer en Afrique et lui fournit des secours. Le prétendant fut accueilli par les Ghomâra, s'empara d'Ašila, d'El-'Araïch, d'El-Qaṣr-el-Kebir, battit Abou Sâlem, fils d'Abou-Ya'qoub, alors occupé au siège de Tlemcen. Mais il fut vaincu en 708 (1308-1309) par Abou Rabî'a et repassa en Espagne. Il se trouvait donc à Almería au moment du siège. Dans la suite il aida Abou'l-Qualid à détrôner Abou'l-Djoyouch, roi de Grenade, et en 717 (1317-1318) il reçut le commandement des volontaires pour la foi. Il se distingua par sa bravoure lors du siège de Grenade par D. Pedro (719 = 1319) et contribua à la défaite des Chrétiens. Lorsque le sultan Abou'l-Qualid fut assassiné (727 = 1326-1327), le meurtrier se réfugia, peut-être non sans raison, dans la maison de 'Othmân qui le tua. Il eut à combattre Iḥṣan el-Mahrâq, vizir de Moḥammed, successeur de ce prince, et lui succéda dans la faveur du roi qui fit assassiner son ministre. Il garda le commandement des volontaires pour la foi jusqu'à sa mort, le 2 de dzou'lhiddjah 730 (16 septembre 1330). Cf. IBN KHALDOUN, *Kitâb-el-'Ibâr*. VII, 229-230, 370-372; *Histoires des Berbères*, t. IV, p. 161, 173-174, 470-473; GAUDEFRY-DÉMOMBYNES, *Histoire des Benou'l Ahmar*, p. 27-29, 78-82; EL-MAQQARI, *Analectes*, t. I, p. 294; GAYANGOS, *The history of the Mohammedan dynasties*, t. II, p. 351; ES-SALÂWÎ, *Kitâb-el-Istiṣṣa*, Le Qaire, 1312 hég., 4 vol. in-4°, t. I, p. 40-41, 46-47, 53.

et que leur impuissance⁽²⁾ fut divulguée parmi eux, ils résolurent d'employer la ruse. Une troupe de leurs cavaliers sortit de nuit et s'éloigna du camp.

Le lendemain, le dimanche 14 du mois de rabî II, ils apparurent, déguisés en Musulmans et portant le burnous. Dès qu'ils furent en vue du camp, l'armée partit à cheval à leur rencontre, comme des gens qui se hâtent, laissant leurs tentes sans personne, excitant par là les habitants de la ville à faire une sortie contre eux. Ils avaient disposé des embuscades, préparé contre nous de la cavalerie et tendu des pièges. Quand les Musulmans virent l'apparence des choses, n'ayant aucune connaissance de la ruse, ils dressèrent les étendards sur les remparts; les cavaliers sortirent avec le commandant de la marine et une troupe des principaux personnages d'Almería, se dirigeant vers les tentes pour les piller. Mais Dieu — qu'il soit loué! — les en écarta et ils se dirigèrent vers la montagne d'Almería pour commencer par les tentes qui se trouvaient là, puisque ceux qui les occupaient étaient de leurs ennemis. Quand les gens embusqués s'aperçurent des mouvements des Musulmans, ils crurent qu'ils avaient deviné le piège et que leur marche n'avait pour but que de se sauver. Ils sortirent de leur embuscade et voulurent leur couper le chemin de la ville, mais ils tombèrent entre les mains des Musulmans. La veille, une porte avait été ouverte de ce côté. Ils s'y réfugièrent et s'y jetèrent inconsidérément. Ceux qui avaient été coupés revinrent

vers les murailles et en furent écartés par les flèches; on leur lança des planches. Ils s'y défendirent jusqu'à ce que le combat cessât et se fortifièrent dans la ville. Dieu fit échouer leur ruse.

Le mardi 16 de rabi^e II, ils travaillèrent à un moyen, en dressant des planches énormes et élevées à l'endroit appelé El-Asad, dans le voisinage de la ville. Ils joignirent les séparations par des clous de fer et se mirent à construire derrière. La chose fut grave pour les Musulmans; ils s'occupèrent d'y mettre le feu et Dieu les aida dans cette tentative qui leur coûta beaucoup d'efforts.

Le samedi 20 du même mois, il y eut une bataille générale sur terre et sur mer. Leur tyran s'embarqua sur sa flotte et répartit des troupes devant chaque partie de la ville du côté de la terre. Ils s'avancèrent tous au combat après avoir préparé les tours et les armes pour resserrer la ceinture de la patience. Il y eut un combat pour les repousser et les Musulmans furent serrés de près. Leur ruse alla jusqu'à faire crier par un héraut ce qui est le plus grand dommage chez eux. Alors les gens s'avancèrent sur le champ pour le prendre et l'emporter. Ils mirent la chose à sa place(?), joignirent le semblable au semblable(?); et leur méchante ruse ne nuisit qu'à ses auteurs. En apparence leur cavalerie était dans le plus brillant état, elle avait revêtu le vêtement de la perfidie; il y eut une risée parmi eux, ce qui fut plus malheureux pour eux que le combat. Dieu mit fin aux difficultés de cette situation.

Le mercredi 10 de djomâda 1^{re}, arriva de Grenade l'armée des Musulmans forte en cavalerie et en infanterie. Les cavaliers s'avancèrent du côté d'El-Manâhir et les fantassins du côté de la montagne. L'infanterie arriva en tête; une troupe de leurs cavaliers revint vers elle du côté d'El-Manâhir. Les fantassins chrétiens s'avancèrent, mais ne purent subir le choc. Ils prirent la fuite devant eux, passés au fil de l'épée. Par la faveur du Dieu très haut, une troupe de Musulmans sortit de la ville du côté contigu au camp, pendant que les Chrétiens étaient occupés; elle brûla quelques-unes de leurs tentes et beaucoup de leurs cabanes; il s'éleva en l'air de la fumée (fol. 41 v^o). A cette vue, les combattants chrétiens se dirigèrent vers leur camp, croyant qu'on l'incendiait complètement. Cet événement mit les fuyards à l'abri des sabres. Quand les cavaliers musulmans furent arrivés au fossé que les Chrétiens, leur tyran en tête, avaient creusé dans leur camp, ils s'abstinrent de se mêler à eux jusqu'à ce que la

¹ Le 10 de djomâda 1^{re} correspond d'après les tables de Wüstenfeld au 16 octobre, mais ce serait un jeudi et non un mercredi. La date donnée par MARIANA (*Historia de España*, t. I, p. 592) est celle du 15 octobre, ce qui tomberait également un mercredi et s'accorderait avec celle de la relation. Moyennant une indemnité et la cession de quelques villes, le roi de Grenade avait obtenu la retraite des Castillans qui assiégeaient Algésiras, et leur départ lui permit d'envoyer une armée au secours d'Almería. COXOE a commis une confusion en indiquant le mois de cha'bân (date de la levée du siège) au lieu de djomâda 1^{re} (*Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne*, trad. de Mariès, Paris, 1825, 3 vol. in-8°, t. II, p. 147).

nuit sépara les deux partis sans combat. Ensuite cette armée musulmane s'établit à Purchana (*Barchānah*)¹ et, la plupart du temps, venait jusqu'au camp des Chrétiens les harceler et les combattre; de la sorte la lutte s'étendit sur tout le pays. Elle ne les combattait que le jour où ne venaient pas les troupes musulmanes (de la ville?).

Le matin du vendredi 3 de djomāda II, les Chrétiens essayèrent de surprendre la ville du côté de Hili. Ils arrivèrent en nombre considérable, portant des échelles hautes et élevées qu'ils réussirent à appliquer contre la muraille. Ils s'y élancèrent, montèrent et s'élevèrent. Par hasard, il n'y avait de ce côté qu'un homme; il appela les gens qui s'empressèrent d'accourir en criant jusqu'à ce que les murailles furent couvertes de leurs gardiens et qu'elles ne purent les contenir. Ils repoussèrent les ennemis; la porte fut ouverte et une troupe de fidèles fit une sortie et les attaqua; parmi les morts, un chef des Musulmans tua les principaux d'entre eux (2).

Le soir du jeudi 9 du mois en question, ils firent une seconde tentative pour s'en emparer par ruse du côté d'El-'Arqoub. Ils pensaient trouver cet endroit vide de défenseurs. Mais ceux-ci avaient appris, par la

¹ Sur la route de Grenade à Almería, entre Mondújar et Alholoduy; c'était un château fortifié au milieu d'une plaine rouge. Ibn el-Khatib fait le plus grand éloge des habitants (cf. SIMONET *Description del reino de Granada*, p. 15 du texte arabe, p. 110-111 du texte espagnol). Elle fut occupée par Alphonse le Batailleur dans son expédition de 1125 (Dozy, *Recherches sur l'histoire d'Espagne*, t. I, p. 354).

tentative précédente, à se défier de la ruse. Ils comprirent leur dessein et poussèrent des cris; les gens arrivèrent, on ouvrit la porte; ils se rendirent maîtres des ennemis et s'emparèrent de leur équipement.

Le lundi 22 de redjeb, une partie extérieure de la muraille s'écroula : (fol. 42 r^o) . . . les Chrétiens s'y poussèrent et s'en emparèrent; le combat dura toute la journée; ce fut le dernier livré entre eux et les gens de la ville jusqu'à leur départ. Je n'ai fait de ce siège un long récit que pour l'instruction des gens intelligents et perspicaces. Le nombre des cavaliers était de 3,000, dont 1,000 armés de cottes de mailles, 400 . . . et les autres étaient de leur suite. Quant aux fantassins, on n'en pouvait compter la quantité. Il périt dans ce siège 90,000 hommes; les gens d'Almería tuèrent quatorze chefs, 700 cavaliers et 20,000 fantassins. Le reste fut tué par l'armée musulmane (de secours). Le nombre de leurs cabanes était d'environ 300; quant à celui des tentes et des maisons . . . La ville fut battue par une quantité de machines qu'ils dressèrent pour lancer des pierres : il y avait onze balistes et mangonneaux qui entouraient la ville et qu'on transportait en partie d'un endroit à un autre; les unes lançaient des pierres sur les murs, d'autres dans l'intérieur de la ville; d'autres contre la forteresse¹. Leur acharnement et

¹ EL-EDRISI (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 197) mentionne le château construit sur l'une des deux collines sur lesquelles la ville était bâtie. C'est sans doute le fort qui est ap-

leur rage s'exercèrent surtout sur les murailles d'El-'Arqoub. Le nombre des pierres lancées par les machines pendant tout le siège fut de 22,000, et — considère la sagesse divine — le nombre des morts des Chrétiens fut le double de celui des pierres qu'ils lancèrent¹ et dont les unes pesaient de 30 à 25 Les habitants de la ville avaient une seule machine avec laquelle ils lançaient des pierres sur terre et sur mer suivant les besoins. Quand elle fut brisée par une pierre qui l'atteignit, ils en firent trois autres. Grâce à la protection de Dieu sur cette ville en cette occurrence, on n'épuisa pas la quantité d'orge considérable qu'on avait amassée dans la citadelle(?); on la distribuait à raison d'une livre par personne . . . sans distinction entre le fort et le faible. Le prix de la livre (fol. 42 v^o) de blé s'éleva à trois dirhems; le pain d'une once qu'on en faisait se vendait deux dirhems. Le nombre des habitants de la ville qui moururent martyrs pendant le siège fut de 159, dont deux femmes, et le reste, des hommes².

pelé encore aujourd'hui *Alca:abà* (القصبية) et qui s'élève au nord-ouest d'Almería sur une hauteur de 70 mètres, dominant la ville, la plaine et un horizon de dix lieues de mer (GERMOND DE LAVIGNE, *Espagne et Portugal*, Paris, 1883, in-12, p. 609).

¹ On a vu plus haut que le nombre des morts aurait été de 90,000; il est ramené ici à 44,000, chiffre encore exagéré.

² Il semble que ce qui suit s'applique aux Castillans qui assiégeaient Algésiras et dont la retraite, moyennant la cession de quelques villes et une indemnité, laissa les Aragonais exposés à l'attaque de toutes les forces du royaume de Grenade. (Cf. MARIANE, *Historia de España*, t. I, p. 592); CONDE (*Histoire de la domination musulmane*, t. II, p. 151-152) parle d'une bataille

Puis, pendant deux mois, Dieu envoya un vent violent qui empêcha leurs vaisseaux de s'avancer et interrompit leur ravitaillement, de sorte que la faim fut générale chez eux. Ils consentirent à la paix moyennant une indemnité. Le pigeon (messager de la paix) arriva à Almería, porteur de cette bonne nouvelle, le dimanche 21 de redjeb de l'année en question¹, les armées de Castille (*Qachtâlah*) s'en éloignèrent (d'Algésiras?). Ils embarquèrent leurs gros bagages sur les vaisseaux, et ce qu'ils ne purent embarquer, ils le brûlèrent. Ensuite il resta une troupe d'entre eux que les navires ne pouvaient contenir; ils demeurèrent sous la protection du traité.

Le camp (des Aragonais) partit avec le tyran humilié, dans la colère de Dieu, vers la malédiction de Dieu et le funeste résultat, le jeudi 22 de cha'bân². La durée entière du siège fut de six mois moins dix jours.

Dans le mois de ramadhân de cette même année, les habitants de la plaine d'Almería furent convoqués pour détruire les traces du siège, à l'extérieur de la ville, murailles et enclos, par crainte des bruits

indécise qui aurait eu lieu en chaououâl, la veille du départ des Aragonais. Je ne sais où il a puisé ce renseignement que l'annaliste du siège ne donne pas; il a même dit plus haut que le combat livré le 12 de redjeb fut le dernier jusqu'à la fin du siège. D'ailleurs la date de chaououâl donnée par Conde est fausse.

¹ D'après les tables de Wüstenfeld, le 21 de redjeb 709 aurait été le vendredi 27 décembre 1309.

² Et non en chaououâl, comme dit Conde. Le 22 de cha'bân, d'après les tables de Wüstenfeld, correspond au dimanche 22 janvier 1310.

qui couraient du retour du tyran de Barcelone et d'un nouveau siège de la ville.

Elle demeura en sûreté jusqu'à ce que le décret et l'arrêt de Dieu descendirent sur elle. Dieu décida une chose arrêtée et nous avons rappelé ceci pour que les gens s'instruisent des décrets de Dieu¹.

¹ Ce qui suit est évidemment une addition d'Ibn el-Qâdhi, indiquant d'une façon détournée la prise de la ville par les Chrétiens.



LA RHÉTORIQUE ÉTHIOPIENNE.

LE ሰሞና ፡ ወርቅ ፡

PAR

M. C. MONDON-VIDAILHET.

Tous les éthiopiens de quelque compétence qui se sont trouvés en contact avec les lettrés éthiopiens ont entendu parler du ሰሞና ፡ ወርቅ *Sām nā wärq*, et ont été frappés de l'air de supériorité dédaigneuse que prenaient ces lettrés, lorsque la conversation amenait quelque allusion à ce grave sujet littéraire. Nous ne croyons pas qu'aucun de ces éthiopiens ait essayé de pénétrer cette science, dont les Éthiopiens parlent avec une vénération particulière, mais sur laquelle ils laissent planer une sorte de mystère, aussi engageant pour la curiosité de l'explorateur que décourageant pour ses recherches. Le *Sām nā wärq* a beau n'être qu'une rhétorique particulière à l'usage des initiés; comme on sait que, sous des apparences inoffensives, il cache de perfides allusions politiques ou personnelles, les ombrageux pontifes qui président à son culte ne laissent pas aisément profaner les abords du temple. Ils sont plutôt tentés d'en interdire l'accès. La masse des lettrés n'a qu'une idée confuse de ces merveilles, et se contente d'ad-

mirer respectueusement les bribes qu'on lui permet de savourer. C'est surtout dans les grandes écoles du Godjam, du Baghémèder, à Dimâ, à Mahdera-Maryâm, etc., même à Gondar, plus spécialisé dans le droit, que se brûle en l'honneur du *Sām nā wārq* l'encens le plus pur. Il a fallu que la mission suédoise de M'Koullou, près de Massawah, ait fait de remarquables sacrifices, ou employé une diplomatie machiavélique, pour qu'un des dépositaires, les plus autorisés à coup sûr, de cette science mystico-littéraire, ait pu se résoudre, même sous l'anonymat, à jeter au grand jour de l'impression un traité à peu près complet de cette matière, joint à l'enseignement grammatical de l'éthiopien, tel qu'il se pratique dans ces écoles renommées¹. L'ouvrage, d'ailleurs, étant écrit en langue vulgaire, amharique ou abyssine, est resté lettre close pour la presque totalité des éthiopiens.

Au cours de nos études, nous avons pu analyser toute la partie purement grammaticale de ce traité, dans le but de faire connaître la façon dont les professeurs éthiopiens en renom enseignent la langue liturgique de leur pays, le gheez. M. Guidi en a donné un aperçu dans l'ouvrage publié en l'honneur du 70^e anniversaire du savant M. Nöldeke. Il s'en est à peu près tenu à la terminologie grammaticale, et, s'il a soulevé un coin du voile qui couvrait le *Sām nā wārq*, il n'en a révélé aucun secret.

¹ መጽሐፈ ስዋሰው ለ ታተው ለ ግምንኩሉ ለ ሰጠዋል ለ አመት ለ

Antoine d'Abbadie, dont l'exploration de l'Éthiopie restera un honneur pour la science française, s'est contenté, dans ses études littéraires, de signaler les sept genres de phrases à double sens qu'on voulut bien lui révéler, sans les lui expliquer probablement. Bien que sa nomenclature soit exacte, la méthode du professeur accueilli par les Suédois prend une toute autre ampleur, et les sept genres de phrases révélés à A. d'Abbadie se fondent dans une foule de figures de rhétorique, dont elles restent le pivot, si l'on considère attentivement la question. Nous avons nous-même, pendant notre séjour en Abyssinie, reçu des leçons d'un professeur réputé d'Entotto, *mēmheriē* T'at'emqo, qui apportait dans son enseignement des côtés originaux. La maladie des yeux qui nous obligea à quitter l'Éthiopie ne nous permit pas de pénétrer le mystère, au cas même où notre professeur aurait consenti à nous le dévoiler et, encore aujourd'hui, en l'absence d'un savant abyssin capable de nous guider dans ce dédale, sur quelques points, nous en sommes resté à la période de tâtonnements.

En effet, si complet que soit le **ሐዋከው** : *Sāwāssēw*, ou méthode d'enseignement du gheez, que les missionnaires suédois ont eu la bonne pensée de publier, il faut tenir compte des incertitudes que présente la terminologie adaptée à cette science mystérieuse. Il s'agit, en effet, de créer des amphibologies, comme à plaisir, en soumettant le système syntactique de l'éthiopien à des déformations qui rendent le

sens réel de la phrase méconnaissable, sous les apparences d'une signification qui n'offre pas souvent une plus grande clarté. Il suffit d'ailleurs d'avoir assisté à une séance de déchiffrement d'un texte, ainsi torturé, par des lettrés déjà au courant des subtilités du *Sām nā wärq*, pour se faire une idée des difficultés inhérentes, pour l'étranger, à ce genre d'exercice, plus curieux à coup sûr que réellement littéraire, et heureusement soumis à un important dosage, lorsqu'il sert à la composition poétique.

On ne trouve dans nos littératures européennes, même chez nos symbolistes, que bien peu d'exemples de jeux d'esprit aussi subtils, et, au fond, aussi peu appréciables, bien que les lettrés éthiopiens les exaltent au point de se montrer orgueilleux de leurs trouvailles. Il nous faut remonter jusqu'aux tro-paires de notre moyen âge pour rencontrer des compositeurs s'inspirant en quelque sorte d'une pareille tendance. On sait que la satire prenait souvent cette forme d'apparence religieuse; mais nulle part, que nous sachions, on n'est arrivé à ériger en système l'obscurité du style et à en fixer les règles. On devine sans peine l'influence de ces aberrations sur la littérature éthiopienne en général, et on s'explique mieux la tendance aux jeux de mots, calembours ou à-peu-près, si appréciés par les Abyssins de toute classe.

Le *Sām nā wärq* doit donc être considéré comme une préparation plus spéciale à la composition religieuse, au **ፈክ** : *qēniē*, qui porte toujours la trace de

cette tournure artificielle de la phrase¹. C'est ce qui en rend l'interprétation souvent très difficile, car il faut ajouter au *Sām nā wārq* proprement dit d'autres éléments qui ne contribuent guère à donner de la clarté à ces compositions. Nous voulons parler des መፍክሪያ : *mäḥkāriē* « interprétations », et de la surabondance d'allusions bibliques, qui exigent chez les parfaits lettrés éthiopiens une connaissance absolue de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'ils savent d'ailleurs presque par cœur, grâce à une mémoire prodigieuse, généralement déniée à nos races occidentales.

Des recueils de *mäḥkāriē* donnent aussi des traductions de noms propres hébraïques, grecs et latins, plus ou moins exactes, même des lettres de l'alphabet hébraïque, et ces mots ainsi « expliqués » deviennent de véritables synonymes. C'est ainsi que Adam signifiera « l'humanité », et même « la terre »; Ève, « la vie »; Hiram sera synonyme « d'architecte »; la Perse (ፈርስ), de « ours »; Babylone, de « bêtes »; et, réciproquement, « les chiens » seront les Philistins (አሎፍሊ); les « hyènes », les Égyptiens (ግባጃ), etc. Il faut se démener à travers ce dédale, sans guide bien sûr, car l'enseignement de la science grammaticale et de la rhétorique est surtout oral. Les አዋሳኤ : *Sāwāsēw*, ou traités grammaticaux que nous possédons dans nos bibliothèques, n'en sont guère que des mementos, plus ou moins abrégés. Cet ensei-

¹ Voir I. GUIDI, *Qēnē, o inni abissini*. R. Accad. dei Lincei; 1901.

gnement oral, ayant toujours pour objectif la composition des hymnes religieux ቅጼ ፡ qēniē, dont nous avons parlé, on s'explique l'importance ajoutée à telle ou telle partie, importance dont la portée nous échappe souvent. C'est ainsi que l'état construit est appuyé d'un grand nombre d'exemples, dont le but est beaucoup moins d'en expliquer la forme, que de présenter à l'étudiant une série de métaphores dont il pourra se servir plus tard avec la valeur qu'une longue tradition a consacrée.

I

Nous n'avons point la prétention de donner au complet les règles qui président au *Sām nā wārq*, telles qu'elles sont exposées par les professeurs éthiopiens; plusieurs fascicules du *Journal asiatique* n'y suffiraient pas. Nous ne voulons que donner une idée de cette étrange rhétorique, si curieuse, quelle que soit l'opinion qu'on en puisse avoir, en suivant même, le plus que nous pourrons, la façon dont ils l'enseignent.

Disons d'abord que *Sām nā wārq* signifie littéralement « cire et or ». Cela indique qu'il s'agit de découvrir l'or sous la cire qui le cache, c'est-à-dire de deviner le sens réel que l'on a voulu donner à une phrase, sous l'enveloppe amphibologique qui lui donne un sens apparent parfois tout à fait différent; en un mot, le *Sām nā wārq* est l'art de dissimuler ce qu'on veut dire sous les apparences de ce qu'on

dit. L'étude du *Sām nā wärq* a donc deux fonctions : en premier lieu, enseigner à créer un sens apparent pour cacher le sens réel ; en second lieu, trouver les moyens de découvrir ce sens réel sous le sens apparent qui l'enveloppe.

A travers le fatras des règles et des explications qui les accompagnent, on peut résumer le *Sām nā wärq* en quelques traits principaux et en fixer le caractère. Il consiste :

1^o Dans l'utilisation des équivoques naturelles à la conjugaison (አርእስት). Il y a d'abord celles qui proviennent des verbes terminés par une radicale gutturale. La 1^{re} pers. du sing. et la 3^e pers. du plur. ; la 2^e et 3^e pers. du sing. du parfait s'y confondent. On y ajoute celles qui proviennent de l'enallage du nombre — ce qui est généralement le cas quand les sujets sont des noms collectifs — et de l'enallage du genre : masculin s'accordant avec le féminin, ce qui est commun en éthiopien.

Il y a aussi des ambiguïtés dans l'emploi de l'actif et du passif. C'est ce que les professeurs appellent le ገቢርና ጥገብር, *gābir nā tāgābro* « le faire et l'être fait » ; en outre, les noms terminés par des lettres de 2^e, 4^e, 5^e et 7^e ordres ne changent pas, qu'ils soient sujets ou compléments directs, ce qui sert à créer des amphibologies.

2^o Dans la dislocation de la phrase, compliquée de l'ellipse de la plupart des particules du langage ordinaire. Ces particules, que les Éthiopiens appellent አገላለጽ (*ägābāb* « connexes ») sont les prépo-

sitions, les adverbes, les conjonctions et d'autres copules tenant lieu de verbes, comme ውእቱ ፣ በ ፣ አለበ ፣, etc. Les noms (substantifs ou adjectifs), que les Abyssins appellent ብትን ፣ ስዋከው ፣ (*bētēn sāwāssēw* « dispersés dans le lexique »), n'y sont plus reliés par tout cet appareil de particules, si nécessaire à la clarté de la phrase dans les langues analytiques en général et dans l'éthiopien en particulier. L'ellipse des particules est un trait distinctif du *Sām nā wāry*, quelque chose comme la marque de fabrique de cette étrange déformation syntactique.

3° Dans l'inversion, ou hypallage du nom déterminant et du nom déterminé. C'est ce que les grammairiens appellent ባለቤት ፣ ከዘርፍ ፣ (*bālābiēt kāzārf* « sujet et déterminatif »). Le mot *sujet* exprime toujours chez le grammairien éthiopien l'idée du mot principal. C'est, dans ce cas, le nom déterminé.

Cette inversion aboutit à un système de métaphores, artificiellement créées, grâce à la transposition du déterminatif du sens réel au sujet du sens figuré, et réciproquement. Si on joint aux sujets et aux déterminatifs les dépendances dont ils sont susceptibles; si on ajoute à cela la dispersion de l'ordre syntactique, l'ellipse des particules, les appositions de noms propres comportant des allusions bibliques, on se rendra compte des complications que ce procédé entraîne. Cette forme de l'hypallage aboutit à des obscurités inextricables. Les grammairiens l'appellent ውስጡ ፣ ወይረ ፣ (*wēst'ā wāyrā* « intérieur de l'olivier »), l'olivier étant considéré comme particuliè-

rement résistant, surtout autour de la sève. En réalité, il s'agit de métaphores plus ou moins compliquées.

4° Dans un arrangement de la phrase dont le résultat est de faire apparaître l'attribut du sujet du sens réel comme étant celui du sujet du sens apparent. Cette figure s'appelle **ባለቤትና ቅጽል** (*bālābiēt nā qēts'ēl* « sujet et attribut »). L'amphibologie est obtenue à l'aide du participe passif (**ቅጽል**) de la forme adjectivale **ቅጽል** (**ሐጺስ**) et de l'agent verbal **ቅጽሉ**. La forme **ቅጽል** ne doit pas être confondue avec l'infinitif.

5° Dans un procédé équivalent, aboutissant à l'inversion du régime du sens apparent avec celui du sens réel. Le pivot de cette amphibologie est le **ሙሻዘር** (*mouchāzār* « soudure »), qui est le participe passif à l'état construit, dont le déterminatif n'est qu'apparent. Les **ላዘር** (noms verbaux de la forme **ቅጽለት**) et les infinitifs jouent un rôle identique. C'est par une déviation du même genre qu'ils obtiennent une sorte d'apostrophe qui, grâce à une incidente, ne s'adresse pas à celui qui a l'air d'être interpellé, mais bien à celui qui semble ne l'être pas (**ሰዎችና አሰዎች**). C'est une forme amphibologique de la prosopopée.

6° Dans un jeu de comparaisons, à l'aide de propositions parallèles ou subordonnées, sortes d'équations littéraires, qui aboutit à la confusion de deux idées, comme, par exemple, du contenant avec le contenu, de la propriété avec le propriétaire, du

haut et du bas, de ce qui est loin et de ce qui est près, etc. Cette étrange figure du *Sām nā wārq* s'appelle **ተዘዋሪ** : *tāzāwāri* « circonvolution »; en effet, les différentes parties ont l'air d'y jouer un quadrille. On l'appelle aussi **ወረዝ** : *sārāz*, du nom des quatre points « qui séparent les diverses propositions composant le *tāzāwāri*.

7° Dans une sorte d'antiphrase, qu'ils appellent **አንጻር** : *ānts'ār* « apparence, aspect », répondant assez souvent à la synecdoque de nos anciens humanistes. Le tout y est pris pour la partie et réciproquement. L'ironie y pénètre souvent, grâce à des réticences calculées.

Tels sont les procédés ordinaires de cette rhétorique bizarre, qui a si peu de rapport avec la conception que nous avons de l'esthétique littéraire. Tandis que, sous les artifices les plus osés de notre rhétorique, nous nous efforçons de garder la clarté qui convient à la phrase, chez les Abyssins, tout ce qui peut concourir à multiplier les obscurités ajoute un mérite de plus à ces compositions, réputées d'autant plus admirables qu'elles sont inintelligibles.

Comme exemple du *Sām nā wārq*, nous citerons une figure prise au hasard dans le traité : le **ገሳገሳ** : « pressé, qui se hâte ».

ምክረብ : ቅድምና : አምላክ : ምዑዝ : ተሐንዖ : በደበር : መስቀለ : ሮምያ : ዕፍረት : ወጥሉላ : ከዊን : ማኅደረ : ለንግድ : መከፈ : ሐረግ : ዘይት : ፍሁ : ተነሥተ : ቅድመ : ኃያ ለን : ሕዝብ : በኒፈሰ : ሐጊን : ቀኖት : ሰርጽ =

Il y a dans ces quelques lignes de quoi troubler le cerveau le mieux équilibré.

Il n'existe pas moins de 80 figures de ces étranges combinaisons, et leurs noms suffisent à faire comprendre qu'on se trouve en présence d'un véritable casse-tête chinois. Citons en passant : le **ፈጥጥ** : « entortillement », le **ፍጥፍጥ** : « éclaboussure », le **ገልብጥ** : « renversement », le **መከታ** : « paravent », le **ከፋ** : « traître », le **ቀለም** : **ራስ** : **ከብዶ** : « mots donnant la migraine »; etc. Chacune de ces phrases entortillées peut être expliquée de plusieurs façons différentes, sans qu'on puisse affirmer qu'on a traduit la pensée réelle de l'inventeur. Et, cependant, l'étude du *Sām nā wārq* a la prétention de donner les moyens matériels d'y parvenir, surtout par les procédés suivants :

1° En rétablissant mécaniquement les particules élidées y compris les copules **ወጸኑ** : **በ** : **አለበ** : etc.;

2° En rétablissant l'ordre syntactique de la phrase;

3° Avec l'aide de formules explicatives, comme on la verra plus loin;

4° En interprétant les métaphores traditionnelles, comme **አዳ** : **ሐዋዓ** : « la rançon d'Ève » par « le sang du Christ »; **በለሰ** : **ገዢ** : « la figue (pomme) du Paradis » par « la faute d'Ève »; **ዕለ** : **አውለዕ** : « l'arbre de la tourmente », par « l'olivier », témoin de la passion du Christ; **ባሕረኑ** : **ጊዮርጊስ** : « la femme de Georges », par « le cerveau de saint Georges »; **አፃበሳ** : **ገፃሞ** : « le lion du désert », par « ermites », etc., ainsi

que les synonymies des *māfkāriē*, dont nous avons parlé;

5° En interprétant les appositions intentionnelles de noms propres, comme : አጭላክ ፡ ደዊት ፡, አጻጭ ፡ ሰሎሞን ፡, etc., basées sur des allusions bibliques ou historiques, éléments remarquables d'obscurité.

II

L'exposé que nous venons de présenter des procédés généraux du *Sām nā wārq* serait forcément très incomplet si nous n'y ajoutions quelques exemples qui permettront aux éthiopiens de s'en faire une idée concrète.

Disons d'abord que les professeurs éthiopiens font précéder l'étude du *Sām nā wārq* de notions qui représentent ce que nous appelons l'analyse logique. Comme chez tous les grammairiens orientaux, c'est, en général, le verbe qui « régit ». Il est le lien de la phrase (ማሠራጽ ፡) et la proposition est ou initiale = principale (መነሻ ፡), ou hâtive = incidente (ማገሥገሻ ፡ du radical ገሰገሰ ፡ « se hâter »), ou finale = explicative, explicite (መደረሻ ፡, de ደረሰ ፡ « arriver »).

Le sujet est actif (አድራጊ ፡), causatif (አስደራጊ ፡), ou passif (ተደራጊ ፡), passif-fréquentatif (ተደረፊ ፡), ou participe aux deux voix (አስተደራጊ ፡), c'est-à-dire causatif-passif, selon que l'action exprimée par le verbe est active (ማደረግ ፡), causative (ማስደረግ ፡), passive (መደረግ ፡), passive-fréquentative (መደራረግ ፡), ou causative-passive (ማደራረግ ፡). D'où cinq aspects

du régime correspondant à ces cinq états du verbe, savoir : le ማድረግ, le ማከድረግ, le መድረግ, le መደራረግ et le መከደራረግ, litt. : « ce qu'on fait, ce qu'on fait faire, ce qui est fait », etc¹. Le défaut de cette terminologie est qu'elle ne distingue pas en théorie le verbe neutre du verbe actif.

Le sujet, ou nom principal, est le ባለቤት : « propriétaire »; comme sujet du verbe, il est ባለ : « qui entraîne ». Le régime est complément direct : ተባለ : « entraîné », complément déterminatif : ዘርፍ : « butin », ou attribut : ቅጽል : « feuillage ». Chacun de ces états est caractérisé, en outre, d'une façon empirique, par l'ordre de ses lettres finales : le ግዕዝ désignera l'accusatif. On dira que le nominatif est caractérisé par des lettres de tel ou tel ordre. Le génitif, étant le déterminatif, est le ዘርፍ, le datif est le ተቀባይ : « celui qui reçoit », l'ablatif est le ላቂ : « celui qui donne ». Une des grandes difficultés de cette terminologie est son instabilité; ልገሻ par ex. peut signifier la première radicale d'un verbe; ማወረፍ peut signifier aussi le prédicat principal, etc. Elle est généralement en langue amharique.

Après avoir ainsi exposé les règles qui président à la formation régulière de la phrase, les grammairiens éthiopiens passent à celles qui président à sa déformation, c'est-à-dire au *Sām nā wārq*.

Les citations que nous allons donner, étant em-

¹ Nous conservons l'orthographe du ስዋከው de M'Koullou.

pruntées aux professeurs, n'offrent, naturellement, aucun exemple des allusions politiques ou personnelles qui en sont l'attrait réel. Elles restent purement bibliques.

III

Nous allons suivre pour ces citations, dont nous ne pouvons donner qu'un très petit nombre d'exemples, l'ordre adopté dans la méthode publiée par la Mission suédoise :

I. አርአዕት : (équivoques des verbes).

Les noms collectifs peuvent avoir le verbe au singulier ou au pluriel : ረቀደ : ou ረቀዱ : ሥላሴ .

En outre : አፍቀረ : አቡሁ : et ከሰተ : አፋሁ : peuvent signifier « son père aime », ou « il aima son père » ; ዘረወ : ደመኖ : « il dispersa le nuage », ou « le nuage dispersa », les noms terminés par le 4°, 5° et 7° ordre ne changeant pas à l'accusatif, ainsi que ceux terminés par le suffixe possessif ሁ .

ሰበኩ : ወንጌሉ : አሕዛብ : peut signifier : « j'ai prêché l'évangile pour les gentils », ou « ils prêchèrent l'évangile aux gentils », et ተጠብሐ : በግዕ : የሐንሰ : « tu sacrifias l'agneau, ô Jean », ou « Jean sacrifia l'agneau », « Jean, l'agneau que tu sacrifias, ou qu'il sacrifia », etc.

II. የሰዋሰው : ጸያፎች : (équivoques des noms en général ; ጸያፍ : signifie « bégaiement »). On les explique en rétablissant les particules :

ተሐረመ ፡ ወዴተ ፡ « il fut défendu (contre) la calomnie » (part. amharique **ሕ**).

ዐብየ ፡ መልእክ ፡ በኃይል ፡ ሰብኦ ፡ « l'ange fut (plus) puissant (que) les hommes (**ሕ**).

ተሰቀለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ሰራዊ ፡ « Notre-Seigneur fut crucifié (comme) un voleur » (**እንደ**), etc. À la lecture, c'est Jésus qui a l'air d'être un voleur.

ou bien en employant des formules amhariques répondant à : « ressemblant à, réputé, considéré comme », etc.

መጽኦ ፡ ሰይጣን ፡ መነከሽ ፡ « Satan vint (sous l'aspect) d'un moine » (**መከሎ**). À la lecture, on ne saurait si Satan n'est pas le moine, ou le moine, le diable.

ይሁብ ፡ ሰይጣን ፡ ዕብነ ፡ ወርቅ ፡ « Satan donnait des pierres (qu'il faisait ressembler à) de l'or » (**እከመከሎ**). À la lecture, on ne saurait si les pierres ne sont pas réellement de l'or.

ተሰቀለ ፡ እግዚአብሔር ፡ ኃጥኦ ፡ « Notre-Seigneur (considéré comme un coupable) fut crucifié » (**ተብሎ**). À première vue, ce serait Jésus qui serait le coupable.

አሰቀሉ ፡ አይሁዳዊ ፡ እግዚአብሔር ፡ ኃጥህ ፡ semble signifier que Jésus est le coupable qui fit crucifier les Juifs, tandis qu'il faut traduire : « Les Juifs (ayant fait courir le bruit que) Jésus était coupable, le firent crucifier. »

ብኦሲት ፡ አውሎሰ ፡ አኑመ ፡ ፈትላ ፡ አሚን ፡ semblerait dire que ce fut la femme de saint Paul qui tissa la

trame de la foi. Il faut traduire : « Saint Paul fut (pourrait-on dire) la femme qui tissa la trame de la foi. »

Ce sont les divers enallages joints à l'ellipse des particules dont nous avons déjà parlé.

III. **ባለቤት ፡ ከሀረፍ ፡** (déterminé et déterminatif, = nom et son génitif).

Nous avons dit que son principal caractère était la métaphore appelée **ውስጠ ፡ ወይራ ፡** artificiellement produite par la transposition du déterminatif du sens réel au sujet ou déterminé du sens apparent, et réciproquement. La même phrase peut présenter sept combinaisons principales :

1° Le **ነጻ ፡ ውስጠ ፡ ወይራ** (*wēst'ā wāyrā* simple) consiste dans la juxtaposition : 1° du sujet du sens apparent; 2° du déterminatif du sens réel.

Dans **ነጻያን ፡ ሮማኒያን ፡ በልዑ ፡ ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ ፡** le *wēst'ā wāyrā* est **ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ ፡** « le pain de saint Pierre », c'est-à-dire la religion chrétienne ou sa doctrine.

Le sens réel est **ሃይማኖት ፡** sous-entendu. Le déterminatif **ጴጥሮስ ፡** au lieu d'être joint à **ሃይማኖት ፡** est apposé au sens figuré, qui est **ኅብስተ ፡**

« Les Romains mangèrent le pain de Pierre », signifie : « Les Romains reçurent la foi de saint Pierre. » Il s'agit donc d'une métaphore.

2° Le **ከብ ፡ ውስጠ ፡ ወይራ ፡** est la même figure augmentée d'un attribut. **ነጻያን ፡ ሮማኒያን ፡ በልዑ ፡ ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ ፡ ባዕል ፡**. Cet attribut peut s'appliquer

indistinctement au sens apparent ou au sens réel, ce dernier comptant seul : « le précieux pain, la foi précieuse ».

3° Le **ዝምድ** : (apparenté?) consiste dans la juxtaposition : 1° du sujet du sens réel; 2° du sujet du sens apparent; 3° du déterminatif du sens réel. Le verbe est au passif : **ተበላዐ ፡ ሃይማኖት ፡ ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ** . C'est la foi qui a l'air d'être mangée. En rétablissant l'ordre syntactique, on a : « Le pain, qui est la foi de saint Pierre, fut mangé. »

4° Le **ድርብ ፡ ዝምድ** : (double *zēmd*) est la même figure augmentée de l'attribut. **ተበላዐ ፡ ሃይማኖት ፡ ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ ፡ ባዕል** : « le précieux pain, qui est... etc. ».

5° Le **ፍላፃ** : (trait, brisure, flèche) consiste dans la juxtaposition : 1° du sujet du sens apparent; 2° du déterminatif du sens réel; 3° de l'attribut. Le verbe est également au passif. **ተበላዐ ፡ ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ ፡ ባዕል** .

6° Le **ድርብ ፡ ፍላፃ** : ou double *fēlāt'ā* consiste dans la même figure suivie du sujet du sens réel : **ተበላዐ ፡ ኅብስተ ፡ ጴጥሮስ ፡ ባዕል ፡ ሃይማኖት** .

7° Le **የዘ ፡ ጥምዝ** : (déformation, entortillement du **ዘ**) consiste dans la juxtaposition : 1° du sujet du sens apparent; 2° du déterminatif du sens réel avec **ዘ** marque du génitif régulier); 3° du sujet du sens réel : **በላዐ ፡ ሕብስተ ፡ ዘጴጥሮስ ፡ ሃይማኖት** .

Le *wēst'ā wäyrā*, accompagné soit d'autres déterminatifs, soit d'autres membres de phrase, soit de noms propres apposés, donne lieu à diverses combi-

naisons inextricables. Nous en avons trouvé quatre-vingts exemples dans le *Sāwāssēw* de M'Koullou, qui désigne ces modèles ou figures sous le nom de የቅኔ ማገገዶች, *yäqēniē māngädotch* « les voies de la composition ». Le ቅፋት, et le ተራ ጥላሌ, de la nomenclature des phrases à double sens de M. d'Abbadie font partie de ces combinaisons.

IV. ቅጽ ስላለቅ (sujet et attribut).

Les grammairiens abyssins disent que l'attribut se présente sous 15 aspects, qu'ils énumèrent soigneusement. En réalité cet appareil se résume dans notre expression : attribut. La figure du *Sām nā wärq* consiste, comme nous l'avons dit, à faire que l'attribut semble appartenir au sujet (mot principal) du sens apparent, tandis qu'il s'applique au sens réel, ou réciproquement.

Le principal organe de cette déviation est le ሰዕድ ቅጽ, c'est-à-dire tout dérivé du verbe traduisible par notre *qui* relatif (ዘ du gheez, የ de l'amharique). Par exemple le participe passif : ሰቆል (የተሰቀለ : « celui qui fut crucifié »); ሰቃሊ (የሰቀለ : « celui qui crucifia »); መብላዕ : « nourriture (ce qu'on mange) »; ሰማያዊ : « céleste (qui est du ciel) »; አክሊል : « couronne (qui couronne) »; መምህር : « docteur (qui enseigne) ».

Si on y ajoute le pronom interrogatif et les noms de nombre, on a l'ensemble des attributs, et on remarquera qu'ils ont tous un caractère impersonnel qui permet la déviation du sens réel au sens figuré.

L'explication se donne par le rétablissement des particules et par l'addition des désinences personnelles dans la traduction par le **H** relatif, ainsi que par l'attribution au déterminatif des désinences pronominales. Par exemple, **ፆዑር** peut se traduire par « moi qui ai, toi qui as, lui qui a été instruit, etc. ». Dans **ፆዑረ ለርድእት**, **ለርድእት** peut être traduit par : « que mes, tes, ses disciples ont instruit, etc. ».

Quelques exemples feront comprendre ces inversions :

ማርያም ገግሥተ አምላክ a l'air de signifier « reine de Dieu »; si l'on traduit **ገግሥት** par **ዘገገወ ላቲ**, la traduction est : « Celle sur laquelle Dieu régna, c'est Marie. »

ሔዋን አቅራቢት ሥላሴ ምሕረተ semble indiquer que c'est Ève qui offrit à la Trinité; si l'on explique par **ዘአቀረቡ ላቲ**, la traduction devient : « C'est la Trinité qui offrit la grâce à Ève (la rédemption). »

እግዚእ ሰማይ አቅራቢ ጴጥሮስ ሰብሐተ ምእሮፖ semble signifier : « C'est le Seigneur qui fit offrir à Pierre, etc. »; si l'on explique **አቅራቢ** par **ዘአቀረበ ሎቲ**, on a le sens contraire : « C'est Pierre qui fit offrir au Seigneur du Ciel les hommages des croyants. »

አቅራቢ pourrait d'ailleurs être traduit par : **ዘአቀረበ ለቲ**, **ዘአቀረበ ሊተ**, **ዘአቀረበክ ሊተ**, etc.

De même, en traduisant avec le secours des particules :

አዳም ምዑተ ou **መዋቲ እግዚእን** semble signi-

fier qu'Adam mourut pour le Seigneur; mais **ፆፌት** : ou **መዋቲ** : traduit avec **ሰለ** : « à cause de » donne : « Celui pour lequel Dieu mourut, c'est Adam. »

አዳም : ተፃባቂ : አምላክ : ፆሰለ : መልእክ : ፆት : semble signifier que c'est Adam qui combattit, tandis qu'avec la particule **ሰለ** : , la traduction est : « Celui pour lequel Dieu combattit l'ange de la mort (Satan), c'est Adam. »

ማርያም : ተፈናዊት : ou **ፍኑተ : ገብርኤል : እምነ : ሰማይ** : semble signifier que c'est Marie qui conduisit l'archange Gabriel; avec **ኅበ** : « vers », la traduction devient : « C'est (vers) Marie que Gabriel fut envoyé du Ciel. »

መቃብረ : እግዚእነ : ተራዋቹ : መገደላዊት : ፆሰለ : አቢያጸሃ : እስክ : ሐዋሪያት : doit se traduire : « C'est du tombeau du Christ que coururent vers les Apôtres, Madeleine et ses compagnes (particule **እም** :). »

ማርያም : ወይን : ትክልተ : ሥላሴ : ገበዕት : ፋረዩት : አስከለ : አምላክ : ፆሕረት : . C'est Marie qui a l'air d'avoir planté la vigne qui aurait été la Trinité. S'il y avait **ትክልት** : , sans état construit, Marie pourrait être prise pour la vigne elle-même. Mais si l'on traduit **ዘተከሉ : ፋቲ** : , étant donné que **ሥላሴ** : comporte le pluriel, la traduction devient : « C'est Marie qui fit fructifier la vigne que *plantèrent pour elle* les ouvriers de la Trinité, le Dieu de la Miséricorde ».

Car les suffixes pronominaux sont parfois employés comme moyen du *Sām nā wärg*. Par exemple : **እብ : ፈነዋ : ለድንግል : ገብርኤልሃ** : ; à la lecture, il

semble que ce soit la Vierge qui ait été envoyée. Il faut traduire : « Le Père envoya Gabriel vers elle. »

አግቢአብሔር ፡ አንግሥ ፡ ለዳዊት ፡ ሰሎሞን ፡ . A la lecture, Dieu semble avoir fait régner David. Il faut traduire : « Dieu a fait régner Salomon (comme il avait fait régner) David. »

V. Le **መሻዘር** ፡, le **ሳቢዘር** ፡ et les **ሶጥች** ፡ et **አሳግሩች** ፡.

Le **መሻዘር** ፡ est un **ባዕድ** ፡ **ቅጽል** ፡ dont la caractéristique est d'être à l'état construit. Il se traduit donc soit par des particules, soit par le **ዘ** relatif (amh. **የ**). Il peut être rendu négatif. Par exemple :

ክርስቶስ ፡ ምዑተ ፡ አዳም ፡ « Le Christ mort (à cause) d'Adam. »

አዳም ፡ ፍጡረ ፡ መሬት ፡ « Adam qui fut créé (avec) de la poussière. »

ክርስቶስ ፡ ከቁለ ፡ ፈያት ፡ « Le Christ qui fut crucifié (avec) des voleurs. »

On peut dire : **ክርስቶስ ፡ ኢምዑተ ፡ አዳም ፡** « Le Christ qui n'est pas mort (à cause) d'Adam. »

አዳም ፡ ኢፍጡረ ፡ መሬት ፡ « Adam qui n'a pas été créé (avec) de la poussière. »

De même avec le nom verbal ou **ሳቢዘር** ፡ (noms à suffixe *ät*, comme **ቅጥለት** ፡ et les infinitifs) :

ሰቅለተ ፡ አዳም ፡ ለቃል ፡ ሥጋው ፡ « Le crucifiement du Verbe incarné (à cause) d'Adam. »

ልብስተ ፡ መንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ሥጋ ፡ ግርያም ፡ ለአካል ፡

ቃል : « La personne (que l'on appelle) le Verbe, c'est le Saint-Esprit dont Marie fut le vêtement charnel. »

Il s'agit, comme on voit, d'une transposition des régimes, **ቃለት** : et les infinitifs correspondant à « le tuer » et comportant aussi un complément direct (**ተፋቢ**).

On pourrait employer l'infinitif : **ተሰቅሎት** : **አዳም** : ou **ተለብሱት** : **መንፈስ** : **ቅዱስ** :. On peut employer donc également la forme négative : **ኢሰቅሉት** : **አዳም** : ou **ኢልብሱት** : **መንፈስ** : **ቅዱስ** :. On traduit le **ፋቢዘር** : à l'état construit par l'adoption des particules. Dans le premier exemple, la particule est **ስለ** : (**አዳም** :); dans le second, elle est **ውእቱ** : (**ቃል** : **ውእቱ** :).

On remarquera la variété des formes du **ፋቢዘር** : accompagné de son complément. Par exemple : **ብልዓት** : **ኅብስት** : , **ብልዓት** : **ኅብስት** : , — **በሊዕ** : **ኅብስት** : , **በሊዖት** : **ኅብስት** : , — **በሊዓ** : **ኅብስት** : , **በሊዖት** : **ኅብስት** : , — **በላዒ** : **ኅብስት** : , **በላዒ** : **ኅብስት** : , suivant qu'on emploie le complément direct ou l'état construit.

On pourrait y ajouter : **ብልዓት** : **ለኅብስት** : , **በሊዖት** : **ለኅብስት** : , **በላዒ** : **ለኅብስት** : , et, avec le renversement du complément : **ኅብስት** : **ብልዓት** : , **ኅብስት** : **በሊዖት** : , **ኅብስት** : **በሊዕ** : , **ኅብስት** : **በላዒ** : , etc. Seul, l'infinitif **በሊዕ** : ne comporte pas de suffixes. Dans le *Sām nā wāraq*, l'explication par les particules s'applique toujours à l'état construit : **መሻዘር** : ou **ፋቢዘር** :.

Les grammairiens rangent dans la série des inversions du régime la figure appelée **ሰጥኛ** : **አሰጥኝ** : , consistant dans une apostrophe composée de deux

membres de phrase, dont le premier s'adresse à une ou plusieurs personnes, le second à d'autres, sans qu'à la lecture on puisse discerner cette séparation. La déviation se fait au moyen d'une proposition incidente.

አገዚአብሔር ፡ ንጉሥ ፡ ዘቀደሀከ ፡ ደግ ፡ ወይን ፡ አርወዮ ፡
 peut s'adresser au Seigneur ou aux hommes. La véritable traduction doit être : « Le Dieu dont tu as versé le sang, vin enivrant pour tous. »

VI. Le **ተዘዋሪ** : (circonvolution) ou **ወረዝ** : (du nom des « qui séparent les diverses propositions).

Ces propositions sont parallèles et subordonnées; elles forment une figure de rhétorique rappelant notre comparaison, mais arrangée de façon à amener une confusion entre des éléments contradictoires, comme le contenant et le contenu, la propriété et le propriétaire, le *genitor* et le *genitus*, le haut et le bas, ce qui est loin et ce qui est rapproché, etc.

En voici un exemple : **ማርያም ፡ መዝገበ ፡ አመኑኤል ፡ ወርቅ ። ወአመኑኤል ፡ ወርቅ ፡ ማርያም ፡ ወዝገብ ፡**, qu'il faut traduire : « Marie est le trésor de l'or d'Emmanuel (Jésus); Emmanuel est l'or du trésor de Marie. »

On peut compliquer le **ተዘዋሪ** :

ማርያም ፡ ወዝገብ ፡ ወአመኑኤል ፡ ወርቅ ። ወመንግሥተ ፡ ሰማይ ፡ መዳይ ፡ ወመንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ብሩር ። ወመንግሥተ ፡ ሰማይ ፡ ቤተ ፡ መቅደስ ፡ ወአዳግ ፡ ቀሊስ ።

Car c'est là la forme simple : **ነጻ** : facilement intelligible. Dès que l'on entre dans le *Sām nā wārg*,

l'obscurité devient profonde. Il y a, par exemple, six combinaisons pour le ተዘዋራ : suivant :

ተክለ ፡ ሃይማኖት ፡ ብሩር ፡ ወገነት ፡ መዝገብ ። ወገነት ፡ መዝገብ ፡ ወተክለ ፡ ሃይማኖት ፡ ብሩር ። ወገብረ ፡ መንፈስ ፡ ቅዱስ ፡ ወርቅ ፡ ወመንግሥተ ፡ ሰማይ ፡ ጽርሕ ።

Ces combinaisons, toutes aussi peu claires les unes que les autres, sont formées par le déplacement des différentes propositions et des termes qui les composent. Ce sont encore les particules qui servent à expliquer ces obscurités. Le contenu (አጻፈ), par exemple, répond à la particule ለ, tandis que le contenant (ማንደር) répond aux particules በኃበ, ዲበ, ላዕለ, ወልዕልተ, ታሕት, ቅድመ, ውስተ, ውስተ, etc. Ce jeu d'esprit jouit, semble-t-il, d'un grand succès parmi les lettrés.

VII. Les አንጻር (aspect, apparence) sont des antiphrases, sortes de synecdoques où le tout est pris pour la partie. L'explication est dans une formule de doute : « on dit que, on prétend que, le bruit court, etc. ».

ኩሉ ፡ ሰብእ ፡ ከኒ ፡ ጻድቅ ፡ ወረሰየ ፡ ርእሰ ፡ ጻድቅ ፡ ወጻሕቅ ፡ ይኩን ፡ ፍጹመ ፡ በዘመነ ፡ ሰብኩቱ ፡ ለአግዚአብሔር ፡ . Traduisez : « (On dit que, on assure que) tous les hommes s'efforcèrent de devenir justes et désirèrent devenir parfaits au temps de la prédication du Seigneur (tous pour quelques-uns). »

L'ānts'ār prend souvent une autre forme, plus ironique.

አፍንተ ፡ ጥበብ ፡ ፆቀ ፡ ልሉጥን ፡ ምስብኒተ ፡ አብኛ ፡ a l'air de signifier que Salomon connut sept fois plus de sagesse que de folie. C'est le contraire qu'il faut traduire, car l'explication comporte la formule : « seulement cette sagesse se changea » en sept fois plus de folie.

En un mot, l'*änts'är* contient une foule de réticences, et c'est en les dévoilant que l'on obtient le sens réel caché sous le sens apparent.

Tel est le résultat de nos premières recherches sur un terrain d'une obscurité déconcertante. Il a fallu que nous fussions poussé par un réel sentiment de curiosité pour n'avoir pas abandonné dès le premier jour cette étude rebutante, quel que soit le mérite du professeur qui en a exposé tous les principes. La traduction se heurte à chaque instant à des difficultés qui tiennent moins à l'interprétation des mots qu'à leur adaptation au sujet dont ils traitent. Mais, cette curiosité qui nous a incité à nous occuper du *Sām nā wärg*, d'autres l'éprouveront sans doute, et, au cas probable où nous ne pousserions pas plus loin ces études, peut-être trouveront-ils dans cet exposé les notions qui leur permettront de les compléter.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

NOTICE

SUR

LES MANUSCRITS SYRIAQUES ET ARABES

CONSERVÉS

À L'ARCHEVÊCHÉ CHALDÉEN DE DIARBÉKIR,

RÉDIGÉE

PAR M^{GR} ADDAI SCHER,

ARCHEVÊQUE CHALDÉEN DE SÉERT.

Diarbékir, l'ancienne Amid, qui a tenu une place si importante dans l'histoire des Syriens jacobites, est aujourd'hui le siège d'un archevêché chaldéen. Le titulaire actuel de ce siège, M^{GR} Souleiman Sabagh, y a réuni une assez belle bibliothèque de manuscrits arabes et syriaques, et, grâce à son obligeance, nous avons pu les examiner à loisir, au cours d'un voyage à Diarbékir, en 1906. La présente notice en donne une description très sommaire, mais suffisante, croyons-nous, pour les Orientalistes qui connaissent déjà par ailleurs une partie de ces ouvrages dont nous nous sommes borné à indiquer les titres, et qui jugeront de la valeur des autres par le nom de l'auteur, le contenu ou la date.

MANUSCRITS SYRIAQUES.

I. — LIVRES SAINTS.

Cod. 1. — Pentateuque (ܟܬܝܒܬܐ ܟܬܒܐ),
selon la version Pšitta.

Volume mesurant 21 centim. sur 14, contenant 12 cahiers de 10 feuillets; très bonne écriture; 26 lignes à la page. Le premier et le dernier cahier ont disparu. Sans date : XIV^e siècle.

Cod. 2. — ܟܬܒܐ ܕܒܪܬܐ ܕܕܐܘܕ ܟܬܒܐ
« Livre des Psaumes du B. David », selon la version
héracléenne.

Parchemin; 0,21 sur 0,15. — 13 cahiers de 10 feuillets;
22 lignes à la page. Écriture nestorienne; le dernier cahier
qui semble plus récent est écrit à la manière des Jacobites.
Sans date : XII^e siècle.

Cod. 3. — Les Psaumes, selon la version Pšitta.

Volume de 0,18 sur 0,13. — 21 cahiers de 10 feuillets;
15 lignes à la page.

Achevé le 5 šbaṭ 1732 des Grecs (février 1421), du
temps de Mar Ignace Behna de Mardin (patriarche jacobite).

Cod. 4. — Livre des Prophètes (ܟܬܒܐ ܟܬܒܐ),
selon la version Pšitta; savoir : Isaïe, Joël, Amos,
Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sopho-
nie, Aggée, Zacharie, Malachie, Jérémie, Lamen-
tations de Jérémie, Ezéchiel et Daniel.

Parchemin; 0,25 sur 0,20. — 21 cahiers; 32 lignes à la page. Écriture estrangélo très soignée. Les cinq premiers cahiers et le dernier manquent. Sans date : XII^e siècle.

Cod. 5. — Même ouvrage que le n° 4.

Achevé à la fin du mois de tešri 1^{er} de l'an 1840 (octobre 1528), du temps de Mar Siméon, patriarche, dans le monastère de Mar Aḥa, par le diacre Ḥanna, fils de Ṭssa.

Cod. 6. — Même ouvrage.

Volume de 0,24 sur 0,19. — 20 cahiers de 10 feuillets. Écriture fine et très bonne; 24 lignes à la page.

Terminé à Amid, le 5 tešri 1^{er} 1964 (octobre 1652), du temps de Mar Siméon, patriarche, et de Mar Siméon, métrop. d'Amid.

Cod. 7. — Les Évangiles, selon la version héracléenne.

Parchemin; 0,14 sur 0,10. — 21 cahiers de 10 feuillets; 26 lignes à la page.

On trouve en tête du livre quatre tableaux coloriés représentant les évangélistes, avec beaucoup de notices sur la généalogie de N.-S. Chaque évangile est précédé d'une table des chapitres.

Écrit en 1364 des Grecs (1053), à Mélitène, du temps de Jean, patriarche des Jacobites.

Cod. 8. — Les Évangiles, selon la version Pšitta.

Parchemin; 0,16 sur 0,11. — 23 cahiers de 10 feuillets; 22 lignes à la page; même écriture que celle du ms. n° 2.

Achevé le 18 tamouz 1503 (juillet 1192), dans le monastère de la Mère-de-Dieu, dans la montagne d'Édesse, du temps de Mar Michael, patr. de Syrie, de Mar Iwannis

parmi les combattants et vaillant parmi les héros, Georges, roi glorieux des chrétiens, surnommé Guéolangoutang, roi des Huns (p); que Dieu qui les a fait approcher (de lui) et les a rendus célèbres en les conservant, les garde longtemps et durant un long espace d'années jusqu'à ce que le monde cesse sa course, par la prière de Notre-Dame la B. Marie, Vierge des lumières et mère des deux mondes, et (par la prière) de la troupe des Apôtres et de Mar Awgen, le thaumaturge ! Amen. »

Cod. 10. — Nouveau Testament, selon la version Pšitta; savoir : Livre des quatre Évangiles; Actes des Apôtres; Épître de saint Jacques; 1^{re} Épître de saint Pierre; 1^{re} Épître de saint Jean; Épîtres de saint Paul dans cet ordre : Rom.; I et II Corinth.; Galat.; Éphes.; Philip.; Coloss.; I et II Thess.; I et II Tim.; Tit.; Philem.; Hebr.

Parchemin; 0,25 sur 0,18. — 26 cahiers de 10 feuillets; 30 lignes à la page. Écriture estrangélo.

Achevé en 1519 des Grecs (1208), 604 des Arabes, dans le couvent de R. Hormezd, aux environs d'Alqôs, par Daniel, prêtre et moine.

Une autre note nous apprend que Rabban Guiwarguis, fils de Djem'a, du village de Barmon, a acheté ce livre à Nisibe pour la somme de 52 šahrokhyé (𐤒𐤓𐤕𐤌𐤕𐤔) et l'a donné au couvent de Mar Awgen.

Cod. 11. — Même ouvrage.

Parchemin; 0,24 sur 0,16. — 28 cahiers de 10 feuillets; 29 lignes à la page.

Même écriture que celle du ms. n° 2.

Terminé en 1522 d'Alexandre (1211), 607 des Arabes, dans le couvent de Rabban Hormezd, du temps de Mar Yahb-alaha, patr., par Daniel, prêtre.

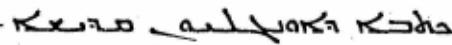
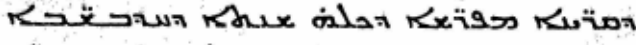
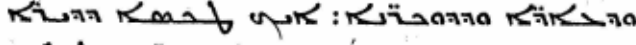
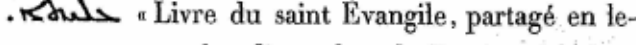
Une note, placée au commencement, dit que ce livre a appartenu au couvent de Mar Awgen.

Cod. 12. — Même ouvrage.

Vol. de 0,26 sur 0,16. — 30 cahiers de 10 feuillets; 29 lignes à la page. Écriture estrangélo.

La date a été effacée. Écriture du XIV^e siècle.

Note finale : « Ce livre a été vendu par le prêtre Sabrišō', fils de Marbehna, de Telképé, à Thomas, prêtre et moine, fils de Badgaldin, et originaire de Slokh (Kerkouk) du village de Qorya. » D'après une autre note, le livre a appartenu au monastère de Mar Awgen.

Cod. 13. — 


 « Livre du saint Évangile, partagé en leçons pour tous les dimanches de l'année, les fêtes (de N.-S.) et les commémoraisons (des saints), selon le rite du couvent supérieur. »

Parchemin; 0,36 sur 0,26. — 16 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 20 lignes. Écriture estrangélo.

Écrit en 1508 (1197), du temps de Mar Yahbalaha, patr., et de Mar Emmanuel, métrop. de Nisibe, par Joseph, fils de Kiron.

Cod. 14. — Même titre que le précédent.

Parchemin; 0,42 sur 0,33; 12 cahiers, chaque page est divisée en deux colonnes de 26 lignes. Le premier et les derniers cahiers ont disparu. Très bonne écriture estrangélo. Sans date : XIII^e siècle.

Cod. 15. — Même ouvrage.

0,32 sur 0,21. — 12 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 23 lignes.

Achevé dans le couvent de Mar Aḥa, le 5 ḥaziran de l'an 1851 (1540), du temps du patriarche Mar Siméon, et de Mar Gabriel de Gazarta, par un certain Guiwarguis, prêtre et moine, du village de 'Emerin, dans la région de Gazarta.

Cod. 16. — Même ouvrage.

0,55 sur 0,37. — 15 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 19 lignes. Écriture estrangélo, grosse et très bonne.

Achevé à Gazarta, le 28 kanoun II 1902 (janv. 1591), du temps de Mar Elia, patriarche, et de Gabriel, métrop. de Gazarta, par le prêtre 'Aṭāya, fils du prêtre Faradj, fils du diacre Marqos.

Cod. 17. — Même ouvrage.

0,44 sur 0,29. — 11 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 22 lignes. Écriture très bonne.

Une première note nous apprend que le livre a été achevé à Gazarta le 7 šbaṭ 1905 (févr. 1594), du temps de Mar Elia, patr., et de Mar Yoḥannan, év. de Gazarta, par le prêtre 'Aṭāya, fils du prêtre Faradj.


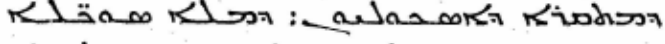
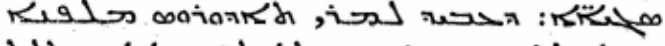
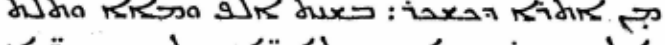
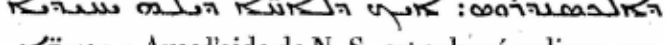
Une autre note déclare qu'il a appartenu à l'église de Mar Yāreth d'Alexandrie, dans le village de Drekké.

Cod. 18. — Même ouvrage.

0,24 sur 0,17. — 19 cahiers de 10 feuillets. Chaque page est divisée en deux colonnes de 21 lignes; la première colonne est écrite en syriaque et la seconde en arabe. Écriture très soignée. Sans date : XIV^e siècle.

« Livre des Scholies, composé par le docteur Théodore, du pays de Kaškar. »

L'ouvrage comprend l'Ancien et le Nouveau Testament, d'après la version dite Pšitta. Il est divisé en onze livres; les neuf premiers contiennent des scholies sur tous les Livres saints, le dixième traite du mystère de l'Incarnation, et le onzième contient des notices sur toutes les sectes et les religions antérieures et postérieures à notre ère.

Vers la fin du IX^e livre on trouve la phrase suivante : 




 « Avec l'aide de N.-S. est achevé ce livre, appelé livre des Scholies, tout plein de sens, et composé par Théodore, docteur, du pays de Kaškar, en l'an 1103 d'Alexandre (792), pour ses frères, les moines vigilants. »

0,26 sur 0,17. — 26 cahiers de 10 feuillets; 27 lignes à la page.

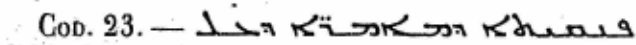
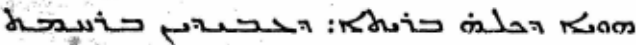

Achevé dans le couvent de Mar Jacques le Reclus, le 13 ab 1919 (août 1608), au temps du patriarche Mar Siméon, et de Mar Elia, métrop. de Séert et d'Amid.

Cod. 22. — Le titre manque. Commentaire sur l'Ancien et le Nouveau Testament; à savoir : Pentateuque, Jos., Jud., Sam., Reg., Prov., Bar Sira, Qôheleth, Cant., Job, Psaumes, Isaïe, les douze

Prophètes, Jérém., Ezéch., Daniel, Histoire de Bel, les quatre Evangiles, Actes, Épître de Jacques, 1^{re} Épître de saint Pierre, 1^{re} Épître de saint Jean et toutes les Épîtres Pauliniennes.

0,28 sur 0,20. — 51 cahiers de 10 feuillets; 32 lignes à la page. Les premiers et les derniers feuillets manquent. Sans date : xiv^e siècle.

Note finale : « Moi Adam, homme pécheur, j'ai acheté ce livre au diacre Abd el-Massih de Gazarta, et je l'ai donné pour le monastère de Mar Aha en 1917 des Grecs (1606). »

Cod. 23. — 



« Volume des traités sur la formation de toutes les créatures, composés avec assiduité (φιλοπονία), par le vénérable Jacques, évêque d'Édesse. »

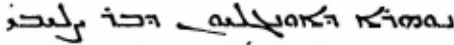
Voir l'analyse de cet ouvrage publiée par P. MARTIN, *Journ. asiat.*, 8^e sér., t. XI, 1888.

Vers la fin du chapitre VII on lit : « Ici s'arrête la parole de l'écrivain; il est mort sans avoir pu accomplir son ouvrage qui a été continué par un de ses contemporains, Georges, évêque des Arabes. »

Parchemin; 0,30 sur 0,22. — 178 feuillets, chaque page est divisée en deux colonnes de 39 lignes. Écriture estrangélo très soignée.

Des notes finales nous apprennent : *a.* que le ms. a été achevé à Édesse le 5 iyar 1133 (mai 822), du temps de Denys, patriarche d'Antioche, et de Théodose, métrop. d'Édesse; — *b.* qu'il a appartenu à ce dernier; — *c.* qu'il a ensuite appartenu au couvent de Mar Mattai; — *d.* que le prêtre

Abraham l'a donné au couvent de Mar Jacques le Reclus¹, de Mar Bar Šako et de ses onze disciples martyrs.

COD. 24. —  *Commentaire de Bar Šalibi sur l'Évangile.*

0,29 sur 0,19. — 32 cahiers de 10 feuillets; chaque page a deux colonnes de 34 lignes. Écriture jacobite; les sept premiers cahiers et le dernier ont été remplacés, et écrits à la manière des Nestoriens. Sans date : xvi^e siècle.

III. — THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

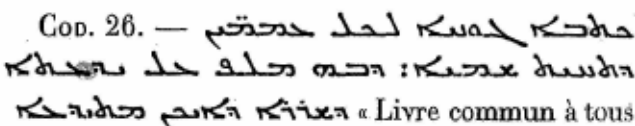
COD. 25. — Ouvrage philosophique et théologique.

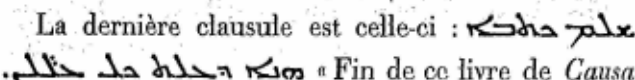
Le titre manque. Les chapitres ne sont pas numérotés. Voici le résumé des titres : Providence de Dieu et son amour. — Chapitre II : Dieu est l'espérance des êtres raisonnables. — Théorie sur la nature divine. — Questions sur la nature divine. — Discours métrique en vers de douze syllabes sur la nature divine (certains mss. l'attribuent à Isaac de Ninive). — Réponses aux questions posées par un supérieur du couvent. — Instruction sur la Providence motrice et conservatrice de l'univers (attribuée à Isaac de Ninive dans certains mss.). — Lettre sublime sur le mystère de l'Incarnation. — Controverse contre les hérétiques qui nomment Marie Mère de Dieu (attribuée à Isaac de Ninive dans cer-

¹ Il ne faut pas confondre ce couvent jacobite, situé aux environs de Mardin, près du couvent actuel de Deir Za'faran, avec le couvent nestorien de même nom qui se trouve près de Séert.

taïns mss.). — Contre ceux qui professent deux natures et une hypostase en N.-S. — Contre les Sévériens. — Traité sur le but caché de la Providence divine en ce qui concerne les êtres raisonnables (incomplet), attribué à Isaac, le docteur habile, moine du couvent de Rabban Išô', dans un ms. de Notre-Dame-des-Semences. Cet ouvrage forme, croyons-nous, le volume V des œuvres d'Isaac de Ninive.

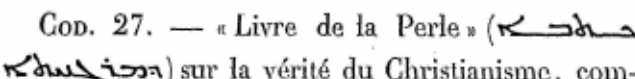
0,25 sur 0,17. — 26 cahiers de 10 feuillets, 28 lignes à la page. Le premier et les derniers cahiers ont disparu. Sans date : XIV^e siècle.

Cod. 26. —  « Livre commun à tous les peuples vivant sous le Ciel, dans lequel on enseigne la manière d'acquérir la connaissance de la vérité. »

La dernière clause est celle-ci :  « Fin de ce livre de *Causa Causarum*. » (Édité par KAYSER, Leipzig, 1889.)

0,30 sur 0,20. — 14 cahiers de 10 feuillets; 29 lignes à la page.

Achevé en 2002 des Grecs (1691), par Joseph II, patriarche.

Cod. 27. — « Livre de la Perle » () sur la vérité du Christianisme, com-

posé par Ebedjésus, év. de Sîgar, devenu ensuite métrop. de Nisibe et d'Arménie.

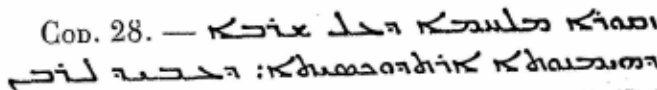
Ouvrage publié par MAI, *Script. Vet. nova collectio*, t. X. 0,15 sur 0,10. — 7 cahiers de 10 feuillets; 14 lignes à la page.

Achevé en 1998 des Grecs (1687).

On a relié à la suite un autre volume composé de 9 cahiers de 10 feuillets, ayant 15 lignes à la page, et contenant :

1° Prière à réciter avant le repas, composée par Salomon de Baṣra. — 2° Fables d'Ésope. — 3° Livre de l'Entretien de la sagesse, composé par Barhebraeus. Ce livre est incomplet.

Terminé dans le monastère de Mar Aḥa le 27 ab 2001 (août 1690), par le prêtre Guiwarguis.

Cod. 28. —  « Tissu coordonné, sur la Foi orthodoxe, par Rabban Jean Bar Zou'bi. » Long discours, en vers de sept syllabes, composé sur la demande de 'Abdišô', métrop. d'Assyrie, contre les Jacobites. L'auteur n'y emploie pas la rime.

0,18 sur 0,13. — 12 cahiers de 10 feuillets; 21 lignes à la page. Sans date : xvi^e siècle.

Cod. 29. — Même ouvrage.

0,21 sur 0,15. — 16 cahiers; 21 lignes à la page. Sans date : xvii^e siècle.

Cod. 30. — Ouvrage du patriarche Sévère sur l'Incarnation.

Le titre manque. Voici les titres et les clauses des chapitres : Fin du premier discours de saint Sévère, patriarche d'Antioche, adressé à *ⲙⲁⲗⲁⲛⲟⲩ*. — Deuxième discours adressé à *ⲙⲁⲗⲁⲛⲟⲩ* et à ceux qui admettent deux natures dans le Christ après l'union. — Fin du deuxième discours, qui a été traduit du grec en syriaque par le prêtre Athanase (*ⲁⲧⲁⲛⲁⲥⲁ*) de Nisibe. — Autre discours sur l'Incarnation : Premier volume de saint Mar Sévère, patr. d'Antioche, contre *ⲙⲁⲗⲁⲛⲟⲩ*. Ce traité contenait 57 chapitres (*ⲕⲉⲓ*), mais il n'en reste que 36.

Parchemin; 0,27 sur 0,17. — 112 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 41 lignes. Écriture estrangélo très soignée. Les deux premiers feuillets et les derniers cahiers manquent. Sans date : xi^e ou xii^e siècle.

Cod. 31. — *ⲕⲁⲛⲁⲃⲣⲁⲩⲁ ⲁⲛⲁⲃⲣⲁⲩⲁ ⲁⲛⲁⲃⲣⲁⲩⲁ* : *ⲕⲁⲛⲁⲃⲣⲁⲩⲁ* « Livre du Candélabre du sanctuaire, composé par Barhebræus. » Cet ouvrage est divisé en douze bases ou principes, savoir : la science, la nature de l'univers, la théologie, la christologie, les anges, le sacerdoce, les démons, l'âme, le libre arbitre et la fatalité, la résurrection, le jugement dernier, et le paradis.

0,32 sur 0,23. — 317 feuillets, 27 lignes à la page. Écriture jacobite. Sans date : xvii^e siècle.

Cod. 32. — Premier tome du « Livre de la Crème

des sciences (ܟܠܬܝܬܐ ܕܝܠܡܝܢܐ ܟܠܬܝܬܐ) composé par Barhebræus. »

Cet ouvrage est divisé en trois parties. Ce tome contient les cinq premiers livres de la première partie : l'*Isagoge*, les Catégories, le *περί ἐρμηνείας*, les *Analytica priora*, et les *Analytica posteriora*.

0,28 sur 0,19. — 174 feuillets; 23 lignes à la page.

Achevé à Amid, le 2 ḥaziran de l'an 1949 (juin 1638), du temps de Mar Siméon, patriarche d'Orient, de Perse, de Hamadan, de Khélaṭ, de Van et de Wasṭan, par Siméon, métrop. d'Amid.

Cod. 33. — Deuxième tome du même ouvrage; contenant les quatre derniers livres de la première partie, à savoir : la dialectique, la sophistique, la rhétorique et la poétique.

0,31 sur 0,23. — 147 feuillets; 25 lignes à la page.

Écrit au mois de décembre de l'an 1706 de notre ère, par Joseph II, patriarche des Chaldéens.

Cod. 34. — Troisième tome du même ouvrage; comprenant les huit livres de la deuxième partie : l'audition physique, le ciel et l'univers, la génération et la corruption, les minéraux, les météores, les plantes, les animaux et l'âme intellectuelle.

0,25 sur 0,18. — 21 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 27 lignes. Sans date : xvii^e siècle.

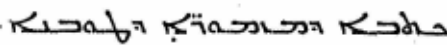
Cod. 35. — ܟܠܬܝܬܐ ܕܝܠܡܝܢܐ ܟܠܬܝܬܐ ܕܝܠܡܝܢܐ ܟܠܬܝܬܐ ܕܝܠܡܝܢܐ « Commerce des Commerces, com-

posé par Barhebraeus. » — C'est un abrégé de l'ouvrage précédent.



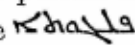
o,18 sur o,19. — 14 cahiers; 19 lignes à la page.

Achevé en 1948 (1637), par Siméon, métrop. d'Amid.

IV. — OUVRAGES LITURGIQUES.

COD. 36. —  « Livre des Psaumes du bienheureux David. »

Ce psautier est précédé d'une préface, qui contient cinq traités sur les Psaumes, composés par Hippolyte, év. de Rome, par Basile év. de Césarée de Cappadoce, par Eusèbe Pamphyle, par saint Athanase, év. d'Alexandrie, et par Origène. Ces traités sont suivis d'une notice de saint Épiphane, év. de Chypre, sur les mesures et les poids.

Avant chaque psaume sont écrites en caractères rouges les introductions () d'Eusèbe, d'Athanase et de Théodore de Mopsueste. Les marges sont recouvertes de notes, indiquant surtout la différence qui existe entre l'Hébreu et la Pšitta ou entre la Pšitta et les Septante. Le volume est partagé, comme d'ordinaire, en cinq livres; mais au lieu de  que portent ordinairement les manuscrits, celui-ci porte .

A la fin se trouvent cinq autres psaumes intitulés :
CLI. Quand David combattit seul contre Goliath;
— CLII. Quand David lutta contre le lion et l'ours,
qui lui avaient enlevé une brebis; — CLIII. Quand

Babaï bar Nsibnâyé, Mar Aba patriarche, Hnanišô⁴ patriarche, Abraham Nathprâya, Jean Dailo-mâya, Abraham de Kaškar, et Adda le docteur.

— 3° Petites hymnes (ܟܠܗܝܡܢܝܢ) à réciter dans les couvents pendant toute l'année à l'office de midi (heure de Sexte). — 4° Hymnes pour tous les dimanches de l'année. — 5° ܩܠܐ ܕܡܨܝܚܐ : ܡܕܪܚܠܐ

ܐܡܢܐ ܕܡܕܪܚܠܐ « Chants (ou air) des canons; quels sont ceux qui ont été composés par Mar Aba et quels sont ceux qui n'ont pas été composés par lui. » Clausule : ܡܕܪܚܠܐ ܡܕܪܚܠܐ ܕܡܕܪܚܠܐ

— 6° Canons pour tous les dimanches de l'année, les fêtes et les commémoraisons. — 7° Canon qu'on récite dans les couvents aux vêpres des dimanches et que la tradition attribue à Mar Aba. — 8° Canon pour les jours des Rogations. — 9° Canons pour l'office commun des commémoraisons. — 10° Canons pour les Ordinations. — 11° Antiennes pour les jours de la semaine. — 12° Antiennes pour les dimanches. — 13° ܩܠܐ ܕܡܨܝܚܐ

ܡܕܪܚܠܐ ܕܡܕܪܚܠܐ ܕܡܕܪܚܠܐ ܕܡܕܪܚܠܐ « Chants des *marmithas*¹ à réciter à l'office de nuit, des dimanches et des fêtes de N.-S., appelés *souyakhés*. » — 14° ܩܠܐ

¹ Le psautier nestorien est partagé en 21 ܩܠܐ; chaque *houlala* est divisé en deux ou trois *marmithas*; et chaque *marmitha* comprend 3 ou 4 psaumes, quelquefois un seul, quand celui-ci est très long.

ܩܠܐ 15° « Chants des Vigiles ». —

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

« Chants des *marmithas* dont les versets sont chantés deux à deux aux jours des fêtes de N.-S. » On trouve ici cette clausule finale :

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

ܩܠܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ ܕܡܪܡܝܬܐ

0,26 sur 0,18. — 26 cahiers, de 10 feuillets; 23 à 27 lignes à la page. Quelques feuillets manquent. Sans date : xii^e siècle.

COD. 37. — Livre de prières liturgiques comprenant : 1° Le Psautier; 2° La partie du Bréviaire appelée ܕܡܪܡܝܬܐ.

0,26 sur 0,16. — 16 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 22 lignes. La première colonne contient le texte syriaque et la seconde la traduction en arabe. Les premiers et les derniers cahiers manquent. Sans date : xv^e siècle.

COD. 38. — *ⲕⲓⲁⲗⲁⲣⲁ ⲕⲁⲕⲁ ⲕⲓ* « *Gazza* (Bréviaire) pour les fêtes (de N.-S.) et les commémoraisons (des saints). »

Ce volume renferme dix-huit offices.

0,33 sur 0,21. — 50 cahiers de 10 feuillets; 29 lignes à la page.

Achevé à Gazarta, le 2 iloul de l'an 1853 (septembre 1542), du temps du patriarche Siméon et de Mar Gabriel de Gazarta; par le prêtre Dafwiš, fils de Hanna, fils de Issa, fils de Šameh; il a été donné à l'église de Notre-Dame du village de Beith Šabor, par Siméon, chef du dit village.

D'après une note, en 1857 (1546), le manuscrit a été acheté pour douze deniers rouges royaux (*ⲕⲓⲁⲗⲁⲣⲁ ⲕⲁⲕⲁ*), pour l'église de Mar Péthion d'Amid, par les prêtres Išō, fils du prêtre Hassan; Abdallah, fils de Darwiš; Khašaba, fils de Yaḥya; Khašaba, fils de Ba'dad; Fakhr-eddin, fils du prêtre 'Abdmassih; Išō, fils du prêtre Safar; Issa, 'Arab Oghli (fils de l'Arabe); et Abdallah, fils de Naṣr-eddin; et par les notables: Khoidja Baïram, sacristain des sacristains et serviteur fidèle du roi; Hormezd, fils de Dimašqi; Youssephšāh; Qaradja; Šamsi; le vieillard Salman, cuisinier, et Ya'qoub Šāh, fils de Šemeḥ.

Une autre est ainsi conçue: « Le diacre Guiwarguis, fils de Khoidja Salman, a donné à l'église de Mar Pethion trois de ses terrains, qui sont dans le village de Djaro Khya. J'ai écrit de mes propres mains, moi faible Išō'yahb, év. d'Amid et de Séert, en 1917 des Grecs (1606). Le susdit Guiwarguis recommanda par testament et ordonna aux siens de donner chaque année deux cruches d'huile de sésame à l'église de Jérusalem, une au couvent de Mar Jacques le Reclus, près de Séert, une autre au couvent de Mar Pethion, dans la montagne, et une autre à l'église de saint Georges de Hessen(-Kēpa). »

COD. 39. — Même ouvrage.

COD. 40. — Même ouvrage.

COD. 41. — Même ouvrage.

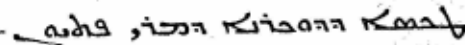
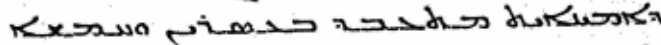
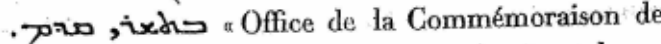
COD. 42. — Même ouvrage.

COD. 43. — Premier tome de l'ouvrage précédent; contenant les offices de Noël, de la sainte Vierge, de l'Épiphanie, de saint Jean Baptiste, des saints Pierre et Paul, de saint Étienne, des Docteurs Grecs, des Docteurs Syriens et de l'Unité de Personne.

30 cahiers de 10 feuillets, ayant 23 lignes à la page.

COD. 44. — Second tome de l'ouvrage précédent; comprenant les offices des Défunts, des Confesseurs, de saint Georges, de Šemoni et ses fils, de l'Ascension, de saint Thomas, de la Transfiguration et de la Croix.

Au milieu du volume se lit la note suivante : « Ce second et le premier tome du *Gazza* ont été achetés pour l'église de saint Cyriaque à 'Ain Tannoura, par 'Abdallah, fils de Safar, et son fils Djihanšāh. Cette note a été rédigée le 9 nisan de l'an 1884 des Grecs (avril 1573), par le pécheur Išō'yāhb, métrop. de Nisibe, de Mardē, d'Amid et d'Arménie. »

COD. 45. — 

 « Office de la Commémoraison de Mar Pethion, qui se célèbre toujours le 25 octobre. »

0,20 sur 0,15. — 9 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Sans date : xvii^e siècle.

Cod. 46. — *ⲕⲓⲁⲓⲁⲓ ⲕⲁⲗⲁ ⲕⲁⲗⲁ* « Office de la Commémoraison de Rabban Hormezd. »

Cet office contient deux poèmes du prêtre 'Atāya bar Athéli sur Rabban Hormezd; un poème de Mar Siméon, catholicos de l'Orient, sur les moines et sur R. Hormezd, et deux hymnes du prêtre Šliba de Maṣourya, sur Šmoni et sur Khezmo martyr (en 1523).

0,33 sur 0,24. — 55 feuillets; 27 lignes à la page.

Terminé à Gazarta, le 11 tamouz de l'an 1992 (juil. 1681), par le diacre Thomas, fils de Maqbaya, fils de Hanna; il a été donné par le prêtre 'Abdallah, fils du prêtre Ṭalya, à l'église de la sainte Vierge du village de Bérbitha, situé près de la colline de Maghdal Dēba, qu'on appelle en arabe Qaṣr Zib (Château du loup).

Cod. 47. — *ⲕⲓⲁⲓⲁ ⲕⲁⲗⲁ* « Ordre de la Liturgie. » Les trois liturgies des Apôtres, de Théodore de Mopsueste et de Nestorius.

0,20 sur 0,14. — 8 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page.

Achevé à Amid, le 26 nisan 1962 des Grecs (avril 1651), du temps de Mar Siméon, patr., et de Mar Siméon, métrop. d'Amid.

Cod. 48. — *ⲕⲓⲁⲓⲁ ⲕⲁⲗⲁ* « Ordre des prêtres », c'est-à-dire Rituel.

Ce volume contient :

- 1° Prières (*orationes*) à réciter par les prêtres. —
- 2° Messe des Apôtres. — 3° Messe de Théodore

de Mopsueste. — 4° Messe de Nestorius. — 5° Prières (ܟܬܝܒܐ) à réciter à la fin de la messe. — 6° Prière du matin, composée par Elia III. — 7° Rite du Baptême. — 8° Rite de la Pénitence. — 9° Bénédiction de l'eau. — 10° Consécration du Lavement (ܟܬܝܒܐ). — 11° Rite pour faire prêter serment. — 12° Prières avant le repas. — 13° Prières pour les défunts. — 14° Diverses prières. — 15° Consécration de l'autel sans l'huile. — 16° Notice du Prophète Daniel sur les jours pluvieux (espèce d'astrologie).

0,18 sur 0,13. — 23 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Sans date : xv^e siècle.

Cod. 49. — ܐܠܝܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ
ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ
ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ
ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ
ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ
ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ ܕܥܝܢܐ

« Prières du matin pour les fêtes (de N.-S.), composées par Mar Elia III, catholicos, surnommé Abouhalim; et autres prières pour les dimanches, les commémoraisons, les vendredis du Carême et autres, composées par Sallîta de Res'ayna. »

0,21 sur 0,15. — 18 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page.

Achévé dans le couvent de Mar Jacques le Reclus, le 1^{er} ab 1919 (août 1608), du temps de Mar Elia, métrop. d'Amid, de Gazarta et de Séert, par le diacre Thomas, fils du prêtre Joseph.

Cod. 50. — Même ouvrage.

Suivent : 1° Poème de Gabriel de Mossoul sur Sabrisô^c, fondateur du couvent de Beith Qôqa. — 2° Poème d'Isaac Šbednâya sur saint Georges. — 3° Poème anonyme sur saint Étienne. — 4° Quelques poésies de Khamis.

0,27 sur 0,16. — 13 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page.

Terminé le 23 iyar de l'an 1864 (mai 1553), dans le couvent de Mar Awgen, du temps du patriarche Mar Siméon.

D'après une note du deuxième feuillet du dernier cahier, en 1887 (1576), Na'ma, patriarche jacobite, et en 1941 (1630), deux Arméniens, l'un patriarche et l'autre métropolitain, ont embrassé l'islamisme, le premier à Amid, et les derniers à Mardin.

Cod. 51. — *ܟܬܒܬܐ ܕܠܬܝܒܐ ܕܠܬܝܒܐ*
ܕܠܬܝܒܐ « Ordre de la Cellule, pour les moines novices. »

0,18 sur 0,13. — 22 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. — Écrit le 4 iloul de l'an 1868 (sept. 1557).

Cod. 52. — *ܟܬܒܬܐ ܕܠܬܝܒܐ ܕܠܬܝܒܐ*
ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ
ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ
ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ, ܕܠܬܝܒܐ
 « Livre d'Homélie pour les Rogations des Ninivites, choisies parmi les homélie de Mar Aprem et de Mar Narsaï, ordonnées et arrangées par Mar Yaqira, dans le couvent de Mar Elia. »

0,21 sur 0,15. — 13 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page.

Achevé à Gazarta, le 18 ab 1851 (août 1540), du temps de Mar Siméon, patr.; il a été écrit pour l'église de Djarokhya.

Cod. 53. — Même ouvrage.

0,18 sur 0,12. — 17 cahiers de 10 feuillets, contenant 17 lignes à la page.

Terminé le 7 iyar de l'an 1863 d'Alexandre (mai 1552), dans le couvent de Mar Awgen, du temps de Mar Siméon patr., et de Mar Elia, héritier du siège, par Siméon de Mossoul; il a été écrit pour le prêtre Hormezd, fils du prêtre Yaunan, fils du prêtre Išo' de Nisibe.

Une autre note nous apprend qu'en 1866 (1555) un certain Abraham de 'Ain-Tannour a acheté ce volume de Išo' de M'arrin, au prix de 90 كُتُبًا, pour son neveu le diacre Guiwarguis, fils du diacre Darwiš, en présence du prêtre Hanna de Nisibe et du chef Marawgué, fils de Touran, du village de M'arrin, et du chef Jacques et du prêtre Jacques dudit village.

Cod. 54. — Même ouvrage.

Suivent quelques hymnes de Guiwarguis Warda sur les Rogations.

0,18 sur 0,13. — 23 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page.

Écrit en 1759 (1448), dans le couvent de Mar Awgen, par le prêtre Nissan, d'Arbèles.

Cod. 55. — Premier tome, ou office du premier jour des Rogations.

Le texte est écrit sur la première colonne, et la traduction arabe sur la seconde.

0,25 sur 0,17. — Les premiers et les derniers cahiers manquent; il reste 15 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 15 lignes.

Cod. 56. — Deuxième tome, ou office du second jour des Rogations.

Le texte syriaque est suivi de la traduction arabe.

0,25 sur 0,17. — Incomplet du commencement et de la fin, 17 cahiers de 10 feuillets. Chaque page est divisée en deux colonnes de 19 lignes.

Cod. 57. — الجزء الثالث اليوم الرابع من صوم نينوى
مما عني بتأليفه وجمعه وترتيبه السيد الاجل الوجود شمس
الدولة ابو الفتح ابن الجمل القس الكاتب تقبل الله منه
« Troisième tome, ou office du mercredi
du jeûne de Ninive, composé, compilé et coordonné
par le très illustre et incomparable seigneur prêtre
Sams-addawla Abou'l-Fath Ibn al-Djamal, le scribe
— que Dieu agrée son travail et le couvre de sa mi-
séricorde! »

Le texte syriaque est suivi de la traduction arabe.

0,25 sur 0,17. — 18 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 16 lignes.

Achevé le 28 šbaṭ de l'an 1551 des Grecs (février 1240),
du temps du patriarche Mar Sabrišō', surnommé Bar Msi-
hāya, par le prêtre Malkišō'; il a été écrit par les soins de
l'illustre prêtre Abou'l-Fath, fils de Gamala, surnommé
Sams-addawla.

Cod. 58. — *أحكام صوم*
« Ordres et canons de la pénitence. »

Ce volume contient :

- 1° Consécration de l'autel avec l'huile. — 2° Consécration de l'autel sans l'huile. — 3° Consécration de l'autel en bois (כִּלְבֵּי שֶׁמֶן). — 4° Consécration du nouvel autel. — 5° Rite du lavement de l'autel le jour du samedi-saint. — 6° Rite de l'ordination des lecteurs. — 7° Rite de l'ordination des sous-diacres. — 8° Ordre de l'imposition des mains : *a.* sur les diacres; — *b.* sur les prêtres; — *c.* sur les prêtres aveugles. — 9° Ordre de l'ordination des diaconesses. — 10° Ordre de la prise de l'habit monastique. — 11° Ordre de la tonsure des moines. — 12° Ordre de la tonsure des religieuses. — 13° Ordre de l'imposition des mains sur le supérieur du couvent, sur l'économe, et sur la supérieure du cloître. — 14° Ordre de l'imposition des mains : *a.* sur les chorévêques; — *b.* sur les archidiares; — *c.* sur les évêques; — *d.* sur les métropolitains; — *e.* sur les patriarches. — 15° Ordre de l'accomplissement des évêques (כְּסֻמָּת הָעֹשֶׂה). — 16° Ordre de la translation des évêques (מַעַל כְּסֻמָּת). — 17° Explication des ordres. — 18° Bénédiction du calice. — 19° Renouvellement du Levain. — 20° Ordre de l'alimentation de la grâce. — 21° Rite pour faire le *hnana*. — 22° Consécration du Lavement (כִּלְבֵּי שֶׁמֶן). — 23° Ordre de la pénitence. — 24° Bénédiction de l'eau. — 25° Rite pour faire prêter serment. — 26° Diverses prières à réciter sur les malades, sur

les enfants, sur les semences, les fruits, etc. — 27° Autres prières composées par Mari bar Mšihâya, Elia III, patriarche, et Salomon de Bašra. — 28° Note sur le calendrier. — 29° Trois prières (ܟܬܝܒܐ) à réciter à la fin de la messe.

0,27 sur 0,17. — 20 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page.

Achevé le 31 ab 1880 d'Alexandre (août 1569), dans le monastère de Mar Jean l'Égyptien, du temps de Mar Elia patr., et de Mar Gabriel de Gazarta, par le prêtre Joseph, fils du prêtre Jean.

Note d'après laquelle Mar Gabriel a été ordonné évêque le 2^e vendredi du Carême, 11 mars de l'an 1879 des Grecs (1568), et métropolitain le 10 novembre 1882 (1570).

Autre note ainsi conçue : « Moi faible Gabriel de Beith (c.-à-d. de la famille de) Rabban Abraham Slokhaya, j'ai donné ce livre pour l'église de saint Georges de Gazarta, en mil neuf cent . . . » (le reste illisible).

Cod. 60. — Ce volume contient :

1° ܟܬܝܒܐ ܟܬܝܒܐ « Livre des chants pour tous les dimanches et fêtes de l'année. » La plupart de ces chants sont dus à la plume de Khamis.

2° ܟܬܝܒܐ ܟܬܝܒܐ « Livre d'homélie » à réciter à la messe, avant la lecture de l'Évangile. Ces homélie sont attribuées à Ebedjésus de Nisibe et à Khamis.

0,19 sur 0,14. — 12 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Les quatre premiers feuillets ont disparu.

Terminé le 11 iyar 1882 (mai 1571), dans le couvent de Mar Pethion, près du village de Kharab Ôlma (dans le diocèse de Mardin), du temps de Mar Abdišô', patriarche, « qui

vient de mourir»; il a été écrit par le prêtre Qouriaqos, moine.

Cod. 61. — Ce volume contient :

1° Livres d'homélies (cod. 60). — 2° Renouvellement du Levain. — 3° Antiennes (au nombre de 192). — 4° Livre appelé *רבא רבא*. — 5° Prières à réciter à la fin de la messe. — 6° Deux hymnes de Warda sur les Rogations.

0,20 sur 0,15. — 6 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page.

Achevé le 10 de 'ab de l'an 1880 (août 1569); il a été écrit pour l'église de Notre-Dame du village de Bérbittha, situé près de la colline de Maghdal Déba, dans la région de Gazarta, sur les bords du Tigre, par Abraham, fils de Abdallah, fils de Hanna Alfarkh.

D'après une autre note, Rabban Yabalaha et ses compagnons voulurent emporter ce livre pour le donner à l'église de Notre-Dame de Jérusalem.

Cod. 62. — Livre de prières liturgiques comprenant : 1° Le Psautier; 2° La partie du Bréviaire appelée *רבא רבא*.

Sans date. Écriture du XVIII^e siècle.

Cod. 63. — Même ouvrage.

Cod. 64. — Même ouvrage.

Cod. 65. — Même ouvrage.

Cod. 66. — Même ouvrage.

Cod. 67. — Ce volume contient :

1° Poème de Jean bar Zou'bi sur le saint sacri-

fice de la messe. — 2° Poème de Mar 'Abdišô', mé-
trop. de 'Elam, sur la grandeur du sacrifice de la
messe. (Ce poème a été publié sous le nom de Narsai
par P. MINGANA, *Narsai homilies*, Mausilii, 1905, t. I,
p. 270.) — 3° Histoire des Réchabites, racontée
par Zosime. — 4° Chants pour les jours de Pâques.

0,16 sur 0,10. — 18 cahiers de 10 feuillets. Mauvaise
écriture; 14 lignes à la page. Sans date : xvi^e siècle.

Cod. 68. — ܬܠܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ
ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ
ܕܡܬܢܬܐ « Explication des offices de l'Église, par
questions et réponses, par le patriarche Joseph II. »

0,22 sur 0,15. — 16 cahiers; 18 lignes à la page.
Achevé le 4 juin 1719 de notre ère.

Cod. 69. — Bréviaire Melchite contenant l'office
du samedi de Lazare, de la semaine sainte et de
celle de Pâques; il continue jusqu'au dimanche
après la Pentecôte (ܬܠܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ
ܕܡܬܢܬܐ). Les rubriques sont écrites en arabe;
Le texte est en syriaque.

0,25 sur 0,17. — 24 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à
la page. — Sans date.

V. — POÉSIE.

Cod. 70. — ܬܠܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ ܕܡܬܢܬܐ
ܕܡܬܢܬܐ « Livre
des discours métriques de Narsai. »

Ce volume contient trente-huit ܬܠܬܐ sur les

dimanches, les fêtes et les commémoraisons de l'année. Le 10^e ܠܟܠܟܝܢ, qui est sur Narsaï et ses disciples Abraham et Jean, est attribué à Rabban Sourin; il s'y trouve une introduction de Jacques, disciple de Sourin. Le 26^e discours, qui est sur le lavement des pieds et qui commence par : ܟܬܝܒ ܠܟܠ ܟܠܟܝܢ ܕܥܡܐ ܕܥܝܠܡܐ, est attribué à Rabban Gabriel, moine du couvent de Beith 'Abé¹.

0,23 sur 0,14. — 35 cahiers de 10 feuillets; 26 lignes à la page.

Achevé en 1639 des Grecs (1328), dans le couvent de Michaël de Tar'él, du temps du patriarche Timothée II.

¹ C'est Rabban Gabriel Tawerta (cf. *Historia monastica* de Thomas de Marga, lib. II, cap. 18, éd. Bedjan, p. 85-87).

(La suite au prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

NOTES DE LEXICOGRAPHIE HÉBRAÏQUE (SUITE)¹.

I

LE MOT מִשְׁנָה AU SENS DE « DOUBLE » ET AU SENS
« D'ÉQUIVALENT ».

Dans beaucoup de langues, le même vocable *double* sert à exprimer deux idées connexes, mais pourtant notablement différentes. C'est ainsi qu'en français le mot *double* peut désigner : 1° une somme de deux choses semblables qui égale deux fois chacune d'elles; 2° une seconde chose qui, ajoutée à la première, la double. Dans ce second cas, *double* signifie une chose équivalente à une première, un équivalent, une réplique, une répétition. C'est en ce sens que nous disons le double d'un acteur, d'un exemplaire, etc.; avoir un *double*, avoir en *double*. Dans ce second sens, *double* n'équivaut pas à deux fois, mais seulement à une fois le premier objet.

Il était utile d'attirer l'attention sur ces deux sens possibles du même vocable, pour aider à comprendre l'emploi du mot מִשְׁנָה en hébreu, et aussi les confusions auxquelles il a pu prêter. Le mot מִשְׁנָה a bien, il est vrai, les deux sens du français *double*, mais l'un de ces deux sens a en hébreu une extension plus considérable que dans nos langues : de là sont nées des méprises qu'on trouve déjà dans les anciennes versions et jusque dans les dictionnaires les plus récents.

מִשְׁנָה, comme כָּפֵל, כָּפַל, etc., désigne originaire-

¹ Voir *Journal asiatique*, janv.-fév. 1906, p. 137 et suiv.; sept.-oct., p. 371 et suiv.

équivalente. On remarquera que מִשְׁנָה est à l'état absolu, de même Jér., xvii, 18 (voir plus bas).

Pareillement, dans Ex., xvi, 5, מִשְׁנָה ne signifie pas le *double*, mais l'*équivalent*. Il faut traduire: « Le sixième jour ils prépareront ce qu'ils auront rapporté et ce sera une *seconde quantité équivalente*, en plus de la quantité qu'ils ramassent chaque jour », et non : « the double above what they gathered daily » (GENESIUS-BROWN, p. 1041). Au v. 22, on traduira d'une façon analogue : « Et le sixième jour, ils ramassèrent de la nourriture en *double*. »

Nous avons donc dans la Bible hébraïque quatre textes où מִשְׁנָה a gardé son sens primitif de *réplique*, *équivalent* d'une chose, comme חֶלֶק, מִנִּין, etc. Dans six autres cas, qu'il nous reste à examiner, le mot est pris dans le sens de *deux fois* une chose. Job, xlii, 10, ne peut se traduire que : « Jéhovah augmenta tout ce qu'(avait eu) Job, (de façon à le porter) au double. » Dans Jér., xvi, 18, le sens de *double* est plus probable que celui d'*équivalence*, surtout si l'on rapproche Is., xl, 2. Il en est de même pour Jér., xvii, 18 : « ... faiseur subir au double le brisement (s. e. : qu'ils m'ont fait subir) ¹. »

Le texte d'Is., lxi, 7, qui est en assez mauvais état, s'accommoderait bien aussi, semble-t-il, du sens de *double*. Il faut dire la même chose de Zach., ix, 12, où les Septante ont vu une opposition expresse entre *un* et *deux*. — Deut., xv, 18, mérite d'attirer l'attention. On traduit généralement : « Il ne doit pas te paraître dur de le renvoyer libre (ton esclave hébreu), car en te servant six ans, il t'a valu le *double* du salaire d'un mercenaire », ce qui voudrait dire que le maître, en faisant travailler son esclave a gagné deux fois la somme qu'il aurait dû déboursier s'il avait employé un mercenaire. Malheureusement, rien dans la comparaison n'indique qu'il s'agisse de salaire, et du reste, dans ce cas, nous devrions

¹ I. W. ROTHSTEIN, dans la *Biblia Hebraica* de KITTEL (1906), a tort de lire ici l'état construit; voir plus haut Gen., xlii, 15.

avoir בִּשְׂכָר (cf. *Gen.*, xxxi, 41). Je crois donc, avec IBN ESRA, que שְׂכָר est pris ici dans son sens premier de *location*, et non dans le sens dérivé qu'il a d'ordinaire de *prix de location*, *salaire*. Je trouve ce même sens de *location* dans *Zach.*, viii, 10, où il s'agit d'une perturbation des relations sociales, perturbation telle qu'on n'osait plus faire de contrats de location : « Les hommes ne se *louaient* pas, les bêtes ne se *louaient* pas; il n'y avait pas de sécurité pour ceux qui circulaient, à cause de l'angoisse (?) ; et je lançais tout homme contre son frère. » Je traduis donc *Deut.*, xv, 18 : « ... car il t'a servi six années, c'est-à-dire le double de l'engagement (maximum) d'un mercenaire. » Le motif allégué par le législateur n'est donc pas un motif d'intérêt, mais c'est, comme dans nombre de lois deutéronomiques, un motif humanitaire. La loi, nous le voyons par notre texte même, interdisait au mercenaire de se louer pour plus de trois ans. Aliéner sa liberté pour une période plus longue était sans doute considéré comme inhumain, d'autant que le travail du domestique gagé ne différait guère de celui de l'esclave (cf. *Job*, vii, 1, 2). Le maître d'un esclave hébreu ne doit donc pas trouver trop dur de renvoyer celui-ci au bout de deux fois la durée maximum de la location du domestique salarié. IBN ESRA, qui a bien vu qu'il ne s'agissait pas ici de salaire, mais de durée de la location, estime que dans *Is.*, xvi, 14, il est fait allusion à ce contrat de trois ans. Mais ce texte d'Isaïe, dont nous avons un parallèle avec variante dans *Is.*, xxi, 16, où il s'agit d'une seule année, n'a pas ce sens. Ces deux passages signifient : Dans trois années [ou : une année], comptées comme on compte pour les années d'un mercenaire, c'est-à-dire dans trois années révolues à partir du présent jour. Le prophète veut simplement exclure la manière vulgaire de compter, d'après laquelle toute fraction d'une année de calendrier comptait pour une unité, en sorte qu'une fraction de l'année actuelle, plus l'année suivante, plus une fraction de la troisième année faisaient trois ans, par une sorte d'assimilation des nombres cardinaux aux nombres ordinaux. Dans

les contrats, cette manière simpliste de compter était naturellement impossible. L'année des contrats, « année des mercenaires », était une année pleine, comptée à partir du jour du contrat : שנה שכיר est donc un équivalent de שנה ימים « année de jours », c'est-à-dire année réelle, par opposition aux années numérotées du calendrier.

L'hébreu aurait eu, semble-t-il, un moyen assez simple d'éviter l'équivoque entre les deux sens de *double* : c'eût été de garder à שנה son sens premier d'équivalent et d'employer un dual משנים* pour l'idée de *deux fois* une chose. C'est ainsi qu'on a כפלים (Is., 40, 2), au double, de כפל, pli, et en arabe مثنان, مثنان. Mais le principe d'économie a prévalu contre la logique; c'est ainsi qu'en arabe ضعف a supplanté مثنان pour exprimer l'idée de *deux fois* une chose. Par contre, le singulier כפל ne se trouve pas en hébreu biblique au sens de *double* (contre J. BARTH, *Formangleichung bei begrifflichen Korrespondenzen*, dans les *Orient. Studien...* NÖLDEKE *gewidmet*, 1906, p. 793). Dans l'unique passage (Job, xli, 5) où il se rencontre au singulier, כפל semble signifier *pli*, *repli*, ou *poche* (LXX : πλῆξ).

Je ferai remarquer en passant que les versions et les dictionnaires traduisent souvent שנים par *double*; par ex. : Ex., xxii, 3 : *double amount* (Ges.-BROWN). C'est à tort : שנים signifie simplement *deux*; pour exprimer l'idée de *double*, on dit פי שנים (Deut., xxi, 17; II Rois, ii, 9; Zach., xiii, 8).

Je constate que la racine šanu, en assyrien, peut prêter aux mêmes confusions que la racine hébraïque שנה. Dans le Code de Hammourabi; la forme uš-ta-ša-nama (§§ 101 et 126 de l'éd. SCHEIL) est traduite par D. H. MÜLLER par *doubler* (cf. MÜSS-ARNOLT, s. v. šanu 1 : *he shall double*). L'éditeur et premier traducteur du code, le P. SCHEIL, avait au contraire admis le sens : *égaler*, *égaler en quantité*, *compenser* (par une *quantité équivalente*). Il a maintenu avec raison ce sens contre MÜLLER, dans sa petite édition (voir *La loi de Hammourabi*, 1904, notes des pages 58, 59).

II

LE MOT שָׁד N'ÉQUIVAUT PAS À שָׁד * « MAMELLE ».

La forme שָׁד se trouve trois fois seulement dans la Bible : *Job*, xxiv, 9; *Is.*, lx, 16; lxxvi, 11. On traduit très généralement par *mamelle*, *sein*, à l'analogie de שָׁד *. Or la forme שָׁד désigne non pas la *mamelle*, mais ce qui en sort, le *lait*; d'où, au figuré, une *chose abondante* ou *excellente*. On peut comparer pour le processus sémantique חֶלֶב, *graisse* (analogue à חֶלֶב, *lait*), d'où *chose excellente*, et le latin *uber* : *mamelle* et *abondant*. La traduction *mamelle* dans les trois passages cités donne un sens si bizarre qu'on s'étonne de la voir se maintenir dans les ouvrages les plus récents. Que peut bien signifier, dans *Job*, xxiv, 9, *arracher un orphelin de la mamelle*, puisqu'il s'agit d'un enfant privé précisément de ses père et mère ? Le contexte, du reste, indique assez clairement qu'il est question du crime si souvent reproché aux Israélites par les prophètes de s'emparer des biens des orphelins. Le mot שָׁד est donc pris ici au sens d'*abondance*, *richesse*, et il faut traduire :

Ils spoliaient l'orphelin de ses biens,

Ils prennent des gages sur les pauvres.

La Vulgate rapporte malencontreusement שָׁד à la racine שָׁד *pillier*. La même confusion existe, ici et ailleurs, dans le Targum et dans la Peshitto. — Il est bon de ne pas oublier, en traduisant ce verset, que גָּזַל ne signifie pas simplement *enlever*, *arracher*. Ce verbe s'emploie uniquement dans le sens d'*enlever quelque chose à quelqu'un*, à peu près *spolier*, *rapere*, et il implique ordinairement l'idée de *vol*, גָּזַלָה.

Dans *Is.*, lx, 16, « *sucer la mamelle des rois* » est une image bien étrange. Le parallélisme avec חֶלֶב, *graisse*, pris ici au sens figuré d'*abondance*, *richesse*, montre bien que שָׁד, proprement *lait*, a également un sens figuré analogue que

les Septante rendent très exactement par *πλούτον*. Je traduis donc :

Tu suceras la graisse des nations,
Tu suceras les richesses des rois.

Les richesses en question sont énumérées au v. 17.

Dans *Is.*, LXVI, 11, « se rassasier de la mamelle de ses consolations » est également impossible : *שֶׁר תִּנְחַמֶּיךָ* signifie l'abondance des consolations, c'est-à-dire les consolations abondantes qui sont comparées (v. 12) à un fleuve. L'expression est en parallélisme avec *וְיִין כְּבוֹדָהּ* qui signifie l'abondance de sa gloire, c'est-à-dire sa gloire abondante comparée (v. 12) à une rivière. Le mot *וְיִין* ne se trouve qu'ici : il semble avoir signifié primitivement *teton* (cf. assyrien *zizé* et arabe vulgaire *ضجج*) ; le sens figuré d'abondance, que nous avons ici, est donc tout à fait analogue à celui de *שֶׁר*. On traduira en conséquence :

Pour que vous suciez et que vous vous rassasiiez de l'abondance
de ses consolations,
pour que vous suciez et que vous vous délectiez de l'abondance
de sa gloire.

III

לָפַת = « PALPER » ; *נִלְפַת* * = « TOURNER LE REGARD VERS ».

Le verbe *לָפַת*, qui ne se rencontre que trois fois dans la Bible, a été compris de façons assez différentes par les anciennes versions et par les auteurs modernes. Ceux-ci s'accordent à rapprocher *לָפַת* de l'arabe *لَبَّ* qui comporte l'idée de tourner, *inflexir vers*, *se diriger vers*. Les mêmes notions se retrouvent dans l'assyrien *lapatu*, pour lequel MÜSS-ARNOLT donne les sens : 1° *Tourner sens dessus dessous, renverser* ; 2° (Avec *qatu* : main), *tourner et retourner un objet, traiter quelque chose, s'appliquer à*. Le sens *tourner et retourner un objet, le palper*, qu'a également *لَبَّ* me semble précisément se trouver dans *Juges*, XVI, 29, qu'on traduit généralement par *embrasser, entourer*. Le P. LAGRANGE (*Le Livre des Juges*, 1903) traduit : « Et Samson atteignit les deux

colonnes: » Le sens *palper*, qui existe en assyrien et en arabe, se comprend très bien d'un homme qui, privé de la vue, veut se rendre compte par le toucher de la situation et des dimensions des deux colonnes. Le verbe לפת est la réplique exacte de טוש, *toucher, palper* du v. 26 : « ... conduis-moi, que je touche les colonnes... » L'enfant conduit Samson entre les deux colonnes qui étaient assez proches l'une de l'autre pour qu'un homme pût facilement les atteindre toutes deux en étendant les bras. « Et Samson *palpa* les deux colonnes du milieu, sur lesquelles reposait la maison, et il s'appuya contre elles, contre l'une de la main droite, et contre l'autre de la main gauche. »

Au *Niphal*, le verbe me semble tout à fait répondre à l'arabe التفت, *tourner la face vers*. Dans les deux passages bibliques où nous le trouvons, il s'agit d'une façon précise du regard que l'on *tourne* ou *dirige* vers un objet. Ruth, III, 8, ne signifie pas simplement *se tourner* ou *se retourner*, mais *se tourner en regardant, tourner le regard*. Le mot והנה qui suit est très souvent employé pour indiquer le résultat d'une perception des sens et en particulier de la vue (cf. Ges.-Brown s. v. והנה c). L'expression וילפת והנה a donc un sens analogue à celui de l'expression si fréquente וירא והנה, *il regarda et voici que...* (Gen., VIII, 13, etc.). Je traduis donc : « Or, au milieu de la nuit, (Booz) s'éveilla en sursaut, et il *regarda autour de lui*, et voici qu'une femme était couchée à ses pieds. » Le mot וילפת décrit d'une façon très pittoresque le premier mouvement d'un homme qui, se réveillant en sursaut, tourne le regard à droite et à gauche pour se rassurer.

C'est encore, à mon avis, ce même sens de *tourner* ou *diriger le regard* qu'il faut donner à וילפתו dans Job, vi, 18. Le texte massorétique de ce verset a visiblement souffert, et on a essayé divers traitements pour le remettre en état. Aucune des corrections proposées n'étant bien satisfaisante, je me permets d'en suggérer une nouvelle aux hébraïsants. Chacun peut remarquer que, même dans l'état actuel du texte, il existe un certain parallélisme entre le v. 18 et le

v. 19. Dans chaque verset, nous trouvons le mot אַרְחוֹת; et à הַכִּיטוֹ, ils regardent; du v. 19, correspond ילפֹתוּ, ils tournent le regard, en donnant à ce mot le sens déjà proposé pour Ruth, III, 8. Le mot דַּרְכָם, leur chemin, ne donne aucun sens convenable, soit qu'on le rapporte à אַרְחוֹת, soit qu'on le rapporte aux נַחֲלִיִּם du v. 15. J'y verrais donc une faute de scribe pour דַּרְךְ. Voici les motifs qui appuient cette correction. Le parallélisme avec le v. 19 demande au v. 18, un nom propre comme complément de אַרְחוֹת : le poète, en effet, n'a pas pu parler d'une façon aussi vague dans le premier membre, alors qu'il parle d'une façon si précise dans le second; Tema et Sheba du v. 19 supposent donc nécessairement un nom propre au v. 18. Le nom propre cherché me paraît être דֶּדָן. Ce peuple était en effet renommé pour ses caravanes (Ez., XXXVII, 15, 20; XXXVIII, 13). Dans Is., XXI, 13, Dédan représente les populations nomades de l'Arabie : « Dans une palmeraie¹, au milieu du désert, passez la nuit, caravanes de Dedan. » דֶּדָן est ordinairement associé à שָׂבָא dont il est le frère (Gen., x, 7; xxv, 3; I Chr., I, 9, 32; Ez., XXXVIII, 13) et à תִּימָנָא (Jér., XXV, 23; XLIX, 8). L'association de Dedan à Sheba et à Tema dans notre passage semble donc toute naturelle. Au point de vue graphique, le changement de דֶּדָן en דַּרְכָם n'a rien d'in vraisemblable. Un scribe aura d'abord écrit דֶּדָן, par la confusion si fréquente du ד et du ר, confusion que nous trouvons précisément pour le premier ד de דֶּדָן dans I Chr., I, 7 ('Podiwi); Ez., XXVII, 15 ('Podiaw). Puis on aura corrigé ce vocable inconnu de façon à lui donner un sens quelconque : l'idée de chemin était naturellement suggérée par le mot caravanes. Je traduis donc, en lisant דַּרְךְ :

18. Les caravanes de 'Dedan' regardent de tous côtés,
Elles s'enfoncent dans le désert et y périssent;
19. Les caravanes de Sheba examinent du regard,
Les caravanes de Tema comptaient sur ces (torrents).

Paul JOSEPH.

¹ Voir *Journal asiatique*, sept.-oct. 1906, p. 372, n. 1.

DEUX TERMES DE LA LANGUE AÏNO.

Les régions du nord-est de l'Asie ont dû, dès la plus haute antiquité, être occupées par une race dont les Koryèques des bords de la mer Glaciale, les Kamtschadales, les habitants du nord de l'île de Tarakaï (voir *Sur les idiomes parlés dans l'île de Tarakaï*, p. 327 et suivantes du numéro de mars-avril 1901, du *Journal asiatique*) et peut-être même les Ghiliaks de la côte mantchoue, semblent aujourd'hui les derniers représentants. L'époque si reculée à laquelle remonterait la séparation des diverses tribus de ce rameau, nous explique, sans doute, les différences qui séparent aujourd'hui leurs différents dialectes. Cependant, on ne saurait guère douter qu'ils ne se rattachent à une seule et même souche, sous le rapport linguistique.

Nous avons même lieu de croire que des hommes de cette race ont, jadis, colonisé la plus grande partie de l'archipel japonais, depuis Yéso, actuellement 北海道 *Hokkaido*, et les Kouriles jusqu'au sud de Kyū-Shū (voir E. Romyr Hircucock, *The ancient Pit-dwellers of Yéso*, p. 417 et suivantes de l'*Annual report of the Board of regents, etc. for the Year 1890; Report of the U. S National Museum*, Washington, 1891). Les Japonais les désignent sous le nom de *Tsutshi-gumo* « araignées de terre », qui d'après le Dr Chamberlain serait une corruption de *Tsushi-gomori*, litt. « ceux qui se cachent en terre ». Ce seraient les *Koro-pok-guru* des Aïnos qui se vantaient de les avoir exterminés, les *Pit-dwellers* ou « habitants des fosses » des narrateurs anglais. Quoiqu'il en soit, le premier empereur de Japon, Jimmutenno, dont le règne commença vers 600 ans avant notre ère, rencontra des *Tsutshi-gumo* lors de son voyage à la province de Yamato.

Quelques savants n'ont voulu voir dans ces hommes que les ancêtres des Aïnos actuels. Partager cette façon de voir nous semblerait difficile. Ces anciens émigrants n'ont laissé

comme vestige de leur séjour au Nippon ou mieux à Hondō et à Yéso que les débris de leurs demeures à demi souterraines comme celles des Aléoutes, des Kamtschadales, ce qui semble bien indiquer une population venue du Nord, et leurs poteries absolument différentes des plus anciennes poteries japonaises. Or, les Aïnos, visiblement venus de la Corée, c'est-à-dire d'une région méridionale, n'ont pas du tout le même genre d'architecture et ignorent l'art du céramiste.

A une époque également ancienne, mais que nous n'essaierons pas de déterminer, la race koryèque-kamtschadale dut être refoulée par des envahisseurs venus de l'Ouest. Ce sont les idiomes en vigueur chez ces derniers dont nous avons proposé de faire une souche à part sous le nom de *Iénisséo-kourilienne* (voir *Annales de philosophie chrétienne*, p. 157 et suiv. du 1^{er} volume de 1880, et *Journal asiatique*, t. XVI de la nouvelle série, p. 256 et suiv.).

Elle se sera divisée de bonne heure en deux rameaux distincts, peut-être bien séparés l'un de l'autre plus tard d'une façon définitive par l'invasion est-altaïenne ou tongouse-mantchoue. Ce sont : 1^o le rameau iénisséïque comprenant un certain nombre de dialectes assez rapprochés les uns des autres, tels que l'ariné, l'assane, le iénisséo-ostyake, le kotte; 2^o le rameau aïno-coréen. L'affinité semble toutefois assez étroite entre les idiomes de ce dernier groupe. C'est surtout du dialecte parlé dans le sud de la péninsule coréenne que se rapprochait l'aïno, et l'on peut conclure de là que les ancêtres des habitants actuels de Yéso et des Kouriles ont dû pénétrer au Japon par l'île de Kyū-Shū.

Du reste, les populations de sang aïno, dont l'arrivée au Japon doit être considérée comme postérieure à celle des Pit-dwellers, ont longtemps partagé avec eux la domination dans l'archipel du Soleil-levant. C'est ce que prouve la présence même dans le sud de l'île de Hondō de bon nombre de noms topographiques qui ne se peuvent suffisamment expliquer que par la langue aïno. Citons, par exemple, celui de *Tsushima*,

en japonais «chevaux opposés¹», qui ne veut rien dire du tout, et possède, par contre, dans l'idiome de Yéso le sens fort acceptable de «l'île éloignée». Même observation pour le village de *Naki*, synonyme en japonais, nous dit M. Hitchcock, de l'anglais *Name tree*, et correspondant en aïno à «ruisseau, rivière». Précisément, paraît-il, un ruisseau traverse cette localité (voir M. Romyn Hitchcock, *The Aïnos of Yezo, Japan*, p. 433 et 434 de l'*Annual Report for 1890*).

Ce sont visiblement ces Aïnos que les annalistes japonais appellent *Ebisu* ou *Yéhisu* «barbares chavelus» et qu'ils distinguent soigneusement des *Tsutshi-gumo*. L'en sait, en effet, que la race aïno se différencie par des traits nettement caucasiques et l'extrême abondance de son système pileux des nations de type mongolique plus ou moins accentué qui l'entourent (A. DE QUATREFAGES, *Introduction à l'histoire des races humaines*, chap. XVIII, p. 465 et suiv., et chap. XIX, p. 509, Paris, 1889, et M. le Dr VERNEAU, *Les Races humaines*, III, p. 500, Paris). Sauf leur teint un peu foncé, ils rappelleraient, dit-on, assez les Moujiks de certaines parties de la Russie. Avant, toutefois, d'être refoulés dans l'île de Yéso, les Kouriles, ainsi que le sud de la péninsule kamtschadale et de Tarakaï où leur race achève de s'éteindre, les Aïnos subirent le contact d'émigrants de race malayo-polynésienne qui, du reste, se sont répandus sur une portion importante du littoral de l'Asie orientale. Voilà pourquoi l'on rencontre tant de termes d'origine océanique, aussi bien en aïno qu'en coréen (voir *Korean and Efaten*, p. 297 et 341 et suiv. de la *Korea Review*, 1^{re} année, 1901, et *Recherches sur la langue Aïno*, p. 568 du numéro de janvier-février 1899 du *Journal asiatique*). Au contraire, leur nombre semble des plus restreints, en japonais, précisément en raison de l'époque tardive où arrivèrent les derniers conquérants du Nippon. On voit que la plupart des invasions dans ces con-

¹ Peut-être toutefois faut-il lire au lieu de 馬 *uma*, «chevaux», 島 *shima*, «île».

trées s'opérèrent de l'Ouest à l'Est. C'est juste le contraire de ce qui s'est produit en Europe, et le motif de ce mouvement opposé se conçoit trop aisément pour qu'il y ait lieu de l'expliquer.

En tout cas, si nous pouvons suivre la route de la migration de race iénisséo-kourilienne depuis le centre de la Sibérie jusqu'au Japon, rien ne permet cependant de croire que son berceau primitif doive être placé vers le 85° degré de longitude orientale. Une raison d'ordre linguistique nous donnerait quelque droit à supposer qu'il doit être cherché dans des régions situées encore plus à l'Ouest et au Sud. Nous voulons parler de certaines affinités lexicographiques difficilement contestables qui se manifestent entre le parler de Yéso et celui de populations habitant soit la région du Caucase, soit même certains points de la péninsule indoustannique.

Bornons-nous aujourd'hui à deux exemples. Niera-t-on, en définitive, que ce ne soit le *hattàn*, *hetten*, «chien», du tschouktsehi; le *xiattan* ou *hattahàn*, même sens, du koryèque (voir L. RANLOFF, *Über die Sprache der Tschuktschen*, etc., p. 39 des *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, vii^e série, tome III, n° 10, Saint-Petersbourg, 1861), que nous retrouvons dans le mot *adai*, nom du même animal en koibale, comme dans le *ayt* ou *kit*, «loup», de l'ostyake iénisséen (voir *Journal asiatique*, p. 505 au procès-verbal du 14 mai 1897), le *séta*, «chien», des Santalis ou indigènes du Bengale occidental (voir The Rev. L. O. SKREFFSRUN, *A Grammar of the Santhal language*, section III, p. 329, Benarès, 1873), ou le *セダ séda*, *セタ séta*, «chien», de l'aïno ? On signalera même ici la ressemblance particulièrement étroite sur ce point entre l'aïno de Yéso et le parler des aborigènes du Bengale.

Même remarque au sujet du *テタル tétaru*, *tétu*, *テダリ tédari*, «blanc», de l'aïno, qui nous rappelle singulièrement le *თეთრი thethri*, «blanc», du géorgien. Inutile d'ajouter que les formes de l'aïno données par A. Blizmaier (voir *Masiwo*

gousa, *Vocabularium der Aïno Sprache*, dans le vol. V des *Denkschriften der Philosophisch-historische Klasse*, de l'Académie impériale de Vienne, 1854). ヴタル *rétaru*, ヴタリ *rétari* résultent simplement de cette tendance au rhotacisme qui semble développée surtout dans le dialecte de Yéso.

DE CHARENCEY.

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

Bien des personnes inclinaient à croire que le fameux captif de Louis XIV était le patriarche arménien Avédik qui, ayant encouru l'animosité de Ferriol, l'ambassadeur de France, à cause de ses démêlés avec les Jésuites, avait été, après de nombreuses persécutions, enlevé, au mépris du droit des gens, transporté en France et enfermé à la Bastille. Cette opinion n'est plus soutenable, maintenant que notre confrère, M. J. Karapet Basmadjian, a publié les documents originaux de l'enquête prescrite par D'Argenson au sujet du patriarche de Constantinople, et après la mort de celui-ci. Ces documents, conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, mais dont l'existence était pour ainsi dire inconnue, fournissent les détails les plus circonstanciés sur la fin d'Avédik qui, enfermé successivement à l'Arsenal, au mont Saint-Michel, et à la Bastille, obtint la liberté en abjurant sa foi. Admis parmi les prêtres de Saint-Sulpice, il finit ses jours chez eux et fut enseveli dans le chœur de leur église le 21 juillet 1711. Parmi les noms des personnes chargées de l'enquête, nous relevons celui de Pétis de la Croix. Félicitons M. Basmadjian, d'avoir, en publiant dans son intéressante revue *Banasér* ces pièces curieuses, fait la lumière sur ce point¹.

LUCIEN BOUVAT.

¹ *Procès-verbal de Monsieur d'Argenson, contenant enquest sur la Vie et la Mort de Monsieur Auedik, patriarche des Arméniens de*

BIBLIOGRAPHIE.

M. CHAINE, *GRAMMAIRE ÉTHIOPIENNE*. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1907.

A l'imitation de la *Porta linguarum orientalium*, jadis inaugurée par Petermann, et dont les différents volumes sont rapidement devenus classiques dans les Universités allemandes, la Faculté orientale de Beyrouth a entrepris la publication de manuels destinés à faciliter l'étude des langues qu'elle enseigne, et dont la collection porte le titre générique de Petite Bibliothèque à l'usage des étudiants en langues orientales. Ceci est du meilleur exemple. Alors que la métropole se désintéresse chaque jour davantage de ces anciennes littératures, dont l'utilité est plus considérable qu'on n'imagine, il est bon que la France d'à côté s'efforce de combler la lacune et maintienne, dans la mesure du possible, le bon renom de ces études qui risqueraient fort autrement, et à bref délai, de n'être plus chez nous qu'un souvenir.

Parmi les manuels publiés jusqu'ici par l'Université de Beyrouth, celui de copte en est à sa seconde édition en trois ans. Cela prouve au moins un fait : c'est qu'il y a plus de gens qu'on ne pense à étudier le copte, et le nombre en serait encore plus élevé si les centres d'enseignement étaient plus répandus.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'éthiopiens de langue française. Mais ils se réjouiront sans doute de l'excellent instrument de travail que vient de leur donner M. Chaine.

Constantinople, précédé d'une notice sur Avédik, par K. J. BASMAJIAN (Extrait du « Banasér »). Paris, Imprimerie polyglotte, 1906, in-8°, 17 pages.

Cette nouvelle grammaire éthiopienne comprend cinq sections : un exposé grammatical, une chrestomathie, un vocabulaire, un appendice bibliographique et des tableaux de paradigmes.

J'avoue tout de suite ne pas être satisfait des signes *ä*, *u*, *i*, *a*, *e*, *ë* et *o* choisis par M. Chainé pour représenter les voyelles. J'eusse préféré *a*, *ä*, *i*, *ä*, *ë*, *e* et *ä*. Cette dernière transcription, usitée d'ailleurs en Allemagne, est à la fois plus rationnelle et plus commode : plus rationnelle, parce qu'elle est plus conforme aux données de la grammaire comparative des langues sémitiques; plus commode, parce qu'elle rend disponible le signe *u* pour la représentation des diphtongues, c'est-à-dire des sons labialisés. En ce qui concerne les consonnes, il eût mieux valu rendre **፱** par *s* plutôt que par *ś*; car le signe *ś*, qui équivaut à *ch* français, a l'avantage de correspondre à la valeur primitive de la lettre éthiopienne. Un seul signe, *p*, transcrit à la fois **፲** et son emphatique **፳**. Enfin le signe *j* (= *j* allemand) était à rejeter dans la transcription de **፪**; le signe *y* eût été exempt d'ambiguïté, et n'eût entraîné aucune confusion avec cet autre *j* (= *j* français) par lequel M. Chainé représente la lettre amharique additionnelle **፺**.

Un chapitre de phonétique suit ces préliminaires consacrés au syllabaire. Le paragraphe 24 mérite d'être signalé comme absolument neuf. On sait que les signes éthiopiens du sixième ordre, **ሀ**, **ለ**, **ሐ**, etc., tantôt sont muets, tantôt se lisent avec *e* (*ë*). La lecture de ces signes est ramenée à trois lois fondamentales qui enferment la majorité des cas, et qu'il est utile de confier à sa mémoire.

Le chapitre des modifications phoniques est bien résumé. Il est cependant un peu bref dans certaines de ses parties. Le paragraphe 36, entre autres, qui traite du redoublement des consonnes, avait besoin de plus amples développements. M. Chainé indique quelques mots usuels, comme **ሕላ** « qui (au pluriel) », et non « ceux-là », où le redoublement a lieu. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Au cours de la gram-

maire, il eût fallu donner entre parenthèses la transcription exacte des mots à redoublement qu'il est nécessaire de connaître dès le début. Faute de ce soin le commençant ne peut savoir que le pronom personnel absolu de la 2^e pers. pl. masc. አንተሙ se lit *antemmū* plutôt que *antemū*; et de même les pronoms démonstratifs አኩ ellā « ceux-ci », አላ ellā « celles-ci », አልኩ ellektū « ceux-là », ou enfin le pronom interrogatif au singulier ሙኑ mannū « qui ? ».

Au paragraphe 38, dans des formes comme ባረከዋ pour *ባረኩሃ, ne s'agit-il pas d'un phénomène de contraction plutôt que d'addition ?

Le livre deuxième consacré à la morphologie ne mérite que des éloges. En particulier, la théorie du verbe sain, avec ses formes, ses temps et ses modes, est exposée avec beaucoup de clarté.

C'est trop dire, aux paragraphes 128 et 129, que de parler de déclinaison. Car l'éthiopien comporte seulement un accusatif, dont la caractéristique, *a*, en s'ajoutant au thème du nom, donne des terminaisons variables. Un tableau, inséré dans le paragraphe 128 et reproduit au paradigme XVII, résume ces formes.

Pareillement, le paradigme XII expose avec netteté tout ce qui concerne l'adjonction des suffixes personnels au verbe et au nom.

A propos des adjectifs numéraux, il convient aussi de signaler un autre paragraphe inédit, et d'ailleurs excellent, sur la notation du temps, avec un spécimen de la concordance des années éthiopiennes et des années grégoriennes.

Le dernier livre traite de la syntaxe. La richesse des exemples y est remarquable. Le chapitre IV, sur la valeur et l'emploi des temps et des modes, est presque un modèle de méthode. Les diverses acceptions du parfait et de l'imparfait y sont classées d'une façon systématique.

La chrestomathie comprend dix-sept morceaux. Les sept premiers sont analysés et traduits; ce sont des épisodes bibliques. Les autres consistent dans les quatre premiers cha-

pitres de la *Genèse*, sauf le dernier qui se compose de quatre petits fragments destinés à donner une idée de la poésie éthiopienne. Cette chrestomathie me semble trop courte. A peine suffira-t-elle, ou je me trompe fort, à une première année d'enseignement. En outre elle exigera bien peu d'efforts de la part de l'élève, qui, en présence d'une difficulté dans les textes non traduits, aura vite recours aux premières pages de la Bible où il trouvera ce dont il aura besoin. Pourquoi M. Chainé n'a-t-il reproduit que des textes bibliques? En empruntant quelques passages à des œuvres historiques, dont un grand nombre sont maintenant publiées, il eût, je crois, donné à son recueil un intérêt de plus, en même temps qu'il y eût introduit de la variété.

L'appendice bibliographique se réfère à la *Bibliografia Etiopica* de G. Fumagalli, parue à Milan en 1893. Un autre répertoire du même genre a été publié à Leipzig, également en 1893, par L. Goldschmidt : *Bibliotheca Aethiopica. Vollständiges Verzeichniss und ausführliche Beschreibung sämtlicher Aethiopischer Druckwerke*.

L'index de M. Chainé rappelle les travaux anciens qui conservent leur valeur, et enregistre les principales publications depuis 1893. Pourtant la seconde édition de la Grammaire de Dillmann, revue par M. C. Bezold (Leipzig, 1899), n'est pas signalée.

Les paradigmes, au nombre de 24, forment un petit fascicule à part, que l'on peut ainsi avoir sous les yeux en même temps que la grammaire proprement dite.

Clarté et précision : telles sont les caractéristiques de cette nouvelle grammaire éthiopienne, et ces qualités en font un parfait instrument d'enseignement et d'étude.

A. GUÉRINOT.

E. AYMONIER et A. CABATON, *DICTIONNAIRE CAM-FRANÇAIS*. Paris, 1906, in-8°, XLVIII-587 pages à deux colonnes, t. VII des Publications de l'École française d'Extrême-Orient, Ernest Leroux, éditeur, 32 francs.

MM. Aymonier et Cabaton, dont on connaît les belles études sur les *čams*¹, viennent de les compléter par la publication d'un dictionnaire *čam-français*. Cet important ouvrage comprend près de 9,500 mots dans les deux dialectes *čams* de l'Annam et du Cambodge, en caractère *čam* et en transcription. De très nombreuses étymologies sanskrito-*čam* et arabico-*čam* témoignent des influences successives de l'hindouisme et de l'islâm. Un précis de grammaire avec appendice sur les divisions du temps, les poids, mesures, monnaies, et un petit texte ont été placés en tête du dictionnaire. L'ordre alphabétique du dictionnaire est celui de l'alphabet sanskrit, mais un index donne les mots *čams* dans l'ordre alphabétique français. Un second index des principaux mots français constitue un véritable dictionnaire français-*čam*.

Par de nombreux exemples de lexicographie comparée, MM. Aymonier et Cabaton montrent que le *čam* est également apparenté aux langues malayo-polynésiennes et à celles du groupe *môn-khmer-kolarien*. A quel groupe le rattacher ? « Himly et le Père Schmidt y ont vu une langue mixte qu'ils font rentrer dans le groupe *môn-khmer*. Malgré la présence de nombreuses racines et d'éléments formatifs qui appartiennent en même temps au *môn-khmer-kolarien*, il faut décidément avec le D^r Kern, Kuhn et Niemann, rattacher le *čam* à la famille malayo-polynésienne. Il est superflu d'ajouter que l'élément malayo-polynésien qu'il contient remonte à une époque très reculée et ne saurait être dérivé de n'importe quelle autre langue de la même famille (p. VIII). »

¹ Les auteurs ont écrit *čam* avec un *č* parce que cette notation est usitée déjà pour la transcription du khmer; mais ils remarquent eux-mêmes (p. XVI, note 1) que *č* eût été préférable.

Le Père Schmidt est d'avis contraire (*Anthropos*, 1907, fasc. II, p. 33a) : « A moi, il me paraît que le *čam* est d'abord essentiellement une langue mixte. Puis un très grand nombre de mots lui est commun avec les langues austronésiennes, mais je ne saurais dire si ce nombre est en effet plus grand que celui qu'il possède en commun avec les langues austroasiatiques, il est vrai que des mots très importants comme les pronoms et les numéraux sont d'origine austronésienne. Mais, par contre, presque tous les éléments importants pour la formation des mots sont de caractère austroasiatique. De là la déduction me paraît s'imposer que le *čam* est une langue originellement austroasiatique à laquelle est venu se mêler plus tard une langue austronésienne. Faut-il donc compter maintenant le *čam* dans les langues austroasiatiques ou parmi les langues austronésiennes ? » En l'état de nos connaissances, l'opinion du Père Schmidt me semble plus justifiée que celle de Kern, Kuhn et Niemann à laquelle se sont ralliés MM. Aymonier et Cabaton. *A priori*, la présence en *čam* « de nombreuses racines et d'éléments formatifs qui appartiennent en même temps au *môn-khmer-kolarien* (= austroasiatique de Schmidt) », indique une parenté plus étroite avec ce groupe linguistique qu'avec le groupe malayo-polynésien (= austronésien de Schmidt). L'origine malayo-polynésienne des pronoms et des noms de nombre ne peut, à mon avis, ni annuler, ni même atténuer l'importance de la constatation précédente.

Le dictionnaire *čam-français* m'a récemment rendu un signalé service : il m'a permis d'identifier un nom théophore et une série de noms de mois malgaches, et d'en montrer l'origine indienne. Le nom divin malgache *Zanahāri* < *Zanahāri* n'est autre que le *čam* *Yan harēi* < skr. *hari*, litt. « le Dieu du jour, le Soleil divinisé ». Deux noms de mois *čam*, le onzième et le douzième, sont d'origine sanskrite : *puag* < *pausa*, *mak* < *māyha*; cf. malgache : *fūša*, *māka*. Les dix autres mois *čam* sont désignés par un numéro d'ordre :

mois I, mois II, etc. En malgache, au contraire, la série est complète ; *fiśāka* < skr. *vaiśākha*, *asāra* < *āsāḍha*, *va-travātra* < *bhādrapāda*, *hatsiha* < *kārtika*, etc. La persistance de la terminologie indienne à Madagascar est d'autant plus intéressante que les Camis ne l'ont conservée que pour les deux derniers mois. J'ajouterai que les langues môn-khmer sont très utiles pour l'identification de certains mots malgaches désuets, figurant dans les vocabulaires recueillis au XVII^e siècle, et qui ne sont attestés par aucun ancien texte. Houtman en 1603 et Flacourt en 1658, par exemple, donnent, celui-là : *affetouwa* « artillerie, arme à feu », celui-ci : *foutouē* « artillerie ». Je ne connais pas d'équivalent de ce mot dans les langues malaises ; mais j'ai trouvé en khmer : *phduh* « faire explosion » > malgache ancien : *fūtu* « action de faire explosion, d'éclater » ; malgache moderne *tafūndru* « canon ». Ce dernier répond mieux encore que *fūtu* au khmer *phduh* : *tafūndru* = préfixe *ta* + **fūru* > *fūru* > *fūndru*, celui-ci par alternance régulière de *r* avec *dr* sous l'influence de la nasale antécédente. L'*affetouwa* de Houtman est probablement pour **fatūvanā*, forme dérivée de *fūtu* signifiant « explosion ».

Il est malaisé de montrer dans les limites d'un compte rendu, la riche documentation du dictionnaire cam-français, sa correction scientifique et matérielle, son importance pour l'étude de la langue cam et pour la linguistique comparée : les qualités d'un dictionnaire n'apparaissent qu'à l'usage. Je me contenterai donc d'ajouter que le travail de MM. Aymonier et Cabaton est une œuvre excellente à tous égards, également intéressante et utile pour le linguiste, le phonéticien, le folkloriste même. Il faut savoir gré à l'École d'Extrême-Orient de leur en avoir facilité la publication.

Gabriel FERRAND.

CHARLES A. SHERRING (Indian civil service, deputy commissioner of Almora), *Western Tibet and the British borderland, the sacred country of Hindus and Buddhists*. — London, Edward Arnold, 1906.

L'auteur est membre de la Société géographique d'Angleterre et son ouvrage concerne plutôt l'objet des études de la Société du Boulevard Saint-Germain que les sujets traités dans le *Journal asiatique*. Pleines d'intérêt, du reste, sont ces descriptions des Kouen-lun et du Kara-Koroum, de l'Himalaya de Kumaon et de la partie du plateau tibétain avoisinant cette chaîne. Ces grandes hauteurs, si peu explorées jusqu'ici, présentent des beautés naturelles qui se placent au premier rang parmi celles que l'on rencontre à la surface du globe. Le rôle important que les sommets de l'Himalaya, de Kumaon, du Nari, le massif du Kailas et le lac Mansarowar étendu à ses pieds, jouent dans les conceptions religieuses des Hindous et des Tibétains, est le côté par lequel l'exploration et l'étude de la région doivent attirer l'attention des Orientalistes. Si le *Meru* est une création purement mythique, il est pourtant identifié, dans les croyances actuelles, avec un mont de la géographie réelle. Les sentiers gravissant ces hauteurs sont fréquentés par de nombreux pèlerins; l'explorateur anglais nous les fait connaître. Il a observé attentivement les pratiques et l'organisation religieuse de cette extrémité ouest du Tibet parcouru par lui. La lecture de son volume se fait avec d'autant plus de plaisir que celui-ci est enrichi d'illustrations où l'art a usé de toutes ses ressources actuelles pour placer sous nos yeux des paysages alpestres dépassant par leur caractère grandiose tous ceux qui nous sont familiers.

P. BOURDAIS.

Le gérant :
Rubens DUVAL.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1907.

NOTICE

SUR

LES MANUSCRITS SYRIAQUES ET ARABES

CONSERVÉS

À L'ARCHEVÊCHÉ CHALDÉEN DE DIARBÉKIR,

RÉDIGÉE

PAR M^{GR} ADDAI SCHER,

ARCHEVÊQUE CHALDÉEN DE SÉERT.

(SUITE ¹.)

Cod. 71. — Même ouvrage que le précédent.

Ce volume contenait 28 discours; les 16 premiers manquent. La plupart de ces discours sont dans le volume précédent. Le 41^e est attribué à Iso'yahb III, patriarche; il commence par ces mots : *ܬܝܬܝܢܐ ܕܝܫܘܥ ܡܪܝܬܐ ܕܝܫܘܥ ܡܪܝܬܐ ܕܝܫܘܥ*

Le 42^e a pour titre : « Discours pour la commémoration de Mar Elia, chef des moines de la ville de Ninive, composé par un des disciples du Bienheureux. » Ce discours est suivi de la *ܬܝܬܝܢܐ ܕܝܫܘܥ ܡܪܝܬܐ ܕܝܫܘܥ*

¹ Voir le numéro de septembre-octobre 1907, p. 331-362.

0,25 sur 0,16. Incomplet; les 12 premiers cahiers ainsi que les derniers ont disparu. Les cahiers qui restent sont au nombre de 20, de chacun 10 feuillets; 27 lignes à la page. — Sans date : xvi^e siècle.

Assemani a donné une analyse de cet ouvrage (*B. O.*, III, I, p. 325-332). Un certain nombre de ces poésies ont été publiées à Beyrouth, en 1888 et 1889, par G. Cardahi et par H. Gismondi.

Écrit le 6 nisan de l'an 1791 d'Alexandre (avril 1480) dans le village de Beith Salem dans la région de Baz, du temps de Mar Siméon, patr., par un certain Gabriel.

0,18 sur 0,12. — 19 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page.

COD. 74. — Même ouvrage.

0,24 sur 0,18. — 11 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page.

Terminé le 7 de 'ab de l'an 1890 des Grecs (août 1579), par Elia, métrop. d'Amid, fils de Habib Asmar, de la ville d'Amid; il a été écrit pour l'église de Jérusalem.

Cod. 75. — Même ouvrage.

0,30 sur 0,20. — 11 cahiers de 10 feuillets; 25 lignes à la page.

Achevé dans le village de Wasta, où se trouve la cellule patriarcale, le 6 tamouz de l'an 1920 des Grecs (juillet 1609), du temps de Mar Elia, patr., et de Mar Siméon, héritier du siège, par l'évêque Jean, fils du prêtre Joseph, fils de Šliba, fils de Raïs (chef) Ahroun, originaire du village de 'Abnâyé, situé au-dessus de Gorguel, sur les bords du Hézla.

Cod. 76. — Ce volume contient :

- 1° Poème de Sarguis d'Adhorbaïdjan sur Rabban Hormezd (publié par M. Budge en 1894). —
- 2° Poème du même Sarguis sur le bienheureux Mar Aha. Le style de l'auteur dans ce poème est plus pur; la rime en est exclue. —
- 3° Poème de Mar Aprem, en 12 livres, sur Joseph (publié par Bedjan, en 1891).

Le livre a appartenu au patriarche Joseph II.

0,28 sur 0,17. — 18 cahiers de 10 feuillets; 15 lignes à la page.

Achevé en 1857 (1546) dans le couvent de Mar Aha, du temps de Mar Siméon, patr.; il a été écrit pour le prêtre Abraham, fils de Jacques, de la famille de Šâmé, d'Amid.

Cod. 77. — Ce volume contient :

- 1° Trois poèmes en vers de sept syllabes, d'un auteur anonyme, sur Rabban Hormezd et sur Rabban

Khoudawi. — 2° Homélie de saint Aprem sur le jugement dernier. — 3° Homélie de Mar Jacques sur le même sujet.

0,16 sur 0,11. — 18 cahiers de 10 feuillets; 15 lignes à la page.

Écrit dans le couvent de Mar Khoudawi, le 25 iloul de l'an 1812 (septembre 1501).

Cod. 78. — Collection des Hymnes de Guiwarguis Warda.

Ces hymnes sont au nombre d'environ 120 : sur les fêtes, les commémoraisons, tous les dimanches de l'année, les Rogations, le jeûne, la prière et la pénitence. Deux de ces hymnes parlent des calamités survenues durant les années 1224-1228. Beaucoup d'entre elles ont été insérées dans les offices des fêtes et des commémoraisons¹.

Cette collection contient aussi quelques hymnes d'un auteur anonyme, sur les docteurs syriens, sur les Apôtres, sur tous les saints, sur les patriarches nestoriens depuis Addaï jusqu'à Timothée II, etc. Quelques autres hymnes sont attribuées au prêtre Šliba de Manšourya, à Salomon de Bassorah, à Mari bar Msihāya, à Hakim de Beith Qāša, à Elia de Nisibē, à Khamis, à Sabrišô^c bar Paulos, etc.

0,28 sur 0,17. — 27 cahiers; 25 lignes à la page. — Achievé le 10 de 'ab 1876 (août 1565).

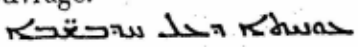
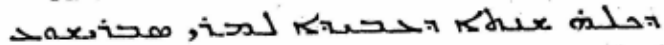
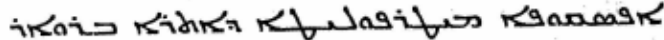
¹ Le P. Cardahi a reproché à tort à Warda d'avoir fait un trop grand usage de mots grecs. Le style de Warda est en général pur, et il n'a employé des mots grecs que dans une de ses hymnes sur l'état des hommes sur la terre.

COD. 79. — Même ouvrage.

0,28 sur 0,17. — 23 cahiers de 10 feuillets. Écriture fine; de 22 à 24 lignes à la page. — Sans date : xvi^e siècle.

COD. 80, 81, 82, 83. — Même ouvrage.

COD. 84. — Même ouvrage.

On trouve à la suite : 



« Poème sur tous les dimanches de l'année, composé par Mar Sabrisô^c, évêque métrop. de la région de Barwar. »

0,27 sur 0,16. — 31 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page.

Terminé à Nisibe le 15 tešri second de l'an 1887 d'Alexandre (novembre 1575), 980 des Arabes, du temps de Mar Elia, patr., et de Mar Išô'yahb, métrop. de Nisibe et d'Arménie, par le prêtre Jean, fils du prêtre Baïram, fils de Barhaïmšah, d'Arbèles.

COD. 85. — Hymnes de Warda pour les dimanches, les fêtes et les commémoraisons de l'année, depuis le premier dimanche de *soubara* (Avent) jusqu'au deuxième dimanche de Pâques.

0,28 sur 0,17. — 13 cahiers de 10 feuillets; 22 à 27 lignes à la page. — Sans date : xvi^e siècle.

COD. 86. — Hymnes de Warda pour les dimanches, les fêtes et les commémoraisons de l'année, depuis le deuxième dimanche de Pâques, jusqu'au quatrième dimanche de la Dédicace de l'Eglise.

Suivent des poésies de Khamis sur la sagesse, l'amour, la rose, la cire, etc.

0,18 sur 0,13. — 13 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page.

Sans date : xvi^e siècle. Écrit dans le couvent de Mar Awgen.

Cod. 87. — Ce volume contient : 1^o Poème de Gabriel de Mossoul sur Sabrišô de Beith Qôqa (cod. 50, 1^o). — 2^o Quatorze hymnes de Khamis sur les Rogations et la pénitence.

0,21 sur 0,15. — 9 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. — Sans date : xvii^e siècle.

Cod. 88. — Ce volume contient :

1^o Poème de Gabriel de Mossoul (cod. 87). — 2^o Les hymnes de Khamis sur les Rogations et la pénitence. — 3^o Les hymnes de Warda sur les Rogations. — 4^o Les hymnes de Khamis sur les fêtes de N.-S. — 5^o Trois hymnes d'Isaac Šbednaya sur la Croix, les Rogations et saint Georges. — 6^o Les hymnes du prêtre Šliba de Manšourya, d'Isô'yahb bar Mqadam et de 'Abdišô de Gazarta.

0,30 sur 0,20. — 21 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page.

Achévé à Amid, le 28 tamouz de l'an 1885 des Grecs (juillet 1574), du temps de Mar Siméon, patr., par le métrop. Elia, fils de Asmar Habib.

Cod. 89. — *Ḥymnes de Gabriel de Mossoul, de Khamis et d'Isaac Šbednâya.*

0,21 sur 0,15. — 20 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page. — Sans date : xvii^e siècle.

Cod. 90. — Ce volume contient :

1^o Poème de Gabriel de Mossoul (cod. 50, 87, 88, 89). — 2^o 20 hymnes de Khamis sur les Rogations (cod. 89). — 3^o 12 hymnes de Warda sur le même sujet. — 4^o Hymne du prêtre Šliba sur le même sujet (cod. 88, 6^o). — 5^o 9 hymnes de Khamis sur les fêtes de N.-S. (cod. 88, 4^o). — 6^o Poème sur saint Étienne, d'un auteur anonyme (cod. 50). — 7^o Poème de Bar Mqadam sur saint Georges. — 8^o 3 hymnes d'Isaac Šbednâya (cod. 88, 5^o). — 9^o Poème du prêtre Šliba de Manşourya sur Šmoni et ses fils.

0,30 sur 0,19. — 17 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page.

Achevé à Mardin, le 1^{er} de tešri 1 de l'an 1947 des Grecs (octobre 1635), du temps de Mar Elia, patr., et de Mar Jean, év. métrop. de Mardin, par Rabban Šhioun, fils du diacre Hendi, de la famille de Tomâna.

Cod. 91. — Ce volume contient :

1^o *ܟܬܒܐ ܕܝܠܕܐ ܕܟܬܒܐ ܕܟܬܒܐ* « Livre du discours accouplé », composé par Barhebraeus en vers de douze syllabes, sur la science et la sagesse divine. Khamis ben Qardahé a ajouté à chaque phrase métrique de Barhebraeus une autre phrase sur le même sujet. — 2^o Poème de Gabriel de Mossoul (cod. 90, 1^o). — 3^o Deux poèmes de Khamis sur Išô'sabran, martyr, et sur la Croix. — 4^o Hymnes

de Khamis sur les Rogations et sur les fêtes de N.-S. (cod. 87, 1°; 88, 2°, 4°; 89; 90, 2°, 5°). — 5° Homéliees (ܟܚܝܬܐ) de Khamis (cod. 60, 2°). — 6° Discours métriques de Khamis sur toutes les lettres de l'alphabet. — 7° Diverses poésies du même, en vers de douze syllabes, sur la sagesse, l'amour, le vin, la rose, la cire, le silence, l'éventail, etc. — 8° Poésies de Rabban Isaac, en strophes acrostiches, et d'une rime unique en ܕܟ.

0,21 sur 0,12. — 21 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page.

Terminé à Mossoul, le 21 hziran 1706 des Grecs (juin 1395) et 797 des Arabes, par le diacre Abraham, fils de 'Abdallah, fils de Behnam.

Cod. 92. — ܟܬܒܐ ܕܟܚܝܬܐ ܕܟܚܝܬܐ
« Livre du discours accouplé » (cod. 91, 1°), composé par Barhebræus. Ici chaque phrase métrique de Barhebræus est précédée de trois autres phrases analogues, composées par Khamis, Isô'yahb bar Mqadam et Joseph II.

Suit un discours métrique, en vers de douze syllabes, sur l'exil, composé par Joseph II en 1698 de notre ère.

0,22 sur 0,15. — 97 feuillets; 16 lignes à la page. — Sans date : xviii^e siècle.


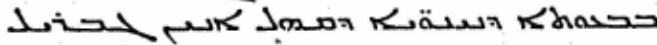
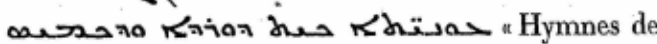
Cod. 93. — I. Vingt-quatre feuillets contenant :
1° Deux poèmes de 'Abdišô' de Gazarta sur saint

Cyriaque. — 2° Abrégé de l'office des Rogations.
— 3° Hymne pour les Rogations.

o,24 sur o,30. — Sans date : xvii^e siècle.

II. On a relié à la fin de ces feuillets soixante-treize autres feuillets, contenant : 1° Conseils à donner par le curé à ses ouailles (caršouni). — 2° Diverses pièces traduites du latin (arabe). — 3° Prières liturgiques traduites du syriaque en arabe. — 4° Proclamations du Carême (syriaque). — 5° Autres prières liturgiques tirées du *Houdra*. — 6° Hymnes des Défunts. — 7° Catéchisme (caršouni). — 8° Note sur la chronologie (syriaque).

Écriture du xviii^e siècle.

COD. 94. — 

 « Hymnes de Warda et de Khamis pour les Rogations des Nini-vites, compilées par Gabriel. » Savoir :

1° Vingt hymnes de Warda sur les Rogations. —
2° Hymne de saint Aprem sur la science et la crainte de Dieu. — 3° Hymne de Mar Elia de Nisibe sur le jeûne. — 4° Dix hymnes de Khamis sur la pénitence. — 5° Trois hymnes de Isô'yahb bar Mqadam sur la contrition. — 6° Hymne de Khamis sur le même sujet. — 7° Hymne du prêtre 'Atāya bar Athéli sur l'âme pécheresse. — 8° Hymne de Warda (ou de Hakim de Beith Qāša, selon d'autres) sur la contrition. — 9° Hymne d'Isaac Qardaḥa Šbednāya

11° Hymne sur les attributs de N.-S., composée par Gabriel, en 1925 des Grecs (1614), dans le couvent de Saint-Jacques-le-Reclus. — 12° Quatre hymnes d'Išô'yahb bar Mqadam sur la pénitence.

14° Quatre hymnes du même sur la contrition.

— 16° Hymne de Warda sur les Rogations. —

— 18° Trois hymnes de Warda sur le *Pater* et la pé-

contrition. — 20° Trois hymnes de Bar Mqadam.

énigmes. — 22° Deux prières de Warda pour de-

raître les fléaux. — 23° ཀཨག་ཏོ་ལྷན་ཀཨི་ཡཱ

~~autre (hymne) de Guiwarguis~~ Autre (hymne) de Guiwarguis


années 1535, 6, 7, 8, 9 (1224-1228). » —

Հայոց և Լա Ռյոն օժտեց ինքն « Autre

(nyline) de Warda sur la famine et la peste
qui eurent lieu en 1536 des Grecs (1905).

25° Hymne de Mar Gabriel, métrop. de Gazarta, pour les Rogations. — 26° Deux prières d'un auteur

pour les Rogations. — 20 Deux prières d'un auteur anonyme.

La plupart de ces hymnes sont en vers de sept syllabes. Dernière clausule :  « Fin des hymnes pour les Rogations, recueillies par Mar Gabriel de Beith Rabban (Abraham Slokhaya). »

0,28 sur 0,17. — 14 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page.

Cod. 95. — *Ḳḳḳḳḳḳ ḳḳ ḳḳḳḳḳḳ ḳḳḳḳ*
« Livre du Jardin, ou Morceaux choisis. » Savoir :

1° Discours métrique, en vers de sept syllabes, de saint Mar Isaac, sur les moines vertueux (5 ff.). — 2° Discours métrique de Babaï bar Nṣibnâyé sur la pénitence (8 ff.). — 3° Livre du discours accouplé (36 ff.; cod. 91, 1°). — 4° Discours métrique sur l'âme raisonnable, composé par ʿAli bar Sîna (Avicenne) et traduit de l'arabe en syriaque par Bar Maʿdani. Šahâb-ed-Din avait ajouté à chaque phrase de ʿAli bar Sîna une autre phrase sur le même sujet (ܡܥܬܡܐ); il a été expliqué par Khamis, le philosophe (5 pp.). Ce discours paraît être incomplet ici. — 5° Discours métrique de Khamis sur toutes les lettres de l'alphabet (7 pp.; cod. 91, 6°). — 6° Diverses poésies de Khamis sur la sagesse, l'amour, etc. (16 ff.; cod. 91, 7°). — 7° Livre des Séances ou *Maqâmât*, composé en syriaque par Mar Yahbalaha (Išôʿyahb?) bar Malkoun, métrop. de Nisibe (incomplet; 1 f.). — 8° Poème de Sarguis d'Adhor-

baidjan sur R. Hormezd¹ (66 ff.; cod. 76, 1°). — 9° Poème intitulé : « Perle des connaissances ». Il traite de la théologie, de la création et de Mar Awgen; à la fin, l'auteur prie pour Denha, patriarche, et pour son frère Mar Hnanišô^c (13 ff.). — 10° Hymne intitulée : Reine des Hymnes. Elle traite de Dieu, de la Trinité et des Saints (8 ff.).

11° Poème de 'Abdišô de Gazarta sur saint Cyriaque et sa mère (10 ff.). — 12° Traité du même sur les mots ambigus (publié par Hoffmann; 16 ff.). — 13° Environ cinquante énigmes en vers de douze syllabes (7 ff.). — 14° Homélie (ܡܠܝܬܐ) de 'Abdišô de Gazarta, sur saint Cyriaque, en vers de douze syllabes. — 15° Hymne sur les Rogations; tous les mots d'une même strophe commencent par la première lettre de cette strophe, exemple :

ܡܠܝܬܐ ܡܠܝܬܐ ܡܠܝܬܐ ܡܠܝܬܐ ܡܠܝܬܐ

(7 pp.). — 16° Quatre prières (ܡܠܝܬܐ) à réciter à la fin de la messe, composées par 'Abdišô de Gazarta. — 17° Discours métrique du même, sur l'âme. — 18° Poésie de Khamis. — 19° Poésies de 'Abdišô de Gazarta. — 20° Discours sur les circonstances mauvaises du temps, composé en vers de douze syllabes par Išô'yahb bar Mqadam (9 ff.).

21° Homélie de saint Aprem sur les moines (9 pp.). — 22° Homélie de Mar Jacques (de Sa-

¹ Une note placée à la fin est ainsi conçue : « A été achevé ce poème le 27 adar de l'an 1894 des Grecs (mars 1583), dans le couvent de Mar Jean l'Égyptien, par le prêtre Joseph, moine. »

roug) sur N.-S. (4 ff.). — 23° Profession de foi des Orthodoxes (5 ff.). — 24° Petit discours de Iṣōpnah, contre ceux qui disaient qu'il avait absorbé le poison de l'idolâtrie (2 pp.). — 25° Notice sur les patriarches et sur leur élection (9 ff.). — 26° Cantique de Khamis, pour le jour de Pâques. — 27° Autres cantiques en latin (écrits en caractères syriaques). — 28° Trisagion en latin, en grec, en arménien, en géorgien, en persan, en turc, en arabe et en syriaque. — 29° Conseils aux pénitents (3 pp.). — 30° Poésie de 'Abdišô de Gazarta sur les louanges d'Ignace, patriarche des Jacobites (5 pp.).

31° Poésies du même sur les lettres dont son nom est composé, sur les louanges des moines jacobites du couvent de Saint-Jacques-le-Reclus, près de Mardin, sur la mort de Rabban Abraham Slokhâya, etc. (6 ff.). — 32° 90 poésies du même (ܟܝܬܐ ܟܬܝܚܐܐ), en vers de douze syllabes, dont quelques-unes se lisent à volonté de droite à gauche et de haut en bas, et *vice versa*¹, sur l'amour, la sagesse, les louanges du Pape, etc. — 33° Treize poésies de Rabban Abraham Slokhâya, contenant des conseils

¹ Voici un exemple de ce mécanisme des vers :

: ܟܠܐ : ܩܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ :
 : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ :
 : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ :
 : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ :
 : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ :
 : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ : ܟܠܐ :

utiles. — 34° Quatre poésies de Šliba de Mansourya contenant de pareils conseils (14 ff.). — 35° Controverse d'un moine du couvent de Beith Hâlê avec un Arabe (8 ff.). — 36° Traité sur la Trinité (2 pp.). — 37° D'où vient l'usage des Orientaux de mêler de l'huile d'olive au levain de l'Eucharistie (2 ff.). — 38° Les noms des prophètes (2 ff.). — 39° Les villes des empires des nations (2 pp.). — 40° Extraits du Commentaire de Išô'dad, év. de Hđattha, sur l'Évangile (17 ff.).

41° Autres extraits du Commentaire sur le Pentateuque (12 ff.). — 42° Note d'Andronicus, le philosophe, sur les peuples qui ne connaissent pas Dieu (3 pp.). — 43° Diverses notes sur la chronologie.

0,28 sur 0,17. — 37 cahiers de 10 feuillets; 26 lignes à la page.

Notes finales : *a.* Ce livre intitulé : « Jardin » a été donné par Khoidja 'Absaid pour l'église de Mar Pethion, martyr, dans la ville d'Amid; — *b.* le prêtre Talya, fils de Djém'a, vint à Amid en 2009 d'Alexandre (1698); il était alors âgé de 21 ans; en 2008 (2018?) il alla à Jérusalem.

VI. — HAGIOGRAPHIE.

Cod. 96. — Vies des Saints.

Discours préliminaire sur les louanges et la gloire des saints martyrs de l'Orient (ce titre se trouve dans la clause finale; le commencement a disparu). — 2° Actes de Mar Siméon Bar Sabbâ'é; — 3° de Possi; — 4° de la fille de Possi; — 5° de Tharbo, de sa sœur et de sa servante; — 6° de Šâhdost, ca-

tholicos; — 7° de Barba^c Šmin, catholicos; — 8° des saints martyrs massacrés ici et là par des Mobeds; — 9° des 111 hommes et 9 femmes martyrs; — 10° de ‘Abda et de ‘Abdišô^c, évêques, de ‘Abdallaha, etc. (les 40 martyrs persans); — 11° de Badma, supérieur du couvent; — 12° des Captifs; — 13° de Narsaï, év., et de Joseph, son disciple; — 14° des martyrs de Hdayyab, qui ont été massacrés chez nous et parmi nous et que nous allons faire connaître depuis le temps où ils commencèrent à recevoir la palme du martyr: Actes de Jean, év., et de Jacques, prêtre; — 15° d’Abraham, évêque; — 16° de Hananya, laïque; — 17° de Jacques, prêtre et de sa sœur Marie, religieuse¹; — 18° de Theqla et de quatre autres religieuses¹; — 19° du groupe des martyrs de Beith Slokh. — 20° Actes de Barhadbsabba, diacre; — 21° de Aithallaha, pontife, et de Hapsi, diacre; — 22° de Jacques, prêtre, et de Azâd, diacre; — 23° de Mar Goubarlaha, fils du roi Sapor, et de Qazo, sa sœur; — 24° de Mar Bâdaï, prêtre du village d’Argoul; — 25° de ‘Aqqêbsma év., de Joseph, prêtre, et de Aithallaha, diacre; — 26° des martyrs Zbina, La‘azar, Marouth etc.; — 27° de Šabor, év. de Nigador, d’Isaac, év. de Karkha de Beith Slokh, de Ma‘né, d’Abraham et de Siméon; — 28° des martyrs Guélaïs persans (ici un feuillet a disparu). — 29° Histoire de Qardagh martyr; — 30° de Mar Milès, év. de Suse, d’Aborsam, prêtre,

¹ ܡܪܝܡ ܕܡܢܗܝܬܐ, littér. : « fille du pacte », c.-à-d. liée par des vœux.

Babaï, catholicos. — 45° Vie de Mar Aba, patriarche. — 46° Lettre de Mar Aba touchant le règlement (des mœurs) des fidèles. — 47° Vie de Mar Sabrišô^c, catholicos. — 48° Histoire de Mar Guiwarguis, prêtre, moine, confesseur et martyr couronné, composée par Babaï le grand. — 49° Martyre de Krestina de Karkha de Beith Slokh, par Rabban Mar Babaï (incomplète).

Parchemin, 0,28 sur 0,18. — 21 cahiers de 10 feuillets; 40 lignes à la page. Les deux premiers cahiers et les derniers manquent. Sans date : XI^e ou XII^e siècle.

Les vies ont été publiées par Bedjan. La lettre de Mar Aba a été rééditée et traduite par J.-B. Chabot dans le *Synodicon Orientale*.

Cop. 97. — *Kule Kookh, isa Kuech*
« Histoire de saint Thomas, l'apôtre. »

Suivent : 1^o Discours métrique de Mar Jacques le docteur, sur Thomas l'apôtre. — 2^o Discours sur saint Thomas, composé par Siméon bar 'Amrayê, de

70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 550
 551
 552
 553
 554
 555
 556
 557
 558
 559
 560
 561
 562
 563
 564
 565
 566
 567
 568
 569
 570
 571
 572
 573
 574
 575
 576
 577
 578
 579
 580
 581
 582
 583
 584
 5

Tagrit, disciple de Cyriaque de Tagrit patriarche d'Antioche.

0,18 sur 0,12. — 21 cahiers de 10 feuillets; 15 lignes à la page. Écriture jacobite. Sans date : xv^e siècle.

COD. 98. — Histoires édifiantes et homélies des Pères; savoir :

1^o Histoire d'Abba Archélides. — 2^o Histoire du bienheureux Abi (כב). — 3^o Légende d'Euphrosyne, fille de Paphnutius (כפוסטרוס). — 4^o Légende d'Eléria (כליה), fille de Zénon. — 5^o Homélie de saint Sévère sur la fornication. — 6^o Roses des saints Pères. — 7^o Discours métrique de Mar Aprem sur le Fils de perdition. — 8^o Discours du même sur le Nouveau Testament. — 9^o Quatre homélies du même sur l'humilité, le jugement dernier, la fin du monde et la science. — 10^o Homélie de Mar Jacques sur le Ciel. — 11^o Discours métrique de Mar Aprem sur Jean, fils d'Euphémios. — 12^o Conseils du même. — 13^o Deux discours de Mar Jacques, sur les songes et sur saint Thomas l'apôtre.

Volume en très mauvais état; 0,16 sur 0,11. — 17 cahiers de 10 feuillets, 19 lignes à la page. Écriture jacobite. Des cahiers manquent au commencement et à la fin.

COD. 99. — « Histoire de la Sainte Vierge. » C'est une partie du Protévangile de saint Jacques sur la vie de Marie.

0,13 sur 0,09. — 14 cahiers de 10 feuillets; 16 lignes à la page. Écriture jacobite.

Écrit dans le couvent de Mar Jacques, de Mar Šarbel et de sainte Fébronie (à Médyad), du temps du patriarche Ignace, surnommé Mas'oud, et de Mar Cyrille, év. de Médyad.

VII. — OUVRAGES ASCÉTIQUES.

Cod. 100. — ܟܬܒܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ « Livre par questions et réponses, composé par Mar 'Abdišô', le moine des moines, prophète et érudit. »

Dernière clausule : ܟܬܒܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ ܕܩܘܨܝܘܬܐ « Fin des cinq discours (chapitres), par questions et réponses, de Rabban Joseph Hazzâya¹. »

Le livre est divisé en cinq chapitres (ܟܬܒܐ), qui traitent de la Providence divine, de l'état des âmes avant et après la mort, des anges bons et mauvais, des passions, des vertus, de la contemplation, de la cosmographie, de la cause des calamités, du jugement dernier, etc.

0,20 sur 0,14. — 20 cahiers de 10 feuillets; 20 lignes à la page. Sans date : xvi^e siècle.

Note finale : « Moi Elia Talya, surnommé Bar Asmar Habib,

¹ L'auteur de ce livre est certainement Joseph Hazzâya, qui, d'après Išô'dnaḥ de Baḡra (*Livre de la Chasteté*, n° 128), composa lui-même beaucoup d'ouvrages et les mit sous le nom de son frère 'Abdišô'. L'ouvrage a été composé à la demande de Rabban 'Abdišô', supérieur du couvent, qui serait le même que 'Abdišô', frère de l'auteur.

j'ai donné ce livre de Joseph Hazzâya pour l'église de Mar Pethion. »

COD. 101. — ܝܘܠܝܐ ܕܠܝܘܬܐ ܕܝܠܝܐ ܕܐܢܒܪ. ܕܠܝܘܬܐ
« Livre des Centuries d'Elia d'Anbar. »

Cet ouvrage est en vers de sept syllabes; il a pour sujet : Sentences et maximes sur les vertus et contre les vices; la vie de N.-S.; les Apôtres; les moines; les sacrements, etc. Il est divisé en trois parties (ܕܠܝܘܬܐ); chaque partie comprend trois livres (ܕܠܝܘܬܐ), sauf la dernière qui en contient quatre; chaque livre renferme un certain nombre de centuries (ܕܠܝܘܬܐ), et celles-ci un nombre indéterminé de *Capita* (ܕܠܝܘܬܐ). Ces *capita* se composent de strophes en vers de sept syllabes, dont le nombre correspond à l'ordre des livres et reste le même pour toutes les centuries d'un même livre. Les *capita* du premier livre sont formés d'une seule strophe, ceux du second de deux, ceux du troisième de trois et ainsi de suite jusqu'au dixième et dernier. Elia ne fait point usage de la rime. Malgré le mécanisme de son ouvrage, son style est courant et élégant.

0,31 sur 0,21. — 40 cahiers de 10 feuillets; 26 lignes à la page.

Achévé le premier 'ab de l'an 2009 (août 1698), à Tel-képé, par le diacre Sabrišo', fils de 'Adjmâya.

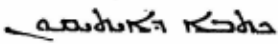
COD. 102. — ܕܠܝܘܬܐ ܕܠܝܘܬܐ ܕܠܝܘܬܐ
ܕܠܝܘܬܐ ܕܠܝܘܬܐ « Livre de 'Abdéh-damsîha
(‘Abdmšiha) : Conseils aux moines. »

Ce livre contient 55 traités ou lettres sur divers

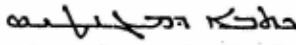
sujets ascétiques. L'auteur vivait après le x^e siècle; car il cite le patriarche 'Abdišo' I^{er} (963-986) et la vie de Joseph Bosnâya écrite par Jean bar Khaldoun.

0,18 sur 0,13. — 15 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page.

Terminé en 1812 des Grecs (1501) dans le couvent de Mar Awgen, du temps du patriarche Siméon, par le prêtre David, moine.

Cod. 103. —  « Livre des Éthiques », composé par Barhebræus. (Publié par P. Bedjan, en 1898.)

0,23 sur 0,14. — 245 feuillets; 20 lignes à la page. Écriture jacobite. Sans date : xvi^e siècle.

Cod. 104. —  « Livre de l'Aimant », composé par le patriarche Joseph II.

C'est une compilation de livres spirituels composés par des auteurs latins.

0,31 sur 0,20. — 155 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 27 lignes.

Achevé à Amid le 17 janvier 1705 A. D., par le diacre Abraham.

On a relié à la fin du volume deux cahiers contenant le Livre de l'*Isagogé*, traduit et expliqué par Joseph II.



Écrit le 15 février 1705 de notre ère, par Joseph II lui-même.

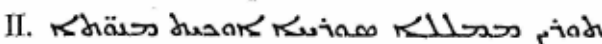
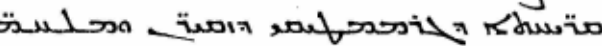
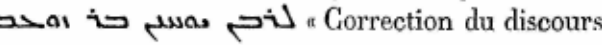
Cod. 105. — Même titre et même contenu que le précédent.

0,31 sur 0,21. — 164 feuillets; les pages sont divisées en deux colonnes de 27 lignes.




VIII. — GRAMMAIRE ET LEXICOGRAPHIE.

Cod. 106. — Ce volume contient :

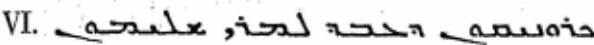
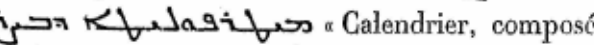
I.  :  « Grammaire de la langue araméenne, composée par Mar Elia de Nisibe. »

II.    « Correction du discours syriaque, c'est-à-dire parties principales de la grammaire, tissées et arrangées par Rabban Jean bar Zou'bi. »

III. Petite grammaire de ce même Jean, en vers de sept syllabes, qui est un abrégé à l'usage des commençants.

IV. Différence entre , , .

V. Réseau des points, composé par Išô'yahb bar Malkoun, métrop. de Nisibe.

VI.   « Calendrier, composé par Mar Salomon, métrop. de Basra. »

0,26 sur 0,15. — 26 cahiers de 10 feuillets; 26 lignes à la page.

Achevé en 1770 d'Alexandre (1459), à Manşourya.

Cod. 107. — Ce volume contient :

1° Quinze chants sur le vin, composés par Khamis.

2° Les n^{os} I, II, III, IV, V du volume précédent.

Terminé le 16 šbat de l'an 1992 des Grecs (février 1681),
par le diacre Guiwarguis.

Cod. 108.—*מסכת סנהדרין פ"ח הל' א'*

Achevé dans le couvent de Mar Gourya (à 3 heures au sud-ouest de Séert), le 27^e ab de l'an 1917 (août 1606), du temps de Mar Elia, patr., et de Mar Elia, métrop. d'Amid, de Séert et de Gazarta, originaire de Séert, et de Mar Eṣā'ya (Iṣō'yahb) son neveu, év. de Hizzo et de Gourdlâyé, par le prêtre La'azar, moine, fils du prêtre Isaac, fils du prêtre Guwarguis, fils du diacre Khaushābo, de Gazarta.

Cod. 109. — كذا في كذا

0,30 sur 0,21. — 36 cahiers de 10 feuillets; les pages sont divisées en deux colonnes de 35 lignes.

Cop. 110. — Deuxième tome de l'ouvrage pré-

0,30 sur 0,21. — 48 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 35 lignes.

Écrit à Rome, en 1734 de notre ère, par l'auteur lui-même.

Une longue note finale, rédigée par l'auteur lui-même le 13 mars 1734 de notre ère, nous apprend que le prêtre Kheder commença vers le milieu du mois d'avril de l'an 1727 à composer ce livre de l'Interprète, dans la ville de Rome, et qu'il l'acheva au milieu du mois de mars 1734. Il avait enseigné dans l'École de Mossoul environ trente ans; il avait de vingt à quarante disciples de Mossoul, de Kerkouk et de Bagdad. Ayant embrassé le catholicisme, il fut persécuté par les Nestoriens et excommunié par le patriarche; il s'enfuit à Rome, où il entra le 28 août 1725. Il fit tous ses efforts pour faire publier cet ouvrage, mais n'y réussit pas.

IX. — OUVRAGES DIVERS.

COD. 111. — Nomocanon d'Ebedjésus de Nisibe. (Édité par Mai, *Script. veter. nova collectio*, t. X.)

Suivent des avertissements au sujet du service de l'autel, et des modèles de lettres.

0,23 sur 0,15. — 23 cahiers de 10 feuillets; 22 lignes à la page.

Terminé à Amid, le 22 adar de l'an 1874 (mars 1563), du temps de Mar Abdišô', patriarche, (de Gazarta), qui a été ordonné par Mar Jean Soulaqa; il a été écrit par Elia, métrop. d'Amid.

COD. 112. — Ce volume contient :

1° Note sur la chronologie. — 2° Caverne des Trésors, attribué faussement à Mar Aprem (publié par Bezold, en 1888). — 3° Extraits du Livre de Joseph Hazzâya (cod. 100) : Comment Énoch et Élie reçoivent-ils le saint sacrement? — 4° Poème

de Šliba de Manšourya sur la Croix. — 5° Questions diverses, au nombre de 68. — 6° Autres diverses questions. — 7° Questions de Jean Azraq, év. de Hirta. Ces questions, au nombre d'environ 80, sont des énigmes. — 8° Traité sur le mariage. — 9° Canons concernant le service de l'autel. — 10° Questions du patriarche Timothée sur l'office.

o,18 sur o,13. — 14 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page. — Sans date : XVIII^e siècle.

Cod. 113. — Ce volume contient :

1° Explication des mots. — 2° Note sur la chronologie. — 3° Questions sur l'Écriture sainte. — 4° Explication des mots difficiles qui se trouvent dans l'Écriture. — 5° Nombre des degrés dont N.-S. fit usage alors qu'il était sur la terre. — 6° Discours d'Apollonius, le sage. — 7° Histoire du premier roi de Rome. — 8° Quelques explications sur l'Écriture. — 9° Extraits du Livre de l'Histoire de Thomas de Marga. — 10° Explication des mots difficiles qui se trouvent dans l'Histoire de Thomas de Marga. — 11° Extraits du commentaire sur saint Matthieu. — 12° Questions posées par saint Basile à son frère Grégoire. — 13° Extraits du Commentaire d'Abraham Šoustrāya sur l'Évangile. — 14° Extraits du Commentaire du patriarche Hnanišō^c sur le saint Évangile. — 15° Questions de Jean Zaroqa (Azraq; cod. 112, 7°). — 16° Explication de l'office du matin et du soir. — 17° Extraits de l'Explication des offices de l'Église, composée par Abraham bar

Lipéh. — 18^e Profession de foi à réciter par les évêques avant l'ordination.

0,15 sur 0,10. — 21 cahiers de 10 feuillets; 12 à 23 lignes à la page. Mauvaise écriture. Cinq cahiers ont disparu au commencement. Sans date : xvi^e siècle.

COD. 114. — *كلمات الحكماء* « Paroles utiles des philosophes et des sages. »

0,15 sur 0,12. — 16 cahiers de 10 feuillets; 14 lignes à la page.

Achevé le 3 kanoun premier (décembre) 1698 de notre ère, à Amid, par le diacre Isaïe, fils du prêtre Darwiš.

COD. 115. — Livre de Géographie et de Géométrie, contenant de nombreux tableaux.

0,24 sur 0,15. — 16 feuillets; 30 lignes à la page. Les derniers feuillets ont été déchirés. — Sans date : xvi^e siècle.

MANUSCRITS ARABES.

I. — LIVRES SAINTS. COMMENTAIRES.

COD. 116. — Évangile traduit de la version Pšitta.

0,30 sur 0,20. — 18 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. — Sans date : xviii^e siècle.

COD. 117, 118, 119. — Même ouvrage.

COD. 120. — *الأنجيل المفصلة للأحاديث والأعياد*

والذكارين بموجب الطقس الكلداني « Évangile partagé en leçons pour les dimanches, les fêtes et les commémoraisons selon le rite chaldéen. »

0,24 sur 0,15. — 16 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Caršouni.

Terminé à Amid, le 26 iyar (mai) 1693 de notre ère, par le prêtre 'Abdelaḥad, fils de Maqdassi Garabet.

Cod. 121. — Même ouvrage.

0,32 sur 0,21. — 13 cahiers de 10 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 23 lignes. Caršouni.

Achevé le 28 'ab de l'an 1958 des Grecs (août 1647), dans le village de Tābyāthēh, dans la région de Mardin, par le prêtre Élisée, fils du prêtre Hanna, dudit village; il a été écrit pour l'église de Šmoni du village de Djarōkhya.

Cod. 122. — Même ouvrage.

0,29 sur 0,20. — 12 cahiers de 10 feuillets; 24 lignes à la page. Caršouni.

Achevé le 25 tamouz 1946 des Grecs (juillet 1635), par Rabban Šēhioun, fils de Hendi; il a été écrit pour l'église de Mar Pethion.

Cod. 123, 124, 125. — Même ouvrage (arabe).

Cod. 126. — Même ouvrage (arabe).

0,20 sur 0,11. — 9 cahiers; 15 lignes à la page; les premiers et les derniers cahiers ont disparu.

Cod. 127. — كتاب تراجم الانجيل المقدس المفصل من
الانجيل الاربعة... المرتب للقراءة في دور السنة... ترجمة
للخاطيء عبد يشوع اسقف نصيبين ترجمة الى العربية سنة ١١٩٩

« Version du saint Évangile tirée des quatre Évangiles, et partagée en leçons pour toute l'année : par le pécheur Ebedjésus, év. de Nisibe, qui l'a traduit en arabe en l'an 699 (des Arabes) et l'an 1611 d'Alexandre (1300).

Le livre a appartenu au grand, savant, juste..... roi
برسم خزانة الملك المعظم العالم العادل Fakher ed-Din
الموید المظفر المنصور فخر الدین ادام الله سعادتہ وخلصہ
(دولتہ).

0,24 sur 0,17. — 163 feuillets; 15 lignes à la page.

L'ouvrage est rimé. L'emploi du mot الخطیء pourrait faire supposer que le ms. est l'autographe d'Ebedjésus ou bien qu'il a été copié sur cet autographe.

Achevé au commencement du mois de ša'ban de l'an....
(illisible) des Arabes.

Cod. 128. — فردوس النصرانیة تألیف الشيخ الفاضل
القس أبي الفرج عبدالله بن الطيّب Premier tome du
« Paradis des Chrétiens, composé par le vénérable
et respectueux prêtre Aboul-Faradj 'Abdallah ben
Tayyib ».

Ce volume contient des commentaires sur le Pentateuque, Jos., Jud., Sam., Reg., Prov., Bar Sira, Qôhlath, Cant., Job, Psaumes, Ruth, Isaïe, les douze Prophètes, Jérém., Ézéchi., et Daniel.

0,23 sur 0,16. — 28 cahiers de 10 feuillets; 20 lignes à la page.

Achevé le mardi 26 de rabi'alawal de l'an 733 des Arabes (1332), 15 de kanoun al-awal de l'an.... (blanc).

Cod. 129. — Second tome de l'ouvrage précédent.

Commentaires sur les Évangiles, Actes, Épître de S. Jacques, 1^{re} Ép. de saint Pierre, 1^{re} Ép. de saint Jean, et les Ép. de saint Paul.

0,24 sur 0,16. — 24 cahiers de 10 feuillets; 27 lignes à la page. — Sans date : xiv^e siècle.

Cod. 130. — الانجيل المقدس بشارة متى الرسول بنقل
« Livre saint de l'Évangile selon Matthieu l'apôtre, traduit par le vénérable et respectueux prêtre Aboul-Faradj 'Abdallah ben Tayyib. »

Le titre des chapitres et le mot قال dans les phrases
قال المغسّر et قال متى sont écrits en lettres d'or; le nom
متى (Matthieu) et le mot المغسّر (l'Interprète) sont en rouge.

0,28 sur 0,22. — 492 feuillets. Grosse et bonne écriture; 6 à 14 lignes à la page. — Sans date.

Au fol. 2, on lit en lettres dorées la note suivante, d'après laquelle le ms. a appartenu au célèbre Abou'l-barakât, fils de Mawâbeh :
الجزء الاول من الانجيل الطاهر. بشارة متى :
الرسول. رسم خزانة الصدر الاجل الاوحد الافضل الاكمل
الموفق الاسعد المحترم مختص الدولة أمين الملك اختيار
الملوك والسلاطين فخر الامائل نجد الكفاء والروساء تاج
الكتاب ابي البركات الفضل بن مواهب بن ابي البركات بن

مواهب بن ابي منصور ابن البحر ادام الله اقباله وبلغه
آماله

Fol. 1, note en syriaque ainsi conçue : « Ce livre a été donné à l'église de Mar Pethion d'Amid, par le prêtre Abdallah, fils du diacre Naṣr ed-Dīn, fils du prêtre Abraham. J'ai écrit moi, faible 'Abdišō' de Gazarta, en 1865 des Grecs (1554). »

Cod. 131. — Commentaire sur l'Évangile.

L'ouvrage est anonyme. L'auteur cite Cyrille d'Alexandrie, Titus, Sévère, Eusèbe, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire, saint Athanase et saint Épiphane.

o,22 sur o,16. — 364 feuillets; 18 lignes à la page. Les premiers et les derniers feuillets manquent.

Achevé le 13 hziran de l'an 1809 des Grecs (juin 1498), dans le convent de saint Jean Baptiste, appelé couvent des Tiphyin (دين تفيين), par un certain Safar.

Cod. 132. — Commentaires sur les leçons de l'Évangile, pour toute l'année, selon le rite chaldéen.

o,22 sur o,15. — 20 cahiers; 21 lignes à la page. Caršouni. — Sans date : xvii^e siècle.

II. — THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

Cod. 133. — مسألة تتضمن مع عجيب من الامور
الشرعية ونكت غريبة من الملل الدينية من تاليف الشيخ
أبي الحسن بن هبة الله ابن حسن ابن هبة الله ابن صاعد
« ابن التليذ هبة الله » Livre contenant des choses claires

et admirables, relatives à la loi, et des points rares concernant les questions religieuses, composé par le vertueux Aboul-Hassan, fils de Hibat Allah, fils de Hassan, fils de Hibat Allah, fils de Šâ'ed, fils de Telmidh Hibat Allah. »

Ce volume est divisé en 77 chapitres ayant pour sujets : la théologie, la création, le Paradis terrestre, le péché d'Adam, l'incarnation, la rédemption, la pénitence, la prière, le jeûne, les fêtes, les offices, les images, l'explication des parties de l'office, la messe, le sacerdoce, le monachisme, les lois ecclésiastiques, etc.

0,23 sur 0,16. — 247 feuillets; 17 lignes à la page; les derniers feuillets manquent. — Sans date : xiv^e siècle.

Cod. 134. — كتاب المعونة على دفع الهم « Livre pour aider à repousser les soucis. »

L'auteur est probablement Élias de Nisibe.

On a relié à la suite du volume 36 feuillets portant pour titre : ^{أصاهر دين المسيح من العقل والنقل} « La religion chrétienne démontrée par la raison et la tradition. » C'est une controverse entre un chrétien et un musulman.

0,20 sur 0,15. — 7 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. — Sans date : xvi^e siècle.

Cod. 135. — كتاب الجدل لعرو بن متى Premier tome du « Livre de la Tour, de 'Amr, fils de Mattai ».

Ce premier tome contient seulement la partie

théologique de l'ouvrage. Cf. R. DUVAL, *Litt. Syr.*, 2^e éd., p. 210-211.

0,27 sur 0,17. — 21 cahiers de 10 feuillets; 23 lignes à la page. Mauvaise écriture. — Sans date : xvi^e siècle.

Cod. 136. — Deuxième partie du Livre de la Tour.

Cette partie, théologico-historique, renferme l'histoire des patriarches nestoriens, publiée par H. Gismondi, en 1899.

0,25 sur 0,16. — 42 cahiers de 10 feuillets; 15 lignes à la page. Les derniers feuillets ont disparu; quelques autres sont endommagés. — Sans date : xv^e siècle.

Cod. 137. — كتاب المصباح المرشد الى الفلاح والنجاح « Livre de la Lampe conduisant au bonheur et à la prospérité, composé par le pécheur Abou Naṣr Yaḥya ben Ḥarir, de Tagrit. »

Cet ouvrage de philosophie et de théologie des Jacobites est divisé en 54 chapitres, qui traitent de Dieu, de la Trinité, des attributs divins, du péché d'Adam, de l'incarnation, de la loi mosaïque, des prophéties sur la venue du Christ, des Apôtres, de l'Église, des sacrements, etc. »

0,22 sur 0,15. — 318 feuillets; 16 lignes à la page.
Achévé le 18 févr. 1778 (de notre ère ?).

Cod. 138. — شرح الاسرار تاليف اسحق مغريان الموصل

« Explication des sacrements, composée par Isaac, maphrien de Mossoul. »

Cet ouvrage est divisé en deux sections consacrées aux sept sacrements de l'Eglise et au Décalogue; il présente un exposé de la Théologie catholique avec un mélange de doctrines monophysites.

0,32 sur 0,23. — 448 feuillets; 26 lignes à la page. Caršouni.

Terminé le 7 septembre 1707 de notre ère, à 'Aïn-Tannour (près de Diarbékir).

COD. 139. — Même ouvrage.

0,32 sur 0,23. — 449 feuillets; 26 lignes à la page.

Terminé le 7 juillet de l'an 1720 de notre ère, par le diacre Abraham.

COD. 140. — كتاب مدرك النجاة وممجة الفوز بالحياة « Livre conduisant au salut : chemin pour obtenir la vie, composé par Mar Basile (Isaac?), maphrien de l'Orient. »

Ce livre est divisé en cinq traités; il traite de la christologie. C'est un ouvrage récent emprunté à la théologie latine.

0,32 sur 0,23. — 119 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 27 lignes. Caršouni.

Achevé en 1699 de notre ère, par le patriarche Joseph II.

On a relié à la fin du volume 80 feuillets contenant le second livre des Dialogues (كتاب الحوارات), divisé en deux parties : la logique et la philosophie.

Terminé en 1700, par Joseph II.

Note, à la fin : « Le dimanche 5 novembre de l'an 1714 de notre ère, moi faible Mar Joseph III, je suis allé au village de 'Ain-Tannour, où j'ai ordonné le prêtre Ablahad métropolitain pour Amid. »

Cod. 141. — Même ouvrage.

Cod. 142. — كتاب شرح الشمسية لتطب الملة والدين « Livre de l'Exposition de la vérité (?), composé par Qotb el-Mella wad-Dîn [que Dieu lui fasse miséricorde!] en l'an 843 des Arabes (1439). »

Cet ouvrage est divisé en trois sections, qui traitent de la logique.

0,21 sur 0,14. — 118 feuillets.

Achevé en 1880 des Grecs (1569), par un pauvre évêque :

(وقع الفراغ من تجديد ومشتراة بمبلغ ٨٠ عن بقلم فقير
(الاساقفة سنة ١٨٨٠ يونانية).

III. — HAGIOGRAPHIE.

Cod. 143. — « Histoires édifiantes. » Savoir :

Histoires de saint Pierre, apôtre; de saint Matthieu et d'André, apôtres; de saint Jean à l'Evangile d'or; de sainte Maryâne; de saint Euchilidos (عُحِيلِيدُس)¹; de sainte Eugénie, martyre. — Miracles opérés par la sainte Vierge. — Histoire de Rabban Hormezd. — Actes de Mar Pethion et d'Anahid, martyrs. —

¹ Probablement Archelidès (J.-B. CH.).

Légendes de Malké de Clysmā; de Félix et des huit frères dormants. — Actes des XL martyrs de Sébaste. — Légendes de sainte Marana; de Mémarša (ܡܝܡܪܫܐ); de saint Pilate, gouverneur; de Mar Zaï'a et de saint Cyriaque.

0,31 sur 0,19. — 15 cahiers de 10 feuillets. Les pages sont divisées en deux colonnes de 25 lignes. Caršouni. — Sans date : xvii^e siècle.

COD. 144. — « Histoires édifiantes. » Savoir :

Homélie de saint Basile sur le jour du dimanche. — Divers conseils, en syriaque et en caršouni. — Saint Grégoire transporté au ciel et à l'enfer. — Prophétie de Daniel. — Histoire de Suzanne. — Miracles de la sainte Vierge. — Entretien du prophète Moïse avec Dieu, sur le mont Sinaï.

0,16 sur 0,10. — 7 cahiers; 14 lignes à la page. Caršouni. — Date : 1944 (1633 A. D.).

COD. 145. — « Histoires édifiantes. » Savoir :

Histoire du roi Zénon, de sa femme et de sa fille; d'Eugénie, martyre; de la prostituée, sœur d'un moine. — Actes des Quarante martyrs. — Légendes de Marc de Termice; d'Onésime, fille du roi. — Autre légende d'Onésime. — Histoire d'un homme pieux et de sa fille; d'un fils du roi; de quelques fils des rois; de quelques rois Grecs; de Jean à l'Évangile d'or; de sainte Maryané; d'Archilidis et de sa mère Augusta; de saint Félix; des sept frères dormants; de saint Cyriaque; de saint Georges. — Mi-

racles de saint Georges. — Histoire de saint Thomas, apôtre; de Šmoni et de ses fils; de saint Andreas, négociant. — Actes de Pethion, martyr, et de sainte Marana, martyre.

0,22 sur 0,16. — 22 cahiers; 19 lignes à la page. Caršouni. — Sans date : xv^e siècle.

COD. 146. — « Homélies et Récits édifiants. »
Savoir :

1° Oracles sibyllins. — 2° Apocalypse de saint Pierre, apôtre. — 3° Lettre descendue du Ciel, du temps du roi Constantin. — 4° Histoire de Siméon et de son disciple Gabriel, évêque du couvent de Qarṭmin. — 5° Homélie de saint Grégoire. — 6° Histoire d'André, apôtre. — 7° Légende des Réchabites, racontée par Zosime. — 8° Homélie sur le jeûne. — 9° Histoire de Jean, fils d'Euphémios. — 10° Homélie sur le jeûne. — 11° Histoire d'un négociant et de sa femme. — 12° Homélie sur la pénitence. — 13° Homélie de Mar Aprem sur la pénitence. — 14° Homélie de saint Jean Chrysostome sur la résurrection des corps. — 15° Histoire de trois compagnons. — 16° Paroles d'un des Pères à son disciple. — 17° Hymne sur la sainte Vierge. — 18° Discours sur les huit pensées de saint Evagrius. — 19° Histoire d'un moine calomnié. — 20° Extraits du *Paradisus Patrum*. — 21° Extraits des ouvrages ascétiques. — 22° Histoire de saint Jean Baptiste. — 23° Miracles de saint Jean Baptiste. — 24° Histoire abrégée de Rome. — 25° Légende

des sept frères dormants. — 26° Homélie de Abou Šenouda sur la pénitence. — 27° Oraison funèbre. — 28° Conseils des Pères. — 29° Histoire de saint Marouthel. — 30° Histoire de la sainte Vierge, tirée de l'écrit de saint Jacques, apôtre. — 31° Élégie sur le patriarche Anba Mattaos (ܐܢܒܐ ܡܬܐܘܨ), décédé le 5 janvier de l'an 1525 des martyrs. — 32° Histoire du roi Zénon. — 33° Homélie sur le jeûne. — 34° Histoire de Hiqar (Aḥiqar).

Vers le milieu on lit : « Le livre a été acheté en 1964 des Grecs (1653), par le prêtre Job de Djarokhya. »

0,21 sur 0,16. — 31 cahiers de 10 feuillets; 26 lignes à la page. Caršouni.

Cod. 147. — Ce volume contient : 1° Vie de saint Jean Chrysostome. — 2° Vie de saint Jean l'Aumônier, patr. d'Alexandrie.

0,30 sur 0,19. — 160 feuillets; 21 lignes à la page. Sans date : xviii^e siècle.

Cod. 148. — Recueil d'anecdotes, d'hymnes, de géomancie :

Fiançailles. — Augure et géomancie. — Histoire (fable) de Lune des Lunes, fils du roi, et de Soleil de la Journée, fille du roi (en arabe lune est masculin, et soleil est féminin). — Histoire fabuleuse de Šad ben 'Ad (contenant l'histoire du roi Salomon avec les génies et les oiseaux). — Histoire fabuleuse de Mašrouf, le chrétien, et de Zaïn al-Mawaṣef, la juive. — Hymne de 'Issa al-Hazâr sur la sainte Vierge. — Deux autres hymnes du même. — Histoire

d'un roi et de sa femme; du crâne qui parla avec N.-S. — Homélie de saint Jean Chrysostome sur le jour du dimanche. — Augure et destin. — Hymne sur Joseph. — Cinq hymnes sur la sainte Vierge, sur la pénitence et sur Pâques. — Histoire de Marc de Termice. — Hymne sur la vie de N.-S.

0,20 sur 0,15. — 26 cahiers de 10 feuillets; 16 lignes à la page. Quelques cahiers sont perdus. Caršouni.

Achevé à Amid, en 1911 des Grecs (1600), par Denys, métropolitain jacobite, surnommé 'Abd el-Hay.

Cod. 149. — « Histoires édifiantes ». Savoir :

Homélie de saint Jean Chrysostome. — Histoire de Siméon le vieillard. — Histoire d'un moine opprimé. — Que le croyant doit avoir les dix qualités dont le chien est doué. — Oraison funèbre. — Histoire de Job; de Marinya, fille d'Euphémios; de Marie la pécheresse; de l'enfant que ses parents résolurent de massacrer, et du fils du roi.

0,20 sur 0,14. — 10 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Les trois premiers cahiers ont disparu. Caršouni. Sans date : xvi^e siècle.

IV. — HOMÉLIES DES PÈRES.

Cod. 150. — « ميامر مار افرام الملقان » Homélies de Mar Aprem, le docteur. »

Le volume contient 52 homélies sur des sujets religieux, traduites du syriaque en arabe.

0,30 sur 0,20. — 30 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page.

Achevé au milieu d'avril de l'an 7164 de la Création, par Djibraïl, fils de Qouslantîn, melchite, d'Alep.

Cod. 151. — كتاب العزاء « Livre des oraisons funèbres. »

Ce volume contient onze oraisons funèbres, dont six attribuées au patriarche Elia III, surnommé Abou-Halim, deux à Siméon, métrop. d'Amid, et trois d'un auteur anonyme.

0,24 sur 0,14. — 7 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Caršouni. XVIII^e siècle.

Cod. 152. — كتاب التراجم للاحد والاعياد المارانية وغيرها تصنيف الاب القديس الروحاني لجاتليق مار ايليا « Livre d'Homélies pour les dimanches, les fêtes de N.-S. et pour d'autres (fêtes), composé par le saint père spirituel le catholicos Mar Elia (III). »

Ces discours religieux ont été publiés à Mossoul en 1873.

Ce volume contient encore : 1^o Homélie pour le carême, composée par le prêtre Rawbèl de Dounaïssar. — 2^o Discours à réciter à l'occasion de l'ordination du patriarche et des métropolitains, composé par le diacre Sa'id Moubarak, fils d'Elia, de Mossoul. — 3^o Traité de Mar Elia al-Bahri, évêque de Gazarta, sur la prière. — 4^o Lettre d'Îsô'yahb bar Malkoun au patriarche jacobite, au sujet du couvent de Babaï le jeune, appelé couvent de Za'pharan, près de Nisibe. (Cf. B. O., III, pars 1, p. 297-300.) — 5^o Prône composé par Hormez ben Bašir. —

6° Prière composée par Rasid ed-Dîn (الخواجه المعظم رشيد الدين¹).

0,22 sur 0,12. — 201 feuillets; 17 lignes à la page. Sans date : xv^e siècle.

Cod. 153. — الدر المنتخب لماريوحنا فم الذهب
« Perles choisies (des œuvres) de s. Jean Chrysostome. »

Ce volume contient 33 homélies de saint Jean Chrysostome, sur les vertus et les vices.

0,30 sur 0,19. — 395 pages de 22 lignes.

Le livre a appartenu au patriarche Joseph II.

Cod. 154. — « Homélies des Pères. » Savoir :

1° Deux homélies de saint Jean Chrysostome sur la Communion et Judas l'Isariote. — 2° Homélie de saint Épiphanes sur la sépulture du Christ. — 3° Discours de saint Jacques, apôtre (*sic*), sur le baptême de N.-S. — 4° Discours de saint Jean Chrysostome sur la lutte de N.-S. avec le démon. — 5° Conseils pour les prêtres. — 6° Cinq homélies de Mar Aprem sur la croix, Judas, le scandale et la pénitence. — 7° Homélie de saint Jean Chrysostome sur le jour du dimanche. — 8° Homélie de Jacques (de Saroug) sur le péché. — 9° Cinq homélies de Mar Aprem sur la pénitence et sur le jour de Pâques. — 10° Trois homélies d'un auteur anonyme sur les défunts et sur la Pentecôte.

0,22 sur 0,16. — 15 cahiers de 10 feuillets; 20 lignes à la page. Caršouni.

¹ Sans doute l'auteur de la جامع التواريخ, vizir de Ghazan et d'Oldjaitou (E. B.).

Cod. 155. — Œuvres de saint Jean Damascène et de Paul d'Antioche.

كتاب المائة مقالة الشريفة المنوعة للقديس يوحنا 1°
« Livre contenant cent importantes homélies de saint Jean, prêtre de Damas. »

Achevé à 'Ain-Tannour, le 2 novembre 1766 A. D., par Thérèse, fille du prêtre Khádjo. La copiste était alors âgée de 15 ans, étant née le 4 novembre 1751.

كتاب في الفلسفة وفي المنطق وفي علم الكلام ليوحنا 2°
« Livre de la Philosophie, de la Logique et de la Science de la parole, composé par Jean, prêtre de Damas. » L'ouvrage est divisé en 53 chapitres.

3° Cinq discours du même Jean, contre les hérétiques.

رسالة مختصرة تشتمل على معاني مختلفة انشاء ابينا 4°
القديس بولص الانطاكي اسقف مدينة صيدا في ان الباري
« Lettre abrégée de notre saint père, Paul d'Antioche, év. de la ville de Saïda, contenant de nombreuses preuves que le Créateur est un et que les Chrétiens ne sont point polythéistes. » La lettre est divisée en 22 chapitres.

5° Autre traité du même Paul, sur Dieu et sur la Trinité.

0,30 sur 0,22. — 535 pages de 19 lignes.

Achevé le 9 février 1767 de notre ère et 2078 des Grecs, à 'Ain-Tannour, du temps de Clément XIII pape, de Joseph IV,

patriarche, et de Jean, métrop. d'Amid; il a été écrit par la même Thérèse, fille du prêtre Khadjâdor, fils du diacre 'Abdelkarim, fils du prêtre Bakos, fils du prêtre Khâdjo, de la famille du prêtre Sabrišô' de 'Ain-Tannour.

Fol. 1 et 2. Notes historiques sur la famille de la copiste, et sur la mort de quelques prélats :

Le prêtre Khâdjo, fils du prêtre Sabrišô', est mort le 14 avril 1692 de notre ère; le diacre Abdelkarim, le 24 décembre 1719; le prêtre Bakos, le 8 juin 1725, etc. . . . Le métrop. Basile, de 'Ain-Tannour, est mort le 3 janvier 1728; Mar Basile, métrop. de Mardin, de la famille de Heşro, le 10 janvier 1739¹; Mar Timothée, métrop. d'Amid, le dernier jour de décembre 1756; le patriarche Joseph III, originaire de Bagdad, le samedi 11 janvier de l'an 1757.

Cod. 156. — Ce volume contient : 1° Hymne sur la sainte Vierge (carsouni). — 2° Rite de l'Extrême-onction (carsouni). — 3° Chants des Vigiles des fêtes et des Commémoraisons (syriaque). — 4° Autres extraits du Bréviaire.

On a relié à la suite dix autres cahiers, écrits en carsouni et contenant : 1° Plusieurs hymnes sur N.-S., la sainte Vierge, le rosaire et sur la pénitence, dont quelques-unes sont attribuées au métrop. Timothée Karnouk. — 2° Six مداريش attribués au patriarche Joseph II. — 3° Deux oraisons funèbres par Siméon, métrop. d'Amid. — 4° Actes des XL martyrs. — 5° Histoire de sainte Anastasie.

0,20 sur 0,14. — 6 cahiers de 10 feuillets; 17 lignes à la page.

Écrit par Michaël, disciple du patriarche Joseph III.

¹ Un ms. de Mardin place sa mort le 25 septembre 1738.

Cod. 157. — Nomocanon d'Elia de Damas.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première contient les canons des conciles Occidentaux et la seconde les Actes et les canons des synodes orientaux. Il suit presque pas à pas un autre Recueil de synodes nestoriens publié par J.-B. Chabot (*Synodicon Orientale*, Paris, 1902). Viennent ensuite le rang des sièges épiscopaux dans le synode, et le catalogue des patriarches Nestoriens continué jusqu'à Elia et Siméon, successeur de Denha II. Elia de Damas vivait sous le patriarche Jean III (900-905).

Suivent : 1° Traité du patriarche Jean III sur les Rogations des Ninivites, composé en 1214 des Grecs (903). — 2° Lettre du patriarche Jean IV (1012-1023) adressée au prêtre al-Ḥassan ben Yousseph, sous forme de questions et de réponses, sur les devoirs des clercs. — 3° Traité de Aboul-Faradj 'Abdallah ben Tayyib sur le mariage. — 4° Autre traité sur le mariage. — 5° Canons compilés par Jacques bar Ṣalibi.

0,20 sur 0,14. — 21 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. Caršouni.

Achevé à Djézira (Gazarta) le 3 adar de l'an 1913 des Grecs (mars 1602), du temps de Mar Elia, patriarche, et de Mar Joseph, métr. de Gazarta, par 'Abdelahad, fils du prêtre Joseph, de la famille d'Athéli.

Cod. 158. — Nomocanon des Jacobites.

0,18 sur 0,13. — 7 cahiers de 10 feuillets; 15 lignes à la page. Incomplet à la fin. Caršouni. Sans date : xvi^e siècle.

Cod. 159. — « Livre de médecine. »

Cet ouvrage anonyme traite de toutes les maladies. A chaque feuillet, la première page contient un tableau où est représentée la maladie avec son nom, ses espèces, ses causes, ses signes etc.; la seconde page parle des remèdes.

0,25 sur 0,16. — 9 cahiers de 10 feuillets; 18 à 31 lignes à la page. Carsouni. Les premiers feuillets ont disparu. Sans date : xvi^e siècle.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES ANONYMES.

(Les chiffres indiquent les numéros des manuscrits.)

- | | |
|--|---|
| Aba I, patriarche, 36, 2°, 5°, 6°; 154, 5°. | Abraham de Kaškar, 36, 2°. |
| 'Abdišô', moine, 100. | Abraham bar Lipêh, 113, 17°. |
| 'Abdišô' de 'Elam, 64, 2°. | Abraham Nêthprâya, 36, 2°. |
| 'Abdišô' de Gazarta, 88, 5°; 93, 1°; 94, 17°; 95, 11°, 12°, 14°, 16°, 17°, 19°, 30°, 31°, 32°. | Abraham Šlokhâya, 95, 33°. |
| 'Abdmâfha, 102. | Abraham Šoustrâya, 113, 13°. |
| Abimalk, 36, 2°. | Acace, patriarche, 157, 4°. |
| Aboul-Faradj ben Tayyib, 128; 129; 130; 157, 3°. | Adda, docteur, 36, 2°. |
| Aboul-Faḥ ben al-Djamal, 57. | 'Ali bar Sîna, 95, 4°. |
| Aboul-Hassan ben Hibat-Allah, 133. | 'Amar ben Mattai, 135. |
| Abou Naṣr Yahya, 137. | Andronicus, philosophe, 95, 42°. |
| Abou Šenôuda, 146, 26°. | Apollonius, 113, 6°. |
| Abraham de Beith Rahban, 36, 2°. | Aprem (s.), 36, 1°, 2°; 52; 53; 54; 76, 3°; 77, 2°; 94, 2°; 97, 1°; 98, 7°, 8°, 9°, 11°; 112, 2°; 146, 13°; 150; 154, 6°, 9°. |
| | 'Ataya bar Athêli, 46; 94, 7°. |
| | Athanase (s.), 36; 131. |

- Athanase, prêtre de Nisibe, 30.
 Augure et destin, 148.
 Autel (canons concernant le service de l'), 111; 112, 5°, 6°, 9°.
- Babaï le grand, 36, 2°.
 Babaï bar Nşibnâyé, 36, 2°; 95, 2°.
- Bar Bahloul, 108.
 Barhebræus, 27, 3°; 31; 32; 33; 34; 35; 91; 92; 95, 3°.
- Bar Şalibi, 24; 157, 5°.
- Barşauima de Nisibe, 36, 2°.
- Basile (s.), 36; 113, 12°.
- Bréviaires, 36-46; 49-57; 61-66; 69; 93; 156, 3°, 4°.
- Bréviaire melchite, 69.
- Cantiques en latin, 93, 27°, 28°.
- Catalogue des patriarches nestoriens, 157.
- Catéchisme, 93, 7°.
- Causa Causarum, 26.
- Caverne des Trésors, 112.
- Ceremoniale episcoporum, 59.
- Chants (les), 60, 1°; 67, 3°.
- Chronologie (note sur la), 93, 8°; 95, 43°; 112, 1°; 113, 2°.
- Commentaires sur les Écritures, 20-24; 128-132.
- Conseils utiles, 93, 8°, 95, 43°; 112, 1°; 113, 2°.
- Controverse contre les Arabes, 95, 35°; 134.
- Cyprien de Nisibe, 59.
- Cyrille d'Alexandrie, 131.
- Dadişô', patriarche, 157, 3°.
- Daniel (note du prophète), 48, 14°.
- Dialogues (livre des), 139.
- Docteurs syriens (poème sur les), 78; 79-84.
- Ébedjésus de Nisibe, 27; 60, 2°; 61; 72-75; 111; 127.
- Élia III, patriarche, 48, 6°; 49; 50; 59, 26°; 151; 152.
- Élia, fondateur du couvent (discours sur), 71.
- Élia d'Anbar, 101.
- Élia al-Bahri, év. de Gazarta, 152, 3°.
- Élia de Damas, 157.
- Élia de Nisibe, 78-84; 94, 3°; 106, 1; 107; 134.
- Énigmes, 95, 12°.
- Épiphanie (s.), 36; 131; 154, 2°.
- Ésope (fables d'), 27, 2°.
- Étienne (poème sur s.), 50, 3°; 90, 9°.
- Eusèbe, 36; 131.
- Explication des mots, 113, 1°, 4°, 10°.
- Ézéchiél, patriarche, 157, 7°.
- Gabriel de Beith Rabban, 94, 11°.
- Gabriel de Gazarta, 94, 25°.
- Gabriel de Mossoul, 50, 1°; 87, 1°; 88, 1°; 89; 90, 1°; 91, 2°.
- Gabriel Tawêrta, 70.
- Géographie, 95, 39°, 42°; 115.
- Georges, év. des Arabes, 23.
- Georges de Nisibe, 36, 2°.
- Grégoire (s.), 20; 113, 12°; 131; 146, 5°.
- Grégoire, patriarche, 157, 11°.
- Guiwarguis Warda. Voir Warda.

- Hakim de Beith Qāša, 78-86;
 94, 8°.
- Hippolyte (s.), 36.
- Histoire du premier roi de Rome,
 113, 7°.
- Histoires amusantes, 148.
- Hnanišō, patriarche, 36, 2°;
 113, 14°.
- Hormezd (poème sur Rabban),
 77, 1°.
- Hormezd ben Bašir, 152, 5°.
- Isaac, patriarche, 157, 1°.
- Isaac (Rabban), 91, 8°.
- Isaac, maphrien de Mossoul,
 138-141.
- Isaac de Ninive, 25; 95, 1°.
- Isaac Šbednāya, 50, 2°; 88, 5°;
 89; 90, 8°; 94, 9°.
- Išōdad de Hdattha, 95, 40°, 41°.
- Išōpnah, 95, 24°.
- Išō'yahb I, patr., 157, 8°, 9°.
- Išō'yahb III, 59; 71.
- Išō'yahb bar Malkoun, 95, 7°;
 106, V; 107; 152, 4°.
- Išō'yahb bar Mqadam, 88, 6°;
 90, 7°; 92; 94, 5°, 12°, 14°;
 95, 20°.
- Israël de Kaškar, 59.
- 'Issa al-Hazār, 148.
- Jacques, disciple de R. Sourin,
 70.
- Jacques d'Édesse, 23.
- Jacques de Saroug, 77, 3°; 95,
 22°; 97, 1°; 98, 10°, 12°;
 154, 3°, 8°.
- Jean III, patriarche, 157, 1°.
- Jean IV, patriarche, 157, 2°.
- Jean Azraq, 112, 7°; 113, 15°.
- Jean de Beith Rabban, 36, 1°, 2°.
- Jean Chrysostome, 131; 146,
 14°; 153; 154, 1°, 4°, 7°.
- Jean Dailomāya, 36, 2°.
- Jean Damascène, 155.
- Jean bar Zou'bi, 28; 29; 67,
 1°; 106, II, III; 107.
- Joseph I, patriarche, 157, 6°.
- Joseph II, patriarche, 92; 104;
 105; 156, 2°.
- Joseph Hazzāya, 100; 112, 3°.
- Khamis bar Qardāhē, 50, 4°;
 60, 1°, 2°; 61; 78; 79; 80-
 84; 86; 87, 2°; 88, 2°, 4°;
 89; 90, 2°, 5°; 91, 1°, 3°-7°;
 92; 94, 4°, 6°, 19°; 95, 3°-6°,
 18°, 26°; 107.
- Kheder, prêtre de Mossoul, 109;
 110.
- Khoudawi (poème sur R.), 77, 1°.
- Lectionnaires, 13-19; 120-127.
- Lettres (modèles de), 111.
- Liturgies, 47; 48.
- Māri bar Mālibāya, 59, 26°; 78;
 79-84; 94, 15°.
- Mariage (traité sur le), 112, 8°;
 157, 4°.
- Anba Mattaōs (dégie sur), 146,
 31°.
- Médecine (livre de), 159.
- Narsai, 36, 1°; 52; 53; 54; 64,
 2°; 70; 71.
- Nestorius, 47; 48, 4°.
- Nomocanon des Jacobites, 158.
- Origène, 36.

- Paroles utiles des philosophes, 114.
 Patriarches nestoriens (poème sur les), 78, 84.
 Paul, év. de Saïda, 155, 3°, 4°. Siméon, patriarche, 46.
 Pénitence (ordre et canons de la), 58; 59, 22°. Siméon, métrop. d'Amid, 151; 156, 3°.
 Perle des connaissances (poème intitulé), 95, 9°. Siméon bar 'Amrâyé, 97, 2°.
 Pierre (apocalypse de s.), 146, 2°. Siméon de Šaqlaband, 94, 21°.
 Professions de foi, 95, 23°; 113, 18°. Šliba de Maṣourya, 47; 79-84; 88, 6°; 90, 4°, 9°; 94, 10°; 95, 34°; 112, 4°.
 Qoṭb ed-Dîn, 142. Sourin, l'interprète, 70.
 Rašid ed-Dîn, 152, 6°. Théodore bar Kôni, 21.
 Rawbel de Dounaïssar, 152, 1°. Théodore de Mopsueste, 36; 47; 48, 3°.
 Reine des hymnes, 95, 10°. Thomas d'Édesse, 36, 2°.
 Rituels, 48; 58. Thomas de Marga, 113, 9°, 10°.
 Sabrišô' I, patriarche, 157, 10°. Timothée (II?), patriarche, 112, 10°.
 Sabrišô', métrop. de Barwar, 84. Timothée Karnouk, 156, 1°.
 Sabrišô' bar Paulos, 78-84. Versions de l'Ancien Testament, 1-6; 36; 37.
 Šahâb ed-Dîn, 95, 4°. Versions du Nouveau Testament, 7 12; 116-119.
 Sa'id Moubarak, 152, 2°. Vies des Saints, 96-99; 143-147, 149.
 Saints (poèmes sur tous les), 78-84. Warda, 54; 61, 6°; 78-86; 88, 3°; 90, 3°; 94, 1°, 8°, 13°, 14°, 16°, 18°, 22°, 23°, 24°.
 Šalliṭa de Reš'aîna, 49; 50. Yahbalaha I, patriarche, 157, 2°.
 Salomon de Baṣra, 27, 1°; 59, 26°; 78-84; 106, VI. Yaqqira, 52; 53.
 Sarguis d'Adhorbaidjan, 76, 1°, 2°; 95, 8°. Yazdin, l'interprète, 36, 1°.
 Sévère d'Antioche, 30; 98, 5°; 131.



LES ÎLES
RÂMNY, LÂMERY, WÂKWÂK, KOMOR
DES GÉOGRAPHES ARABES,
ET MADAGASCAR,

PAR

M. GABRIEL FERRAND.

Certaines îles de l'océan Indien mentionnées par les géographes arabes n'ont pris place sur nos cartes qu'à titre provisoire ou restent encore à situer entre la côte orientale d'Afrique et l'archipel Malais. Cette note a pour objet de proposer une interprétation nouvelle des informations qui ont trait aux îles Wâkwâk et Komor. On trouvera ci-dessous les renseignements fournis sur ces deux îles par les géographes arabes ou plus exactement par les géographes dont j'ai pu me procurer les relations. Stuttgart, où j'écris cet article, n'est pas un centre d'orientalisme : la bibliographie est donc incomplète ; mais les textes utilisés sont cependant assez nombreux pour prêter à conclusion.

I

L'ÎLE RÂMNY.

L'île Râmny est décrite ainsi par quelques géographes :

I. — IBN KHORDÂDHBEH¹, éd. et trad. de Goeje², p. 44 : « Au delà de Sarandyb (Ceylan) est l'île de Râmny³ (= Râmny), où vit le rhinocéros. Cet animal est moins grand que l'éléphant, mais il l'est plus que le buffle. Il est herbivore et rumine comme les bœufs et les moutons. On y trouve aussi des buffles sans queue. Cette île produit le bambou et le *baḳ-ḳam* (bois du Brésil) dont les racines sont efficaces contre les poisons mortels. Ce remède a été employé avec succès par des marins contre la morsure des vipères. Dans les forêts il y a des hommes tout nus, et dont le langage est une sorte de sifflement inintelligible. Ils évitent la société des autres hommes. Leur taille n'est que de 4 empan; les parties génitales, dans les deux sexes, sont de petite dimension;

¹ Les auteurs arabes sont cités dans l'ordre chronologique.

² *Bibliotheca Geograph. arabic., pars VI. Kitāb al-Masālik wa'l-mamālik* auctore ABU'L-KĀSIM OBAIDALLAH IBN ABDALLAH IBN KHORDĀDHBEH. Leide, 1889, in-8°. — Le livre des routes et des royaumes a été écrit entre 844 et 848.

³ Les noms et mots arabes ont été transcrits d'après une règle uniforme, sans tenir compte de l'orthographe spéciale à chaque traducteur.

leur chevelure est un duvet roux. Ils grimpent sur les arbres avec les mains sans le secours des pieds. »

II. — RELATION DE SULAYMÂN in *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*¹, p. 6 : « La mer de Herkend renferme, dans la même direction que Sarandyb, quelques îles qui ne sont pas nombreuses, mais qui sont très vastes, et dont on ne connaît pas l'étendue précise. Au nombre de ces îles est celle qu'on nomme *Ar-Râmny*; cette île est partagée entre plusieurs rois; son étendue est, dit-on, de huit ou neuf cents parasanges (carrées). Il s'y trouve des mines d'or; on y remarque aussi des plantations appelées *fanşûr*² et d'où l'on tire le camphre de première qualité. Ces îles ont dans leur dépendance d'autres îles, parmi lesquelles est celle de An-Neyân³. Ces îles abondent en or, et les habitants se nourrissent du fruit du cocotier. Ils s'en servent dans la préparation de leurs mets, et ils se frottent le corps avec son huile. Quand l'un d'eux veut se marier, il ne trouve femme qu'autant qu'il a

¹ Éd. et trad. REINAUD, Paris, 1845. Le livre premier de la *Chaîne des chroniques* « a pour garant un marchand nommé Sulaymân » et date de 851. Il s'étend de la page 1 à la page 60 de la traduction. Le reste du manuscrit est de Abû Zayd Îlsan de Syraf, qui vivait à Basra en 916.

² Sur Fanşûr, cf. *Le Livre des Merveilles de l'Inde*, texte et notes de Van der Lith, trad. M. Devic, Leide, 1883-1886, in-4°, p. 233.

³ C'est l'île de Nias sur la côte occidentale de Sumatra. Cf. *Le Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 245.

entre les mains le crâne de la tête d'un de leurs ennemis; s'il a tué deux d'entre les ennemis, il peut épouser deux femmes; s'il en a tué cinquante, il peut épouser cinquante femmes, suivant le nombre des crânes. L'origine de cet usage vient de ce que les habitants de cette île sont entourés d'ennemis; celui donc qui se montre le plus hardi dans les combats est le plus estimé de tous¹. »

III. — « L'île de Râmny produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois de Brésil (*baḡḡam*) et le bambou (*khayzorân*). On y remarque une peuplade qui mange les hommes. Cette île est mouillée par deux mers, la mer de Herkend² et celle de Šalâhit³. »

IV. — RELATION DE ABÛ ZAYD ḤASAN AS-SYRÂFY in *Relation des voyages*, p. 93 : « Le roi de Zâbedj porte le titre de *Maharâdja*. On dit que sa capitale a neuf cents parasanges de superficie. Ce prince règne sur un grand nombre d'îles, qui s'étendent sur une distance de mille parasanges et même davantage. Au nombre de ses possessions sont l'île appelée Sar-

¹ Sur les chasseurs de têtes, cf. *Merveilles* (j'indiquerai ainsi par abréviation le *Livre des Merveilles de l'Inde*, déjà cité), p. 246.

² Golfe du Bengale.

³ Très vraisemblablement le détroit de Malacca. Cf. ISN KHOR-DÂDIBEH, éd. de Goeje, p. 46; ÉDRYSY, trad. Jaubert, p. 80 et 82; W. MARSDEN, *History of Sumatra*, Londres, 1811, in-4°, 3^e éd., p. 4. C'est l'île سلاط Salâmit pour سلاط de Dimašky, éd. Mehren, p. 205.

baza (سرجزة)¹, dont la superficie est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges, et l'île nommée *Ar-Râmy* (*sic*), qui a huit cents parasanges de superficie. On trouve dans cette dernière île le bois de Brésil (*baḳḳam*), le camphre, etc. »

V. — MAS'UDY, *Les Prairies d'or*², t. I, p. 338 : « A une distance d'environ mille parasanges (de Sarandyb), se rencontrent encore d'autres îles nommées ar-Râmy (الرامين), bien peuplées et gouvernées par des rois. Elles sont abondantes en mines d'or et voisines du pays de Ḳanşûr³, célèbre par son camphre, qui ne s'y trouve jamais en plus grande quantité que les années où il y a beaucoup d'orages, de secousses et de tremblements de terre. Le coco sert de nourriture aux habitants dans la plupart des îles que nous venons de nommer; on en exporte le bois de *baḳḳam* (bois du Brésil), le bambou et l'or. Les éléphants y sont nombreux, et quelques-unes sont habitées par des anthropophages. »

VI. — ID., *Ibid.*, t. I, p. 343 : « Dans l'empire du Maharâdja est l'île de Saryra (سريرة)⁴, qui est située à environ quatre cents parasanges du continent et

¹ Il sera question de cette île plus loin. « Ce nom, dit REINAUD (t. II, note 170), est écrit ailleurs سريرة *Saryra*. »

² Édition de la Société asiatique. Texte et traduction par Barbier de Meynard, en collaboration avec Pavet de Courteille pour les trois premiers volumes seulement.

³ Lire قنصور *Qanṣûr*. Voir *supra*, p. 435, n. 2.

⁴ Lire سريزة « *Sarboza* ». Voir *supra*, n. 1.

entièrement cultivée. Ce prince possède aussi les îles de Zândj¹ et de Râmny, et bien d'autres encore que nous ne mentionnerons pas; au surplus, sa domination s'étend sur toute la sixième mer ou mer de Sanf². »

VII. — GÉOGRAPHIE D'ÉDRYSY³, trad. Jaubert, t. I, p. 74 : « Auprès de l'île Sarandyb, on trouve celle d'Ar-Râmy (=Râmny); Ar-Râmy est aussi le nom d'une ville de l'Inde. Dans cette île il y a plusieurs rois. Elle est cultivée, abondante en minéraux et en parfums. Sa longueur est, à ce qu'on dit, de sept cents parasanges. On y trouve l'animal nommé *ker-kedân* (كركدان « le rhinocéros »). Il est moins grand que l'éléphant, mais il l'est plus que le buffle. Son cou est courbé comme l'est celui du chameau, mais dans un sens inverse, puisque sa tête touche presque à ses pieds de devant. Il porte au milieu du front une corne longue et d'une épaisseur telle, qu'on ne peut l'embrasser avec les deux mains. On dit que dans quelques-unes de ces cornes, lorsqu'elles ont été fendues, on voit des figures d'hommes, d'oiseaux et autres, parfaitement dessinées en blanc, et qu'avec ces dernières on fabrique des ceinturons

¹ زانج; lire زابدي *Zâbedj*.

² صند, l'ancien Čampa ou pays des Čams. Cf. A. CABATON, *Nouvelles recherches sur les Čams*, Paris, 1891, in-8°, p. 1 et note.

³ Paris, 1836, in-4°. On sait que la traduction de Jaubert laisse à désirer, mais il n'en existe malheureusement pas de plus récente pour la partie qui a trait à l'océan Indien.

d'un grand prix. Les figures qu'on y remarque occupent toute la longueur (d'une extrémité à l'autre) des cornes¹. »

VIII. — *Ibid.*, p. 75-76 : « Le territoire de l'île d'Ar-Râmy est fertile, le climat tempéré et l'eau excellente. Il y a beaucoup de villes, de villages et de châteaux. Elle produit le *baḳḳam* (بَقَم) dont la plante ressemble exactement à celle du laurier-rose. Ce bois est rouge et ses racines sont employées comme remède contre la morsure des vipères et des serpents. C'est une chose constatée par l'expérience. On trouve aussi dans cette île des buffles sans queue et, dans les forêts, des hommes tout nus et dont le langage est incompréhensible. Ils fuient les autres hommes. Leur taille est de 4 *chibra* (environ 36 pouces); les parties génitales chez les deux sexes sont de petites dimensions, leurs cheveux sont roux et crépus. Ils grimpent sur les arbres avec les mains sans le secours des pieds, et on ne peut les atteindre à cause de la rapidité de leur course². . . . On fait dans cette île le commerce de l'or (car il s'y trouve beaucoup de mines de ce métal), d'excellent camphre, de diverses sortes de parfums et de perles d'une rare beauté. »

¹ Sur ces cornes à image intérieure, cf. IBN KHORDĀDBEH, p. 47-48; *Relation des voyages*, p. 28-29 et n. 64; MAS'ŪDY, t. I, p. 386.

² Pour les indications contenues dans les deux phrases précédentes, cf. IBN KHORDĀDBEH, p. 434.

IX. — ŠAMS AD-DYN AD-DIMAŠKY, trad. Mehren¹, p. 205 : « L'île de Râmny, d'une circonférence de 500 milles, produit surtout le bois de Brésil; cet arbre ressemble au caroubier syrien, portant des fruits semblables, mais très amers. On y trouve aussi l'arbre de camphre, le poivrier, le caryophyllée et le cannellier. Il y a aussi sur cette île une quantité de perroquets rouges, verts, blancs et gris. . . »

P. 206 : « Cette île est aussi habitée par un animal ressemblant au buffle, de couleur grise, d'un fort volume, sans queue. »

X. — NOWAYRY² in *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 281 : « Nowayry raconte que l'océan est divisé en six mers : . . . 2° La mer de Šanf qui contient . . . (sic) جزائر الرامى (lire : الرامى), les îles Râmny = Râmny. »

L'identification de l'île Râmny avec Sumatra est depuis longtemps définitivement admise³ : il n'y a donc pas lieu d'y insister. Une légende historique malgache confirme pleinement l'identification précédente.

¹ *Cosmographie de Chems-ed-din Abou Abdallah Mohammed ed-Dimichqui*, texte arabe, éd. Fraehn et Mehren, Saint-Petersbourg, 1866, in-4°; *Manuel de la cosmographie du moyen âge*, trad. Mehren du texte précédent, Copenhague, 1874, in-8°.

² Extrait du ms. de Leide n° 273 communiqué par M. de Goeje à Van der Lith, in *Merveilles, excursus D*.

³ MARDEN l'indiquait déjà dans son *History of Sumatra*, p. 4. Cf. également REINAUD, *Relation des voyages*, t. I, p. LXX.

« Quelques (Malgaches de la côte sud-orientale), rapporte Flacourt, disent que les Roandrian (princes) . . . se nomment *Zafferamini* (*Zafi-Ramini* ou *Zafin-dRamini*, descendants de Ramini), c'est-à-dire *lignée de Ramini* qu'ils disent avoir été leur ancêtre, ou de *Raminia*, femme de Rahourod (*sic*) père de Rahadzi et de Racouvatsi. Ils en parlent de la sorte ainsi que le nommé Andrian Manhere (Andria-Manéri) m'a lui-même récité : « Au temps que Mahomet vivait et était résident à la Mecque, Ramini fut envoyé de Dieu au rivage de la Mer Rouge proche la ville de la Meque (*sic*), et sortit de la mer à la nage, comme un homme qui se serait sauvé d'un naufrage. Toutefois ce Ramini était grand prophète qui ne tenait pas son origine d'Adam comme les autres hommes, mais avait été créé de Dieu à la mer, soit qu'il l'ait fait descendre du Ciel et des Étoiles et qu'il l'ait créé de l'écume de la mer. Ramini étant sur le rivage s'en va droit trouver Mahomet à la Mecque, lui conte son origine dont Mahomet fut étonné et lui fit grand accueil; mais lorsqu'il fut question de manger, il (Ramini) ne voulut point manger de viande qu'il n'eût coupé la gorge lui-même au bœuf¹, ce qui donna occasion aux sectateurs de Mahomet de lui vouloir mal et même furent en dessein de le tuer, à cause du mépris qu'il faisait de leur Prophète. Ce que Mahomet empêcha, lui permit de couper la gorge lui-même aux bêtes qu'il mangerait et quelque

¹ C'était tout récemment encore le privilège de certains clans nobles du sud de Madagascar.

« temps après, il lui donna une de ses filles en mariage, nommée Rafateme (Ra + Fâtima). Ramini « s'en alla avec sa femme en une terre dans l'Orient « nommée Mangadsini ou Mangaroro¹ où il vécut le « reste de ses jours et fut grand Prince. Il eut un fils « qui s'appelait Rahouroud qui fut aussi très puissant, « et une fille nommée Raminia, qui se marièrent ensemble et eurent deux fils : l'un nommé Rahadzi et « l'autre Racoube ou Racouvatsi². »

Cette légende, que Flacourt a recueillie vers 1650, se laisse facilement interpréter. Le voyage de Ramini à la Mekke, sa réception par le Prophète et son mariage avec Fâtima, qui épousa, au contraire, 'Aly ben Abû Tâlib, sont des inexactitudes qu'on peut qualifier de classiques. Les chefs de tribus islamisées prétendent généralement à la descendance de personnages illustres de l'Islâm. Certaines familles de musulmans malgaches font ainsi remonter leur origine à 'Aly et au Prophète lui-même. Ramini « créé de Dieu à la mer, descendu du ciel et des étoiles ou créé de l'écume de la mer », est simplement un étranger immigré à Madagascar. Au xvii^e siècle, ses descendants ont perdu le souvenir du pays d'origine de l'ancêtre éponyme; mais comme il a dû arriver par mer, la légende le fait naître de l'écume marine. Le

¹ Sur cette ville qu'on a inexactement assimilée à la ville indienne de Mangalore, cf. mon article sur *Le peuplement de Madagascar*, *Revue de Madagascar*, février 1907, p. 81-91.

² *Histoire de la grande île Madagascar*, Paris, 1661, in-4°, p. 48-49.

voyage à la Mekke, ses relations et son alliance avec le Prophète ont été ensuite ajoutés à la légende initiale, postérieurement à l'islamisation des Malgaches orientaux et sous l'influence de la religion nouvelle.

Suivant les tribus et les clans où la légende précédente s'est conservée, Ramini est tantôt le père, tantôt le frère et mari de Raminia. Il s'agit en l'espèce d'un doublet à deux genres. Au point de vue ethnographique, le couple Ramini-Raminia représente l'ancienne pratique du mariage endogamique entre frère et sœur. Cette coutume est depuis longtemps tombée en désuétude; mais les relations sexuelles entre proches parents à tous les degrés se sont maintenues dans quelques clans Zafin-d'Raminia, chez les Antambahwaka et les Undzatsi.

En graphie arabico-malgache, Raminia est généralement écrit رَمَانِيَا ou رَمَانِي. Le *tanūyn* n'est pas ici en fonction de voyelle nasale, il a simplement pour but d'indiquer que le ي a exceptionnellement valeur de *yod* au lieu de *z*. En arabico-malgache, رَمَانِيَا ne doit donc pas se lire *niza* : رَمَانِيَا = *niya* en malgache ancien, *nia* en malgache moderne. Cette lecture est attestée par tous les textes connus; la forme moderne *Raminia* représente un ancien *Raminīya*. Le phénomène de réduction du groupe *i+y* subséquent à *i* est extrêmement fréquent; parallèlement, le groupe *u+w* subséquent aboutit également à *u*. Au point de vue linguistique, le doublet Ramini-Raminia représente

nettement deux adjectifs ethniques construits sur le modèle du type arabe bien connu : γ - ي au masculin; γ - ية au féminin. Soit par exemple : عمان « l'Omân », عُمَانِي *Omâny* « l'Omânais, l'indigène de l'Omân »; عُمَانِيَّة *Omâniyya* « l'Omânaise ». Quelle que soit la leçon que nous adoptons pour le nom de l'île identifiée avec Sumatra : رَامْنِي *Râmny*, ou, d'après Maşûdy, رَامِين *Râmyn*, dans les deux cas elle aboutit en malgache à *Ramini*. *Râmny* = malg. *Ramini* par vocalisation intérieure du groupe *mn* qui n'existe pas en malgache; *Râmyn* = malg. *Ramini*, par ouverture de la finale fermée *myn*. *Ramini*, que j'ai vainement tenté d'expliquer de façon satisfaisante par le malgache, l'arabe ou le bantou, me semble donc signifier : l'indigène de Râmny, le Sumatranais; et son doublet féminin *Raminiya* > *Raminia* : la femme de l'île Sumatra, la Sumatranaise.

Cette étymologie repose sur des bases plus certaines que la seule homophonie du nom d'une île de l'Indonésie et du nom de l'ancêtre éponyme des musulmans malgaches de la côte orientale. Je viens de terminer une étude de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches. Les conclusions de ce travail, actuellement à l'impression, sont les suivantes : 1° La présence dans tous les dialectes malgaches de mots sanskrits (mots usuels, nom d'une série de mois, noms théophores) indique très nettement que les Indonésiens immigrés dans la grande île africaine avaient été antérieurement hindouisés;

2° Le malgache est un dialecte malais évolué; 3° Le malgache est plus étroitement apparenté au batak de Sumatra qu'aux autres langues ou dialectes du groupe malais. En ce qui concerne l'influence sanskrite, Van der Tuuk avait émis une opinion identique en 1864; mais elle fut abandonnée pour insuffisance de preuves décisives : il ne citait, en effet, à l'appui de sa thèse, que trois ou quatre mots d'origine sanskrite. J'ai récemment montré l'exactitude de cette théorie : elle nous est attestée par une cinquantaine de triplets sanskrito-malayo-malgaches¹. La formule ethnographique et linguistique nouvelle est donc la suivante : les Malgaches modernes descendent d'Indonésiens hindouisés, originaires de Sumatra. Cette constatation, présentée ici sous forme de postulat en attendant la publication de mon étude de phonétique, nous autorise à rapprocher le nom malgache Ramini du nom de l'île Râmny = Sumatra. Je tiens à faire remarquer qu'il n'est pas fait état de cette étymologie dans les conclusions de mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, mais que ce sont au contraire les conclusions de l'*Essai de phonétique* qui m'ont paru justifier l'étymologie Râmny > Ramini. L'exactitude de la traduction de Ramini par le Sumatranais, de Raminia par la Sumatranaise, me semble ainsi établie de façon probante.

¹ Cf. à ce sujet, G. FERRAND, *Le peuplement de Madagascar*, in *Revue de Madagascar*, février 1907.

L'ÎLE LÂMERY.

Le *Livre des Merveilles de l'Inde* et Aboulféda donnent sur l'île Lâmery les renseignements suivants :

XI. — *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 66 : « J'ai questionné Moḥammed, fils de Bâbišâd, sur les singes et ce qu'on en rapporte et il m'a raconté bien des choses à ce sujet. Entre autres, il m'a dit que du côté de Şanfyn, dans la vallée de Lâmery (لامرى) et dans celle de Kâkola¹, habitent des singes d'une taille extraordinaire, partagés en troupe dont chacune a son chef qui est le plus grand de la troupe. De temps en temps, ils sortent des bois, viennent sur les chemins et lieux de passage, frappent les voyageurs et ne leur permettent de continuer leur route qu'en abandonnant quelque pièce de bétail, brebis, vache ou autres aliments. »

XII. — *Ibid.*, p. 125 : « Le même (Moḥammed, fils de Bâbišâd) m'a appris que, dans l'île de Lâmery, il y a des zarâfa² d'une grandeur indescriptible. On

¹ Dans l'île de Sumatra, cf. *Merveilles*, p. 237-245.

² زرافة du skr. çarabha, animal fabuleux à huit pattes. Cf. *Alberuni's India*, trad. Sachau, t. I, p. 203 : « It has four feet, but also on the back it has something like four feet directed upwards. It has a small proboscis, but two big horns with which it attacks the elephant and cleaves it in two. » Al-Byrûnî écrit زرافة çarawa. Cf. également REINAUD, *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, *Journal asiatique*, août-octobre 1844, et février-mars 1845,

rapporte que des naufragés, forcés d'aller des parages de Fanşûr vers Lâmary, s'abstenaient de marcher la nuit par crainte des *zarâfa*. Car ces bêtes ne se montrent pas le jour. A l'approche de la nuit, ils se réfugiaient sur un grand arbre; et, la nuit venue, ils entendaient rôder autour d'eux; et le jour ils reconnaissaient les traces de leur passage sur le sable. Il y a aussi dans ces îles une multitude effroyable de fourmis, particulièrement dans l'île de Lâmary où elles sont énormes¹. Le même m'a conté qu'il avait entendu dire par un marin qu'à Lâlûbylenk (لولوبيلنك), qui est une baie de la mer, il y a un peuple mangeur d'hommes. Ces anthropophages ont des queues². Ils demeurent entre la terre de Fanşûr et la terre de Lâmary. »

XIII. — *Ibid.*, p. 176 : « J'ai déjà parlé de Seryra (سيرة)³ qui est située à l'extrémité de l'île de Lâmary. »

XIV. — GÉOGRAPHIE D'ABOULFÉDA⁴, II, 2, p. 131 : « Île de Lâmary. D'après l'*Atwâl*, 126° de longitude

p. 109 du tirage à part. C'est évidemment la légende du çarabha indien transportée à Ceylan qui a fait croire à l'existence de la girafe dans cette île (DIMAŠKY, p. 215 de la trad.).

¹ Sur les fourmis énormes, en malais *sêmut*, d'après lesquelles serait nommée l'île de Sumatra, cf. *Merveilles*, p. 235, *in fine*.

² Cf. *Merveilles*, p. 236-237. Il s'agit des Bataks et des grands singes à queue de Sumatra, que l'auteur arabe a transformés en anthropophages à queue.

³ Lire سَرْبُوزَة « Sarboza ».

⁴ Introduction et trad. II, 1, par Reinaud, Paris, 1848, in-4°; trad. II, 2, par Stanislas Guyard, 1883.

et 9° de latitude; d'après le Kânûn, 127° de longitude. Au sud du premier climat. Dans la mer de l'Inde. Cette île est le principal lieu de production du bois de *bokham* et du bambou. »

Ainsi que l'a montré Van der Lith dans l'*excursus B* du *Livre des Merveilles de l'Inde* (p. 233-237), l'île Lâmery du *Kitâb 'adjâyb al-Hind* et d'Abulféda, la *Lambri* de Marco Polo, la *قولو لمیری pulo Lamery* « île Lamery », et la *نگری لمیری nagary Lambry* « pays de Lambry » des Chroniques malaises, désignent sans aucun doute l'île Sumatra. D'après cette identification certaine, Râmny = Lâmery = Sumatra. On constate, en effet, que, dans les extraits précédemment cités, les géographes arabes désignent Sumatra tantôt sous le nom de Râmny, tantôt sous celui de Lâmery, mais l'un est exclusif de l'autre. Ceci doit être également noté : dans les documents chinois utilisés par Groeneveldt¹, Sumatra est appelée Lâmery; d'après la légende historique malgache qui remonte au premier millénaire de notre ère, la même île est appelée Râmny > *Ramini*; Ibn Khor-dâdhibeh, Sulaymân, Ibn al-Fakÿh (p. 10), Abû Zayd et Mas'ûdy l'appellent Râmny ou Râmyn; l'auteur du *Livre des Merveilles de l'Inde* : Lâmery; Édrysÿ, Dimasÿ et Nowayry : Râmÿ ou Râmny; Abulféda : Lâmry; Marco Polo : *Lambri*. Les deux leçons *Lâ-*

¹ *Notes on the Malay Archipelago and Malacca compiled from Chinese sources*, in *Verhandelungen Bat. Genootschap Kunst. en Wetenschappen*, XXXIX, 1880, apud *Merveilles*, p. 233.

mery et *Rámny* nous sont donc attestées par des témoignages de même valeur et d'égale authenticité. Si la forme malgache était *Lamari* ou *Lamiri*, on pourrait supposer que les marins arabes ont inexactement rapporté le nom de la région de Sumatra où ils trafiquaient, et que *Rámny* (رامنى) ou *Rá-myn* (رامين) sont des transcriptions ou des graphies fautives pour لامرى *Lámery*. Mais le malgache *Ra-mini* ne permet pas d'envisager une pareille hypothèse. Il serait du reste difficile d'admettre que Ibn Khordádhbeh, Sulaymán, Ibn al-Fákyh, Abú Zayd, Mas'údy, Édrysý, Dimašky et Nowayry se soient tous trompés. D'autre part, le *Lambri* de Marco Polo concorde entièrement avec les notations des chroniques chinoises et malaises, de l'auteur du *Livre des Merveilles de l'Inde* et d'Abulféda : le même argument peut donc être invoqué en faveur des deux leçons. L'hypothèse, d'après laquelle une région de Sumatra aurait été successivement désignée par ces deux noms, n'est pas davantage admissible, puisque Ibn Khordádhbeh donne *Rámny*, le *Kitáb 'adjáyb al-Hind*, *Lámery*; Édrysý, *Rámny*; Abulféda et Marco Polo, *Lámery*. Cette alternance, du ix^e au xiv^e siècle, de formes attestées d'un même nom géographique est d'autant plus inattendue que les deux formes ont été identifiées de façon probante : ce doublet toponomastique s'applique incontestablement à Sumatra. La seule conjecture possible en l'état de nos connaissances est la suivante : *Rámny* aurait désigné l'île entière, et *Lámery*, la partie septentrionale de Sumatra.

Coïncidence curieuse : à côté du nom de l'ancêtre éponyme des Malgaches orientaux, *Ramini*, on relève sur la côte orientale de Madagascar le nom d'un petit village maritime, *Lamari*, à une quinzaine de kilomètres au sud de Tamatave. *Ramini-Lamari* répond exactement à *Râmny-Lâmery*. Sans y attacher plus d'importance qu'il ne faudrait, cette concordance valait d'être signalée.

II

LE WAKWAK.

« On sait, dit Reinaud, qu'Hipparque, par suite d'une idée un peu vague qui avait circulé avant lui, émit l'opinion que l'Afrique, non seulement s'étendait fort loin vers le Midi, mais encore que, du côté de l'Orient, elle se prolongeait jusqu'en face des contrées les plus reculées de l'Asie. Cette opinion fut adoptée par Ptolémée, et le nom de ce géographe lui donna une nouvelle force. Elle a été successivement partagée par Al-Istakhry et Ibn Haukal, par Édrys, Ibn Sa'yd, etc.¹ » Reinaud a fait dessiner par Jomard « une carte générale du traité d'Édrys » dressée d'après les cartes originales des manuscrits de Paris et d'Oxford. Les parties « qui ont souffert des ravages

¹ *Géographie d'Aboulféda*, introduction, p. cclxxviii. Cf. également, *Merveilles, excursions I* par J. de Goeje, p. 298.

du temps » sont indiquées par des points¹. Cette carte est indispensable pour la lecture des géographes arabes. Reportés sur une carte moderne, les renseignements qu'ils nous fournissent sont incompréhensibles et inutilisables. Appliquant la théorie d'Hipparque, Édrisy supprime toutes les terres asiatiques au sud du 20° degré de latitude pour permettre au cap Guardafui de se prolonger en ligne incurvée jusqu'en face de la Chine. L'océan Indien est ainsi transformé en une espèce de Méditerranée où voisinent les îles africaines et les îles malaises. La mer de l'Inde de ce géographe forme un angle aigu dont le sommet est au fond du golfe de Berbera ou golfe d'Aden. Si les 10 degrés de cet angle sont portés à environ 90 degrés à partir de l'initiale du mot *Berbera* inscrit sur la carte, la côte orientale d'Afrique retrouve sa position exacte; l'Inde, la péninsule malaise et l'Indo-Chine ont une place suffisante pour se développer normalement vers le Sud; les îles de l'océan peuvent être situées d'après leurs latitudes et leurs longitudes respectives. La rectification de la carte d'Édrisy est, en somme, obtenue par l'élargissement de la mer des Indes, en écartant de 90 degrés vers le Sud la côte africaine des Zendjs, de Sofâla et du Wâkwâk.

« Les îles du Japon, dit M. de Goeje, portent un nom tout différent (de Sylâ = Corée) chez les Arabes : ce sont les îles des Wâkwâk (Wôkwôk), sur lesquelles

¹ *Géographie d'Aboulféda*, introduction, p. cxx.

toutefois on a fait des rapports tellement extraordinaires et fantastiques, que des géographes sérieux comme Yakût et Abû'l-feda ont à peine osé en prendre note. Quant aux savants européens, un seul, autant que je sache, a voulu assimiler ces îles au Japon (*Tausend und eine Nacht*, HABICHT, 1825, t. I, p. 199, Anm. 24), mais par simple conjecture et sans preuve à l'appui. Langlès (*Voyage de Sindbad*, p. 147) était d'avis qu'il fallait les identifier avec les îles de la Sonde; Reinaud (*Introduction de la Géographie d'Abû'l-feda*, p. cccv, ccviii et cccxv) ne se prononce pas à ce sujet d'une façon précise, mais il semble les placer du côté de Madagascar; de Slane (*Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, t. I, p. 95, n. 3) croit que ce sont les îles Seychelles; M. Devic (*Merveilles de l'Inde*, p. 169) dit : « Le Wâkwâk est « une région assez mal définie, mais qui paraît appartenir aux parages des îles malaises. » On peut ajouter la définition de Lane (1001 N., t. III, 480, n. 32) : « All the islands with which they (Arabic « geographers) were acquainted on the east and « south-east of Borneo. » Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les géographes arabes placent les îles Wâkwâk dans l'Extrême-Orient¹. Le texte d'Ibn Khor-dâdhbeh (fol. 69) est incorrect, mais avec un peu de peine et en s'appuyant sur le manuscrit, on parvient à en tirer ce qui suit : « A l'orient de la Chine « sont les pays d'Al-Wâkwâk qui sont tellement riches

¹ Je dois rappeler que cet article a été publié en 1880.

« en or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, « les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs « singes. Ils livrent au commerce des tuniques bro- « chées d'or. On y trouve encore du bois d'ébène d'excellente qualité¹. » Un peu plus loin, le même auteur parle de Sylâ qu'il distingue fort bien des Wâkwâk, et parmi les produits exportés de l'Inde et de la Chine, il cite (fol. 70) « l'or et le bois d'ébène « provenant du Wâkwâk ». A la même page (fol. 71) il dit : « La longueur de cette mer (la mer des « Indes), depuis al-Kolzom (l'ancienne Clysma, près « Suez) jusqu'au Wâkwâk est de 4,500 parasanges », et ces mots sont reproduits textuellement dans les voyages de Sindbad (*Mille et une nuits*). Istakhry (p. 122) et Ibn Haukal (p. 193) se bornent comme Mokaddasi, dans leur géographie, au territoire de l'Islâm et ne parlent des Wâkwâk que dans leur description de la mer Persique qu'ils indiquent comme étant un golfe de l'océan commençant aux frontières de la Chine et des Wâkwâk. Leur contemporain Ibn al-Faḳyh (p. ۴) dit que les Wâkwâk se trouvent derrière la Chine et ajoute, comme les autres, que l'Océan Indien s'étend de Kolzom jusqu'aux Wâkwâk de la Chine. Yakût se contente de mentionner que « le pays des Wâkwâk se trouve au delà de la Chine « et qu'on en parle dans les contes et les fables ». Dans l'ouvrage *Mafâtyh-al-'Olâm* (ms. de Leyde n° 514, fol. 66 r°), qui a été écrit vers la fin du

¹ J'ai rectifié cette citation d'après la traduction de M. de Goeje publiée en 1889.

x^e siècle, le Wākṡāk est indiqué comme se trouvant à côté de la Chine, dans l'Asie orientale. De même dans les ouvrages de Byrūny, d'Edrysy là où il ne copie pas Mas'ūdy, Kazwiny, Dimāsky et autres, qui ici ne diffèrent que par les détails plus ou moins précis qu'ils donnent, il est dit que le pays des Wākṡāk est situé à l'est de la Chine. Autant que je sache, il n'y a que (Ibn al-Fākḡh), Mas'ūdy (III, p. 6) et ceux qui l'ont copié, qui aient placé ces îles au sud de l'Afrique et pris les Wākṡāk pour le dernier pays que l'on rencontre après avoir dépassé le Zanguebar et Sofāla, de même qu'il indique Sylā comme étant le dernier pays au delà de la Chine. Cette divergence des auteurs cités créerait un problème insoluble, si l'on ignore que selon l'opinion d'Hipparque, adoptée par beaucoup d'Arabes, le sud de l'Afrique se tournait sensiblement vers l'Orient, en sorte que la mer des Indes formait une mer intérieure comme la Méditerranée¹.

D'après Ibn al-Fākḡh (*vide infra*, XVI), il y a deux pays appelés Wākṡāk : le Wākṡāk de la Chine et le Wākṡāk du Midi. Ce dernier est le Wākṡāk africain qu'Edrysy place, sur sa carte, à l'est — c'est-à-dire au sud — du Sofāla. Ainsi que l'a montré l'éminent professeur de Leyde, le Wākṡāk de la Chine n'est autre que le Japon, dont l'ancien nom *Wo-kwo* ou royaume de *Wo*, *Wo-kwok* en dialecte chinois de Canton où fréquentaient les Arabes, *Wo-koku* en

¹ *Merveilles, excursus F: le Japon connu des Arabes*, p. 297-298.

japonais, est devenu en arabe *واقواق* *Wâkwâk*¹. Mais certains renseignements fournis sur le Wâkwâk par les géographes arabes ne peuvent en aucune façon s'appliquer au Japon. C'est qu'il s'agit alors du Wâkwâk du midi ou Wâkwâk africain, dont l'existence n'est pas douteuse. L'homophonie du nom de deux pays si différents, très éloignés l'un de l'autre en réalité mais très voisins d'après la conception ptoléméenne de l'océan Indien, a été une cause d'erreur pour les géographes orientaux et d'incertitude pour leurs commentateurs. L'examen critique des extraits suivants confirme en tout point la précieuse indication donnée par Ibn al-Faḳyh.

XV. — IBN-KHORDÂDHEB, p. 50 : « A l'Orient de la Chine sont les pays d'Al-Wâkwâk (le Japon), qui sont tellement riches en or, que les habitants fabriquent, avec ce métal, les chaînes de leurs chiens et les colliers de leurs singes. Ils livrent au commerce des tuniques brochées d'or. On y trouve encore du bois d'ébène d'excellente qualité. »

P. 51 : « Du Wâkwâk on exporte l'or et l'ébène. »

P. 52 : « La longueur de cette mer (des Indes), depuis al-Kolzom (Suez) jusqu'au Wâkwâk (Japon) est de 4,500 parasanges. »

XVI. — IBN AL-FAKYH AL-HAMADHÂNY², p. v : « Il n'y

¹ *Ibid.*, p. 295-307.

² Éd. de Goeje, Leyde, 1886, in-8°; cf. G. FERRAND, *Madagascar et les îles Uâq-Uâq*, in *Journ. asiat.*, mai-juin, 1904, p. 489 et suivantes.

a pas de mer au monde plus grande que la Grande Mer. Elle commence au Maghrib et par le Kolzom atteint le Wâkwâk de la Chine. Le Wâkwâk de la Chine diffère du Wâkwâk du midi en ce que le Wâkwâk du midi produit de l'or de mauvaise qualité. »

XVII. — MAS'ÛDY, t. I, p. 233 : « Le terme de la course (des marins arabes de l'Omân et de la tribu de Azd) sur la mer de Zendj est l'île Kanbalû... et le pays de Sofâla et des Wâkwâk, situé sur les confins du Zanguebar et au fond de ce bras de mer. » Van der Lith (*Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 285) dit de la phrase précédente : « La traduction ne me semble pas au-dessus du doute; on peut tout aussi bien lire : « La fin de leur course est Kanbalû; « ils vont même plus loin jusqu'au Sofâla et le pays « des Wâkwâk qui est situé aux confins extrêmes du « pays des Zendjs et à la partie inférieure de la mer « des Zendjs. »

XVIII. — Ib., t. III, p. 6-7 : « De même que la mer de Chine aboutit au pays de Silâ (Japon, lire : Corée), dont nous avons eu déjà occasion de parler, de même les limites de la mer de Zendj sont au pays de Sofâla et des Wâkwâk, pays qui produit de l'or en abondance et d'autres merveilles; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zendjs bâtirent leur capitale; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent *waklîmî* (وقليمى pour مفاليمى *mfaleme* < Swahili : *mfalme* « roi ») ... Le territoire des

Zendjs commence au canal dérivé du haut Nil et se prolonge jusqu'au pays de Sofala et des Wâkwâk. »

XIX. — *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 8-12 :
 « D'après le récit que m'en a fait Abû Moḥammed al-Ḥasan, fils de 'Amr, un capitaine de navire lui raconta qu'étant parti pour le Zâbedj sur un navire à lui appartenant, le vent les poussa vers les îles Wâkwâk où ils durent s'arrêter non loin d'une bourgade. A leur vue, les habitants prirent la fuite dans la campagne, emportant tout ce qu'ils purent de leurs biens. Les gens du navire, qui ne connaissaient pas le pays et qui ignoraient la cause de la fuite des naturels, n'osaient pas descendre à terre. Le navire demeura là deux jours, sans que personne vînt à eux ou fit mine d'entamer quelque rapport. Enfin un matelot qui connaissait la langue des Wâkwâkys fut débarqué et se risqua à traverser la bourgade pour gagner la campagne. Il découvrit un homme caché sur un arbre, lui parla, lui fit des amitiés, lui offrit des dattes et le questionna sur la cause qui avait fait fuir les gens du pays, lui promettant sécurité et récompense, s'il montrait de la franchise. L'homme répondit qu'en apercevant le navire, les gens de la bourgade avaient cru qu'on voulait les attaquer et qu'ils s'étaient sauvés avec leur roi dans la campagne et dans les jungles. Il consentit à suivre le matelot au navire. On lui donna trois compagnons, chargés pour le roi du pays d'un beau message, assurant toute sécurité au roi et à son monde,

et lui portant aussi un cadeau composé de deux pièces d'étoffes, de quelques dattes et de diverses bagatelles. Le prince rassuré revint avec tous ses gens. On demeura avec eux, et on commença un commerce d'échange avec tout ce dont le navire était chargé. Le vingtième jour n'était pas encore écoulé, quand survint une autre peuplade avec son chef pour attaquer la première. « Sachez, dit le roi de la bourgade, que ceux-là viennent pour m'attaquer et m'enlever mon bien : car ils s'imaginent que j'ai acquis une bonne partie de la cargaison du navire. C'est pourquoi prêtez-moi votre secours, défendez-vous en me défendant. » Dès l'aurore, dit le narrateur, la troupe étrangère vint pour commencer l'attaque à la porte de la ville. Et le roi sortit à leur rencontre avec son monde, soutenu par les matelots et par les soldats du navire, ainsi que par ceux d'entre les marchands et les gens de l'équipage qui se montraient disposés à combattre. La bataille s'était engagée, lorsque, au milieu de la mêlée, un homme de l'équipage, personnage astucieux originaire de l'Irak, tira de sa poche une feuille de papier sur laquelle était écrit un compte à lui, la développa toute grande, et l'éleva de la main vers le ciel en prononçant des paroles à haute voix. Aussitôt que les agresseurs virent la chose, ils cessèrent immédiatement leur attaque. Quelques-uns vinrent à l'homme et lui dirent : « Par grâce, arrête ! Nous allons partir, nous ne toucherons à rien. » Et tous se disaient les uns aux autres : « Cessons, cessons le combat. Nos

« ennemis ont élevé leur affaire vers le roi du ciel.
« En un instant nous serions vaincus et massacrés. »
Et ils s'humiliaient devant l'homme jusqu'à ce qu'il eût remis la feuille dans sa ceinture. Alors ils se retirèrent, usant d'un langage très humble, comme si moi et les gens du navire étions les maîtres de la bourgade et de ce qu'elle contenait. Ainsi débarrassés d'eux, continue le narrateur, nous revînmes à nos affaires accoutumées de ventes et d'achats. Le roi était tout à notre service. Sans cesse trompant les gens du pays, volant leurs enfants, achetant les uns aux autres, avec des pagnes, des dattes et des bagatelles, nous fîmes si bien, que le navire fut bientôt chargé de cent têtes d'esclaves grands ou petits. Au bout de quatre mois, le moment du départ approchant, ceux que nous avions achetés ou volés nous dirent : « Ne nous emmenez pas, laissez-nous dans « notre pays. Il ne vous est point permis de nous « réduire en esclavage, de nous séparer de nos « familles. » Mais nous n'y prêtions aucune attention. Sur le navire, les uns étaient enchaînés par les pieds, les autres attachés; les enfants restaient libres. Cinq hommes de l'équipage demeuraient à bord pour s'occuper de leur nourriture et veiller sur le navire. Les autres étaient à terre. Or, une nuit, les captifs se jetèrent sur les hommes de garde, les lièrent de cordes, levèrent l'ancre, mirent à la voile et volèrent le navire au milieu des ténèbres. Au matin, il avait disparu, et nous restâmes plantés là, réduits pour tout bien et toute ressource aux piêtres

restes que nous avons laissés dans la bourgade, les jours précédents. On ne put avoir aucune nouvelle du navire. Il nous fallut séjourner là bien des mois, jusqu'à ce que, ayant construit une mince chaloupe capable de nous porter, nous nous embarquâmes dans le plus triste état de dénuement. »

XX. — *Ibid.*, p. 50 : « Suivant ce que m'a conté Moḥammed, fils de Bâbišâd, il y a dans les parages du Wâkwâk des scorpions qui volent comme des moineaux; lorsqu'ils piquent un homme, son corps se gonfle, il tombe malade, sa peau s'en va en lambeaux, et il meurt. »

XXI. — *Ibid.*, p. 65 : « Moḥammed, fils de Bâbišâd, m'a dit, d'après ce qu'il avait appris de gens qui avaient abordé au pays des Wâkwâk, qu'on y trouve un grand arbre aux feuilles rondes et quelquefois oblongues, qui porte un fruit analogue à la courge, mais plus grand et offrant quelque apparence d'une figure humaine. Quand le vent l'agite, il en sort une voix. L'intérieur est gonflé d'air comme le fruit de l'*ošar*. Si on le détache de l'arbre, il s'en échappe aussitôt du vent; et ce n'est plus qu'une peau. Un matelot voyant un de ces fruits, dont la forme lui plaisait, en coupa un pour l'emporter; mais il se dégonfla à l'instant, et ce qui resta entre les mains de l'homme était flasque comme un corbeau crevé. »

XXII. — *Ibid.*, p. 163 : « J'ai déjà rapporté des

choses intéressantes touchant les *Dybadjât ad-dam* (الدم). C'est un groupe d'îles dont la première est voisine des *Dybadjât al-kastadj*, et la dernière proche des îles des Wâkwâk. Ces *Dybadjât* sont, dit-on, au nombre de trente mille, dont douze mille habitées, au dire des marchands; elles sont distantes l'une de l'autre d'une parasange. Toutes sont sablonneuses. »

XXIII. — *Ibid.*, p. 172 : « Le même (Moḥammed al-'Omâny) m'a conté que dans une des îles du Wâkwâk il y a un oiseau dont le plumage a du rouge, du blanc, du vert et du bleu comme le pivoet. Il a la taille d'un gros pigeon. On le nomme *samandal*. Il peut entrer dans le feu sans se brûler, demeurer longtemps sans manger autre chose que de la terre. Pendant qu'il couve ses œufs, il ne boit pas jusqu'à leur éclosion. Lorsque les petits sont nés, il les abandonne quelque temps et n'en approche point; mouches et moucherons tournent autour des petits; quand leurs plumes ont poussé et qu'ils commencent à marcher, alors il leur donne la becquée. »

XXIV. — *Ibid.*, p. 173 : « Il m'a aussi conté que dans ces îles du Wâkwâk, il y a un animal semblable au lièvre, qui change de sexe, est tantôt mâle tantôt femelle. C'est du moins ce que disent les gens de Sarandyb, d'après ce que m'en a rapporté mon narrateur qui le tenait d'un Indien; et je ne sais qu'en dire. Ils prétendent que le lièvre change aussi

de sexe. Mais à mon sens, c'est une rêverie sans fondement. Dieu seul connaît la vérité.»

XXV. — *Ibid.*, p. 174 : « Quelques personnes m'ont dit avoir vu un homme qui avait pénétré et trafiqué chez les Wākṡāk, et qui décrivait l'ampleur de leurs villes et de leurs îles. Par cette expression, ampleur, je n'entends pas dire que leurs villes soient vastes, mais les habitants nombreux. Ils ont de la ressemblance avec les Turcs. Dans leurs arts, ce sont les plus industriels des hommes; dans le pays entier on prend grand soin de développer cette aptitude. Du reste, ils sont traîtres, rusés, menteurs; très vifs et très experts en tout ce qu'ils entreprennent. »

XXVI. — *Ibid.*, p. 174-175 : « (Dja'far, fils de Rāsīd, navigateur renommé des pays de l'or, connu sous le nom de) Ibn Lākys m'a rapporté à leur sujet (des Wākṡāk) des choses extraordinaires dont il avait été témoin. En l'année 334 H. (945 de J.-C.) ils allèrent avec un millier de barques pousser une vigoureuse attaque contre la ville de Kanbaluh (قنبلة¹). Mais ils ne purent s'en emparer, parce que la ville est solidement fortifiée et entourée par un bras de mer, au milieu duquel Kanbaluh s'élève comme un château fort. Des gens du pays qui s'étaient mis en rapport avec eux leur ayant demandé pourquoi ils étaient venus chez eux plutôt qu'en tout autre lieu,

¹ Variante : قنبلة.

ils répondirent que c'était parce que cette contrée possède des marchandises qui conviennent à leur pays et à la Chine, telles que l'ivoire, l'écaille de tortue, les peaux de panthère et l'ambre, et parce qu'ils voulaient se procurer des Zendjs, qui sont des hommes vigoureux et propres à supporter les travaux pénibles. Leur voyage, disaient-ils, avait duré un an. Ils avaient pillé quelques îles à six journées de distance de Kanbaluh, et ensuite maintes villes et bourgades du Sofala des Zendjs, sans compter ce que nous ne savons pas. Si ces gens-là disaient vrai en parlant d'un voyage d'une année, cela prouve que Ibn Lâkys a raison quand il prétend que les îles des Wâkwâk sont situées en face de la Chine. Dieu seul sait la vérité.»

XXVII. — *Ibid.*, p. 190-191 : « Un marin m'a rapporté qu'il avait fait la traversée de Seryra (= Sarboza) à la Chine dans un *sanbûk*. « Nous avons « parcouru, dit-il, un espace de cinquante *zâmâ*¹, « lorsqu'une tempête fondit sur notre embarcation. « On sacrifia une partie du chargement. La tempête « dura plusieurs jours, et le vent devint si terrible « qu'il n'y eut plus moyen de gouverner. Voyant « notre perte imminente, nous voulûmes nous jeter « à la mer et nous sauver dans une île voisine. Les « ancres mouillées, nous nous croyions perdus, « quand la tempête s'apaisa. Bientôt nous aper-

¹ Cf. *Merveilles*, p. 197, sub verbo مڤ. Mesure de longueur variable suivant les auteurs.

« çûmes dans l'île une troupe de gens, et nous atten-
 « dions que quelqu'un d'entre eux vînt à nous. Mais
 « aucun ne bougea. Nous leur fîmes des signes qu'ils
 « ne comprirent pas. Nous ne savions où nous étions,
 « persuadés d'ailleurs que, si nous descendions à
 « terre, ils nous feraient un mauvais accueil, et qu'il
 « y avait plus loin une autre troupe qui tomberait
 « sur nous, sans que nous puissions leur résister.
 « Nous passâmes ainsi quatre jours, sans oser débar-
 « quer et sans qu'aucun indigène vînt à nous. Le
 « cinquième jour, nous nous décidâmes pourtant,
 « parce qu'il fallait renouveler notre provision d'eau
 « et savoir où nous étions. Trente des nôtres allèrent
 « à terre avec des armes, dans la chaloupe du canot.
 « A notre approche les gens prirent la fuite; un seul
 « resta sur le rivage. Il nous adressa la parole dans
 « une langue étrangère. Un des nôtres put le com-
 « prendre. « Cette île, dit-il, fait partie du Wâkwâk. »
 « L'indigène interrogé au sujet des deux îles nous
 « apprit qu'elles appartenaient au Wâkwâk, qu'elles
 « sont situées à trois cents parasanges de toute autre
 « terre, qu'il n'y a pas d'autres habitants qu'eux, et
 « qu'ils y sont au nombre de quarante. Interrogé sur
 « la route à suivre pour gagner Şanf, il nous donna
 « les indications nécessaires. Ayant fait de l'eau, nous
 « remîmes à la voile vers le Şanf, suivant ses instruc-
 « tions, et nous y abordâmes sains et saufs, après un
 « voyage de quinze *zâmâ*. »

Bibliothèque Nationale de Paris, apud *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 279 : « Dans ce pays-ci (de Khmer) on trouve l'aloès de Khmer (قار) et le bois de sandal. L'île du sandal est située près de la plage; on y trouve l'aloès de Sanf, qu'ils estiment à un prix plus élevé que celui de Khmer, parce qu'il se distingue par son excellence et sa pesanteur dans le feu. On y voit des bœufs et des buffles. Puis le pays de Wāk(-wāk) et ses îles, situées à l'orient de la Chine. Elles sont riches en or. »

XXIX. — ALBERUNI'S INDIA¹, trad. E. C. Sachau, t. I, p. 210-211 : « The eastern islands in this (Indian) ocean, which are nearer to China than to India, are the islands of the Zâbadj, called by the Hindus *Suvarṇa-dvīpa* (d'après le texte arabe ١٠٣ : سُورَن دِيب, litt. : *suwarn-dyb*) i. e. the gold islands². The western islands in this ocean are those of the Zandj, and those in the middle are the islands Ramm³ (الرَّم) and the Dīva islands [Malediva, Lacadiva] (d'après le texte arabe ١٠٣ : الديجات *ad-Dybadjât*), to which belong also the Kūmayr (قُمَيْر) islands. »

¹ Texte arabe, éd. Sachau, Londres, 1887, in-4°; trad. anglaise par Sachau, Londres, 1888, in-8°, 2 vol. Le chapitre XVIII avait été précédemment publié et traduit par REINAUD, *Fragments arabes et persans*, p. 79-126 du tirage à part.

² Nom sanskrit de Sumatra ou plutôt de la région de Sumatra.

³ *Vide supra*, XXII, les îles *ad-dum* qui sont les mêmes que les îles Ramm; en graphie arabe رَم, دَم.

XXX. — « The island of *Alwākṡāk* belongs to the Kumayr islands. *Kumayr* is not, as common people believe, the name of a tree which produces screaming human heads instead of fruits, but the name of a people the colour of whom is whitish. They are of short stature and of a build like that of the Turks. They practise the religion of the Hindus, and have the custom of piercing their ears. Some of the inhabitants of the *Wākṡāk* island are of black colour. In our countries there is a great demand for them as slaves. People fetch from thence the black ebony-wood; it is the pith of a tree, the other parts of which are thrown away, whilst the kinds of wood called *mulamma'* and *ṣauḥaṭ* and the yellow sandal-wood are brought from the country of the Zandj. In former times there were pearl-banks in the bay of Sarandyb, but at present they have been abandoned. Since the Sarandyb pearls have disappeared, other pearls have been found at Sofāla in the country of the Zandj, so that people say the pearls of Sarandyb have migrated to Sofāla. »

XXXI. — GÉOGRAPHIE D'ÉDRYSY, trad. A. Jaubert, t. I, p. 4 : « La première des (sept) mers, située dans la partie habitable du globe, est la mer de la Chine et des Indes, du Sind et de l'Yémen. Elle s'étend à partir de la ligne équinoxiale; elle baigne la Chine, puis l'Inde, puis le Sind, puis le midi de l'Yémen, et se termine au détroit de Bâb-al-Mandeb. C'est là sa longueur, et, d'après le rapport des voyageurs dignes

de foi, des navigateurs qui s'y sont hasardés, et des personnes qui ont fait voile d'un pays à un autre depuis la mer Rouge jusqu'au Wākṡāk, cette longueur est de 4,500 parasanges. Il s'y trouve environ trois cents îles, soit désertes, soit habitées, dont nous dirons subséquemment ce que nous en avons appris de plus certain, et ce que l'histoire en rapporte. »

XXXII. — *Ibid.*, p. 78-80 : « Neuvième section. Cette section comprend la description de la mer des Indes connue sous le nom de mer de la Chine et d'une partie de la mer nommée Dâr Lazuy¹. . . . Nous disons donc qu'au midi de cette mer est une partie du Sofâla, et qu'au nombre des lieux habités de ce pays est la ville de Djesta (جستہ), peu considérable. On y trouve de l'or en quantité; son exploitation est la seule industrie et la principale ressource des habitants. Ils mangent des tortues marines et des coquillages. Le *dara*² est peu abondant parmi eux. Cette ville est située sur un grand golfe où peuvent entrer les navires. Les habitants de Djebesta (جہستہ) [جستہ d'après un autre manuscrit] n'ayant ni navires ni bêtes de somme pour porter leurs fardeaux, sont obligés de les porter eux-mêmes, et de se rendre service réciproquement. Ceux de Komor (قمر) et les marchands du pays de Mehradj (مہراج) [lire : du

¹ Pour *Laruey*. C'est la mer de Lâr qui baigne la côte occidentale de l'Inde.

² Espèce de maïs.

Maharâdja] viennent chez eux, en sont bien accueillis, et trafiquent avec eux. De la ville de Djebesta à celle de Dâghûta (داغوطه), trois jours et trois nuits par mer; et à l'île de Komor, un jour. La ville de Dâghûta est la dernière du Sofâla, pays de l'or; elle est située sur un grand golfe. Ses habitants vont nus; cependant ils cachent avec leurs mains (leurs parties sexuelles), à l'approche des marchands qui viennent chez eux des autres îles voisines. Leurs femmes ont de la pudeur, et ne se montrent ni dans les marchés ni dans les lieux de réunion, à cause de leur nudité; c'est pourquoi elles restent fixées dans leurs demeures. On trouve de l'or dans cette ville et dans son territoire, plus que partout ailleurs dans le Sofâla. Ce pays touche à celui de Wâkwâk (واقواق), où sont deux villes misérables et mal peuplées, à cause de la rareté des subsistances et du peu de ressources en tout genre. L'une se nomme Derû (درو) [variante ددوا] et l'autre Nebhenah (نبهنه) [variante بنهنه]. Dans son voisinage est un grand bourg nommé Da'rghah (دعرغه) [variante دغدغه]. Les naturels sont noirs, de figure hideuse, de complexion difforme; leur langage est une espèce de sifflement. Ils vont absolument nus et sont peu visités (par les étrangers). Ils vivent de poissons, de coquillages et de tortues. Ils sont (comme il vient d'être dit), voisins de l'île de Wâkwâk dont nous reparlerons, s'il plaît à Dieu. Chacun de ces pays et de ces îles est situé sur un grand golfe. On n'y trouve ni or, ni commerce, ni navire, ni bêtes de somme. Quant à l'île de Djâlûs

(¹جالوس), ses habitants sont Zendjs, ils vont nus et vivent, comme nous l'avons dit, de ce qui leur tombe entre les mains². Il existe chez eux une montagne dont la terre est (mêlée) d'argent. Si on approche cette terre du feu, elle se dissout et devient de l'argent³. De là à l'île Lankyâlyûs (⁴لنكياليوس) on compte deux journées, et cinq de cette dernière à l'île de Kalah⁵ (كله); qui est très grande et où demeure un roi qu'on nomme le Djâba (جابه) ou prince indien. »

XXXIII. — *Ibid.*, p. 87 : « Premier climat. Dixième section. Cette section comprend les dernières terres habitables du côté de l'Orient, au delà desquelles tout est inconnu; la mer de Chine nommée aussi Şakhâ (⁶صخى) et, par quelques personnes, mer de Şanf; c'est un bras de la mer Océane appelée *mer obscure*, parce

¹ Lire باروس Bârûs. Cf. *Merveilles*, p. 263; IBN KHORDÂDHEB, 44, n. f. L'île Bârûs est le Baros de la côte occidentale de Sumatra.

² Cf. *Relation des voyages*, p. 8-9, qui contient des détails identiques sur les indigènes des îles Landjabâlûs = Nicobar.

³ Sur les mines d'argent, cf. *Relation des voyages*, p. 9, et IBN KHORDÂDHEB, p. 45 : « Il y a (dans une des îles de cette mer) une montagne dont l'argile soumise à l'action du feu devient de l'argent. »

⁴ Lire لنكياليوس Lankabâlûs.

⁵ Le Kedah de la côte occidentale de la péninsule malaise. Cf. *Merveilles*, p. 263. Tout le passage précédent depuis : « Quant à l'île de Djâlûs... » a trait à l'Indonésie. D'après sa conception ptoléméenne de la mer des Indes, Édrys y l'a normalement placé à la suite de la description du Wâkwâk africain.

⁶ Lire صخى Şandjy. C'est la partie de la mer de Chine à l'est de l'Indo-Chine française.

qu'elle l'est en effet, et qu'elle est presque toujours agitée par des vents impétueux et couverte d'épaisses ténèbres. Cette mer touche à l'Océan auprès de Gog et Magog, et par sa partie inférieure (*litt.* : par ce qui est au-dessous d'elle), aux terres inhabitables du côté du Nord. Cette mer des ténèbres s'étend beaucoup aussi du côté de l'Occident ainsi que nous l'avons dit, et que nous en avons tracé le dessin. » La version latine ajoute le passage suivant qu'on retrouve dans le texte arabe du ms. B : « Protenditurque ad insulas Vacvac ex parte meridionali, et ad mare serpentum usque ad latus australe maris terrarum ambientis¹. »

XXXIV. — *Ibid.*, p. 92 : « Dans la partie des îles de Wāk-wāk voisines de celles-ci (dans la mer des Indes et de la Chine), sont des lieux coupés d'îlots et de montagnes, inaccessibles aux voyageurs, à cause de l'extrême difficulté des communications. Les habitants sont des infidèles qui ne connaissent point de religion, et qui n'ont point reçu de loi. Les femmes vont tête nue, portant seulement des peignes d'ivoire ornés (*litt.* : couronnés) de nacre. Une seule femme porte quelquefois jusqu'à vingt de ces peignes. Les hommes se couvrent la tête d'une coiffure qui ressemble à ce que nous appelons *al-kānas* (الكانس).

¹ Pour l'intelligence de ce passage, cf. les cartes 17 et 5 de l'atlas de Joachim Lelewel, Bruxelles, 1850. Celle-ci représente le *quadrans habitabilis* d'après Abū Rayhān al-Byrūnī. L'île Wāk-wāk est située contre la côte d'Afrique au sud de la mer Sandjy.

et qui s'appelle en langue indienne *al-buhâry* (البهاری). Ils restent fortifiés dans leurs montagnes sans en sortir et sans permettre qu'on vienne les visiter; cependant ils montent sur les hauteurs, le long du rivage, pour regarder les bâtiments, et quelquefois ils leur adressent la parole dans une langue inintelligible. Telle est constamment leur manière d'être. Auprès de ce pays est l'île de Wâkwâk, au delà de laquelle on ignore ce qui existe. Cependant les Chinois y abordent quelquefois, mais rarement; c'est un assemblage de plusieurs îles inhabitées si ce n'est par des éléphants et une multitude d'oiseaux. Il y a un arbre dont Mas'ûdy rapporte des choses tellement invraisemblables, qu'il n'est pas possible de les raconter; au surplus, le Très-Haut est puissant en toutes choses. »

XXXV. — *Ibid.*, p. 94 : « Il en est de même — je veux parler de l'abondance de l'or — dans les îles de Wâkwâk. Les marchands y pénètrent avec ceux qui se livrent à la recherche de l'or; ils y opèrent la fonte de ce métal et l'exportent en lingots. Ils exportent aussi de la poudre d'or qu'ils font fondre dans leur pays au moyen de procédés connus d'eux. Les îles de Wâkwâk produisent aussi de l'ébène d'une incomparable beauté. »

XXXVI. — KAZWYNY, in *Livre des Merveilles de l'Inde*, excursus F par de Goeje, p. 302 : « On dit que les îles de Wâkwâk sont appelées ainsi parce

qu'il y croît un arbre produisant un fruit ressemblant à une femme pendue par les cheveux. Quand ce fruit est mûr, il pousse le cri de *wāk-wāk* et dans ce cri les indigènes croient voir un présage. »

XXXVII. — ŠAMS AD-DYN AD-DIMAŠKY, p. 199 : « Les îles de Wāk-wāk sont situées dans l'Océan, au delà de la chaîne d'Uṣṭikûn, tout près de la côte; on y arrive par la Chine. Elles portent ce nom d'après un arbre chinois qui ressemble au noyer ou au *khyâr šember* (*cassia fistula*) et porte des fruits pareils à la tête de l'homme. Quand un fruit se détache de l'arbre, on entend le son : *wāk, wāk*, répété plusieurs fois, puis il tombe. Les habitants de ces îles et ceux de la Chine en tirent des augures. »

XXXVIII. — PROLÉGOMÈNES D'IBN KHALDÛN¹, t. I, p. 95 : « Ensuite cette mer passe successivement auprès de la ville de Maḳḍaṣaû, du pays de Sofâla, de la contrée des Wāk-wāk et d'autres peuples, au delà desquels il n'existe que des déserts et de vastes solitudes. »

XXXIX. — *Ibid.*, p. 119-120 : « Plus à l'est (de la ville de Maḳḍaṣaû), se trouve le pays de Sofâla, qui borde la rive méridionale de cette mer, dans la septième section du même (premier) climat. Ensuite,

¹ Traduits et commentés par de Slane, Paris, 1843, t. XIX des *Notices et Extraits*.

à l'orient de Sofâla, sur le même rivage méridional, on rencontre le pays de Wâkwâk, qui s'étend sans interruption, jusqu'à la fin de la dixième section du climat, à l'endroit où la mer Indienne sort de la mer environnante. »

Dans les extraits XV, XXV, XXVII, XXVIII, XXXI, XXXIV, XXXV, XXXVII, le Wâkwâk en question est évidemment le Japon; XX, XXI, XXIII, XXIV, XXXVI donnent des indications qui n'ont pas trait à la situation géographique du Wâkwâk; mais dans les extraits XVII, XVIII, XXXII, XXXIII, XXXVIII et XXXIX, il s'agit sans aucun doute du Wâkwâk du Midi dont parle Ibn al-Fakyh (XVI), c'est-à-dire du Wâkwâk africain : le texte est formel à cet égard.

« Que les Arabes et les Persans, dit M. de Goeje, n'aient pas fait de commerce direct avec le Japon, cela est à peu près certain. Il est probable que les Chinois ne les ont pas engagés à entrer en relations avec ce pays et que ce sont eux qui ont cherché à détourner les marchands de la navigation avec le Japon, en leur faisant un grand nombre de récits sur les périls qu'ils auraient couru, s'ils avaient tenté de visiter cette contrée. Tout ce que les Arabes connaissaient du Japon, ils l'avaient appris des Chinois, de la même manière que le nom du pays, sauf quelques particularités, racontés par des capitaines de navires, qui en s'écartant de leur route y avaient passé. Il faut cependant remarquer qu'il n'est nullement

improbable que ces derniers se soient quelquefois trompés et qu'ils aient noté comme appartenant aux Wākṡāk telle île qui ne faisait point partie du Japon¹. » Très vraisemblablement les Arabes ne connaissaient donc pas le Japon; rien, en tout cas, ne nous permet de supposer qu'ils aient eu des relations directes avec ce pays et que des marins arabes aient pu apprendre le japonais. Nous savons, en effet, que Wākṡāk est la forme arabisée, non pas du nom indigène du Japon, mais du nom de ce pays dans le dialecte chinois de Canton : *Wo-kwok*².

Dans l'extrait XIX, l'auteur du *Livre des Merveilles de l'Inde* rapporte les faits suivants : 1° Un matelot arabe « connaît la langue des Wākṡākṡy »; 2° Le capitaine du navire offre au roi du Wākṡāk un cadeau composé « de deux pièces d'étoffe, de quelques dattes et de diverses bagatelles »; 3° Pendant le combat entre indigènes Wākṡākṡy de peuplades différentes, un matelot arabe rétablit l'ordre « en levant vers le ciel une feuille de papier sur laquelle était écrit un compte, et en prononçant des paroles à haute voix »; 4° « Le roi Wākṡākṡy était tout au service » des Arabes pour leurs opérations commerciales; 5° Les marins arabes se procurent

¹ *Merveilles*, p. 299. Cf. REINAUD, *Relation des voyages*, p. 60 : « Du côté de la mer, la Chine est bornée par les îles Sylâ (Corée)... Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter, de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. » Sylâ est bien la Corée, mais Sulaymân en parlant des îles Sylâ y comprend implicitement, sans doute, l'archipel japonais.

² *Merveilles*, p. 299.

une centaine d'esclaves « sans cesse en trompant les gens du pays, volant leurs enfants, achetant les uns aux autres, avec des pagnes, des dattes et des bagatelles ». Si les Arabes ne connaissaient vraisemblablement pas le Japon, et, par conséquent, n'en parlaient pas la langue, ils parlaient certainement les langues du Wāk-wāk africain où ils trafiquaient depuis longtemps déjà lorsque fut rédigé le *Livre des Merveilles de l'Inde*. Le cadeau du capitaine du navire au chef Wāk-wāk qui serait inacceptable pour un souverain japonais, est, au contraire, tout à fait conforme aux goûts et aux exigences des rois du Wāk-wāk africain¹. L'exhibition d'une feuille de papier

¹ Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (n° 9345 des nouvelles acquisitions françaises) probablement du milieu du XVIII^e siècle, contient l'énumération des cadeaux à faire aux chefs malgaches pour être autorisé à trafiquer dans le pays. Les nombreux bénéficiaires de ces cadeaux sont : le roi en arrivant et pendant la traite, son fils aîné, les trois grandes (premières) femmes du roi, chaque petite femme du roi, « les grands du pays pour empêcher que les noirs n'insultent les blancs » ; les frères et sœurs du roi, ses filles et petits garçons, neveux, nièces, gendres et autres ; « présents et payement à plusieurs grands du pays, conducteurs d'esclaves et faisant les commissions pour aller et venir vers le Roy, lorsqu'on a besoin, et aux gardiens des bœufs ». Les cadeaux faits au roi se composent de : 2 fusils, 500 balles, 500 pierres (à fusil), 4 andouilles de tabac, 1 chapeau brodé, 2 chemises garnies, 10 paires de boucles, 2 pièces de ruban, 1 mesure d'étain, 3 couteaux à manche de bois, 6 fourchettes d'acier, 2 pièces mouchoir Mazulipatan, 2 miroirs de fer blanc, 1 livre de fil de Bretagne, 1 chien, 500 balles, 10 paires de boucles, 12 pipes, 5 couteaux à ressort à manche de corne, 4 bagues, 4 miroirs cadre de bois, 3 poignets (*sic*, probablement *poignards*), 500 pierres (à fusil), 2 pièces de ruban, etc. Louis PELTIER, *La traite à Madagascar au*

« sur laquelle était écrit un compte », n'aurait pas produit sur des Japonais l'effet qu'elle devait produire sur les Wāk-wāk africains, pour lesquels deux lignes en caractères arabes constituent une précieuse ou redoutable amulette. Enfin, l'utilisation du roi Wāk-wāk pour les opérations commerciales, l'achat d'esclaves, le vol d'enfants étaient des pratiques habituelles aux négriers arabes qui tout récemment encore se livraient à la traite dans le Wāk-wāk africain. Tout ce que nous savons des Japonais nous autorise à croire que ces actes de piraterie n'auraient jamais été tolérés sur leur territoire. Quelques pages plus loin, le *Kitāb 'adjāyb al-Hind* mentionne un enlèvement d'indigènes de Sofāla dans des circonstances à peu près identiques à celles que relate l'extrait XIX. « Isma'ylaweyh m'a raconté, dit l'auteur du *Livre des Merveilles de l'Inde* (p. 50-54), et plusieurs marins avec lui, qu'il partit de l'Omān sur son navire pour aller à Kanbaluh, dans l'année 310. Une tempête le poussa vers Sofāla des Zendjs. « Voyant la côte où nous étions, dit le capitaine, et « reconnaissant que nous étions tombés chez les nègres « mangeurs d'hommes, sûrs de périr, nous faisons nos « ablutions, et tournant nos cœurs vers Dieu, nous « récitons les uns pour les autres les prières des morts. « Les canots des nègres nous entourent, on nous « amène au port, nous jetons l'ancre et descendons « à terre. Ils nous conduisent à leur roi. C'était un

XVIII^e siècle, in *Revue de Madagascar*, 1903, 2^e semestre, p. 105 et suiv. Ce sont bien les pagnes et bagatelles dont parlent les *Merveilles*.

« jeune homme, beau et bien fait pour un Zendj. Il
 « nous demande qui nous sommes, où nous allons.
 « Nous répondons que son pays est le but de notre
 « voyage. « Vous mentez, dit-il. Ce n'est pas chez
 « nous, mais à Kanbaluh que vous prétendiez abor-
 « der. Les vents seuls vous ont, malgré vous, poussés
 « sur nos rivages. » Nous répondîmes : « C'est vrai,
 « et ce que nous en disions n'était que pour t'être
 « agréable. — Débarquez vos marchandises, dit-il,
 « vendez et achetez. Vous n'avez rien à craindre. »
 « Nous déliions nos ballots et commençons notre com-
 « merce, commerce excellent pour nous, sans nulle
 « entrave, sans droits à payer. Nous lui fîmes quelques
 « présents auxquels il répondit par des dons d'égale
 « valeur ou plus riches encore. Notre séjour fut de
 « plusieurs mois. Le moment du départ étant venu,
 « nous lui demandâmes la permission de partir,
 « qu'il nous accorda aussitôt. On chargea les mar-
 « chandises achetées, on termina les affaires. Tout
 « étant réglé, le roi, instruit de notre intention de re-
 « mettre à la voile, nous accompagna au rivage avec
 « quelques-uns des siens, descendit dans les embar-
 « cations et vint avec nous jusqu'au navire. Il monta
 « même à bord avec sept de ses compagnons. Lorsque
 « je le vis là, je me dis en moi-même : ce jeune roi
 « sur le marché de l'Omân, vaudrait bien à l'enchère
 « trente *dynâr*, et ses sept compagnons cent soixante
 « *dynâr*. Leurs vêtements n'ont pas une valeur infé-
 « rieure à vingt *dynâr*. Tout compte fait, ce serait
 « pour nous un bénéfice de trois mille *dirhem* au

« moins sans courir aucun risque. Sur ces réflexions,
« je donnai les ordres à l'équipage : on tendit les
« toiles, on leva l'ancre. Cependant le roi nous faisait
« mille amitiés, nous engageant à revenir plus tard
« et nous promettant bon accueil à notre retour.
« Quand il vit les voiles gonflées par le vent et le na-
« vire déjà en marche, il changea de visage. « Vous
« partez, dit-il. Eh bien ! Je vous fais mes adieux. »
« Et il voulut descendre dans les canots amarrés à
« bord. Mais nous coupâmes les cordes en lui di-
« sant : « Tu resteras avec nous, nous t'emmenons
« dans notre pays. Là nous te récompenserons de
« tes bienfaits envers nous. — Étrangers, dit-il,
« quand vous êtes tombés sur nos plages, j'avais la
« puissance. Mes gens voulaient vous manger et piller
« vos biens, comme ils l'ont déjà fait à l'égard d'autres
« que vous. Mais je vous ai protégés, je n'ai rien
« exigé de vous. Comme marque de ma bienveillance
« je suis venu vous faire mes adieux jusque dans votre
« navire. Traitez-moi donc comme la justice l'exige,
« en me rendant à mon pays. » Mais on ne prêta au-
« cune attention à ses paroles ; on n'en tint aucun
« compte. Et le vent ayant fraîchi, la côte ne tarda
« pas à disparaître à nos yeux, puis la nuit nous en-
« veloppa de ses voiles et nous entrâmes dans la haute
« mer. Le jour revint ; le roi et ses compagnons
« furent joints aux autres esclaves dont le nombre
« atteignait environ deux cents têtes ; il ne fut point
« traité autrement que ses compagnons de captivité.
« Le roi ne dit mot et n'ouvrit point la bouche. Il fit

« comme si nous lui étions inconnus et que nous ne
« le conussions pas. Arrivés à 'Omân, les esclaves
« furent vendus et le roi avec eux. »

Les négriers arabes ou européens qui opéraient dans l'océan Indien occidental ont commis d'innombrables actes de banditisme de ce genre; mais je ne pense pas qu'on puisse relever un seul de ces cas de piraterie au détriment du Japon. Il faut un concours de circonstances exceptionnellement favorables aux négriers, réalisé de tout temps sur la côte orientale d'Afrique et dans les îles voisines, pour qu'un petit nombre d'aventuriers puisse terroriser les indigènes et voler marchandises, bêtes et gens, d'accord avec le chef du pays dont la complicité s'acquiert par un cadeau « de deux pièces d'étoffe, quelques dattes et diverses bagatelles ». Sans aucun doute, le Wâkwâk en question dans l'extrait XIX n'est pas le Japon¹.

Que faut-il donc entendre par Wâkwâk méridional (XVI)? Où doit-on le situer? Mas'ûdy (XVII et XVIII) et Ibn Khaldûn (XXXVIII et XXXIX) citent le pays des Wâkwâk après le Sofâla. Édrysy (XXXII) dit également que le Sofâla « touche au pays de Wâkwâk où sont deux villes misérables et mal peuplées... Derû et... Nebheneh (نبهنة) ». Le nom de cette dernière ville qu'on peut lire également *Nabhana* (نبهنة) est évidemment pour *Inhambane*, le

¹ Cf., dans l'extrait XXV, la description physique et morale des Japonais. Ce ne sont pas ces Wâkwâk « traîtres, rusés, menteurs, très vifs et très experts en tout ce qu'ils entreprennent », qu'épouvante-rail une feuille de papier « sur laquelle était écrit un compte (XIX) ».

port maritime de l'Afrique orientale portugaise, à peu près à égale distance entre le tropique du Capricorne et le cap Corrientes¹. Au nord d'Inhambane, de Sofala au cap Delgado, sur une bande de côte de 10 degrés de latitude, soit 1,111 kilomètres, se trouve l'habitat d'une peuplade nègre appelée *Makua*. Ce nom a pour un étranger et surtout pour un Arabe, une consonance onomatopéique qui peut être facilement transformée en une onomatopée pure telle que *Wâkwâk*. Bien que les Makua modernes habitent le pays situé au nord de Sofala, leur identification avec les *Wâkwâk* de la côte orientale d'Afrique me paraît extrêmement vraisemblable².

L'ÎLE WÂKWÂK.

Dans l'extrait XIX du *Livre des Merveilles de l'Inde*, l'auteur parle « des îles *Wâkwâk* (جزائر الواقواق) » ; dans l'extrait XXXII, *in fine* d'Édrisy, et XXX de Byrûny, il est question de « l'île *Wâkwâk* ». C'est qu'il existe deux sortes de *Wâkwâk* du Midi : l'un, continental, situé sur la côte orientale d'Afrique au sud de Sofala, qui est très vraisemblablement le pays des Makua ; l'autre, insulaire, que j'ai identifié déjà avec Madagascar³. Le nom *Wâkwâk* nous est, en

¹ Cf. DEVIC, *Le pays des Zendjs*, Paris, 1883, in-8°, p. 88-89.

² Cf. GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, 1856, in-8°, t. I, p. 230 note.

³ *Madagascar et les îles Uâq-Uâq*, in *Journal asiatique*, mai-juin 1904.

effet, attesté en malgache sous la forme *vāhwāk* + voyelle : *vāhwākā*¹ en merina, *vāhwākl* ou *vāhwākē* dans les autres dialectes. *Vāhwākā*, pour employer la forme la plus connue, signifie dans la langue moderne : *le peuple, le ou les sujets, l'ensemble des membres d'une peuplade, d'une tribu ou d'un clan; royaume* (dans quelques dialectes maritimes seulement). Dans la langue ancienne, *andriambahwākā* < *andriana* + *vahwaka*, litt. : *le prince du ou des vahwaka*, signifiait : *roi*. Enfin, une tribu islamisée de la côte orientale de Madagascar qui habite actuellement le bassin oriental du fleuve Manandzari, porte le nom de *Antambahwākā* < *anta* + *n* + *vahwākā*, litt. : *ceux, les gens (qui sont) des vahwākā*. La syllabe initiale et la quantité paroxytonique de *vāhwākā* (en composition : *-bāhwākā*), sont identiques à celles du nom d'une ancienne peuplade malgache, les *Vāzimbā* (en composition : *-bāzimbā*). Ce dernier nom représente un ancien **Wa-zimba* ou **Ba-zimba* très nettement bantou. Parallèlement, *vāhwākā* me paraît être la forme malgachisée d'un ancien **Wa-hwak* ou **Bahwak*. Dans les deux cas, la syllabe initiale malgache *va* correspond exactement au préfixe pluriel bantou *ba* ou *wa*. *Va-zimba* signifiant *les Zimba*, *vahwākā* signifierait donc : *les *Kwak, les *Hwak ou les *Wak*. L'étymologie de *vahwākā* n'est pas absolument certaine en ce qui concerne l'*h* qui nous est attesté par tous les textes anciens et modernes. Phonétiquement,

¹ Les notations *ā*, *ē*, *ī* représentent des voyelles dont le timbre est à peine perceptible.

cette spirante douce peut être régulièrement issue d'un ancien *k*, d'où *vahwaká* < **wa + kwak*; mais peut-être aussi est-elle un élément étranger en fonction orthographique et n'a-t-elle d'autre objet que d'empêcher l'hiatus entre l'*a* antécédent et la diphtongue *wa* subséquente, d'où *vahwaká* < **wa + h + wak*. L'hypothèse d'après laquelle *h* serait un élément radical initial (*vahwaká* < **wa + hwak*) est également vraisemblable : cf. les noms de dialectes bantous de l'Afrique orientale portugaise : *Hlanganu*, *Hlengwe*¹. *Vahwaká* est rendu en arabico-malgache par وَهَوَكْ ou وَهَوَكْ. D'après les deux premières conjectures précédentes, ce nom peut représenter soit un ancien **wa-kwak*, en graphie arabe وَقَوَقْ ou واقواق; soit un ancien **wa-wak* = وَوَقْ ou وواق. Si l'*h* est un élément radical, cette spirante douce est à peine perceptible dans la prononciation. *Va^hwaká* ne peut être entendu par un Arabe que **wawak* et transcrit وَوَقْ ou وواق. En étymologie, l'abondance de conjectures également vraisemblables est justement considérée comme une insuffisance de preuve décisive; mais dans le cas présent, le caractère onomatopéique des phonèmes étudiés nous enlève un précieux élément d'information. Le sens du malgache *vahwaká* n'apporte aucune précision dans la question; les différentes significations de l'arabe *wāḥwāk* ne sont pas

¹ Ch. SAGLEUX, *Introduction à l'étude des langues bantoues*, in *La Parole*, n° 4, octobre 1903.

utilisables en la circonstance¹. Cette documentation imparfaite rend difficile un choix motivé entre les trois hypothèses précédentes. Dans la première conjecture (*vahwakā* < **wa* + *kwak*), la transcription arabe de la forme initiale : وَقُوقَ ou واقواق, concorde entièrement avec le *wāḵwāḵ* des géographes arabes. Dans les deux autres (*vahwakā* < **wa-hwak* ou **wa-wak*), la graphie arabe revient à وَهَوَقَ ou واهواق, وُوقَ ou وواق. Des trois graphies arabes ainsi obtenues, la première est identique au واقواق des géographes arabes, les deux autres en sont si voisines qu'on pourrait les considérer comme génératrices de *wāḵwāḵ* par transformation populaire de l'un des deux phonèmes malgaches proposés. Il est, en effet, naturel que la forme onomatopéique du thème malgache entendu **wa-wak* ait particulièrement frappé les Arabes et qu'ils aient transformé ce mot en une onomatopée pure : *wāḵwāḵ*.

L'ARBRE MERVEILLEUX.

D'après les extraits XXI, XXXIV *in fine*, XXXVI et XXVII, le *Wāḵwāḵ* aurait été nommé ainsi parce

¹ Le mot *Wāḵwāḵ* a, en arabe, les différents sens suivants : « espèce d'arbre dont on faisait des encriers, coucou, aboiement du chien ». Il désigne également l'hirondelle. M. René Basset me signale une glose d'Aš-Šerišī (commentaire de Hariri, I, 294), où il est employé avec ce dernier sens *وجلم كرشة الرقواق* « des oiseaux comme la plume de l'hirondelle » (allusion à la forme de la queue de l'hirondelle).

qu'il s'y trouvait un arbre merveilleux produisant des fruits semblables à une tête humaine. Lorsque ces fruits se détachaient de l'arbre le cri *wāk, wāk*, se faisait plusieurs fois entendre. « J'en arrive maintenant, dit M. de Goeje dans son article sur le *Japon connu des Arabes*¹, aux récits sur l'arbre merveilleux qui a été le point principal pour tous les auteurs postérieurs qui ont écrit sur le *Wāk-wāk* : Ibn Khordādhbeh n'en dit rien; Al-Byrūnī (XXX) paraît n'en rien croire. Il est probable que Mas'ūdy a été le premier à donner le récit dans tous ses détails, du moins si nous pouvons en croire Édrysī (XXXIV *in fine*), qui dit que Mas'ūdy raconte sur le compte de cet arbre des choses tellement peu vraisemblables, qu'il n'ose pas les reproduire. Nous ne trouvons rien à ce sujet dans ce qui nous reste des ouvrages de Mas'ūdy. La description la plus ancienne que nous ayons de cet arbre est celle qui se trouve dans le *Kitāb 'adjāyb al-Hind* (XXI). » M. de Goeje cite ensuite les extraits de Kazwīnī et Dimašqī (XXXVI et XXXVII) et continue ainsi : « Ibn Iyās a publié l'extrait suivant du livre *Ikhtirāk al-āfāk* : « Cette île est (ces îles sont) « appelées *Wāk-wāk*, parce qu'il y avait là une île « isolée où l'on trouve un arbre qui porte un fruit « ressemblant à la tête d'une femme pendue par les « cheveux. Quand un de ces fruits est mûr, il pousse « avec force le cri de : *wāk-wāk*, loué soit Allah al-
« *khallāk*, Dieu le créateur, puis il tombe et sèche

¹ *Merveilles*, p. 302.

« immédiatement. Les indigènes s'en emparent aussitôt, car il a des propriétés très utiles. » Ibn-¹-Wardy raconte que ce fruit ressemble complètement à une femme; il en donne des particularités très curieuses. D'après lui, il se détache d'une enveloppe qui a la forme d'un grand sac. Dès qu'il sent l'air et le soleil, il crie : « wāk-wāk »; immédiatement après, les filaments par lesquels il est fixé à l'arbre se déchirent; il tombe et se dessèche. Dans le conte très connu des *Mille et une nuits* où Ḥasan al-Baṣri va faire un voyage aux îles de Wāk-wāk pour y chercher sa femme et ses enfants, on trouve le récit d'une femme du pays. « Le long de cette rivière, il y a une autre montagne, différente de celle que nous avons côtoyée et qu'on appelle la montagne Wāk-wāk. — Wāk-wāk est le nom d'un arbre qui porte des fruits ressemblant à une tête d'homme. Au point du jour, ces têtes s'écrient : *Wāk-wāk*; loué soit *Al-lah al-khallāk*, et lorsque nous entendons ce cri nous savons que le soleil est levé; le soir, elles le poussent encore, et nous savons que le soleil est alors couché. » — D'après le dictionnaire persan *Borhan kâti*, Wāk-wāk ou Wōkwōk est le nom d'une île dans l'Océan ou selon quelques-uns celui d'une montagne où pousse un arbre qui porte des fruits ressemblant à des hommes et même à des animaux. Ces fruits produisent des sons étranges; ils parlent et répondent, mais cela cesse quand ils tombent de l'arbre ou lorsqu'on les a cueillis. On appelle aussi ces arbres Wāk-wāk. Une autre personne

a dit que c'est le nom d'un arbre de l'Hindoustan qui produit chaque jour des feuilles et des fleurs nouvelles qui tombent et se flétrissent le soir. »

« De tous ces rapports, ajoute M. de Goeje, j'étais autorisé à conclure qu'il croît au Japon un arbre donnant un fruit ayant la forme d'une vessie, ressemblant à une tête humaine et qui, lorsqu'on le cueille, éclate et produit un certain son. Si cela était vrai, c'était une confirmation du résultat auquel j'étais arrivé, que Wâkwâk est le Japon. J'écrivis donc à M. Geerts de Yokohama, pour obtenir des renseignements qu'il me fit parvenir aussi détaillés que possible. Il m'assura que, pas plus en réalité que dans les contes, les traditions et les fables, il n'existe au Japon un arbre répondant aux détails donnés ci-dessus. Il est vrai que dans la grande encyclopédie du Japon, publiée en 1713 et intitulée *Va-kan-zan-sai-dzu-e*, il est question d'un arbre merveilleux qui a beaucoup de rapport avec celui qu'ont décrit les Arabes, mais il y est indiqué comme poussant dans un autre pays que le Japon. De plus ce récit est assurément dérivé de sources chinoises. « Les plus grands naturalistes du Japon même, écrit M. Geerts, comme « mon vieil ami Ito Keiske de Yedo, sont dans une « ignorance complète à ce sujet. » Le récit cité, extrait de cette Encyclopédie (L. 14, p. 18), dont j'avais déjà autrefois reçu une traduction de M. Serurier, me fut transmis aussi par M. Geerts. Il y est dit : « Taschi (l'Arabie) est un pays qui se trouve dans « le Sud-Ouest, sur le bord de la mer, entre des

« vallées et des montagnes, et qui est bien éloigné de
 « mille ri (milles) du nôtre. Dans ce pays on trouve
 « un arbre (ou des arbres) qui porte à l'extrémité
 « de ses branches des fleurs ressemblant à une tête
 « humaine. Elles ne comprennent pas la langue hu-
 « maine, mais quand on leur demande quelque
 « chose, elles ne font que rire. Lorsqu'elles rient
 « longtemps de suite, elles se flétrissent subitement
 « et tombent¹. »

La légende des arbres merveilleux mentionnée dans le *Va-kan-zan-sai-dzu-e* a été, en effet, empruntée à la littérature chinoise. « On sait, dit M. Ed. Chavannes, que Ma Touan-lin qui écrivait en 1319, rapporte cette tradition dans le chapitre cccxxxix de son Encyclopédie; mais Schlegel, qui traduisit ce texte pour M. de Goeje², ne s'est pas mis en peine de savoir d'où Ma Touan-lin l'avait tiré; en réalité, il provient du *Tong-tien* de Tou Yeou, livre qui fut écrit de 766 à 801 après J.-C. Tou Yeou lui-même cite souvent son parent Tou Houan qui, selon toute vraisemblance fait prisonnier à la bataille de Talas en 751, séjourna en pays arabe de 751 à 762 et composa sur ce qu'il avait appris à l'étranger un livre aujourd'hui perdu³. C'est donc apparemment Tou Houan qui, pendant un séjour forcé chez les Arabes, recueillit la légende que Tou Yeou raconte en ces

¹ *Merveilles*, p. 302-303.

² *Merveilles*, p. 303.

³ Cf. Ed. CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kine occidentaux*, p. 298, n° 7 à la fin.

termes¹ : « Le roi (des *Ta-che*, Arabes) avait envoyé
 « des gens qui, montés sur un bateau, et prenant avec
 « eux des vêtements et des vivres, entrèrent en mer;
 « ils parcoururent (la mer) pendant huit années sans
 « parvenir jusqu'à l'extrême rivage d'Occident. Au
 « milieu de la mer, ils aperçurent un rocher carré;
 « sur ce rocher était un arbre dont les branches
 « étaient rouges et les feuilles vertes. Sur l'arbre
 « avaient poussé une foule de petits enfants; ils étaient
 « longs de six à sept pouces; quand ils voyaient des
 « hommes, ils ne parlaient pas, mais ils pouvaient
 « tous rire et s'agiter. Leurs mains, leurs pieds et
 « leurs têtes adhéraient aux branches de l'arbre.
 « Quand des hommes les détachaient et les prenaient,
 « aussitôt qu'ils étaient entrés dans leurs mains ils se
 « desséchaient et devenaient noirs². Les envoyés re-
 « vinrent avec une branche (de cet arbre) qui se
 « trouve maintenant dans la résidence du roi des
 « *Ta-che* (Arabes)³. »

« Évidemment, dit M. de Goeje d'après l'extrait
 de Ma Touan-lin traduit par Schlegel, ce conte,
 ainsi que celui que nous avons trouvé dans l'Ency-
 clopédie japonaise, sont des formes différentes de la

¹ *Tong tien*, chap. CXCIII, p. 23 r^o.

² Note de M. Chavannes : « Schlegel (dont la traduction a été
 publiée par M. DE GOEJE, *Merveilles*, p. 303) introduit ici les mots :
 « le nom de cet arbre était *io-mie* ». Je ne sais où il a pris cette glose
 qui ne figure ni dans le texte de *Tou Yeou*, ni dans celui de *Ma*
Touan lin. »

³ *Toung pao*, octobre 1904, compte rendu de mon article
Madagascar et les îles Uâq-Uâq, p. 486-487.

même légende. La substitution du mot *fleur* au mot *fruit* se trouve seulement dans la traduction japonaise. Mais d'après M. Serrurier, la prononciation pour les caractères chinois signifiant *fleur* et *fruit* étant également *kuwa*, on peut supposer que cette substitution a été faite par erreur. L'interprétation du son qu'ils donnent par un rire est la même chez les Chinois et les Japonais. Les autres traits de la légende se retrouvent dans la rédaction arabe, comme la forme de la tête humaine (légende japonaise); le fait que le fruit est attaché par la tête ou par les cheveux aux branches de l'arbre (légende chinoise), et que les fruits tombent et se flétrissent après avoir donné un son (légende japonaise); enfin le récit de la légende chinoise qu'ils se flétrissent et deviennent noirs lorsqu'on les cueille. Il est donc hors de doute que les récits japonais et chinois parlent du même arbre que la légende arabe. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, selon les Chinois, cet arbre serait une des choses les plus remarquables du *pays arabe*. Puisqu'il faut admettre, sur l'autorité des savants cités, que l'arbre en question n'existe pas dans l'Asie orientale, nous avons à nous demander s'il ne serait pas possible de le trouver dans l'Asie occidentale? Je suis à même de donner une réponse affirmative à cette question. C'est l'arbre nommé *ošar*, le même dont on compare le fruit à celui de l'arbre merveilleux dont il est question dans le *Kitâb 'adjâyb al-Hind*, l'*Asclepias procera* ou *gigantea* des botanistes, et le fruit est bien connu sous le nom de pomme de

Sodom. Cet arbre, qui a pour patrie les pays subtro-picaux, et que l'on rencontre souvent dans la Haute Égypte et en Nubie, comme au Soudan et dans l'Hindoustan, pousse aussi au Yémen et en Palestine près de la mer Morte. (Suit la description de l'*ošar* d'après ROBINSON, *Palästina*, II, p. 472 et suiv.) La description de cet arbre (l'*ošar*) et celle de l'arbre merveilleux s'accordent, quant aux traits principaux, d'une façon si remarquable, conclut M. de Goeje, qu'on ne peut douter de leur identité¹. » Mais cette identification n'apporte pas de solution définitive. « Si nous considérons la légende relative au fruit bizarre qui aurait donné son nom au Wāk-wāk, dit M. Ed. Chavannes, M. de Goeje lui-même a dû reconnaître que cette fable n'est pas originaire de l'Extrême-Orient et qu'aucun arbre japonais n'a pu lui donner naissance; il en est donc réduit à chercher cet arbre en pays arabe; ce serait d'après lui l'*ošar* dont le fruit crève comme une vessie quand on la presse. Mais on ne voit plus alors comment un rapport quelconque a pu être établi entre un tel arbre et le Japon². » Nous venons de voir que la légende qui en fait mention a été vraisemblablement recueillie en Arabie par Tou Yeou vers 751-762. Consignée dans le *T'ong-tien* auquel Ma Touan-lin l'a empruntée, elle est ensuite passée au Japon où nous la retrouvons dans le *Va-kan-zan-sai-dzu-e*, qui n'est autre qu'une version japonaise revue et augmentée de l'Encyclopédie chi-

¹ *Merveilles*, p. 304-305.

² *T'oung pao*, loc. cit., p. 485.

noise¹. Les Japonais ont donc connu cette légende par les Chinois qui la tenaient des Arabes. Mais l'Arabie n'est pas le pays de Wâkwâk bien qu'on y trouve l'*ošar*. « Cet arbre, constate M. de Goeje, n'avait rien de phénoménal pour les Arabes de sorte qu'ils n'ont pas pu en parler comme d'une chose extraordinaire². » La légende ne pouvant être originaire d'Arabie, nous sommes autorisés à en rechercher ailleurs la provenance. L'enquête doit porter sur deux faits connexes, inséparables l'un de l'autre : un nom de pays ou de peuple qui puisse être rapproché du Wâkwâk des géographes arabes et l'existence dans ce pays d'un arbre pouvant donner naissance à la légende en question. Le nom du Japon en dialecte chinois de Canton : *Wo-kwok*, est identique au *Wâkwâk* arabe; le Japon est bien le Wâkwâk de la Chine, le Wâkwâk oriental, ainsi que l'a montré M. de Goeje; mais nous savons que la légende japonaise est d'origine sino-arabe. L'Arabie est hors de cause malgré la similitude de l'*ošar* avec l'arbre merveilleux. La tribu africaine des Makua est très vraisemblablement comprise dans « le Wâkwâk du midi » dont parle Ibn al-Faḳyh, mais il n'existe pas sur la côte orientale d'Afrique d'arbre assimilable à celui de la légende. Reste Madagascar. Le pays des *Vah-waka* malgaches est évidemment le Wâkwâk insulaire de la géographie arabe. Cette identification, qui a été

¹ *Merveilles*, p. 303, note 1.

² *Merveilles*, p. 306.

précédemment établie, se trouve confirmée par le fait suivant : l'un des arbres les plus communs de la grande île africaine est le *pandanus* appelé *Vakwá*, francisé en *vacquois*, *bacquois* (cf. BAILLON, *Dictionnaire de botanique*, sub verbo *vacquois*). Le nom de ce *pandanus* se retrouve dans plusieurs langues du groupe malais : malais : *bañkuwañ*, sundanais : *bañkwañ*, batak : *bakkuwañ*, dialectes malgaches : *vakíwa*, *vakda*, *vakwá*. La description de l'arbre donnée par le *Dictionnaire de botanique* n'explique pas la légende merveilleuse, mais le nom du *pandanus* y suffira. Le malgache *vakwá* devient en arabe وقو ou اقوا, *wákwá*. Il n'y a rien d'improbable à ce que ce phonème onomatopéique se soit transformé en l'onomatopée pure *Wákwák*. Cette conjecture extrêmement vraisemblable n'est même pas nécessaire. En transcrivant seulement en lettres arabes les noms malgaches *váhwáká* et *vákwá*, on obtient : واهواق, *wáhwák* et اقوا, *wákwá*. Il est facile de se représenter le parti que l'imagination déréglée et la tendance au merveilleux des Arabes ont pu tirer de ces deux faits : un arbre appelé *wákwá* très répandu dans un pays où *wáhwák* désigne une tribu de la côte orientale et signifie en outre : « royaume, peuple, sujets ». De plus *vákwá* et *váhwáká* sont des phonèmes à première syllabe non accentuée et seconde syllabe tonique. En superposant leur forme arabisée : *wákwá* et *wáhwák*, on aboutit très exactement, lettre pour lettre, au *Wákwák* des géographes arabes. Les deux conditions requises pour l'identification avec le *Wák-*

wāk sont donc remplies par Madagascar¹ à l'exclusion de tout autre pays. C'est évidemment la grande île africaine qui a donné naissance à la légende qu'ont importée et propagée en Arabie les marins qui trafiquaient dans l'océan Indien occidental. Les Arabes ont ensuite comparé l'arbre merveilleux à l'*ošar* dont le fruit « quand on le presse ou le heurte, éclate en faisant un bruit semblable à celui qu'on obtient en crevant une vessie ».

Il me semble possible de conclure de la discussion précédente que :

1° Madagascar est le seul pays où on constate l'existence d'un nom tribal (*vahwaka*) signifiant en même temps : *royaume, peuple, sujets*, et d'un nom d'arbre (*vakwa*) extrêmement voisins du *Wāk-wāk* des géographes arabes et pouvant être assimilé au *Wāk-wāk* du Midi d'Ibn al-Faḳyh;

2° Ces faits sont transformés par les Arabes en la légende de l'arbre merveilleux produisant des fruits ressemblant à des têtes humaines qui poussent le cri de *wāk, wāk*. D'après certains géographes, cet arbre merveilleux a fait donner au pays le nom de *Wāk-wāk*;

3° L'arbre de la légende est comparé en Arabie, à l'*ošar*. Les légendes chinoises diront postérieurement que l'arbre merveilleux est une des choses les plus remarquables du pays arabe;

4° Tou Houan qui séjourna en pays arabe de 751

¹ M. Ed. Chavannes dans son compte rendu précité approuve entièrement cette identification.

à 762, en rapporta vraisemblablement la légende que Tou Yeou a reproduite dans le *Tong-tien* d'où l'a tirée Ma Touan-lin. Elle passa ensuite de la Chine au Japon dont le nom chinois : *Wo-kwok*, en japonais : *Wa-koku*, a été transformé par les Arabes en *Wâkwâk*, et qu'on appela *Wâkwâk de la Chine* pour le différencier du *Wâkwâk du Midi* = Madagascar.

LES WÂKWÂK ET KANBALÛ.

« Le rapport le plus important sur le Japon, dit M. de Goeje, est celui de l'expédition à l'Afrique orientale en 334 H. (945 de notre ère), mentionné dans le *Livre des Merveilles de l'Inde* (XXVI). Ce n'est peut-être pas trop se hasarder que de chercher un certain rapprochement entre la triste situation dans laquelle se trouvait la Chine en 880 et dont elle ne commençait à sortir qu'en 960, lors de l'avènement de la dynastie des Sung, et l'époque de la reprise du commerce et de la navigation au Japon. Il est certainement caractéristique de voir que les Japonais vont chercher de l'ivoire, de l'écaille et d'autres articles, non seulement pour leurs propres besoins, mais aussi pour satisfaire l'industrie chinoise, et d'observer qu'à l'époque de la décadence du commerce de la Chine, les Japonais ont été les fournisseurs du marché du Céleste Empire. Leur connaissance des pays où ils pouvaient trouver les articles qui leur étaient nécessaires et de l'aptitude des nègres pour les travaux

pénibles, prouve que ce n'est pas la première fois qu'ils entreprenaient un voyage dans ces contrées. D'après ce que me communique M. Serrurier, il n'est pas question du tout de ce voyage dans les livres japonais connus; il paraît donc que c'était une entreprise particulière de négociants et de Daïmios japonais. On peut prouver que dans ce temps on trouvait des Daïmios puissants, en invoquant différents passages de la Chronique du Japon, traduits par Titsing, entre autres sous les années 939 et 940. C'est à M. Serrurier que j'en dois l'indication¹. » D'après M. de Goeje, les Wâkwâk qui ont fait le siège de l'île Kanbalû seraient donc des Japonais : cette identification ne me paraît pas acceptable. « M. de Goeje, dit M. Ed. Chavannes, admet que les Japonais purent diriger en 945 une expédition contre la côte orientale de l'Afrique; il est obligé cependant de reconnaître que l'histoire japonaise n'en fait aucune mention et il en conclut que ce dut être une *entreprise particulière de commerçants et Daïmios japonais*. A mes yeux, une telle expédition ne saurait avoir eu lieu; ce que nous savons de la navigation japonaise ne nous autorise pas à croire qu'elle ait pu, dès le x^e siècle de notre ère, traverser l'océan Indien de part en part². » M. Maurice Courant que j'ai consulté à ce sujet, m'a fourni sur cette période de l'histoire japonaise des renseignements qui peuvent se

¹ *Merveilles*, p. 301 et note 2.

² *T'oung pao*, loc. cit., p. 485.

résumer ainsi¹ : vers la fin du ix^e siècle, arrivent au pouvoir les Houdziwara qui ont été de véritables maires du palais héréditaires. Généralement beaux-pères ou beaux-frères du Mikado, ils gouvernent au nom du souverain pendant sa minorité et le déposent en lui conservant titres et honneurs, dès qu'il arrive à l'âge d'homme. Par le raffinement des mœurs, le développement des arts et de la poésie, le luxe de la cour et des grands dignitaires, le x^e siècle a été une époque véritablement exceptionnelle. Ce fut aussi une période de transformation. Sous l'influence de causes politiques et sociales trop nombreuses et complexes pour être énumérées ici, des insurrections éclatent, les propriétés foncières changent de possesseurs, l'autorité des gouverneurs envoyés de la capitale s'amointrit graduellement pendant qu'insensiblement se constitue la féodalité militaire; mais les Daïmios n'existaient pas encore. Jamais le Japon n'a été aussi incapable d'action extérieure qu'à cette époque. Les relations avec la Chine étaient virtuellement suspendues; les seuls voyages dont le souvenir nous a été conservé ont été accomplis par des Chinois. Des troubles se produisent alors en Corée, mais les Japonais n'usent pas de ce facile prétexte à intervention : cinq cents ans plus tôt, ils avaient cependant joué un rôle important dans la presqu'île coréenne. La conclusion de M. Maurice Courant dont on sait la compétence pour tout ce qui touche au

¹ Par lettre en date du 12 avril 1907. Je tiens à remercier ici M. Courant de son extrême obligeance.

Japon, est très nette : il était impossible aux Japonais du x^e siècle d'entreprendre une expédition maritime contre les îles et la côte de l'Afrique orientale. Les Wākṡāk dont il est question dans l'extrait XXVI ne sont donc pas des Japonais¹.

Au témoignage d'Ibn Lākys (XXVI), les Wākṡāk qui ont attaqué Ɣanbalū et pillé plusieurs villes et bourgades du Sofāla des Zendjs venaient de très loin ; « leur voyage, disaient-ils, avait duré un an ». Ils venaient se procurer dans l'océan Indien occidental « de l'ivoire, de l'écaille de tortue, des peaux de panthère, de l'ambre et des Zendjs qui sont des hommes vigoureux et propres à supporter les travaux pénibles ». D'après l'extrait XXV qui dans le *Livre des Merveilles de l'Inde* précède immédiatement XXVI, l'auteur du *Kitāb 'adjāyb al-Hind* rapporte que les Wākṡāk orientaux ressemblent aux Turcs et sont les plus industrieux des hommes. De la part d'un géographe arabe, ces derniers renseignements n'ont aucune significa-

¹ S'agirait-il de pirates japonais ? Cette hypothèse est également invraisemblable. Les difficultés de navigation restent les mêmes et rien ne nous permet de supposer que des pirates de Kiou-Siou, par exemple, aient pu armer en course à destination de l'océan Indien occidental. Le souvenir d'un voyage aussi extraordinaire tant par sa durée que par les bénéfices réalisés, ne se serait certainement pas perdu. On l'aurait recommencé pour y retrouver les mêmes profits. Mais l'objection capitale contre cette conjecture, quelle que soit la qualité des marins en question, est la question de la langue : les Arabes ne connaissaient pas le Japon et ne savaient pas plus le japonais que les Japonais ne parlaient leur langue ou le bantou. Comment ces prétendus Japonais auraient-ils pu fournir des renseignements à Ibn Lākys (XXVI) sur le but de leur voyage à Ɣanbalū et Sofāla des Zendjs ?

tion ethnographique précise; ils peuvent s'appliquer aussi bien aux Japonais qu'aux Khmer, aux Javanais ou aux indigènes de Sumatra. Nous savons par l'étude comparée du malgache et des langues malaises que les Malgaches sont originaires de Sumatra. De plus, Édrys dit, tome I, page 58 : « Les habitants des îles Raledj (𐎗𐎎𐎊) [erreur de graphie pour 𐎗𐎎𐎊, *Rânedj* qu'il faut rectifier en 𐎗𐎎𐎊 *Zâbedj*] vont au Zanguebar dans de grands et petits navires et ils s'en servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent le langage les uns des autres »; p. 65 : « Les habitants des îles de Zânedj (𐎗𐎎𐎊) [lire : 𐎗𐎎𐎊 *Zâbedj*] et des autres îles environnantes viennent chercher ici (au Sofâla) du fer pour le transporter sur le continent et dans les îles de l'Inde »; p. 78 : « Ceux de Komor et les marchands du pays du Maharâdja viennent chez les indigènes de Sofâla, en sont bien accueillis et trafiquent avec eux. » Étymologiquement, Zâbedj et le pays du Maharâdja ne sont autre que l'île de Java; mais comme le fait justement observer Van der Lith¹, la géographie de l'Extrême-Orient était très imparfaitement connue des Arabes : tel pays ou telle île sont souvent pris l'un pour l'autre. Dans certaines relations, l'île ou les îles de Zâbedj, par exemple, ne désignent pas seulement Java, mais l'île javanaise et les terres voisines. Faute d'indication précise, il faut donc interpréter ainsi les citations précédentes d'Édrys : les habitants des îles de l'ar-

¹ *Merveilles*, p. 231.

chipel de Zâbedj et du Maharâdja venaient trafiquer au Zanguebar, à Sofâla, *attendu qu'ils comprennent le langage les uns des autres*. Le membre de phrase en italique s'applique sans aucun doute à Madagascar où des compatriotes des marins d'Extrême-Orient s'étaient installés et avaient fait souche. Il est bien certain que les marins indonésiens ne savaient pas plus le bantou que les gens de Sofâla et de la côte d'Afrique ne parlaient javanais ou bataak. Ces deux faits, l'origine sumatranaise des Malgaches et les relations commerciales entre l'Indonésie et la côte d'Afrique, permettent de proposer une première conjecture : les Wâkwâk qui attaquèrent Kanbalû étaient vraisemblablement des Javanais ou des Sumatranais. Leur parenté linguistique avec les Malgaches, c'est-à-dire avec les Wâkwâk occidentaux, a été une cause d'erreur pour le géographe arabe. D'après le *Livre des Merveilles de l'Inde*, le voyage des mille barques avait duré un an; il nous faut donc situer en Extrême-Orient le port d'armement de la flotte Wâkwâk. Le Japon étant hors de cause, restent les îles occidentales de l'archipel Malais dont les relations avec l'Afrique orientale nous sont attestées. Je ne vois pas de meilleure hypothèse pour expliquer l'erreur évidente du texte arabe. Cette conjecture est appuyée par une inscription de Java datant de l'an 800 de notre ère et publiée par M. Kern, où il est fait mention d'esclaves Zendjs qui se trouvaient dans l'île à cette époque¹.

¹ Apud *Merveilles*, p. 284, note 1.

Nous, savons d'autre part, que des flottilles montées par des Malgaches de la côte orientale ont fréquemment pillé les îles Comores et ravagé même la côte de Mozambique. Anjouan, par exemple, a été le but de ces expéditions maritimes aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles¹. « Il leur (aux Malgaches) arriva, dit Guillain, d'aller aire tête à la côte d'Afrique : c'était alors à la population voisine du lieu où ils prenaient terre, de souffrir tous les actes de violence et toutes les cruautés que ces forcenés n'avaient pu exercer sur l'une des îles (Comores). Ils ne craignirent pas, à plusieurs reprises, d'attaquer et de piller le comptoir portugais d'Oïbo (dans la Mozambique)². » Les courses maritimes des Malgaches au ^{xviii}^e siècle n'étaient sans doute pas les premières; on peut supposer qu'ils s'y livraient depuis fort longtemps³.

Ces deux conjectures permettent d'interpréter d'une façon satisfaisante l'extrait XXVI. D'une part, des marins de l'Indonésie occidentale apparentés aux Malgaches, viennent chercher dans les îles et sur la côte africaine des produits et des esclaves destinés à l'Extrême-Orient; d'autre part, des Malgaches de la côte orientale viennent fréquemment piller les Comores et quelquefois la côte d'Afrique. Ceux-ci

¹ GEVREY, *Essai sur les Comores*, Pondichéry, 1870, in-8°, p. 187.

² GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la côte occidentale de Madagascar*, Paris, 1845, in-8°, p. 199 et 200.

³ Cf. in *Toung pao*, une hypothèse identique de M. Chavannes, p. 485, *op. laud.*

sont les Wâkwâk occidentaux. Le géographe arabe aurait donc simplement mis à l'actif des Wâkwâk deux sortes de faits, aisément explicables si on les attribue aux Indonésiens et aux Malgaches, et tout à fait incompréhensibles et inacceptables si les Wâkwâk en question sont identifiés avec les Japonais.

LE WÂKWÂK D'AL-BYRÛNY.

« M. Sachau, dit M. de Goeje, n'a pas bien rendu le texte de Byrûny dans le passage XXX. La traduction exacte est : « L'île de Wâkwâk appartient au (est « dépendante du) Kōmayr (Khmer, le Cambodge). « Cette île n'a pas été, comme le croit le vulgaire, « ainsi appelée à cause d'un arbre dont le fruit aurait « la forme d'une tête humaine, poussant un cri, mais « Wâkwâk est son nom propre. Mais (quoique le « Khmer et le Wâkwâk soient réunis sous un même « sceptre, ces peuples ne se ressemblent guère, car) « la couleur du peuple du Khmer tire sur le blanc, « leur stature est petite; ils ont l'extérieur des Turcs, « mais suivent la religion des Hindous, ayant leurs « oreilles percées; par contre, on trouve parmi le « peuple du Wâkwâk des gens de couleur noire. » Du reste, ajoute, M. de Goeje, ce passage de Byrûny est peu compréhensible, car il est difficile d'admettre que le Japon ait jamais appartenu à l'empire du Cambodge. La dernière partie du passage semble être corrompue dans le manuscrit, car c'est précisé-

ment des habitants du Wâkwâk que l'auteur du *Livre des Merveilles de l'Inde* et Mas'ûdy disent qu'ils ont quelque ressemblance avec les Turcs¹. » L'extrait XXX qui est, en effet, incompréhensible si on identifie le Wâkwâk de ce passage avec le Japon, devient intelligible en identifiant l'île en question avec Madagascar. Le sens du texte arabe me paraît être le suivant : « L'île Wâkwâk fait partie (de l'archipel) des Kōmayr (قير). Elle n'a pas été ainsi appelée, comme le croit le vulgaire, d'un arbre dont le fruit aurait la forme d'une tête humaine poussant le cri (de wâkwâk : Wâkwâk est son véritable nom). La couleur du peuple de Kōmayr (= Khmer) tire sur le blanc; il est de petite taille, ressemble aux Turcs, mais suit la religion des Hindous, ayant les oreilles percées (c'est-à-dire : portant des boucles d'oreille). Parmi les habitants de l'île Wâkwâk, il y en a (au contraire) qui sont de couleur noire. (Au pays des Kōmayr = Khmer,) les hommes sont plus recherchés que les femmes. On exporte de chez eux (les gens de Wâkwâk) l'ébène noir, mot qui sert à désigner la moelle d'un arbre dont on a ôté l'enveloppe. Quant au *molamma*², au *šaiḥaṭ*³ et au sandal jaune, ils proviennent de chez les Zendjs. » Sur le *Quadrans habitabilis* de Al-Byrûny publié par Lelewel³, la côte

¹ Ibn Khordâdhbeh, p. 50, note 1.

² « *Šaiḥaṭ*, dit SACHAU (t. II, p. 201), is explained by Johnson as a tree whence bows are made, and *mulamma* means having different colours. What particular sort of wood this means I do not know. »

³ *Loc. cit.*, carte 5.

d'Afrique est orientée ouest-est, d'après la théorie ptoléméienne. Les îles *Ḳomayr* et *Wâḵwâḵ* sont situées tout près de la côte africaine au-dessous d'une île de près de 13 degrés de longueur en longitude appelée *Zabadj-Surendib* = *Suwarn-dyb* (*vide supra*, p. 465) qui les sépare de la mer de *Ṣanf*. Les îles *Ḳomayr* — la carte en indique trois — sont entre les 155° et 160° degrés de longitude; l'île *Wâḵwâḵ*, entre le 165° et le 170° degré.

Le *Ḳomayr* de la première phrase du passage rectifié ci-dessus, est sans doute pour *Ḳomor*, et l'île *Wâḵwâḵ* est considérée comme une des îles de cet archipel improvisé. Peut-être aussi *Ḳomayr* *قمر* est-il le diminutif de *قمر* *ḵamar* > *قمر* *Ḳomor*¹, et les îles *Ḳomayr* de la carte d'Al-Byrûny ne sont-elles ainsi appelées que parce qu'elles représentent pour ce géographe les terres insulaires constituant la grande *Ḳomor* dont faisait partie le *Wâḵwâḵ*? Quoi qu'il en soit, *Ḳomayr* pour *Ḳomor* a amené l'inévitable confusion entre l'île *Ḳomor* = Madagascar et le pays de *Khmer* = le Cambodge, dont il est question dans la troisième phrase. La mention des mignons du pays de *Ḳomr* = *Khmer* est plus explicite dans Édrysý (*vide infra*, LXXVIII) qui précise : il s'agit de concubins royaux. Ce trait de mœurs n'a rien d'anormal en Extrême-Orient. On sait qu'il existe, encore aujourd'hui, des concubins impériaux à la cour de Pékin, et qu'un palais spécial, le Nan-Fou ou palais du Sud,

¹ Sur *Ḳamar*, *Ḳomayr*, *Ḳomor*, *vide infra*, p. 506 et suiv.

situé en dehors de la ville impériale, leur est affecté comme résidence¹. La ressemblance avec les Turcs est, il est vrai, indiquée dans le *Livre des Merveilles de l'Inde* et dans Mas'ûdy comme étant une des caractéristiques des Wâkwâk de la Chine, c'est-à-dire des Japonais; mais au sens que lui donnent les Arabes, cette particularité peut s'appliquer à presque tous les Extrême-Orientaux, et, en l'espèce aux Khmer. L'indication la plus importante que fournisse ce passage, est celle qui a trait « aux indigènes de couleur noire » qu'on trouve dans le Wâkwâk. Le trait est décisif pour l'identification de cette île avec Madagascar. A l'époque où écrivait Al-Byrûny, en 432 H. (1041 de notre ère), les immigrants de Sumatra avaient colonisé déjà la grande île africaine. Mais les métis sumatranomalgaches, et *a fortiori* les Malgaches de race pure, présentaient un type somatologique différent de celui des descendants non métissés des immigrés de Sumatra, type spécialement caractérisé par la teinte noire de la peau. De plus, les clans royaux et nobles des tribus maritimes malgaches pouvaient avoir conservé à cette époque, par la pratique de l'endogamie, le teint clair qui, actuellement encore, est la marque distinctive des castes nobles Merina. Il y avait donc, au XI^e siècle, deux types bien distincts, nettement différenciés par le géographe arabe : « parmi les habitants du Wâk-wâk, il y en a qui sont de couleur noire », ce qui implique l'existence d'autres indi-

¹ MATIGNON, *Superstition, crime et misère en Chine*, Paris, 1900, in-8°, 2^e éd., p. 208.

gènes semblables aux Khmer « dont la couleur tire sur le blanc¹ ». Ainsi peut être expliqué cet important passage de Byrûny qui resterait, en effet, incompréhensible si on identifiait à tort avec le Japon l'île Wâkwâk dont il fait mention.

D'après l'extrait XXIX d'Al-Byrûny, les îles de l'océan Indien sont divisées en trois groupes : les îles malaises, à l'est; les îles des Zendjs (Pemba, Zanzibar, les Comores), à l'ouest; au centre, les îles Ramm, Dybadjât, Komayr et Wâkwâk. Ces deux dernières désignent Madagascar (*vide supra*, p. 503); les Dybadjât représentent les Laquedives et les Maldives; et les îles Ramm رَمَّ = رَم Dum des *Merveilles* (XXII), probablement les Chagos, les Seychelles et les Amirantes. On pourrait, en effet, interpréter ainsi la phrase suivante de l'extrait XXII : « Les Dybadjât ad-dum (= ar-ramm de Byrûny = Seychelles) sont un groupe d'îles dont la première est voisine des Dybadjât

¹ « Dans cette province (d'Anôsi, au sud-est de Madagascar), dit Flacourt, il y a deux sortes de genres d'hommes, savoir les Blancs et les Noirs » (*Histoire de la grande île Madagascar*, 1661, p. 47). Les Blancs se composent des familles royales, des princes et de la tribu immigrée des Undzatsi. La colonisation arabe ayant été particulièrement active sur la côte sud-est, on considérait les Blancs comme des descendants métissés des colons sémites. Mais nous savons maintenant que la migration indonésienne est arrivée à Madagascar dans les premiers siècles de notre ère. Il est donc plus vraisemblable de supposer que les Blancs dont parle Flacourt, sont les descendants des chefs qui accompagnaient Ramini le Sumatranais et qui ont été islamisés antérieurement à la colonisation française. Je traiterai la question sur ces bases nouvelles, dans le volume qui fera suite à mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*.

al-kastadj (Laquedives et Maldives), et la dernière proche des îles des Wâkwâk (et Kōmayr = Madagascar). » Sans doute, l'îlot le plus oriental des Chagos n'est pas strictement voisin de la plus méridionale des Maldives, mais c'est la terre la plus proche. Je ne vois pas, en tout cas, de conjecture plus vraisemblable. L'interprétation de Van der Lith qui, sur la carte jointe aux *Merveilles de l'Inde*, place les Dybadjât ad-dum à l'est de Sumatra, est absolument insoutenable. Le Wâkwâk dont il est question dans les extraits XXII et XXX est Madagascar et non le Japon. La situation géographique des îles Ramm = Dum, Dybadjât, Kōmayr et Wâkwâk dans la description de Byrûny est tout à fait conforme à sa conception de l'océan Indien. La côte d'Afrique prolongée vers l'Est à partir de Guardafui et se terminant en face de la Chine, déplace naturellement les îles africaines; et c'est ainsi que le groupe Ramm-Dybadjât-Kōmayr-Wâkwâk forme un archipel imaginaire au centre de la mer des Indes, entre les îles malaises de l'Est et les petites îles africaines de l'Ouest¹.

III

L'ÎLE KōMR.

Le pays de Kōmr, Kōmor, Kōmar, Kōmâr, Kîmâr, Kîmêr, mentionné dans les extraits suivants, désigne tantôt une région de l'Afrique continentale,

¹ Sur les Dybadjât et l'île Kōmr = Madagascar, *vide infra* L.

tantôt une île africaine, tantôt enfin l'ancien pays de Khmer ou Cambodge.

XL. — IBN KHORDÂDHEB, p. 146-147 : « Les rois et les peuples de l'Inde s'abstiennent de boire du vin, mais ils considèrent l'adultère comme une action licite, à l'exception du roi de كَمَرْ (Kîmêr) [Khmer, le Cambodge], qui interdit et l'adultère et l'usage du vin. »

XLI. — Id., p. 48-49 : « De là (l'île de Tiyûma) on va, en 5 journées, à Kîmêr, pays qui produit le bois d'aloès Kîmêry et du riz. — De Kîmêr au Şanf (Çampa), 3 journées, en suivant la côte. Le bois d'aloès du Şanf, connu sous le nom de şanfıy, est supérieur à celui de Kîmêr, car il va au fond de l'eau, tant il est lourd et excellent. »

XLII. — RELATION DE ABÛ ZAYD in *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, p. 97 : « Les récits qui ont cours dans le pays font mention, dans les temps anciens, d'un roi de Kômâr (كَمَار), pays qui produit l'aloès sur-nommé *al-komâry*. Ce pays n'est pas une île; sa situation est (sur le continent indien) du côté qui fait face au pays des Arabes. Aucun royaume ne renferme une population plus nombreuse que celui de Kômâr. Tout le monde y va à pied. Les habitants s'interdisent le libertinage et les différentes espèces de *nabydh* (vin de dattes ou de raisins secs); rien

d'indécents ne se voit dans leur pays et leur empire. Le Komâr est dans la direction du royaume du Maharâdja et de l'île du Zâbedj. Entre les deux royaumes, il y a dix journées de navigation, en latitude, et un peu plus, en s'élevant jusqu'à vingt journées quand le vent est faible. »

XLIII. — MAS'ÛDY, t. I, p. 72 : « (Une branche de la famille de Caïn, de laquelle une race d'Indiens, qui reconnaît Adam, tire son origine,) occupe dans l'Inde le pays de Komâr (کومار), qui a donné son nom à l'aloès *al-komâry*. »

XLIV. — Id., p. 169-170 : « C'est de ce pays (de Komâr) qu'on exporte l'aloès nommé pour cette raison aloès *al-komâry*. Cette contrée n'est pas une île, mais elle est située sur le bord de la mer, et couverte de montagnes. Peu de pays dans l'Inde ont une population plus nombreuse; ses habitants se distinguent par la pureté de leur haleine, parce qu'ils font, comme les Musulmans, usage du cure-dent. Ils ont aussi l'adultère en horreur, évitent tout acte impudique et s'abstiennent de boissons spiritueuses; dans cette dernière pratique, ils ne font d'ailleurs que se conformer à un usage général dans l'Inde. Leurs troupes se composent surtout d'infanterie, parce que leur pays renferme plus de montagnes et de vallées que de plaines et de plateaux. Il est sur le chemin des États du Maharâdja, roi des îles du Zâbedj, de Kalah, de Sarandyb, etc. »

XLV. — *Id.*, p. 394-395 : « Ce pays de (Mandû-rafyn¹) est situé vis-à-vis de Sarandyb, comme le pays de Komâr l'est des îles du Maharâdja, telles que Zâbedj et les autres. »

XLVI. — *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 61-62 : « Al-Ḥasan, fils de 'Amr, et d'autres, d'après ce qu'ils tenaient de maints personnages de l'Inde, m'ont rapporté des choses bien extraordinaires, au sujet des oiseaux de l'Inde, du Zâbedj, du Komâr (Khmer), du Šanf et autres régions des parages de l'Inde. »

XLVII. — BYRÛNY. *Vide supra*, XXX.

XLVIII. — ALBERUNI'S INDIA, trad. Sachau, t. I, p. 197 : « The continent protrudes far into the sea in the western half of the earth, and extends its shores far into the south. On the plains of this continent live the western negroes, whence the slaves are brought; and there are the Mountains of the Moon (جبل القمر), and on them are the sources of the Nile. On its coast, and the islands before the coast, live the various tribes of the Zandj. »

XLIX. — *Id.*, p. 270 : « For in certain places the continent protrudes far into the ocean, so as to pass beyond the equator, *e. g.* the plains of the negroes in the west, which protrude far towards the south, even

¹ Probablement pour *Mandura-patan*, ville ou capitale du *Madura* (*Merveilles*, p. 275).

beyond the Mountains of the Moon and the sources of the Nile, in fact, into regions which we do not exactly know. For that continent is desert and impassable, and likewise the sea behind Sofâla of the Zandj is unnavigable. No ship which ventured to go there has ever returned to relate what it had witnessed. »

L. — GÉOGRAPHIE D'ÉDRYSY, t. I, p. 67 : « Elles (les îles Roybahât pour Dybadjât = Laquedives et Maldives) sont situées dans le voisinage de l'île al-Komr (القمر). »

LI. — *Ibid.*, p. 73 : « Les autres rois de l'Inde permettent le libertinage et prohibent l'usage des liqueurs enivrantes, à l'exception toutefois du roi de Kômâr (قار), qui défend l'un et l'autre. »

LII. — *Ibid.*, p. 78 : « Ceux de Kômor (قمر) [lire : Khmer] et les marchands du pays du Maharâdja viennent chez eux (les habitants du Sofâla), en sont bien accueillis, et trafiquent avec eux. » Édrysy transcrit généralement *Khmer* par قار (*vide supra* et *infra*) mais dans ce passage l'erreur est évidente : c'est bien des Khmer qu'il s'agit.

LIII. — *Ibid.*, p. 83 : « De Šûma (شومة) [variante *Tenâma*, p. 82, pour *Tiyâma* تيومة] à l'île¹ de

¹ Le texte doit être جزيرة القار ou جزيرة القار, qu'il faut traduire par *presqu'île khmer*. On sait que le mot جزيرة signifie également *île* et *presqu'île*.

Ḳomor (قار) [*sic*, lire Ḳomâr = Khmer] 5 journées. Les bois d'aloès que produisent ces îles (*variante* : que produit cette dernière île) est bon; mais celui qu'on nomme *ṣanf* est encore meilleur. On trouve à Sûma du bois de sandal et du riz; les habitants portent le vêtement nommé *fûta*; ils accueillent bien et honorent les marchands étrangers. Ce sont des hommes justes, purs et renommés pour leur bienfaisance et pour leur équité parfaite. Ils adorent les idoles et les boud (*sic*)¹, et ils brûlent leurs morts. L'île de Ṣanf (صنف) est voisine de l'île de Ḳomâr (قار), il n'y a que 3 milles d'intervalle. On trouve à Ṣanf du bois d'aloès supérieur à celui de Ḳomâr, car, plongé dans l'eau, il ne surnage pas, tant il est lourd et excellent. Il y a, dans cette île, des bœufs et des buffles sans queue, des cocotiers, des bananiers, des cannes à sucre et du riz. »

LIV. — *Ibid.*, p. 158-159 : « Golfe Persique... Sur le littoral de l'Yémen sont les deux monts Kassayr (كسیر) et 'Awayr (عویر), d'où dépend le lieu nommé Derdûr (دردور). . . . Il existe trois gouffres de ce genre : le premier (gouffre entre les deux montagnes précitées) est celui que nous décrivons; le deuxième, celui qui se trouve dans le voisinage de Ḳomâr (قار), et le troisième, Derdûr, est situé à l'extrémité de la Chine, entre Sirâf et Maskat-Sayf-ben-aṣ-Ṣallâf, vers un cap qui s'avance dans la mer et qui se termine par une petite île. »

¹ Statues de Buddha.

LV. — YAKÛT, *Mo'djam al-boldân*, éd. Wüstenfeld, t. IV, p. 172 : « Al-Komr est une île au milieu de la mer des Zendjs qui ne renferme pas de plus grande île que celle-là. Elle contient une grande quantité de villages et de royaumes. Chaque roi fait la guerre à l'autre. On trouve sur ses rivages l'ambre et la feuille d'*al-komâry*. C'est un parfum; on le nomme aussi feuille d'*at-tanabol*. On en tire aussi de la cire. »

LVI. — IBN SA'YD in *Géographie d'Aboulféda*, t. I, p. CCCXVII-CCCXIX : « La montagne des Komr, qui donne naissance au Nil, est ainsi appelée du nom des Komr, peuple qui est frère des Chinois. Les Komr ainsi que les Chinois, descendent d'Amour, fils de Japhet. Ils habitaient primitivement avec les Chinois; mais la discorde étant survenue, les Komr furent obligés de se retirer dans les îles voisines, d'où ils se répandirent successivement sur le continent africain. » [« L'auteur ajoute, dit Reinaud en note, que c'est une faute d'écrire le nom de la montagne qui donne naissance au Nil : *kamar* [signifiant en arabe « lune »]. Pour Komr, c'est tantôt le nom du peuple des Komr, tantôt un mot arabe ayant le sens d'éblouissement. » (*Vide infra*, p. 522.)] « Les Komr ressemblent aux Chinois plus qu'aux Indiens; pour l'habillement et le genre d'idolâtrie, ils tiennent les uns des autres. A l'orient de la ville de Seyûna, qui est située sous le 99° degré de longitude et le 2° degré et demi de latitude méridionale, commence la Montagne-Battue; elle s'étend le long de la côte, sur un

espace d'environ 260 milles; on la nomme ainsi parce que le vent du Nord souffle de son côté. La montagne des Kōmr se prolonge dans la même direction. . . . Quant à l'île de Kōmr, elle prend naissance à l'orient de la ville de Şeyûna, en face de la Montagne-Battue. Le canal formé par l'île et le continent se dirige vers le sud-est et se termine à la montagne du Repentir¹; il a en cet endroit une largeur d'environ deux cents milles. Le vent qui souffle du Nord pousse les navires contre la Montagne-Battue. C'est aux équipages à se tenir sur leurs gardes. S'ils sont entraînés dans le canal, ils tâchent de regagner le Nord à l'aide du vent qui vient du Sud. Une fois arrivés devant la montagne du Repentir, il ne leur reste qu'à déplorer leur imprudence et à s'abandonner au décret divin. Ils sont brisés contre la montagne, ou bien ils sont poussés dans la mer Environnante, et l'on n'en a jamais plus de nouvelles. On dit qu'il y a en cet endroit des tournants qui engloutissent les navires. Les personnes qui naviguent dans les mers de l'Inde nomment ces parages mer de la Ruine, ils les appellent aussi mer de Sohayl, parce que, de cet endroit, on voit l'étoile Sohayl (Canope) au-dessus de sa tête. »

LVII. — « L'île des Kōmr est longue et large; on lui attribue quatre mois de long, et vingt journées de large dans sa plus grande largeur. On cite parmi

¹ Cap Corrientes.

ses villes, celle de Leyrané (*sic*). Ibn Faṭīma qui l'a visitée, dit qu'elle est avec Maḳḁaṣāu, au pouvoir des Musulmans, mais que ses habitants sont un mélange d'hommes venus de tous les pays. C'est un port où l'on peut relâcher et mettre à la voile. Les Ṣaykhs qui y exercent l'autorité tâchent de se maintenir dans de bons rapports avec le prince de la ville de Malây, qui est située à l'Orient. Leyrané se trouve sur les bords de la mer, sous le 102° degré de longitude, et 32 minutes de latitude. A cinq degrés de là est la ville de Malây où réside un des rois de l'île. Ce roi parvient quelquefois à faire la conquête de la plus grande partie de l'île; mais il ne retire pas de grands avantages de ses succès; car les distances sont grandes et les esprits divisés. La latitude de Malây est la même que celle de Leyrané. La ville de Dagħūṭa est située au pied de la montagne du Repentir, sur le bord du canal des Ḳomr. Quant à l'île des Ḳomr, elle se prolonge à l'Est. Ḳomoryé (*sic*) qui fut jadis la capitale de la plus grande partie de l'île, se trouve sous le 154° degré de longitude et le 3° degré de latitude méridionale. La mer de l'Inde se joint à la mer Environnante sous le 164° degré 31 minutes de longitude. En cet endroit est l'embouchure du fleuve de Khomdân, le principal des fleuves de la Chine. . . . Personne, dit-on, ni d'entre les habitants de l'île de Ḳomr, ni d'entre les étrangers, n'a navigué dans la mer Environnante; quiconque y a été entraîné a péri au milieu des tourments d'eau. »

LVIII. — « 7° section¹. Dans cette 7° section, on trouve, parmi les villes de Komr qui sont résidences souveraines, Dehemi, par 112° 30' de longitude et 3° de latitude. A l'Est est une baie alimentée par une grande rivière et qui, en s'avancant à l'intérieur, décrit un arc qui va presque jusqu'à la ligne équinoxiale. Au sommet de l'arc qu'elle décrit est la ville de *Balbak* ou *Balaba*, qui est aussi résidence de l'un des souverains de l'île; elle est située par 118° 30' de longitude et par 1° de latitude. A l'Est est une île qui dépend de cette ville, et dont la largeur est d'environ 2° de l'ouest à l'est, et la longueur, d'environ 1°. A l'est de *Balbak* est le grand fleuve, qui décrit un arc et qui est le fleuve de Leyrana. Il descend de la montagne des sources (*djabal al-uyân*), dont la longueur est de 8 *marhala* (journées de marche) de l'ouest à l'est. Ces sources donnent naissance à cinq petites rivières qui se rendent en un grand fleuve. Là ce fleuve décrit un arc et se jette dans... (mots illisibles) et la mer de *Balbak*. A l'est de *Balbak* est l'île de Sarandyb. »

LIX. — ŠAMS AD-DYN AD-DIMAŠKY, trad. Mehren, p. 9 : « Cette ligne (l'équateur) purement fictive a son point de départ aux îles Fortunées et Éternelles situées dans la mer Occidentale ou mer Verte, en se continuant vers l'Est, au nord des montagnes de la Lune (*جبال القمر djabâl al-ḥamar*) et de la région

¹ Apud GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, t. I, p. 259.

appelée Sofâla, de la terre des Zendjs et des côtes des îles situées aux environs, passant les îles Dybadjât entre les côtes méridionales de l'île Sarandyb et l'île de Seryra (سريرة)¹; après l'île de Zâbedj, elle touche la côte méridionale de la Chine et aboutit à l'extrême frontière de l'Orient, où sont situées les îles de Silâ (سلا) et la terre Uştykûn (أصطيقون). »

LX. — *Ibid.*, p. 11 : « Au delà de l'Équateur se trouvaient, au temps de Ptolémée, huit villes considérables dont voici les noms : Al-Ḳomor, Aghnâ², Lokmerâna, Dahnâ, Lemlemeh, Daghûta, Sefâkis, Kûgha. . . » P. 12 : « La partie méridionale de la grande île de Ḳomor, ainsi que les îles de Wâk-wâk et Ḳasmyn, s'étendent vers le Sud, plongées dans la mer, comme aussi une partie de Daghûta, située dans le pays des Zendjs sur les bords de la mer Pacifique, tout près de l'île Ḳomor. L'accès y étant possible, nous pourrions communiquer avec les habitants; ceux de l'île de Ḳomor, de l'île de Lokmerâna et de Dahnâ (ou Dahmâ) sont doués d'un teint plus pur, de cheveux plus longs et d'un esprit plus facile que les nègres de Ḳaldjûr et de Kûkû³. »

¹ Lire Sarboza.

² Ville de l'île de Ceylan; Lemlemeh est située sur la côte occidentale d'Afrique, Daghûta sur la côte orientale. Note de Mehren.

³ Cf. sur ces deux tribus nègres: REINAUD, *Géographie d'Aboul-feda*, t. II, 1, p. 221 et 225; *Voyages d'Ibn Batoutah*, éd. et trad. Defrémery-Sanguinetti, t. IV, p. 435.

LXI. — *Ibid.*, p. 20 : « La troisième (chaîne de montagnes du septième climat), la chaîne de Kamar, c'est-à-dire de la lune, sépare la partie méridionale et déserte de la partie septentrionale et habitée de la terre; au milieu de son étendue sont les sources du Nil, le pays de Demâdem et de Ghâna. »

LXII. — *Ibid.*, p. 21 : « Selon Abû'l-Faradj ben Kodâma, le nombre total des fleuves d'un cours rapide et navigable aux vaisseaux, monte à 228 parmi lesquels... » P. 22 : « ... il y en a ... au delà de l'Équateur 36; parmi ceux-ci nous en trouvons sur l'île de Komor 4, appelés *aghbâb*¹, ... 3 sur l'île d'Anfûdja. »

P. 161 : « Dans l'île de Komor, il y a 4 grands lacs et 4 rivières rapides appelées *aghbâb*. »

LXIII. — *Ibid.*, p. 197-198 : « Chapitre sixième, première section. D'après les géographes, la mer Méridionale avec le grand golfe qui en dérive, appelé mer Pacifique ou mer Ténébreuse ou mer d'Uştykûn, est la plus grande des trois mers du monde et la plus dangereuse pour les navigateurs qui y entrent. Ses bords sont inconnus, excepté ceux qui baignent les extrémités de la partie habitée de la terre. Parmi ses bords orientaux, nous nommons la côte de Sin-as-Sin, où est l'embouchure du fleuve Khamdân sur

¹ Au singulier غت *ghobb*, vallée à la fois longue et large qui débouche dans la mer. Cf. sur les *ghob* de Sarandyb, *Merveilles*, p. 274.

le 174° de longitude et le 13° de latitude au delà de l'Équateur; vers le Sud nous connaissons la côte de l'île de Kōmor le Grand. La longueur de cette île est de 4 mois, mais la partie méridionale est inhabitée, comme aussi la partie de la terre située au delà. Il n'y a qu'une seule entrée dans cette mer, savoir : par le détroit formé par les montagnes d'Uṣ-tykûn; ces montagnes sont une chaîne continue, s'étendant dans la mer jusqu'à une distance de 200 milles; elle comprend des montagnes très élevées et s'étend de l'Est jusqu'au commencement de la chaîne de Kōmor et du pays de Daghûta, traversant le milieu de la terre où est la coupole d'Aryn¹. . . Dans le détroit, entre ces montagnes, il y a un courant véhément, produit par le mouvement de la mer, par le flux et le reflux et par l'impétuosité des eaux continuellement agitées du Sud au Nord, de telle sorte que le passage est impossible à toute espèce de navire, soit grand, soit petit; sa largeur est de 100 milles. . . Après avoir traversé ce détroit, les eaux se répandent en pleine mer jusqu'à la chaîne de Kōmor et de Daghûta, où est formé le golfe de Daghûta; la mer donne naissance à deux grands canaux, sur la côte occidentale et orientale de l'île de Kōmor, et à un troisième qui sépare les îles d'Anfûdja et de Seryra de l'île de Kōmor. Ces trois canaux débouchent dans la mer des Indes, qui

¹ Ancien méridien central emprunté par les Arabes aux Indiens. Cf. REINAUD, *Géographie d'Aboulfeda*, introduction, p. CCXXXVI et suiv.

porte divers noms, d'après les côtes qu'elle baigne. Au delà de l'Équateur, sont situées l'île de l'Antichrist. . . , enfin les îles de Wâkwâk au delà de la chaîne d'Uştykûn. »

LXIV. — *Ibid.*, p. 199 : « Sur l'île de Kōmor, il y a quatre grandes rivières appelées *aghbâb*, et à peu près 20 villes y sont situées. La plus grande s'appelle Dahmâ; Lokmerâna est la résidence du roi, et la ville principale porte le nom de Aghnâ. »

P. 200 : « Quand la mer a passé l'île de Kōmor, elle s'élargit et porte des noms divers, d'après les côtes et les contrées qu'elle baigne, mais toutes ces diverses mers n'en forment qu'une seule . . . »

P. 203 : « Les anciens navigateurs ont divisé cette mer en diverses parties . . . » P. 204 : « 10°, vers l'Est (de Sarandyb) est la mer de Kōmor ou Kōmâr ou Lokmerâneh. »

LXV. — *Ibid.*, p. 204 : « II^e section. Sur les îles principales situées dans la mer de la Chine. »

P. 207 : « L'île de Kōmâr, d'après laquelle le bois *al-Kōmâry* porte son nom, a une circonférence d'un mois; elle contient beaucoup de villes, peuplées de dévots de la Chine et des Indes, et de savants. »

LXVI. — *Ibid.*, p. 216 : « L'île de Kōmor ou l'île de Malây, d'une longueur de 4 mois sur une largeur d'un mois, est située vis-à-vis de l'île de Sarandyb vers le Sud, tandis que celle-ci est vers le Nord.

Elle comprend plusieurs villes, parmi lesquelles Lokmerâna, Malây, Dahmâ, Khâfûr, Balyk, Daghlâ, Kômaryya sont les plus connues; d'après la dernière, une espèce de pigeon porte le nom de Kômary. Cette île est très riche en forêts qui produisent un bois dur et sec; la longueur d'un tel arbre atteint jusqu'à 200 coudées et la circonférence de la racine est de 120 coudées. Les côtes méridionales, vers la mer des Ténèbres, sont couvertes de déserts et de terres incultes, peuplées d'une race de nègres qui vont nus, seulement vêtus d'une espèce de feuilles, appelées feuilles à écrire. Ces feuilles ressemblent à celles du bananier, mais elles sont plus larges, épaisses, douces, molles et durables; on en fait un cahier pour y écrire ses recettes et ses dépenses, comme dans un livre de compte. Lorsque cette île devient trop étroite pour sa population, on bâtit sur le rivage des maisons au pied d'une montagne, qui porte le nom de ces habitants, s'étendant en ligne contiguë jusqu'au Soudân et aux sources du Nil. Cette île contient, aux environs de la montagne de Zendj, des mines d'or et d'hyacinthe. Les éléphants blancs et gris y vivent aussi, et sur les côtes de l'océan il y a une quantité de bêtes sauvages, cornues, qu'on ne peut dompter à cause de leur impétuosité; il y a de même des bêtes à figures rondes, ressemblant à la figure humaine, les oreilles minces et longues, la peau rayée en bandes rouges et blanches, semblables au tissu appelé 'Utâbi; elles sont aussi indomptables. On dit aussi que l'oiseau

Rokh y vit; il apparaît volant très haut, et on trouve sur la partie orientale des pennes qu'il a perdues, et qu'on emploie pour y garder de l'eau; la largeur du tuyau est d'un empan et demi, la longueur dépasse une toise; elle a la couleur noire et une épaisseur de plusieurs doigts. On exporte ces pennes jusqu'à Aden où les marchands les appellent *pennes de Rokh*. D'après l'assertion de voyageurs qui y sont venus, on trouve des œufs de cet oiseau, semblables à une coupole. Quelques navigateurs dignes de foi racontent qu'ayant abordé cette île pour y prendre de l'eau, ils y trouvèrent une coupole dont ils s'approchèrent; alors un des marchands leur dit : « C'est « l'œuf de l'oiseau Rokh », après quoi ils le percèrent et, l'ouvrirent comme une coupole édifiée. Après avoir satisfait leur faim et leur soif du contenu de cet œuf, ils le laissèrent et prirent la fuite sur le navire. Peu de temps après, le Rokh, arrivé et ayant trouvé son œuf cassé, enleva un très grand rocher et cherchant le navire, il vola au-dessus de leur tête, puis il lança la pierre qu'il portait dans ses griffes, vers le vaisseau. Les navigateurs faisant force de rames et aidés par le vent, évitèrent la chute. Mais les vagues agitées faillirent renverser le bâtiment, et l'oiseau continua ses persécutions jusqu'à ce que la nuit tombée les sauva. »

LXVII. — *Ibid.*, p. 390 : « L'étendue de leur pays (des Zendjs) est de 700 parasanges en longueur et en largeur, comprenant des rivières, des montagnes,

des terrains habités et sablonneux ; il est combiné avec Daghûta et la côte de la mer Pacifique, où est située l'île de Kōmor avec la coupole d'Aryn sur le milieu de l'Équateur. » Le dernier membre de phrase est littéralement : « Il (le pays des Zendjs) est contigu au pays de Daghûta et aux rivages de la mer de l'île Kōmor, appelée mer Pacifique, où se trouve la coupole d'Aryn. . . »

LXVIII. — GÉOGRAPHIE D'ABOULFÉDA, t. II, 1, p. 81-82 : « On ne s'accorde pas sur la manière d'écrire le nom de la montagne de Kōmr (جبل القمر). Quelques-uns écrivent *al-Kamar*, et traduisent *montagne de la lune*¹; mais j'ai vu ce nom écrit القمر *al-Kōmr* dans le *Moštarik*. Yaḳût, auteur de cet ouvrage, prononce de même le nom de l'île du pays des Zendjs dans les régions les plus reculées du Midi. J'ai vu le nom de cette montagne écrit de la même manière dans le traité d'Ibn Sa'yd. Quant à Ibn Moṭarraf, qui l'a cité dans son ouvrage intitulé *al-Tartyb*, il n'a pas indiqué la manière dont il lisait ce nom, il s'est contenté de le faire dériver du verbe *ḵamara* signifiant *éblouir la vue*². La montagne de Kōmr est située dans le pays inhabité du midi (de l'Afrique), sous le 11° degré de latitude, au sud de l'Équateur. C'est là que sont les sources du Nil d'Égypte. » Cf. sur les sources du Nil, le même volume, p. 15, 24, 45 et 56.

¹ جبل القمر *djabal al-ḵamar*.

² قمر, d'où *ḵamar* « lune ».

LXIX. — *Ibid.*, t. II, 1, p. 205-206 : « Pays des Nègres. Ibn Sa'yd s'exprime à peu près ainsi : « Si « en décrivant le pays des Nègres on commence du « côté de l'Occident, on rencontre d'abord les villes « occupées par des nègres nus et sauvages, qui res- « semblent à des animaux. » Les noms de lieu que cite Ibn Sa'yd sont barbares et leur orthographe n'est pas certaine, ce sont : . . . 6° les campements des Kōmr, situés entre les deux lacs, ainsi que les campements des Akraous; 7° la montagne de Kōmr, placée, d'après Ptolémée, sous le 51° degré 50 minutes de longitude et le 11° degré de latitude (méridionale). Autour de la montagne sont les habitations des Kōmr dont la montagne a reçu le nom. »

LXX. — *Ibid.* : « D'après Ibn Sa'yd, « ce peuple « est frère de celui de la Chine, et on rapporte de « lui, ainsi que de la plupart des autres peuples qui « habitent ces contrées, qu'ils mangent les hommes « qui tombent entre leurs mains. »

LXXI. — *Ibid.*, t. II, 1, p. 207 : « Melende (Mlindi) est une ville du pays des Zendjs, sous le 81° degré et demi de longitude, et le 2° degré 50 minutes de latitude (méridionale). A l'occident de cette ville, est un grand golfe où se jette un fleuve qui descend de la montagne de Kōmr. »

LXXII. — *Ibid.*, t. II, 2, p. 126 : « Une des îles de la mer du Zanguebar est l'île Kōmr. On lit dans le

Moštarik : « Komr est une île située dans la mer, au milieu du pays de Zanguebar; c'est la plus grande île de cette mer. Komr est aussi le nom d'une localité d'Égypte qu'on dirait de gypse, tellement elle est blanche¹. »

LXXIII. — *Ibid.*, t. II, 2, p. 127 : « A l'ouest de la presqu'île de Šanf se trouve la presqu'île de Komâr (Khmer), qui donne son nom à l'aloès Komâry, lequel est inférieur en qualité à celui de Šanf. Entre ces deux presqu'îles, la mer a moins (le manuscrit porte plus) d'un *madjra* (une journée par mer) de largeur. Komâr a presque les mêmes dimensions que Šanf. La capitale de Komâr est située par 166° de longitude et 2° de latitude. A l'est de ces contrées se trouvent les petites îles de la Chine, qui sont très nombreuses et qui s'étendent du Nord à l'extrême Sud habitable. »

LXXIV. — NOWAYRY, in *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 282 : جزيرة القمر وسمى جزيرة ملای, « l'île Komr s'appelle aussi île Malây ». Elle est située dans بحر الرنج « la mer des Zendjs ».

LXXV. — PROLÉGOMÈNES D'IBN KHALDÛN, t. I, p. 97 : « Le Nil prend naissance dans une grande montagne, située à 16 degrés au delà de l'Équateur,

¹ Note de Stan. Guyard : « Ce détail s'applique aux monts Komr où les géographes arabes plaçaient les sources du Nil. » *Vide supra*, LXVIII.

et sous la méridienne qui traverse la quatrième partie du premier climat. Elle porte le nom de *montagne de al-Komr*, et l'on n'en connaît pas au monde de plus élevée. » Cf. également t. I, p. 114.

LXXVI. — *Ibid.*, p. 116-117 : « Ce fleuve (le Nil) sort de la montagne d'al-Komr (القمر), située à seize degrés au delà de l'Equateur. On n'est pas d'accord sur la vraie prononciation de ce nom. Les uns disent *al-Kamar* (القمر) et supposent que la montagne a reçu ce nom, qui signifie *la lune*, parce qu'elle était d'une blancheur éclatante. Dans le *Moštarik* de Yakût, ce nom est écrit القمر *al-Komr*, ce qui rappelle un peuple de l'Inde¹. Ibn Sa'yd a employé cette dernière orthographe. »

LXXVII. — *Ibid.*, p. 120 : « Les îles de la mer Indienne sont très nombreuses. La plus grande est celle de Sarandyb, qui a une forme arrondie et renferme une montagne célèbre, la plus haute, dit-on, qui soit au monde. Cette île est placée vis-à-vis de Sofâla². Ensuite vient l'île de Komar (*sic*) [القمر] (lire *Komr* ou *Komor*) qui a une forme allongée et qui commence vis-à-vis de Sofâla, en se dirigeant vers l'Est, avec une forte inclinaison vers le Nord. Elle s'approche, de cette manière, jusqu'aux côtes

¹ Allusion aux Khmer.

² D'après Ibn Khaldûn, Ceylan serait à l'ouest de Komr-Madagascar.

supérieures (méridionales¹) de la Chine. Au Sud, elle a les îles de Wákwák; à l'Est, celles de Sîla. D'autres îles, en très grand nombre, se trouvent dans cette mer et produisent des parfums, des aromates, et même, dit-on, de l'or et des émeraudes. »

LE KHMÉR.

Le *Kimér* (variantes : *Komâr*, *Kimâr*, *Komr*, *Komayr*) de certains extraits n'est autre que la forme arabisée du phonème *Khmer* (prononcer *Khmér*), le nom de l'ancien royaume indo-chinois dont le Cambodge moderne est le représentant dégénéré et territorialement très diminué. C'est sans aucun doute du pays de Khmer qu'il est question dans XL, XLI, XLII, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, LI, LII, LIII, LIV, LXV et LXXIII.

LA MONTAGNE KOMR.

« Le Nil d'Égypte, dit Aboulféda (II, 1, p. 56), est le fleuve par excellence, le grand, le célèbre, qui n'a point son pareil sur la terre, . . . Sa source et ses commencements se trouvent dans les pays solitaires, au midi de la ligne équinoxiale : voilà pourquoi on n'a pas pu en acquérir une connaissance parfaite. Nous ne savons à cet égard que ce que nous ont

¹ Ibn Khaldûn emploie *supérieur* pour *méridional* et *inférieur* pour *septentrional*.

transmis les Grecs et qui provient de Ptolémée; c'est qu'il descend de la montagne de Kōmr et qu'il est formé par dix ruisseaux, séparés chacun par un degré de longitude. » Ptolémée appelle *ὄρη σεληναία* la montagne d'où était supposé sourdre le Nil. On n'a pas, à ma connaissance, recherché l'origine de cette dénomination assez inattendue. L'explication suivante me paraît extrêmement vraisemblable. La région comprise entre la rive Sud du lac Victoria Nyanza et le 5° degré de latitude méridionale s'appelle *Unyamwezi* (locatif *u + nyamwezi*), et le dialecte bantou qu'on y parle : *Nyamwezi*. Ces deux noms sont-ils des noms propres sans signification, leur sens s'est-il perdu? Je ne sais; les nombreux Bantous que j'ai consultés à ce sujet n'en donnent qu'une traduction partielle. *Nyamwezi* est considéré comme un composé de *nya + mwezi*. Le premier élément, *nya*, est inexplicable ou expliqué de façon insuffisante, ce qui est la caractéristique des étymologies populaires. Le second, *mwezi*, est traduit par *lune* : c'est en effet le sens de ce phonème bantou isolé. *Nyamwezi* n'a peut-être aucun rapport de sens avec *mwezi* « lune », mais il est bien évident que l'homophonie de ses deux syllabes finales avec le nom bantou de la lune, devait faire adopter l'explication précédente. L'*Unyamwezi* a donc pu donner naissance à la légende d'après laquelle le Nil « descendait de la (montagne appelée) montagne de la lune ».

Les traducteurs arabes du géographe grec ont naturellement rendu *ὄρη σεληναία* par *جبل القمر* *djabal*

al-ḵamar « montagne de la lune ». Mais les Arabes, qui ignoraient sans doute l'étymologie bantou, ont, consciemment ou inconsciemment, modifié la vocalisation de *ḵamar* d'un manuscrit à l'autre. « Quelques auteurs, rapporte Aboulféda, écrivent القمر *al-ḵamar* et traduisent par montagne de la lune; mais j'ai vu ce nom écrit القمر *al-ḵomr* dans le *Moštariḵ*. . . et dans le traité d'Ibn Sa'yd. Quant à Ibn Moṭarraf, . . . il n'a pas indiqué la manière dont il lisait ce nom (القمر); il s'est contenté de le faire dériver du verbe قَمَرَ *ḵamara* signifiant éblouir la vue (قَمَرَ *ḵamar* « lune »)¹. »

En somme, le *σεληναῖα* de Ptolémée me semble avoir eu pour origine l'étymologie, exacte ou populaire, du bantou *Unyamwezi*. Les Arabes ont traduit ὄρη *σεληναῖα* par *djabal al-ḵamar*; mais les mots arabes n'étant généralement pas vocalisés et les géographes orientaux ignorant sans doute l'interprétation bantou de *Unyamwezi*, القمر initialement القمر *al-ḵamar*, est devenu القمر *al-ḵomr* dans la plupart des ouvrages traitant de l'Afrique orientale.

Cf. sur la montagne *Ḷamar* ou *Ḷomr*, où le Nil était supposé prendre sa source, les extraits XLVIII, XLIX, LVI, LIX, LXI, LXVIII, LXIX, LXXI, LXXV et LXXVI.

¹ Vide *supra*, LXVIII.

L'ÎLE KOMR.

Yakût (LV), Aboulféda d'après celui-ci et Ibn Sa'yd (LXVIII et LXXII), Dimašky (LX, LXII, LXIII, LXIV première partie, LXVII) placent dans l'océan Indien occidental une île Komr. Yakût dit expressément que « la mer des Zendjs ne renferme pas de plus grande île qu'elle »; Dimašky (LXIII) l'appelle « Komor le Grand ». La courte et imprécise description de Yakût peut très bien s'appliquer à Madagascar. L'île contient de nombreuses tribus dont « chaque roi fait la guerre à l'autre » : toutes les relations des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles en témoignent. L'indication capitale et, à mon sens, décisive est celle qui a trait à l'étendue de l'île Komr : nous ne pouvons pas ne pas reconnaître Madagascar dans « la plus grande île que renferme la mer des Zendjs ». D'après Ibn Sa'yd (LVII), on lui attribue « quatre mois de long et vingt journées de large dans sa plus grande largeur », ce qui confirme l'identification précédente¹.

Comme la légendaire montagne africaine aux sources du Nil, Madagascar a été tantôt désignée sous le nom de *جزيرة القمر* *djazyrat al-kamar* « l'île de la lune »; tantôt sous celui de *جزيرة القمر* *djazyrat al-komr* « île Komr ou de Komr ». Au ^{xvi}^e siècle, les

¹ L'assimilation de Madagascar avec l'île Komr n'infirme en aucune façon l'identification précédente avec l'île Wakwak. Comme Sumatra, la grande île africaine est mentionnée sous des noms différents.

Portugais trouvent celui-là en usage. « Après avoir bien tournoyé les villes (Calicut, etc.), rapporte Castanheda, Covilhão s'en alla à Sofala où il lui fut baillé cognoissance de la grande isle de Saint-Laurent que les Mores appellent l'isle de la Lune. » — « Le lendemain 19 février 1506, rapporte également Castanheda, on (l'amiral Fernan Soares) atteignit le cap Sud de cette terre, après avoir, d'après les pilotes, suivi la côte sur une longueur de 189 lieues; on sut alors que c'était une île, celle que les Arabes nomment *île de la Lune*, que les Européens appelaient *Madeigastar* et que les Portugais appellent *île de Saint-Laurent*¹. » Plusieurs cartographes anciens donnent à Madagascar le nom de *Komor*. Albert Cantino (1502) l'appelle en même temps *Madagascar* et *Comorbimam* = *Komor-diva* < sanskrit : *dvīpa*, île *Komor*; Canerio (1502), également. Ruich (1508) l'appelle *Camarocada* = *Komor-cada*?; Sylvano (1511), *Comortina*, et Andrea Vavassore (xvi^e siècle), *Comortana* pour *Komor-diva*².

Si l'identification de Madagascar avec la *djazyrat al-ḥamar* > *al-ḥomr* des géographes arabes ne me paraît pas douteuse, l'origine du nom donné à la grande île africaine reste inexpiquée. L'alternance *ḥamar-ḥomr* fait évidemment songer au nom identiquement alterné « de la montagne aux sources du

¹ Cf. A. et G. GRANDIDIER, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, 1903, in-8°, t. I, p. 2 et 3.

² Cf. A. GRANDIDIER, *Histoire de la Géographie de Madagascar*, Paris, 1892, in-4°, atlas.

Nil ». Il semble bien que la coïncidence toponomastique n'est pas fortuite : *djabal al-ḵamar* > *al-ḵomr* présente un parallélisme parfait avec *djazyrat al-ḵamar* > *al-ḵomr*. Ce rapprochement est curieux, intéressant; mais en l'état de nos connaissances, il serait prématuré, je crois, d'en exagérer l'importance et d'adopter la formule *djabal al-ḵamar-ḵomr* > *djazirat al-ḵamar-ḵomr*, c'est-à-dire de faire remonter le nom de la *Ḵomr* insulaire à celui de la légendaire montagne africaine.

L'ÎLE KOMR ET LES COMORES.

Les quatre petites îles situées au nord-ouest de Madagascar, à l'entrée du canal de Mozambique, sont généralement appelées *îles Comores*, et l'île de l'ouest, la plus grande de l'archipel, *Grande-Comore*. « Le nom de Comore, dit M. A. Grandidier, ne vient pas, suivant l'étymologie universellement admise cependant, du mot arabe القمر, *al-ḵamar* ou la lune, mais de *ko-moro*, deux mots qui, dans la langue des indigènes du Mozambique et aussi, du reste, dans celle des Comoriens, signifient *terre de feu* (litt. : *là où est le feu*). Il est naturel que les Makoa (*sic*) aient désigné sous ce nom aux Arabes qui naviguaient sur leur côte les îles situées dans le sud-est de l'Afrique, dont l'une d'elles (la Grande-Comore) était remarquable entre toutes par son volcan¹. » Malgré son

¹ *Histoire de la géographie de Madagascar*, p. 38, note a.

apparente correction étymologique, cette interprétation n'est pas à retenir.

J'ai résidé à Majunga, le grand port malgache de la côte Nord-Ouest, pendant une trentaine de mois. La Résidence de France comptait parmi ses ressortissants un grand nombre de Comoriens sédentaires et un plus grand nombre encore de Comoriens navigant au cabotage entre les ports de la côte malgache, l'île Nosi-be et les Comores. Dans aucune circonstance, je n'ai entendu ces indigènes se qualifier de *Comorien*, ni appeler *Comore* l'une des quatre îles que nous désignons sous ce nom. Au début de mon séjour, j'employais les termes de *île Comore*, *Grande-Comore* : l'interlocuteur ne comprenait pas. Lorsqu'un patron de navire venait faire viser les papiers du bord à destination d'une des îles que nous appelons *Comores*, je lui posais la question habituelle : « Tu te rends aux îles Comores? — Non, répondait le marin, je vais à Ngazīdya (Grande-Comore), Inzuāni ou Nzuāni (Aujouan), Muāli (Mohéli) ou Motū (Mayotte). » Les indigènes de ces quatre îles, qui ne parlent pas notre langue, sont persuadés que *Grande-Comore* est la traduction française de Ngazīdya. Je possède un manuscrit en dialecte de la Grande-Comore qui commence ainsi :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ خَبَرَنَ عَزَجْ

Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux! — *Khabara na Ngazīdya* « Histoire de Ngazīdya ».

Les pièces de monnaie frappées à Paris, il y a une vingtaine d'années, pour le compte du sultan de la Grande-Comore, portent sur l'une des faces l'inscription suivante :

سید علی بن سید عمر سلطان انجریجة حفظه الله تعالى

Sayyid 'Aly ben Sayyid 'Omar sultân Andyazîdya (sic) *ḥafẓahu Allāh ta'ālā* « Sayyid 'Aly, fils de Sayyid 'Omar, sultan de Ngazîdya. Que Dieu — qu'il soit élevé! — le garde! »

La graphie انجریجة ne m'est connue que par cet unique exemple. Elle est évidemment fautive, car le ج ne peut pas dans un même mot représenter tantôt le phonème *g*, tantôt le phonème *dy*. L'orthographe habituelle est, au contraire, عَزَج ou عَزَجْ qui nous est attesté par tous les textes modernes (cf. des lettres en ma possession et une lettre intercalée entre les feuillets 39 et 40 d'un ms. de la Bibliothèque Nationale, fonds arabe n° 4940, *Astrologie et magie*, où عَزَجْ revient deux fois, l. 3 et 4. Cette lettre est datée du lundi 11^e jour du mois de dhû-l-ka'da 1267 H. [7 septembre 1851 de notre ère]) et par le passage suivant d'Édrisy, t. I, p. 51 : « Entre cette île (précitée) et le rivage maritime, on compte un jour et demi de navigation; entre elle (l'île précitée) et l'île Zânedj (زَانَجْ) nommée el-Anfrandje (الانفرندج), on compte une journée¹. » Le membre de phrase en italique a été mal interprété par Jaubert et doit

¹ *Vide infra*, LXXXVI, F.

être restitué ainsi : « Entre elle (l'île précitée) et l'île Zendj (ou l'île des Zendjs) nommée الانفرجة *al-An-gazīdya* (la Grande-Comore), on compte une journée. » La leçon fautive الانفرجة pour الانفرجة présente une erreur de graphie absolument identique à celle de la page 59 du même ouvrage où الانفوجه *al-An-fūdjuh* doit être corrigé en الانقوجة *al-Angūdja* = أنقوجة, en graphie arabico-swahili أُغُوْج ou أُغْج *Ungūdya*, le nom bantou de Zanzibar. Parallèlement le انفرجه *Anfrandjeh* d'Édrisy est pour انفرجة *Angazīdya*, en graphie arabico-comorienne غَزَج ou غَزَجْ *Ngazīdya*, la Grande-Comore¹. L'attaque du groupe consonantique *ng* à l'initiale est extrêmement malaisée pour des étrangers, d'où la fréquente addition d'un *a* prosthétique : *Angazīdya* pour *Ngazīdya*. Les Arabes ont donc rendu aussi correctement que possible par انفرجة la forme habituellement usitée dans les langues non bantoues.

Il ressort des indications précédentes que l'île Komr de la mer des Zendjs n'est autre que Madagascar et que l'île que nous désignons improprement sous le nom de *Grande-Comore*, était déjà connue au XII^e siècle sous son nom indigène de Ngazīdya = الانفرجة, inexactement orthographié انفرجه par Édrisy. Cette rectification exclut toute identification de l'île Komr avec la Grande-Comore et infirme

¹ VAN DER LITH (*Merveilles*, p. 289) est d'avis que الانفرجة est une simple variante graphique de الانفوجه = Zanzibar. On vient de voir que cette conjecture n'est pas admissible.

en même temps l'étymologie de M. A. Grandidier. Puisque l'île en question était connue sous le nom de Ngazīdya, il est bien évident qu'elle ne s'appelait pas *Ko-moro* « où il y a du feu ». Il serait vraisemblable qu'elle ait pu être désignée tantôt sous le nom de Ngazīdya, tantôt sous celui du volcan qui s'y trouve; mais le volcan s'appelle *Kartala* et non *Ko-moro*.

Certains auteurs européens des xvi^e, xvii^e siècles et même du commencement du xviii^e, comptent trois, quatre, cinq et même six îles Comores. En 1557, Balthazar Lobo de Sousa en mentionne quatre, qu'il désigne par leur nom indigène légèrement modifié : Angazija, Anjoane, Molalle et Maoto¹. John Davis, pilote du *Middleburg* en 1598, en compte cinq : Mayotta, Anzuane, Magliaglie, San Cristophoro et Spiritu Sancto². D'après Soete-Boom, l'éditeur des notes de voyage de Willem van West-Zanen, 1601-1603, « il y a quatre îles Comores : Angasiza, Mulale, Angovan et Majotte; selon d'autres (géographes) il en est plus³ ». « Il y a trois îles, dit François de Vitré qui relâche à Mohéli en 1602, qui se voient toutes à la fois. Les indigènes les nomment comme nous Comoro, d'autant que ce nom dans leur langage signifie *larrons* (P), comme nous l'avons appris d'eux; celle où nous étions s'appelle Malailli, la seconde Jouani et la troisième Gouarsije (Ngazī-

¹ A. et G. GRANDIDIER, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, t. I, p. 102-104.

² *Ibid.*, p. 255, note 2.

³ *Ibid.*, p. 272.

dya)¹. » « Le 23^e du mois de mai 1602, dit Pirard de Laval, nous avisâmes les îles de Comoro . . . Il y en a cinq, en chacune desquelles il y a un roi : l'une, qui est au milieu des quatres autres, est appelée Malailli (Moheli)². » Le capitaine Keeling écrit en 1607 : « A Suada, Ilbookee, Anzoane et Mootoo, quatre des îles Comores, il y a abondance de riz bon marché et leurs habitants sont paisibles. Ingherugee (Ngazīdya) et Mulale, deux autres îles du même archipel, ne produisent que peu de riz et leurs habitants sont traîtres³. » En 1615, Édouard Terri en compte trois : « Mohila, Gazidia et l'île Saint-Jean-de-Castro⁴. » En 1626, Th. Herbert dit : « Ces îles que l'on appelle Cumro, sont au nombre de cinq, dont la plus grande, qui a été découverte la première, donne son nom aux quatre autres, quoiqu'elles aient aussi leur nom particulier, savoir : Cumro, Meottys (Mayotte), Ioanna (Aujouan), Mohelia et Gazidia, que d'autres appellent Juan de Castro, Spirito Sancto, S. Christofero, Anguzezia et Mayotto⁵. » « Ces îles, dit Thornton en 1703, sont au nombre de cinq et tirent leur nom de la plus grande d'entre elles; ce sont : Cumro, Mohilia, Joanna, Meottey, San-Christophers⁶. »

¹ *Ibid.*, p. 285.

² *Ibid.*, p. 303-304.

³ *Ibid.*, p. 162.

⁴ *Ibid.*, t. II, p. 97.

⁵ *Ibid.*, p. 393.

⁶ *Ibid.*, t. III, p. 447.

La plus intéressante de ces citations est celle de Herbert « qui était un homme fort instruit¹ ». Il compte cinq îles dans l'archipel, dont *Cumro* et *Gazidia*. « L'île de Cumro, dit-il quelques lignes plus loin, est la plus haute et la meilleure de toutes. » C'est sans aucun doute de l'île que nous appelons *Grande-Comore* qu'il s'agit; mais *Cumro* fait double emploi avec *Gazidia*. Ce doublet, dont les relations des xvi^e et xvi^e siècles offrent plusieurs exemples, montre que l'île Ngazidya a été, à cette époque, appelée *Comore* par les géographes et voyageurs européens. L'origine de cette double dénomination me semble pouvoir être expliquée ainsi. A partir du xvi^e siècle, à la suite de sa découverte par les Portugais en 1500, Madagascar est généralement appelée *île de Saint-Laurent*. Le nom de *Kamar* ou *Komr*, par lequel la désignaient certains géographes arabes, devient donc disponible. On l'a attribué à la plus étendue des îles voisines, Ngazidya, d'où le doublet toponomastique *Komor-Ngazidya*. Postérieurement, l'archipel des quatre îles a été désigné sous le nom d'*îles Comores*, et Ngazidya sous celui de *Grande-Comore*, par opposition aux trois petites îles voisines. Un lettré de Ngazidya en relation avec les Européens, que j'ai questionné sur l'origine du nom *Comore*, m'a bien donné l'étymologie rapportée par M. A. Grandidier : *ko*, locatif + *moro* « feu »; mais sur une seconde question, il ajouta : « *Komoro* n'existe pas

¹ *Ibid.*, t. II, p. 379, note 1.

dans nos manuscrits. Le vrai nom de l'île est Ngazīdya, nous l'appelons toujours ainsi. » *Ko-moro* n'est donc que l'explication moderne, l'étymologie récente et inexacte de l'ancien *قمر* *ḡamar-ḡomr* des géographes arabes.

CONFUSION ENTRE KOMR ET KHMER.

« Ibn Sa'yd, dit Reinaud, qui ordinairement résume le récit d'Édrysy, y a ajouté des remarques qui annoncent quelquefois peu de critique, mais qui, d'autres fois, sont du plus haut prix. . . Ibn Sa'yd donne aussi une description de la côte orientale d'Afrique, et cette description s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance¹. Son récit, qui est digne de toute l'attention des géographes, et qui fournit de nouveaux détails sur la race Malaie, ne pêche qu'en deux points. D'abord l'auteur, se laissant entraîner par l'autorité de Ptolémée, part de l'idée que le continent africain, au lieu de tourner à l'ouest, se développait à l'est, à quelques degrés au sud de la ligne équinoxiale. En second lieu, il suppose que l'île de Madagascar ne faisait qu'un avec les Séchelles, et que, en se prolongeant un peu au sud de Ceylan, elle embrassait une partie des îles

¹ Comme l'a fait remarquer GUILLAIN (*Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, t. I, p. 257, note), la description d'Ibn Sa'yd s'arrête à la région du cap Corrientes. L'erreur de Reinaud est manifeste.

de Sumatra et de Java. C'est cet ensemble qui formait pour lui l'île Komor ou Malây. L'île Komorse prolongeait jusqu'à la mer Environnante, qu'Édrysy nomme la mer Résineuse, et qu'Ibn Sa'yd appelle la mer Noire. En même temps, le canal de Mosambique, au lieu de tourner au sud-ouest, se développait au sud-est, entre le continent africain et l'île Komor, et ne se terminait qu'à la mer Environnante, ce qui tendait à reporter le cap de Bonne-Espérance au sud-est de la Chine¹. » Dans l'extrait LVI d'Ibn-Sa'yd, la confusion entre le Komr africain et le Komr d'Extrême-Orient = Khmer, apparaît très nettement. Les trois premières phrases doivent être rectifiées ainsi : « La montagne [africaine] des Komr qui donne naissance au Nil est ainsi appelée du nom des Komr [Khmer], peuple qui est frère des Chinois. Les Komr [Khmer], ainsi que les Chinois, descendent de 'Amûr, fils de Japhet. Ils habitaient primitivement avec les Chinois; mais la discorde étant survenue, les Komr [Chinois] furent obligés de se retirer dans les îles voisines [Java], d'où ils se répandirent successivement sur le continent africain [allusion probable à la migration hindouisée qui a colonisé Madagascar]. » La première erreur, qui est aisément explicable puisque l'île Komr (= Madagascar) était censée s'étendre de Sofala à la Chine, la première erreur, dis-je, a pour cause la presque homophonie des noms Komr et

¹ *Loc. cit.*, introduction, p. CCCXVI.

Khmer. Les Arabes étaient de médiocres ethnographes : le rattachement généalogique des Chinois à 'Amûr, fils de Japhet, en est une preuve. « On n'est pas d'accord, dit Mas'ûdy à ce sujet, sur la généalogie et l'origine des habitants de la Chine. Plusieurs disent qu'à l'époque où Falagh, fils de 'Âbir, fils de Arfakhšad, fils de Sâm, fils de Noé, partagea la terre entre les descendants de Noé, les enfants de 'Âmûr, fils de Súbyl, fils de Japhet, prirent la direction du nord-est, . . . D'autres descendants de 'Âmûr traversèrent le fleuve de Balkh et se dirigèrent pour la plupart vers la Chine. Là ils se répartirent entre plusieurs états . . . Une fraction des descendants de 'Âmûr atteignit les frontières de l'Inde, dont le climat exerça une telle influence sur eux qu'ils n'ont plus la couleur des Turcs, mais plutôt celle des Indiens. Ils habitent soit dans les villes, soit sous la tente. Une autre portion encore alla se fixer dans le Thibet . . . La majorité des descendants de 'Âmûr suivit le littoral de la mer et arriva ainsi jusqu'aux extrémités de la Chine¹. » Ainsi nous est expliquée la prétendue descendance commune de 'Âmûr, fils de Japhet, des Komr (= Khmer) et des Chinois.

L'émigration des Komr dans les îles malaises, à la suite de troubles, est évidemment une allusion au pillage du port de Khân fou, au sud de Shangaï, en 878, « par un rebelle chinois qui conquiert la ville, fit massacrer les étrangers et arracher les planta-

¹ T. I, p. 286-290.

tions de mûrier, ce qui ruina complètement le commerce des soies¹ ». Il s'agit donc ici de Chinois qui émigrèrent en Malaisie, et que Ibn Sa'yd appelle inexactement des *Komr*. Cette émigration de Chinois dans les îles voisines est rapportée par Edrÿsy de façon plus précise, mais le passage où elle est mentionnée figure à tort entre deux descriptions d'îles de l'océan Indien occidental, Zanzibar et la Grande-Comore. Plus que partout ailleurs, le géographe arabe confond les deux noms à graphie identique à un point diacritique près : *جَا* *Zâbedj* = Java et *جَز* pour *جَز* *Zendj*. Voici le passage en question : « On dit que lorsque l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rebelles, et que la tyrannie et la confusion devinrent excessives dans l'Inde, les habitants de la Chine transportèrent leur commerce à *Zânedj* (*جَا*) [lire : *جَا* *Zâbedj* « Java »] et dans les autres îles qui en dépendent; entrèrent en relations et se familiarisèrent avec ses habitants, à cause de leur équité, de la bonté de leur conduite, de l'aménité de leurs mœurs et de leur facilité dans les affaires. C'est pour cela que cette île est si peuplée, et qu'elle est si fréquentée par les étrangers². » — « Ce *جَا*, dit justement Van der Lith, ne peut être une île africaine, mais c'est bien de *Zâbedj* qu'il s'agit. Car jamais les Chinois n'ont émigré en Afrique, tandis que les relations entre Java et la Chine étaient très fréquentes. De plus le Mokhtasar A. raconte

¹ Merveilles, p. 295.

² ÉDRÿSY, t. I, p. 60.

cette même histoire, mais dans des termes qui ne permettent pas de douter que ce soit à Java-Zâbedj qu'elle se rapporte¹. »

Enfin, l'expansion en Afrique des Kōmr émigrés à Java est très vraisemblablement un souvenir confus de l'émigration des Malais hindouisés qui ont colonisé la grande île africaine.

L'ÎLE KOMOR-MALÂY.

Les indications les plus précises sur l'orientation de l'île Kōmor = Madagascar, ou plutôt sur l'orientation que lui donnaient les géographes arabes, nous sont fournies par Ibn Khaldûn. « L'île Kōmor, dit-il (LXXVII), a une forme allongée et commence vis-à-vis de Sofâla, en se dirigeant vers l'est avec une forte inclinaison vers le nord. Elle s'approche de cette manière jusqu'aux côtes méridionales de la Chine². » Comme l'a fait remarquer Reinaud (*supra*, p. 538) à propos de l'extrait LVII d'Ibn Sa'yd, certains géographes ont compris sous le nom de Kōmor non seulement Madagascar, mais Sumatra et Java, ou tout au moins une partie de ces deux îles. D'après Norwayry (LXXIV) et Dimasky (LXVI), l'île Kōmor s'appelle également Malây. Celui-ci et Édrysy mentionnent, d'autre part, une île Malây sur laquelle ils donnent les renseignements suivants :

¹ *Merveilles*, p. 294.

² Cf. également LXXX, *infra*.

LXXVIII. — GÉOGRAPHIE D'ÉDRYSY, t. I, p. 69-70 : « La dernière de ces îles (les îles Dybadjât) touche à celle de Sarandyb, par un de ses côtés les plus élevés, dans la mer nommée Herkend (هرکند). L'île nommée Komor (قر) est éloignée des îles al-Roybahât (lire : *Dybadjât*) de 7 journées de navigation. Cette dernière île est longue. Son roi demeure dans la ville de Malây (ملای). Les habitants disent qu'elle s'étend en longueur sur un espace de 4 journées (variante de deux autres manuscrits : 4 mois) vers l'est. Elle commence auprès des îles Roybahât (= *Dybadjât*) et se termine en face des îles de la Chine, du côté du nord (variante : du côté du sud). Le roi de ce pays n'est entouré ni servi, soit pour boire, soit pour manger, que par des jeunes gens prostitués, vêtus d'étoffes précieuses, tissées en soies de la Chine et de la Perse, et portant au bras droit des bracelets d'or. Ces bracelets, en langue de l'Inde, s'appellent *tanfuk* (التنفق); les prostitués *tanbâbeh* (التبابة). Dans ce pays, on épouse des hommes au lieu de femmes. Ceux-ci, durant le jour, servent le roi, et la nuit ils retournent auprès de leurs femmes. On cultive dans cette île des grains, le cocotier, la canne à sucre et le *tânbâl* تانبول (le bétel). Cette dernière plante est celle qui croît le plus abondamment dans l'île¹. »

LXXIX. — *Ibid.*, p. 86 : « L'île de Malây (ملای)

¹ Cette dernière indication ne peut s'appliquer à Madagascar où le bétel est plutôt rare et n'a jamais été, que nous sachions, « la plante qui croît le plus abondamment dans l'île ».

est grande; elle s'étend de l'occident à l'orient. Son roi demeure dans une ville, et il se nomme Malik al-djazr (ملك الجزر)¹. Sa monnaie est d'argent, et elle est connue sous le nom de *dirhem at-tâtariyya*². Il a beaucoup de troupes, d'éléphants et de vaisseaux. Les productions du pays sont la banane, la noix de coco et la canne à sucre. D'après le rapport des habitants, cette île touche à la mer Résineuse (البحر الرزقي), à l'extrémité de la Chine. »

LXXX. — *Ibid.*, p. 92-93 : « De l'île de Šanf à celle de Malây, 12 journées, à travers des îles et des rochers qui s'élèvent au-dessus de la mer. L'île de Malây est très vaste³. . . » — « Hæc insula procurrit ab occidente in orientem, sed a parte occidentali, jungitur cum oris maritimis Zengitarum, et cursu transverso pergit semper cum oriente ad Aquilonem quousque attingat littora Sin. . . » — « C'est la plus longue des îles sous le rapport de l'étendue, la plus considérable sous le rapport de la culture, la plus fertile dans ses montagnes, renfermant les domaines les plus vastes. On se livre dans cette île au commerce le plus avantageux, et il s'y trouve des éléphants, des rhinocéros et diverses espèces de

¹ Le roi du Djorz, probablement pour le roi de Surasena, l'ancien nom du Douâb. Cf. DE GOEJE, *Ibn-Khordâdhbeh*, p. 47, note 1.

² *Ibn-Khordâdhbeh*, p. 47 et note 2 : Un dirhem tâtary = 1½ dirhem ordinaire.

³ « Notre manuscrit, dit Jaubert en note, offre ici une lacune que la version latine et le ms. B permettent de remplir comme suit. . . »

parfums et d'épiceries, telles que le clou de girofle, la cannelle, le nard, le . . . (*sic*) et la noix muscade. Dans les montagnes sont des mines d'or d'une excellente qualité; c'est le meilleur de la Chine. »

LXXXI. — *Ibid.*, p. 172 : « A cinq milles en mer de Kûlam-Mely, on trouve l'île de Mely (ملى) qui est grande et jolie; elle se compose d'un plateau assez élevé, mais peu montueux et couvert de végétations. L'arbre à poivre croît dans cette île. . . »

LXXXII. — ŠAMS AD-DYN AD-DIMAŠKY, p. 210 : « L'île de Malây, à l'est de l'île de Komor, est d'une circonférence de 700 milles, elle est peuplée de pirates qui exercent leur métier sur la mer et se sont révoltés contre leur roi; à présent ils se nomment Bahâriyya (بهارية). Sur cette île croît l'arbre de teck, qui devient grand et fort; en le cavant, on en construit des vaisseaux formés d'une seule planche de bois; la longueur de cette planche est de 40 coudées sur une largeur de 7. » *Vide supra*, XXXIV, *al-buhâry*.

LXXXIII. — *Id.*, p. 213 : « L'île de Malây porte ce nom d'après une ville située sur le rivage; elle produit une quantité de poivre, d'épices et d'aromates dont on charge les vaisseaux de commerce qui y abordent seulement pour un jour. »

Certaines villes de l'île Komor-Malây, mentionnées

par Dimašky (LX), sont citées par d'autres géographes avec une graphie différente :

BALYK (بليق) est évidemment identique au *Balbâk* (بليق) d'Ibn-Sa'yd (LVIII) et à l'île بلنق *Balanq* ou بلنق *Balabaq* d'Edrysy (t. I, p. 73, 76 et 178), voisine de Sarandyb.

DAHMA (دهى, دها) ou *Dahnâ* (دهى) de Dimašky est, sans doute, le *Dehemy* (دهى) d'Ibn-Sa'yd (LVIII). Cf. le *Rahmâ* (رى) de Mas'ûdy (t. I, p. 384) et d'Ibn-Khordâdhbeh (éd. de Goeje, p. 47, 47 et note 1, دهى *Dahmâ* dans le ms. A de ce dernier géographe) et le رى du marchand Sulaymân (*Relation des voyages*, p. ci, 27 et 30), que Reinaud a lu *Rohmy*. D'après M. de Goeje (*Ibn Khordâdhbeh*, p. 47, note 4), *Rahmâ* est probablement le Pegu.

LOKMERÂNA (لقرانة). Cf. le *Merûna* (مرونة) ou *Medûnâ* (مدونا) d'Edrysy (t. I, p. 72 et note). D'après ce dernier géographe, *Merûna* est une des villes principales de Ceylan.

KOMORIYYA (قرية) est mentionnée par Dimašky et Ibn Sa'yd.

MALÂY (مالى). Cf. *Mulay* (ملى) d'Ibn Khordâdhbeh (p. 43, 44 et note o), *Mely* d'Edrysy (t. I, p. 160 et 172) et *Mulay* (ملى) in *Mulay-bâr* (مليبار) d'Ibn Batûta (t. IV, p. 71). « In annalibus Sinensibus (Yule, *Cathay*, I, XXVIII), dit M. de Goeje (*Ibn Khordâdhbeh*, 44 note o), quoque (haec insula) *Molai* appel-

latur. » L'île *Mulay*, *Molay*, *Mely* avait donné son nom au port voisin de Kûlam (كولم), le Quilon de la côte sud-occidentale de l'Inde, généralement appelé *Kûlam-Mely* ou *Kûlam-Malay* (*Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 120 et 228, et *Édrisy*, I, 160), et à la côte sud-occidentale elle-même qui prit le nom de *Mulay-bâr* dont nous avons fait *Malabar*.

La carte 17 de l'atlas Lelewel, intitulée : *Sind-Hind-Sin*, 7, 8, 9, 10 *sectiones I et II climatum depromptæ e tabula itineraria 1154 Edrisii*, contient une île *Malai-Komor* orientée du sud-ouest au nord-est, qui s'étend du commencement du 9° climat jusqu'au premier tiers du 10°. Dans la partie ouest de l'île, figurent les indications suivantes : ملای *Malai*, جزيرة القمر وهي جزيرة ملای *insula Komor quae est Malai*, دلمی *Dinlamehi* (sic), حرنلمی *Hernalemi*. Ces deux derniers noms sont à rapprocher de ceux de deux climats des Maldives cités par Ibn Baṭṭūta (t. IV, 111-112) : تَلْدُمْتِي *Télédomméty* (sic) et هَلْدُمْتِي *Hélédomméty* (sic). La ville de Ceylan, mentionnée par *Édrisy* (t. I, p. 72 et note), تَلْمَادِي *Telmády* n'a rien de commun avec كَلْمَادِي *Kelmádhhy*. Ce dernier nom désigne sans doute l'atoll Kollomandu des Maldives.

L'erreur de Dimašky est ici évidente et facile à rectifier; il a inscrit parmi les villes de l'île *Komor-Malây* quelques-unes des Laquedives et des Maldives. Le développement imaginaire de l'île *Komor* vers l'est, devait entraîner inévitablement la transformation des îlots voisins de l'Inde, en villes de l'île africaine

démesurément agrandie. C'est le cas pour Balyk, Malây, Teledommety¹ et Heledommety.

Komoriyya (قَمْرِيَّة), au contraire, pourrait être effectivement une ancienne ville malgache. Un texte arabico-malgache que j'ai publié, contient le passage suivant : *iLahidama-mandzaka zanani nanafika ani قَمْرِي Kāmuri amini Mudzaŋga*, « le roi Radama (I^{er}), son fils, partit en expédition à Kāmuri et à Mudzaŋga² ». Cette dernière ville est le grand port maritime de la côte nord-ouest, généralement appelé Majunga. Kāmuri devait être situé dans la même région ou tout au moins dans la région comprise entre Tananarive et Majunga. Bien que l'expédition contre Kāmuri ait eu lieu seulement vers 1810, aucun indigène n'a pu m'indiquer l'ancien emplacement de la ville. A Majunga, où j'ai traduit le texte en question, le souvenir même s'en est perdu. Ainsi que l'indique sa graphie arabico-malgache, قَمْرِي, avec un ق, est un nom étranger³; il n'a aucune signification en malgache⁴. Cette circonstance a contribué à le faire rapidement tomber en désuétude après la disparition, pour une cause quelconque, de la ville ainsi nommée. Le Kāmuri malgache est très voisin du قَمْرِيَّة d'Ibn Sa'yd et

¹ C'est l'atoll septentrional des Maldives, Tilladumati. Cf. le *Telmady* d'Édrisy.

² G. FERRAND, *Les musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, Paris, 1891, in-8°, t. I, p. 121 et note 3.

³ Le *k* malgache est toujours transcrit par ك.

⁴ Le Kāmuri du texte en question n'a aucun rapport avec le malgache كَمْرِي kāmuri qui signifie *étang, marais*.

Dimašky : il est donc possible et vraisemblable qu'il s'agisse de la même ville.

لَمْرَانَة, que Mehren lit *Loḵmerâna*, est mentionné sept fois dans la cosmographie de Dimašky : deux fois comme ville (p. 11, l'une des villes considérables au delà de l'équateur du temps de Ptolémée; p. 216, une des villes de l'île Ḳomor), une fois comme résidence royale (p. 199), deux fois comme île (p. 12 et 212) et deux fois sans indication spéciale (p. 22 : le fleuve de Loḵmerâna; p. 204 : la mer de Ḳomor ou Ḳomâr ou Loḵmerâna). Loḵmerâna ne figure pas, que je sache, parmi les villes au sud de l'équateur citées par Ptolémée, bien que Dimašky l'indique comme existant à l'époque où vivait le géographe grec (LX). Je ne crois pas, d'autre part, qu'il faille l'identifier avec Merûna, la ville de Ceylan citée par Édrysy. لَمْرَانَة, modifié en لَمِرَانَة, pour الميرنة *al-Ymerina*, représenterait très exactement l'iMerina malgache, improprement appelée *pays des Huva*, la province centrale dont Tananarive est la capitale. Cette restitution n'a rien d'in vraisemblable en soi, car l'iMerina existait certainement au commencement du xiv^e siècle. Comme les indications fournies par Dimašky sur les villes de l'île Ḳomor sont vagues et souvent inexactes, l'identification الميرنة = لَمْرَانَة n'est proposée qu'à titre de simple conjecture.

DAGHLÂ (دغلى) [LXVI] est vraisemblablement la même ville que Aghnâ (اغنا) [LXIV], indiquée par

Édrysy (t. I, p. 72), comme une des villes de Ceylan.

En somme, en dehors de Kōmoriyya et peut-être de Lokmerānā, les villes de l'île Kōmor mentionnées par Dimašky et Ibn-Sa'yd, sont étrangères à Madagascar (Balyk, Dahnā, Malāy, Aghnā ou Daghlā) ou tout à fait inconnues (Khāfūr, Leyrana). L'île Malāy est identifiée expressément avec l'île Kōmor dans LXVI et implicitement dans LXXIX et LXXX d'Édrysy. Nous savons que Kōmor = Madagascar, Kōmor-Malāy ne peut donc être que la grande île africaine.

D'après ces deux derniers passages et l'extrait LXVI, on trouverait dans l'île Kōmor-Malāy des éléphants blancs et gris. Cette indication est naturellement inexacte. Dimašky et Édrysy ont transporté dans l'île Kōmor-Malāy une particularité du pays Khmer où les éléphants gris, c'est-à-dire les éléphants ordinaires, sont nombreux, et où les éléphants blancs ne sont pas rares. Le teck (LXXXII) et le poivrier (LXXXIII) ne se trouvent pas non plus à Kōmor-Madagascar. Il en est de même des mignons royaux (LXXVIII) : c'est un trait de mœurs de l'Extrême-Orient inexactement attribué aux indigènes de l'île Kōmor (*vide supra*, p. 503). Ces nombreuses erreurs n'ont, du reste, rien d'anormal. D'après la géographie gréco-arabe, l'île Kōmor se prolongeait dans l'est, jusqu'à la Chine. Cette île immense devait donc avoir la même faune et la même flore que l'Extrême-Orient; et ses habitants, des mœurs et coutumes identiques à celles des Orientaux.

L'histoire du rokh (LXVI) est également un argument en faveur de l'identification de l'île Komor-Malây avec Madagascar. La légende de l'oiseau fabuleux peut avoir pour origine celle du Garuḍa hindou, mais elle peut être aussi un souvenir du gigantesque OËpyornis malgache. Cette seconde hypothèse me semble plus vraisemblable que la première, car on a trouvé dans le sud-ouest de Madagascar des œufs d'œpyornis dont la contenance est de huit litres. Ce sont sans doute les œufs grands comme des coupoles de la légende arabe.

« Les pennes de rokh... qu'on emploie pour y garder de l'eau (LXVI) » ne sont pas, comme le pense M. Sibree¹, des pétioles du palmier *sagus rufia* de Madagascar, qui non seulement ne peuvent pas être utilisées comme récipient pour l'eau, mais qui ne se conservent qu'à condition d'être tenus au sec². Je crois volontiers qu'il s'agit ici des *laṅganā* malgaches. Le *laṅganā* est un gros bambou d'environ 15 centimètres de diamètre et 2 mètres de long, dont les nœuds ont été perforés à l'intérieur, à l'exception du dernier, pour le transformer en récipient pour l'eau. Le *laṅganā* est en usage dans un grand nombre de tribus et particulièrement chez les tribus maritimes. Il représente très exactement les pennes de rokh des géographes arabes.

¹ *The great African Island*, Londres, 1880, in-8°, p. 55.

² Cf. *Marco-Polo*, éd. Yule-Cordier, Londres, 1903, in-8°, t. II, chap. XXXIII, note sur les *ruck quills*.

IV

LES ZENDJS ET L'INDONÉSIE.

Al-Byrûny, Édrysy et Ibn al-Wardy, pour ne citer que ces géographes, fournissent d'intéressants renseignements sur les relations qui existaient entre les Zendjs et l'Indonésie, ou plus exactement, puisque les Zendjs n'avaient pas de marine, sur les voyages des Indonésiens dans l'océan Indien occidental. Les extraits suivants sont très affirmatifs à cet égard.

LXXXIV. — ALBERUNI'S INDIA, t. II, p. 104. « The reason why in particular Sômanât (سومنآت)¹ has become so famous is that it was a harbour for seafaring people, and a station for those who went to and fro between Sofâla in the country of the Zandj and China. »

LXXXV. — GÉOGRAPHIE D'ÉDRYSY, t. I, p. 58 : « Les Zendjs (de la côte orientale d'Afrique) n'ont point de navires dans lesquels ils puissent voyager; mais il aborde chez eux des bâtiments du pays d'Oman et autres, destinés pour les îles Zâledj (lire : Zâbedj) qui dépendent des Indes; ces étrangers vendent (au Zanguebar) leurs marchandises, et achètent les produits du pays. Les habitants des îles

¹ Port du Kathiawar, au nord-ouest de la colonie portugaise de Diu.

Râledj (رَالَج, variante زَالَج, lire : زَالَج *Zâbedj*)¹ vont au Zanguebar dans de grands et de petits navires, et ils s'en servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent la langue les uns des autres. »

LXXXVI. — *Ibid.*, t. I, p. 59-61. A. « En face des rives du Zendj sont les îles de Zâledj (زَالَج)² [lire : زَالَج *Zâbedj*]; elles sont nombreuses et vastes; leurs habitants sont très basanés, et tout ce qu'on y cultive de fruits, de *dura*, de cannes à sucre et d'arbres de camphre, y est de couleur noire. Au nombre de ces îles est celle de شَرْبُوَة (*Šarbuah*) [lire : سَرْبُوَة *Sarboza*], dont la circonférence est, à ce qu'on dit, de 1,200 milles, et où l'on trouve des pêcheries de perles et diverses sortes d'aromates et de parfums, ce qui y attire des marchands. »

B. « Parmi les îles de Zâledj (زَالَج) [lire : îles des Zendjs زَالَج, ou îles Zendjs زَنْج] comprises dans la présente section (7^e section du 1^{er} climat), on compte aussi celle de al-Andjaba (الْأَنْجَبَة) dont la ville principale se nomme, dans la langue du Zanguebar, al-Anfûdja (الْأَنْفُوجَة), et dont les habitants, quoique mélangés, sont actuellement pour la plupart musul-

¹ La fin de cette phrase exclut toute possibilité de rectification de رَالَج *Râledj* en رَانَج *Rânedj*, et d'identification des Râledj-Rânedj avec les îles situées à l'ouest des Maldives (*Merveilles*, p. 294).

² Voir la note précédente en ce qui concerne la rectification proposée par Van der Lith, de زَالَج en زَالَج.

mans. La distance qui la sépare de al-Bânes (البانس), sur la côte du Zendj, est de 100 milles¹; cette île a 400 milles de tour; on s'y nourrit principalement de figues-bananes. Il y en a cinq espèces, savoir: la banane dite *el-kend* (القند), l'*el-fyly* (الفيلي) dont le poids s'élève quelquefois à douze onces; l'*omâny* (العاني), l'*el-muryâny* (المرياني), et enfin l'*el-sokry* (السكري). C'est une nourriture saine, douce et agréable. Cette île est traversée par une montagne nommée Wabrah (وبره) où se réfugient les vagabonds chassés de la ville, formant une brave et nombreuse population, qui infeste souvent les environs de la cité, et qui se maintient sur le sommet de cette montagne dans un état de défense contre le souverain de l'île. Ils sont courageux et redoutables par leurs armes et par leur nombre. Cette île est très peuplée; il y a beaucoup de villages et de bestiaux. On y cultive le riz. Il s'y fait un grand commerce et l'on y porte annuellement diverses productions et marchandises destinées au négoce et à la consommation. »

C. « On dit que lorsque l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rébellions et que la tyrannie et la confusion devinrent excessives dans l'Inde, les habitants de la Chine transportèrent leur commerce à Zânedj زانج (lire : زانج Zâbedj = Java) et dans les autres îles qui en dépendent, entrèrent en relations et se familiarisèrent avec ses habitants, à cause de leur équité, de

¹ D'après GUILLAIN (*Documents sur... l'Afrique orientale*, t. I, p. 217, note), le texte porte « 1 madjra ».

la bonté de leur conduite, de l'aménité de leurs mœurs et de leur facilité dans les affaires. C'est pour cela que cette île (al-Andjaba) est si peuplée, et qu'elle est si fréquentée par les étrangers. »

D. « Auprès de cette île, il en existe une autre peu considérable, dominée par une haute montagne dont le sommet et les flancs sont inaccessibles, parce qu'elle brûle tout ce qui s'en approche. Durant le jour, il s'en élève une épaisse fumée, et durant la nuit, un feu ardent. De sa base coulent des sources, les unes d'eau froide et douce, les autres chaudes et salées. »

E. « Auprès de l'île de Zânedj (زنج) [lire : l'île Zâbedj زابج] susmentionnée, on en trouve une autre nommée Kermedet (كرمدة), dont les habitants sont de couleur noire. On les appelle Nerhyn (نرهين). Ils portent le manteau nommé *azar* (ازر) et la *fûta* (فوطا). C'est une peuplade audacieuse, brave, et marchant toujours armée. Quelquefois ils s'embarquent sur des navires et attaquent les bâtiments de commerce dont ils pillent les marchandises. Ils ne laissent entrer chez eux que leurs compatriotes, et ne redoutent aucun ennemi. »

F. « Entre cette île et le rivage maritime on compte un jour et demi de navigation¹; entre elle et l'île de Zânedj (زنج) [lire : l'île Zendj ou l'île des Zendjs]

¹ « Le texte, dit GUILLAIN (*loc. cit.*, p. 219, note), porte le *madjra* d'un jour et demi. »

nommée al-Anfrandje (الانفرجة), on compte une journée¹. A une distance d'environ 3 milles² de cette île, et à deux petites journées du continent qui touche à l'Abyssinie, est l'île des Singes, qui est très grande, très boisée et remplie de précipices d'un difficile accès. On y trouve diverses sortes de fruits. Les singes s'y sont multipliés à tel point qu'ils en sont totalement maîtres. De cette île (des Singes) à celle de Socotora, on compte par mer deux journées. »

LXXXVII. — *Ibid.*, p. 65 : « Les habitants des îles Zâ-nedj (variante : الزنج, lire : Zâbedj) et des autres îles environnantes viennent chercher ici (à Sofâla) du fer pour le transporter sur le continent et dans les îles de l'Inde, où ils le vendent à un bon prix, car c'est un objet de grand commerce et de grande consommation dans l'Inde; et, bien qu'il en existe dans les îles et dans les mines de ce pays (de l'Inde), cependant il n'égale pas le fer du Sofâla, tant sous le rapport de l'abondance que sous celui de la bonté et de la malléabilité. »

LXXXVIII. — *Ibid.*, p. 78 : « Les habitants de Djebesta (جبستا) [var. : *Djesîta*, dans le Sofâla] n'ayant ni navires ni bêtes de somme pour porter leurs fardeaux, sont obligés de les porter eux-mêmes, et de se rendre service réciproquement. Ceux de Kôm (قر)

¹ « Le texte, dit GUILLAIN (*ibid.*), porte *le madjra d'un jour*. »

² Le texte de Rome et le ms. 2221 portent *خلفه ساجار*.

[lire: *Komâr*, كمار = *Khmer*] et les marchands du pays du Mehrâdj (مهراج) [lire: *Maharâdja*] viennent chez eux, en sont bien accueillis, et trafiquent avec eux. »

LXXXIX. — IBN AL-WARDY in *Géographie d'Aboul-féda*, t. I, p. CCCVI : « (Le Sofâla) c'est une vaste contrée qui abonde en or, en grains et en diverses productions admirables. Les villes sont fort peuplées, et toutes sont situées à l'embouchure d'une rivière. Les Zendjs n'ont point de vaisseaux; mais les marchands de l'Omân viennent dans des navires acheter leurs enfants, qu'ils revendent ailleurs. Le commerce des Zendjs consiste en dents d'éléphants, en peaux de panthères et en soie. Ils ont des îles dans la mer, d'où ils tirent des cauris, qui leur servent de parure et de monnaie. Le territoire de Sofâla renferme des mines de fer que les indigènes exploitent et dont ils vendent le produit aux marchands de l'Inde, qui le payent cher, parce qu'il est plus dur et d'une meilleure trempe que celui de leur propre pays. »

Dans les extraits LXXXIV, LXXXVII, LXXXVIII et LXXXIX, il est spécialement question de Sofâla des Zendjs, par conséquent de la côte orientale d'Afrique. Dans l'extrait LXXXV, il s'agit au contraire de Madagascar, bien que l'île ne soit pas expressément nommée. Le dernier membre de phrase: *attendu qu'ils comprennent la langue les unes des autres*, est très net et absolument décisif. Il ne peut s'agir en l'espèce, que d'une langue commune aux marins

d'Extrême-Orient et aux Zendjs ou de deux dialectes d'une même langue. Dans l'océan Indien occidental, le malgache étroitement apparenté auatak de Sumatra répond seul à cette indication précise. La langue des Indonésiens et celle des Malgaches étaient beaucoup plus proches au XII^e siècle qu'elles ne le sont au XX^e. Certaines modifications phonétiques du malgache sont postérieures à l'introduction de l'Islâm. Nous savons, par exemple, que les phonèmes malgaches *z*, *dz*, *ts* sont de formation récente. Leur graphie arabico-malgache ز , ج , ت , attestée par tous les textes anciens et modernes, indique qu'ils procèdent respectivement: $z < \gamma$, $dz < dj$, $ts < t$, et que cette évolution phonétique est postérieure à l'introduction de l'alphabet arabe.

L'extrait d'Édrysy LXXXVI, tel que l'a publié Jaubert, est d'une rare incohérence. La presque homographie arabe des deux noms جَز *Zâbedj* et جَز *Zânedj* = جَز *Zendj*, mis souvent l'un pour l'autre, est une des principales causes de l'obscurité de ce passage. Suivant qu'on emploie celui-là ou celui-ci, il s'agit de l'Indonésie ou de l'Afrique orientale; le déplacement d'un seul point diacritique a donc une importance considérable. On sait que les erreurs de ce genre sont fréquentes dans les manuscrits arabes lorsqu'il s'agit de toponomastique des pays étrangers. Il en résulte une confusion inextricable pour les commentateurs qui n'ont pas une connaissance personnelle de la région dont il s'agit.

Jaubert a divisé ce passage en quatre alinéas qui

ne correspondent pas au véritable sens du texte. Tout en conservant sa traduction, j'ai réparti autrement les alinéas pour la rendre intelligible. Le premier alinéa, LXXXVI A, qui n'est pas ici à sa place, a trait à l'Indonésie. Il faut lire : « En face des rives du Zendj (*c'est-à-dire* : en face de la côte orientale d'Afrique habitée par les Zendjs) sont les îles Zâbedj, etc. . . . Au nombre de ces îles est celle de Sarboza . . . » Dans le fac-similé de la carte d'Édrysy publié par M. A. Grandidier¹, on lit très nettement شربة = شربة. Sarboza a été identifié par Van der Lith avec la région de la rivière Musi, dans le sud-est de Sumatra. Sa discussion, à laquelle je renvoie, des textes orientaux concernant cette île est absolument probante². L'indication que Sarboza produit du camphre ne peut s'appliquer qu'à une île indonésienne, située par erreur près de la côte d'Afrique. Voici, il me semble, comment a pu se produire la confusion. Un port malgache de la côte nord-est s'appelle *Haram-bazá*, phonétiquement *Harābazá*, dont هَرَبَزَة pourrait être la transcription arabe. Avec une très légère modification de l'initiale, هَرَبَزَة peut, d'un manuscrit à l'autre, avoir été changé en سَرَبَزَة et confondu ensuite avec le سَرَبَزَة de Sumatra. Mais le ش initial de la leçon adoptée par Jaubert, شربة pour شربة, me fait songer à une autre conjecture. شربة,

¹ *Histoire de la géogr. de Madagascar*, atlas, pl. I. Dans le ms. 2221 du fonds arabe de la Bibl. Nat. de Paris, on lit plutôt

شربة.

² *Merveilles*, p. 247.

désignant une île de l'océan Indien occidental, pourrait représenter, avec une modification de vocalisation, le malgache شَرِيرَة *širam-bazá*, litt. : *le port des étrangers*, c'est-à-dire le port où les étrangers viennent faire des échanges. Bien qu'on ne relève dans la toponomastique moderne aucun village maritime de ce nom, cette hypothèse me semble très vraisemblable, plus vraisemblable même que la précédente.

Dans l'alinéa B, il est nettement question des îles africaines. « Parmi les îles des Zendjs comprises dans la présente section (7^e section du premier climat), on compte aussi celle de Al-Andjaba dont la ville principale se nomme Al-Anfûdja = Al-Angûdja = Ungûdya = Zanzibar . . .¹ »

Le nom de l'île, que Jaubert a lu inexactement الانجبة *al-Andjaba*, est الانجية *al-Akdjya* dans le texte imprimé à Rome en 1591 (c'est la leçon de la *Geographia nubiensis*, Paris, 1619, in-4°, p. 28 : *Acgia*, reproduite par d'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-f°, et par Hartmann, *Edrisii*

¹ انفوجة d'après Édrysy. Dimašky mentionne une île du même nom qu'il décrit entre l'île Saryra = Sarboza et les îles Wâkwâk = Japon. « L'île Anfûdja, d'une forme oblongue et d'une circonférence de 2,000 milles, contient des terrains incultes et des déserts; ses habitants occupent une montagne vers la partie septentrionale, d'où l'on peut voir les deux côtés opposés de la mer (p. 199; cf. également p. 204). » Nowayry situe la même île dans la mer Šandjy à côté de Saryra = Sarboza (*Merveilles*, p. 281). L'île en question n'a rien de commun avec انفوجة pour انفوجة *Angudja* = Zanzibar. L'*Anfûdja* indonésien de Dimašky et Nowayry est, sans doute, le même que le الفنجت *al-Fondjet* d'Édrysy (t. I, p. 88), une peuplade de l'île Sûma = Tiyûma.

Africa, Göttingen, 1798, in-8°, p. 117), الانجبية *al-Anǧībya* dans le ms. 2221 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris¹. Les deux dernières leçons me paraissent se compléter l'une l'autre : il faut, je crois, lire الانجبية *al-Anǧudjya* = *al-Angudjya* = *Ungūdya*, le nom bantou de l'île de Zanzibar, et rectifier ainsi la traduction de Jaubert : « Parmi les îles des Zendjs comprises dans la présente section (7^e section du premier climat), on compte aussi celle de al-Angūdjya (Zanzibar) dont la ville principale se nomme, dans la langue du Zanguebar, (également) al-Angūdjya الانقوجة ». Édrysy n'a pas pu indiquer que l'île et sa ville principale portaient le même nom, puisqu'il leur donne un nom différent; mais nous savons qu'il parle d'une région où il n'avait pas voyagé, connue seulement par renseignement : l'erreur n'a rien d'imprévu ni d'inexplicable. Les restitutions précédentes me paraissent extrêmement vraisemblables, la première surtout : الانجبية au lieu de الانجبية, الانجبية ou الانجبية, car elle reproduit très exactement, beaucoup mieux encore que الانقوجة, le nom indigène de l'île de Zanzibar.

M. A. Grandidier adoptant la leçon du ms. 2221 الانجبية, identifie à tort cette île avec Anjouan². Le nom de la Comore que nous appelons ainsi, est *Hinzuwāni*. Un brevet en ma possession, délivré en

¹ Les variantes du ms. 2221 m'ont été aimablement communiquées par M. Gaudefroy-Demombynes qui a bien voulu consulter le texte arabe à mon intention.

² *Hist. de la Géogr. de Madagascar*, p. 17.

1889 par la chancellerie du sultan de cette possession française, porte : *نحن سلطان عبد الله بن سلطان* : « Nous, Sultan 'Abdallāh, fils du Sultan Salīm, prince de Hinzuwāni. . . » Dans la langue parlée, *Hinzuwāni* se réduit à *Inzuāni*, *Nzuāni*, en swahili : *Anzuāni*. Le véritable nom d'Anjouan n'a donc rien à voir avec *al-Andjya* du ms. 2221 ou *al-Andjaba* de Jaubert.

D'après Édrysy, on trouve dans l'île qui vient d'être identifiée avec Zanzibar, cinq espèces de bananes. L'une est appelée *عاني*, banane de l'Omān; une autre *المورياني* d'après le texte de Rome, *المرباني* d'après Jaubert : *al-maryāny*. Les trois suivantes, tout au moins les deux premières, ont un nom nettement swahili : *السكري* *as-sukary* = swahili : *ki-sukari*, espèce de banane; *القند* *al-konde* = sw. : *ki-konde*, espèce de banane¹; enfin, *الغيلي*, la banane pesant douze onces, est peut-être une erreur de graphie pour *النيني* *al-nene* = sw. : *ki-nene* « gros »; *الموز النيني* signifierait donc la banane appelée la *nene*, c'est-à-dire la grosse banane. Ces indications nouvelles constituent une heureuse confirmation de l'interprétation précédente.

La montagne — il faut lire *colline*, car il n'y a pas de véritable montagne dans l'île de Zanzibar — la montagne *Wabra* *وبرة* d'après Jaubert, *ديرة* *Dyra* ou *ريرة* *Ryru* d'après le ms. 2221, ne se trouve à

¹ Cf. Ch. SACLEUX, *Dictionnaire français-swahili*, Zanzibar, 1891, sub verbo *banane*.

ma connaissance ni à Zanzibar, ni dans l'une des Comores.

Le *Zânedj* de l'alinéa C doit être corrigé en *Zâ-bedj* : c'est de l'île de Java qu'il s'agit (*vide supra*, p. 540). D'après ce passage d'Édrysy et un passage identique d'Ibn Sa'yd (LVI), certains auteurs ont conclu à une migration chinoise dans l'océan Indien occidental. A peine est-il besoin de dire qu'elle n'a jamais eu lieu (*vide supra*, p. 541).

L'alinéa D peut s'entendre de deux manières. Dans le premier cas, lire : « Auprès de cette île (*Zâ-bedj* = Java, dont il est question dans l'alinéa précédent), il en existe une autre peu considérable... dont le sommet et les flancs sont inaccessibles parce qu'elle brûle tout ce qui s'en approche... etc. » Il s'agirait alors de l'île volcanique du Krakatoa. Cf. en faveur de cette interprétation¹ :

IBN KHORDÂDHEB, p. 46 : « Il y a à Djâba un petit volcan, de 100 coudées en long et en large et n'ayant que la hauteur d'une lance, sur le sommet duquel on voit les flammes durant la nuit; le jour il n'en sort que de la fumée. »

MOKHTASAR AL-⁵ADJÂYB in *Livre des Merveilles de l'Inde*, p. 279 : « Vis-à-vis de cette île (Djâba) il y a une montagne; un feu brûle sur son sommet. La hauteur de la montagne est de 100 aunes; sa longueur et sa largeur est la même. Pendant la nuit on voit le feu; le jour, on voit la fumée. »

¹ Cf. également *Merveilles*, p. 294, note 2.

Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans, t. I, p. 21 : Près du Zâbedj, il y a, dit-on, une montagne appelée *la montagne de feu* (*djabal an-nâr*), dont il n'est pas possible d'approcher. Le jour on en voit sortir de la fumée, et, la nuit, des flammes. Au pied est une source d'eau froide et douce; il y a une autre source d'eau chaude et douce. »

On peut aussi supposer que la place de l'alinéa D est immédiatement après l'alinéa B, et lire : « Auprès de cette île (Zanzibar), il en existe une autre... etc. » Il s'agirait alors de la Grande-Comore et de son volcan. La confusion entre le volcan voisin de Djâba-Zâbedj et le volcan proche de Zanzibar, s'explique aisément en raison de la forme ptoléméienne de la mer des Indes. Mais cette seconde hypothèse me paraît beaucoup moins vraisemblable que la première, car l'île dont il est question dans l'alinéa suivant est également située en Indonésie.

L'alinéa E est à rectifier ainsi : « Auprès de l'île Zâbedj susmentionnée, on en trouve une autre nommée *كرموة* *Karmûa* (lire : *تيومة* *Tiyâma*)... » Des trois variantes données par Jaubert : *كرمدة* *Karmada*, qu'il a adoptée, *كرنوة* *Karnûa* du ms. 334, *كرمبة* *Karmaba* du ms. B, aucune n'est exacte. La carte d'Édrysy, publiée par M. A. Grandidier, porte lisiblement *كرموة* *Karmûa*. Le ms. de Leyde, de Nowayry, n° 273, donne cette dernière leçon : « Nowayry raconte que l'océan est divisé en six mers... 3° La mer de *لاروى* (lire : *لامرى* *Lâmery* = Sumatra)... »

et avec trois grandes villes كرموة *Karmuwa*, ... etc.¹. » La *Karmûa* d'Édrysy et de Nowayry est pour تيومة *Tiyûma*, vraisemblablement l'île Timoan au sud-est de la péninsule malaise. Cette île est également mentionnée par Ibn al-Faḳyh (۱۲, note *g*) sous le nom de بتومة *Betûma*, par Sulaymân : بتومة², par Ibn Khor-dâdhbeh : تيومة *Tiyûma* (variantes du ms. A de ce géographe : فيومة *Fiyûma*, du ms. B : قيومة *Qiyûma*³). C'est de la même île qu'il est question dans Édrysy (p. 83) sous le nom de شومة *Sûma*, variante : تنومة *Tenûma* pour *Tiyûma*, et p. 88 et 89, sous celui de سومة *Sûma*.

D'après Édrysy, les habitants de l'île *Tiyûma* s'appellent نرهين *Narhyn*, بومين *Bâmyn* d'après le ms. B, البومين *al-Bâmyn* d'après le ms. 334. En combinant ces trois leçons, on pourrait lire التيومين *at-Tiyûmyn*, qui serait le nom des indigènes de l'île *Tiyûma*. Les détails sur le caractère guerrier et pillard des insulaires n'en permettent pas une identification plus précise. La pratique de la piraterie était générale dans les mers orientales; elle ne constitue donc pas un trait de mœurs distinctif de telle ou telle peuplade maritime.

L'alinéa F nous ramène dans l'océan Indien occidental. الانغزجة *al-angazidja* est pour الانغزجة *al-Angazidja*. J'ai montré déjà qu'il s'agissait de la Grande-Comore (*vide supra*, p. 534). Le texte imprimé à Rome donne,

¹ Apud *Merveilles*, p. 281.

² Apud *Merveilles*, p. 253 et note.

³ P. 48, ۶ et note *k*.

au lieu de *الانفوجة*, *انفوجه*; le ms. 2221, *الانفوجة* également. La rectification précédente indique qu'il faut corriger *انفوجة* en *انقزجة* *Angazidja = Ngazidya*, le nom indigène de la Grande-Comore¹.

¹ M. A. GRANDIDIER (*Hist. de la Géogr. de Madagascar*, p. 15-17) a reproduit l'extrait LXXXVI, mais, bien qu'une note de la p. 17 renvoie à la traduction de Jaubert, sa citation diffère considérablement de l'édition française d'Édrys. M. Grandidier n'est pas arabisant; les rectifications, qui ne sont pas heureuses, ne lui sont donc pas personnelles. A quel ouvrage ont-elles été empruntées? C'est ce que je ne saurais dire.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1907.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. BARBIER DE MEYNARD.

Étaient présents :

MM. ALLOTTE DE LA FUYE, BASMADJIAN, Général DE BEYLIÉ, BOURDAIS, BOUVAT, CABATON, CARRA DE VAUX, COEDÈS, DECOURDEMANCHE, DUSSAUD, GUIMET, HALÉVY, HUART, LABOURT, MAYER-LAMBERT, Ernest LEROUX, Sylvain LÉVI, MACLER, MONDON-VIDAILHET, REVILLOUT, SCHWAB, THUREAU-DANGIN, WEIL, *membres*; FINOT, *secrétaire par intérim*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sont admis comme membres de la Société :

MM. Alfred LE CHATELIER, professeur au Collège de France, présenté par MM. Barbier de Meynard et Huart;

le D^r A. FISCHER, professeur à l'Université de Leipzig, présenté par MM. Barbier de Meynard et Finot;

Louis MASSIGNON, membre de l'Institut d'archéologie orientale, présenté par MM. Bouvat et Cabaton;

Émile AMAR, élève diplômé de l'École des Langues orientales vivantes, présenté par MM. Donval et Fevret.

M. BOUVAT lit le rapport de la Commission de la Bibliothèque. Ce rapport fait connaître que le catalogue entrepris

par M. Fevret n'est pas encore achevé, mais le sera probablement au mois de janvier. La Commission a étudié les mesures à prendre pour exécuter la résolution votée par le Conseil dans la séance du 8 mars dernier au sujet des achats de livres. Elle a été unanime à constater que l'insuffisance du local mis à la disposition de la Société ne permettait pas d'acquérir un grand nombre de volumes; elle propose en conséquence que le crédit qui sera ouvert soit réservé à l'achat d'ouvrages de bibliothèque que leur prix élevé rend difficilement accessibles. Cette proposition est adoptée en principe et renvoyée à l'examen de la Commission des fonds.

M. SYLVAIN LÉVI demande que la liste des volumes ou fascicules manquants soit dressée le plus tôt possible et qu'on profite de la présence dans l'Inde de M. Jules Bloch pour obtenir par son intermédiaire ceux qui y sont publiés.

M. FINOT dit que la Commission a prié le bibliothécaire de faire exécuter ce travail avant tout autre.

M. REVILLOUT offre à la Société, de la part de M. Pinches, un exemplaire de ses dernières publications.

Parmi les ouvrages dont il est fait hommage à la Société, M. SYLVAIN LÉVI tient à signaler la *Vedic Concordance* de M. Maurice Bloomfield, publiée dans la *Harvard Series* de M. Charles Lanman. Cet ouvrage considérable est destiné à rendre les services les plus signalés aux études védiques, et M. Bloomfield a droit à la gratitude des indianistes pour le désintéressement dont il a fait preuve en se chargeant de ce difficile travail.

M. LE PRÉSIDENT attire l'attention de la Société sur les deux volumes de *Mélanges* publiés par la Faculté orientale de Beyrouth, et en particulier sur les remarquables *Études* du P. Lammens ayant pour objet le règne de Mo'awiya I^{er}.

M. HALÉVY communique à la Société le résultat de la correspondance qu'il entretient depuis deux ans avec M. R. Brünnow, professeur à l'Université de Bonn, sur la question su-

mérienne. Après une discussion approfondie de presque toutes les faces du problème, M. Brünnow a reconnu : 1° que les Sémites sont les autochtones de la Babylonie; 2° qu'ils sont les créateurs de leur propre civilisation; 3° que les éléments les plus archaïques de l'écriture cunéiforme ont été créés par les Sémites indigènes; 4° que les textes dits « sumériens », ainsi que les noms propres d'hommes, de dieux et de localités, sont des créations plus ou moins *artificielles* construites sur la base de la langue sémitique nommée assyro-babylonienne.

Ces thèses sont celles que M. Halévy soutient et défend depuis un quart de siècle et qui forment l'essence de la théorie anti-sumérienne, qui compte parmi ses partisans feu Stanislas Guyard et qui est admise aujourd'hui par MM. Pognon en France, A. Jeremias, M. Jastrow et Price à l'étranger. M. Halévy espère conquérir bientôt le suffrage complet de M. Brünnow, dont les attaches avec le sumérisme sont bien relâchées par suite des concessions précédentes.

M. HALÉVY donne quelques exemples topiques de groupes *allographiques* analysés et interprétés d'après sa théorie.

MM. ALLOTTE DE LA FUÏE et THUREAU-DANGIN présentent quelques observations.

La séance est levée à 5 heures 50.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

PAR LES AUTEURS :

A. VISSIÈRE. *Nouveaux centres administratifs chinois sur la Soungari* (Extrait). — Paris, 1907; in-8°.

Carl BEZOLD. *Ethiopic Grammar*, by August DILLMANN. Second edition enlarged and improved. — London, 1907; in-8°.

Max VAN BERCHEM. *Arabische Inschriften aus Armenien und Diyarbekr* (Extrait). — Göttingen, 1907; in-4°.

Friedrich SARRE und Max VAN BERCHEM. *Das Metallbecken*

des Atabeks Lulu von Mosul in der K. Bibliothek in München (Extrait). — München, 1907; in-4°.

L. DE SAUSSURE. *Note sur les étoiles fondamentales des Chinois* (Extrait). — Genève, 1907; in-8°.

J. F. VAN OORDT. *Bantu Archaisms* (Extrait). — Capetown, 1907; in-8°.

H. R. SCOTT. *The Nasik Hoard of Nahapana's and Satavahana's Coins* (Extrait). — Bombay, 1907; petit in-8°.

JAMES BURGESS. *Indian Architecture*. — Oxford, 1907; in-8°.

E. S. D. BHARAGHA. *Khorda-Avesta-Arthah*. — Bombay, 1906; in-8°.

J. J. MODI. *Education among the ancient Iranians*. — Bombay, 1905; in-8°.

— *A Glimpse into the Work of the B. B. R. A. Society*. — Bombay, 1905; in-8°.

— *A few events in the early History of the Parsis and their dates*. — Bombay, 1905; in-8°.

R. E. D. P. SANJANA. *Zarathustra and Zoroastrianism in the Avesta*. — Leipzig, 1907; in-8°.

F. HIRTH. *Research in China* (Extrait). — Washington, 1907; in-4°.

A. BARTH. *The Inscription on the Piprahwa Vase* (Extrait). — Bombay, 1907; in-4°.

R. DUSSAUD. *L'Ile de Chypre* (Extrait). — Paris, 1907; in-8°.

E. VASSEL. *Cinq stèles puniques* (Extrait). — Sousse, 1907; in-8°.

— *Le Juif tunisien*. — Paris, 1907; in-8°.

R. PONTUS. *Transcription des sons chinois*. — Bruxelles, 1907; in-8°.

A. GURLAND. *Grundzüge der muhammedanischer Agrarverfassung und Agrarpolitik*. — Dorpat, 1907; in-8°.

A. M. T. JACKSON. *Method in the Study of Indian Antiquities*. — Bombay, 1907; in-8°.

Th. G. PINCHES. *Inscribed Babylonian Tablets in the posses-*

sion of Sir Henry Peek, Bart. — London, 1888; 4 fasc. in-4°.

— *The Hymns to Tammuz in the Manchester Museum, Owens College.* — Manchester, 1904; in-8°.

— *Notes on some of the recent Discoveries in the Realm of Assyriology.* — London, s. d.; in-8°.

— *Certain Inscriptions and Records referring to Babylonia and Elam.* — S. l. n. d.; in-8°.

— *The religious Ideas of the Babylonians.* — London, s. d.; in-8°.

PAR LES ÉDITEURS :

Revue du Monde Musulman, 8-9. — Paris, 1907; in-8°.

Rivista degli Studi Orientali, I, 1. — Roma, 1907; in-8°.

Indian Thought, I, 1-2. — Allahabad, 1907; in-8°.

M. N. ADLER. *The Itinerary of Benjamin of Tudela.* — London, 1907; in-8°.

Bulletin de littérature ecclésiastique, décembre 1906; juin-octobre 1907. — Paris, 1906-1907; in-8°.

Orientalische Bibliographie, XX, 1. — Berlin, 1907, in-8°.

F. GUÉZENNEC. *Cours pratique de japonais*, 1^{re} fasc. — Leide, E. J. Brill, 1907; in-8°.

C. W. WISH. *India.* — London, 1907; in-8°.

The Indian Review, VIII, 4. — Madras, 1907; in-8°.

American Journal of Semitic Languages and Literatures, XXIII, 4. — Chicago, 1907; in-8°.

Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium. — Scriptorum aethiopici, I, 3. — Romae, 1907; in-8°.

Martin A. MEYER. *History of the City of Gaza.* — New York, 1907; in-8°.

E.-F. GAUTIER et H. FROIDEVAUX. *Un manuscrit arabico-malgache.* Paris, 1907; in-4°.

MOLLÀ MOÛSÀ IBN 'ISÀ SIRAMI. *Tarikh-i Emniyè.* — Kazan, 1905, in-8°.

Bessarione, fasc. 96. — Roma, 1907; in-8°.

Revue critique, 41^e année, n^{os} 27-44. — Paris, 1907; in-8°.

Revue indo-chinoise, 15 mai-30 août 1907. — Hanoï, 1907; in-8°.

Zeitschrift für hebräische Bibliographie, XI, 3, 4. — Frankfurt a. M., 1907; in-8°.

Travels of Ibn Jubayr, WRIGHT's Text revised by DE GORJE. — London, 1907; in-8°.

The Indian Antiquary, 151, 152, 153, 154, 167, 193, 193, 194. — Bombay, 1906-1907; in-4°.

MARCUS ROBINSON. *Le Messianisme dans le Talmud et les Midraschim*. — Paris, 1907; in-8°.

The Metaphysical Magazine, XXI, 26. — New York, 1907; petit in-4°.

The American Journal of Philology, XXVIII, 2. — Baltimore, 1907; in-8°.

Actes du XIV^e Congrès International des Orientalistes, Alger, 1905. 1^{re} et 3^e parties. — Paris, 1906; 2 vol. in-8°.

JOSEPH LANDMEYER. *Das Siegesdenkmal des Königs Scheschonk I zu Karnak*. — Neuss a. Rh., 1907; in-8°.

— *Polybiblion*, septembre-octobre 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Le Monde Oriental, 2. — Upsal, 1907; in-8°.

J. BERJOT. *Le Japonais parlé*. — Paris, 1907; in-8°.

Keleti Szemle, VIII, 1. — Budapest, 1907; in-8°.

Revue archéologique, mai-juin 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Revue biblique, octobre 1907. — Paris, 1907; in-8°.

H. H. JUYNBOLL. *Supplement op den Catalogus van de javaansche en madoereesche Handschriften der Leidsche Universiteits-Bibliotheek*, I. — Leiden, 1907; in-8°.

Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium. — Scriptores arabici, I, VI, 1, IX, 1, XVIII. — Scriptores syri, IV, XLIV, XCIII, XCVIII. — Scriptores aethiopici, V, XVII, XX, XXI, XXII, XXIII. — Scriptores coptici, II. — Parisiis, 1903-1906, in-8°.

L. W. KING. *Chronicles concerning early Babylonian Kings*. — London, 1907; 2 vol. in-12.

R. A. NICHOLSON. *A Literary History of the Arabs*. — London, 1907; in-8°.

A. DAVID. *Le Philosophe Meh-Ti*. — London, 1907; in-8°.

V. CHAUVIN. *Bibliographie des ouvrages arabes*, X. — Liège et Leipzig, 1907; in-8°.

S. SCHAPIRO. *Die haggadischen Elemente im erzählenden Text des Korans*, I. — Leipzig, 1907; in-8°.

PAR LA SOCIÉTÉ :

Journal asiatique, mars-août 1907. — Paris, 1907; in-8°.

The Geographical Journal, July, November 1907. — London, 1907; in-8°.

Revue des Études juives, n° 106-107. — Paris, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Institut égyptien, 4^e série, n° 6. — Le Caire, 1906; in-8°.

American Journal of Archaeology, XI 2-3. — Norwood, Mass., 1907; in-8°.

O Oriente Portuguez, avril 1907. — Nova Goa, 1907; in-8°.

La Géographie, XV, 6, et XVI, 1-2. — Paris, 1907; in-8°.

Le Globe, XLVI, 2. — Genève, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, 5^e série, t. 22-24, n° 14. — Saint-Petersbourg, 1905-1906; 3 vol. in-8°.

Giornale della Società Asiatica Italiana, XIX, 2. — Firenze, 1906; in-8°.

Analecta Bollandiana, XXVI, 2-3. — Bruxellis, 1907; in-8°.

Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society, n° 48. — Singapore, 1907; in-8°.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances, juin-août 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Académie malgache, IV, 1. — Tananarive, 1907; in-8°.

Journal of the Anthropological Society of Bombay, VII, 8. — Bombay, 1907; in-8°.

Transactions of the Asiatic Society of Japan, XXIV, 4. — Tokio, 1907; in-8°.

Bibliotheca Indica, 1139, 1142, 1145-1147, 1150, 1153, 1155, 1156, 1157, 1158, 1159, 1160, 1162, 1169, 1170. — Calcutta, 1906-1907; in-8°.

Journal of the Royal Asiatic Society, July 1907. — London, 1907; in-8°.

AHMAD-I KIRMANI. *The Adventures of Haji Baba of Ispahan*, translated . . . edited by Major D. C. PHILLOTT. — Calcutta, 1905; in-8°.

Journal of the American Oriental Society, XXVIII, 1. — New Haven, 1907; in-8°.

R. *Accademia dei Lincei*. — Atti, IV, 1-4. — Rendiconti, XVI, 4-5. — Adunanza solenne . . . 1907. — Roma, 1907; in-4° et in-8°.

Asiatic Society of Bengal. — Journal and Proceedings, II, 10, III, 1-4. — Memoirs, II, p. 1-84. — Calcutta, 1907; in-4° et in-8°.

Revue africaine, 264-265. — Alger, 1907; in-8°.

Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society, XXXVIII. — Shanghai, 1907; in-8°.

Journal of the Royal Asiatic Society, October 1907. — London, 1907; in-8°.

Ateneo, septembre 1907. — Madrid, 1907; in-8°.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, LXI, 1. — Leipzig, 1907; in-8°.

Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. — Tijdschrift, XLIX, 5-6. — Notulen, XLV, 1. — Batavia, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Association amicale franco-chinoise, I, 1. — Paris, 1907; in-8°.

Journal of the Gipsy Lore Society, I, 1. — London, 1907; in-8°.

PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS :

Délégation en Perse, Mémoires, IX. — *Textes élamites-anzanites*, par V. Scheil. — Paris, 1907; in-4°.

Journal des Savants, juillet-septembre 1907. — Paris, 1907; in-4°.

Bulletin de Correspondance hellénique, XXXI, 4-7. — Paris, 1907; in-8°.

Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires, XIV, 1-2, XV, 1. — Paris, 1907; in-8°.

CL. HUART. *Le Livre de la Création et de l'Histoire*, IV, 2. — Paris, 1907; gr. in-8°.

Émile VERNIER. *La bijouterie et la joaillerie égyptienne*. — Le Caire, 1907; gr. in-4°.

Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 161° fasc. : F. SOEHNÉE, *Catalogue des actes d'Henri I^{er}, roi de France*. — 164° fasc. : B. MONOD, *Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I^{er}*. — 166° fasc. : L. HALPHEN, *Études sur l'administration de Rome au moyen âge*. — Paris, 1907; 3 vol. in-8°.

Bulletin archéologique, 1907, 1. — Paris, 1907; in-8°.

Revue de l'histoire des religions, LV, 1-3; LVI, 1. — Paris, 1907; in-8°.

L. DE MILLOUÉ. *Conférences faites au Musée Guimet*, 1901-1902, 1903-1904. — Paris, 1907; in-18.

— *Le Bouddhisme*. — Paris, 1907; in-18.

Conférences faites au Musée Guimet, t. XXXV. — Paris, 1907; in-18.

PAR LE GOUVERNEMENT INDIEN :

Judicial and Administrative Statistics of British India for 1905-1906. — Calcutta, 1907; in-folio.

Notices of Sanskrit Mss., Second series, III, 2. — Calcutta, 1907; in-8°.

A Descriptive Catalogue of Sanskrit Manuscripts in the Go-

vernment *Oriental Manuscripts Library, Madras*, vol. III. — Madras, 1906; in-8°.

Epigraphia Indica, IX, 2. — Calcutta, 1907; in-4°.

Annual Report of the Director General of Archaeology for the year 1905-1906. — Calcutta, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ D'OXFORD :

A. F. R. HOERNLE. *Medicine of Ancient India*, Part I. — Oxford, 1907; in-8°.

G. S. A. RANKING. *A Primer of Persian*. — Oxford, 1907; in-16.

PAR L'UNIVERSITÉ D'UPSAL :

Sphinx, XI, 2. — Upsal, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ HARVARD :

M. BLOOMFIELD. *A Vedic Concordance*. — Cambridge, Mass., 1906; gr. in-4°.

PAR LA COLUMBIA UNIVERSITY :

F. C. EISELEN. *Sidon. A Study in Oriental History*. — New York, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, À BEYROUTH :

Al-Machriq, X^e année, n^{os} 13-21. — Beyrouth, 1907; in-8°.

Mélanges de la Faculté Orientale, II. — Beyrouth, 1907; in-8°.

PAR LA « BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE » DE FLORENCE :

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa, num. 82. — Firenze, 1907; in-8°.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL

(Séance du 8 novembre 1907.)

RAPPORT À LA COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

MESSIEURS,

1° Comme il avait été décidé dans la dernière séance de la Commission, la bibliothèque de la Société a été divisée en 3 sections : in-octavo, in-quarto, in-folio.

2° Toutes les fiches du catalogue par auteur ont été vérifiées et reclassées suivant la méthode arrêtée.

3° Les fiches du catalogue des périodiques ont été faites.

4° De même pour celles du catalogue des manuscrits.

5° Un catalogue méthodique, par matières, sera à la disposition des sociétaires, ainsi qu'un catalogue de dépouillement des collections de la bibliothèque. Le grand nombre de fiches à faire, la difficulté que présente leur rédaction font que ce catalogue n'est pas encore terminé. Je compte l'achever dans le courant de janvier, certaines fiches du catalogue par auteurs demandant quatre ou cinq fiches pour le catalogue méthodique.

6° Ainsi qu'il a été décidé, les volumes sont numérotés, sans distinction, de 1 à . . . , pour chacune des trois catégories.

7° Les volumes en plusieurs tomes sont numérotés de la façon suivante, par exemple : 60 pour le premier tome, 60₁ pour le second, 60₂ pour le troisième, etc. Ayant été obligé de recommencer toute une partie du classement à cause de l'ancien numérotage par armoiries, le numérotage actuel sera complètement terminé dans une dizaine de jours.

En résumé, la bibliothèque est pour ainsi dire terminée, moins le catalogue par matières qui le sera sous peu. Des vides ont été ménagés dans les rayons de façon à faciliter le

classement immédiat des nouveaux volumes. Enfin je pense que, malgré les difficultés nombreuses auxquelles nous nous sommes heurtés, livres absents, fiches égarées, la bibliothèque de la Société présentera dorénavant un ordre convenable, facile à poursuivre et de consultation pratique pour les sociétaires qui voudront s'en servir.

A. FEVRET.

7 octobre 1907.

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1907.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. ALLOTTE DE LA FUÏE, BASMAJIAN, Général DE BRELIÉ, BOURDAIS, BOUVAT, CABATON, CHABOT, COEDÈS, COMBE, DECOURDEMANCHE, DUSSAUD, DUVAL, FAÏTLOVITCH, FEVRET, FOSSEY, FOUCHER, GUIMET, HALÉVY, HUART, MAYER-LAMBERT, ERNEST LEROUX, ISIDORE LÉVY, MACLER, MEILLET, PÉRIER, REVILLOUT, SCHWAB, THUREAU-DANGIN, VINSON, *membres*; FINOT, *secrétaire par intérim*.

Sont admis comme membres de la Société :

MM. DE GENOUILLAC, demeurant à Paris, rue du Cherche-Midi, 118, présenté par MM. Allotte de la FuÏe et Thureau-Dangin;

Paul BOYER, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, demeurant à Paris, rue de Bourgogne, 54, présenté par MM. Meillet et Sylvain Lévi.

M. LE PRÉSIDENT fait part à la Société de la mort de M. von Mehren, professeur de langues orientales à l'Université de Copenhague, et se fait l'interprète des regrets de ses confrères. Il communique les invitations adressées à la Société

pour le neuvième congrès de géographie et pour le congrès des sociétés savantes en 1908.

Lecture est donnée de lettres de MM. Guimet, de Castries et Basmadjian, demandant le concours de la Société pour différentes publications. Ces demandes sont renvoyées au Bureau qui les examinera de concert avec la Commission des fonds.

Il est procédé au renouvellement de la Commission du Journal. MM. BARTH, R. DUVAL, HALÉVY, HOUDAS, SYLVAIN LÉVI, membres sortants, sont réélus.

M. ALLOTTE DE LA FUYE offre à la Société son travail sur les sceaux de Lougalanda et de sa femme Barnamtarta; M. BOUVAT présente sa notice des manuscrits arabes de la Société relatifs à l'Espagne; il offre en outre, au nom de M. Le Chatelier, une inscription provenant d'une mosquée chinoise, ainsi que plusieurs pièces concernant le chemin de fer du Hedjaz; M. FAÏTLOVITCH offre son Recueil de proverbes abyssins et une étude sur les Falachas.

M. HALÉVY appelle l'attention de la Société sur le grand intérêt des tablettes de comptabilité anzanites publiées dernièrement par le P. Scheil. Peu antérieures à la domination des Achéménides, ces tablettes offrent pour la première fois le nom de la Perse (*Parsir*) et même celui d'une ville, *Marzapana*, dont l'étymologie perse « garde-frontière » n'est pas douteuse. On y voit également émerger le personnage nommé *Ayanaka*, que M. Halévy a signalé dans un sceau anzanite (*Journal asiatique*, 1885) comme étant d'origine perse et duquel il a conclu que les Perses se servaient de l'anzanite avant l'invention de leur propre écriture par Darius. Le point le plus intéressant, c'est que le nom jadis incompréhensible du roi parthe, *Kamnaskirès*, se ramène à une composition anzanite constatée dans ces textes; ce qui confirme la lecture *Kamnaskir* que M. Halévy a

proposée pour le groupe araméen כּוּנְשָׁכָר sur les monnaies de ce roi.

M. Halévy résume ensuite le contenu du papyrus araméen d'Éléphantine, publié par M. Sachau, de Berlin. C'est la copie d'une supplique que les prêtres juifs de cette ville avaient adressée au gouverneur perse de la Judée, Bagoès, pour obtenir la permission de reconstruire le temple et l'autel qu'un stratège perse gagné par les prêtres du dieu égyptien Khnoum avait détruit de fond en comble, dans la troisième année de Darius II (477-476 avant J.-C.). La description de leur douleur est faite dans des termes touchants : « Depuis trois ans nous portons des cilices, nous versons des larmes et nous jeûnons; nos femmes sont comme des veuves, nous ne nous parfumons pas et nous ne buvons pas de vin. » Les pétitionnaires relèvent ce fait que leur temple fut construit au temps des rois égyptiens, et qu'il fut respecté par Cambyse lorsqu'il détruisit les temples des dieux égyptiens. L'importance historique de ces données est extraordinaire à plusieurs points de vue, car elles mentionnent aussi le gouverneur de Samarie, Sanballat, et Jean, grand prêtre de Jérusalem. Le dieu juif est écrit *Yahu* יהו et le sanctuaire est désigné par le mot *agora*, employé souvent dans les versions targumiques. Ce mot a passé en sanscrit, sous la forme *agāra*, sans doute en même temps que l'écriture araméenne a pénétré dans l'Inde, vers 325, à la suite de l'expédition d'Alexandre.

M. Vinson présente le premier numéro d'une revue de l'Inde du Sud : le *Tamilian Antiquary*.

Il fait ensuite quelques remarques sur les pagodes du Sud de l'Inde, et particulièrement de l'Inde française. Ces pagodes sont presque toutes çivaïtes, mais le dieu qu'on adore dans chacune d'elles est une forme de Çiva investie de fonctions spéciales, qui rappellent sans doute des cultes populaires antérieurs. Il serait intéressant de rechercher sous les variétés du çivaïsme actuel les traits caractéristiques de

ces religions indigènes. Les principales pagodes qui se trouvent sur le territoire français sont celles de Tirunallar, près de Karikal, et celles de Villenour et de Bahour, situées respectivement à 15 et 23 kilomètres de Pondichéry. A Villenour, on adore le dieu Kâmtça, qui donne la fécondité aux femmes. La légende du sanctuaire, qui est, comme à l'ordinaire, sous forme de purâna, raconte l'histoire de la bayadère Sarvângasundarî, qui eut un fils d'un prince rencontré au retour de son pèlerinage à Villenour. Un manuscrit de la Bibliothèque nationale donne les images des divinités adorées dans le Sud : parmi elles figure celle de Kâmtça.

MM. GUIMET et SENART font quelques observations.

M. THUREAU-DANGIN, s'appuyant sur des textes récemment publiés, propose, pour les trois premières dynasties babyloniennes, les dates suivantes :

1^{re} DYNASTIE. — 304 ans : de 2232 à 1929.

2^e DYNASTIE. — 368 ans au Pays de la Mer : d'environ 2085 à environ 1718; environ 167 ans à Babylone : de 1928 à environ 1762.

3^e DYNASTIE. — 576 ans : d'environ 1761 à environ 1186.

La séance est levée à 6 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

PAR LES AUTEURS :

E. WIEDEMANN. *Zur Technik bei den Arabern* (Extrait). — Erlangen, 1906; in-8°.

— *Über Al Fârabi's Aufzählung der Wissenschaften* [De Scientiis] (Extrait). — Erlangen, 1906; in-8°.

— *Zur Alchemie bei den Arabern* (Extrait). — Leipzig, s. d.; in-8°.

— *Über die Reflexion und Umbiegung des Lichtes von Nasir al Din al Tusi* (Extrait). — Halle a. S., s. d.; in-12.

L. BOUVAT. *Sur quelques manuscrits de la Société Asiatique relatifs à l'Espagne* (Extrait). — New York, Paris, 1906; in-8°.

A. BARTH. *L'Inscription P du Chapiteau des Lions de Mathura* (Extrait). — Paris, 1907; in-8°.

A. RAUX. *La Mo'allaka d'Imrou 'l-Kaïs*, suivie de la douzième séance de Hariri... — Paris, 1907; in-8°.

S. EGOROFF. *Bouddha - Çakya - Mouni, personnage historique... Sa vie et ses prédications*. Deuxième édition. — Paris, 1907; pet. in-8°.

E. VASSEL. *La littérature populaire des Israélites tunisiens*, fasc. IV et dernier. — Paris, 1907; in-8°.

— *Note sur quelques stèles puniques* (Extrait). — S. l. n. d.; in-8°.

Général DE BEYLIÉ. *Fouilles à Prome [Birmanie]* (Extrait). — Paris, 1907; in-8°.

CH. CLERMONT-GANNEAU. *Recueil d'archéologie orientale*, VIII, 6-9. — Paris, 1907; in-8°.

J. FAITLOVITCH. *Proverbes abyssins traduits, expliqués et annotés*. — Paris, 1907; in-8°.

— *Les Falachas d'après les explorateurs* (Extrait). — Firenze, 1907; in-8°.

ALLOTTE DE LA FUYE. *Les sceaux de Longalanda et de sa femme Barnamtarta* (Extrait). — Paris, 1907; in-4°.

PAR LES ÉDITEURS :

Revue du Monde Musulman, n° 10. — Paris, 1907; in-8°.

Revue critique, 41^e année, n° 45-49. — Paris, 1907; in-8°.

FARIDU 'D-DÏN 'ATTAR. *The Tadhkiratu 'l-Awliya* (Second Part), edited by Reynold A. Nicholson. — London, Leide, 1907; in-8°.

Le Muséon, VIII, 3-4. — Louvain, 1907; in-8°.

Revue indo-chinoise, 65-68. — Hanoï, 1907; in-8°.

Revue archéologique, septembre-octobre 1907. — Paris, 1907; in-8°.

P. CARUS. *The Dharma, or the Religion of Enlightenment*. — Chicago, 1907; in-16.

— *The Philosopher's Martyrdom, a Satyre*. — Chicago, 1907; pet. in-8°.

D. NEUMARK. *Geschichte der jüdischen Philosophie des Mittelalters*. — Berlin, 1907; in-8°.

E. B. COWELL. *The Jātaka... translated from the Pali by various hands*, vol. VI. — Cambridge, 1907; in-8°.

The Metaphysical Magazine, XXI, 7-8. — New York, 1907; in-8°.

Revue sémitique, septembre 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Indian Thought, I, 3. — Allahabad, 1907; in-8°.

L'Avenir du Tonkin, 17-23 octobre 1907. — Hanoï, 1907; in-fol.

The Tamilian Antiquary, n° 1. — Trichinopoly, 1907; in-8°.

The American Journal of Philology, n° 111. — Baltimore, 1907; in-8°.

PAR LA SOCIÉTÉ :

Journal asiatique, septembre-octobre 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Analecta Bollandiana, XXVI, 4. — Bruxelles, 1907; in-8°.

Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, n° 15-16. — Saint-Petersbourg, 1907; in-4°.

Ateneo, octobre 1907. — Madrid, 1907; in-8°.

Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. — Tijdschrift, L, 1. — Rapporten van de Commissie, 1905-1906. — Batavia, 1907; in-8°.

Transactions of the Asiatic Society of Japan, XXXV, 1. — Tokyo, 1907; in-8°.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, 1906. — Boston, 1907; in-8°.

The Geographical Journal, XXX, 6. — London, 1907; in-8°.

Bulletin de littérature ecclésiastique, novembre 1907. — Paris, 1907; in-8°.

Atti della R. Accademia dei Lincei. — Notizie, IV, 5-6. — Roma, 1907; in-4°.

La Géographie, XVI, 4-5. — Paris, 1907; gr. in-8°.

American Journal of Semitic Languages and Literatures, XXIV, 1. — Chicago, 1907; in-8°.

PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS :

Nouvelles Archives des Missions scientifiques, XIV, 3; XV, 2. — Paris, 1907; in-8°.

Journal des Savants, novembre 1907. — Paris, 1907; in-4°.

PAR LE GOUVERNEMENT INDIEN :

List of Sanskrit and Hindi Manuscripts purchased... and deposited in the Sanskrit College, Benares, 1906. — Allahabad, 1907; in-8°.

Report of a Second Tour in Search of Sanskrit Manuscripts made in Rajpūtana and Central India, 1904-1906, by SHRIDAR R. BHANDARKAR. — Bombay, 1907; in-8°.

Annual Report on the Search for Hindi Manuscripts for the year 1904, by SYAMSUNDAR DAS. — Allahabad, 1907; in-fol.

PAR LE SÉMINAIRE DES LANGUES ORIENTALES DE BERLIN :

Mitteilungen, Jahrgang X (Ostasiatische, Westasiatische und Afrikanische Studien). — Berlin, 1907; 3 vol. in-8°.

PAR LA « BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE » DE FLORENCE :

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa, num. 83. — Firenze, 1907; in-8°.

PAR L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH À BEYROUTH :

Al-Machriq, X, 22-23. — Beyrouth, 1907; in-8°.

BIBLIOGRAPHIE.

M. BLOOMFIELD. *A VEDIC CONCORDANCE*, being an alphabetic Index to every line of every stanza of the published Vedic literature and to the liturgical formulas thereof, that is an Index to the Vedic Mantras, together with an account of their variations in the different Vedic books (Harvard Oriental Series, vol. X). — Cambridge, Massachusetts, 1906.

Après quinze ans d'un labeur qui fut sans doute toujours pénible vu la minutieuse attention qu'il exigeait, M. Bloomfield vient de publier sa *Vedic Concordance*. En avril 1892, dans le *Journal of the American Oriental Society*, vol. XV, p. CLXXIII, il avait annoncé ce répertoire comme la troisième partie d'un travail, qui une fois achevé, s'il l'est jamais, comprendrait en outre un index verbal des Védas ainsi qu'un index des idées. Je ne sais si M. Bloomfield poursuivra son œuvre selon le plan qu'il avait ainsi tracé. Je laisse de côté l'index des idées, pour lequel les temps ne sont pas encore réalisés et qui contiendrait, je crois, trop d'éléments d'interprétation, donc arbitraires et subjectifs. Mais il me semble que l'index des mots aurait pu s'unir d'une façon heureuse avec la concordance actuelle pour former un répertoire définitif.

Chaque mot, en effet, eût constitué une rubrique spéciale. Sous cette rubrique, chaque forme casuelle ou personnelle, suivant qu'il se fût agi de substantifs ou de verbes, eût groupé autour d'elle, dans l'ordre alphabétique du mot initial, tous les passages où elle se rencontre, soit *pāda* métrique, soit formule en prose.

Choisissons par exemple le thème *agni* et puisons dans la *Concordance* de M. Bloomfield. Il nous est possible de grou-

per des passages tels que les suivants (il est inutile de rap-
peler ici les références védiques) :

AGNI.

SING. NOM.	agann agnir yathâloka. agnih̄ pareṣu sānuṣu. agnir agre prathamō. agnis tat punar. abodhy agnih̄ samidhā janānām. abhibhūr yajño abhibhūr agnih̄. iṣṭo agnir agninā. devo agnih̄ sviṣṭakṛt.
ACC.	agnim̄ yajñeṣu pūrvyam. āpo agnim̄ pra hiṇṭa etc. ny agnim̄ jātavedasam.
INS.	idam aham agninā devena etc. iṣṭo agnir agninā.
DAT.	agnaya ā vṛccate 'dadat. agnaye pīvanam.
GÉN.	agneḥ samid asi. agneḥ tanūr asi. yad agneḥ sendrasya etc.
LOC.	agnāu jyotir jyotir agnāu agnāv agne. yad agnāu sūrye viṣam.
VOC.	agna ā vaha. agne juṣasva no haviḥ. apsv agne sadhiṣṭava. avā no agna ūtibhiḥ. payasvān agna ā gabi. yad agne martyas tvam.

De même que la formule :

iṣṭo agnir agninā

est ici déjà deux fois répétée; pareillement le dernier *pāda*
cité :

yad agne martyas tvam,

par lequel s'ouvre la stance 25 de *Rig-Veda*, VIII, 19, se retrouverait sous les rubriques des pronoms *tvam* et *ya*, ainsi que sous celle de *martya*.

On comprend quelles proportions atteindrait un ouvrage de ce genre. Il y faudrait plusieurs volumes. La *Vedic Concordance* de M. Bloomfield n'en exige qu'un, mais un respectable in-4° de 1078 pages. L'auteur, en effet, n'a pas épargné sa peine. Il a dépouillé ligne par ligne, phrase par phrase, 119 ouvrages védiques ou ayant rapport au Véda, depuis les *Saṃhitās* jusqu'à des textes variés, comme le *Mahābhārata*, la *Bhagavad-gītā* et même le *Mahābhāṣya*. Son œuvre est donc, comme il le dit, un Index des Mantras védiques; ajoutons, de tous les Mantras védiques.

La valeur d'un pareil index est inappréciable, non moins que sa portée. S'il avait été publié, ne fût-ce qu'il y a une vingtaine d'années, je suppose qu'il eût permis d'éviter plus d'une erreur, de corriger certaines assertions et de contrôler quelques hypothèses. Grâce à cette concordance, en effet, on voit tout de suite à quelle occasion et dans quelle place une formule donnée apparaît dans la littérature si copieuse des Brāhmaṇas et des Sūtras. De la sorte on se rend un compte exact du rôle liturgique et de la signification rituelle des Mantras. L'exégèse védique est donc maintenant en possession d'un incomparable instrument de travail et de recherche. La *Concordance* de M. Bloomfield est, à vrai dire, la clef de l'interprétation des Védas.

Mais cet ouvrage ne sera pas utile seulement aux spécialistes de l'histoire religieuse et de la mythologie védiques. Car, d'un autre côté, il apporte au linguiste une riche moisson de termes et de phrases, soit en prose, soit sous forme métrique, qui sont autant d'archaïsmes et représentent les plus anciens spécimens que l'on possède d'une langue indo-germanique.

En ce qui concerne la manière dont la *Vedic Concordance* a été conçue et réalisée, on ne peut formuler que des éloges.

C'est ainsi que les moindres variantes dans les formules sont indiquées d'une façon aussi claire que simple.

Je regrette cependant que l'anuvāra ait été traité d'une part avec sa valeur absolue (devant les semi-voyelles, les sifflantes et l'aspiration), et d'autre part comme l'équivalent d'une nasale d'un ordre donné. Il en résulte, je le crains, quelque trouble dans l'ordre alphabétique. Il eût été, ce me semble, plus logique de considérer l'anuvāra comme identique à lui-même dans tous les cas. A ce titre, les deux premières références seraient à lire dans l'ordre suivant :

amṣaṃ na pratijānate,
amṣaṃ vivasvantaṃ brūmaḥ,

tandis qu'elles sont enregistrées dans l'ordre inverse.

Il en est de même du visarga. On trouve par exemple une série de formules dans lesquelles le terme *agniḥ* est suivi de mots commençant par *k* et par *p*; ensuite, onze pages plus loin, on rencontre le même terme *agniḥ* suivi cette fois de mots ayant *s* pour initiale. Ici encore, à mon avis, il eût été préférable de réunir les deux séries de formules en *agniḥ*.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un minime inconvénient, et c'est le seul, si je ne me trompe. M. Bloomfield a dû rédiger son manuscrit avec le plus grand soin, car l'erratum est réduit à sa plus simple expression : une page et demie seulement d'additions et de corrections par rapport à un total de 1078 pages de texte. Enfin l'exécution matérielle du volume a été surveillée par M. Lanman lui-même qui, nul n'en ignore aujourd'hui, est un éditeur sans égal.

M. Bloomfield dit quelque part dans sa Préface qu'il a foi dans l'avenir des études védiques. Il a raison, car en publiant sa *Vedic Concordance* il a donné lui-même aux exégètes et éditeurs de demain l'unique moyen de faire œuvre solide et précise. Son œuvre à lui fut toute d'abnégation : elle mérite d'autant plus la reconnaissance des védicants actuels et futurs.

A. GUÉRINOT.

L'ASTRONOMIE CHINOISE.

Dans le fascicule de juin 1907¹ des *Archives des Sciences physiques et naturelles* qui forment la partie scientifique de la *Bibliothèque Universelle* de Genève, notre confrère, M. Léopold de Saussure, a donné une continuation aux études d'astronomie chinoise qu'il avait déjà publiées dans le *T'oung Pao* et la *Revue générale des Sciences*. Sous ce titre : *Prolégomènes d'Astronomie primitive comparée*, il a repris les travaux si remarquables, et injustement décriés, de Biot sur cette question. Ses recherches l'ont amené aux conclusions suivantes : C'est en se tournant vers le Nord que les Chinois sont arrivés à la connaissance du méridien ; leur astronomie doit à des considérations horaires et diurnes le caractère équatorial qui la distingue depuis tant de siècles ; leur astronomie annuaire est issue de l'astronomie diurne ; étant équatoriale, elle satisfait à la fois aux considérations diurnes et annuaires, tandis que l'astronomie écliptique ne peut s'adapter qu'à ces dernières seulement. Il fallait, pour mener à bien un travail semblable, être un astronome expérimenté et posséder une connaissance approfondie de la langue chinoise ; M. de Saussure a affirmé, par là, sa valeur comme sinologue et comme mathématicien.

Lucien BOUVAT.

¹ Pages 537-557.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ PAR M. CLERMONT-GANNEAU.

(PARIS, E. LEROUX.)

TOME VIII, LIVRAISONS 2-5. (Janvier-Juillet 1907.)

SOMMAIRE.

- § 1. Topographie de la Jérusalem antique. — § 2. Traditions arabes au pays de Moab. — § 3. Légendes sur l'alouette. — § 4. Le sépulcre de Abedrapsas. — § 5. Sur les inscriptions du *Lucus Furrinae*. — § 6. L'antique nécropole juive d'Alexandrie. (*Les planches II à V seront publiées dans le fascicule suivant.*) — § 7. Forgerons, poètes et musiciens. — § 8. *Fiches et notules* : Le Lybien Zabo, fils de Nargranus. — Le Symmaeon nabatéo-arabe. — L'acclamation liturgique *ḏḏios*. — Nonna et Stephanos, de Aila. — Inscription romaine de Djerach. — L'higoumène Élias et l'église de Saint-Théodore. — Nicias. — Inscription palmyrénienne.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME X, X^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Surnoms et sobriquets dans la littérature arabe (M. A.-C. BARBIER DE MEYNARD). [Suite].....	55
L'inscription de Sárnâth et ses parallèles d'Allahâbâd et de Sâncî (M. A.-M. BOYER).....	119
Le dieu indo-iranien Mitra (M. A. MEILLET).....	143
Surnoms et sobriquets dans la littérature arabe (M. A.-C. BARBIER DE MEYNARD). [Fin.].....	193
Le siège d'Almería en 709 (1309-1310) [M. René BASSET]..	275
La rhétorique éthiopienne (M. MONDON-VIDAILHET).....	305
Notice sur les manuscrits syriaques et arabes conservés à l'archevêché chaldéen de Diarbékîr (M ^{re} ADDAI SCHER)...	331
Notice sur les manuscrits syriaques et arabes conservés à l'archevêché chaldéen de Diarbékîr (M ^{re} ADDAI SCHER). [Fin.]	385
Les îles Râmny, Lâmery, Wakwâk, Komor des géographes arabes, et Madagascar (M. Gabriel FERRAND).....	433

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance générale du 12 juin 1907.....	5
Rapport de la Commission des censeurs sur les comptes de l'exercice 1906, lu dans la séance générale du 12 juin 1907.	8
Rapport de M. Cl. Huart, au nom de la Commission des fonds, et comptes de l'année 1906.....	10
Ouvrages offerts à la Société.....	14
Tableau du Conseil d'administration conformément aux nominations faites dans l'assemblée générale du 12 juin 1907.	19
Liste des membres souscripteurs par ordre alphabétique...	21
Liste des membres associés étrangers admis par la Société asiatique.....	41
Liste des Sociétés savantes et des Revues avec lesquelles la Société asiatique échange ses publications.....	44

Liste des bibliothèques et autres établissements recevant le Journal asiatique par l'intermédiaire du Ministère de l'instruction publique.....	48
Liste des ouvrages publiés par la Société asiatique — Auteurs orientaux.....	51
Notice sur la vie et les œuvres de Yohannan bar Penkayé (M ^{re} ADDAI SCHER).....	161
Le pronom de la 1 ^{re} personne en géorgien et en susien (M. DE CHARENCEY).....	179
Bibliographie (juillet-août).....	181
Les Arabes en Syrie avant l'Islam (M. Cl. HUANT). — Semitisch und Indo-germanisch (M. P. BOURDAIS). — L'Agnostoma (M. A. GUÉRINOT).	
Notes de lexicographie hébraïque (M. Paul JOÜON). [Suite].	363
Deux termes de la langue aïno (M. DE CHARENCEY).....	372
L'homme au masque de fer (M. L. BOUVAT).....	376
Bibliographie (septembre-octobre).....	377
Grammaire éthiopienne (M. A. GUÉRINOT). — Dictionnaire tam-français (M. G. FERRAND). — Western Tibet and the British borderland, the sacred country of Hindus and Buddhists (M. P. BOURDAIS).	
Procès-verbal de la séance du 8 novembre 1907.....	567
Ouvrages offerts à la Société.....	569
Annexe au procès-verbal de la séance du 8 novembre 1907 : Rapport à la Commission de la bibliothèque (M. A. FEVREY).	
Procès-verbal de la séance du 13 décembre 1907.....	578
Ouvrages offerts à la Société.....	581
Bibliographie (novembre-décembre).....	585
A Vedic Concordance (M. A. GUÉRINOT). — L'astronomie chinoise (M. L. BOUVAT). — Recueil d'archéologie orientale, sommaire du tome VIII, livr. 2-5.	

Le gérant :
RUBENS DUVAL.





152

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.